This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C 791.29

Harvard College
Library

FROM THE FUND GIVEN BY
Stephen Salisbury
Class of 1817
OF WORCESTER, MASSACHUSETTS
For Greek and Latin Literature

ŒUVRES

DE TERTULLIEN.

TOME DEUXIÈME.

BESANÇON, TYPOGRAPHIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS,
IMPRIMEUR DE S. E. MGR. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE.

ŒUVRES

DE TERTULLIEN,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR M. DE GENOUDE.

SECONDE ÉDITION.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
CHEZ LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 23.

CHALON-SUR-SAONE,
MÊME MAISON DE COMMERCE.

1852.

C 791.29

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM [illegible]
ASSÉ [illegible]
JAN 5, 1921
SALISBURY FUND.

TERTULLIEN.

DE L'AME.

Après avoir disputé sur l'origine de l'ame seulement avec Hermogène, qui la disait créée par une suggestion de la matière plutôt que par le souffle de Dieu, nous examinerons ici les autres questions dans lesquelles il nous faudra lutter souvent contre les philosophes. On discuta la nature de l'ame jusque dans la prison de Socrate. D'abord le temps était-il bien choisi pour cet examen? J'en doute. O maîtres, quoique le lieu soit indifférent, la circonstance ne l'était pas. Le navire sacré une fois de retour, la ciguë fatale une fois épuisée, en face même de la mort, quelle vérité pouvait alors entrevoir l'ame du philosophe comme affaissée sous les mouvements de la nature, ou du moins emportée hors d'elle-même, si ce n'était pas la nature qui l'accablait? En effet, cette ame a beau paraître calme et sereine devant les pleurs d'une épouse déjà veuve, devant les cris d'enfants déjà orphelins, sans se laisser ébranler par la voix de la tendresse, elle s'agita par ses efforts même pour ne pas s'agiter, et sa constance fléchit par sa lutte contre l'inconstance.

D'ailleurs, à quoi devait songer un homme injustement condamné, si ce n'est au soulagement de l'injustice qui le frappait, à plus forte raison un philosophe, animal de

gloire, qui cherche bien plus à braver l'affront qu'à s'en consoler? En effet, la sentence à peine prononcée, à son épouse qui accourt au-devant de lui et s'écrie avec un emportement de femme : « Socrate, tu es injustement con-» damné, » il répond avec orgueil : « Voulais-tu donc » que je le fusse justement? » Ainsi, ne nous étonnons pas que le philosophe, désirant de briser dans sa prison les palmes honteuses d'Anytus et de Mélitus, invoque, en présence de la mort, l'immortalité de son ame en vertu d'une présomption nécessaire et pour échapper à l'injustice. Toute cette sagesse de Socrate, dans ce moment, avait sa source dans une affectation de constance réfléchie, mais non dans la confiance d'une vérité qu'il eût découverte. En effet, qui a jamais découvert la vérité à moins que Dieu ne la lui enseignât? A qui Dieu s'est-il révélé autrement que par son Christ? A qui le Christ s'est-il fait connaître autrement que par l'Esprit saint? A qui l'Esprit saint s'est-il communiqué autrement que par le sacrement de la foi? Socrate, assurément, était dirigé par un tout autre esprit. En effet, dès son enfance, dit-on, un démon lui fut attaché, perfide instituteur, à vrai dire, quoique, chez les poètes et les philosophes, les démons tiennent le second rang après les dieux, et même soient inscrits parmi eux. Les enseignements de la puissance chrétienne n'étaient pas encore venus, pour convaincre le monde que cette force si pernicieuse, qui n'est jamais bonne, est le premier artisan de l'antique erreur et l'ennemie de toute vérité. Que si Socrate fut déclaré le plus sage des hommes par l'oracle du démon pythien, qui dans cette circonstance travaillait pour son associé, combien doit être plus raisonnable et mieux assise la sagesse de la religion chrétienne, qui d'un souffle renverse toute la puissance des démons! C'est cette sagesse, inspirée du Ciel, qui nie avec une sainte liberté les dieux du siècle, qui ne s'abaisse point à sacrifier un coq à Esculape, qui, au lieu d'introduire de nouveaux démons, chasse les anciens; au lieu de corrompre la jeu-

nesse, la forme aux bonnes mœurs; qui, luttant pour la vérité, d'autant plus odieuse qu'elle est plus parfaite, supporte non pas seulement les injustes condamnations d'une ville, mais de tout l'univers, et boit la mort, non pas à une coupe empoisonnée et comme par divertissement, mais expire sur les gibets et sur les bûchers, à travers les supplices les plus raffinés. Voilà la sagesse qui, dans ce cachot ténébreux du siècle, parmi ses Cébès et ses Phédons, doit se diriger d'après les règles de Dieu dans l'examen de l'ame. Jamais elle ne trouvera de docteur plus capable de lui expliquer l'ame, que celui qui l'a créée. Qu'elle apprenne de Dieu à connaître ce qu'elle tient de lui : ou s'il refuse de l'éclairer, qu'elle ne le demande à nul autre. Qui en effet révèlera ce que Dieu a caché? Il faut questionner le même Dieu auprès duquel il est plus sûr d'ignorer : car il vaut mieux ne pas savoir parce que Dieu n'a pas révélé, que de savoir par l'homme, en s'appuyant sur ses conjectures.

II. Nous ne dissimulerons pas cependant qu'il est arrivé à des philosophes de se rencontrer avec nous; c'est un témoignage de la vérité, et aussi de l'événement lui-même. Parfois, dans cette longue tempête qui trouble le ciel et la mer, ils sont jetés au port par un heureux égarement; parfois, au milieu des ténèbres, ils découvrent une issue par un aveugle bonheur : mais la plupart des vérités leur étaient suggérées par la nature, en vertu de ces notions communes à tous, dont Dieu a daigné doter l'ame. La philosophie, ayant trouvé sous sa main ces notions premières, les enfla pour en faire honneur à son art, uniquement jalouse (qu'on ne s'étonne pas de mes paroles!) d'un langage habile à tout édifier comme à tout renverser, et qui persuade plus par des mots que par des enseignements. Elle impose aux choses des formes : ici elle les égale, là elle les anéantit; elle préjuge l'incertain d'après le certain; elle en appelle aux exemples, comme si toutes choses pouvaient se comparer; elle assigne des lois à des propriétés diverses même dans des substances semblables; elle ne

laisse rien à l'autorité de Dieu ; elle fait de ses opinions les lois de sa nature. Je la supporterais, si elle me prouvait que, née avec la nature, elle en connaît tous les secrets. Elle a cru puiser sa science dans des lettres sacrées, comme elle les appelle, parce que l'antiquité a regardé comme des dieux, à plus forte raison comme des êtres divins, la plupart des auteurs : témoin Mercure l'Egyptien, que fréquenta principalement Platon ; témoin Silène le Phrygien, auquel Midas confia ses immenses oreilles, lorsque des pâtres le lui eurent amené ; témoin Hermotime, auquel les habitants de Clazomène érigèrent un temple après sa mort ; témoin Orphée ; témoin Musée ; témoin Phérécyde, maître de Pythagore. Mais que nous importe ? puisque ces philosophes ont dirigé leurs excursions sur des livres qui chez nous sont condamnés comme apocryphes, assurés que nous sommes qu'il ne faut rien admettre qui ne s'accorde avec la prophétie véritable et qui précéda le monde lui-même. Nous nous rappelons d'ailleurs les faux prophètes, et bien avant eux, les anges apostats qui ont inondé la face de l'univers du poison de leurs ruses et de leur malice.

Enfin, s'il est à présumer que tous ces hommes en quête de la sagesse ont interrogé les prophètes eux-mêmes, par simple curiosité, toutefois on rencontre chez les philosophes plus de dissonnance que d'accord, puisque l'on surprend beaucoup de différences dans les membres d'une même école. Rencontrent-ils des principes véritables et conformes aux prophètes ? ou ils leur donnent une autre autorité, ou ils les altèrent au détriment de la vérité, au secours de laquelle ils appellent le faux, ou qu'ils mettent au service de l'erreur. Ce qui nous divise nous et les philosophes, dans la matière présente surtout, c'est que tantôt ils revêtent d'arguments qui leur sont propres, mais opposés en quelque point à notre règle, des maximes communes à tous ; tantôt il fortifient des maximes qui leur sont propres par des arguments qui appartiennent à tous, et ont quelque conformité avec leurs principes : si bien que la vérité est à peu

près exclue de la philosophie, grâce aux poisons dont elle l'a infectée. Voilà pourquoi, à ce double titre, qui est l'ennemi de la vérité, nous nous sentons pressé de dégager les maximes communes à tous, de l'argumentation des philosophes; ainsi que l'argumentation commune à tous, de leurs propres principes, en rappelant les questions aux Lettres divines, à l'exception toutefois de ce qu'il nous sera permis de prendre comme simple témoignage, sans le piége de quelque préjugé, parce qu'il est quelquefois nécessaire d'emprunter à son antagoniste un témoignage, quoiqu'il ne profite pas à l'antagoniste. Je n'ignore pas combien les philosophes ont entassé de volumes sur cette matière : le nombre de leurs commentateurs le dit assez. Que de principes contraires! que de luttes d'opinions! que de sources de difficultés! quelle incertitude dans les solutions!

De plus, j'ai vu la Médecine, sœur de la Philosophie, comme on dit, travailler à établir qu'à elle principalement appartient l'intelligence de l'ame, par les soins qu'elle donne au corps. De là viennent ses dissidences avec sa sœur, parce qu'elle prétend mieux connaître l'ame en la traitant au grand jour, pour ainsi parler, et dans son domicile lui-même. Mais que nous importe le mérite de ces pompeuses réclamations? Pour étendre leurs recherches sur l'ame, la Philosophie a eu la liberté de son esprit, et la Médecine la nécessité de son art. On va chercher au loin les choses incertaines; d'éternelles disputes s'engagent sur des conjectures; plus la difficulté de prouver est grande, plus il en coûte pour persuader; de sorte que ce ténébreux Héraclite, en apercevant de plus épais brouillards chez tous ceux qui recherchaient la nature de l'ame, s'écria par fatigue de ces interminables questions : « J'ai parcouru » tous les chemins, sans jamais rencontrer les limites de » l'ame. » Le Chrétien, lui, n'a pas besoin de longs discours pour s'éclairer sur cette matière. La précision marche toujours avec la certitude; il ne lui est pas permis de chercher plus qu'il ne doit découvrir. Car l'Apôtre « défend

ces questions sans fin. » Or on ne peut trouver rien au-delà de ce qui est enseigné par Dieu : ce que Dieu enseigne, voilà toute la science.

III. Plût au ciel que « les hérésies n'eussent jamais été » un mal nécessaire, afin que l'on reconnût où était la » vérité éprouvée ! » nous n'aurions rien à démêler sur l'ame avec les philosophes, que j'appellerai les patriarches des hérétiques. De là vient que l'Apôtre voyait d'avance dans la philosophie le renversement de la vérité. En effet, c'est à Athènes, qu'il avait reconnue pour une cité instruite et polie; c'est après avoir connu la science de tous ces débitants de sagesse et d'éloquence, qu'il conçut cette maxime qui devait nous servir d'avertissement. Il se passe pour l'explication de l'ame quelque chose de semblable. Toutes les doctrines philosophiques des hommes mêlent sur ce point l'eau au vin. Les uns nient qu'elle soit immortelle, les autres affirment qu'elle est plus qu'immortelle; ceux-ci disputent de sa substance, ceux-là de sa forme, d'autres de chacune de ses facultés. Ceux-ci font dériver son essence d'autre part; ceux-là emportent ailleurs sa destinée, selon qu'ils se sont laissé persuader par la majesté de Platon, la vigueur de Zénon, la méthode d'Aristote, la stupidité d'Epicure, les larmes d'Héraclite, ou la fureur d'Empédocle. La sagesse divine s'est méprise, j'imagine, en établissant son berceau dans la Judée plutôt que dans la Grèce; le Christ s'est trompé également en appelant à sa prédication des pêcheurs plutôt que des sophistes. Toutes les vapeurs qui s'élèvent de la philosophie pour obscurcir l'air pur et serein de la vérité, les Chrétiens devront les dissiper, soit en ruinant les argumentations primordiales, c'est-à-dire philosophiques, soit en leur opposant les maximes célestes, c'est-à-dire émanées du Seigneur, afin que d'un côté tombent les raisonnements par lesquels la philosophie égare les païens, et que de l'autre soient réfutés les principes par lesquels l'hérésie ébranle les fidèles. Un point a été déjà décidé contre Her-

mogène, ainsi que nous l'avons dit en commençant. Nous soutenons que l'ame a été formée du souffle de Dieu et non de la matière, ayant pour nous dans cette circonstance la règle inviolable de la parole divine : « Il répandit sur son » visage un souffle de vie, et l'homme eut une ame vi- » vante. » Par le souffle de Dieu conséquemment. Après cette déclaration, il n'y a plus rien à examiner. Cette vérité a son titre et son hérétique. Je commence par les autres questions.

IV. Après avoir déterminé l'origine, il reste à fixer la nature. Car la raison veut que nous assignions un commencement à l'ame, puisque nous la proclamons née du souffle de Dieu. Platon nie qu'elle ait commencé, en la déclarant innée et incréée; nous, au contraire, nous enseignons qu'elle est née et qu'elle a été faite, du moment qu'elle a commencé. Nous ne nous sommes pas trompés en disant *née* et *faite*, parce que, autre chose serait de naître, autre chose d'être fait, puisque le premier de ces termes convient aux êtres qui vivent. Mais les distinctions ayant leurs lieux et leurs temps, ont aussi quelquefois la faculté de se prendre réciproquement l'une pour l'autre. D'une chose qui a été faite, on peut donc dire qu'elle a été engendrée, au lieu de dire qu'elle est, puisque tout ce qui reçoit l'être, n'importe à quel titre, est engendré. Car celui qui fait peut être appelé le père de ce qui est fait. Platon en use ainsi. Conséquemment, dans le langage de notre foi, que l'ame ait été faite, ou qu'elle soit née, le sentiment du philosophe est renversé par l'autorité même de la prophétie.

V. Qu'il appelle un Eubulus, un Critolaüs, un Xénocrate, et Aristote qui tend ici la main à Platon. Peut-être qu'ils ne s'armeront que mieux contre nous, pour nier la corporéité de l'ame, s'ils n'aperçoivent dans les rangs opposés d'autres philosophes, et en grand nombre, qui donnent un corps à l'ame. Je ne parle pas seulement de ceux qui la font sortir de corps visibles, tels que Hipparque

et Héraclite du feu; Hippon et Thalès de l'eau; Empédocle et Critias du sang; Critolaüs et ses péripatéticiens, de je ne sais quelle cinquième substance, supposé qu'elle soit un corps, puisqu'elle renferme des corps; j'invoque encore le témoignage des stoïciens, qui en déclarant presque avec nous que l'ame est un esprit, puisque le souffle et l'esprit sont rapprochés l'un de l'autre, persuaderont aisément que l'ame est un corps. Enfin Zénon, en définissant l'ame un esprit qui a été semé avec l'homme, raisonne de cette manière : Ce qui, en se retirant, cause la mort de l'animal, est un corps; or l'animal meurt aussitôt que l'esprit semé avec lui se retire; donc l'esprit semé avec lui est un corps; or l'esprit semé avec lui n'est rien moins que l'ame; donc l'ame est un corps. Cléanthe veut même que la ressemblance passe des pères aux enfants, non-seulement par les linéaments du corps, mais par les marques de l'ame, espèce de miroir qui reflète les mœurs, les facultés et les affections des pères! Il ajoute que l'ame est susceptible de la ressemblance et de la dissemblance du corps; par conséquent, qu'elle est un corps soumis à la ressemblance et à la dissemblance. Les affections des êtres corporels et incorporels, dit-il encore, ne communiquent pas entre elles. Or, l'ame sympathise avec le corps. A-t-il reçu quelques coups ou quelques blessures? elle souffre de ses plaies. Le corps de son côté sympathise avec l'ame. Est-elle troublée par le chagrin, par l'inquiétude, par l'amour? il est malade avec elle; il perd de sa vigueur; il atteste sa pudeur ou sa crainte par la rougeur et la pâleur. L'ame est donc un corps, puisqu'elle participe aux affections corporelles.

Mais voilà que Chrysippe tend la main à Cléanthe, en établissant qu'il est absolument impossible que les êtres corporels soient abandonnés par les êtres incorporels, parce qu'ils ne sont pas en contact avec eux. De là vient l'adage de Lucrèce : « Rien ne peut toucher ni être tou-» ché, à moins que ce ne soit un corps. » Or, aussitôt que

l'ame abandonne le corps, il meurt. Donc l'ame est un corps, puisqu'elle ne pourrait abandonner le corps si elle n'était pas corporelle.

VI. Les Platoniciens essaient d'ébranler ces principes avec plus de subtilité que de vérité. Il faut nécessairement, disent-ils, que tout corps soit animé ou inanimé. S'il est inanimé, il sera mû extérieurement ; s'il est animé, il sera mû intérieurement. Or, l'ame ne sera pas mue extérieurement, puisqu'elle n'est pas inanimée ; elle ne sera pas mue davantage intérieurement, puisque c'est elle plutôt qui donne au corps le mouvement. Ils concluent de là que l'ame ne peut être regardée comme un corps, puisqu'elle ne se meut d'aucun côté à la manière des substances corporelles. A cela, nous nous étonnerons d'abord de l'inconvenance d'une définition qui s'appuie sur des choses sans parité avec l'ame. En effet, l'ame ne peut être appelée un corps animé ou inanimé, puisque c'est elle-même qui rend le corps animé par sa présence, inanimé par son absence. Conséquemment, l'effet qu'elle produit, elle ne peut l'être elle-même, pour qu'on la dise un corps animé ou inanimé. Elle s'appelle ame en vertu de sa substance. Que si ce qui est ame rejette le nom de corps animé ou inanimé, comment en appelle-t-on à la forme des êtres animés et inanimés ?

Ensuite, si le propre d'un corps est d'être mû extérieurement par quelqu'un, et que nous ayons démontré plus haut que l'ame est mue par quelqu'un lorsqu'elle prophétise ou s'irrite, mue extérieurement aussi, puisqu'elle l'est par quelqu'un, j'ai droit, d'après l'exemple mis en avant, de reconnaître pour un corps ce qui est mû extérieurement par un autre. En effet, si le propre d'un corps est d'être mû par un autre, à plus forte raison a-t-il la faculté d'en mouvoir un autre. Or l'ame meut le corps, et tous ses efforts se manifestent à l'extérieur. C'est elle qui donne le mouvement aux pieds pour marcher, aux mains pour toucher, aux yeux pour regarder, à la langue pour parler, espèce

d'image intérieure qui anime toute la surface. D'où viendrait à l'ame cette puissance si elle était incorporelle? Comment une substance, dépourvue de solidité, pourrait-elle mettre en mouvement des corps solides?

Mais comment les sens corporels et intellectuels remplissent-ils leurs fonctions dans l'homme? Les qualités des êtres corporels, dit-on, tels que la terre et le feu, nous sont annoncées par les sens corporels, tels que le toucher et la vue. Au contraire, celles des êtres incorporels, tels que la bonté, la malice, répondent aux sens intellectuels. Conséquemment, m'objectera-t-on, il est certain que l'ame est incorporelle, puisque ses propriétés ne sont pas saisies par les sens corporels, mais par les sens intellectuels. D'accord, si je ne démontre pas le vice de cette définition. Voilà qu'en effet je prouve que des êtres incorporels sont soumis aux sens corporels, le son à l'ouïe, la couleur à la vue, l'odeur à l'odorat. L'ame vient aussi vers le corps, à la manière de ces substances : qu'on ne dise donc plus que les sens corporels nous en avertissent parce qu'elles répondent aux sens corporels. Ainsi, s'il est constant que les choses incorporelles elles-mêmes sont embrassées par les sens corporels, pourquoi l'ame, qui est corporelle, ne serait-elle pas également saisie par les sens incorporels? Assurément la définition est défectueuse.

Le plus remarquable argument qu'on nous oppose est que, selon nos adversaires, tout corps se nourrit en s'assimilant d'autres corps. L'ame au contraire, ajoutent-ils, attendu son incorporéité, se nourrit de substances incorporelles, c'est-à-dire, des études de la sagesse. Mais cet argument ne se soutiendra pas davantage. Soranus, savant auteur de la médecine méthodique, répond qu'elle se nourrit d'aliments corporels, il y a mieux, qu'il lui faut de la nourriture pour réparer ses défaillances. Quoi donc? n'est-il pas vrai que sans nourriture, elle finit par abandonner complètement le corps? C'est ainsi que Soranus, après avoir écrit sur l'ame quatre volumes, et avoir examiné

l'opinion de tous les philosophes, déclare que l'ame est une substance corporelle quoiqu'il la dépouille de son immortalité. « Car la foi des Chrétiens n'est pas à tous. » De même que Soranus nous démontre par les faits que l'ame se nourrit d'aliments corporels, le philosophe nous prouvera aussi qu'elle se nourrit d'aliments incorporels; mais à qui est incertain de la destinée de l'ame, jamais on n'a versé l'eau de la mielleuse éloquence de Platon; jamais on n'a servi les miettes du subtil raisonneur Aristote. Que feront donc tant d'ames grossières et sans culture, auxquelles manquent les aliments de la sagesse, mais qui, dénuées d'instruction, sont riches de lumières, sans les académies et les portiques d'Athènes, sans la prison de Socrate, et qui enfin n'en vivent pas moins, quoique sevrées de la philosophie? En effet, ce n'est pas à la substance elle-même que profitent les aliments des études, mais à la *discipline* et à la conduite, parce qu'ils accroissent les ornements de l'ame, mais non son embonpoint.

Heureusement pour nous les stoïciens affirment que les arts sont aussi corporels. Tant il est vrai que l'ame est corporelle, puisqu'on croit qu'elle se nourrit des arts. Mais la philosophie absorbée dans ses spéculations, n'aperçoit pas la plupart du temps ce qui est à ses pieds : ainsi Thalès tomba dans un puits. Quelquefois aussi, quand l'intelligence lui manque pour comprendre, elle soupçonne un dérangement dans la santé : ainsi Chrysippe recourait à l'ellébore. Il arriva, j'imagine, quelque chose de semblable à ce philosophe, quand il nia que deux corps pussent être ensemble, oubliant ce qui a lieu pour les femmes enceintes, qui tous les jours renferment dans les parois de la même matrice non-seulement un corps, mais deux et même trois. On lit dans le Droit Civil qu'une grecque mit au monde cinq fils à la fois, mère à elle seule de tous, auteur multiple d'un enfantement unique, nombreuse accouchée d'un fruit unique, qui environnée de tant de corps, j'allais dire d'un peuple, fut elle-même le sixième corps. Toute la

création attestera que les corps qui doivent sortir des corps, sont déjà dans les corps dont ils sortent : ce qui provient d'un autre est nécessairement le second; or rien ne provient d'un autre, sinon lorsque, par la génération, ils sont deux.

VII. Pour ce qui concerne les philosophes, en voici assez : quant à nos frères, je n'en ai que trop dit, puisque l'Evangile établira clairement pour eux la corporéité de l'ame. L'ame du mauvais riche se plaint dans les enfers, elle est punie par la flamme, elle est tourmentée dans sa langue par la soif, et demande à l'ame d'un bienheureux de laisser tomber de son doigt une rosée qui le rafraîchisse. Pensera-t-on que le pauvre qui se réjouit et le riche qui se lamente ne soient qu'une parabole? Mais pourquoi ce nom de Lazare, si ce n'est pas une chose réelle? Prenons ceci pour une parabole, je le veux bien ; toujours sera-t-elle un témoignage de la vérité. Si l'ame n'avait pas un corps, la figure de l'ame se refuserait à la figure du corps; d'ailleurs l'Ecriture ne nous tromperait pas sur des membres corporels, s'il n'en existait pas. Mais qu'est-ce qui est transporté dans les lieux bas de la terre par sa séparation d'avec le corps? Qu'est-ce qui est détenu et mis en réserve pour le jour du jugement? Vers qui le Christ est-il descendu après sa mort? vers les ames des patriarches, j'imagine. Mais dans quel but, si l'ame n'est rien sur la terre? Elle n'est rien, si elle n'est pas un corps. L'incorporéité est affranchie de toute espèce de prison, libre de toute peine, étrangère à toute récompense : ce par quoi elle est punie ou récompensée, c'est le corps. Je m'étendrai plus au long et en temps plus opportun sur ce point. Par conséquent, si l'ame a éprouvé quelque supplice ou quelque rafraîchissement dans le cachot ou l'hôtellerie des bas lieux de la terre, dans la flamme ou le sein d'Abraham, sa corporéité est démontrée. Une substance incorporelle ne souffre pas, puisqu'elle n'a rien par quoi elle puisse souffrir : ou si elle l'a, ce quelque chose sera un corps. Autant ce qui

est corporel est capable de souffrir, autant ce qui est capable de souffrir est corporel.

VIII. Il serait d'ailleurs téméraire et absurde de retrancher une substance de la classe des êtres corporels, parce qu'elle ne se gouverne pas en tout comme les autres, et qu'elle possède des propriétés différentes qui lui sont particulières, dissonnances qui révèlent la magnificence du Créateur par la diversité des mêmes œuvres, aussi différentes que semblables, aussi amies que rivales. Les philosophes eux-mêmes ne s'accordent-ils pas à dire que l'univers est formé d'harmonieuses oppositions, suivant l'amitié et l'inimitié d'Empédocle? Ainsi donc, quoique les substances corporelles soient opposées aux incorporelles, elles diffèrent entre soi de telle sorte que la diversité accroît leurs espèces, sans altérer leur genre, si bien qu'elles demeurent toujours corporelles, publiant la gloire de Dieu par leur nombre en étant variées; variées en étant diverses; diverses en jouissant les unes d'un sens, les autres d'un autre; en se nourrissant celles-ci d'un aliment, celles-là d'un autre; les unes invisibles, les autres visibles, les unes pesantes, les autres légères.

On dit, en effet, qu'il faut reconnaître l'ame comme incorporelle, parce qu'à son départ, les corps des défunts deviennent plus lourds, tandis qu'ils devraient être plus légers ainsi privés du poids d'un corps, si l'ame était réellement un corps. Quoi donc, répond Soranus, nierez-vous que la mer soit un corps, parce que hors de la mer le navire devient lourd et immobile? Quelle est donc, par conséquent, la vigueur du corps de l'ame, puisqu'elle porte çà et là avec tant de vitesse le corps qui acquiert ensuite tant de poids? D'ailleurs l'ame est invisible, et par la condition de son corps, et par la propriété de sa substance, et par la nature de ceux auxquels sa destinée fut de rester invisible. Les yeux du hibou ignorent le soleil; les aigles soutiennent si bien son éclat, qu'ils jugent de la noblesse de leurs enfants à l'énergie de leurs paupières. Autrement

ils dédaignent d'élever le fils dégénéré qui a détourné le regard devant un rayon du soleil. Tant il est vrai qu'une chose invisible pour celui-ci, ne l'est pas pour celui-là, sans que pour cela cette substance soit incorporelle, parce que la force n'est pas la même des deux côtés. Le soleil en effet est un corps puisqu'il est de feu. Mais ce que l'aigle avouera, le hibou le niera, toutefois sans porter préjudice à l'aigle. Il en va de même du corps de l'ame : invisible, pour la chair peut-être, il ne l'est pas pour l'esprit. Ainsi, Jean ravi par Dieu en esprit, contemple les ames des martyrs.

IX. Puisque nous avançons que l'ame a un corps d'une nature qui lui est propre, et d'un genre à part, cette condition de sa propriété décidant à l'avance la question de tous les autres accidents, inhérents à un corps, il suit ou que ces accidents existent dans celle que nous avons démontrée être un corps, accidents particuliers en vertu de la propriété du corps; ou, s'ils n'y sont pas présents, que c'est là une propriété de l'ame de ne pas posséder les accidents que possèdent tous les autres corps. Toutefois nous déclarerons hardiment que les accidents les plus ordinaires et qui appartiennent le plus nécessairement à un corps, se trouvent aussi dans l'ame; tels que la forme et la limite; tels que les trois dimensions avec lesquelles les philosophes mesurent les corps, je veux dire la longueur, la largeur et la hauteur. Que nous reste-t-il maintenant, qu'à donner une figure à l'ame? Platon ne le veut pas, comme si l'immortalité de l'ame courait par là quelque péril. Tout ce qui a une figure, dit-il, est composé et formé de plusieurs pièces; or tout ce qui est composé et formé de plusieurs pièces est sujet à la dissolution. L'ame, au contraire, est immortelle; elle est donc indissoluble en tant qu'elle est immortelle, et sans figure en tant qu'indissoluble : au reste il la représente composée et formée de plusieurs pièces, puisqu'il lui donne une figure, mais une figure manifestée par des formes intellectuelles, belle par la

justice et les règles de la philosophie, hideuse par les qualités contraires. Pour nous, nous assignons à l'ame des linéaments corporels, non-seulement en raison de sa corporéité, par le raisonnement, mais d'après l'autorité de la grâce, par la révélation. En effet, comme nous reconnaissons les dons spirituels, nous avons mérité aussi, après Jean, d'obtenir la faveur de la prophétie. Il est aujourd'hui parmi nous une de nos sœurs douée du pouvoir des révélations que, ravie en extase, elle éprouve dans l'église, pendant le sacrifice du Seigneur; elle converse avec les anges, quelquefois avec le Seigneur lui-même; elle voit, elle entend les sacrements, elle lit dans les cœurs de quelques-uns, et donne des remèdes à ceux qui en ont besoin. Soit qu'on lise les Ecritures, soit qu'on chante des psaumes, soit qu'on adresse des allocutions à l'assemblée, ou qu'on accorde des demandes, partout elle trouve matière à ses visions. Il nous était arrivé de dire je ne sais quoi sur l'ame pendant que cette sœur était dans l'esprit. Après la célébration du sacrifice, le peuple étant déjà sorti, fidèle à la coutume où elle était de nous avertir de ce qu'elle avait vu (car on l'examine soigneusement afin d'en constater la vérité) : « Entre autre choses, dit-elle, une ame s'est montrée à moi corporellement, et je voyais l'esprit, non pas dépourvu de consistance, sans forme aucune, mais sous une apparence qui permettait de la saisir, tendre, brillante, d'une couleur d'azur, et tout-à-fait humaine. » Voilà sa vision ; Dieu en fut le témoin ; elle a pour garant indubitable l'Apôtre qui promit à l'Eglise les dons sacrés. Ne croiras-tu pas enfin, si la chose elle-même te persuade de tous les côtés ?

En effet, si l'ame est un corps, il faut le ranger sans doute parmi ceux que nous avons énoncés plus haut. Puisque la couleur est une propriété inhérente à tout corps, quelle autre couleur assigneras-tu à l'ame, qu'une couleur aérienne et brillante? Il ne s'ensuit pas toutefois que l'air soit sa substance elle-même, quoique l'aient ainsi

pensé Œnésidème, Anaximène, et aussi Héraclite, suivant quelques-uns. J'en dis autant de la lumière, quoique ce soit le sentiment d'Héraclite du Pont. La pierre de tonnerre n'est pas d'une substance ignée, parce que sa couleur est d'un rouge ardent; la matière du béryl n'est pas de l'eau, parce qu'il a une blancheur incertaine. Combien d'autres substances que la couleur rapproche, mais que sépare la nature! Mais comme tout corps délié et transparent ressemble à l'air, voilà ce que sera l'ame, puisqu'elle est un souffle, et un esprit communiqué. Il est vrai que par la subtilité de ses formes, elle court risque de ne point passer pour un corps. Comprends donc, d'après ton propre jugement, qu'il ne faut assigner à l'ame humaine d'autre figure que la figure humaine, et même celle du corps qu'anime chacune d'elles. La contemplation du premier homme nous éclaire sur ce point. Souviens-toi que, « Dieu ayant soufflé » un souffle de vie sur la face de l'homme, et l'homme » ayant reçu une ame vivante! » ce souffle fut aussitôt transmis de la face dans l'intérieur, puis répandu dans toutes les parties du corps, et en même temps il se condensa sous la divine aspiration, et se comprima dans les limites corporelles qu'il avait remplies, comme s'il eût été jeté dans un moule. De là vient donc que le corps de l'ame prit une forme solide par la condensation et une figure par le moule qui le reçut. Celui-ci sera l'homme intérieur, l'autre l'homme extérieur, un, quoique double, ayant aussi ses yeux et ses oreilles, par lesquels le peuple aurait dû voir et entendre le Seigneur; ayant aussi tous les autres membres dont il se sert dans la réflexion et par lesquels il agit pendant le sommeil. Ainsi le riche a une langue dans les enfers, le pauvre un doigt, et Abraham un sein. C'est par ces traits que les ames des martyrs se laissent apercevoir sous l'autel. En effet, l'ame placée dans Adam, dès la création, et prenant la configuration du corps, devint la semence de la substance et de la condition de toutes les ames.

X. Il appartient à l'essence de la foi de déclarer avec Platon que l'ame est simple, c'est-à-dire uniforme, en tant que substance. Qu'importent les arts et les disciplines? Qu'importent les hérésies? Quelques-uns en effet veulent qu'il y ait en elle une autre substance naturelle, l'esprit, comme si autre chose était vivre, qui vient de l'ame, et autre chose respirer, qui a lieu par le souffle. Tous les animaux ne possèdent pas l'un et l'autre. La plupart vivent seulement, mais ne respirent pas, parce qu'ils n'ont pas les organes de la respiration, les poumons et les artères. Mais, dans l'examen de l'ame humaine, quelle misère que d'emprunter ses arguments au moucheron et à la fourmi, puisque la sagesse de Dieu a donné à chaque animal des propriétés vitales, en rapport avec son espèce, de sorte que l'on ne peut tirer de là aucune conjecture! En effet, parce que l'homme est organisé avec des poumons et des artères, ce ne sera pas une raison pour qu'il respire d'une manière et qu'il vive de l'autre. De même, si la fourmi est dépourvue de cet appareil, ce ne sera pas une raison pour qu'on lui refuse la respiration, comme ne faisant que vivre. Qui donc a pénétré assez profondément dans les œuvres de Dieu pour décider que ces organes manquent à quelque animal? Cet Hérophile, médecin ou anatomiste, qui disséqua des milliers de corps pour interroger la nature, qui déteste l'homme pour le connaître, en a-t-il exploré toutes les merveilles intérieures? Je n'oserais le dire, parce que la mort change ce qui avait vécu, surtout quand elle n'est pas uniforme et s'égare jusque parmi les procédés de la dissection. Les philosophes ont déclaré comme certain que les moucherons, les fourmis et les teignes n'avaient ni poumons, ni artères. Curieux investigateur, réponds-moi? Ont-ils des yeux pour voir? Et cependant ils se dirigent où ils veulent, ils évitent et ils désirent les choses qu'ils connaissent par la vue. Montre-moi leurs yeux; indique-moi leurs prunelles! Les teignes mangent. Fais-moi voir leurs mâchoires et leurs dents! Les mouche-

rons bruissent, lumineux pour nos oreilles jusque pendant les ténèbres. Montre-moi cependant et la trompette et l'aiguillon de cette bouche! Un animal, quel qu'il soit, fût-il réduit à un point, se nourrit nécessairement de quelque chose. Produis-moi ses organes destinés à transmettre, à digérer, et à expulser les aliments! Que dirons-nous donc? Si c'est par ces appareils que l'on vit, tous ces appareils se rencontreront dans tous les êtres qui vivent, quoiqu'ils ne puissent être ni vus, ni touchés, à cause de leur exiguité. Tu ne seras que plus disposé à le croire, si tu te rappelles que la sagesse et la puissance de Dieu éclatent dans les plus petites choses aussi bien que dans les plus grandes. Si, au contraire, tu ne penses pas que l'habileté de Dieu soit capable de produire des corps si faibles, reconnais au moins sa magnificence, puisque sans le secours des appareils nécessaires à la vie, il a néanmoins organisé la vie dans des animaux si exigus, leur accordant la faculté de voir sans yeux, la faculté de manger sans dents, la faculté de digérer sans estomac; de même que d'autres marchent sans pieds, les serpents avec une impétuosité qui glisse, les vers avec un effort qui se dresse, les limaçons en rampant avec une bave écumeuse. Pourquoi donc ne croirais-tu pas que l'on pût respirer sans le soufflet des poumons et le canal des artères, regardant comme un irrésistible argument, que la respiration est ajoutée à l'ame humaine, parce qu'il y a des êtres qui ne respirent pas, et qu'ils ne respirent pas, parce qu'ils sont dépourvus des organes de la respiration? Quoi! tu penses qu'un être peut vivre sans respirer, et tu ne crois pas qu'il puisse respirer sans poumons? Qu'est-ce, à ton avis, que respirer? C'est, j'imagine, émettre un souffle hors de soi. Qu'est-ce que ne pas vivre? Ne pas émettre, j'imagine, un souffle hors de soi. Voilà ce que je devrai répondre, si respirer n'est pas la même chose que vivre. Mais le propre d'un mort sera de ne pas émettre de souffle; donc le propre d'un être vivant est d'émettre un souffle. Mais d'autre part le propre de ce

qui respire est d'émettre un souffle ; donc aussi respirer est le propre de ce qui vit. Si l'un et l'autre n'avaient pu s'accomplir sans l'ame, l'ame n'eût pas respiré ; elle se fût bornée à vivre. Mais vivre, c'est respirer, et respirer, c'est vivre. Ainsi, cette double faculté, respirer et vivre, appartient tout entière à qui appartient la vie, c'est-à-dire à l'ame.

Enfin si tu sépares l'esprit et l'ame, sépare aussi les œuvres : que tous les deux agissent de leur côté, l'ame à part, l'esprit à part ; que l'ame vive sans l'esprit ; que l'esprit respire sans l'ame ; que l'un abandonne le corps, que l'autre demeure ; que la mort et la vie se donnent la main. Car enfin, s'il y a deux êtres, une ame et un esprit, ils peuvent se diviser, afin que par leur séparation, l'un se retirant, l'autre restant, s'opère la réunion de la mort et de la vie. Mais jamais il n'en arrivera ainsi. Donc ces choses qui ne peuvent se diviser ne sont pas, puisqu'elles pourraient se diviser, si elles étaient deux. Toutefois il est permis à deux substances d'être inséparablement unies. Mais elles cesseront d'être unies, si respirer n'est pas la même chose que vivre. Ce sont les œuvres qui distinguent les substances : et combien il est plus raisonnable de croire que l'ame et l'esprit ne sont qu'un, puisque tu ne leur assignes aucune diversité, de sorte que l'ame est la même chose que l'esprit, la respiration appartenant au même être qui a le droit de vivre. Quoi donc ? C'est vouloir que le jour soit différent de la lumière qui produit le jour. Il y a différentes espèces de lumières, dis-tu, comme le témoigne le ministère du feu. D'accord ; il y a aussi différentes espèces d'esprits, ceux qui viennent de Dieu, ceux qui viennent du démon. Ainsi, quand il s'agit de l'ame et de l'esprit, l'ame sera l'esprit, de même que le jour est la lumière. Une chose est identique avec la chose par qui elle existe.

XI. Mais l'ordre de la question présente me force d'expliquer dans quel sens je dis que l'ame est un esprit, parce

que la respiration appartient à une autre substance : en attribuant cette propriété à l'ame que nous reconnoissons simple et uniforme, il est nécessaire de déterminer les conditions de cet esprit, esprit non pas dans son essence, mais dans ses œuvres, non pas à titre de nature, mais à titre d'effet, parce qu'il respire, et non parce qu'il est proprement esprit. Car souffler, c'est respirer. Ainsi cette même ame, que nous soutenons être un souffle, en vertu de sa propriété, nous la déclarons en ce moment un esprit, en vertu de la nécessité. D'ailleurs nous prouvons contre Hermogène qui lui donne pour origine la matière et non le souffle de Dieu, qu'elle est à proprement parler un souffle. L'hérétique en effet, au mépris de l'autorité de l'Ecriture, traduit *souffle* par *esprit*, afin que, comme il est incroyable que l'esprit de Dieu tombe dans la prévarication et bientôt après dans le jugement, on en conclue que l'ame provient de la matière, plutôt que de l'esprit de Dieu. Voilà pourquoi ailleurs nous l'avons déclarée un souffle, et non un esprit, avec l'Ecriture et d'après la distinction de l'esprit, tandis que dans ce moment nous la nommons à regret un esprit, à cause de la réciprocité de la respiration et du souffle. Ailleurs, la question roulait sur la substance ; car respirer est un acte de la substance.

Je ne m'arrêterais pas plus long-temps sur ce point, si ce n'était à cause des hérétiques qui introduisent dans l'ame, je ne sais quelle semence spirituelle, conférée par la secrète libéralité de la Sagesse, sa mère, et à l'insu de son auteur, tandis que l'Ecriture, qui sait un peu mieux les secrets de son Dieu et de son auteur, n'a rien promulgué de plus que ces mots : « Dieu souffla sur la face » de l'homme un souffle de vie, et l'homme eut une ame » vivante, » par laquelle il dut vivre désormais et respirer, faisant assez connaître la différence de l'ame et de l'esprit, dans les passages suivants, où Dieu lui-même parle ainsi : « L'esprit est sorti de moi, et j'ai créé toute espèce » de souffles; » en effet l'ame est un souffle né de l'esprit ;

et ailleurs : « Il a envoyé à son peuple sur la terre son » souffle, et son esprit à ceux qui foulent aux pieds la » terre. » Il communique d'abord l'ame, c'est-à-dire le souffle, au peuple qui marche sur la terre, c'est-à-dire qui vit charnellement dans la chair; puis, l'esprit à ceux qui foulent aux pieds la terre, c'est-à-dire, qui triomphent des œuvres de la chair, puisque l'Apôtre dit lui-même : « Ce n'est pas le premier corps qui est spirituel, c'est le » corps animal; après lui, vient le spirituel. » Car quoique par ces paroles : « Voilà maintenant l'os de mes os, et la » chair de ma chair; c'est pourquoi l'homme quittera son » père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront » deux dans une seule chair, » Adam ait prophétisé sur-le-champ, « que ce sacrement était grand et qu'il signifiait » le Christ et l'Eglise, » Adam fut momentanément ravi en esprit. L'extase, cette vertu de l'Esprit saint, qui opère la prophétie, descendit sur lui; car l'esprit mauvais n'est de même qu'un accident passager. Enfin, l'esprit de Dieu convertit autant dans la suite Saül « en un autre homme, » c'est-à-dire en prophète, lorsqu'il a été dit : « Qu'est-il » arrivé au Fils de Cis? Saül aussi est-il prophète? » que l'esprit malfaisant le changea plus tard en un autre homme, c'est-à-dire en apostat. Le démon entra aussi dans Judas, qui fut compté pendant quelque temps parmi les élus, jusqu'à ce qu'il fût chargé de la bourse, déjà voleur, mais non encore souillé de trahison. Conséquemment si l'esprit de Dieu, ni l'esprit du démon n'est semé avec l'ame au moment de la naissance, il est donc reconnu qu'elle est seule, avant l'arrivée de l'un ou de l'autre esprit. S'il est établi qu'elle est seule, il en résulte encore qu'elle est simple, uniforme, et qu'elle ne respire par aucun autre principe, que par la condition même de sa substance.

XII. Ainsi, par l'esprit, le *Mens* des Latins, le Νοῦς des Grecs, nous n'entendons pas autre chose que cette faculté qui naît avec l'ame, réside en elle, et lui appartient par droit de naissance, faculté par laquelle elle agit, par la-

quelle elle raisonne, qu'elle possède avec soi pour se mouvoir d'elle-même dans elle-même, et par laquelle elle semble mue comme par une substance étrangère, ainsi que le veulent ceux qui ne reconnaissent qu'une intelligence universelle, imprimant le mouvement à la nature, dieu de Socrate, dieu monogène de Valentin, ayant pour père Bythos ou l'Abîme, pour mère Sigé ou le Silence. Quelle confusion dans le système d'Anaxagore! Après avoir imaginé une intelligence, commencement de toutes choses et image abrégée (1) de l'ensemble des êtres, rattacher à ce principe l'univers, le déclarer pur, simple, inalliable, c'était à ce titre même le séparer de tout mélange avec l'ame humaine. Toutefois, il ne laisse pas de le mêler ailleurs avec elle. Aristote signala cette contradiction, plus habile peut-être à renverser les systèmes d'autrui qu'à édifier les siens.

Enfin ce dernier, après avoir ajourné lui-même la définition de l'esprit, commença par déclarer divine l'une des espèces (2); puis, en prouvant qu'elle était impassible, il lui enlève, lui aussi, toute participation avec l'ame. En effet, comme il est constant que l'ame souffre tout ce qu'elle doit souffrir, elle souffrira par l'esprit ou avec lui. Si elle est confondue avec l'esprit, on ne peut induire l'impassibilité de l'esprit; si elle ne souffre ni par lui ni avec lui, elle n'est donc pas confondue avec celui dans la société duquel elle ne souffre rien, impassible lui-même. Or, si l'ame ne souffre rien par lui ni avec lui, dès-lors elle cesse de sentir, de réfléchir et d'agir par lui, comme on le prétend. Car Aristote appelle les sens du nom de passions (3). Comment en serait-il autrement? Sentir c'est

(1) Anaxagore appelait ce principe universel, le Μικροκοσμος, le petit monde, le monde abrégé.

(2) Allusion à ce passage d'Aristote : *Intellectus divinum quid est fortasse passioneque vacat.* Lib. de animâ, 10, 4. — *Restat ut mens sola extrinsecus accedat, eaque sola divina sit.* Historia anim., lib. 2, 3.

(3) *Fit autem sensus cum movetur atque patitur.* De animâ, 2, 5.

souffrir, puisque souffrir c'est sentir. Par conséquent, raisonner c'est sentir ; être mû c'est sentir : ainsi tout cela c'est souffrir. Or, nous remarquons que l'ame n'éprouve aucune de ces affections, qu'on ne puisse les attribuer aussi à l'esprit, parce qu'elles s'accomplissent par lui et avec lui. Que suit-il de là? L'esprit peut donc entrer en association, contrairement à Anaxagore, et il est passible, en dépit d'Aristote.

D'ailleurs, si on admet la distinction, de manière que l'esprit et l'ame soient deux substances distinctes, à l'une des deux appartiendront la passion, le sentiment, la réflexion, l'action, le mouvement; à l'autre le calme, le repos, la stupeur, l'absence de toute action. Point de milieu : ou c'est l'esprit qui est inutile, ou c'est l'ame. Que, s'il est certain que toutes ces choses peuvent être attribuées à tous les deux, l'un et l'autre ne sont donc qu'un. Démocrite aura raison de supprimer entre eux toute différence; on cherchera comment l'un et l'autre ne sont qu'un. Est-ce par la confusion des deux substances? est-ce par la disposition d'une seule? Pour nous, nous soutenons que l'esprit est tellement confondu avec l'ame, qu'au lieu d'être différent de la substance de celle-ci, il en est comme l'agent.

XIII. Il reste à examiner après cela où est la supériorité, c'est-à-dire lequel des deux commande à l'autre, afin que là où sera la prédominance, là soit aussi la supériorité de la substance, et que celui des deux auquel commandera la supériorité de la substance, soit regardé comme un instrument naturel de la substance. Mais comment n'accorderait-on point la suprématie à l'ame, qui a communiqué son nom à l'homme tout entier? Combien d'ames je nourris! s'écrie le riche; et non combien d'esprits. Le pilote souhaite que les ames soient sauvées, et non les esprits. Le laboureur dans ses travaux, le soldat sur le champ de bataille, dit : Je donne mon ame et non mon esprit. Auquel des deux les périls ou les souhaits empruntent-ils leur nom?

à l'esprit ou à l'ame? Dans le langage ordinaire, que font les mourants? rendent-ils l'esprit ou bien l'ame? Enfin voyez les philosophes et les médecins eux-mêmes. Quoiqu'ils se proposent de disputer aussi sur l'esprit, chacun d'eux écrit au frontispice de son œuvre et en tête de la matière : *De l'ame*. Veux-tu savoir aussi comment Dieu s'exprime? C'est toujours à l'ame qu'il adresse la parole, l'ame qu'il interpelle, l'ame qu'il exhorte, pour attirer à lui l'esprit. « C'est elle que le Christ est venu sauver; elle qu'il » menace de perdre dans les enfers; elle qu'il défend de trop » aimer; elle que le bon Pasteur lui-même donne pour ses » brebis. » Tu as la prépondérance de l'ame; tu as aussi avec elle l'union de la substance, afin d'en conclure que le principe intelligent est un instrument et non un maître.

XIV. L'ame d'ailleurs est une, simple, et formée tout entière d'elle-même; elle n'est pas plus composée de parties étrangères que divisibles, parce qu'elle ne peut pas se dissoudre. Composée de parties étrangères, elle pourrait se dissoudre et alors elle perdrait l'immortalité. Par conséquent, de ce qu'elle n'est pas mortelle, elle n'est pas divisible et ne peut se dissoudre. En effet, se diviser, c'est se dissoudre; se dissoudre, c'est mourir. Or elle sera divisée en différentes parties, tantôt en deux par Platon, tantôt en trois par Zénon, tantôt en cinq et en six par Panœtius, tantôt en sept par Soranus, tantôt en huit chez Chrysippe, même jusqu'en dix chez quelques stoïciens, et en plus de deux chez Posidonius, qui, parlant de deux principes, l'*hégémonicon* ou le dirigeant, le *logicon* ou le raisonnable, les divise ensuite en douze : c'est ainsi qu'on partage l'ame en différentes parties. Mais elles seront moins des parties de l'ame que des propriétés, des énergies, des œuvres, ainsi qu'Aristote lui-même a jugé de quelques-unes. En effet, ce ne sont pas des organes d'une substance animale, mais des aptitudes, telles que le mouvement, l'action, la pensée et les autres distinctions de même nature, à peu près comme les cinq sens si connus, la vue, l'ouïe, le

goût, le toucher et l'odorat. Quoique les philosophes aient assigné à chacune de ces facultés des domiciles certains dans le corps de l'homme, cela ne veut pas dire que cette distribution de l'ame implique la division de l'ame, puisque le corps lui-même n'est pas partagé en membres, comme ceux-ci voudraient qu'il en fût de l'ame. Loin de là! de cette multitude de membres se forme un seul et même corps, de sorte que cette division elle-même est plutôt une incorporation. Considère l'étonnante merveille d'Archimède, je veux dire cette machine hydraulique, où tant de rouages, tant de parties diverses, tant d'assemblages, tant d'issues pour les voix, tant de sons réunis, tant d'harmonie dans les rhythmes, tant d'armées de flûtes, ne forment qu'une masse indivisible. De même l'air qui gémit par le mouvement de l'eau ne se fractionne pas en mille portions, parce qu'il est distribué différemment, partout le même dans sa substance, quoique divisé dans ses effets. Cet exemple se rapproche assez de Straton, d'Œnésidème et d'Héraclite; car ils soutiennent l'unité de l'ame, qui, répandue dans tout le corps et partout la même, comme le souffle qui sort d'un roseau à travers les différentes issues, se manifeste de différentes manières par nos sens, moins divisée que répartie. De quel nom faut-il appeler toutes ces choses? par quelles divisions se touchent-elles? dans quelles parties du corps sont-elles confinées? Cet examen appartient plutôt aux médecins et aux philosophes : pour nous, peu de choses nous conviendront.

XV. Cherchons avant tout s'il existe dans l'ame quelque portion vitale et sapientielle, que l'on nomme *hégémonicon*, ou dirigeante. La nier, c'est mettre en péril l'essence de l'ame tout entière; enfin ceux qui nient cette partie prédominante ont pensé auparavant que l'ame n'était rien. Un certain Dicœarque de Messine, et parmi les médecins André et Asclépiade, ont détruit cette faculté prééminente, en voulant que les sens auxquels on l'attribue résident dans le principe pensant lui-même. Asclépiade

même s'applaudit de ce raisonnement : « La plupart des animaux, si on leur enlève les parties du corps dans lesquelles on place le siége principal de cette faculté souveraine, ne laissent pas de survivre quelque temps et de donner des marques d'intelligence. Il en est ainsi des mouches, des guêpes et des sauterelles, quand on leur coupe la tête ; ainsi des chèvres, des tortues et des anguilles, quand on leur arrache le cœur. Donc la faculté prépondérante n'existe pas, ajoute-t-il. Si elle existait, la vigueur de l'ame ne continuerait pas, une fois que la faculté supérieure est anéantie avec ses organes. « Mais, contrairement à Dicœarque, la plupart des philosophes, Platon, Straton, Epicure, Démocrite, Empédocle, Socrate, Aristote ; contrairement à André et Asclépiade, la plupart des médecins, Hérophile, Erasistrate, Dioclès, Hippocrate et Soranus lui-même, et enfin nous autres chrétiens, plus nombreux que tous, nous que Dieu éclaire sur ce double point, nous soutenons qu'il y a dans l'ame une faculté dominante, et qu'elle a son sanctuaire dans une certaine partie du corps. Si en effet, nous lisons « que Dieu sonde et interroge le » cœur ; » si on est reconnu comme son prophète par là même « que l'on révèle ce qui se passe au fond des cœurs ; » si Dieu lui-même au milieu de son peuple prévient les pensées du cœur : « Que pensez-vous de mauvais dans vos » cœurs ? » si David demande aussi à Dieu de créer en lui un cœur pur ; si Paul déclare que « c'est par le cœur que » l'on croit à la justice ; » si, d'après Jean, « chacun est » condamné par son cœur ; » si enfin « quiconque regarde » une femme avec convoitise, est déjà adultère au fond de » son cœur, » ces deux points deviennent manifestes ; d'abord qu'il y a dans l'ame quelque chose de prédominant, où se rassemble la volonté divine, c'est-à-dire une force sapientielle et vitale ; car ce qui raisonne est vivant ; ensuite qu'elle réside dans le trésor de notre corps auquel Dieu fait allusion. Conséquemment il ne faut pas penser avec Héraclite, que cette faculté souveraine se meut par une

force extérieure; avec Moschion, qu'elle flotte çà et là dans toute l'étendue du corps; avec Platon, qu'elle est renfermée dans la tête; avec Xénocrate, qu'elle siége sur le sommet du front; avec Hippocrate, qu'elle repose dans le cerveau. On ne la placera pas non plus vers la base du cerveau, comme Hérophile; dans les membranes qui enveloppent ce dernier, comme Straton et Erasistrate; dans le milieu des sourcils, comme Straton le physicien; ni dans toute la cuirasse de la poitrine, comme Epicure. Les Egyptiens avaient déjà reconnu cette vérité, ainsi que ceux qui passent pour les interprètes des choses divines, comme le témoigne ce vers d'Orphée ou d'Empédocle : « Le sens est » le sang qui nage autour du cœur. » Il y a mieux. Protagoras, Apollodore et Chrysippe eux-mêmes sont de cette opinion, de sorte qu'Asclépiade, réfuté par eux, cherche ses chèvres qui bêlent sans cœur, et chasse ses mouches qui voltigent sans tête, et que tous ceux qui préjugent les dispositions de l'ame humaine d'après la condition des bêtes, savent que ce sont eux plutôt qui vivent sans cœur et sans cervelle.

XVI. Platon s'accorde avec la foi quand il partage l'ame en deux, le raisonnable et l'irraisonnable. Nous applaudissons, il est vrai, à cette définition, mais sans attribuer l'un et l'autre à la nature. Le raisonnable doit être regardé comme inhérent à la nature, puisqu'il est communiqué à l'ame dès l'origine, par un créateur essentiellement raisonnable. Comment ne serait-il pas raisonnable ce que Dieu a produit par son ordre, à plus forte raison ce qu'il a créé proprement de son souffle? Il faut regarder comme postérieur l'irraisonnable, attendu qu'il provient de la suggestion du serpent, je veux dire cette prévarication première qui par la suite s'implanta dans l'ame et grandit avec elle, à la manière d'une propriété de la nature, parce qu'elle coïncida avec le commencement de la nature (1).

(1) Saint Augustin a presque copié cette phrase : *Vitium pro naturâ inolevit*, dit-il en parlant du péché originel.

D'ailleurs puisque, d'après le même Platon, l'ame de Dieu lui-même ne renferme que le raisonnable, attribuer à la nature que notre ame a reçue de Dieu l'irraisonnable, ce serait dire que l'irraisonnable vient de Dieu, en sa qualité d'inhérent à la nature, puisque Dieu est l'auteur de la nature. Mais l'introduction du péché appartient au démon; or tout péché est chose irraisonnable; donc l'irraisonnable vient aussi du démon de qui vient le péché, étranger à Dieu auquel est étranger tout ce qui est irraisonnable. Il faut donc chercher la différence de l'un et de l'autre dans la diversité des auteurs.

Après avoir ainsi réservé pour Dieu seul le raisonnable, Platon subdivise ce dernier en deux espèces, l'irascible, que l'on nomme θυμικόν, et le concupiscible, que l'on appelle ἐπιθυμητικόν, de sorte que le premier nous est commun avec les lions, le second avec les mouches, et le raisonnable avec Dieu. Je m'aperçois qu'il est nécessaire de m'arrêter sur ce point, à cause de ce qui se rencontre dans le Christ. Car voilà que toute cette trinité se manifeste aussi dans le Seigneur : le raisonnable, par lequel il enseigne, discute et ouvre les routes du salut; l'irascible, par lequel il s'indigne contre les scribes et les pharisiens; le concupiscible, par lequel il désire manger la pâque avec ses disciples. Chez nous, par conséquent, il ne faudra pas regarder comme provenant toujours de l'irraisonnable, l'irascible et le concupiscible, puisque nous sommes certains qu'ils se sont gouvernés raisonnablement dans le Seigneur. Dieu s'indignera raisonnablement, c'est-à-dire contre ceux qui l'ont mérité; Dieu désirera raisonnablement les choses qui sont dignes de lui; car il s'indignera contre le méchant; et à l'homme de bien il désirera le salut. L'Apôtre lui-même nous permet le désir. « Si quel- » qu'un désire l'épiscopat, dit-il, il désire une œuvre » bonne. » Par ces mots, *une œuvre bonne*, il nous montre que le désir est souvent raisonnable. Il nous accorde aussi l'indignation. Comment nous interdire un sentiment qu'il

a éprouvé? « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que ceux qui » mettent le trouble parmi vous fussent même retran- » chés! » L'indignation est encore raisonnable quand elle a sa source dans l'amour de la loi. Mais quand l'Apôtre dit : « Nous étions autrefois par nature des enfants de co- » lère, » il flétrit comme irraisonnable l'appétit irascible, parce qu'il n'est pas de cette nature qui provient de Dieu, mais de celle qu'a introduite le démon, appelé lui-même chef de son ordre : « Vous ne pouvez pas servir deux » maîtres; » et surnommé lui-même père : « Pour vous, vous » êtes du démon votre père, » afin que tu n'aies pas scrupule d'attribuer la propriété de l'autre nature, de la nature postérieure et viciée, à celui que tu vois semer l'ivraie après coup, et vicier pendant la nuit la pureté du froment.

XVII. La question des cinq sens que nous apprenons à connaître avec les premiers éléments, nous intéresse aussi, parce que les hérétiques en tirent quelques arguments : ce sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Les académiciens les accusent durement d'infidélité. De ce nombre se trouvent, suivant quelques-uns, Héraclite, Dioclès et Empédocle; quant à Platon, il est certain que, dans le Timée, il déclare que la faculté sensuelle et irraisonnable varie avec l'opinion. On accuse donc la vue de mensonge, parce qu'elle assure que des rames plongées dans l'eau sont fléchies ou brisées, tandis qu'elle sait bien qu'elles sont entières; parce qu'elle affirme qu'une tour carrée de loin est ronde; parce qu'elle trouble les proportions d'un portique en le faisant paraître plus étroit à son extrémité; parce qu'elle confond le ciel avec la mer, quoiqu'il soit suspendu à une si grande hauteur. De même l'ouïe est convaincue de fausseté. Par exemple, nous prenons pour un bruit venu du ciel le roulement d'un char; ou bien, si le tonnerre gronde, nous tenons pour certain que c'est un char qui roule. Ainsi de l'odorat et du goût; les mêmes parfums et les mêmes vins se déprécient ensuite

par l'usage. Même reproche au toucher : le pied estime polis les mêmes pavés dont les aspérités offensent la main ; et dans le bain, la même masse d'eau qui brûlait d'abord, quelques moments après semble plus tempérée. Tant il est vrai, disent ces philosophes, que nous sommes trompés par nos sens, puisque nous changeons de sentiment.

Les stoïciens, avec plus de mesure, ne reprochent pas à tous les sens, ni toujours, de mentir. Les épicuriens, plus conséquents avec eux-mêmes, soutiennent que tous les sens rendent constamment de fidèles témoignages : mais ils procèdent autrement : Ce n'est pas le sens qui trompe, disent-ils, c'est l'opinion ; car le sens est affecté, il ne juge pas. L'ame, ajoutent-ils, ne pense pas. Ils ont donc séparé l'opinion du sens, et le sens de l'ame. Mais d'où viendrait l'opinion si elle ne vient pas du sens? En effet, si la vue n'a pas senti que cette tour est ronde, elle n'aura aucune idée de sa rondeur. Et d'où vient le sens, s'il ne vient pas de l'ame? Le corps une fois privé de l'ame, sera privé aussi du sens. Ainsi le sens vient de l'ame, l'opinion vient du sens, et tout cela c'est l'ame.

D'ailleurs, il sera raisonnable de poser en principe qu'il existe quelque chose qui fait que les sens rendent des témoignages différents des choses elles-mêmes. Or, si les sens peuvent accuser ce qui ne se trouve pas dans les choses, pourquoi par là même ne pourraient-ils pas accuser ce qui ne se trouve pas en eux, mais dans des circonstances particulières qui interviennent? Ces circonstances, il sera facile de les reconnaître. En effet, c'est l'eau qui est cause qu'une rame paraît fléchie ou brisée. Otez la rame de l'eau, elle redevient entière pour la vue. La ténuité de cette substance, que la lumière convertit en miroir réfléchissant l'image selon qu'elle a été frappée ou ébranlée, détruit la ligne droite. De même, pour que la forme de la tour se joue de la vue, il faut comme condition une certaine distance dans une plaine : car l'égalité de l'air répandu autour de l'objet, en revêtant les angles d'une lumière

semblable, efface les lignes. De même l'uniformité d'un portique s'aiguise à son extrémité, parce que la vue resserrée sous un espace fermé, s'affaiblit à mesure qu'elle s'étend. Ainsi encore le ciel s'unit à la mer là où la vue est en défaut; elle distingue aussi longtemps qu'elle conserve son énergie. Quant à l'ouïe, quelle autre chose la trompera que la ressemblance des sons? Et si, avec le temps, un parfum a moins d'odeur, un vin moins de saveur, une eau moins de chaleur, la force première se trouve presque tout entière dans tous. D'ailleurs il est bien juste que les mains et les pieds, c'est-à-dire des membres délicats, et des membres endurcis par l'exercice, jugent différemment d'une surface rude ou polie. De cette manière, par conséquent, chaque erreur des sens aura sa cause. Si les causes trompent les sens, et par les sens les opinions, ce n'est donc plus dans les sens qu'il faut placer la fausseté, puisque les sens suivent les causes, ni dans les opinions, puisque les opinions sont dirigées par les sens, qui suivent les causes. Ceux qui sont frappés de démence prennent une chose pour une autre : Oreste voit sa mère dans sa sœur; Ajax voit Ulysse dans un troupeau de bœufs; Athamas et Agavé voient des bêtes sauvages dans leurs fils. Reprocheras-tu ce mensonge aux yeux ou bien à la folie? Tout devient amer pour celui qui par un débordement de bile est atteint de la jaunisse. Est-ce au goût que tu imputeras l'infidélité de ses relations, ou à la maladie? Tous les sens, par conséquent, troublés et circonvenus pour un moment, n'en demeurent pas moins des organes véridiques.

Il y a mieux; les causes elles-mêmes ne doivent pas subir l'imputation de fausseté. Si, en effet, ces exceptions arrivent par une raison particulière, la raison ne mérite pas d'être appelée fausseté; ce qui doit nécessairement se passer ainsi n'est pas un mensonge. Conséquemment, si les causes elles-mêmes sont exemptes de reproche, à combien plus forte raison les sens auxquels président librement les causes? Il en résulte qu'il faut restituer aux

sens la vérité, la fidélité, l'intégrité, parce que leurs relations ne sont pas différentes de ce qu'a ordonné cette raison qui fait que les sens rendent un témoignage opposé à ce qui est dans les choses. Que fais-tu, ô insolente Académie? Tu détruis tout le fondement de la vie; tu troubles l'ordre universel de la nature; tu aveugles la Providence de Dieu lui-même, qui a placé à la tête de toutes ses œuvres pour les comprendre, les habiter, les distribuer et en jouir, les sens, maîtres trompeurs et infidèles? Quoi donc? Ne sont-ce pas eux qui gouvernent en seconds toute la création? N'est-ce pas par eux que le monde a reçu sa seconde forme, tant d'arts, tant d'industries, tant d'études, tant d'affaires, tant de fonctions, de commerces, de remèdes, de conseils, de consolations, d'habillements, de parures et d'ornements? Ils sont comme la saveur et l'assaisonnement de la vie, puisque c'est par ces mêmes sens que, seul entre tous, l'homme est reconnu pour un être raisonnable, capable de comprendre, fût-ce l'Académie elle-même. Mais Platon, pour récuser le témoignage des sens, fait dire à Socrate, dans le *Phèdre,* qu'il lui est impossible de se connaître lui-même, comme le lui recommande l'oracle de Delphes (1). Dans le Théétète, il va jusqu'à se dépouiller de la science et du sentiment. Dans le Phèdre aussi, il ajourne après la mort la connaissance posthume de la vérité (2); et lui cependant n'avait pas attendu la mort pour philosopher. Il n'est pas permis, non, il n'est pas permis de révoquer en doute les relations des sens, de peur qu'on ne les accuse d'infidélité jusque dans la personne du Christ; de peur qu'on ne dise : « Il n'a pas vu réellement Satan précipité du ciel; il n'a pas entendu réel-

(1) Allusion à ce passage de Platon : *Nondum queo secundum Delphicum præceptum meipsum cognoscere. Ridiculum igitur puto cum mea ipse ignorem, aliena perscrutari.*

(2) Autre allusion au passage où Platon place des ames qui contemplent la vérité des hauteurs du ciel.

lement la voix du Père qui lui rendait témoignage; ou bien : Il a été trompé lorsqu'il toucha la belle-mère de Pierre; s'il a senti dans la suite l'odeur d'un parfum, le parfum diffère de celui qu'il a reçu pour sa sépulture; s'il a goûté la saveur d'un vin, ce n'est pas le vin qu'il consacra en commémoration de son sang. » N'est-ce pas en vertu de ce système que Marcion aima mieux le croire un fantôme, dédaignant la vérité de son corps tout entier? Disons plus. Ses apôtres ne furent pas non plus le jouet de l'illusion. Leurs yeux et leurs oreilles furent véridiques sur la montagne; leur goût fut véridique aux noces de Cana, sur ce vin, quoique auparavant il ne fût que de l'eau. La main de Thomas, qui crut ensuite, fut véridique. Lis le témoignage de Jean : « Nous vous annonçons la parole de » vie, qui était dès le commencement, que nous avons en- » tendue, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons » considérée et que nos mains ont touchée. » Témoignage imposteur, si les dépositions de nos yeux, de nos oreilles et de nos mains ne sont par nature qu'un mensonge.

XVIII. J'arrive maintenant à l'intellect, tel que Platon le transmit aux hérétiques, séparé des sensations corporelles, obtenant ainsi la connaissance avant la mort. En effet, il dit dans le Phédon : Que penser de la possession elle-même de la sagesse? Le corps y sera-t-il un obstacle ou non, si quelqu'un le prend pour associé dans cette recherche? Je m'explique avec plus de précision. La vue et l'ouïe renferment-elles ou non pour l'homme quelque vérité? Les poètes ne nous murmurent-ils pas incessamment à l'oreille que nous n'entendons, que nous ne voyons rien avec certitude? Il se rappelait sans doute ce vers d'Epicharme le comique : « C'est l'esprit qui voit, l'esprit » qui entend; tout le reste est sourd ou aveugle. » Aussi le philosophe établit-il ailleurs, que celui-là est le plus éclairé qui est éclairé surtout par le raisonnement, sans consulter la vue, sans mêler à l'esprit aucun sens de cette nature, mais qui apporte à la méditation l'intégrité de

l'intelligence pour embrasser l'intégrité des choses, faisant divorce principalement avec les yeux, les oreilles, et pour le dire en un mot, avec le corps tout entier, parce qu'il trouble l'ame et ne lui permet pas de posséder la vérité ni la sagesse, quand il est en communication avec elle. Nous voyons donc qu'à côté du sentiment s'élève une autre faculté beaucoup plus puissante, je veux dire ces forces de l'ame qui opèrent l'intelligence de la vérité, dont les œuvres ne sont ni palpables, ni exposées aux sens corporels, mais se tiennent à une grande distance de la conscience humaine, placées dans un lieu secret, au plus haut des cieux, dans Dieu lui-même. Platon, en effet, veut qu'il existe certaines substances invisibles, incorporelles, célestes, divines et éternelles, qu'il appelle idées, c'est-à-dire formes, exemplaires, et causes de tout ce qui se manifeste à nos yeux et frappe nos sens. Les idées sont les vérités : les phénomènes naturels en sont les images. Eh bien ! les germes de l'hérésie des Gnostiques et des Valentiniens sont-ils reconnaissables ? C'est là qu'ils ont pris leur distinction entre les sens corporels et les forces intellectuelles, distinction à laquelle ils ajustent la parabole des dix vierges. Les cinq vierges folles, disent-ils, figurent les sens corporels, insensés parce qu'ils sont faciles à tromper : les vierges sages sont une représentation des forces intellectuelles, sages, parce qu'elles découvrent cette vérité mystérieuse, supérieure à notre monde, et placée dans le Plérôme, sacrement des idées hérétiques. Car tels sont leurs Eons et leurs généalogies. Ils divisent donc le sentiment en deux. Ils font descendre l'intellect de leur semence spirituelle; quant au sentiment corporel, il proviendra de l'animal, parce qu'il est incapable de concevoir les choses spirituelles : au premier par conséquent le domaine invisible; au second les choses visibles, humbles, temporaires, et qui sont embrassées par les sens, parce qu'elles résident dans les images. Voilà pourquoi nous avons commencé par établir que l'esprit n'est pas autre

chose qu'une énergie de l'ame; ni la respiration autre chose que ce que l'ame est elle-même par le souffle. D'ailleurs, que par la suite Dieu ou le démon lui fassent sentir leur souffle, il faut n'y voir qu'une chose surajoutée. Et maintenant nous n'admettons d'autre distinction entre le sentiment et l'intellect que les diversités des choses elles-mêmes, corporelles et spirituelles, visibles et invisibles, manifestes et cachées, parce que les premières sont attribuées au sentiment, les secondes à l'intellect, de manière cependant que les unes et les autres aient leur siége dans l'ame qui sent les choses corporelles par le corps, de même qu'elle comprend les choses spirituelles par l'esprit, sauf qu'elle sent aussi pendant qu'elle comprend. Car sentir, n'est-ce pas comprendre? et comprendre, n'est-ce pas sentir? Ou bien, que sera le sentiment, sinon la compréhension de l'objet senti? Que sera la compréhension, sinon le sentiment de l'objet compris? Pourquoi tant de fatigues pour torturer la simplicité et crucifier la vérité? Qui me montrera un sens ne comprenant pas ce qu'il sent? ou un intellect qui ne sent pas ce qu'il comprend, afin de me prouver par là que l'un peut subsister sans l'autre? Si les choses corporelles sont senties et les incorporelles comprises, cela tient à la diversité des choses et non à la diversité du domicile du sens et de l'intellect, c'est-à-dire que l'ame et l'esprit ne diffèrent pas.

Enfin par qui sont senties les choses corporelles? Si c'est par l'esprit, donc l'esprit est aussi sensible et non pas seulement intellectuel; car en comprenant il sent, puisque s'il ne comprend pas il ne sent pas. De même, par qui sont comprises les choses incorporelles? Si c'est par l'esprit, où sera l'ame? si c'est par l'ame, où sera l'esprit? Car les choses qui diffèrent doivent être réciproquement distantes, lorsqu'elles vaquent à leurs fonctions. Tu penseras que l'esprit est loin de l'ame, s'il nous arrive d'être affectés par l'esprit, de manière à ignorer que nous avons vu, ou entendu, parce que l'esprit était ailleurs. A ce prix, je sou-

tiendrai que l'ame elle-même n'a ni vu, ni entendu, parce qu'elle était ailleurs avec sa force, c'est-à-dire avec l'esprit. En effet, quand l'homme est en démence, c'est son ame qui est en démence, non pas que l'esprit voyage au dehors, mais il est atteint en même temps qu'elle.

D'ailleurs, c'est l'ame surtout qui abandonne le corps. Ce qui le confirme, c'est qu'après le départ de l'ame, l'esprit ne se trouve plus dans l'homme, tant il est vrai qu'il suit partout celle loin de qui il ne demeure pas après la mort. Or, puisque l'esprit suit l'ame et lui est attachée, l'intellect se trouve également attaché à l'ame que suit l'esprit auquel est attaché l'intellect. Maintenant, que l'intellect soit supérieur au sens; qu'il pénètre avec plus de sagacité dans les sacrements, pourvu qu'il soit aussi ce qu'est le sens, une faculté particulière de l'ame, peu m'importe, sinon quand on donne à l'intellect la supériorité sur le sens, pour en conclure sa séparation d'avec l'intellect.

Après avoir combattu la différence, il me reste à écarter la supériorité pour aborder ensuite la foi à un Dieu plus excellent (1). Mais nous traiterons en sa place de Dieu avec les hérétiques. Aujourd'hui la discussion roule sur l'ame, et c'est le lieu de ne pas donner frauduleusement la préférence à l'intellect. Car quoique les choses embrassées par l'intelligence soient d'une nature plus relevée, puisqu'elles sont spirituelles, que celles qui sont saisies par le sentiment, puisqu'elles sont corporelles, la supériorité retombera sur les choses les plus relevées, par rapport aux plus humbles, mais non sur l'intellect par rapport au sentiment. Comment en effet préférer l'intellect au sentiment par lequel le premier est formé à la connaissance des vérités? S'il est vrai que les vérités soient saisies par leurs images, c'est-à-dire, si les choses invisibles se manifestent par les choses visibles, puisque l'Apôtre nous écrit : « Les » perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles de-

(1) Allusion au traité contre Marcion qu'il annonce.

» puis la création du monde, par la connaissance que ses » ouvrages nous donnent de lui ; » puisque Platon dit aux hérétiques : « Les choses qui paraissent sont l'image de » celles qui sont cachées, » il faut donc nécessairement que ce monde soit une sorte d'image de quelque autre monde. L'intellect paraît avoir le sentiment pour guide, pour conseiller et pour fondement principal : il semble impossible de pouvoir saisir la vérité sans lui. Comment donc sera-t-il supérieur à celui par qui il existe, dont il a besoin, auquel il doit tout ce qu'il embrasse ? Delà il faut tirer cette double conclusion : — L'intellect n'a point la prééminence sur le sentiment ; une chose est inférieure à celle par qui elle existe. — L'intellect ne peut être séparé du sentiment ; une chose par laquelle une autre existe se confond avec elle.

XIX. Mais il ne faut pas passer sous silence ceux qui dépouillent l'ame de l'intellect, même pour quelques moments. Car ils veulent que le temps fraie pour ainsi dire la voie à l'intellect, de même qu'à l'esprit de qui provient l'intellect. A les entendre, l'enfance ne posséderait qu'une ame sensitive, par laquelle elle vit, mais sans connaître, parce que tout ce qui vit n'a pas la connaissance. Ainsi les arbres vivent, mais ne connaissent pas, disent-ils d'après Aristote et quiconque gratifie l'universalité des êtres de la substance animée, qui chez nous est une chose particulière à l'homme non-seulement en tant qu'œuvre de Dieu, caractère commun à toute la création, mais en tant que souffle de Dieu, privilége qui n'appartient qu'à elle. Nous déclarons, nous, que l'ame naît avec toutes ses facultés; et si l'on nous oppose l'exemple des arbres, nous l'accepterons. En effet, ils ont en eux la force de l'ame qui leur est propre, je ne dis pas seulement les jeunes arbres, mais encore les tiges d'autrefois et les rejetons d'aujourd'hui, aussitôt qu'ils sortent de la terre où ils ont été enfouis. Toutefois, elle se développe lentement, s'incorporant avec le tronc qui l'a reçue, et grandissant avec lui, jusqu'à ce que, fortifiée par l'âge, elle soit à même de remplir les conditions de sa

nature. Mais d'où leur viendraient et l'inoculation des bourgeons, et la formation des feuilles, et le gonflement des germes, et l'ornement des fleurs, et la saveur des sucs, si l'énergie nécessaire à leur reproduction ne reposait en eux-mêmes, accrue insensiblement par le temps? Les arbres connaissent donc par le même principe que celui de leur vie, par la propriété qu'ils ont de vivre qui est aussi celle de connaître, et cela même dès leur enfance. En effet, quand la vigne est encore jeune et faible, je la vois néanmoins pleine d'intelligence dans ses œuvres, chercher autour d'elle quelque protecteur pour s'appuyer, et se fortifier en s'enlaçant à lui. Enfin, sans attendre l'éducation du laboureur, sans roseau, sans ramure qui la soutienne, elle s'attache d'elle-même à ce qu'elle rencontre, et avec bien plus d'énergie par son propre naturel que par ta direction. Elle se hâte d'assurer sa sécurité. Même instinct dans le lierre : si jeune que tu le supposes, il aspire à monter et se suspend dans les airs sans aucun secours étranger, aimant mieux circuler le long des murailles, auxquelles il s'unit par le luxe de son feuillage, que de ramper sur la terre, pour y être insulté volontairement. Au contraire, l'arbuste auquel nuit le voisinage d'un édifice, comme il s'en éloigne à mesure qu'il grandit! comme il se retire de cette ombre! on sent que ces rameaux étaient destinés à l'indépendance; à ce soin qu'il met à fuir la muraille, on comprend que l'arbre a une ame, contenue dans cette faible plante qu'elle a instruite et dirigée dès le commencement, veillant toujours à sa conservation. Pourquoi n'aurais-je pas la sagesse et la science des arbres? Qu'ils vivent comme le veulent les philosophes; qu'ils connaissent comme ne le veulent pas les philosophes; toujours est-il que l'arbuste, à son origine, est intelligent, à plus forte raison, l'homme, dont l'ame, tirée de la matrice d'Adam, comme le sarment qui se propage par le provin, et confiée à l'utérus de la femme avec toutes ses facultés, développera en elle l'intellect non moins que le sentiment? Je me trompe,

ou bien aussitôt que l'enfant a salué la vie par ses vagissements, il atteste par là même qu'il a senti et compris qu'il était né, prenant possession de tous ses sens à la fois, de la vue par la lumière, du son par l'ouïe, du goût par les liquides, de l'air par l'odorat, de la terre par le toucher. Ce premier cri est donc poussé par les premières impulsions du sentiment et de l'intellect. Il y a mieux. Quelques-uns interprètent ce gémissement si plaintif comme arraché par l'aspect des misères de la vie, et le pressentiment de ses tribulations futures; d'où il faudrait conclure que cette ame est douée d'une sorte de prescience, à plus forte raison de l'intellect. Ensuite le nouveau-né distingue par l'odorat sa mère, examine par l'odorat sa nourrice, reconnaît par l'odorat la femme qui le porte; il repousse le sein d'une étrangère, il se refuse à un berceau qu'il ne connaît pas, et ne s'attache à personne que par l'habitude. D'où lui vient ce discernement entre ce qui est nouveau ou connu pour lui, s'il n'a pas de sentiment? D'où vient qu'il s'irrite ou s'apaise, s'il ne comprend pas? Il serait par trop étonnant que l'enfance fût naturellement intelligente sans avoir l'esprit, et naturellement capable d'affection, sans avoir l'intellect : mais le Christ, « en tirant sa louange » de la bouche des nouveau-nés et des enfants encore à la » mamelle, » n'a pas déclaré que la première et la seconde enfance fussent dépourvues de sentiment. L'une, se présentant devant lui, avec ce suffrage, a pu lui rendre témoignage; l'autre, immolée pour lui, a senti par conséquent la violence.

XX. Ici donc nous concluons que toutes les facultés naturelles de l'ame, sont en elles-mêmes, comme inhérentes à sa substance, grandissant et se développant avec elle, à dater de sa naissance, ainsi que le dit Sénèque qui se rencontre souvent avec nous : « Les semences de tous les arts » et de tous les âges sont déposées au fond de nous-mêmes. » Dieu, notre maître intérieur, produit secrètement nos » aptitudes, » c'est-à-dire les fait sortir des semences qu'il

a déposées en nous et cachées par l'enfance, qui sont l'intellect ; car c'est de là que sortent nos aptitudes. Or, de même que chaque semence a sa forme distinctive et ses développements divers ; que les unes parviennent à maturité ; que les autres répondent encore mieux à la culture, tandis que celles-là dégénèrent d'après les conditions du climat et du sol, en vertu des travaux et des soins, suivant les vicissitudes des saisons, enfin par tous les événements qui peuvent survenir : de même il est permis de croire que l'ame, uniforme dans sa semence, est multiforme dans sa reproduction. Car ici, les lieux ne sont pas indifférents. On dit qu'à Thèbes, les hommes naissent grossiers et stupides ; à Athènes, au contraire, ils apportent à la sagesse et à l'éloquence, un esprit des plus subtils. Dans le bourg de Colyte (1), les enfants à peine âgés d'un mois articulent des mots avec une langue précoce. En effet, Platon affirme dans le *Timée*, que Minerve, prête à jeter les fondements de cette ville, ne considéra que la nature de la contrée, lui promettant ces aptitudes. Voilà pourquoi lui-même, dans ses *Lois*, conseille à Mégillus et à Clinias de choisir avec soin l'emplacement de la cité qu'ils voulaient fonder. Empédocle, au contraire, place dans la qualité du sang la cause d'un esprit subtil ou épais : il fait sortir le perfectionnement et le progrès de la doctrine et de la méthode. Cependant les qualités qui caractérisent les nations font chose proverbiale. Les Comiques se moquent de la timidité des Phrygiens ; Salluste reproche aux Maures leur mobilité, aux Dalmates leur cruauté. L'Apôtre attache lui-même aux Crétois la flétrissure de *menteurs*. Peut-être aussi le corps et la santé ont-ils quelque influence ; l'embonpoint entrave la sagesse, les formes déliées l'activent ; la para-

(1) Colyte était la patrie de Platon. Diogène Laërce assure, dans la Vie de ce philosophe, qu'il parla de très-bonne heure, et que, dans le bourg où il était né, il n'était pas rare d'entendre parler des enfants qui avaient à peine un mois. Il y a évidemment exagération dans ces récits.

lysie détruit l'intelligence, la phthisie la conserve : à plus forte raison, faudra-t-il tenir compte des circonstances qui, en dehors de l'embonpoint ou de la constitution, aiguisent ou émoussent l'esprit : les sciences, les méthodes, les arts, l'expérience, les affaires et les études, l'aiguisent; l'ignorance, la paresse, la nonchalance, la volupté, l'inexpérience, le repos, le vice, l'émoussent. Ajoutez à toutes ces circonstances, et à d'autres encore, les puissances qui commandent : suivant nous, le Seigneur Dieu et le démon son antagoniste; suivant l'opinion commune que l'on se fait de la Providence, le Destin, la Nécessité; ou de la fortune, la liberté du choix. Car les philosophes établissent ici des distinctions; et nous-mêmes, nous avons déjà discuté selon les règles de la foi chacun de ces articles dans un traité spécial (1). On voit combien sont nombreuses les influences qui agissent diversement sur la nature unique de l'ame, de sorte que le vulgaire attribue à la nature, des choses qui ne sont pas des propriétés générales, mais de simples dissonnances d'une nature et d'une substance identique, à savoir de celle que Dieu plaça dans Adam et qu'il fit le moule de toutes les autres. Il faut donc y voir les accidents, mais non les propriétés d'une substance unique, si bien que cette variété morale, avec toutes ses modifications présentes, n'était pas aussi grande dans Adam, chef de toute sa race. Autrement toutes ces dissonnances auraient dû se trouver en lui, comme principe de notre nature, et de là descendre avec leur variété jusqu'à nous, s'il y avait eu diversité de nature.

XXI. Si la nature de l'ame fut identique dans Adam, avant tant d'inventions, ce n'est pas par ces inventions qu'elle est devenue multiforme, ni triforme (2), pour ren-

(1) Ce livre que Tertullien annonce sur le *Destin* est perdu. Fulgence Placiade le mentionne ainsi : *Nam et Tertullianus in libro quem de Fato scripsit, ita ait : Redde huic fati primum problematis mancipatum.*

(2) Les Valentiniens assignaient à l'ame une triple nature : spirituelle, ou prophétique; choïque, ou terrestre; matérielle, ou animale.

verser encore ici la trinité de Valentin, puisqu'on ne la reconnaît pas telle dans Adam. En effet, qu'y avait-il en lui de spirituel? Il a beau prophétiser « que ce sacrement » était grand parce qu'il figurait le Christ et l'Eglise, » quand il dit : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair » de ma chair : celle-ci s'appellera femme; c'est pourquoi » l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à » sa femme, et ils seront deux dans une seule chair, » ceci n'arriva que postérieurement, lorsque Dieu fit descendre sur lui l'extase, force spirituelle, par laquelle a lieu la prophétie. Si le mal de la transgression apparut en lui, il ne faut pas non plus le mettre sur le compte de la nature, parce qu'il agit d'après l'instigation du serpent, mal qui n'est pas plus dans sa nature que dans la matière, puisque nous avons déjà écarté le principe de la matière préexistante (1). Que s'il n'avait en propre, ni le principe spirituel, ni le principe appelé matériel (car s'il eût été créé avec la matière, la semence du mal eût été en lui), il reste qu'il ait eu seulement en lui comme inhérent à sa nature, le principe animé que nous soutenons simple et uniforme dans son essence.

Ici il s'agit de chercher si l'on doit regarder comme susceptible de changement ce qui est inhérent à la nature. Les mêmes hérétiques nient que la nature puisse se modifier, pour établir leur trinité dans chacune de ses propriétés : « Un arbre bon ne portera pas de mauvais fruits, » disent-ils, ni un arbre mauvais de bons. Personne ne » cueille des figues sur des ronces, ni des raisins sur des » chardons. » Conséquemment, s'il en va ainsi, « Dieu ne » pourra des pierres susciter des fils à Abraham; les races » de vipères ne pourront produire des fruits de pénitence. » L'Apôtre aussi s'est trompé quand il a écrit : « Vous n'é-

(1) Dans le livre contre Hermogène, *de Censu animæ*. Hermogène prétendait que Dieu n'avait pu créer l'univers sans une matière préexistante, nécessairement mauvaise.

» tiez autrefois que ténèbres ; et nous-mêmes, par notre » naissance, nous avons été des enfants de colère.—Vous » avez vécu autrefois dans les mêmes désordres, mais » vous avez été purifiés. » Toutefois jamais les oracles sacrés ne seront en désaccord. Il est bien vrai « qu'un arbre » mauvais ne donnera jamais de bons fruits, » s'il n'est pas greffé ; « qu'un arbre bon en produira de mauvais, » s'il n'est pas cultivé ; « que les pierres deviendront les enfants » d'Abraham, » si elles sont instruites dans sa foi ; qu'enfin » les races de vipères produiront des fruits de pénitence, » si elles rejettent le poison de la malice. Telle sera la vertu de la grâce divine, plus puissante que la nature, exerçant son empire sur la faculté qui réside au fond de nous-mêmes et que nous appelons le libre arbitre. Etant elle-même inhérente à la nature et susceptible de modification, partout où elle incline, elle incline naturellement. Que le libre arbitre soit en nous une faculté inhérente à la nature, nous l'avons déjà prouvé à Marcion et à Hermogène.

Qu'ajouter maintenant ? Si l'universalité des êtres est renfermée dans cette double catégorie, ce qui a pris naissance et ce qui n'est pas né, ce qui a été fait et ce qui ne l'a point été, il suit de là que la nature de ce qui a certainement pris naissance et a été fait, est susceptible de changer ; car il pourra renaître et se rétablir dans son premier état. Au contraire, ce qui n'est pas né, ce qui n'a pas été fait, demeurera immuable. Comme ce privilége n'appartient qu'à Dieu, parce que seul il n'est pas né et n'a pas été fait, seul par conséquent éternel et immuable, la question est décidée. La nature de tous les êtres qui sont nés et ont été faits, est susceptible de modification et de changement, de sorte que, fallût-il même accorder à l'ame une triple propriété, elle serait une modification accidentelle, mais non une institution primordiale de la nature.

§ XXII. Hermogène a entendu de notre bouche, quelles sont les autres facultés naturelles de l'ame, avec leur dé-

fense et leur preuve, d'où l'on reconnaît que l'ame est fille de Dieu plutôt que de la matière. Nous ne ferons que les nommer ici, pour ne pas sembler les avoir passées sous silence. En effet, nous lui avons assigné le libre arbitre, comme nous l'écrivions plus haut, l'empire sur les choses, la divination quelquefois, sans préjudice de l'inspiration prophétique qui lui arrive par la grâce de Dieu. J'abandonnerai donc le développement de cette question, pour n'en présenter que l'ensemble. L'ame, selon nous, est née du souffle de Dieu, immortelle, corporelle, ayant une forme, simple dans sa substance, intelligente par elle-même, développant ses forces diversement, libre dans ses déterminations, sujette aux changements, capable de se modifier par ses différentes cultures, raisonnable, souveraine, riche de pressentiments, et dérivant d'une seule et même ame. Il nous reste maintenant à considérer comment elle dérive d'une seule et même ame, c'est-à-dire d'où, quand et comment elle a été produite.

XXIII. Quelques-uns croient que l'ame est descendue des cieux, avec d'autant plus de conviction qu'ils promettent, comme chose indubitable, qu'ils y retourneront. Ainsi l'a suggéré Saturnin, disciple de Ménandre, qui appartient à la secte de Simon, quand il affirme que l'homme fut créé par les anges, et qu'œuvre futile d'abord, débile et sans consistance, il rampa sur la terre à la manière du reptile, parce que les forces lui manquaient pour se tenir debout. Dans la suite, la miséricorde de la souveraine puissance, à l'image de laquelle, mais image imparfaite, il avait été témérairement créé, lui communiqua une légère étincelle de sa vie, qui excita, redressa et anima plus énergiquement cette créature avortée, et doit après sa mort la ramener à son principe. Carpocrate va plus loin. Il s'attribue si bien une nature supérieure, que ses disciples assimilent leurs ames et, lorsqu'il leur en prend fantaisie, les préfèrent à l'ame du Christ, à plus forte raison des Apôtres, comme les ayant reçues d'une puissance plus

relevée, et supérieure aux principautés qui gouvernent le monde. Suivant Apelles, les ames ont été attirées des régions supérieures au ciel, au moyen des séductions de la terre, par l'ange igné, le Dieu d'Israël et le nôtre, qui leur ajusta ensuite une chair pécheresse. L'école de Valentin introduit dans l'ame une semence de Sophie, ou la Sagesse, par laquelle ils retrouvent dans les images des choses visibles les rêves et les fables milésiennes de leurs Eons. Je regrette sincèrement que Platon ait fourni l'aliment de toutes les hérésies. N'est-ce pas lui qui a dit dans le Phédon, que les ames voyagent tantôt ici, tantôt là? Dans le Timée, il veut que les enfants de Dieu auxquels avait été confié le soin de créer les mortels, aient pris un germe d'immortalité et moulé autour de cette ame un corps mortel. Il déclare ensuite que ce monde est l'image d'un autre monde. Pour accréditer l'opinion que l'ame avait autrefois vécu avec Dieu au ciel, dans le commerce des idées, qu'elle est partie de là pour descendre sur la terre, et qu'elle ne fait que s'y rappeler les exemplaires qu'elle a connus anciennement, il inventa ce principe nouveau : Apprendre, c'est se souvenir. En effet, les ames, ajoute-t-il, en venant sur la terre, oublient les choses au milieu desquelles elles ont été, mais les choses visibles les retracent dans leur mémoire. Ce système de Platon renfermant des insinuations qu'empruntent les hérétiques, ce sera réfuter suffisamment l'hérésie, que de renverser le principe de Platon.

XXIV. D'abord je ne lui accorderai pas que l'ame soit capable d'oubli, parce qu'il l'a gratifiée de qualités si divines qu'il la fait égale à Dieu. Il l'a déclare innée : j'aurais pu m'armer de ce témoignage seul pour attester qu'elle possède pleinement la divinité. Il ajoute qu'elle est immortelle, incorruptible, incorporelle, parce qu'il a cru la même chose de Dieu, invisible, impossible à représenter, identique, souveraine, raisonnable, intelligente. Quelle autre qualité assignerait-il à l'ame, s'il la nommait un

Dieu ? Pour nous qui n'assimilons rien à Dieu, nous plaçons par là même l'ame bien au-dessous de Dieu, parce que nous reconnaissons qu'elle est née, et conséquemment qu'elle possède une divinité inférieure et un bonheur plus circonscrit ; comme souffle, mais non comme esprit ; immortelle, il est vrai, témoignage de divinité ; mais passible, témoignage de naissance, et conséquemment capable de prévarication dès l'origine, et par suite pouvant oublier.

Nous avons suffisamment discuté ce point avec Hermogène. D'ailleurs, pour que l'ame puisse à bon droit être regardée comme un Dieu par l'identité de toutes ses propriétés, il faudra qu'elle ne soit exposée à aucun trouble, ni par conséquent à l'oubli, puisque l'oubli est pour une ame aussi honteux que lui est glorieuse la mémoire, appelée par Platon lui-même la vie du sentiment et de l'intelligence, et par Cicéron, le trésor de toutes les connaissances. Il ne s'agit plus maintenant de mettre en doute si l'ame que l'on fait si divine a pu perdre la mémoire, mais si elle a pu recouvrer la mémoire qu'elle avait perdue. Je ne sais en effet si celle qui n'a pas dû oublier, en admettant qu'elle ait oublié, sera assez puissante pour se souvenir : ainsi l'une et l'autre faculté convient à mon ame ; à celle de Platon, aucunement.

En second lieu je lui objecterai : Est-ce en vertu de sa nature, ou non, que tu assignes à l'ame la connaissance de ces idées? — En vertu de sa nature, me réponds-tu. — Eh bien, personne ne t'accordera que la connaissance des propriétés inhérentes à la nature puissent défaillir. Les études, les doctrines, les méthodes s'échapperont de la mémoire ; peut-être même les aptitudes et les affections : quoiqu'elles semblent inhérentes à la nature, elles ne le sont pas néanmoins, parce que, comme nous l'établissions plus haut, elles subissent les influences des lieux, des institutions, de la corpulence, de la santé, des puissances dominatrices, des déterminations du libre arbitre, et enfin de toutes les vicissitudes. Mais la connaissance des choses

inhérentes à la nature ne s'éteint pas, même dans les animaux. Sans doute le lion oubliera sa férocité, circonvenu et adouci par l'éducation : on le verra, déployant le luxe de sa crinière, devenir les délices de quelque Bérénice et lécher avec sa langue ses joues royales. Les bêtes se dépouilleront de leurs mœurs; la notion de leurs instincts naturels ne s'effacera jamais. Le lion, par exemple, n'oubliera pas ses aliments naturels, ses remèdes naturels, ses frayeurs naturelles. Que sa reine lui offre des poissons ou des gâteaux, il désirera de la chair : s'il est malade, qu'elle lui prépare de la thériaque, il cherchera la femelle d'un singe : elle aura beau le rassurer contre l'épieu, il redoutera le chant d'un coq. De même, la connaissance des choses naturelles, seule inhérente à la nature, demeurera toujours indestructible chez l'homme, de tous les animaux peut-être le plus oublieux : il se souviendra toujours de manger dans la faim, de boire dans la soif, de voir avec ses yeux, d'écouter avec ses oreilles, d'odorer avec ses narines, de goûter avec sa bouche, et de toucher avec sa main. Les voilà donc ces sens que la philosophie aime à déprécier en assignant à l'intellect la prééminence! Si donc la notion naturelle de ce qui concerne les sens demeure, comment alors peut défaillir celle de ce qui touche l'intellect, auquel on donne la supériorité? Et puis d'où vient la puissance de l'oubli qui précéda le souvenir? — De la longueur du temps qui s'est écoulé, me dit-on. — Réponse assez imprévoyante! La quantité de temps n'a rien à démêler avec une chose que l'on déclare innée et que l'on croit par là même éternelle. Car ce qui est éternel parce qu'il est inné, n'admettant ni commencement ni cessation de temps, ne se prête à aucune mesure de temps. Ce qui ne se prête à aucune mesure de temps n'est soumis au temps par aucune altération, et peu importe la multitude des années. Si le temps est cause de l'oubli, pourquoi la mémoire s'échappe-t-elle depuis le moment où l'ame vient habiter le corps, comme si l'ame désormais avait

besoin du corps pour oublier, elle qui indubitablement antérieure au corps, n'a pas vécu par là même sans le temps?

D'ailleurs oublie-t-elle aussitôt qu'elle est entrée dans le corps, ou quelque temps après? Si elle oublie aussitôt, où est donc cette multitude d'années qu'on ne peut encore supputer, puisqu'il s'agit de l'enfance? Si elle oublie quelque temps après, l'ame, dans cet intervalle, avant que soit venu le moment d'oublier, se ressouviendra donc encore : alors comment admettre qu'elle oublie ensuite, et puis se ressouvienne encore? Quel que soit le temps où l'oubli fond sur elle, quelle mesure faut-il encore assigner à ce temps? Le cours de la vie tout entière ne suffira pas, j'imagine, pour effacer la mémoire d'une vie si longue avant de s'unir au corps.

Mais voilà que Platon en attribue la cause au corps, comme s'il était croyable qu'une substance qui est née pût éteindre la vertu d'une substance innée. Or il existe entre les corps de grandes et nombreuses différences, par suite de la nationalité, de la grandeur, des habitudes, de l'âge, de la santé. Y aura-t-il aussi différentes espèces d'oubli? Mais l'oubli est partout identique : donc ce ne sera pas le corps avec ses mille variétés, qui sera la cause d'un effet toujours semblable. Une foule de documents, suivant le témoignage de Platon lui-même, prouvent les pressentiments de l'ame : nous les avons déjà exposés à Hermogène. D'ailleurs quel est l'homme qui n'ait jamais senti son ame lui prédire par une sorte d'inspiration, un présage, un péril, une joie? Si le corps n'est pas un obstacle à la divination, il ne nuira pas davantage à la mémoire, j'imagine. Un fait est certain : les ames oublient et se souviennent dans le même corps. Si quelque influence du corps engendre l'oubli, comment admettra-t-elle le souvenir, qui est le contraire de l'oubli? Puisque le souvenir lui-même, après l'oubli, est comme la résurrection de la mémoire, pourquoi ce qui s'oppose à la première mémoire n'est-il pas

aussi un empêchement à la seconde? En dernier lieu, qui se souviendrait plus que les jeunes enfants, ames toutes récentes, qui ne sont pas encore plongées dans les soins domestiques ou publics, adonnées uniquement à des études dont la connaissance n'est qu'une réminiscence? Il y a mieux. Pourquoi ne nous souvenons-nous pas tous également, puisque nous oublions tous également? Mais non, il n'y a que les philosophes qui se souviennent, encore ne sont-ce pas tous les philosophes. Platon seul, au milieu de cette multitude de nations, au milieu de cette foule de sages, a oublié et s'est rappelé les idées. Conséquemment, si l'argumentation principale ne se soutient aucunement, avec elle tombe aussi l'assertion à laquelle on l'a associée, à savoir que les ames sont innées, qu'elles ont vécu dans les demeures célestes, qu'elles y ont été instruites des mystères divins, qu'elles en sont descendues, et qu'ici-bas elles ne *font* que se souvenir, sans doute pour fournir une autorité aux hérétiques.

XXV. Je reviens maintenant à la cause de cette disgression, afin d'expliquer comment les ames dérivent d'une seule, quand, où et comment elles ont été formées. Il est indifférent ici que la question soit adressée par un philosophe, par un hérétique ou par le vulgaire. A ceux qui font profession de la vérité, qu'importent ses adversaires, même les plus audacieux, tels que ceux qui soutiennent d'abord que l'ame n'est point conçue dans l'utérus en même temps que se forme la chair, mais que l'accouchement une fois opéré, elle est introduite extérieurement dans l'enfant, qui ne vit pas encore? Ils ajoutent que la semence de l'homme déposée dans le sein de la femme, et mise en mouvement par une impulsion naturelle, se convertit en la substance solide de la chair. Cette dernière, en venant à la lumière, toute fumante encore de la chaleur du corps, et liquéfiée par elle, est frappée par le froid de l'air comme le fer embrasé que l'on trempe dans l'eau froide, reçoit à l'instant même la force animée

et rend des sons articulés. Cette opinion est partagée par les Stoïciens, par Œnésidème, et quelquefois même par Platon, quand il dit : « L'ame est formée ailleurs et en dehors de l'u-» térus ; l'enfant l'aspire avec son premier souffle, et elle » s'échappe avec le dernier souffle de l'homme. » Est-ce là une fable ? Nous le verrons. Parmi les médecins se rencontra également Hicésius, infidèle à la nature aussi bien qu'à son art. Ils ont rougi, ce semble, de s'accorder sur ces points avec des femmes. Mais combien n'est-il pas plus honteux d'être réfuté que d'être loué par des femmes ! Sur cette matière, en effet, le maître, l'arbitre, le témoin le plus habile, c'est le sexe lui-même. O mères, ô femmes enceintes, et vous qui avez déjà enfanté, répondez : je ne veux point interroger les hommes ni celles qu'afflige la stérilité. C'est la vérité de votre nature que l'on cherche ; il s'agit d'attester vous-mêmes vos souffrances. Parlez ! Sentez-vous dans l'enfant que vous portez une vie étrangère à la vôtre ? D'où vient le mouvement de vos entrailles ? Qui forme cette grossesse dont votre sein est ébranlé ? Qui déplace çà et là toute l'étendue du fardeau ? Ces mouvements sont-ils votre joie et votre bonheur le plus assuré, dans la confiance que votre enfant vit et se joue dans votre sein ? S'il cesse de tressaillir, ne commencez-vous pas à vous alarmer sur lui ? N'écoute-t-il pas en vous lorsqu'il bondit à quelque son nouveau ? N'est-ce point pour lui que vous éprouvez de vains désirs de nourriture ; pour lui encore que vous répugnez aux aliments ? Vos deux santés ne ressentent-elles pas tellement le contre-coup l'une de l'autre, que votre fruit est marqué dans votre sein et aux mêmes membres, des blessures qui vous atteignent, prenant ainsi part aux souffrances de sa mère ! Si les taches livides ou rouges proviennent du sang, il n'y a point de sang là où il n'y a point d'ame : si la maladie est une preuve que l'ame est présente, point de maladie là où il n'y a point d'ame. Si l'alimentation, la faim, l'accroissement, le décroissement, la peur, le mouvement

sont des opérations de l'ame, celui qui les accomplit est vivant. D'ailleurs, qui cesse de les accomplir cesse de vivre : enfin, comment les enfants morts viennent-ils au jour, sinon à la manière des vivants? Or quels sont les morts, sinon ceux qui ont vécu avant de mourir? Il y a plus. L'enfant est immolé par une nécessité cruelle jusque dans l'utérus, lorsque, placé de travers, il se refuse à l'accouchement, assassin de sa mère, si lui-même n'est pas condamné à mourir. Aussi, parmi les instruments de chirurgie, en est-il un qui force d'abord les parties secrètes de s'ouvrir, espèce de lame flexible qui, gouvernée par un anneau, déchire les membres du fœtus dans une opération pleine d'incertitude, et qui, à l'aide d'un crochet émoussé, arrache par une couche violente les sanglants débris de cet infanticide. Il y a encore une aiguille d'airain qui sert à faire périr secrètement un enfant dans le sein de sa mère : on la nomme *embryosphacte* (1), parce qu'elle a pour fonction l'infanticide, et par conséquent l'immolation d'un enfant qui vit. Elle a été entre les mains d'Hippocrate, d'Asclépiade, d'Erésistrate, d'Hérophyle qui disséquait même des hommes vivants, et de Soranus qui montra plus d'humanité. Tous étaient convaincus que l'animal était conçu, et, prenant pitié de cette malheureuse enfance, ils la tuaient pour ne pas la déchirer vivante. Hicésius, que je sache, ne doutait pas de la nécessité de ce crime, quoiqu'il introduise l'ame dans le corps du nouveau-né par le contact de l'air froid, parce que le mot ame chez les Grecs répond à celui de refroidissement. Les nations barbares et romaines ont-elles une autre ame, parce qu'elles l'ont nommée d'un autre nom que ψυχὴ (2)? Mais combien de peuples vivent sous la zone torride, brûlés par un soleil qui les noircit! D'où leur vient l'ame, puisqu'ils n'ont aucun air froid? Je ne parle pas de ces lits chauffés artificiellement, ni de cette

(1) Εμβρυον, embryon, fœtus; σφαζω, tuer.

(2) Ψυχὴ, ame; ψυχαζω, rafraîchir, refroidir.

chaleur factice si nécessaire aux femmes en couches, pour lesquelles le plus léger souffle est un péril. Mais que dis-je? le fœtus arrive à la lumière jusque dans le bain lui-même, et on entend aussitôt un vagissement.

D'ailleurs, si l'air froid donne naissance à l'ame, personne ne doit naître hors de la Germanie, de la Scythie, des Alpes, et d'Argée (1). Loin de là, les nations sont plus nombreuses vers les contrées orientales et méridionales; les esprits y sont plus subtils, tandis que tous les Sarmates ont l'intelligence comme engourdie. En effet, l'intellect deviendra plus aiguisé par le froid, s'il est vrai que les ames proviennent du souffle de l'air, puisque là où est la substance, là aussi est la force.

Après ces préliminaires, nous pouvons invoquer l'exemple de ceux qui vivaient déjà, lorsqu'ils ont respiré l'air dans la matrice ouverte par le scalpel, nouveaux Bacchus ou modernes Scipions (2). Si quelqu'un, tel que Platon, pensait que deux ames, pas plus que deux corps, ne peuvent se trouver réunies dans une même personne, non-seulement je lui montrerais deux ames rassemblées dans un même individu, de même que des corps dans les accouchements, mais encore beaucoup d'autres choses mêlées à l'ame, le démon de Socrate, par exemple : encore n'était-il pas seul. Je lui montrerais de plus les sept démons de Madeleine, la légion de démons qui envahit Gérasénus. N'est-il pas plus facile à une ame de s'associer à une autre ame par l'identité de substance, qu'à un esprit malfaisant dont la nature est différente? Mais le même philosophe, lorsqu'il recommande, au sixième livre des Lois, de prendre garde que la semence viciée par des moyens cou-

(1) Argée, montagne de la Cappadoce. *Sita est sub Argæo monte omnium altissimo, cujus vertex nunquam nivibus privatur.* (Strabon.)

(2) *Auspicatiùs enectâ parente gignuntur, sicut Scipio Africanus prior, natus; primusque Cæsar à cæso matris utero dictus: quâ de causâ cæsones appellati.* (Pline l'Ancien, liv. 7, ch. 9.)

pables n'imprime à l'ame et au corps quelque souillure, est-il en contradiction avec ce qu'il a dit plus haut, ou avec ce qu'il vient d'avancer? Je l'ignore. Car il montre que l'ame est introduite par la semence, à laquelle il recommande de veiller, et non par le premier souffle qu'aspire le nouveau-né. Mais d'où vient, je te prie, que nous reproduisons dans notre caractère la ressemblance de nos parents, suivant le témoignage de Cléanthe, si nous ne naissons pas de la semence de l'ame? Pourquoi encore les anciens astrologues supputaient-ils la procréation de l'homme à l'origine de sa conception, si l'ame à laquelle appartient également tout ce qui est fondamental n'existe pas dès ce moment?

XXVI. Il est permis à l'opinion humaine de s'agiter jusqu'à ce qu'elle rencontre les limites posées par Dieu. Je vais maintenant me resserrer dans nos lignes, afin de prouver au chrétien ce que j'ai répondu aux philosophes et aux médecins. O mon frère, édifie ta foi sur ton propre fondement. Regarde les enfants des saintes femmes, non-seulement respirant, mais prophétisant déjà dans les entrailles vivantes de leurs mères. Voilà que les flancs de Rébecca tressaillent, quoique l'enfantement soit encore éloigné et qu'il n'y ait aucune impulsion de l'air. Voilà qu'un double fruit se bat dans son sein, et nulle part encore je ne vois deux peuples. Peut-être pourrait-on regarder comme un prodige la pétulance de cette enfance qui combat avant de vivre, et déploie son courage avant d'avoir reçu l'ame, si elle n'avait fait que troubler sa mère par ses tressaillements. Mais quand les flancs qui la contiennent sont ouverts, le nombre connu et le présage vérifié, ce ne sont pas seulement les ames des enfants, mais encore leurs combats qui sont attestés. Celui qui avait devancé la naissance de l'autre était retenu par son émule non encore arrivé à la lumière et dont la main seule était dégagée. Eh bien! si l'aîné puisait son ame par cette première aspiration suivant le système de Platon, ou s'il la

recueillait du contact de l'air, d'après l'opinion des stoïciens, que faisait celui que l'on attendait, et qui, captif encore à l'intérieur, arrêtait déjà au dehors? Il ne respirait pas encore sans doute, lorsqu'il s'était emparé du pied de son frère, et que brûlant de la chaleur maternelle, il désirait sortir le premier. O enfant jaloux, vigoureux et déjà querelleur, apparemment parce qu'il vivait!

De plus regarde les conceptions extraordinaires et prodigieuses. Une femme stérile (1) et une vierge (2) enfantent : elles auraient dû ne mettre au monde que des fruits imparfaits, eu égard à ce renversement des lois de la nature, puisque l'une était inhabile à la semence, et l'autre pure de tout contact. Il convenait, ou jamais, que ceux dont la conception avait été irrégulière naquissent sans ame. Mais chacun d'eux vit dans le sein où il est conçu : Elisabeth tressaille : c'est que Jean avait tressailli intérieurement. Marie glorifie le Seigneur : c'est que le Christ l'avait avertie intérieurement. Les deux mères reconnaissent mutuellement leurs fruits, reconnues elles-mêmes par leurs fruits, qui vivaient par conséquent, puisqu'ils étaient non-seulement ames mais esprits. Ainsi tu lis la parole que Dieu adresse à Jérémie : « Avant de te former dans le » sein de ta mère, je te connaissais. » Si Dieu nous forme dans le sein maternel, il nous souffle aussi la vie comme dans l'origine : « Dieu créa l'homme, et il répandit sur » lui un souffle de vie. » D'ailleurs Dieu ne connaîtrait pas l'homme s'il ne le connaissait pas tout entier : « Avant que « tu fusses sorti du sein de ta mère, je t'ai sanctifié. » Le corps est-il jusque là dans un état de mort? Point du tout. » Dieu est le Dieu des vivants et non des morts. »

XXVII. Comment donc l'animal est-il conçu? La substance de l'ame et du corps est-elle formée simultanément, ou bien l'une précède-t-elle l'autre? Nous soutenons que toutes les deux sont conçues, formées, perfectionnées et

(1) Elisabeth. — (2) La sainte Vierge.

aussi manifestées en même temps, sans qu'il survienne dans la conception un seul intervalle qui puisse assurer à l'une des deux l'antériorité. Juge, en effet, de l'origine de l'homme par sa fin. Si la mort n'est pas autre chose que la séparation de l'ame et du corps, la vie, qui est l'opposé de la mort, ne sera pas autre chose que l'union du corps avec l'ame. Si la séparation des deux substances arrive simultanément par la mort, elle doit nous enseigner que l'union a lieu également par la vie dans l'une et l'autre substance. Nous faisons commencer la vie à la conception, parce que nous soutenons que l'ame commence à la conception. La vie en effet a le même principe que l'ame : les substances qui sont séparées par la mort sont donc également confondues dans une même vie.

Ensuite, si nous assignons à l'une la priorité, à l'autre la postériorité, il faudra distinguer aussi les temps de la semence, selon la nature de leurs degrés; et alors quand sera placée la semence du corps? quand viendra celle de l'ame? Il y a plus. Si les temps de la semence demandent à être distingués, les substances deviendront aussi différentes par la différence des temps. Car, quoique nous confessions qu'il y a deux espèces de semence, l'une pour le corps, l'autre pour l'ame, nous les déclarons inséparables néanmoins, et de cette manière contemporaines et simultanées. Ne rougissons pas d'une interprétation nécessaire. Les vénérables fonctions de la nature n'ont rien dont il faille rougir. C'est la volupté, mais non l'usage, qui a souillé l'union charnelle; l'impudicité est dans l'excès; elle n'est pas dans la nature de l'acte. Dieu ne l'a-t-il pas béni en ces termes : « Croissez et multipliez? » Au contraire, il a maudit ce qui en est l'abus, l'adultère, la fornication, le lupanar. Ainsi, dans cette solennelle fonction des deux sexes qui unit l'homme avec la femme, je veux dire dans ce commerce des sens, nous savons que l'ame et la chair ont chacune leur rôle; l'ame le désir, la chair les œuvres; l'ame les instincts, la chair les actes. Par l'effort simultané

de l'une et de l'autre, et dans le mouvement de l'homme tout entier, la semence qui doit créer l'homme tout entier bouillonne, empruntant à la substance corporelle sa fluidité, à la substance plus subtile sa chaleur. Si l'*ame* chez les Grecs est synonyme de *froid*, pourquoi le corps se refroidit-il lorsqu'elle s'en sépare? Enfin, quand même je devrais blesser la pudeur plutôt que de renoncer à convaincre, dans ce dernier effort de la volupté qui produit la semence génitale, ne sentons-nous pas s'échapper quelque chose de notre ame, tant nous éprouvons de marasme et de prostration, joint à un affaiblissement de la vue. Telle sera la semence qui produit l'ame dans une sorte de distillation de l'ame, de même que la semence génitale produira le corps par le bouillonnement de la chair. Les exemples de la création ne sont pas trompeurs. La chair d'Adam fut formée du limon : qu'est-ce que le limon, sinon un liquide plus généreux? De là viendra le venin génital. Son ame fut créée par le souffle de Dieu : qu'est-ce que le souffle de Dieu, sinon la vapeur de l'esprit? De là viendra ce que nous transmettons à la manière d'un souffle par le venin génital. Ces deux substances, le limon et le souffle, distincts et séparés à leur origine, après avoir formé un seul et même homme, se confondirent depuis, mêlèrent leurs semences, et communiquèrent à la propagation de l'espèce humaine sa forme, de sorte que ces deux substances, quoique différentes, s'échappant simultanément et introduites à la fois dans le sillon et le champ destiné à les recevoir, contribuent également à la germination d'un homme dans lequel sera déposée aussi la semence appropriée à son espèce, comme il a été réglé d'avance pour tout être appelé à se reproduire. Ainsi toute cette multitude d'ames dérive d'un seul homme, la nature se montrant fidèle à ce décret de Dieu : « Croissez et multipliez; » car dans ce préambule qui précède la création d'un seul : « Faisons l'homme, » l'emploi du pluriel annonçait toute la postérité : « Et qu'ils » commandent aux poissons de la mer : » faut-il s'en

étonner ? La promesse de la moisson est renfermée dans sa semence.

XXVIII. Quelle est cette tradition antique, restée dans la mémoire de Platon (1), d'après laquelle les ames émigreraient tour à tour, quittant la terre pour aller ailleurs, puis reparaissant sur la terre pour y vivre jusqu'à ce qu'elles l'abandonnent de nouveau, reprenant la vie après l'avoir perdue ? Quelques-uns l'attribuent à Pythagore; selon Albinus, elle est divine; ou bien elle appartient au Mercure égyptien. Mais il n'y a de tradition divine que celle qui émane de Dieu, au nom duquel ont parlé les prophètes, les apôtres et le Christ lui-même. Moïse est beaucoup plus ancien que Saturne; de neuf cents ans environ; à plus forte raison que ses petits-fils : certainement, est-il beaucoup plus divin, puisqu'il a raconté l'histoire du genre humain, à partir du commencement du monde, *désignant* chaque naissance, chaque nom et chaque époque, et prouvant ainsi la divinité de l'œuvre par l'inspiration de sa parole. Mais si c'est le sophiste de Samos qui transmit à Platon l'opinion que les ames passent à travers des révolutions perpétuelles de la mort à la vie et de la vie à la mort, assurément, Pythagore, quoique louable d'ailleurs, a forgé, pour bâtir ce système, un mensonge, je ne dirai pas seulement honteux, mais encore téméraire. Connais-le, toi qui l'ignores, et crois avec nous. Il fait semblant d'être mort; il se cache dans un souterrain, il se condamne à une réclusion de sept ans. Dans cet intervalle, il apprend de sa conscience seulement et par l'entremise de sa mère, des particularités que, pour accréditer son système, il devait débiter sur ceux qui étaient morts après lui. Dès qu'il crut avoir assez menti à la réalité de son existence (2),

(1) Allusion à ce passage du Phédon : *Vetus quidem sermo quispiam est hic, quod hinc abeuntes, illinc sint et rursùs redeunt, et ex mortuis fiunt viventes.*

(2) *Corpulentiam interpolasse.* Phrase obscure. Le commentateur dit :

sûr d'ailleurs de l'horreur qu'inspire un mort de sept ans, il s'échappe tout à coup du sanctuaire du mensonge, comme s'il eût été rendu par les enfers. On l'avait cru mort, qui ne l'aurait cru ressuscité, surtout en apprenant de sa bouche sur des hommes disparus après lui des particularités qu'il ne pouvait avoir connues qu'aux enfers?

Telle est l'origine de la tradition antique d'après laquelle les morts revivraient. Mais qu'en penser si elle est récente? La vérité n'a pas plus besoin de l'ancienneté que le mensonge n'évite la nouveauté. Toutefois, malgré la noblesse de l'antiquité, nous déclarons cette tradition complètement fausse. Et comment ce qui n'a pour appui que le témoignage d'un imposteur ne serait-il pas faux? Comment ne croirai-je pas que Pythagore me trompe quand il ment pour me décider à croire? Comment me persuadera-t-il qu'avant d'être Pythagore il fut Æthalide, Euphorbe, Pyrrhus le pêcheur et Hermotime, afin de me persuader que les morts revivent, puisqu'il s'est parjuré une seconde fois, en se donnant pour Pythagore? En effet, plus il serait admissible qu'il eût ressuscité une fois par lui-même, au lieu d'avoir été tant de fois différent de lui-même, plus celui qui a menti dans des choses vraisemblables, m'a trompé dans celles qui révoltent ma raison.

— Mais il a reconnu pour être le sien le bouclier d'Euphorbe, consacré dans le temple de Delphes, et il l'a prouvé par des signes inconnus au vulgaire.

— Souviens-toi de son sépulcre souterrain, et si cela se peut, crois-le. A quelle audace n'a point recouru, quelle mystérieuse investigation n'a point tentée, pour parvenir à la connaissance de ce bouclier, un homme qui a pu imaginer une pareille invention, en cachant pendant sept années sa vie qu'il livrait aux angoisses de la faim, de

« *Cùm vidit satis finxisse separationem animæ suæ à corpore, et mortem adeò ut septennis mortuus et fœtens, arcere posset etiam charissimos ab aperiendo sepulcro.* »

l'inaction et des ténèbres, un homme enfin qui s'est pris d'un si profond dégoût pour la lumière? Mais que dirais-tu, si par hasard il avait surpris ce secret dans quelques histoires inconnues; s'il avait recueilli quelques souffles de renommée, survivant à cette tradition éteinte; s'il avait acheté d'avance de quelque gardien du temple l'examen de cette arme? La magie, nous le savons, peut connaître des choses cachées, par l'intermédiaire des esprits cataboliques (1), parèdres (2), et pythoniques (3). N'est-ce pas vraisemblablement par ces moyens que prophétisait, ou plutôt que rêvait Phérécyde, le maître de Pythagore? N'a-t-il pas pu être inspiré par le même démon qui versait le sang dans la personne d'Euphorbe? Enfin, pourquoi ce philosophe qui avait prouvé par le témoignage d'un bouclier qu'il avait été Euphorbe (4), ne reconnut-il pas également quelqu'un de ses compagnons troyens? Car eux aussi auraient revécu, si les morts recommençaient à vivre.

XXIX. Quoique les vivants meurent, ce n'est pas une raison pour que les morts recommencent à vivre. Car dès l'origine du monde, les vivants sont venus les premiers: de même, dès le commencement du monde, les morts sont

(1) *Cataboliques.* On appelait de ce nom certains esprits malfaisants qui renversent à terre ceux dont ils s'emparent (κατα βαλλω), les agitent jusqu'à les jeter dans des contorsions violentes, et les contraignent, furieux et écumants, de prophétiser. Ces esprits n'étaient pas toujours présents dans le corps du possédé : ils n'y venaient qu'à certains moments et à certaines conditions.

(2) *Parèdres.* Suivant Eusèbe, c'étaient des esprits qui, semblables à celui de Simon le Magicien, restaient toujours auprès de la victime. Parèdres, de παρεζομαι, en latin *assidere.*

(3) *Pythoniques.* Ainsi nommés d'Apollon pythien. Suidas les appelle *engastrimythes*, ou ventriloques, parce que ces esprits résidant dans la poitrine de l'homme, lui arrachaient des paroles prophétiques.

(4) Euphorbe, soldat troyen, tué par Ménélas au siége de Troie. Le vainqueur consacra sa dépouille dans le temple de Delphes, avec cette inscription : *Palladi Minervæ, ab Euphorbo, Menelaus.*

venus les seconds, mais ne sont venus que des vivants. Les premiers ont eu pour naître un tout autre principe que celui des morts; les seconds n'ont pu provenir d'ailleurs que des vivants. Conséquemment, si dès l'origine des choses, les vivants ne naissent pas des morts, pourquoi en naîtraient-ils dans la suite? La source de cette origine, quelle qu'elle soit, avait-elle défailli? se prit-elle de repentir pour ce qu'elle avait décrété? Alors pourquoi persévère-t-elle dans ce qui concerne les morts? Parce que dès le commencement, dis-tu, les morts ne naissent pas des vivants, est-ce une raison pour qu'il en soit toujours ainsi? Et moi je te réponds qu'elle eût persévéré dans les deux formes qu'elle avait établies d'abord, ou qu'elle les eût changées l'une et l'autre. S'il avait fallu dans la suite que les vivants naquissent des morts, il faudrait également que les morts ne sortissent pas des vivants. Si la foi que réclame ton institution ne s'étend pas à toutes ses parties, il n'est pas vrai que les contraires renaissent des contraires dans une révolution successive. Nous aussi nous t'opposerons des contraires, ce qui est né et ce qui n'est pas né, la vue et la cécité, la jeunesse et la vieillesse, la sagesse et la folie : il ne s'ensuit pas néanmoins que l'inné provienne de ce qui est né, parce que le contraire arrive après le contraire, ni que la vue renaisse de la cécité, parce que la cécité survient après la vue, ni que la jeunesse revive de la vieillesse, parce que la vieillesse languit après l'éclat de la jeunesse, ni que la folie soit guérie une seconde fois par la sagesse, parce que la sagesse s'aiguise après la folie. Albinus, craignant qu'on ne fît cette objection à Platon, son maître, essaie de distinguer subtilement les différentes espèces d'oppositions, comme si les précédentes n'étaient pas aussi absolues que la vie et la mort, appliquées par lui à l'interprétation du système de son maître : toutefois, la vie ne naîtra point de la mort, parce que la mort est amenée par la vie.

XXX. Mais que répondre à tout le reste? D'abord si les

vivants naissaient des morts, de même que les morts des vivants, le nombre des hommes serait demeuré immuable et identique à celui des hommes qui entrèrent la première fois dans la vie. Car les vivants ont devancé les morts ; puis les morts après les vivants; puis encore les vivants après les morts. Et en naissant toujours les uns des autres, le nombre ne s'en serait jamais accru, puisqu'ils naissent toujours des mêmes. Jamais plus d'ames, jamais moins d'ames pour sortir que pour rentrer. Cependant nous lisons dans les monuments des antiquités humaines, que le genre humain s'est accru par degré, soit que les peuples aborigènes, nomades, bannis ou conquérants s'emparent de nouvelles terres, tels que les Scythes envahissant l'empire des Parthes, Amyclée le Péloponèse, Athènes l'Asie, les Phrygiens l'Italie, les Phéniciens l'Asie ; soit que les migrations ordinaires, nommées *apœcies*, afin de se débarrasser d'un surcroît de population, versent sur les frontières éloignées l'essaim d'une nation. Car les Aborigènes restent aujourd'hui dans leurs demeures, et ils ont multiplié ailleurs leur nation. Assurément il suffit de jeter les yeux sur l'univers pour reconnaître qu'il devient de jour en jour plus riche et plus peuplé qu'autrefois. Tout est frayé; tout est connu; tout s'ouvre au commerce. De riantes métairies ont effacé les déserts les plus fameux ; les champs ont dompté les forêts ; les troupeaux ont mis en fuite les animaux sauvages ; les sables sont ensemencés ; l'arbre croît sur les pierres ; les marais sont desséchés ; il s'élève plus de villes aujourd'hui qu'autrefois de masures. Les îles ont cessé d'être un lieu d'horreur ; les rochers n'ont plus rien qui épouvante ; partout des maisons, partout un peuple, partout une république, partout la vie. Comme témoignage décisif de l'accroissement du genre humain, nous sommes un fardeau pour le monde ; à peine si les éléments nous suffisent ; les nécessités deviennent plus pressantes ; cette plainte est dans toutes les bouches : la nature va nous manquer. Il est bien vrai que les pestes,

les famines, les guerres, les gouffres qui ensevelissent les cités, doivent être regardés comme un remède, espèce de tonte pour les accroissements du genre humain. Toutefois, quoique ces sortes de haches moissonnent à la fois une grande multitude d'hommes, jamais cependant l'univers n'a encore vu avec effroi, au bout de mille ans (1), la résurrection de cette multitude, ramenant la vie après la mort. La balance entre la perte et le rétablissement aurait cependant rendu la chose sensible, s'il était vrai que les vivants naquissent des morts. Ensuite, pourquoi les morts revivent-ils au bout de mille ans, et non pas aussitôt, puisque si l'objet disparu n'est pas réparé sur-le-champ, il court risque d'être complètement anéanti, la perte l'emportant sur la compensation? En effet, la course de la vie présente ne serait pas en proportion avec cette révolution de mille ans, puisqu'elle est beaucoup plus courte, et conséquemment plus facile à éteindre qu'à rallumer. Ainsi, la perte et le rétablissement n'ayant pas lieu, tandis qu'ils devraient survenir si les morts renaissaient des vivants, il est faux que la mort engendre la vie.

XXXI. D'ailleurs, si les vivants renaissaient des morts, chacun par là même renaîtrait de chacun. Il faudrait donc que les ames qui avaient animé chaque corps, rentrassent dans ce même corps. Or, si deux, trois, et jusqu'à cinq ames sont renfermées au lieu d'une dans un seul utérus, les vivants ne naîtront pas des morts, ni chacun de chacun. Dans ce cas, l'ame est unique au commencement, tandis qu'aujourd'hui plusieurs ames sont tirées d'une seule. De même, puisque les ames meurent à un âge différent, pourquoi reviennent-elles simultanément? Toutes les ames passent d'abord par l'enfance : comment admettre qu'un vieillard, après sa mort, revienne enfant sur la terre? Si

(1) Platon avait dit dans le *Phèdre*, et au 10e livre de la *République*, qu'au bout de mille ans, le genre humain aurait complètement réparé ses pertes : *Universam orbis fore restitutionem post mille annos.*

l'ame, une fois hors du corps, décroît en rétrogradant à l'enfance, combien il était plus raisonnable qu'elle revînt riche de connaissances au bout de mille ans! Au moins fallait-il la faire contemporaine de sa mort, afin qu'elle reprît l'âge qu'elle avait en quittant la vie.

Mais je veux bien qu'elles ne raniment pas les mêmes corps. Si elles revenaient toujours les mêmes, au moins devraient-elles rapporter avec soi les propriétés anciennes de leur caractère, de leurs goûts, de leurs affections, parce que c'est sans fondement qu'on les croit les mêmes, dès qu'elles manquent de tout ce qui atteste leur identité.

Comment savez-vous, me dit-on, si la chose se passe secrètement ainsi? La condition de la révolution millénaire vous ôte la faculté de les reconnaître, parce qu'elles reparaissent inconnues pour vous. Loin de là; je sais qu'il n'en est rien, lorsque vous m'objectez la transformation d'Euphorbe en Pythagore. L'ame d'Euphorbe, le fait est assez prouvé, ne fût-ce que par la gloire attachée à la consécration de son bouclier, était ardente et belliqueuse : au contraire, celle de Pythagore, amie du repos et inhabile aux combats, préfère au bruit des armes de la Grèce la tranquillité de l'Italie. Il s'adonne à la géométrie, à l'astrologie, à la musique; il n'a ni les goûts, ni les affections d'Euphorbe. Il y a mieux. Pyrrhus s'exerçait à tromper les poissons; Pythagore ne voulait pas même en manger, puisqu'il s'abstenait de la chair des animaux. Æthalide et Hermotime avaient introduit la fève au nombre des aliments ordinaires; Pythagore ne permit pas même à ses disciples de traverser un champ de fèves. Je le demande, comment reprendrions-nous les mêmes ames, puisqu'elles ne prouvent leur identité ni par le naturel, ni par les inclinations, ni par la manière de vivre?

Et puis parmi tant de Grecs, pourquoi quatre ames seulement qui revivent? Mais pour nous borner à la Grèce, sans vouloir parler des métempsychoses et des métemso-

matoses qui ont lieu tous les jours chez toutes les nations et parmi tous les âges, tous les rangs, tous les sexes, pourquoi Pythagore seul se reconnaît-il aujourd'hui différent d'hier, tandis qu'il ne m'arrive rien de semblable? Ou si c'est là un privilége réservé aux philosophes, et apparemment à ceux de la Grèce, comme si les Scythes et les Indiens ne philosophaient pas, pourquoi Epicure n'a-t-il aucun souvenir de sa transformation, ni Chrysippe, ni Zénon, ni Platon lui-même, que nous aurions pris peut-être pour Nestor, à cause du miel de son éloquence?

XXXII. Mais Empédocle, ayant rêvé qu'il était Dieu, et à cause de cela, dédaignant, j'imagine, de se rappeler sa transformation en quelque héros : J'ai été Thamnus (1) et poisson, dit-il : pourquoi pas plutôt un melon, ô insensé! ou bien un caméléon, ô homme gonflé d'orgueil! Mais en sa qualité de poisson, craignant de pourrir dans quelque sépulture embaumée, il aima mieux se brûler vif, en se précipitant dans l'Etna. Dès-lors finit sa métemsomatose, comme un repas d'été après les viandes rôties. Ici, conséquemment, il est nécessaire que nous combattions un système monstrueux, d'après lequel l'ame des hommes passerait dans le corps des bêtes, et l'ame des bêtes dans le corps des hommes. Laissons de côté les thamnus. Toutefois nous serons courts, de peur que nous ne soyons plus forcés de rire que d'enseigner. Nous soutenons que l'ame humaine ne peut en aucune façon être transportée dans le

(1) Les commentateurs sont ici partagés. Les uns prennent Thamnus pour un dieu; c'est l'Adonis des Phéniciens. L'Ecriture sainte en parle : *Ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem* (en hébreu *Thamuz*). Saint Clément d'Alexandrie, au 6e livre des Stromates, fait mention d'un vers d'Empédocle où il s'attribue la divinité. Suidas lui met aussi ces mots à la bouche : « *Nam memini quondam fueram puer atque puella.* » D'autres, au contraire, veulent que *thamnus* soit une sorte d'arbrisseau. Ce dernier sens paraît ne pas s'accorder aussi bien avec le texte, puisque Tertullien vient de dire qu'Empédocle avait rêvé qu'il était dieu. Quoi qu'il en soit, nous avons conservé le mot latin, sans lui donner aucune signification qui le caractérise.

corps des bêtes, quand même elle serait formée, ainsi que le pensent les philosophes, de substances élémentaires. Que l'ame ait pour origine ou le feu, ou l'eau, ou le sang, ou le vent, ou l'air, ou la lumière, nous ne devons pas perdre de vue que les animaux ont des propriétés contraires à chacune de ces substances. Ainsi les animaux froids sont opposés au feu, tels que les serpents, les lézards, les salamandres, et tous ceux qui sont formés d'un élément rival, c'est-à-dire de l'eau. Par la même raison, ceux qui sont secs et arides sont opposés à l'eau; les sauterelles, les papillons, les caméléons aiment la sécheresse. De même sont opposés au sang tous ceux qui n'en ont pas la pourpre, les limaçons, les vers, et la plus grande partie des poissons. Tous ceux qui paraissent ne pas respirer, faute de poumons et d'artères, tels que les moucherons, les fourmis, les teignes, et en général tous les insectes imperceptibles, sont opposés au vent. Sont aussi opposés à l'air tous ceux qui, vivant constamment sous terre ou au fond des eaux, sont privés de respiration. On connaît la chose plutôt que le nom. Sont aussi opposés à la lumière tous ceux qui ne voient pas du tout ou qui n'ont d'yeux que pour les ténèbres, tels que les taupes, les chauve-souris et les hibous. Je ne parle ici que des animaux visibles et palpables. D'ailleurs, si j'avais en main les atomes d'Epicure, si je voyais les nombres de Pythagore, si je rencontrais les idées de Platon, si je tenais les entéléchies d'Aristote, je trouverais peut-être aussi des animaux à opposer à ces divers principes par la diversité de leurs propriétés. Or je le déclare, quelle que fût la substance mentionnée plus haut, dont l'ame humaine eût été formée, elle n'aurait pu revivre dans des animaux si opposés à chacun de ces principes, et en vertu de son émigration, transférer son essence dans des corps qui devaient plutôt l'exclure et la rejeter que l'admettre et la recevoir; d'abord à cause de ce premier antagonisme qui met en lutte la diversité des substances, ensuite à cause de toutes les conséquences qui

résultent de chaque nature. En effet, l'ame humaine a reçu d'autres demeures, d'autres aliments, d'autres facultés, d'autres sens, d'autres affections, d'autres accouplements, d'autres procréations. J'en dis autant de son caractère, puis de ses œuvres, de ses joies, de ses dégoûts, de ses vices, de ses désirs, de ses voluptés, de ses maladies, de ses remèdes; elle a enfin sa vie spéciale et sa manière d'en sortir. Comment donc cette ame qui s'attachait à la terre, qui tremblait devant toute élévation ou toute profondeur, que fatiguaient les degrés d'une échelle, que suffoquaient les marches d'une piscine, affrontera-t-elle par la suite les hautes régions de l'air dans le corps d'un aigle, ou bondira-t-elle sur la mer dans le corps d'une anguille? Comment une ame nourrie d'aliments choisis, délicats, exquis, ruminera-t-elle, je ne dirai pas la paille, mais les épines, les feuilles amères et sauvages, les bêtes qui vivent dans le fumier, et jusqu'au venin des reptiles, si elle passe dans le corps d'une chèvre ou d'une caille? Que dis-je, comment vivra-t-elle de cadavres, et de cadavres humains, quand, ours et lion, elle se souviendra d'elle-même? Même inconvenance partout ailleurs, pour ne pas nous arrêter ici sur chaque point. Quelle que soit la dimension, quelle que soit la mesure de l'ame, que fera-t-elle dans des animaux plus grands ou plus petits? Car il faut nécessairement que tout le corps soit rempli par l'ame, de même que l'ame recouverte tout entière par le corps. Comment donc l'ame d'un homme remplira-t-elle un éléphant? Comment s'introduira-t-elle dans un moucheron? Si elle s'étend ou se resserre jusque là, elle ne peut que péricliter. Et voilà pourquoi j'ajoute : Si elle n'est en rien susceptible de passer dans les animaux qui ne lui ressemblent ni par les dimensions du corps ni par les autres lois de leur nature, se changera-t-elle d'après les propriétés des genres, pour adopter une vie contraire à la vie humaine, devenue elle-même, par cette transformation, contraire à l'ame humaine? En effet, si elle subit cette transformation en per-

dant ce qu'elle a été, elle ne sera plus ce qu'elle a été; et si elle n'est plus ce qu'elle a été, dès-lors cesse la métemsomatose, c'est-à-dire qu'on ne peut plus l'attribuer à une ame qui n'existera plus, dès qu'elle sera transformée. Il n'y aura véritablement métemsomatose pour l'ame que quand elle la subira en conservant la même essence. Si donc elle ne peut ni être transformée, parce qu'elle cesserait d'être elle-même, ni conserver son essence, parce qu'elle n'admet pas deux natures contraires, je cherche encore quelque motif plausible qui justifie cette transformation. En effet, quoique certains hommes soient comparés aux bêtes à cause de leurs mœurs, de leur caractère et de leurs penchants, puisque Dieu lui-même a dit : « L'homme » s'est rendu semblable aux animaux dépourvus de rai- » son, » il ne s'ensuit pas que les voleurs deviennent à la lettre pour moi des vautours, les impudiques des chiens, les violents des panthères, les vertueux des brebis, les bavards des hirondelles, les chastes des colombes, comme si la substance de l'ame, partout la même, reprenait sa nature dans les propriétés des animaux. Autre chose est la substance, autre chose la nature de la substance. En effet, la substance est la propriété inaliénable de chaque être : la nature, au contraire, peut être commune. Citons un exemple. La pierre, le fer, voilà la substance : la dureté de la pierre et du fer, voilà la nature de la substance. La dureté est commune, la substance est différente. La flexibilité de la laine, la flexibilité de la plume, sont des qualités naturelles qui se ressemblent dans des substances qui ne se ressemblent pas. Il en est de même de l'homme. Quoiqu'on le compare à une bête cruelle ou innocente, il n'a pas la même ame. Car on signale alors la ressemblance de la nature là où l'on aperçoit la diversité de substance. Par là même que tu juges l'homme semblable à la bête, tu confesses que l'ame n'est pas la même, puisque tu la fais semblable, mais non identique. Ainsi l'oracle divin est plein de sagesse, quand il compare l'homme à la brute,

sous le rapport de la nature, mais non de la substance. D'ailleurs, Dieu lui-même n'eût pas adressé à l'homme de tels reproches, s'il l'avait connu animal dans sa substance.

XXXIII. Puisque l'on appuie sur la nécessité du jugement le dogme que les ames humaines passent, d'après leur vie et leurs mérites, dans différentes espèces d'animaux, il s'ensuit qu'elles doivent être égorgées dans les animaux que l'on tue, domptées dans ceux qui sont domestiques, fatiguées dans ceux qui travaillent, souillées dans ceux qui sont immondes, de même qu'honorées, chéries, soignées, recherchées dans les plus beaux, les plus doux, les plus utiles et les plus délicats. Ici je dirai : Si les ames sont transformées, ce ne sont plus elles qui recevront le traitement qu'elles auront mérité : l'économie du jugement n'a plus d'effet, si la perception des mérites n'existe pas. Or la perception des mérites n'existe plus, dès que l'essence des ames est changée; et l'essence des ames est changée, si elles ne demeurent pas ce qu'elles sont. Il en est de même quand elles demeureraient ce qu'elles sont pour être jugées. Le Mercure égyptien l'a bien compris quand il a dit que l'ame sortie du corps, au lieu d'aller se perdre dans l'ame de l'univers, demeure distincte, afin de rendre compte au Père de tout ce qu'elle a fait pendant qu'elle animait le corps. Je veux aussi examiner si par sa justice, sa gravité, sa majesté, sa dignité, le jugement divin ne l'emporte pas de beaucoup sur la loi humaine, plus complet dans l'exécution de sa double sentence, soit châtiments, soit faveurs, plus sévère dans ses vengeances, plus libéral dans ses largesses. Que deviendra, crois-tu, l'ame de l'homicide? Sans doute quelque animal destiné au couteau du boucher, afin qu'elle soit égorgée de même qu'elle a égorgé, qu'elle soit écorchée de même qu'elle a dépouillé, qu'elle soit exposée pour servir d'aliment, de même qu'elle a exposé aux animaux de proie ceux qu'elle a immolés dans les forêts et les lieux écartés. Si telle est sa condamnation, cette ame n'éprou-

vera-t-elle pas plus de soulagement que de torture, en trouvant sa mort parmi des cuisiniers précieux, avalée avec les assaisonnements d'Apicius et de Lurcon (1), servie sur les tables de Cicéron (2), emportée dans la riche vaisselle de Sylla, ayant un banquet pour funérailles, dévorée par ses égaux plutôt que par les vautours et les loups, de sorte que, ensevelie dans le corps d'un homme et rentrée dans le genre qui lui appartient, elle semble être ressuscitée, triomphant des jugements humains, si elle les a éprouvés. En effet, ils livrent à des bêtes diverses, choisies à dessein et dressées par d'autres maîtres que la nature, le meurtrier vivant encore, que dis-je? mourant avec peine, afin qu'il endure toute la plénitude de son supplice par les savantes lenteurs de son trépas. Son ame a-t-elle pris les devants sous les coups d'un dernier poignard? Son corps n'est pas même à l'abri du fer. Sa gorge et ses entrailles sont percées, sa poitrine est rompue; qu'importe? on exige de lui la compensation de son propre forfait. De là on le précipite dans les flammes, afin de punir sa sépulture. D'autre sépulture, il n'y en a pas pour lui. Cependant on ne veille pas sur son bûcher avec un soin tel que d'autres animaux ne se disputent ses restes. Au moins point de pardon pour ses ossements, point de grâce pour ses cendres : il faut les châtier par la nudité. La vengeance que les hommes tirent de l'homicide est aussi grande que la nature elle-même qu'ils vengent. Qui ne préférerait la justice du siècle, qui, selon la déclaration de l'Apôtre, n'est pas armée en vain du glaive, et qui, en sévissant pour l'homme, est religieuse? Si nous nous rappelons encore le châtiment infligé aux autres crimes, le gibet, le bûcher,

(1) Aufidius Lurco, fameux gourmand cité ailleurs par Tertullien. *Aufidius Lurco primus saginâ corpora vitiavit, et coactis alimentis inadulterinum prosexit saporem.* — De Pallio.

(2) Cicéron. *Adigo cauterem ambitioni, qua M. Tullius quingentis millibus nummûm orbem citri emit.* Id., de Pallio.

le sac de cuir, les harpons, les roches aiguës, quel malfaiteur ne serait pas intéressé à subir sa sentence chez Pythagore ou Empédocle? En effet, combien ceux qui, pour être punis par l'esclavage et le travail, passeront dans le corps des bêtes de somme, n'auront-ils pas à s'applaudir du moulin et de la roue qui recueille l'eau, quand ils se souviendront des mines, des loges, des travaux publics et des cachots eux-mêmes, quelque oisifs qu'ils soient!

De même, je cherche les récompenses de ceux qui auront livré au juge une vie intègre et vertueuse, ou plutôt je ne rencontre que leurs supplices. Merveilleuse récompense, en vérité, pour les hommes de bien, que de revivre dans le corps de chaque animal! Homère se souvient d'avoir été paon; ainsi l'a rêvé Ennius. Mais je n'en croirai pas les poètes, même éveillés. Si beau que soit ce paon, quel que soit l'éclat de ses couleurs, ses plumes n'en sont pas moins muettes, sa voix n'en déplaît pas moins; et les poètes n'aiment rien tant que de chanter: Homère changé en paon est donc plus condamné qu'honoré. Il se réjouira davantage du salaire que lui réserve le siècle, où il est proclamé le père des sciences libérales, préférant les ornements de sa gloire à ceux de sa queue. Eh bien! d'accord, que les poètes soient transformés en paons ou en cygnes, si toutefois la voix des cygnes eux-mêmes a quelque charme: quel animal donneras-tu pour enveloppe au juste Eaque? Dans quelle bête enfermeras-tu la chaste Didon? Dans quel oiseau entrera la patience, dans quel quadrupède la sainteté, dans quel poisson l'innocence? Tous les êtres vivants sont les serviteurs de l'homme: tous lui sont assujettis en esclaves. S'il devient l'un d'eux, il est abaissé. Quoi! dégrader jusque là un homme auquel la reconnaissance publique a consacré, à cause des services qu'il a rendus, des images, des statues, des titres, des honneurs publics, des priviléges! auquel le peuple et le sénat offrent des sacrifices et des victimes! O jugements divins, plus menteurs après la mort que ceux de l'homme, méprisables dans

leurs châtiments, objets de dégoût dans leurs faveurs, que la scélératesse ne redouterait point, que n'ambitionnerait point la vertu; auxquels courraient les malfaiteurs plutôt que les élus, les premiers pour se dérober plus promptement à la justice du siècle, les seconds pour la subir plus tard! Philosophes, vous nous enseignez avec raison, vous nous persuadez avec utilité que les supplices ou les récompenses sont plus légers après la mort, puisque si quelque jugement attend les ames, il faudra le croire plus redoutable dans l'examen que dans la conduite de la vie, parce que rien de plus complet que ce qui est le dernier, et rien de plus complet que ce qui est divin. Dieu jugera donc plus complètement, parce qu'il jugera le dernier par une sentence éternelle, pour le supplice aussi bien que pour le rafraîchissement; renvoyant les ames, non pas dans le corps des bêtes, mais dans leurs propres corps, et cela une seule fois, et cela dans « ce jour » que le Père lui seul connaît, » afin que la sollicitude de la foi soit éprouvée par une attente pleine d'anxiété, les yeux constamment fixés sur ce jour, parce qu'elle l'ignore constamment, craignant tous les jours parce qu'elle espère tous les jours.

XXXIV. Jusqu'à ce jour aucune hérésie n'a encore avancé en son propre nom l'opinion extravagante qui fait revivre les ames humaines dans le corps des bêtes. Mais nous avons jugé nécessaire de rapporter et de combattre cette assertion, parce qu'elle se lie aux précédentes, afin de réfuter la transformation d'Homère en paon, de même que celle de Pythagore en Euphorbe, et pour que cette métempsychose ou métemsomatose, réduite au néant, renversât également celle qui a fourni aux hérétiques quelques arguments. En effet, Simon le Samaritain, le même qui, dans les Actes des Apôtres, voulut acheter l'Esprit saint, après avoir été condamné par l'Esprit lui-même à périr avec son argent, pleura vainement, et dirigea ses efforts vers la ruine de la vérité, comme pour soulager sa défaite.

Appuyé sur les ressources de son art, il recourt aux prestiges, et, avec le même argent, il achète une Tyrienne, nommée Hélène, qu'il arrache à la débauche publique, récompense digne de lui, en échange de l'Esprit saint qu'il avait marchandé. Puis il feignit qu'il était le Père souverain. Quant à l'esclave, elle était, disait-il, la première pensée (1) par laquelle il avait résolu de créer les anges et les archanges. Une fois qu'elle en eut connaissance, elle s'élança hors du Père, et descendit sur les régions inférieures. Là, devançant les desseins du Père, elle engendra les puissances angéliques, qui ignorent leur père et ont créé ce monde; mais celles-ci la retinrent captive, par jalousie, de peur qu'après son départ elles ne fussent regardées comme les productions d'un autre. Voilà pourquoi, après avoir subi toute sorte d'affronts, afin qu'ainsi déshonorée elle ne pût jamais partir, elle fut dégradée jusqu'à la forme humaine, réduite à s'enfermer dans les liens de la chair. Elle passa pendant un grand nombre de siècles tantôt dans une femme, tantôt dans une autre; elle fut aussi cette Hélène fatale à Priam d'abord, puis aux yeux de Stésichore qu'elle aurait aveuglé pour se venger de ses épigrammes, et auquel elle aurait ensuite rendu la vue, fléchie par ses louanges. Après de nombreuses transformations de cette nature, pour dernière honte, elle fut la prostituée Hélène dans un lieu de débauche. Elle est donc la brebis perdue vers laquelle était descendu le Père souverain, c'est-à-dire Simon. Après l'avoir ainsi retrouvée et rapportée, sur ses épaules ou ailleurs? je l'ignore, il songea ensuite au salut des hommes, pour les délivrer, par une sorte d'affranchissement, des puissances angéliques. C'est pour les mieux tromper, que lui-même, prenant une forme visible et se montrant homme aux regards des hommes, joua dans la Judée le rôle de fils, dans la

(1) Saint Irénée l'appelle : *Mentis conceptio;* et saint Justin : *Prima mentis intelligentia.*

Samarie, celui de père. O Hélène, qui n'en peut mais entre les poètes et les hérétiques, déshonorée autrefois par l'adultère, aujourd'hui par la prostitution, si ce n'est qu'elle est arrachée plus glorieusement de Troie que d'un lieu de débauche, de Troie avec mille vaisseaux, du lieu de débauche sans qu'il en coûtât peut-être mille deniers. Rougis, Simon, et de ta lenteur à la redemander, et de ta timidité à la reconquérir. Ménélas, au contraire, se met à sa poursuite aussitôt qu'elle est perdue, la redemande aussitôt qu'elle est enlevée, l'arrache au ravisseur par un combat de dix ans, et cela sans se cacher, sans descendre à la ruse ni au mensonge. Je crains bien que le père véritable ne soit celui qui a travaillé avec plus de vigilance, avec plus de courage et avec plus de persévérance à reconquérir Hélène.

XXXV. Mais la métempsychose n'a pas fourni cette fable pour toi seul. Voilà qu'elle est adoptée aussi par Carpocrate, tout à la fois magicien et fornicateur, quoique du côté d'Hélène, il te cède le pas. Et pourquoi non? Puisque pour assurer le renversement de toute loi divine et humaine, il affirma que les ames rentraient dans les corps. La vie présente, dit-il, n'est achevée pour personne, à moins d'avoir accompli tout ce qui la souille, parce que le mal n'existe pas de sa nature, mais seulement dans l'opinion. C'est pourquoi la métempsychose nous attend nécessairement, si dans cette première période de la vie, nous n'avons pas satisfait tous nos penchants dépravés. Les crimes appartiennent à la vie; d'ailleurs l'ame doit y être rappelée autant de fois qu'elle se présentera avec une dette, et n'ayant pas payé son contingent de crimes, précipitée de temps en temps dans la prison du corps, « jusqu'à ce qu'elle » ait payé la dernière obole. » C'est ainsi qu'il pervertit cette allégorie tout entière du Seigneur, quoique l'interprétation en soit lumineuse, et que d'abord il eût dû l'entendre dans son sens naturel. Car le païen est un *ennemi*, marchant avec nous dans la carrière commune de la vie;

d'ailleurs « il nous faudrait sortir de ce monde, » s'il ne nous était pas permis de converser avec eux. Il veut donc que nous lui communiquions les biens de l'ame. « Aimez » vos ennemis, dit-il, et priez pour ceux qui vous mau- » dissent, » de peur que, provoqué à tort par quelque relation d'affaires, il ne vous traîne devant son juge, et que jeté en prison, vous n'y soyez détenu jusqu'à l'acquittement de toute votre dette. Veux-tu que la mention de cet *ennemi* s'applique au démon, parce qu'il est dit qu'il nous observe? Tu es encore averti de garder avec lui cet accord qui est fondé sur les engagements de la foi. N'as-tu pas promis de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses anges? Tel est le traité signé entre vous. L'amitié, par suite de la fidélité aux engagements, consistera pour toi à ne rien reprendre désormais de ce que tu as répudié, de ce que tu lui as rendu, de peur qu'il ne te livre aux jugements de Dieu comme un fourbe, comme un violateur du pacte, de même que nous le voyons ailleurs, « accuser les saints, et se faire » leur délateur, ainsi que l'indique son nom ; » de peur enfin que ton juge ne te livre au ministre de ses « ven- » geances, et que tu ne sois envoyé dans une prison, d'où » tu ne sortiras qu'après avoir acquitté les fautes les plus » légères » dans l'intervalle de la résurrection. Quoi de plus naturel que ces sens? Quoi de plus vrai que ces interprétations?

D'ailleurs, si dans le système de Carpocrate, l'ame reste la débitrice de tous les forfaits, qui faudra-t-il entendre par son ennemi et son antagoniste? A mon avis, un esprit raisonnable qui la conduirait aux œuvres de la vertu, pour la faire passer tantôt dans un corps, tantôt dans un autre, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus trouvée coupable de vertu dans aucun d'eux. C'est là comprendre « qu'un arbre est » bon quand il porte de mauvais fruits, » en d'autres termes, c'est reconnaître la doctrine de la vérité à la perversité des préceptes.

Les hérétiques de cette nature, afin de venir en aide à

la métempsychose, s'emparent, j'imagine, de l'exemple d'Elie, qui est comme représenté dans Jean, le précurseur du Christ. « Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu. » Et ailleurs, « Si vous voulez l'entendre, il est lui-même » Elie qui doit venir. » Quoi donc? Les Juifs interrogeraient-ils Jean, « Etes-vous Elie? » en vertu du système de Pythagore, et non conformément à la prophétie divine : « Voilà que je vous enverrai Elie le thesbitain? » Mais leur métempsychose est le rappel de l'ame morte depuis longtemps et revivant dans un autre corps. Elie, au contraire, viendra, non pas après avoir quitté la vie, mais en changeant de lieu simplement; non pour être rendu à un corps dont il ne s'est pas séparé, mais pour être rendu à un monde hors duquel il a été enlevé; non pour ressusciter à une vie qu'il avait perdue, mais pour accomplir la prophétie, toujours lui, toujours le même, rapportant son nom et sa substance d'homme.

— Mais comment Jean sera-t-il Elie?

— Tu as la parole de l'ange. « Et il ira, devant lui, en » présence du peuple, dans l'esprit et la vertu d'Elie, » mais non dans son ame, ni dans sa chair. Les substances, en effet, sont la propriété de chaque individu. Mais, de même que l'esprit et la vertu sont conférés par la grâce de Dieu, de même ils peuvent être transportés à un autre par la volonté de Dieu, comme il arriva autrefois de l'esprit de Moïse.

XXXVI. Nous avons abandonné, pour nous jeter dans les questions qui précèdent, un point où il nous faut revenir. Nous avions établi que l'ame est semée dans l'homme et au moyen de l'homme, et qu'il n'y avait dès le commencement qu'une semence pour l'ame, de même que pour la chair, dans toute la postérité humaine, afin de répondre ainsi aux opinions rivales des philosophes et des hérétiques, et surtout à cette tradition surannée de Platon. Maintenant nous poursuivons l'ordre des questions qui viennent après celles-là.

L'ame semée dans l'utérus en même temps que la chair, reçoit en même temps qu'elle son sexe, mais si bien en même temps, qu'aucune des deux substances n'a la priorité dans ce qui concerne le sexe. Si en effet dans les semences de l'une et de l'autre substance, la conception admettait quelque intervalle, de manière que la chair ou que l'ame fût semée la première, il y aurait lieu d'attribuer à l'une des deux substances, la propriété du sexe, à cause de l'intervalle qui a séparé les deux semences, afin que la chair imprimât à l'ame son sexe, ou l'ame à la chair. Apelles en effet, non pas le peintre, mais l'hérétique, en déclarant que les ames étaient mâles et femelles avant d'entrer dans les corps, comme il l'avait appris de la bouche de Philumène, nous montre la chair recevant de l'ame son sexe, comme étant venue la seconde. Ceux qui introduisent l'ame dans la chair après l'enfantement, préjugent aussi par là même que la chair communique à l'ame, avant sa formation, le sexe masculin ou féminin. Il n'en est rien. Les semences des deux substances, indivisibles, et contemporaines dans leur effusion, subissent un travail simultané par lequel cette économie de la nature, quelle qu'elle soit, revêt les linéaments qui lui appartiennent. Du moins, les exemples primitifs rendent encore témoignage ici, puisque le mâle est formé en moins de temps : Adam en effet fut créé le premier ; la femme arrive un peu plus tard : Eve en effet fut créée la seconde. La chair de celle-ci est donc plus long-temps informe, telle qu'elle fut tirée du côté d'Adam. Toutefois elle est déjà un être animé, parce que, je le reconnais, cette portion d'Adam était alors animée. Au reste, Dieu l'eût animée elle-même de son souffle, si l'ame d'Adam n'était pas passée dans la femme, ainsi que sa chair, par voie de propagation.

XXXVII. Une puissance, ministre de la volonté divine, préside aux soins de semer l'homme dans l'utérus, de le former, de l'élaborer progressivement, quelles que soient les lois qu'elle ait mission d'exécuter. Frappée de ces con-

sidérations, la superstition romaine inventa aussi une déesse Alémona, chargée de nourrir le fœtus dans le sein maternel; une Nona et une Décima, à cause des mois les plus difficiles; une Partula, pour gouverner l'accouchement; et enfin une Lucine, pour produire l'enfant à la lumière. Pour nous, nous confions à un ange ces fonctions divines. Le fétus est donc un homme dans le sein maternel aussitôt qu'il est complètement formé. La loi de Moïse, en effet, punit par le talion, quiconque est coupable d'avortement, puisque le principe qui fait l'homme existe, puisqu'il peut déjà vivre et mourir, puisqu'il est déjà soumis aux vicissitudes humaines, quoique vivant encore dans sa mère, il participe à tout ce qu'éprouve sa mère.

Je dirai aussi un mot de l'époque où l'ame naît, afin d'embrasser toute la question. La naissance régulière a lieu vers l'entrée du dixième mois. Ceux qui supputent les nombres honorent aussi la décade comme le nombre générateur de tous les autres, et complétant d'ailleurs la naissance humaine. Pour moi, j'aime mieux rapporter à Dieu la mesure de ce temps, afin que ces dix mois soient plutôt l'initiation de l'homme au décalogue, et que l'espace nécessaire à sa naissance soit égal au nombre des préceptes auxquels il devra sa renaissance. Mais puisque la naissance est achevée au septième mois, je lui accorderais plus volontiers qu'au huitième, l'honneur de rappeler le sabbat, de sorte que le mois où l'image de Dieu est produite à la lumière, correspond par intervalles au jour où se consomma la création divine. Il a été permis à la naissance de prendre les devants et de se rencontrer si exactement avec la semaine, comme un présage de résurrection, de repos et de royauté. Voilà pourquoi l'ogdoade (1) ne nous engendre pas. « Alors » en effet il n'y aura plus de mariage. »

Nous avons déjà établi l'union de l'ame et du corps à partir de l'indivisible mélange des semences elles-mêmes

(1) Nombre huit. Il représente, dans saint Clément d'Alexandrie, le ciel

jusqu'à l'ancienne formation du fœtus : nous la maintenons encore en ce moment à dater de la naissance. D'abord, elles croissent ensemble, mais chacune à leur manière, selon la diversité de leur genre, la chair en volume, l'ame en intelligence ; la chair en extérieur, l'ame en sentiment. D'ailleurs il n'est pas vrai que l'ame croisse en substance, de peur que l'on ne dise qu'elle décroît également en substance, et qu'on en conclue qu'elle s'éteint. Mais sa puissance intime, dans laquelle résident tous les trésors dont elle a été dotée à sa naissance, se développe par degrés avec la chair, tandis que la portion originaire de substance qu'elle a reçue avec le souffle divin ne change pas. Prenez une certaine quantité d'or ou d'argent, masse encore grossière. Sa forme resserrée, et moindre que sa forme future, contient toutefois dans les limites de ses dimensions tout ce qui est la nature de l'or. Ensuite, lorsque la masse est allongée en lame, elle devient plus grande qu'à son origine, par la dilatation d'un poids qui reste le même, mais non par son accroissement, en s'étendant, mais non en augmentant, quoiqu'il y ait accroissement pour elle, lorsqu'elle s'étend ainsi. En effet, elle peut croître en dimensions extérieures, quoique la substance soit immuable. Alors l'éclat de l'or et de l'argent, qui existait déjà dans le bloc, obscurci quoique réel, brille avec plus d'intensité : alors arrivent tantôt une modification, tantôt une autre, suivant la malléabilité de la matière, et d'après la volonté de celui qui la travaille ; mais sans rien ajouter à sa mesure, que la forme. Il en est de même des accroissements de l'ame ; ils n'atteignent point sa substance ; ils la développent (1).

XXXVIII. Quoique nous ayons posé ce principe préliminaire, que toutes les facultés naturelles de l'ame, qui

où les enfants du siècle ne se marient plus. *Patria virginitatis paradisus*, a dit saint Ambroise.

(1) *Provocativa*, dit le Commentaire, *tanquam vocantia et educentia animam e caveâ in quâ sepulta est.*

appartiennent au sentiment et à l'intellect, résident au fond de sa substance, en vertu de sa naissance elle-même, mais se développent insensiblement avec l'âge, diversement modifiées par les accidents, d'après les institutions, les lieux et les puissances dominatrices, voici cependant qu'à l'appui de l'union de l'ame et du corps, qui est maintenant agitée, nous disons que la puberté de l'ame coïncide avec celle de la chair, et qu'elles commencent simultanément l'une et l'autre vers la quatorzième année environ, la première par le progrès des sentiments, la seconde par le développement des membres; et cela, non pas parce que, suivant Asclépiade, la réflexion date de cet âge, ou parce que la loi fixe cette époque pour la capacité civile, mais parce que le motif en remonte à la création. Si, en effet, « Adam et Eve sentirent, par la con» naissance du bien et du mal, qu'il fallait couvrir leur » nudité, » du moment où nous avons le même sentiment, nous déclarons que nous discernons le bien et le mal. Or, à partir de cet âge, le sexe est plus disposé à rougir, il se couvre d'un duvet nouveau, la concupiscence se sert du ministère des yeux, communique ses impressions agréables, comprend ce qui est, environne son domaine d'ardeurs contagieuses comme d'une ceinture de figuier, chasse l'homme du paradis de l'innocence, glissant ensuite honteusement dans des prévarications contre nature, parce que ce n'est pas là nature, mais le vice qui les enseigne.

D'ailleurs, il n'y a proprement qu'une concupiscence naturelle, celle des aliments, que Dieu donna originairement à l'homme : « Vous mangerez de tous les fruits. » Il étendit cette faculté pour la seconde génération après le déluge. « Voilà, dit-il, que vous prendrez pour nourri» ture tout ce qui vit, de même que toute sorte de plantes : » pourvoyant ainsi, non pas tant à l'ame qu'à la chair, quoiqu'en vue de l'ame. Car il faut enlever au sophiste l'occasion de dire que l'ame paraissant désirer des aliments doit

être réputée mortelle, puisque les aliments la soutiennent, tandis qu'elle languit, lorsqu'on les diminue, et qu'elle succombe, lorsqu'on les lui retranche complètement. Or, non-seulement il faut examiner qui désire ces aliments, mais encore dans quel but; puis si c'est pour soi qu'il les désire, pourquoi, quand et jusqu'à quand il les désire, parce qu'autre chose est de désirer par nature, autre chose par nécessité; autre chose en vertu d'une propriété, autre chose en vertu d'une raison. L'ame désirera donc des aliments, pour elle, il est vrai, par un motif de nécessité, pour la chair, au contraire, par la nature de sa propriété. Assurément la chair est la maison de l'ame, et l'ame est l'hôte de la chair. L'habitant, par la raison et la nécessité même de ce nom, désirera donc tout ce qui doit profiter à la maison, pendant le temps qu'il y habitera, non pas qu'il soit lui-même assis sur ces fondements, enfermé dans ces murs, soutenu par ce toit (1), mais pour y être contenu, puisqu'il ne peut l'être autrement que par une maison en bon état. Sans quoi, il sera permis à l'ame, une fois que la maison croule faute de ses propres soutiens, de se retirer saine et sauve, conservant ses appuis, et les aliments qui appartiennent à sa nature, l'immortalité, la raison, le sentiment, l'intellect et le libre arbitre.

XXXIX. Celui qui dans l'origine fut jaloux de l'homme, obscurcit et dépravé encore aujourd'hui toutes ses facultés, conférées à l'ame au moment de sa naissance, afin d'empêcher qu'elles ne brillent par elles-mêmes ou qu'elles ne soient dirigées là où il faut. En effet, à quel homme ne s'attachera pas l'esprit mauvais, puisqu'il guette les ames, aux portes mêmes de la vie, ou même qu'il est appelé par toutes les superstitions qui environnent

(1) Loricandus, *incrustationes, et picturas murorum dixit.* Tibicinandus, *tibicines, unde vox* tibicinare *est sumpta, tigna sunt et fulcra, quibus ædificia inclinata, et alioquin ruitura sustinentur.*

un enfantement, tant l'idolâtrie est comme l'accoucheuse de tous les nouveau-nés, et lorsque les femmes enceintes, couronnées de bandelettes, tressées devant les idoles, déclarent que leurs fruits sont consacrés aux démons; et lorsqu'on appelle à grands cris Diane et Lucine pendant le travail de l'enfantement; et lorsque toute une semaine une table est dressée à Junon; et lorsque le dernier jour on tire l'horoscope qui sera consigné par écrit; et lorsque les premiers pas que l'enfant imprime sur la terre sont consacrés à la déesse Statina? Qui ensuite ne voue à la malédiction la tête tout entière de son fils, ou n'excepte quelque cheveu, ou ne coupe la totalité avec un rasoir, ou ne l'enchaîne par quelque sacrifice, ou ne le marque de quelque sceau sacré, pour quelque superstition en l'honneur de la patrie ou des aïeux, particulière ou publique? C'est dans cet état qu'un esprit démoniaque trouva Socrate encore enfant. C'est ainsi que l'on assigne à chacun son génie, qui est le nom des démons. Tant il est vrai qu'aucune naissance n'est pure, des païens veux-je dire. De là vient que l'Apôtre déclare « que les deux sexes » ayant été sanctifiés, engendrent des saints, non moins » par la prérogative de la semence, que par la loi de l'in- » stitution. D'ailleurs, ajoute-t-il, ils naîtraient impurs; » comme voulant faire entendre que les enfants des fidèles sont désignés néanmoins à la sainteté, et conséquemment au salut, afin que par le gage de cette espérance, il vînt en aide aux mariages, qu'il avait jugé à propos de maintenir. D'ailleurs il se souvient de l'oracle du Seigneur : « Quiconque ne renaîtra point de l'eau et de l'esprit, ne » pourra entrer dans le royaume de Dieu. »

XL. Ainsi, toute ame naît dans Adam, jusqu'à ce qu'elle renaisse dans le Christ, impure aussi long-temps qu'elle n'a pas pris cette seconde naissance. Or, elle est pécheresse, parce qu'elle est impure, soumise à la honte par son association avec la chair. Car quoique la chair « sui- » vant laquelle il nous est interdit de marcher, dont les

» œuvres sont condamnées parce qu'elle est en lutte contre » l'esprit, et à cause de laquelle les hommes sont appelés » charnels, soit une chair pécheresse, » toutefois elle n'est pas ignominieuse de son chef. En effet, elle n'a par son propre fonds ni la réflexion, ni le sentiment pour conseiller, ou pour ordonner le péché. Et comment en serait-il autrement, puisqu'elle n'est qu'un ministère. Encore est-elle un ministère, non pas à la manière d'un esclave, ou d'un ami d'un rang inférieur : il y a là des ames; mais à la manière d'une coupe, ou de tout autre corps de cette nature, où l'ame est absente. En effet, la coupe fournit son ministère à l'homme altéré; mais si celui qui a soif ne prépare lui-même la coupe, la coupe ne le servira point. Tant il est vrai qu'aucune propriété de l'homme ne réside dans la matière terrestre; la chair n'est pas homme, comme étant une autre faculté de l'ame, ni une autre personne, elle est chose d'une substance absolument différente, et d'une autre nature, attachée à l'ame toutefois, comme un meuble, comme un instrument pour les diverses fonctions de la vie. Les Ecritures adressent donc des reproches à la chair, parce que, dans les œuvres de la volupté, de la gourmandise, de l'ivresse, de la colère, de l'idolâtrie, et dans tous les autres actes charnels, l'ame n'exécute rien sans le concours de la chair, non par la volonté, mais par les effets. Enfin la volonté de pécher, même lorsqu'elle n'est pas accompagnée de l'acte, est imputée constamment à l'ame : « Quiconque regarde une » femme avec convoitise, a commis l'adultère dans son » cœur. »

Au reste, qu'est-ce que la chair sans l'ame? que peut-elle seule conséquemment dans les œuvres de vertu, de justice, de patience, de chasteté? Or, quelle contradiction que d'attribuer des crimes à une substance à laquelle on n'accorde pas même de bons enseignements qui lui soient propres! Mais la substance par le ministère de laquelle se commet le délit est recherchée, afin que celle qui a

péché devienne plus solidaire, sans dispenser de l'accusation celle qui lui a prêté son ministère. L'odieux s'attache plus fortement au chef, lorsque l'on incrimine les divers acteurs : celui qui ordonne est plus sévèrement châtié, quoique celui qui s'est contenté d'obéir ne soit pas excusé.

XLI. Ainsi le mal de l'ame, outre celui qui est semé après coup par l'arrivée de l'esprit malfaisant, a sa source antérieure dans une corruption originelle, en quelque façon inhérente à la nature. Car, ainsi que nous l'avons dit, la corruption de la nature est comme une autre nature, ayant son dieu et son père, à savoir l'auteur de la corruption lui-même, de telle sorte néanmoins qu'il n'exclue pas le bien de l'ame, suréminent, divin et pur, le bien proprement inhérent à sa nature. En effet, ce qui vient de Dieu, s'éteint moins qu'il ne se voile. Il peut être voilé, parce qu'il n'est pas Dieu ; il ne peut s'éteindre, parce qu'il vient de Dieu. C'est pourquoi, de même que la lumière arrêtée par quelque obstacle, demeure, quoique sans briller, si l'obstacle est assez épais, de même le bien, étouffé dans l'ame par le mal, d'après l'intensité de celui-ci, ou disparaît complètement, en cachant sa lumière, ou bien rayonne par toutes les issues aussitôt qu'il a reconquis sa liberté. Ainsi, il y a des méchants et des hommes vertueux, quoique nous ayons tous une ame de semblable nature : ainsi se rencontre quelque bien dans les plus pervers, quelque mal dans les plus vertueux, parce que Dieu seul est sans péché, « et que le Christ est le seul » homme sans péché, » attendu que le Christ est Dieu. Ainsi encore la divinité de l'ame, en vertu de son bien antérieur, éclate en présages, et la conscience prend une voix pour rendre témoignage à Dieu : « O Dieu bon ! — » Dieu me voit ! — Je m'abandonne à Dieu ! » Voilà pourquoi il n'y a point d'ame sans souillures, parce qu'il n'y a point d'ame qui n'ait la semence du bien. Conséquemment, lorsqu'elle parvient à la foi, régénérée par l'eau et par une vertu supérieure dans cette seconde naissance, après qu'est

arraché le voile de son ancienne corruption, elle contemple sa lumière dans tout son éclat. Elle est reçue aussi par l'Esprit saint, de même que dans sa première naissance par l'Esprit profane. La chair accompagne l'ame dans son union avec l'Esprit, comme un esclave qui fait partie de la dot, dès-lors n'étant plus la servante de l'ame, mais de l'esprit. O bienheureuse alliance, si elle ne commet pas l'adultère!

XLII. Il nous reste maintenant à parler de la mort, afin que le traité se termine là où l'ame elle-même a consommé ses œuvres, quoiqu'Epicure, par un sophisme assez répandu, ait nié que nous fussions soumis à la mort. En effet, ce qui se dissout, dit-il, est privé de sentiment. Ce qui est privé de sentiment n'a rien de commun avec nous. — Fort bien! Mais ce qui se dissout, et ce qui est privé de sentiment ce n'est pas la mort, mais l'homme qui l'endure. L'homme a donné prise sur son corps à celle dont il subit l'action. Que s'il est dans la nature de l'homme d'endurer la mort, qui dissout la matière et enlève le sentiment, quelle extravagance que de dire! Une si grande puissance n'a rien à démêler avec l'homme! Sénèque (1) a dit avec plus de précision : « Tout finit avec la mort, » jusqu'à la mort elle-même. » S'il en ainsi, la mort aura donc action sur elle-même, puisqu'elle finit elle-même, à plus forte raison donc sur l'homme, dans la destruction duquel elle finit, au milieu de toutes les ruines. La mort nous est étrangère! donc la vie nous est étrangère. Si, en effet, le principe qui nous dissout est hors de nous, celui par lequel nous existons est également hors de nous. Si la privation du sentiment nous importe peu, l'acquisition du sentiment nous est indifférente. Mais que celui qui tue l'ame tue aussi la mort. Pour nous, nous traiterons de la vie posthume, et de l'autre manière d'être de l'ame, ainsi

(1) Sénèque le tragique : « *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.* »
(In Troade.)

que nous traiterons de la mort à laquelle nous appartenons, s'il est vrai qu'elle nous appartienne. Enfin le sommeil, qui en est le miroir, n'est pas une matière étrangère à ce traité.

XLIII. Discutons d'abord sur le sommeil ; nous chercherons ensuite ce que devient l'ame après la mort. Le sommeil n'est pas quelque chose de surnaturel, comme il plaît à certains philosophes de le soutenir, lorsqu'ils lui assignent pour cause des raisons en dehors de la nature. Les stoïciens voient dans le sommeil l'affaissement de la vigueur des sens ; les épicuriens, la diminution de l'esprit animal ; Anaxagore avec Xénophane, une défaillance ; Empédocle et Parménide, un refroidissement ; Straton, la séparation de l'esprit né avec l'homme ; Démocrite, un dénuement d'esprit ; Aristote, un engourdissement de la chaleur qui environne le cœur. Pour moi, je ne crois pas avoir jamais dormi de manière à reconnaître quelqu'une de ces assertions. En effet, je n'irai pas croire que la défaillance soit le sommeil, qui est plutôt l'opposé de la défaillance, qu'il fait disparaître. Il est vrai de dire que l'homme est plutôt fortifié que fatigué par le sommeil. D'ailleurs, le sommeil ne naît pas toujours à la suite de la fatigue ; et cependant quand il vient d'elle, elle n'existe plus. Je n'admettrai pas davantage le refroidissement, ni un engourdissement de la chaleur qui environne le cœur, puisque les corps s'échauffent tellement par le sommeil, que la répartition des aliments pendant le sommeil ne s'exécuterait pas aisément par une chaleur précipitée, pas plus que par les lenteurs du refroidissement, si le sommeil nous refroidissait. Il y a plus. La sueur est le témoignage d'une digestion brûlante. Enfin on dit que l'estomac cuit les aliments, ce qui est un effet de la chaleur et non du froid. Par conséquent, l'immortalité de l'ame ne nous permet de croire ni à une diminution de l'esprit animal, ni à la rareté de l'esprit, ni à la séparation de l'esprit né avec nous ; l'ame périt si on l'amoindrit.

Il reste à examiner si nous pouvons dire avec les stoïciens que le sommeil est le relâchement de la vigueur des sens, puisqu'il n'amène que le repos du corps et non celui de l'ame. L'ame, en effet, toujours active, toujours en exercice, ne succombe jamais au repos, chose étrangère à l'essence de l'immortalité; car rien de ce qui est immortel n'admet la fin de son action; or le sommeil est la fin de l'action. En un mot, le corps, soumis à la mortalité, est le seul dont l'action soit interrompue par le repos. Celui donc qui doutera que le sommeil soit conforme à la nature, a déjà, il est vrai, les philosophes qui révoquent en doute la distinction entre les choses naturelles et extra-naturelles, pour lui apprendre qu'il peut attribuer à la nature les choses qu'il estimait hors de la nature, parce qu'elle leur a donné un mode d'existence, tel qu'elles paraissent en dehors de la nature, et conséquemment ou toutes naturelles, ou toutes contraires à la nature. Mais chez nous il pourra entendre ce que suggère la contemplation de Dieu, auteur de tout ce qui est l'objet de la discussion. Nous croyons en effet que la nature, si elle est quelque chose, est une œuvre raisonnable de Dieu. Or, la sagesse préside au sommeil, qui est si favorable, si utile, si nécessaire, qu'aucune ame ne subsiste long-temps sans lui. N'est-ce pas lui qui répare les corps, renouvelle les forces, témoigne de la santé, suspend les travaux, guérit les fatigues? N'est-ce pas pour que nous en goûtions les légitimes douceurs que le jour disparaît et que la nuit revient régulièrement, enlevant même aux objets leur couleur? Que si le sommeil est chose vitale, salutaire, secourable, il n'y a rien de ce genre qui ne soit raisonnable, rien qui ne soit naturel. Ainsi les médecins relèguent hors des limites de la nature tout ce qui est le contraire d'une chose vitale, salutaire, secourable. Car en déclarant que les affections frénétique et cardiaque, opposées au sommeil, sont en dehors de la nature, ils ont décidé d'avance que le sommeil était conforme à la nature. De plus, en remarquant qu'il n'était

pas naturel dans la léthargie, ils attestent avec nous que le sommeil est naturel lorsqu'il est dans ses conditions. Toute propriété naturelle, en effet, s'anéantit par défaut ou par excès, tandis qu'elle se conserve dans les limites de sa mesure. Ainsi une chose sera naturelle dans son essence, qui cessera de l'être si elle s'affaiblit ou s'exagère. Qu'arrivera-t-il, si vous retranchez l'aliment et la boisson des lois de la nature? car la préparation au sommeil est là principalement. Il est certain que l'homme en fut comme rassasié dès le commencement de sa nature. Si tu cherches à t'instruire auprès de Dieu, tu verras Adam, principe du genre humain, goûter le sommeil avant de soupirer après le repos, s'endormir avant d'avoir vaqué au travail, que dis-je? avant d'avoir mangé, avant d'avoir parlé, afin de nous apprendre que le sommeil naturel est une faculté qui domine toutes les autres facultés naturelles.

De là vient que nous regardons le sommeil, même alors, comme une image de la mort. Si, en effet, Adam figurait le Christ, le sommeil d'Adam était la mort du Christ dormant un jour dans la mort, afin que l'Église, véritable mère des vivants, fût figurée par la blessure qui ouvrit son côté. Voilà pourquoi un sommeil si silutaire, si rationnel, est pris déjà pour modèle de la mort commune au genre humain. Dieu, qui d'ailleurs n'a rien établi dans ses dispensations qui n'ait sa figure, a voulu, d'après le paradigme de Platon, ébaucher tous les jours plus complètement sous nos yeux le dessein de l'origine et de la fin humaines, tendant ainsi la main à notre foi, afin de lui venir mieux en aide par des images et des paraboles, dans les discours comme dans les choses. Il expose donc à tes regards le corps brisé par la puissance bienfaisante du sommeil, abattu par l'agréable nécessité du repos, dans un état d'immobilité tel qu'il fut gisant avant de vivre, tel qu'il sera gisant après la mort, témoignage de sa formation et de sa sépulture, et attendant l'ame, comme s'il ne l'avait pas encore, ou qu'elle lui fût déjà retirée. Mais

l'ame est affectée de telle sorte qu'elle semble exercer ailleurs son activité, apprenant ainsi à s'absenter un jour en dissimulant déjà sa présence; toutefois elle rêve pendant cet intervalle sans se reposer, sans se livrer à l'inaction, sans asservir au joug du sommeil sa nature immortelle. Elle prouve qu'elle est toujours mobile; sur terre, sur mer, elle voyage, commerce, s'agite, travaille, joue, se plaint, se réjouit, poursuit ce qui est licite et ce qui ne l'est pas, montre que, même sans le corps, elle peut beaucoup, parce qu'elle est pourvue de ses organes, mais éprouve néanmoins la nécessité d'imprimer de nouveau le mouvement au corps. Ainsi le corps, rendu à ses fonctions lorsqu'il s'éveille, te confirme la résurrection des morts. Telle sera la raison naturelle et la nature raisonnable du sommeil. Jusque par l'image de la mort, tu es initié à la foi, tu nourris l'espérance, tu apprends à mourir et à vivre, tu apprends à veiller pendant que tu dors.

XLIV. Au reste, on dit d'Hermotime qu'il était privé d'ame pendant le sommeil, parce qu'elle s'échappait par intervalle du corps de cet homme, qui restait vide. Sa femme révéla ce secret. Ses ennemis, l'ayant trouvé endormi, le brûlèrent comme mort. Son ame, rentrée trop tard, s'imputa, j'imagine, cet homicide. Les habitants de Clazomène consolèrent Hermotime par un temple; aucune femme n'y paraît, à cause de la honte de son épouse. Pourquoi cette fable? De peur que la crédulité du vulgaire, déjà enclin à s'imaginer que le sommeil n'est que la retraite de l'ame, ne soit fortifiée par cet exemple d'Hermotime. Il s'agissait de quelque sommeil plus pesant, comme qui dirait un incube, ou bien de quelque affection, que Soranus (1) oppose à la précédente, excluant l'incube, ou tout autre maladie semblable, d'où est venue la fable qu'Epiménide avait dormi près de cinquante ans. Néron, d'après Suétone, et Thrasimède, d'après Théopompe, n'ont ja-

(1) Soranus niait l'*incube* et admettait le *succube*.

mais rêvé, excepté pourtant Néron, vers la fin de sa vie, après ses terreurs. Mais que répondre, si Hermotime fut si immobile que le repos de son ame, inactive pendant le sommeil, fut pris pour sa séparation d'avec le corps? Il faut admettre toute espèce de conjecture plutôt que cette licence de l'ame s'échappant ainsi avant la mort, et cela continuellement, par une sorte d'habitude. Si, en effet, on me disait qu'il arrive à l'ame, comme au soleil et à la lune, une sorte d'éclipse, je me persuaderais que cela procède d'en haut : il est convenable que l'homme soit averti, ou épouvanté par Dieu, qui le frappe d'une mort temporaire, comme par un éclair rapide, si toutefois il n'était pas plus naturel de croire que c'est là un songe, puisque ces avertissements devraient arriver plutôt pendant la veille.

XLV. Nous sommes contraints ici d'exprimer l'opinion des Chrétiens sur les songes, attendu qu'ils sont les accidents du sommeil, et les élans non médiocres d'une ame que nous avons déclarée toujours occupée et agissante par la perpétuité du mouvement, ce qui est une preuve de sa divinité et de son immortalité. Ainsi, lorsque le repos arrive pour les corps, dont il est le soulagement spécial, l'ame, dédaignant un soulagement qui lui est étranger, ne se repose pas, et si le ministère des membres corporels lui manque, elle se sert des siens. Figure-toi un gladiateur sans armes, ou un cocher sans char, reproduisant, par leurs gestes, les habitudes et les efforts de leur art : quel combat! quelle rivalité! Toute cette agitation est vaine; il leur semble néanmoins qu'elle est vraie, quoiqu'elle n'ait rien de vrai. Il y a là des actes, mais pas d'effets. Nous appelons du nom d'*extase* cette puissance par laquelle l'ame est emportée ailleurs, comme dans une sorte de démence. Ainsi, à l'origine de la création, le sommeil fut consacré avec l'extase. « Et Dieu envoya l'extase à Adam, et il s'en» dormit. » Le sommeil, en effet, amena le repos du corps; l'extase, au contraire, envahit l'ame pour l'arracher au

repos : de là le sommeil mêlé ordinairement à l'extase, et la nature de l'extase formée sur celle d'Adam. D'ailleurs, nos songes nous réjouissent, nous attristent, nous épouvantent; avec quelle douceur! avec quelle anxiété! avec quelle torture! tandis que de fantastiques imaginations ne nous troubleraient aucunement, si nous étions maîtres de nous-mêmes pendant que nous rêvons. Enfin, les bonnes œuvres sont inutiles dans le sommeil, et les fautes ont leur sécurité, puisque nous ne serons pas plus condamnés pour un fantôme de volupté, que couronnés pour un fantôme de martyre.

Et comment, me diras-tu, l'ame se souvient-elle de ses songes, puisqu'elle ne peut avoir la conscience de ses opérations? Telle sera la propriété de cette démence, parce qu'au lieu de provenir de la maladie, elle a sa raison dans la nature; car elle ne bannit pas l'esprit, elle le détourne. Autre chose est renverser, autre chose mouvoir, autre chose est détruire, autre chose agiter. Conséquemment, ce que fournit la mémoire est le fait d'un esprit sain; ce qu'un esprit sain poursuit dans l'extase, sans en perdre la mémoire, est un espèce de démence. Voilà pourquoi cet état s'appelle rêve et non aliénation; voilà pourquoi nous sommes alors dans notre sens, ou jamais. Car, quoique notre raison soit voilée en ce moment, elle n'est pas éteinte, si ce n'est qu'alors elle peut paraître superflue; or, la vertu propre à l'extase, c'est de nous apporter les images de la sagesse aussi bien que de l'erreur.

XLVI. Voilà que nous sommes contraints de discuter la nature des songes eux-mêmes par lesquels l'ame est mise en mouvement. Et quand parviendrons-nous à la mort? Ici, je répondrai quand Dieu le permettra. Ce qui doit arriver ne se fait pas attendre longtemps.

Epicure, en débarrassant la divinité de tout soin, en détruisant le plan de l'univers, et en livrant ce monde complètement passif au hasard et à la fortune, a jugé que les songes étaient absolument vains. Or, s'il en est ainsi, la

vérité sera sujette aux vicissitudes, parce que je n'admets pas, que tout étant livré nécessairement au hasard, la vérité seule en soit affranchie. Homère assigne deux portes aux songes : la porte de corne, pour la vérité; la porte d'ivoire, pour le mensonge. On peut apercevoir, dit-on, à travers la corne, tandis que l'ivoire n'est pas transparent. Aristote, renchérissant sur ce mensonge, reconnaît cette opinion pour vraie. Les habitants de Telmesse (1) attachent un sens à tous les songes : s'ils ne l'entrevoient pas, ils accusent la faiblesse de leur pénétration. Or, quel est l'homme assez étranger à l'humanité pour n'avoir pas reconnu quelquefois la fidélité de telle ou telle vision? Je veux faire rougir Epicure, en ne disant qu'un mot des plus connus. Suivant Hérodote, Astyage, roi des Mèdes, vit en songe un fleuve sortir du sein de Mandane, sa fille, encore vierge, et inonder toute l'Asie. De même, dans l'année qui suivit le mariage de Mandane, il vit encore une vigne sortie du même lieu, ombrager toute l'Asie. Charon de Lampsaque rapporta ce fait avant Hérodote. Les devins, qui en conclurent que son fils était destiné à un grand œuvre, ne le trompèrent pas. Cyrus, en effet, inonda et opprima l'Asie. Philippe le Macédonien, avant d'être père, avait vu le sein d'Olympiade, son épouse, fermé par un anneau. Le sceau était un lion; il en avait auguré que toute postérité lui était interdite, parce que le lion, j'imagine, n'est père qu'une fois. Aristodème, ou bien Aristophon, conjecturant que rien de vide n'est scellé, lui annonça que c'était le présage d'un fils, et même d'un grand conquérant. Tous ceux qui savent ce que fut Alexandre, reconnaissent, dit Ephore, le lion de l'anneau. Il y a mieux, une femme d'Himéra (2) vit en songe la tyrannie que Denys devait faire peser sur la Sicile : ainsi le raconte Héraclide. Laodice, mère de Séleucus, prévit qu'il régnerait sur l'Asie, avant de lui avoir donné le jour. C'est Euphorion qui le publia.

(1) Ville de Carie. — (2) Ville de Sicile.

Je lis aussi dans Strabon que ce fut en vertu d'un songe que Mithridate s'empara du Pont. J'apprends de Callisthène que l'Illyrien Balaris étendit sa domination depuis les Molosses jusqu'à la Macédoine, à la suite d'un songe.

Les Romains, eux aussi, connurent la vérité des songes. Un songe avait montré à Cicéron, dans un jeune enfant que n'environnait aucun honneur, qui n'était encore que Jules Octave, et inconnu à lui-même, le restaurateur de l'empire, et le futur Auguste qui apaiserait les tempêtes civiles. Ce songe est consigné dans la vie de Vitellius (1).

Mais le songe, ne se bornant point à prédire l'élévation et la puissance, annonce encore les périls et les catastrophes. Ainsi, Auguste, malade à la journée de Philippes, échappa au poignard de Brutus et de Cassius, et ensuite à un danger encore plus imminent, en abandonnant sa tente, sur une vision d'Artorius (2).

Ainsi la fille de Polycrate, de Samos, l'ayant vu en songe, baigné par Jupiter, et parfumé par le soleil, prévit qu'il périrait sur la croix. Le sommeil révèle encore les honneurs et les talents; il découvre les remèdes; il dénonce les vols; il indique les trésors. La nourrice de Cicéron augura sa grandeur future, même dès son berceau. Le cygne qui s'envole du sein de Socrate, en charmant l'oreille des hommes, c'est Platon, son disciple. L'athlète Cléonyme est guéri pendant son sommeil par Achille. Sophocle le tragique retrouve dans un songe

(1) Suétone. — Plutarque, Vie de Cicéron. — Cicéron, dans sa lettre à Octave.

(2) *Voyez* Plutarque, Vie de Brutus. — Suétone, Vie de César. — Lactance raconte aussi le fait : *Illud, inquit, somnium non fuit minoris admirationis, quo Cæsar Augustus dicitur esse servatus. Nam cum bello civili Brutiano implicitus, gravi morbo abstinere prælio statuisset, medico ejus Artorio Minervæ species observata est, monens ne propter corporis imbecillitatem castris se contineret Cæsar. Itaque in aciem lecticâ perlatus est et eadem die castra à Bruto capta sunt.*

la couronne d'or qui avait été dérobée à la citadelle d'Athènes. L'acteur tragique Néoptolème, averti en songe par Ajax lui-même, sauve de la destruction le tombeau de ce guerrier, sur le rivage de Rhétée, devant Troies; et, en relevant ces pierres qui tombaient en ruines, il revient chargé d'or. Que de commentateurs, que d'historiens pour affirmer cette circonstance! Artémon, Antiphon, Straton, Philochorus, Epicharme, Sérapion, Cratippe, Denys de Rhodes, Hermippe, toute la littérature du siècle. Seulement, je rirai ou jamais de celui qui a cru pouvoir nous persuader que Saturne est le premier qui ait rêvé, à moins qu'Aristote aussi ne soit le premier qui ait vécu. Pardonnez-moi de rire. Au reste, Epicharme, avec Philochorus l'Athénien, assigne aux songes le premier rang entre toutes les divinations. L'univers, en effet, est rempli d'oracles de cette nature, tels que celui d'Amphiaraüs à Orope, d'Amphiloque à Mallé, de Sarpédon dans la Troade, de Trophonius dans la Béotie, de Mopsus en Sicile, d'Hermione en Macédoine, de Pasiphaé en Laconie. Hermippe de Béryte te racontera avec satiété, dans cinq volumes, tous les autres oracles, avec leurs origines, leurs rites, leurs historiens, et ensuite toute l'histoire des songes. Mais les stoïciens aiment mieux dire que Dieu, veillant sur l'humanité, qui est son œuvre, outre le secours des arts et des sciences divinatoires, nous donna aussi les songes comme l'assistance particulière d'un oracle naturel.

Voilà sur les songes la vérité telle que nous devons la consigner nous aussi, et avec son interprétation. Quant aux autres oracles où il n'est pas question de sommeil, qu'en dirons-nous, sinon qu'il faut les attribuer à la fourberie démoniaque de ces esprits qui habitaient alors dans ces hommes eux-mêmes ou qui ressuscitèrent leurs mémoires, pour établir le théâtre de leur malice, se donnant là encore pour des dieux, et trompant à dessein les hommes par leurs remèdes, par leurs avertissements, par leurs prédictions, bienfaits qui tuent en secourant, puisqu'ils

n'ont d'autre but en secourant que de détourner l'esprit de la recherche du Dieu véritable, en lui insinuant un dieu mensonger? Conséquemment leur puissance n'est ni contenue ni circonscrite dans les murailles d'un sanctuaire. Elle se répand au-dehors, circule çà et là, et par intervalles elle est libre, afin que personne ne doute que les maisons elles-mêmes sont aux démons, et qu'ils assiégent les hommes de leurs illusions, non-seulement dans les temples, mais jusque dans les lieux les plus secrets.

XLVII. Nous déclarons donc que les songes nous sont envoyés la plupart du temps par les démons, quoique vrais et secourables parfois, mais toujours avec le but que nous avons signalé, le mensonge et la fourberie; à plus forte raison quand ils sont vains, trompeurs et obscurs, pleins d'illusions et impudiques. Faut-il nous étonner que les images appartiennent aux mêmes maîtres que les choses? Mais au Dieu qui a promis « que son esprit » se répandrait sur toute chair, et que ses serviteurs et » ses servantes prophétiseraient et auraient des visions, » il faut attribuer les songes qui seront conformes à sa grâce, tous ceux qui sont honnêtes, vertueux, prophétiques, révélateurs, édifiants, sous forme d'appel, dont la largesse a coutume de couler jusque sur les profanes, parce que « Dieu distribue également aux justes et aux injustes ses » rosées et ses soleils. » En effet, Nabuchodonosor n'a-t-il pas un songe qui lui est envoyé par Dieu? La plupart des hommes n'apprennent-ils pas à connaître Dieu par des visions? Ainsi, de même que la miséricorde de Dieu se répand sur les païens, de même, les saints sont exposés à la tentation de l'esprit mauvais qui ne les quitte jamais, profitant de leur sommeil pour se glisser en eux, s'il ne peut y parvenir pendant qu'ils veillent.

La troisième espèce de songes se composera de ceux que l'ame semble se créer à elle-même par le souvenir de ce qui l'a frappée. Or, puisque l'ame ne peut rêver à son gré, car ainsi le pense Epicharme, comment sera-t-elle

cause pour elle-même de quelque vision? Faut-il abandonner cette catégorie à une action naturelle, en réservant à l'âme, même en extase, la faculté de reproduire ce qui l'a ébranlée?

Mais les songes qui paraîtront ne provenir ni de Dieu, ni du démon, ni de l'ame, sans pouvoir être attendus, ni expliqués, ni rapportés, il faut les attribuer proprement à l'extase et à ses propriétés.

XLVIII. On assure que les songes les plus certains et les plus raisonnables sont ceux qui surviennent vers la fin de la nuit, parce qu'alors la vigueur de l'ame se dégage, et que le sommeil se retire. Quant aux saisons de l'année, c'est au printemps qu'ils sont plus paisibles; la raison en est que l'été relâche les ames; l'hiver les endurcit en quelque façon; l'automne, qui d'ailleurs met en péril la santé, les amollit par le suc de ses fruits. Il en est de même de la position du corps pendant le sommeil. Il ne faut dormir ni sur le dos, ni sur le côté droit, ni l'intérieur du corps renversé, parce que le lieu des sens est troublé quand les cavités de la poitrine sont dérangées, et que la compression du foie met l'esprit à la gêne. Mais ce sont là, j'imagine, d'ingénieuses conjectures plutôt que des preuves certaines, quoique Platon en soit l'auteur. Peut-être même ces circonstances proviennent-elles du hasard. Autrement, les songes arriveront à volonté, si on peut les diriger. Car il s'agit d'examiner en ce moment les règles que l'opinion d'une part, la superstition de l'autre, prescrivent pour les songes au sujet des aliments qu'il faut prendre ou éviter. Il y a superstition, lorsque le jeûne est ordonné à ceux qui doivent consulter l'oracle, afin que l'abstinence amène la pureté : il y a simple opinion, lorsque les disciples de Pythagore rejettent la fève pour le même but, parce que c'est un aliment lourd et indigeste. Mais les trois frères, compagnons de Daniel, qui se contentèrent de légumes pour ne pas se souiller par les viandes, placées sur la table du roi, mé-

ritèrent surtout de Dieu la faveur et l'interprétation des songes. Pour moi, j'ignore si je suis le seul, mais le jeûne me fait rêver si bien, que je ne m'aperçois pas avoir rêvé.

— Quoi donc! me diras-tu, la sobriété est-elle indifférente sur ce point?

— Loin de là; elle est aussi nécessaire là-dessus que partout ailleurs : si elle profite à la superstition, à plus forte raison à la religion. Les démons l'exigent de leurs rêveurs, pour qu'elle serve d'introduction à leur divinité, parce qu'ils savent qu'elle est familière à Dieu. D'ailleurs Daniel ne s'est-il pas privé d'aliments pendant l'espace de trois semaines? Mais dans quel but? afin de se concilier Dieu par l'exercice de la mortification, et non pour attirer l'intelligence et la sagesse sur son ame qui aspirait à rêver, comme si la révélation devait s'obtenir autrement que par l'extase. Ainsi la sobriété ne servira point à faire naître l'extase, mais elle sera comme la recommandation de l'extase pour qu'elle s'accomplisse en Dieu.

XLIX. Les enfants ne rêvent pas, dit-on, puisque toutes les facultés de leur ame sont encore comme ensevelies, à cause de la faiblesse de leur âge. Que ceux qui le pensent remarquent leurs soubresauts, leurs signes et leurs sourires pendant leur sommeil, afin de se convaincre par les faits que les mouvements de l'ame qui sommeille éclatent facilement à la surface, à travers la délicatesse de la chair. On veut que les Atlantes, peuple de la Lybie, dorment d'un sommeil dont ils ne se souviennent pas; on en conclut la stupeur de l'ame. Or, ou la renommée, qui souvent calomnie les barbares, a trompé Hérodote; ou bien une grande multitude de démons de cette nature règne dans cette contrée. S'il est vrai qu'Aristote parle d'un certain héros de Sardaigne, qui privait de visions ceux qui dormaient dans son temple, il en résulte qu'il est à la fantaisie des démons de chasser ou d'amener les songes, si bien que les songes tardifs de Néron et l'absence merveilleuse de

songes chez Thrasimède partent de la même source. Mais nous, nous faisons remonter les songes à Dieu. Pourquoi donc les Atlantes n'auraient-ils pas aussi des songes envoyés par Dieu, ne fût-ce que par cette raison, qu'il n'y a pas de nation étrangère à Dieu, puisque « l'Evangile brille » sur toute la terre et jusqu'aux extrémités du monde? » La renommée a-t-elle donc menti à Aristote, ou bien les démons disposent-ils encore des songes, loin de nous imaginer qu'aucune nature d'ame soit exempte de songes?

L. En voilà suffisamment sur l'image de la mort, c'est-à-dire sur le sommeil; suffisamment aussi sur les opérations du sommeil, c'est-à-dire sur les songes. Abordons maintenant la cause de notre sortie de ce monde, ou, en d'autres termes, parlons de la mort, parce qu'il ne faut pas la passer sous silence, quoiqu'elle soit le terme de toutes les discussions. Nous déclarons par la bouche du genre humain tout entier que la mort est la dette de la nature. Tel est le décret prononcé par Dieu, tel est le pacte signé par tout ce qui naît, afin de réfuter par là non-seulement l'extravagance d'Epicure, quand il nie que nous ayons rien de commun avec cette dette, mais encore de couvrir d'ignominie la démence de l'hérétique Ménandre le Samaritain, qui assure que la mort, loin d'avoir quelque chose à démêler avec ses disciples, ne les atteint même pas. En effet, ajoute-t-il, j'ai été délégué par la suprême et mystérieuse puissance, pour que les hommes revêtus de mon baptême soient mis sur le champ en possession de l'immortalité, de l'incorruptibilité et de la résurrection. Nous lisons, il est vrai, qu'il existe un grand nombre d'eaux merveilleuses. La source vineuse de Lynceste engendre l'ivresse; la fontaine démoniaque de Colophon produit la fureur; le poison de Nonacris, en Arcadie, tua Alexandre; il y eut aussi en Judée, avant le Christ, un lac médicinal. Le poète nous raconte que le marais du Styx détruit la mort. Mais Thétys cependant pleura son fils. Ainsi, quand même Ménandre plongerait les siens dans le

Styx, il n'en faudrait pas mourir pour arriver au Styx ; car c'est dans les enfers qu'on place le Styx. Quelle est donc et où se trouve cette eau d'une vertu merveilleuse dont Jean-Baptiste ne fit jamais usage, et que le Christ lui-même n'enseigna point à ses disciples ? Quel est ce baptême de Ménandre ? Il est magique, sans doute. Mais pourquoi est-il si rare, si mystérieux, et destiné à si peu d'hommes ? La rareté d'un sacrement auquel est attaché tant de sécurité et de certitude, qu'il dispense même de mourir pour Dieu, me devient suspecte, puisqu'au contraire toutes les nations gravissent déjà « la montagne du Seigneur et le » temple du Dieu de Jacob, » qui réclame par la voie du martyre la mort qu'il a exigée de son Christ lui-même. Personne n'accordera sans doute à la magie la vertu d'affranchir de la mort, ou de rendre à la vigne une nouvelle vie en renouvelant son âge. Médée elle-même ne l'a pas pu pour un homme, quoiqu'elle l'ait pu pour un animal. Enoch et Élie furent enlevés à la terre : rien de leur corps ne fut retrouvé, parce que leur mort a été différée : d'ailleurs ils sont tenus à l'écart pour mourir, destinés à éteindre dans leur sang les fureurs de l'Antechrist. Jean est mort aussi, Jean qui, on l'espérait vainement, devait nous rester jusqu'à l'avénement du Christ. En effet, la plupart des hérésies s'emparent de nos exemples, empruntant ainsi leurs arguments à une religion qu'ils attaquent. Enfin je ne veux que cette preuve abrégée : Où sont ceux que Ménandre a baptisés lui-même ? ceux qu'il a plongés dans son Styx ? Qu'ils approchent, qu'ils se montrent devant nous, ces apôtres éternels ! que mon Thomas les voie, qu'il les entende, qu'il les touche ; et il est convaincu.

LI. L'œuvre de la mort est assez connue ; elle sépare l'ame d'avec le corps, mais pour laisser à l'ame cette immortalité que plusieurs, faute d'être instruits par Dieu, défendent faiblement. Telle est même l'indigence de leurs raisonnements, qu'ils veulent nous persuader que certaines ames demeurent attachées au corps, même après la

mort. C'est dans ce sens que Platon, quoiqu'il envoie immédiatement au ciel les ames qu'il lui plaît, nous parle néanmoins, dans sa République (1), du cadavre d'un homme laissé sans sépulture, mais qui se conserva longtemps sans se corrompre, parce que l'ame ne l'avait pas abandonné. C'est dans ce sens que Démocrite remarque que les ongles et les cheveux croissent pendant quelque temps dans le tombeau. Or, la qualité de l'air peut avoir arrêté la dissolution de ce corps. En effet, ne se peut-il pas qu'un air plus brûlant, qu'un sol plus imprégné de sel, que la substance du corps elle-même, plus desséchée, enfin que le genre de mort, eussent enlevé d'avance à la corruption tous ses éléments? Quant aux ongles, comme ils sont l'origine des nerfs, il ne faut pas s'étonner que, dans la résolution et l'allongement des nerfs, ils s'allongent eux-mêmes, et paraissent s'étendre de plus en plus à mesure que la chair s'affaiblit. Les cheveux sont alimentés aussi par la cervelle, qui doit à son rempart secret de résister plus long-temps. D'ailleurs, chez les vivants eux-mêmes, la chevelure abonde ou disparaît suivant l'abondance de la cervelle. Tu as le témoignage des médecins.

Il y a plus. Il est certain qu'il ne demeure pas la moindre parcelle de l'ame dans le corps, condamné lui-même à disparaître un jour, aussitôt que le temps aura détruit tout le théâtre de ce corps. Voilà pourquoi quelques-uns ne veulent pas qu'on lui rende les honneurs funèbres par le feu, afin d'épagner le superflu de l'ame. Mais cette piété a son principe dans une autre cause qui, loin de ménager les restes de l'ame, a en horreur cette cruauté, même à l'égard du corps lui seul, parce que ce corps humain n'a pas mérité la barbarie de ce supplice.

D'ailleurs, l'ame étant indivisible, puisqu'elle est immortelle, nous oblige à croire que la mort est indivisible,

(2) Liv. 10.

survenant indivisiblement pour l'ame, non pas en tant qu'immortelle, mais en tant qu'indivisible. Or, la mort se divisera si l'ame se divise aussi, le superflu de l'ame devant mourir un jour : ainsi une portion de la mort demeurera avec une portion de l'ame. Qu'il existe des vestiges de cette opinion, je ne l'ignore pas. Je l'ai appris par l'exemple d'un des miens. J'ai connu une femme, née de parents chrétiens, morte dans la fleur de l'âge et de la beauté, peu de temps après un mariage unique. Elle s'était endormie dans la paix du Seigneur. Avant que l'on procédât à sa sépulture, au moment où le prêtre prononçait les prières, au premier souffle de l'oraison, elle écarta les mains de sa poitrine, les croisa dans l'attitude d'une suppliante, et ne les laissa retomber à leur place qu'après que les prières eurent été achevées.

Il court chez les nôtres un autre récit. On veut que dans un cimetière un corps se soit retiré pour céder l'espace à un autre corps que l'on plaçait auprès de lui. Si on raconte quelque chose de semblable chez les païens, c'est que Dieu déploie partout les signes de sa puissance pour servir de consolation aux siens, de témoignage aux étrangers. J'aime mieux attribuer cette merveille à Dieu qu'aux restes de l'ame, qui, s'ils existaient, auraient remué aussi leurs autres membres, et n'eussent-ils remué que leurs mains, ce n'eût pas été pour prier. Quant à ce corps, non-seulement il eût cédé la place à son frère, mais il se fût porté secours à lui-même, en changeant de situation. De quelque part que procèdent ces choses, il est certain qu'il faut les mettre sur le compte du prodige et du phénomène, plutôt que d'y voir le cours régulier de la nature. Si la mort n'arrive pas toute entière et d'une seule fois, elle n'existe pas. S'il reste une parcelle de l'ame, c'est la vie : la mort ne se mêlera pas plus à la vie que la nuit au jour.

LII. Cette œuvre de la mort, en d'autres termes la séparation du corps et de l'ame, sans vouloir parler ici de

la fin, naturelle ou fortuite, a été divisée en deux catégories par la volonté de l'homme, l'ordinaire et l'extraordinaire. Il attribue l'ordinaire à la nature : c'est toute mort paisible. Quant à l'extraordinaire, il la juge en dehors de la nature ; c'est toute mort violente. Pour nous, qui connaissons les origines de l'homme, nous posons hardiment en principe que l'homme n'était pas né mortel, mais qu'il l'est devenu par une faute, qui même n'était pas inhérente à sa nature. Toutefois on usurpe volontiers le nom de nature dans des choses qui semblent s'être attachées accidentellement à l'ame, depuis sa naissance. Car si l'homme avait été créé directement pour la mort, alors on pourrait imputer la mort à la nature. Or, qu'il n'ait pas été créé pour la mort, la preuve en est dans la loi elle-même qui tient suspendue sur sa tête une menace conditionnelle, et abandonne à la liberté de l'homme l'événement de la mort. Enfin, s'il n'avait pas péché, il ne serait jamais mort. N'appelons donc pas nature ce qui survient en vertu d'un choix qui a été offert, acte de volonté et non pas de nécessité, l'institution en fait foi. Conséquemment, quoique la mort ait mille formes diverses, de même que la nature des causes est variée, nous ne connaissons aucune manière de finir assez douce pour qu'elle ne soit pas amenée par la force. Cette loi elle-même qui opère la mort, toute simple qu'elle est, est une force. Quoi donc de plus puissant que cette cause qui interrompt une si grande société du corps et de l'ame, et arrache l'une à l'autre deux substances sœurs qui n'en formaient qu'une depuis la conception ? en effet, que l'on exhale l'esprit dans un transport de joie, comme le Spartiate Chilon, embrassant son fils vainqueur à Olympie ; que l'on meure de gloire, comme l'Athénien Clidème, pendant que les histrions avouent sa supériorité en lui offrant une couronne d'or ; ou dans un songe, comme Platon ; ou dans un accès de rire, comme Crassus, une mort qui surprend par une voie étrangère, qui chasse

l'ame par ce qui la flatte, qui apporte le trépas au moment où il est plus doux de vivre, dans l'allégresse, dans les honneurs, dans le repos, dans le plaisir, une pareille mort n'en est que beaucoup plus violente. Pareille est la force qui pousse les vaisseaux, lorsque, loin des écueils de Capharé, sans être battus par la tempête, sans être brisés par les vagues, poussés par des brises favorables, glissant sur la mer au milieu des chants de l'équipage, saisis tout à coup d'un déchirement intérieur, ils disparaissent avec toute leur sécurité. Il en est ainsi des naufrages de la vie, même lorsque la mort arrive paisiblement. Que le navire de notre corps s'en aille tout entier, ou mis en pièces, qu'importe, puisque la navigation de l'ame est arrêtée?

LIII. Fidèle à notre plan, nous suivrons l'ame dans le lieu où elle se rend, une fois nue et dégagée de sa dépouille. Toutefois, il faut achever auparavant ce qui concerne ce point, de peur que, s'appuyant sur les différents genres de mort que nous avons annoncés, on n'attende de nous sur chacun d'eux un examen qu'il faut abandonner plutôt aux médecins, juges naturels de tout ce qui regarde la mort, soit des causes, soit des conditions corporelles elles-mêmes. Toutefois, pour fortifier encore ici la preuve de l'immortalité de l'ame, en parlant de la mort, je toucherai occasionnellement un mot de cette manière de finir dans laquelle l'ame s'échappe par degré et de moment en moment. En effet, présentant l'aspect d'une défaillance progressive, elle se retire en paraissant se consumer, et par les lenteurs de son départ fournit l'idée qu'elle s'anéantit. Mais la cause tout entière réside dans le corps et vient du corps : car ce genre de mort, quel qu'il soit, est infailliblement la destruction ou des matières, ou des régions, ou des voies vitales; des matières, telles que le fiel et le sang; des régions, telles que le cœur et le foie; des voies vitales, telles que les veines et les artères. Ainsi, tandis que tous ces organes sont ravagés

dans le corps par un outrage particulier à chacun d'eux, nécessairement jusqu'à la ruine et le déchirement absolus de la vitalité, c'est-à-dire des fins, des enceintes, et des offices naturels, l'ame contrainte de se retirer elle-même à mesure que ses instruments, ses domiciles et ses espaces tombent en ruines, semble s'amoindrir aussi, à peu près comme le conducteur d'un char paraît défaillir quand la fatigue de ses chevaux trahit ses forces, privé de son secours, mais non atteint dans sa personne. De même, l'esprit animal, qui est le cocher du corps, tombe en défaillance, non pas en lui-même, mais dans son véhicule qui s'en va en lambeaux, abandonnant son œuvre, mais non sa vigueur, s'allanguissant dans son opération, mais non dans son essence, ruinant sa constance, mais non sa substance, parce qu'il cesse de paraître, mais non parce qu'il cesse d'être. Ainsi toute mort rapide, semblable à une faulx qui moissonne des têtes, et ouvrant d'un seul coup à l'ame une large porte; ou bien une force soudaine qui brise à la fois tous les organes de la vie, telle que l'apoplexie, cette ruine intérieure, n'apportent à l'ame aucun délai, et ne prolongent pas le supplice de son départ. Mais là où la mort est lente, l'ame abandonne selon qu'elle est abandonnée. Toutefois elle n'est pas fractionnée par ce genre de mort, elle est arrachée, et, ainsi arrachée, elle laisse croire que sa fin est une portion d'elle-même. Or, toute portion n'est pas coupée sur-le-champ, parce qu'elle est la dernière, et de ce qu'elle est exiguë, il ne s'ensuit pas qu'elle périsse aussitôt. Chaque fin correspond à sa série, chaque portion se rapporte au principe, et les restes qui sont en cohésion avec l'universalité, l'ame les attend au lieu de les abandonner : de sorte que, j'ose le dire, la dernière parcelle de la totalité est la totalité, parce que, pour être la plus petite et la dernière, elle n'appartient pas moins à l'ame. De là vient enfin que souvent l'ame, au moment même de son divorce, est plus puissamment agitée, que son intuition est plus lumineuse,

sa parole plus abondante, parce que, placée sur un théâtre plus élevé, et libre dans son action, elle énonce par les parcelles qui séjournent encore dans la chair ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle commence à connaître. Si, en effet, Platon compare le corps à une prison, l'Apôtre dit qu'il « est le temple de Dieu, » lorsqu'il est avec Jésus-Christ. Cependant il n'en est pas moins vrai que le corps enferme l'ame dans son enceinte, qu'il l'obscurcit, qu'il la souille par la lie et le contact de la chair. Voilà pourquoi la lumière ne lui parvient que confuse, et comme au travers d'un miroir de corne. Mais, il ne faut point en douter, lorsque par la violence de la mort elle est arrachée à la société de la chair, et purifiée par ce déchirement lui-même, il est certain qu'elle s'élance de la clôture du corps dans l'immensité, vers sa pure et incorruptible lumière. Elle se reconnaît aussitôt elle-même dans l'affranchissement de sa substance, et, rendue à sa liberté, elle revient à la divinité, comme si elle sortait d'un songe, comme si elle passait des fantômes à la réalité. Alors elle énonce ce qu'elle voit; alors elle tressaille d'allégresse ou frémit d'épouvante, selon les apparences de son domicile, et d'après l'aspect de l'ange chargé d'appeler les ames, le Mercure des poètes.

LIV. Nous répondons enfin à cette question : Où l'ame sera-t-elle conduite? La plupart des philosophes qui établissent l'immortalité de l'ame, quoiqu'ils la pervertissent à leur gré, tels que Pythagore, Empédocle, Platon; et ceux qui lui accordent une durée de quelque temps depuis sa sortie jusqu'à la conflagration de l'univers, tels que les stoïciens, ne placent dans les demeures supérieures que leurs ames, c'est-à-dire les ames des sages. Platon, il est vrai, n'accorde pas indistinctement cette faveur aux ames des philosophes, mais seulement à ceux qui ont cultivé la philosophie par l'amour pour les garçons. Tant l'impureté a de privilége, même parmi les philosophes! Aussi les ames des sages sont-elles emportées, suivant lui,

dans l'éther; suivant Arius, dans l'air; suivant les stoïciens, dans la lune. Je m'étonne qu'ils abandonnent sur la terre les ames des ignorants, puisqu'ils affirment qu'elles sont instruites par des sages bien supérieurs à elles. Où sera la contrée qui servira d'école dans une si grande distance des domiciles? Comment les disciples se rassembleront-elles auprès de leurs maîtresses, quand elles sont séparées par un intervalle si immense? D'ailleurs, à quoi servira cette érudition posthume pour des ames que va détruire la conflagration universelle? Ils renvoient dans les enfers toutes les autres ames. Platon, décrivant les enfers dans son Phédon, les représente comme le sein de la terre où les ordures du monde se rendent de toute part, croupissent, exhalent une odeur infecte, et chargent d'un bourbier d'immondices l'air épais et privé de lumière qu'on y respire.

LV. Pour nous, nous ne croyons pas que les enfers soient un souterrain tout nu, ni une sentine recouverte d'un toit dans quelque partie du monde; c'est une vaste étendue dans l'intérieur de la terre, profonde et cachée jusque dans ses entrailles elles-mêmes. Nous lisons, en effet, que Jésus-Christ passa les trois jours de sa mort dans le cœur de la terre, c'est-à-dire dans sa cavité secrète, intérieure, cachée sous la terre, enfermée dans la terre, et placée sur les abîmes inférieurs eux-mêmes. Que si, tout Dieu qu'il était, le Christ, en sa qualité d'homme néanmoins, mort selon les Ecritures, et enseveli selon les mêmes, se conforma dans les enfers aux lois de la mort humaine; « que s'il ne monta point au plus haut des cieux » avant d'être descendu dans les parties les plus basses de » la terre, » pour se manifester aux patriarches et aux prophètes, tu as lieu de croire que la région des enfers est placée sous terre, et de heurter du coude ceux qui, avec un peu trop d'orgueil, s'imaginent que les enfers ne sont pas dignes de recevoir les ames des fidèles, « serviteurs » au-dessus du Seigneur, disciples au-dessus du maître, »

dédaignant en quelque manière la consolation d'attendre la résurrection dans le sein d'Abraham.

— Mais, répondra-t-on, Jésus-Christ est descendu aux enfers, pour nous en dispenser; d'ailleurs, quelle différence entre les païens et les Chrétiens, si les morts sont enfermés dans le même cachot? — Comment l'ame monterait-elle au ciel, « lorsque le Christ y siége encore à la droite » du Père; lorsque l'ordre de Dieu n'a pas été encore en- » tendu par la trompette de l'archange; lorsque ceux que » l'avénement du Seigneur aura trouvés vivants, n'ont » pas encore pris leur vol pour aller à sa rencontre dans » les airs, avec ceux qui, étant morts dans le Christ, res- » susciteront les premiers? » Le ciel ne s'ouvre pour personne tant que la terre est sauve, pour ne pas dire fermée. Ce n'est qu'à la consommation du monde que les royaumes des cieux élargiront leurs portes.

— Mais nous dormirons donc dans l'éther avec les beaux garçons de Platon; ou dans l'air avec Arius; ou dans les environs de la lune, avec les Endymions des stoïciens?

— Non, répondrai-je, mais dans le paradis, où déjà les patriarches et les prophètes, appendices de la résurrection du Seigneur, habiteront après avoir quitté les enfers. Et comment la région du paradis, placée sous l'autel, et révélée à Jean dans le ravissement de l'esprit, ne lui montra-t-elle d'autres ames dans son sein que les ames des martyrs? Comment l'héroïque martyre Perpétue, dans la révélation du paradis au jour de sa passion, n'y aperçut-elle que les compagnons de son martyre, sinon parce que l'épée flamboyante, qui garde le paradis, n'en ouvre la porte qu'à ceux qui sont morts dans le Christ et non dans Adam? La mort nouvelle pour Dieu, la mort extraordinaire pour le Christ, est reçue dans un autre domicile particulier. Reconnais donc la différence qui caractérise la mort d'un fidèle et celle d'un païen! Si tu succombes pour Dieu, comme le Paraclet nous en avertit, non pas dans les langueurs de la fièvre, ni sur ta couche funèbre, mais dans

la constance du martyre ; si tu portes ta croix et que tu suives le Seigneur, ainsi qu'il l'a prescrit, la clef du paradis est aussitôt le prix de ton sang. Tu as d'ailleurs un de nos traités, intitulé *Paradis*, où nous établissons que toutes les ames sont tenues en réserve dans les lieux bas de la terre jusqu'au jour du Seigneur.

LVI. Il se rencontre une discussion : Les ames sont-elles séquestrées immédiatement après leur sortie de la terre? Quelque cause en retient-elle un bon nombre pendant un certain temps ici-bas? Une fois reçues dans les lieux inférieurs, peuvent-elles en sortir à leur gré ou sur les ordres divins? Ces opinions ne manquent pas de partisans. L'antiquité a cru que ceux qui n'avaient pas reçu la sépulture n'étaient pas admis dans les enfers avant d'avoir acquitté leur dette, témoin Patrocle, qui, dans Homère, réclame en songe, auprès d'Achille, les honneurs funéraires, parce qu'il ne pouvait sans eux arriver aux portes des enfers, attendu que les ames de ceux qui avaient été ensevelis l'en repoussaient obstinément. Or, outre les droits de la poésie, nous connaissons quel est le respect d'Homère pour les morts. En effet, il visa d'autant plus au soin de la sépulture, qu'il en blâma davantage le retard comme injurieux pour les ames, craignant d'ailleurs que quelqu'un, en gardant chez lui un mort sans lui rendre les derniers devoirs, ne se préparât ainsi de plus cruelles tortures, par l'énormité d'une consolation, nourrie de douleur. Il s'est donc proposé un double but en nous représentant les gémissements d'une ame sans sépulture ; il a voulu maintenir le respect pour les corps par la promptitude des funérailles, et tempérer l'amertume des chagrins. D'ailleurs, quelle chimère que de s'imaginer que l'ame attende la sépulture du corps, comme si elle emportait aux enfers quelque chose de ces honneurs ! Chimère plus ridicule encore que d'imputer à l'ame comme un outrage la privation de sépulture, qu'elle devrait accepter comme une faveur ! N'est-il pas évident que celle qui n'a pas voulu

mourir, aimerait mieux être traînée aux enfers le plus tard possible? Elle chérira l'héritier inhumain par lequel elle se repaît encore de la lumière; ou s'il y a certainement quelque affront à être tardivement précipité sous la terre, et que la matière de l'affront soit la privation de la sépulture, il est de la plus criante injustice que l'affront retombe sur celle à qui l'on ne peut imputer ce retard, puisque les proches seuls en sont coupables.

On dit encore que les ames, prévenues par une mort prématurée, errent çà et là parmi nous jusqu'à ce qu'elles aient complété le temps qu'elles auraient vécu ici-bas, si elles n'étaient pas mortes avant cette époque. Or, ou les temps sont fixés pour chacune, et je ne sache pas que les temps fixés puissent être devancés; ou bien si, quoique fixés, ils sont néanmoins retranchés par la volonté de Dieu, ou par quelque autre puissance, c'est vainement qu'ils sont retranchés, si on leur donne le temps de s'accomplir; ou bien, enfin, s'ils n'ont pas été fixés, il n'y a pas de dette là où rien n'a été fixé.

J'ajouterai de plus : Voilà que meurt un enfant, encore à la source des mamelles, par exemple; ou bien, si vous le voulez, avant la puberté, avant l'adolescence, mais qui aurait vécu quatre-vingts ans. Comment admettre que son ame passe ici-bas les années qui lui sont déjà enlevées? Elle ne peut, en effet, se prêter sans le corps aux révolutions du temps, puisque l'âge ne se mesure que par les corps. Que les nôtres, d'ailleurs, se rappellent que les ames reprendront à la résurrection les mêmes corps dans lesquels elles sont sorties de la vie. Il faut donc attendre et les mêmes dimensions pour les corps, et les mêmes âges qui constituent les dimensions des corps. A quel titre donc l'ame d'un enfant peut-elle passer ici-bas la période qui lui est enlevée, pour ressusciter octogénaire dans un corps d'un mois? Ou s'il est nécessaire qu'elle accomplisse ici-bas les temps qui avaient été déterminés, l'ame parcourra-t-elle également ici-bas les vicissitudes de la vie

qui sont échues aux temps, et qui sont également déterminées ici-bas? Faudra-t-il qu'elle étudie depuis une enfance étendue jusqu'à l'adolescence; qu'elle porte les armes depuis une adolescence prolongée jusqu'à la jeunesse; qu'elle exerce les magistratures depuis une jeunesse mesurée jusqu'à la vieillesse? Faudra-t-il qu'elle prête à usure, qu'elle fatigue un champ, qu'elle navigue, qu'elle plaide, qu'elle épouse, qu'elle travaille, qu'elle subisse la maladie et toutes les joies ou toutes les tristesses qui lui étaient réservées avec ces temps? Mais comment satisfaire à toutes ces vicissitudes sans le corps? La vie sans la vie?

— Les temps seront vides; il s'agit simplement de les parcourir.

— Et quoi donc empêche qu'ils ne s'achèvent dans les lieux bas de la terre, puisque les temps n'y sont pas non plus employés? Conséquemment, nous soutenons que l'ame, à quelque âge qu'elle se retire, y persévère immuablement jusqu'au jour où lui est promis cet état parfait, qui lui assurera la plénitude de la nature angélique. Il en résulte que les ames que l'on estime arrachées par la force, et surtout par la cruauté des supplices, tels que la croix, la hache, le glaive et la bête féroce, ne seront pas exemptes des enfers, pas plus que ces morts violentes, décernées par la justice humaine, lorsqu'elle réprime la violence.

— Voilà pourquoi, me dira-t-on, les ames perverses seront bannies des enfers.

Ici, je te contrains de choisir. Ou les enfers sont bons, ou ils sont mauvais. Veux-tu qu'ils soient mauvais? dès-lors il faut y précipiter les ames criminelles. Sont-ils bons? pourquoi juges-tu qu'ils soient indignes de recevoir momentanément les ames, enlevées avant le temps et avant le mariage, pures et innocentes encore, en vertu de leurs années?

LVII. Ou il est très-bon que les ames soient retenues ici-bas, par rapport aux *Ahores* (1); ou cette détention est

(1) *Ahores*, moissonnées avant l'heure. A négat. ὥρα, ας, heure.

très-mauvaise par rapport aux *Biæothanates* (1), pour me servir ici des mêmes termes qu'emploie la magie qui a inventé ces opinions, Hostane, Typhon, Dardanus, Damigéron, Nectabis et Bérénice. Il existe un livre bien connu qui se fait fort de rappeler du séjour des enfers, même les ames qui se sont endormies à un âge légitime; même celles qui ont passé par une mort vertueuse; même celles qui ont reçu incontinent les honneurs de la sépulture. Comment donc appellerons-nous la magie? Comme l'appellent presque tous: Une imposture.

Mais les Chrétiens sont les seuls qui pénètrent la raison de cette imposture; nous qui connaissons les puissances spirituelles du mal, non par une secrète complicité avec elles, mais par une science qui les hait; nous qui, au lieu de les attirer par des opérations invitantes, les traitons avec une fierté qui les subjugue; science de la magie, fléau multiple de l'intelligence humaine, artisan de toutes les erreurs, ruine non moins fatale au salut qu'à l'ame, seconde idolâtrie, enfin, dans laquelle les démons contrefont les morts, de même que, dans la première, ils contrefont la divinité. En peut-il être autrement, puisque les dieux sont des morts? Voilà pourquoi on invoque les *Ahores* et les *Biæothanates*, d'après cet argument de la foi, que vraisemblablement ces ames sont les plus puissantes en fait de violences et d'outrages, puisque victimes d'une fin cruelle et prématurée, elles doivent avoir soif de représailles. Mais ce sont les démons qui agissent sous le voile de ces ames, et les démons surtout qui résidaient en elles pendant qu'elles vivaient, et qui les brisèrent par ces catastrophes violentes. Enfin, nous avons insinué que tout homme, ou à peu près, avait son démon; et il est connu à la plupart, que les morts prématurées et cruelles, que l'on met sur le compte du hasard, sont l'œuvre des démons.

(1) *Biæothanates*, ceux qui sont morts violemment. βιὰ, ας, force; θανὰθος, mort.

Cette imposture de l'esprit mauvais qui se cache sous la personne des morts, nous la prouvons encore, si je ne me trompe, par les faits eux-mêmes, lorsque, dans les exorcismes, il se donne tantôt pour un homme de ses parents, tantôt pour un gladiateur, tantôt pour un criminel condamné aux bêtes, de même qu'ailleurs pour un dieu, n'ayant d'autre soin que d'étouffer la vérité que nous prêchons, de peur que nous ne croyions trop aisément que toutes les ames se rendent aux lieux bas de la terre, afin d'ébranler la foi au jugement et à la résurrection. Et cependant ce démon, après avoir essayé de circonvenir les spectateurs, vaincu par l'insistance de la grâce divine, confesse malgré lui la vérité. De même dans cette autre espèce de magie qui passe pour arracher aux enfers et montrer aux regards les ames qui reposent déjà, l'imposture provient de la même puissance : elle crée un fantôme et lui adapte un corps. Il lui en coûte peu de tromper les yeux extérieurs de celui dont il lui est très-facile d'aveugler l'intelligence. D'ailleurs Pharaon et les Egyptiens voyaient des corps, serpents nés de la verge des magiciens; mais la vérité de Moïse dévora le mensonge. Les magiciens Simon et Elymas opérèrent aussi beaucoup de prodiges contre les Apôtres : mais la plaie de leur cécité ne fut pas un prestige. Que l'esprit immonde contrefasse la vérité, qu'y-a-t-il là de nouveau? Voilà qu'aujourd'hui les hérétiques du même Simon accordent à leur art une si grande confiance, qu'ils s'engagent à évoquer des enfers les ames des prophètes eux-mêmes. Et je ne doute pas qu'ils ne le puissent par le mensonge; car l'esprit pythonique a été assez fort autrefois pour imiter l'ame de Samuel, quand Saül, après avoir interrogé Dieu, consulta les morts. Loin de nous, d'ailleurs, de croire que l'ame d'un saint, encore moins d'un prophète, ait été arrachée par le démon, nous qui savons que « Satan lui-même se transfigure parfois en » ange de lumière, » à plus forte raison en homme de lumière, et qu'il doit établir sa divinité à la fin des temps, et

opérer des signes prodigieux capables d'ébranler les élus, s'il est possible. A-t-il hésité peut-être à déclarer, et cela à Saül lui-même dans lequel il habitait déjà, qu'il était le prophète de Dieu? Qu'il y en ait eu un autre qui produisait le fantôme, un autre qui le contemplait, ne l'imagine pas : c'était le même esprit qui représentait frauduleusement et dans la fausse prophétesse et dans l'apostat, ce qu'il avait fait croire, l'esprit par lequel « le trésor de Saül était là où » était son cœur, » c'est-à-dire là où n'était pas Dieu. Il a donc vu par celui qui lui avait persuadé qu'il verrait, parce qu'il a cru à celui par qui il a vu.

— Mais on nous oppose les images nocturnes. Ce n'est pas en vain, nous dit-on, que les morts se sont montrés, et cela plus d'une fois. Les Nasamons, ainsi que l'écrivent Héraclide, Nymphore ou Hérodote, consultent des oracles domestiques en séjournant auprès du tombeau de leurs parents. Nicandre affirme que les Celtes passent la nuit, pour la même raison, devant les monuments des héros.

— Les morts ne se présentent pas en songe devant nos yeux plus réellement que les vivants; mais il en est des morts comme des vivants, et en général de tout ce qui se voit. En effet, les choses sont véritables, non parce qu'elles se voient, mais parce qu'elles s'accomplissent. Il faut juger de la fidélité des songes par l'effet et non par la vue. Que les enfers ne s'ouvrent à aucune ame, le Seigneur, sous le nom d'Abraham, le confirme suffisamment par cet argument du pauvre qui repose et du riche qui gémit. Non, personne ne peut sortir pour annoncer ce qui se passe dans les enfers; chose qui aurait pu être permise alors cependant, pour que l'on crût à Moïse et aux prophètes. Quoique la vertu de Dieu ait rappelé quelques ames dans leur corps pour attester ses droits, ce n'est pas une raison pour qu'il y ait communauté entre la foi, l'audace des magiciens, l'imposture des songes, et les licences des poètes. Loin de là! Dans les exemples de résurrection, lorsque la vertu de Dieu rend les ames à leur corps, soit par ses

prophètes, soit par son Christ, soit par ses Apôtres, cette réalité solide, palpable, surabondante, établit d'avance que telle est la forme que revêt la vérité, de sorte qu'il faut regarder comme de vains prestiges toute apparition de morts incorporelle.

LVIII. Toutes les ames descendent donc aux enfers, diras-tu? Que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas, ils renferment des supplices et des rafraîchissements transitoires : tu as, pour t'en convaincre, le pauvre et le riche. Et puisque j'ai renvoyé à cette partie je ne sais quoi, il est temps d'acquitter ma promesse en achevant. Pourquoi, en effet, ne penserais-tu pas que l'ame soit momentanément punie et récompensée dans les lieux inférieurs, en attendant le double jugement auquel elle prélude par une sorte d'apprentissage et de candidature? Parce que, réponds-tu, l'opération du jugement divin doit demeurer entière, sans admettre aucune anticipation sur la sentence; ensuite, parce qu'il faut attendre le rétablissement de la chair, qui, participante des œuvres, doit participer aux rétributions. Que se passera-t-il donc dans cet intervalle? Dormirons-nous? Mais les ames ne dorment pas, même chez les vivants : aux corps le sommeil, puisque la mort est aussi pour eux, avec le sommeil son miroir! Veux-tu donc qu'il ne se fasse rien là où est emportée l'humanité tout entière; là où toute espérance est tenue en dépôt? Crois-tu que le jugement soit anticipé ou commencé, précipité ou exécuté? D'ailleurs ne serait-ce pas une flagrante iniquité, même dans les enfers, que le pécheur y fût encore bien traité et l'homme vertueux pas encore? Quoi! la mort, à ton avis, est-elle suivie d'un ajournement qui se joue d'une espérance confuse et d'une attente incertaine, ou bien amène-t-elle un interrogatoire et un jugement préparatoire plein d'épouvante?

D'ailleurs l'ame attend-elle constamment le corps pour s'attrister ou se réjouir? Ne suffit-elle pas de son propre fonds à l'une et à l'autre de ces sensations? Combien de

fois l'ame seule, sans que le corps en soit atteint, est-elle déchirée par un ressentiment, une colère, un ennui, qui la plupart du temps lui est inconnu? De même combien de fois, dans l'affliction du corps, se cherche-t-elle une joie furtive, et se sépare-t-elle en ce moment de l'importune société du corps? Je me trompe, ou bien, seule, elle a coutume de se glorifier des tortures du corps. Regarde l'ame de Mutius, lorsqu'elle détruit sa main droite dans les flammes. Regarde l'ame de Zénon, lorsque les supplices de Denys la laissent indifférente. Les morsures des bêtes féroces sont les joyaux de la jeunesse, comme dans Cyrus, les cicatrices de l'ours. Tant il est vrai que l'ame, jusque dans les enfers, sait s'attrister et se réjouir sans la chair, parce qu'elle s'attriste, à son gré, dans une chair qui ne souffre pas, et se réjouit, à son gré, dans une chair qui souffre. Si elle le peut, en vertu de sa liberté, pendant la vie, à combien plus forte raison, en vertu du jugement de Dieu, après la mort!

Il y a mieux. L'ame n'exécute pas toutes ses œuvres par le ministère de la chair; car la vindicte divine poursuit la pensée toute seule et la simple volonté : « Quiconque re-
» garde avec convoitise a commis l'adultère dans son
» cœur. » C'est pour cela qu'il est donc très-convenable que l'ame, sans attendre la chair, soit punie de ce qu'elle a commis sans le concours de la chair. De même elle sera récompensée, sans la chair, des pensées compatissantes et miséricordieuses, pour lesquelles elle n'a pas eu besoin de l'assistance de la chair. Que dire maintenant, si, même dans les choses charnelles, elle est la première qui conçoit, dispose, ordonne, encourage? Et, si quelquefois elle agit malgré elle, toutefois elle exécute toujours la première ce qu'elle effectuera par le corps. Enfin jamais la conscience ne sera postérieure au fait : par conséquent, il convient aussi à ce point de vue, que la substance qui la première a mérité la récompense la goûte la première. En un mot, puisque par ce cachot que nous montre l'Evangile, nous

entendons les enfers, puisque « par cette dette, qu'il faut » acquitter jusqu'à la dernière obole, » nous comprenons qu'il est nécessaire de se purifier dans ces lieux même des fautes les plus légères, dans l'intervalle de la résurrection, personne ne doutera que l'ame ne reçoive déjà quelque rétribution dans les enfers, sans préjudice de la plénitude de la résurrection, où elle sera récompensée aussi dans sa chair. Le Paraclet a insisté fréquemment sur ce point pour quiconque admet ses discours d'après la connaissance des grâces qu'il a promises.

Ayant combattu, d'après les principes de la foi, ainsi que je l'imagine, toutes les opinions humaines au sujet de l'ame, nous croyons avoir satisfait seulement à une curiosité légitime et nécessaire. Quant à la curiosité exorbitante et oiseuse, la science lui fera d'autant plus défaut, qu'elle poussera plus loin ses investigations.

TÉMOIGNAGE DE L'AME.

I. Il faut de longues investigations, une grande mémoire et de pénibles études pour emprunter aux écrits les plus renommés des philosophes, des poètes, ou des maîtres de la science et de la sagesse profane, des témoignages qui déposent en faveur de la vérité chrétienne, afin que ses antagonistes et ses persécuteurs soient convaincus, par leurs propres aveux, de contradiction vis-à-vis d'eux-mêmes et d'injustice envers nous. Déjà plusieurs, interrogeant parmi nous les monuments de la littérature antique, et embrassant par la mémoire ces documents, ont adressé aux Gentils des traités, où remontant à l'origine de l'idolâtrie et interprétant ses traditions et ses maximes, ils ont pu faire comprendre que notre Religion n'a rien de si étrange ni de si monstrueux, et que dans les superstitions qu'elle répudie comme dans les vérités qu'elle admet, elle a pour elle le patronage des lettres communes et publiques. Mais l'incrédulité humaine, endurcie dans ses préventions, n'a point incliné l'oreille aux oracles de ses maîtres, même les plus estimés et les plus célèbres, lorsqu'il leur arrive de présenter la justification de la Religion chrétienne. Ici des poètes frivoles qui représentent les dieux avec les passions et les futilités de l'homme; là des philosophes orgueilleux qui ne font que frapper à la porte de la vérité. On n'est sage, on n'est éclairé cependant

qu'autant que l'on se rapproche du Chrétien, quoique pour peu que l'on montre de sagesse et de science réelles, soit en répudiant de vaines superstitions, soit en convainquant le siècle de mensonge, on ne soit plus qu'un Chrétien voué à l'infamie. Conséquemment, laissons de côté des lettres et une doctrine qui ne portent avec elles qu'une conviction mensongère, puisqu'on les croit plutôt quand elles prêchent l'erreur que quand elles annoncent la vérité. Abandonnons même ceux qui ont proclamé l'unité de Dieu. Que dis-je? Ne nous appuyons sur aucune autorité qu'admette le Chrétien, afin de ne susciter contre nous aucun reproche. Car ces témoignages, tous ne les connaissent pas, ou, s'ils les connaissent, ils ne leur présentent pas encore une garantie suffisante. A plus forte raison, les hommes ne souscriront-ils pas à nos livres saints : on n'arrive à eux que déjà chrétien.

J'invoque aujourd'hui un témoignage nouveau, je me trompe, un témoignage plus connu que toutes les littératures, plus répandu que toutes les sciences, plus célèbre que tous les systèmes, plus grand que l'homme tout entier, c'est-à-dire ce qui constitue la plénitude de l'homme.

Viens donc, ô ame humaine, comparais devant nous, soit qu'il faille avec plusieurs philosophes te reconnaître pour une substance divine et éternelle, et par là même d'autant plus incapable de mentir; soit qu'étrangère à la divinité, tu n'aies rien que de mortel, comme l'a professé le seul Epicure, et par là même obligée à plus de véracité; soit que tu descendes du ciel ou que la terre te conçoive; que les nombres ou les atômes composent ton être; que tu naisses avec le corps ou que tu lui sois ajoutée après coup; quels que soient tes éléments et ta nature, toujours siége de la raison, de l'intelligence et du sentiment; réponds-moi. Mais ce n'est pas toi que j'appelle, ô ame, qui, formée dans les écoles, exercée dans les bibliothèques et nourrie dans les académies ou les portiques de la Grèce,

débites d'orgueilleuses maximes. Non ! viens ici dans toute la rudesse, dans toute la simplicité de ton ignorance primitive, telle que te possèdent ceux qui n'ont que toi, ame empruntée à la voie publique, au carrefour, à l'atelier. Il me faut ton inexpérience, puisque personne ne croit plus à ton habileté, si petite qu'elle soit. Je ne te demande que ce que tu apportes avec toi à l'homme, que tu le doives à ton propre fonds, ou que tu le reçoives de ton auteur, n'importe lequel. Tu n'es pas chrétienne, que je sache; car tu as coutume de devenir et non de naître chrétienne. Toutefois les Chrétiens requièrent aujourd'hui ton témoignage, étrangère, dépose contre les tiens, afin que les hommes qui nous persécutent et nous méprisent rougissent pour toi d'une doctrine dont tu es complice.

II. On s'emporte contre nous quand nous prêchons un Dieu essentiellement un, de qui tout vient, de qui tout dépend. Parle; n'est-ce pas là ta foi à toi-même? En effet, combien de fois publiquement et avec cette liberté qu'on nous ravit, ne t'avons-nous pas entendu t'écrier, soit à la maison, soit au dehors, « s'il plaît à Dieu ! si Diéu l'or-» donne ! » Par ces paroles, tu proclames un être souverain, tu reconnais une suprême puissance dans la volonté de celui que tu implores; en même temps, dès que tu appelles par leurs noms Saturne, Jupiter, Mars, Minerve, tu nies l'existence de ces dieux, tu établis l'unité de Dieu en le nommant seulement Dieu, de sorte que, lorsqu'il t'arrive d'appeler les autres des dieux, tu sembles n'avoir employé ce mot que comme une monnaie étrangère et d'emprunt. La nature du Dieu que nous prêchons ne t'échappe pas davantage : « Dieu bon ! Dieu bienfaisant ! » Voilà ton cri, « Mais l'homme est méchant, » ajoutes-tu aussitôt; c'est-à-dire que, par une proposition contraire et sous une allusion détournée, tu reproches à l'homme de devenir méchant du moment qu'il s'éloigne du Dieu bon. Ce mot, « Que Dieu vous bénisse, » qui, chez le Dieu de toute bonté et de toute miséricorde, comprend toutes les

bénédictions, sacrement auguste de notre discipline et de notre vie, tu le prononces aussi volontiers qu'il est nécessaire à un chrétien. Alors même que tu convertis la bénédiction en malédiction, en proférant le mot de Dieu, tu témoignes encore avec nous que sa toute-puissance s'exerce sur tout le monde.

Il en est qui, sans nier l'existence de Dieu, lui refusent la faculté de discerner, de juger et de vouloir; c'est là surtout qu'ils sont en opposition avec nous, qui courons au-devant de cette croyance, par la crainte du jugement qu'annoncent les divins oracles. Ils s'imaginent honorer ainsi la divinité, en la débarrassant des fatigues du gouvernement et des ennuis de la sentence. Ils vont même jusqu'à lui refuser la colère. Si Dieu s'irrite, disent-ils, il est donc corruptible et sujet aux passions humaines. Passionné et corruptible, il peut donc mourir, ce qui répugne à un Dieu. Mais ces mêmes écoles, en confessant ailleurs que l'ame est divine et communiquée par Dieu, réfutent par le témoignage de l'ame elle-même l'opinion qui précède. En effet, si l'ame est divine, ou simplement si elle a été donnée par Dieu, à coup sûr elle connaît son auteur. Si elle le connaît, conséquemment elle le craint, comme on doit craindre un père si auguste. La preuve qu'elle le craint, c'est qu'elle aime mieux son amitié que sa colère. D'où viendrait donc à l'ame cette crainte naturelle envers un Dieu qui n'a pas la volonté de s'irriter? Comment craindre celui qui est insensible à l'outrage? que craint-on, si ce n'est la colère? d'où vient la colère, si ce n'est de l'animadversion? d'où vient l'animadversion, si ce n'est du jugement? d'où vient le jugement, si ce n'est de la puissance? A qui appartient la puissance suprême, si ce n'est à Dieu seul? Voilà pourquoi, ô ame, en public ou en particulier, sans que personne te raille, sans que personne s'y oppose, tu t'écries : « Dieu le voit; je remets » cette affaire à Dieu; Dieu me le rendra; que Dieu décide » entre nous. » Où as-tu pris ces paroles, puisque tu n'es

pas chrétienne? Ne t'échappent-elles pas le plus souvent sous les bandelettes de Cérès, sous le manteau de pourpre de Saturne, sous les longs voiles d'Isis? Enfin, jusque dans les temples de tes dieux, devant la statue d'Esculape, pendant que tu dores la Junon d'airain, ou que tu affubles de son casque Minerve aux formes terribles, au lieu d'invoquer quelqu'un des dieux qui t'environnent, c'est le juge éternel que tu implores. Dans le sanctuaire de tes lois, tu appelles un autre juge; dans tes temples, tu trembles devant un autre Dieu. O témoignage de la vérité, qui, jusque chez les démons, suscite un témoin en faveur des Chrétiens!

III. Que nous disions : Il y a des démons, comme si nous ne prouvions pas leur existence, nous qui seuls les chassons des corps, aussitôt les flatteurs de Chrysippe de pousser des éclats de rire. Tes imprécations attestent qu'ils existent et qu'ils sont abhorrés. Tu appelles démon tout homme souillé d'impureté, d'insolence, de cruauté, d'infamies, que nous attribuons aux démons, parce que tout autre nom répond mal à l'intensité de ta haine. Tu n'as point assez d'exécration, d'horreur, de dédain pour Satan. Nous aussi, nous le reconnaissons pour l'ange du mal, pour l'artisan de l'erreur, pour le corrupteur du monde, l'ennemi par lequel l'homme s'étant laissé circonvenir dans l'origine, transgressa le précepte de Dieu, fut livré à la mort par suite de cette révolte, et légua à une postérité qu'il corrompit dans son germe, l'héritage de sa condamnation. Tu as donc le sentiment du traître qui t'a perdue. Et bien que les Chrétiens seuls le connaissent, ou ceux qui sont avec le Seigneur, dès lors que tu le hais, n'est-ce pas le connaître?

IV. Maintenant, abordant un principe d'une plus haute conséquence et qui intéresse tes destinées, nous affirmons que tu subsistes après ta séparation d'avec le corps, et que tu attends le jour du jugement, destinée, d'après tes mérites, à un supplice ou à un rafraîchissement, l'un et l'autre

sans fin. Pour éprouver l'un ou l'autre, il faut que tu reprennes la substance primitive, les éléments du même homme et sa mémoire, parce que tu ne peux sentir ni bien ni mal loin de cette chair douée de sensations, et que le jugement demeure incomplet, sans la représentation de celui qui a mérité l'application du jugement. Cette croyance chrétienne, plus honorable que celle de Pythagore, puisqu'elle ne te transforme point en bête; plus large que celle de Platon, puisqu'elle te restitue la dot du corps; plus consolante que celle d'Epicure, puisqu'elle te protége contre la destruction, est accusée néanmoins, rien qu'à cause de son nom, de frivolité, de folie, et, comme on dit, de présomption. Mais pourquoi en rougirions-nous, si notre présomption, c'est la tienne?

D'abord, quand tu parles de quelque mort, tu le plains, non d'avoir été arraché aux douceurs de la vie, mais d'être déjà en possession du jugement et de la punition. Il est bien vrai que d'autres fois tu proclames la félicité de la tombe. Tu avoues et que la vie est un fardeau et que la mort est un bienfait. Mais à quel moment trouves-tu les morts si heureux? Au moment où célébrant plutôt tes propres funérailles, tu accompagnes le défunt au-delà de la porte et jusqu'au bûcher, pour te gorger de viandes; ou bien quand tu reviens du bûcher, chargée de libations. Toutefois j'en appelle à ta pensée à jeun. Abandonnée à tes inspirations, et loin des morts, tu plains leur malheur. Mais à table, en face de ses défunts qui s'asseyent, pour ainsi dire, au même banquet que toi, tu ne saurais leur reprocher leur sort : il faut bien que tu flattes ceux qui t'engraissent. Il ne sent rien, dis-tu? Pourquoi donc l'appelles-tu malheureux? Pourquoi donc maudis-tu la mémoire de ce mort, avec l'intention de l'insulter comme s'il était sensible? Pourquoi souhaites-tu que la terre lui soit pesante? Pourquoi appelles-tu les tortures sur sa cendre dans les enfers? D'un autre côté, s'agit-il d'un bienfaiteur auquel tu dois de la reconnaissance? Tu sou-

haites à ses os et à ses cendres le rafraîchissement, et tu désires qu'il repose en paix dans les enfers. Si, après la mort, il n'y a plus pour toi ni sensibilité, ni mouvement, en un mot, si tu n'es rien toi-même, aussitôt que tu as abandonné le corps, pourquoi te mettre en contradiction avec tes propres actes, comme si tu pouvais quelque chose au-delà du tombeau? Que dis-je? Pourquoi trembles-tu de tous tes membres à l'approche de la mort, si tu n'as rien à redouter après elle, puisqu'elle ne peut amener aucune redoutable expérience?

Tu peux me répondre, je le sais, que tu crains la mort, non pour les menaces qu'elle apporte, mais à cause des biens dont elle te dépouille. Cependant les douleurs de la vie l'emportant de beaucoup sur ses plaisirs, la crainte de la mort disparaît devant un gain meilleur. On ne doit point craindre la perte des biens qui est compensée par un autre bien, je veux dire par la cessation de toutes les misères. Pourquoi craindre un événement qui nous affranchit de toute crainte? Si tu crains de sortir de la vie parce que tu l'as trouvée bonne, au moins tu ne dois pas redouter la mort, puisque tu ne la crois pas mauvaise. Tu la crains néanmoins : donc tu sais bien qu'elle est un mal. D'où le saurais-tu? où aurais-tu appris à la redouter, si tu ne savais qu'il existe après la mort quelque chose qui en fait un mal et t'en inspire l'effroi?

Ne parlons plus de ces pressentiments et de ces terreurs naturelles. Que personne ne craigne une catastrophe inévitable! J'arrive maintenant à une autre considération, à celle d'une espérance plus heureuse après la mort. Presque tous les hommes ont le désir inné de se survivre dans la mémoire de leurs semblables. Il serait trop long de citer ici les Curtius, les Régulus, et les héros de la Grèce, qui ont acheté les louanges de la postérité en bravant la mort pour recueillir une renommée posthume. De nos jours encore, qui ne s'efforce de se survivre à lui-même et d'assurer l'immortalité à son nom, soit par des

œuvres littéraires, soit par la pureté de ses mœurs, soit enfin par la pompe de sa sépulture? D'où vient à l'ame ce laborieux désir d'être quelque chose après la mort? Pourquoi tant d'efforts dont elle ne recueillera le fruit qu'après le trépas? S'agiterait-elle si péniblement pour l'avenir, si elle n'avait aucun pressentiment de l'avenir?

Mais peut-être la certitude qu'il reste quelque sentiment après la mort est-elle plus puissante chez toi que la résurrection à venir, qui soulève tant d'injures contre nous; non, la résurrection est encore le cri de l'ame. Que l'on te demande des nouvelles d'un homme mort depuis long-temps, comme s'il vivait encore, aussitôt tu réponds : « Il est en voyage, mais il doit revenir. »

V. Ces témoignages de l'ame sont d'autant plus vrais qu'ils sont plus simples, d'autant plus simples qu'ils sont plus populaires, d'autant plus populaires qu'ils sont plus communs, d'autant plus communs qu'ils sont plus naturels, d'autant plus naturels qu'ils sont plus divins. Ces arguments, j'imagine, ne paraîtront ni frivoles ni puérils, pour peu que l'on réfléchisse à la majesté de la nature d'où l'ame emprunte son autorité. Plus on assigne à la maîtresse, plus on accorde à l'élève. La nature donne la leçon, l'ame la répète. Tout ce que la première enseigne, tout ce que la seconde apprend, émane de Dieu, c'est-à-dire du maître de la maîtresse elle-même. Qu'est-ce que l'ame peut se flatter de savoir sur cet instituteur souverain? A toi de l'estimer, en interrogeant celle qui est en toi. Interroge celle qui te rend capable de sentir : tu la trouveras tantôt prophétesse de l'avenir, tantôt riche de pressentiments, toujours pleine de prévoyance. Faut-il s'étonner que, venant de Dieu, elle sache prédire? Il faudrait s'étonner également quelle connût celui qui l'a formée. Circonvenue par son ennemi, elle se souvient encore de son Créateur, de sa bonté, de ses commandements, de sa propre destinée, et de la destinée de son adversaire. Quelle mer-

veille encore que cette fille de Dieu chante les mystères que Dieu a permis aux siens de connaître !

Le détracteur qui refuse de reconnaître dans ces soudaines inspirations de l'ame une doctrine née avec elle, et la voix infaillible de la conscience, aimera mieux dire que les lettres ayant répandu parmi la multitude ces opinions erronées, ont amené ces locutions vicieuses fortifiées par le temps et par l'habitude. Mais l'ame existait assurément avant les lettres. La parole a précédé les livres; la pensée est antérieure à l'élocution, et l'homme lui-même est né avant le philosophe et le poète. Est-il donc croyable qu'avant les lettres et leur dissémination, les hommes aient vécu sans jamais manifester ces sentiments intérieurs? Quoi! pas un homme qui parlât de Dieu et de sa bonté; qui parlât de la mort; qui parlât des enfers! La langue était indigente alors; je me trompe; il ne pouvait y avoir de langue dans l'absence de ces mots sans lesquels il ne peut y avoir, de nos jours, d'idiome riche, fleuri, savant, s'il est vrai que ces expressions si faciles, si habituelles, si familières à tous et nées, pour ainsi dire, sur les lèvres, n'existaient pas avant que les lettres germassent dans le monde, ou qu'un Mercure, sans doute, vînt à naître. Mais comment ces mots se sont-ils introduits dans les livres et dans le langage, puisque jamais ils n'avaient été conçus par aucun esprit, proférés par aucune bouche, recueillis par aucune oreille? D'ailleurs, puisque les divines Ecritures qui sont entre nos mains et entre celles des Juifs, « car nous » qui n'étions qu'un olivier sauvage, nous avons été entés » sur l'olivier des Juifs, » sont antérieures de plusieurs siècles aux littératures profanes, cemme nous l'avons démontré en son lieu, afin de prouver la foi qui leur est due, si l'ame a emprunté aux lettres ces locutions, il faut croire que c'est à nos sources et non aux vôtres qu'elle les a puisées. En effet, des enseignements venus les premiers sont plus capables d'éclairer une ame, que des enseignements postérieurs qui eux-mêmes ont répété leurs devan-

ciers. Ainsi, quand même nous vous accorderions que l'ame s'est fécondée à vos livres, toujours faudrait-il que la tradition remontât à une source principale, et nous réclamerions comme notre bien tout ce que vous avez eu le bonheur de nous emprunter et de transmettre après vous. Puisqu'il en est ainsi, peu importe que la conscience soit formée dans l'ame par Dieu lui-même ou par les Lettres de Dieu. Viens nous dire après cela, ô homme! que ce sont là des préjugés qui, après être passés des opinions humaines dans le langage de la multitude, s'y sont enracinés avec le temps!

VI. Crois donc à tes livres sur la foi des nôtres; crois à nos Ecritures, d'autant plus qu'elles sont divines; crois surtout à la nature, d'après les dépositions de l'ame. Choisis parmi ces sœurs de la vérité celle qui te paraîtra la plus vénérable. Si tu as des doutes sur tes propres monuments, ni Dieu, ni la nature ne savent mentir. Pour croire à la nature et à Dieu, crois à ton ame; par elle, tu croiras à toi-même. Ton ame! tu l'estimes autant qu'elle t'estime; tu es tout par elle, elle est tout pour toi; sans elle tu ne peux ni vivre ni mourir, et pourtant c'est à cause d'elle que tu négliges Dieu. Puisque tu crains de devenir chrétien, interroge-la! Demande-lui pourquoi elle invoque Dieu pendant qu'elle en adore un autre? pourquoi elle nomme les démons alors qu'elle maudit les esprits malfaisants? pourquoi elle prend à témoin le ciel et déteste la terre? pourquoi, esclave ici, elle cherche ailleurs une main qui l'affranchisse? pourquoi elle juge les morts? pourquoi elle parle le langage de ces mêmes Chrétiens, que l'on ne veut ni voir ni entendre? pourquoi elle nous a donné ce langage ou l'a reçu de nous? pourquoi elle nous l'a enseigné ou l'a appris elle-même? Sache-le bien! cette uniformité de prédication, lorsque d'ailleurs notre manière de vivre est si différente, cache quelque mystère. Quelle puérilité que d'attribuer ce concert aux langues romaine et grecque, qui sont sœurs, pour nier l'universalité de la nature! Ce n'est pas

pour les Latins ni pour les Grecs seuls que l'ame tombe du ciel; l'homme est partout le même, le nom seul diffère. Une seule et même ame, une langue différente; un seul et même esprit, des sons différents. Chaque peuple a son idiome particulier; mais la matière du langage est commune à tous. Partout Dieu, et partout la bonté de Dieu; partout le démon, et partout la malédiction du démon; partout l'invocation du jugement de Dieu; partout la mort, partout la conscience de la mort, et partout son témoignage. Partout enfin, l'ame, en vertu de ses droits, proclame des vérités qu'il ne nous est pas même permis de murmurer. C'est donc à juste titre que l'ame, disons-nous, est tout à la fois le complice et le témoin : complice de l'erreur, témoin de la vérité. Qu'aura-t-elle à répondre, quand elle sera debout devant le tribunal de Dieu, au jour du jugement? Tu publiais Dieu, et tu ne l'as point cherché; tu maudissais les démons, et tu les as honorés; tu en appelais au jugement de Dieu, et tu n'y as point ajouté foi; tu pressentais les supplices de l'enfer, et tu n'as point songé à les éviter; tu pensais comme le Chrétien, et tu as persécuté le nom chrétien.

DE LA COURONNE DU SOLDAT.

I. Voici ce qui arriva les jours passés. Les très-puissants empereurs distribuaient des largesses dans le camp. Les soldats se présentaient la couronne de laurier sur la tête. L'un d'eux, plus soldat de Dieu, plus intrépide que tous ses compagnons, « qui s'imaginaient pouvoir servir » deux maîtres, » se distinguait de tous les autres, parce qu'il s'avançait la tête nue, et tenant à la main sa couronne inutile, manifestant ainsi qu'il était chrétien. Tous de le montrer au doigt; de loin, on le raille; de près, on s'indigne. La clameur arrive jusqu'au tribun : le soldat se présente à son rang. — Pourquoi, lui dit aussitôt le tribun, es-tu si différent des autres? — Je ne puis, répondit-il, faire comme eux. Sur ce qu'on lui en demandait la cause : Je suis Chrétien, répliqua-t-il. — O soldat, glorieux dans le Seigneur! On délibère sur ce refus; on instruit l'affaire; il est traduit devant les préfets. Là, commençant à se dépouiller, il dépose son lourd manteau, il quitte sa chaussure des plus incommodes, marche avec respect sur la terre sainte, rend son épée, qui n'est plus nécessaire à la défense du Seigneur, et laisse tomber sa couronne de sa main. Maintenant, couvert en espérance de son sang, chaussé comme le demande l'Evangile, prenant la parole de Dieu pour glaive, armé complètement par l'Apôtre, et couronné de la blanche couronne du martyre, plus glorieuse que l'autre, il attend dans un cachot

la largesse de Jésus-Christ. Aussitôt voilà mille jugements sur son compte. Viennent-ils des Chrétiens ou des païens? je l'ignore; car les païens ne tiendraient pas un autre langage. On en parle comme d'un étourdi, d'un téméraire, d'un désespéré qui cherche la mort et qui, interrogé sur son extérieur, a mis en péril le nom chrétien, comme s'il n'y avait que lui de brave, comme s'il était le seul chrétien parmi tant de compagnons! Il ne leur reste assurément qu'à répudier le martyre, puisqu'ils ont méconnu les prophéties du même Esprit saint. Eh quoi! murmurent-ils sourdement, compromettre cette paix si favorable et si prolongée! Je n'en doute pas, quelques-uns commencent déjà à détourner le sens des Écritures, à préparer leurs bagages, « et à fuir de cité en cité. » Car de tous les textes de l'Evangile, ils ne se souviennent que de celui-là. Je connais leurs pasteurs, lions pendant la paix, cerfs pendant la guerre. Mais nous traiterons ailleurs les questions qui concernent le martyre. Contentons-nous de répondre aujourd'hui à l'objection qu'ils nous opposent : Où nous est-il défendu de porter une couronne? Je commencerai plus volontiers par ce point, qui est tout le fonds de la matière présente, afin d'instruire ceux qui veulent par cette question éclairer leur ignorance, ou de convaincre ceux qui s'opiniâtrent à défendre leur faute, m'adressant surtout à ces Chrétiens qui ont été couronnés de laurier, les seuls qui soulèvent cette difficulté, comme si la prévarication mise en discussion était nulle ou tout au moins incertaine. Nulle ou incertaine, je leur prouverai dans un moment qu'elle ne l'est pas.

II. Je soutiens donc qu'aucun fidèle ne porte jamais de couronne sur la tête, excepté pendant le temps de cette épreuve. Tous le pratiquent ainsi, depuis les catéchumènes jusqu'aux confesseurs et aux martyrs, ou même ceux qui ont apostasié. D'où provient l'observance dont il s'agit en ce moment, qu'importe? Demander pourquoi on observe une chose, c'est constater le fait de son existence.

Conséquemment, on ne peut plus dire qu'il n'y a point délit, ou qu'il n'y a qu'un délit contestable dans la violation d'une coutume, qu'il faut maintenir par cela même qu'elle existe, et qui a pour elle l'autorité du consentement universel. Non pas qu'il ne faille en chercher la raison; mais il faut le faire sans préjudice de l'observance, « pour l'é» difier, et non pour la détruire, » afin de l'observer plus religieusement, lorsque tu seras assuré de sa raison. Mais quelle étrange manière d'agir, que de mettre en question une coutume, après l'avoir violée! d'en demander la raison, après s'en être éloigné! La révoquer en doute, pour montrer que l'on n'a point failli en désertant la coutume, c'est attester néanmoins que l'on a failli autrefois en l'adoptant comme une coutume. En effet, si celui qui a porté aujourd'hui la couronne n'a point prévariqué, il a prévariqué autrefois quand il l'a refusée. Voilà pourquoi ce traité ne s'adressera point à ceux que la question ne concerne pas, mais à tous ceux qui, au lieu d'avoir pris parti, poussés par le désir d'apprendre, demandent à être éclairés. Car il s'élève toujours des discussions. Pour ma part, j'aime cette foi qui a cru qu'il fallait pratiquer avant de savoir. Demander d'abord où il est écrit que nous ne devons pas porter de couronne, c'est chose facile. Mais où est-il écrit que nous devons en porter? Ceux qui réclament l'autorité de l'Ecriture pour l'opinion qu'ils rejettent, décident d'avance que l'autorité de l'Ecriture doit venir également en aide à l'opinion qu'ils défendent. Car si vous arguez du silence de l'Ecriture qu'il est permis de porter une couronne, on retournera l'argument contre vous, en disant qu'il n'est pas permis de porter une couronne, parce que l'Ecriture ne l'ordonne pas. Que fera la discipline? Recevra-t-elle l'un et l'autre comme non défendus? Rejettera-t-elle l'un et l'autre comme non ordonnés? — Mais ce qui n'est point prohibé est permis de soi-même, diras-tu. — Loin de là, ce qui n'est pas expressément permis, est prohibé.

III. Jusques à quand mènerons-nous et ramènerons-nous la scie par cette ligne, puisque nous avons l'observance ancienne qui, par son antériorité, fait loi. Si l'Ecriture ne l'a point déterminée, toujours est-il que la coutume, qui sans doute est provenue de la tradition, la fortifie : en effet, comment l'usage s'établirait-il s'il n'avait sa source dans la tradition ? Tu me diras encore que pour valider la tradition il faut une autorité écrite. Examinons donc si on ne doit admettre de tradition que celle qui est écrite. Nous affirmerons volontiers qu'il ne faut pas la recevoir, si elle n'a en sa faveur le préjugé d'autres institutions que nous maintenons sans pouvoir alléguer aucun texte de l'Ecriture, à titre seul de tradition, et sur l'autorité de la coutume. Pour commencer par le baptême, avant de descendre dans l'eau, sur le lieu, et un peu avant l'église, nous jurons, sous la main du pontife, que nous renonçons à Satan, à ses pompes et à ses anges; ensuite nous sommes plongés trois fois, répondant quelque chose de plus que le Seigneur n'a précisé dans son Évangile. Au sortir de là, nous goûtons pour la première fois la concorde du lait et du miel; à dater de ce jour, nous nous abstenons du bain quotidien toute la semaine. Nous recevons le Sacrement de l'Eucharistie dans des assemblées qui ont lieu avant le jour, et seulement de la main de ceux qui président, quoique le Seigneur l'ait confié à tous et à l'heure du repas. Nous faisons annuellement des oblations pour les défunts et pour les nativités des martyrs. Nous regardons comme inconvenant de jeûner le jour du Seigneur et de prier à genoux. Nous jouissons de la même immunité depuis le jour de Pâques jusqu'à la Pentecôte. Que quelque chose de notre calice ou de notre pain tombe à terre, nous le souffrons avec douleur. S'agit-il de nous mettre en voyage ou de marcher, d'entrer ou de sortir, de nous habiller, de nous chausser, de descendre au bain, de nous mettre à table, de prendre de la lumière, de nous asseoir, ou d'entrer

au lit, quelque chose que nous fassions, nous marquons notre front du signe de la croix.

IV. Demande-moi un témoignage des Ecritures en faveur de ces institutions et de mille autres semblables, tu n'en trouveras aucun. Mais on mettra en avant la tradition qui les consacre, la coutume qui les confirme, la foi qui les observe. Puis tu apprendras de toi-même, ou de la bouche de celui qui l'aura découverte, la raison sur laquelle reposent la tradition, la coutume et la foi : en attendant, tu croiras qu'il y a certaines lois non écrites auxquelles tu dois te soumettre. J'ajouterai encore un autre exemple, d'autant plus qu'il convient d'enseigner avec les exemples de l'antiquité. Chez les Juifs, c'est chose si ordinaire à leurs femmes d'avoir la tête voilée, qu'elles sont connues par là. Où en est la loi, je le demande? Car j'ajourne les interprétations de l'Apôtre. Si Rébecca, en découvrant de loin son fiancé, baissa soudain son voile, la pudeur virginale d'une femme n'a pu faire loi, ou bien elle n'a pu le faire que dans sa propre cause. Que les vierges seules se voilent, et encore quand elles vont se marier, mais non avant de connaître leurs fiancés. Si Suzanne elle-même, dépouillée de son voile dans le jugement, sert de preuve qu'il faut se voiler, je puis dire qu'elle se voila volontairement dans cette circonstance : elle se présentait comme accusée, rougissant de l'infamie qu'on lui prêtait, et cachait, avec raison, sa beauté, parce qu'elle craignait de plaire. D'ailleurs, je ne crois pas que sous les portiques de son époux elle se promenât voilée, puisqu'elle plut aux vieillards. Eh bien! elle a toujours été voilée, d'accord : je demande quelle a été pour elle ou pour toute autre la loi qui le voulait ainsi? Si je ne trouve aucune loi nulle part, il s'ensuit que c'est la tradition qui donna à la coutume cet usage, qui devait un jour avoir pour lui l'autorité de l'Apôtre dans l'interprétation de son motif. Il sera donc manifeste par ces exemples, qu'une tradition non écrite et confirmée par la coutume, fidèle témoin que c'est une tradition approuvée,

et se justifiant par la continuation de soi-même, peut se défendre et se maintenir dans l'observance. La coutume elle-même, dans l'absence de la loi, est reçue pour loi dans les choses civiles. Qu'elle repose sur une Ecriture, ou sur la raison, il n'importe, puisque la loi elle-même n'a d'autre fondement que la raison. Or, si la loi réside dans la raison, tout ce qui réside dans la raison sera loi, quel qu'en soit l'auteur. Ne penses-tu pas qu'il soit loisible à chaque fidèle de concevoir et d'établir une chose, pourvu seulement qu'elle soit en conformité avec Dieu, qu'elle profite à la discipline, et contribue au salut, puisque le Seigneur a dit : « Pourquoi ne discernez-vous pas de vous-mêmes ce » qui est juste? » ce qu'il applique non-seulement aux choses qui appellent un jugement, mais aussi à toutes celles qui ont besoin d'être examinées et décidées? L'Apôtre dit encore : « Si vous ignorez quelque chose, Dieu vous le ré- » vèlera. » Lui-même avait coutume de donner des conseils, là où le précepte du Seigneur ne parlait pas, et de prescrire certaines choses comme venant de lui-même : aussi avait-il l'esprit de Dieu qui enseigne toute vérité. Ses conseils et ses prescriptions sont donc reçus comme des ordonnances divines, parce qu'ils ont pour eux le patronage de la raison divine. Quelle est cette raison? Demande-la, mais toujours en respectant la tradition, quel qu'en soit l'auteur. Considère, non pas l'auteur, mais l'autorité, et principalement l'autorité de la coutume. Elle doit être d'autant plus respectée, qu'elle doit servir d'interprète à la raison ; de manière que si Dieu te l'enseigne, tu saches alors, non pas si tu dois observer la coutume, mais pourquoi la raison des observances chrétiennes est plus auguste, puisqu'elles sont maintenues par la nature qui est la première maîtresse de toute discipline. Voilà pourquoi elle est la première qui nous montre que la couronne ne convient pas à la tête d'un chrétien.

V. Si je ne me trompe, c'est le Dieu de la nature, c'est notre Dieu qui a formé l'homme et disposé en lui des sens

certains pour désirer, discerner et obtenir la jouissance des choses, par l'intermédiaire de membres et d'organes particuliers. Il a creusé l'ouïe dans les oreilles; il a allumé le regard dans les yeux; il a enfermé le goût dans la bouche; il a livré dans les narines l'odorat à tous les souffles; il a placé l'intelligence dans le toucher des mains. C'est par ces organes, mis au service de l'homme extérieur, que l'ame jouit des dons divins. Quel fruit retire-t-on des fleurs? La matière essentielle, ou du moins la matière principale des couronnes, ce sont les fleurs du champ. C'est l'odeur, me réponds-tu, ou la couleur, ou bien l'une et l'autre à la fois. Eh bien! quels sens affecte la couleur et l'odeur? La vue, j'imagine, et l'odorat. Quel est le siége de ces sens? les yeux et les narines, si je ne me trompe. Jouis donc de ces fleurs par la vue et par l'odorat, puisque ce sont les sens propres à ces fleurs; jouis-en par les yeux et par les narines, puisque ce sont les organes où siégent ces sens. La substance t'a été communiquée par Dieu; l'usage vient du monde; toutefois un usage illégitime ne peut prescrire contre l'usage légitime. Que les fleurs tressées ou enlacées en bouquet, retenues par la soie ou par le jonc, soient pour toi ce qu'elles sont abandonnées à elles-mêmes et libres : une chose que l'on regarde ou que l'on respire. Si tu as tant de goût pour un faisceau de fleurs, réunies l'une à l'autre, afin d'en porter avec toi un plus grand nombre à la fois, et d'en respirer le parfum en même temps, cache-les dans ton sein, puisqu'elles ont tant de pureté; répands-les sur ta couche, puisqu'elles ont tant de délicatesse; confie-les à ta coupe, puisqu'elles ont tant d'innocence; jouis-en autant de fois que tu as de facultés. Mais, placées sur ta tête, quel plaisir te donnent-elles? En quoi une couronne te profite-t-elle plus qu'un bandeau? la couleur t'échappe; le parfum n'arrive pas jusqu'à tes narines; la délicatesse est perdue pour toi. Il est aussi contraire à la nature de rechercher des fleurs pour sa tête que des aliments pour l'oreille ou des sons pour les narines.

Or, tout ce qui est contre nature, mérite, dans l'opinion de tous, la dénomination de monstre; chez nous, il est flétri par le mot de sacrilége contre le Dieu maître et auteur de la nature.

VI. La loi de Dieu, demandes-tu! tu as cette loi commune, exposée à la face du monde et gravée sur les tables de la nature, auxquelles l'Apôtre a coutume d'appeler, comme, par exemple, à l'occasion du voile des femmes: « La nature vous l'enseigne, » dit-il; ou bien lorsqu'il écrit aux Romains : « Les Gentils accomplissent par nature ce » que la loi commande. » Il leur propose donc et la loi naturelle, et la nature légale. Il y a plus. Lorsque, dans sa première Epître, il déclare « que les hommes et les » femmes ont changé l'usage qui est selon la nature en un » autre qui est contre nature, recevant ainsi par eux-» mêmes la peine qui était due à leur égarement; » il soutient encore l'usage de la nature. Nous connaissons d'abord Dieu par les lumières de la nature; nous l'appelons le Dieu des dieux; nous l'estimons très-bon; nous l'invoquons comme juge. Tu demandes si la nature doit nous guider pour jouir des œuvres de Dieu, parce qu'il est à craindre que nous ne soyons entraînés par elle, attendu que le rival de Dieu a corrompu, avec l'homme lui-même, l'universalité des créatures assujetties à l'homme pour des usages invariables; de là vient que l'Apôtre dit « qu'elles ont suc-» combé malgré elles à la vanité, » perverties par des coutumes vaines d'abord, puis honteuses, injustes et impies. Ainsi, la condition des créatures a été dégradée dans les plaisirs des spectacles par ceux qui comprennent bien, en vertu de leurs lumières naturelles, que toutes les choses qui entrent dans un spectacle, sont les œuvres de Dieu, mais qui manquent de science pour reconnaître qu'elles ont été dénaturées par le démon. Mais, pour venir au secours des nôtres, qui prennent goût à ces divertissements, nous avons traité cette matière en langue grecque.

VII. Conséquemment que ces porteurs de couronnes

reconnaissent l'autorité de la nature, à titre de sagesse commune à tous, puisqu'ils sont hommes; mais qu'ils reconnaissent aussi les gages de leur propre religion, puisqu'ils adorent de plus près le Dieu de la nature : et ainsi qu'ils examinent, comme par surcroît, toutes les autres raisons qui interdisent à notre tête les couronnes particulières, ou de quelque nature qu'elles soient. Car nous avons hâte de passer de la communauté de la discipline naturelle à la spécialité de la discipline chrétienne pour la défendre dans toute son intégrité; nous parlerons donc des autres espèces de couronnes qui paraissent affectées à d'autres usages, comme étant formées d'une autre matière, de peur que, ne se composant pas de fleurs dont la nature a marqué l'usage (ainsi que cette couronne de laurier donnée au soldat), on ne croie qu'elles échappent aux prohibitions d'une secte, par là même qu'elles sont en dehors des prescriptions de la nature. Je m'aperçois donc qu'il faut traiter avec détails et au long cette matière, depuis son origine jusqu'à son progrès et sa fin. Les lettres humaines me sont donc nécessaires pour cette investigation : il faut convaincre le monde avec ses propres instruments.

Le peu que j'ai touché suffira, j'imagine. S'il exista jamais quelque Pandore, qui fut la première femme, au témoignage d'Hésiode, elle a été la première tête couronnée par les grâces, lorsque chacune la dota : de là son nom de Pandore. Chez nous, au contraire, Moïse, pâtre prophétique et non poétique, nous représente Eve, la première femme, couvrant sa nudité de feuilles plutôt que son front de fleurs. De Pandore, il n'en exista donc jamais. Mais il faut rougir de l'origine de la couronne : elle est née du mensonge. Pénétrons maintenant dans la vérité de son origine. Il est constant que les Grecs l'ont inventée ou embellie. Suivant Phérécide, Saturne a été le premier qui ait été couronné. Diodore rapporte que Jupiter fut couronné après sa victoire sur les Géants; le même poète

donne un bandeau à Priape; à Ariane, un diadème d'or et de perles orientales, ouvrage de Vulcain, présent de Bacchus et depuis radieuse constellation. Callimaque environne Junon de pampres; voilà pourquoi sa statue, entourée de feuilles de vignes à Argos, et foulant aux pieds une peau de lion, montre cette marâtre étalant avec orgueil les dépouilles triomphales de ses deux beaux-fils. Hercule couronne son front, tantôt de peuplier, tantôt d'olivier sauvage, tantôt d'ache. Tu as la tragédie de Cerbère; tu as Pindare; tu as Callimaque, qui raconte qu'Apollon, après avoir immolé le serpent de Delphes, prit la couronne de laurier pendant qu'il sacrifiait, car quiconque sacrifiait aux dieux chez les anciens, prenait la couronne. Harpocration explique pourquoi Bacchus, l'Osiris des Egyptiens, adopta le lierre : la propriété du lierre, dit-il, est de préserver contre la pesanteur du cerveau. Le vulgaire lui-même, quand il appelle du nom de *Grande couronne* les jours solennels consacrés à Bacchus, témoigne assez que ce dieu est le premier qui introduisit l'usage de la couronne de laurier avec laquelle il triompha des Indes. Si tu parcours les écrits de Léon l'Egyptien, tu y verras qu'Isis la première environna sa tête d'une guirlande d'épis, ce qui était plutôt le fait du ventre. Qui veut en savoir davantage, peut interroger Claudius Saturninus, écrivain fort habile en cette matière. Nous avons de lui un livre intitulé, *Des couronnes*, où il en expose si savamment l'origine, les causes, les espèces et les solennités différentes, qu'on ne peut trouver si agréable rameau, si joyeuse fleur, si riant feuillage qui ne soit consacré à quelque tête.

Que ces détails nous suffisent pour nous apprendre à quel point nous devons repousser l'usage des couronnes, puisqu'il a été introduit par ceux et ensuite affecté à l'honneur de ceux que le monde regarde comme des dieux. En effet, si le démon, qui est menteur dès l'origine, établit aussi bien de ce côté que d'autre part le mensonge de sa

divinité, il n'en faut point douter, c'est lui qui avait avisé d'avance aux hommes dans la personne desquels il établit le mensonge de sa divinité. Que doivent donc penser les serviteurs du Dieu véritable d'une chose qui a été introduite par les premiers disciples du démon, qui, dès le commencement, a été consacrée à ces mêmes disciples; d'une chose qui déjà dans ce moment était dédiée à l'idolâtrie par des idoles, et des idoles encore vivantes; « non » pas que l'idole soit quelque chose, mais parce que les » hommages rendus aux idoles se rapportent au démon? » Or, s'il est vrai que les hommages rendus aux idoles se rapportent au démon, à plus forte raison ceux que les idoles se rendaient à elles-mêmes, pendant qu'elles vivaient encore. Ce sont donc les démons qui se les sont procurés dans la personne de ceux dans lesquels ils les ont ardemment convoités avant de se les procurer.

VIII. Tiens donc ceci pour certain, en attendant que je détruise une objection qui se présente. J'entends déjà que l'on me dit : « Beaucoup d'autres choses ont été introduites » par ceux que le siècle honore comme des dieux; on ne » laisse pas néanmoins de les rencontrer dans nos usages » d'aujourd'hui, dans les usages de nos saints prédécesseurs, dans les choses de Dieu, et dans le Christ lui-» même, qui assurément ne se montra homme ici-bas que » par ces organes communs à la personnalité humaine. » Eh bien, d'accord! Aussi ne m'arrêterai-je pas plus longtemps sur les origines. Que Mercure ait le premier enseigné les lettres, je ne les déclarerai pas moins indispensables aux relations humaines et à nos études envers Dieu. Qu'il ait le premier tendu des cordes pour en tirer des sons, du moment que j'entends David, je ne nierai point que le génie des saints ne l'ait pratiqué aussi pour le service de Dieu. Qu'Esculape le premier ait essayé la médecine; il me souvient qu'Isaïe prescrivit à Ezéchias malade quelques médicaments. Paul n'ignore pas non plus « qu'un peu de » vin réconforte l'estomac. » Que Minerve ait construit le

premier navire : je vois Jonas et les Apôtres naviguer. Il y a plus; le Christ est couvert d'une robe; Paul porte un manteau. Vous me nommez un dieu du siècle comme auteur de chaque vase, de chaque meuble : mais reconnaissez nécessairement, vous dirai-je, que le Christ repose sur un lit, qu'il présente le bassin aux pieds de ses disciples, qu'il verse de l'eau d'une amphore, et qu'il se ceint avec un linge blanc qui est le vêtement particulier d'Osiris. Je réponds donc à cette question dans tous ses points, en accordant que l'usage de ces meubles est commun à tous, mais en les distinguant en légitimes et illégitimes, parce que l'usage nous trompe, en nous cachant la corruption de leur situation présente par laquelle « ils sont » sujets à la vanité. » Nous disons enfin qu'ils ont servi à nos usages, à ceux de nos devanciers, aux choses de Dieu, et au Christ lui-même, comme apportant de simples utilités, des aides certaines et d'honnêtes soulagements aux nécessités de la vie humaine, de manière qu'il faut les croire inspirés par Dieu lui-même, dont la providence veillait à l'instruction, aux besoins et peut-être aux plaisirs de l'homme, sa créature. Mais tout ce qui dépasse l'ordre ci-dessus ne convient point à nos usages, surtout ce qui, à cause des raisons précédentes, ne peut se reconnaître ni dans le monde, ni dans les choses de Dieu, ni dans les errements du Christ.

IX. D'ailleurs quel patriarche, quel prophète, quel lévite ou quel prêtre, quel préposé, en un mot quel apôtre, quel évangéliste, quel évêque se trouve avoir été couronné? Je n'imagine pas non plus que le temple de Dieu, l'arche d'alliance, le tabernacle du martyre, l'autel ni le chandelier ait été couronnés. Avouons-le cependant : si c'eût été chose digne de Dieu, il leur eût convenu de l'être dans la première solennité de la dédicace, et dans la seconde réjouissance de leur rétablissement. Or, si ces symboles nous désignaient nous-mêmes (« car nous sommes et » les temples de Dieu » et ses autels, et ses flambeaux et

ses vases), ils signifiaient aussi en figure que les hommes de Dieu ne doivent pas se couronner. L'image devra correspondre à la vérité. Mais Jésus-Christ lui-même a été couronné, me répondras-tu peut-être. Je te répondrai aussi en un mot : Fais-toi couronner à ce prix; tu as toute liberté. Toutefois cette couronne dérisoire et impie ne lui fut pas déférée par le peuple juif. Ce fut une invention des soldats romains, conforme à l'usage du monde, usage que le peuple de Dieu n'admit jamais, qu'il s'agît d'allégresse publique ou de débauche particulière. Je le vois revenir de la captivité de Babylone avec des tambours, des flûtes et des psaltérions, plutôt qu'avec des couronnes; « Après avoir bu et mangé, il se lève pour se divertir; » mais de couronnes, point. En effet, la description de sa joie, ou la censure de sa débauche, n'eût pas gardé le silence sur l'honneur ou le déshonneur de ces couronnes. De même, quand Isaïe dit : « Ils boivent le vin au milieu » des tambours, des flûtes et des psaltérions, » il n'eût pas manqué d'ajouter « et des couronnes, » si cet usage eût jamais existé dans les choses de Dieu.

X. Ainsi, lorsque tu allègues que les ornements des dieux du siècle se rencontrent aussi chez le Dieu véritable, pour en conclure que la couronne est d'un usage commun à tous, tu établis pour toi-même cette loi : Il ne faut participer à l'usage de quoi que ce soit qui ne se rencontre pas dans les choses de Dieu. En effet, quoi de si indigne de Dieu que ce qui est digne d'une idole? Quoi de si digne d'une idole que ce qui est digne d'un mort? Car c'est chose qui appartient à des morts que d'être couronné, puisque ces morts deviennent sur le champ des idoles, et par leur forme, et par le culte qui les consacre, ce qui est à notre avis la seconde idolâtrie. A ceux donc qui manquent de sentiment, d'user de la chose dont ils n'ont pas le sentiment comme s'ils voulaient en abuser, dans le cas où ils ne seraient pas privés de sentiment! Car il n'y a point de différence entre abuser d'une chose, soit que la vé-

rité de l'usage cesse avec le sentiment, soit que l'on n'en puisse abuser à sa volonté, par l'absence de la chose elle-même. Quant à nous, l'Apôtre ne nous permet pas d'abuser, puisqu'il nous enseigne plutôt à ne pas user de tout, si ce n'est toutefois que ceux qui n'ont pas de sentiment, n'abusent pas, parce que tout est néant dans ce culte. L'adoration est une œuvre morte quant à l'idole, mais elle est vivante quant aux démons, auxquels s'adresse la superstition. « Qu'est-ce que les idoles des nations, s'écrie David? » De l'argent et de l'or. Elles ont des yeux et ne voient » pas; des narines, et elles ne respirent pas; des mains, » et elles ne touchent pas; » c'est par ces organes que l'on jouit des fleurs. Que s'il prédit à ceux qui fabriquent des idoles qu'ils leur ressembleront, ceux-là leur ressemblent déjà qui usent des ornements consacrés aux idoles. « Tout » est pur pour ceux qui sont purs; de même tout est impur » pour ceux qui sont impurs : » or, quoi de plus impur que les idoles?

Au surplus, toutes les substances, en tant que créatures de Dieu, sont pures, et à ce titre sont d'un usage commun; mais la manière d'en user n'est point indifférente. En effet, j'immole un coq pour moi, de même que Socrate pour Esculape : que l'odeur de quelque lieu me répugne, je brûle quelque parfum d'Arabie; sans doute, mais non avec les mêmes rites, les mêmes insignes, les mêmes cérémonies que devant une idole. Si, en effet, la simple parole suffit pour souiller la créature, au témoignage de l'Apôtre, « Si quelqu'un vous dit : Ceci a été immolé aux idoles, n'y » touchez point, » à plus forte raison est-elle souillée, quand vous dansez avec le vêtement, le rite et la cérémonie des idoles. Ainsi la couronne devient chose consacrée aux idoles. Avec ce rite, ce vêtement et ces cérémonies, elle est immolée à ses propres auteurs dans la personne de l'idole. Aussi le Chrétien ne doit-il pas participer à un usage qui leur est spécialement réservé, puisqu'il ne se trouve point parmi les choses de Dieu.

Voilà pourquoi l'Apôtre s'écrie : « Fuyez l'idolâtrie : » donc toute espèce d'idolâtrie, l'idolâtrie tout entière! Regarde-la comme une forêt épaisse où se cachent des épines sans nombre. Il ne faut rien donner à l'idole, si l'on ne peut rien accepter de l'idole. « Si c'est chose contraire à la » foi que de s'asseoir à la table des idoles, » que sera-ce de paraître avec les insignes de l'idole? « Qu'y a-t-il de com- » mun entre le Christ et Bélial? » Voilà pourquoi il nous dit : Fuyez ! car il nous recommande un long divorce avec l'idolâtrie, dont nous ne devons jamais approcher en quoi que ce soit. En effet, le dragon terrestre tue de loin les hommes par son souffle. Jean va plus loin encore : « Mes » petits enfants, gardez-vous des idoles, » dit-il, non pas seulement de l'idolâtrie en tant que culte, mais des idoles, c'est-à-dire de tout ce qui en a l'apparence. Image du Dieu vivant, te convient-il de devenir l'image d'une idole et d'un mort ?

Jusqu'ici nous avons prouvé que cet usage des couronnes est consacré aux idoles, soit par son origine, soit par la superstition de ses pratiques : de ce qu'il ne se trouve pas parmi les choses de Dieu, nous en concluons principalement qu'il appartient surtout à ceux dans les antiquités desquels il se rencontre, ainsi que dans leurs solennités et leurs cérémonies. En un mot, leurs temples, leurs victimes, leurs autels, leurs sacrificateurs et leurs prêtres eux-mêmes portent des couronnes. Ouvre Claudius : tu y trouveras les couronnes de tous les colléges de prêtres. Nous avons aussi mêlé à cette discussion la distinction des usages légitimes et illégitimes, pour aller au-devant de ceux qui, prenant occasion de quelques exemples, soutiennent la communauté en toutes choses. Il ne reste donc plus sur ce point qu'à examiner les causes de cet usage, afin que montrer qu'elles sont étrangères, il y a mieux, qu'elles sont opposées à la discipline, ce soient autant de preuves qu'aucune d'elles n'a en sa faveur le patronage de la raison, pour qu'une pareille coutume puisse être com-

mune aux païens et aux Chrétiens, malgré les exemples de quelques-uns que l'on nous oppose.

XI. En effet, pour commencer par la raissn qui a introduit la couronne militaire, il faut examiner préalablement, j'imagine, si la milice est chose entièrement licite aux Chrétiens. Comment discourir d'ailleurs des accidents, si l'essence et le principe sont blamâbles? Croyez-vous qu'il soit permis à un Chrétien d'ajouter au serment fait à Dieu le serment fait à un homme, et de s'engager à un autre maître quand il s'est engagé au Christ? d'abjurer père, mère, toute espèce de prochain que la loi recommande d'honorer et d'aimer après Dieu, que l'Evangile lui-même a honorés, en mettant au-dessus d'eux Jésus-Christ seulement? Lui sera-t-il permis de vivre l'épée à la main, quand le Seigneur a déclaré que « quiconque se servait de » l'épée, périrait par l'épée? » Ira-t-il au combat le fils de la paix, auquel la dispute n'est même pas permise? Infligera-t-il à autrui les chaînes, la prison, les tortures et les supplices, lui qui ne sait pas venger ses propres injures? Entrera-t-il aux postes pour autre que pour Jésus-Christ et le jour du Seigneur, quand il ne le fait pas même pour le Christ? Veillera-t-il devant les temples auxquels il a renoncé? Soupera-t-il aux lieux qu'interdit l'Apôtre? Ceux qu'il a mis en fuite le jour par ses exorcismes, les défendra-t-il la nuit, s'appuyant et se reposant sur la lance avec laquelle a été percé le côté de Jésus-Christ? Portera-t-il l'étendard rival du Christ? Demandera-t-il la livrée du prince, celui qui a déjà reçu celle de Dieu? Le mort qui attend la trompette de l'ange pour se réveiller sera-t-il troublé par la trompette qui réveille le soldat? Le Chrétien sera-t-il brûlé, d'après la discipline du camp, lui auquel il n'est pas permis de brûler, et à qui le Christ a remis la peine du feu? Combien d'autres actes dans le service militaire, qui ne peuvent être attribués qu'à la prévarication! N'est-ce pas déjà une prévarication que de s'enrôler du camp de la lumière dans le camp des ténèbres?

Toutefois, autre chose est de ceux que la foi est venue trouver plus tard sous le drapeau : ainsi de ceux que Jean admettait au baptême ; ainsi des fidèles centurions que Jésus-Christ approuve et que Pierre catéchise, pourvu cependant qu'après avoir embrassé la foi, et s'être engagé à la foi, on quitte la milice, comme plusieurs l'ont pratiqué, ou du moins que l'on prenne garde de toute manière de commettre contre Dieu des choses que ne permet pas même le service militaire ; ou enfin que l'on souffre jusqu'à l'extrémité pour Dieu : ce qu'ordonne également la foi païenne. Car la milice ne promet ni l'impunité des forfaits, ni l'immunité des martyres. Jamais le Chrétien n'est différent de lui-même. Il n'y a qu'un Evangile ; il n'y a qu'un même Jésus-Christ, « qui méconnaîtra qui-» conque l'aura méconnu, et qui reconnaîtra tout confes-» seur de Dieu ; qui sauvera l'ame perdue pour son nom, et » qui, au contraire, perdra l'ame qui a voulu se sauver au » détriment de son nom. » A ses yeux autant est son soldat le païen fidèle, qu'est païen son soldat infidèle. L'essence de la foi n'admet pas de nécessité. Il n'y a point de nécessité de pécher pour ceux qui ne connaissent qu'une nécessité, celle de ne pas pécher. Qu'un homme soit contraint, par la nécessité des tortures et des supplices, à sacrifier aux dieux et à renier directement sa foi, cependant la discipline n'est pas en connivence avec cette nécessité, parce que la nécessité de craindre l'apostasie et d'endurer le martyre, prévaut sur celle de décliner la souffrance et d'accomplir son devoir. Au demeurant, des prétextes de cette nature renversent toute la substance de notre serment, jusqu'à lâcher la bride aux prévarications volontaires. La volonté, en effet, va se convertir en nécessité, ayant toujours de quoi être contrainte. J'ai détruit par ces préliminaires toutes les raisons sur lesquelles reposent les couronnes qui se distribuent dans les charges publiques, et pour lesquelles on invoque d'ordinaire l'excuse et la nécessité, puisque dans cette circonstance il faut

abandonner ses offices pour ne pas tomber dans la prévarication, ou endurer le martyre, pour échapper aux filets de nos offices. La milice est-elle licite? Je ne discuterai pas plus long-temps cette première question, afin de résoudre la seconde, de peur que, repousser la milice par tous les efforts possibles, ce soit ensuite chose vaine que d'attaquer la couronne militaire. Ainsi la milice est permise, d'accord, mais jusqu'à la couronne exclusivement.

XII. Parlons d'abord de la couronne. La couronne de laurier est consacrée à Apollon ou à Bacchus; au premier, comme au dieu des flèches; au second, comme au dieu des triomphes. Ainsi l'enseigne Claudius, quand il dit que « les soldats se couronnent aussi de myrte. En effet, les » Romains, ajoute-t-il, ont adopté le myrte de Vénus, la » mère des descendants d'Enée et l'amante de Mars, à cause » d'Ilia et des deux Romulus. » Quant à moi, je ne crois pas que, par cette considération, Vénus soit Romaine avec Mars, puisque la concubine de son amant n'a pu que lui déplaire. Lorsque le soldat est couronné d'olivier, c'est une idolâtrie qui se rapporte à Minerve, déesse des combats, mais qui portait une couronne de cet arbre, quand elle fit sa paix avec Neptune. La superstition de la couronne militaire est souillée autant qu'elle souille dans tout cela, et tout conséquemment sera souillé dans son origine. Eh bien! que te semble de la profession annuelle des vœux, la première devant les Césars, la seconde aux Capitoles? Tu connais le lieu, connais aussi la formule : C'EST A TOI, JUPITER, QUE NOUS VOUONS CE BOEUF, AUX CORNES DORÉES, QUI VA ÊTRE LE TIEN. Que signifie cette déclaration? Une apostasie réelle. Le Chrétien a beau se taire de bouche, la couronne que porte sa tête répond pour lui. Il est enjoint au soldat de se présenter avec la même couronne de laurier lorsqu'il va recevoir la gratification. Certes, l'idolâtrie n'est pas gratuite : « Elle vend encore le Christ pour un peu d'or, » comme autrefois Judas pour un peu d'argent. » Sera-ce » ne pouvoir servir Dieu et Mammon, » que de tendre la

main à Mammon, et de la retirer à Dieu? Sera-ce « rendre » à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » que de ne pas rendre à Dieu l'homme, sa créature, et d'enlever à César son denier? La couronne triomphale se construit-elle avec des feuilles ou avec des cadavres? est-elle ornée de métal ou de bûchers? parfumée d'essences, ou arrosée des larmes des épouses et des mères, et peut-être même de quelques Chrétiens; car le Christ habite aussi parmi les Barbares? Porter sur sa tête cette ignominie, n'est-ce pas avoir combattu de sa propre main?

Il est une autre milice destinée au service particulier des princes; car on donne le nom de *castrenses* aux couronnes que les Césars distribuent à leurs gardes dans certaines solennités. Mais là encore, tu es le soldat et l'esclave d'un autre; et si tu l'es de deux à la fois, de Dieu et de César, tu ne peux l'être de César, puisque tu te dois à Dieu, qui, si je ne me trompe, réclame la préférence, même là où la communauté est possible.

XIII. Dans certaines solennités publiques, les Ordres de l'Etat se couronnent de lauriers : les magistrats portent des couronnes d'or. On préfère même à celles-ci les étrusques. On désigne par ce nom certaines couronnes qui sont enrichies de pierreries et revêtues de feuilles de chêne d'or, célèbres à cause de Jupiter, et que l'on prend avec la robe brodée de palmes, pour conduire les chars sacrés. Il y a encore des couronnes d'or provinciales, mais destinées aux images plutôt qu'aux hommes, et qui réclament des têtes plus grandes. Mais tes ordres, à toi, tes magistrats, le nom même de ta cour, c'est l'Eglise du Christ. Tu es à lui, puisque tu « es inscrit sur le livre de vie. » Ta pourpre, à toi, c'est le sang du Seigneur; ton laticlave, c'est sa croix : là « est la cognée mise à la racine de l'arbre; là » est le rejeton qui sort de la racine de Jessé. » Qu'importent les chevaux de l'Etat avec leurs couronnes? Ton Seigneur, à toi, lorsqu'il « voulut entrer à Jérusalem, n'avait » pas même un âne à lui. Que ceux-là se glorifient dans

» leurs chars et ceux-ci dans leurs chevaux. Pour nous, » nous invoquerons le nom du Seigneur notre Dieu. » Jean, dans son Apocalypse, nous éloigne non-seulement de la demeure de Babylone, mais à plus forte raison de ses pompeuses vanités. La multitude se couronne aussi, tantôt pour fêter les triomphes et les prospérités des princes, tantôt pour célébrer les fêtes particulières à chaque municipe. La débauche est l'assaisonnement de toutes ces réjouissances publiques. Mais toi, « étranger » dans ce monde, tu es le citoyen de la Jérusalem céleste. » — Nous vivons déjà dans le Ciel, dit l'Apôtre. » Là sont les rôles où tu es inscrit; là sont tes fastes; tu n'as rien de commun avec les joies du siècle. Que dis-je? Tu dois faire le contraire de ce qu'il fait. « Le monde, en » effet, se réjouira, mais vous, vous pleurerez. Bienheu- » reux d'ailleurs, s'écrie-t-il, bienheureux ceux qui pleu- » rent, » et non ceux qui portent des couronnes ! Les époux portent encore des couronnes le jour de leurs noces. Aussi, ne contractons-nous point de mariage avec les païens, de peur qu'ils ne nous conduisent à l'idolâtrie, par laquelle ils commencent les noces. Tu as la loi des patriarches; tu as l'Apôtre qui « t'enjoint de te marier » dans le Seigneur. »

L'esclave que le monde affranchit se couronne également. Mais toi, « tu es racheté par le Christ, et même » à un grand prix. » Comment le monde affranchira-t-il l'esclave d'autrui? Quoique cet affranchissement s'appelle liberté, ce n'est au fond que servitude. Tout est imaginaire dans le monde; il n'y a rien de vrai. Tout à l'heure, lorsqu'il semblait à l'homme que tu fusses libre, tu étais le racheté du Christ, et maintenant tu es l'esclave du Christ, quoique tu sois affranchi par l'homme. Si tu estimes véritable la liberté du siècle, jusqu'à le témoigner par la couronne que tu portes, tu es rentré sous la servitude de l'homme que tu prends pour la liberté, et tu as perdu la liberté du Christ que tu prends pour la servitude.

Ne dirons-nous rien des causes pour lesquelles des couronnes se distribuent au théâtre ou dans l'arène, et qu'il suffit de nommer pour les condamner, je veux dire des causes sacrées et funèbres? En effet, que reste-t-il à faire sinon à couronner Jupiter Olympien, Hercule le Néméen, le chétif Archémore (1), et l'infortuné Antinoüs (2), dans la personne du Chrétien, pour servir lui-même de spectacle là où il ne lui est pas permis de regarder?

Nous avons exposé, j'imagine, toutes les causes : pas une qui ait avec nous quelque chose de commun; elles sont toutes étrangères, profanes, illicites, abjurées par nous le jour où nous avons prononcé notre serment. C'étaient bien là les pompes de Satan et de ses anges, les dignités du siècle, les honneurs, les solennités, les popularités, les vœux menteurs, les servitudes humaines, les vaines louanges, les gloires honteuses, et au fond de tout cela l'idolâtrie qui se résume dans les couronnes dont s'entoure chacune de ses vanités. Claudius commencera par me dire que le ciel, dans les vers d'Homère, se couronne d'astres. Assurément, c'est Dieu qui l'a couronné; c'est en faveur de l'homme qu'il l'a couronné, donc, conclut-il, l'homme doit être couronné par Dieu. Mais le monde couronne les lieux de débauche, les latrines, les moulins, les prisons, les gymnases, les amphithéâtres, les vestiaires, et jusqu'aux cimetières eux-mêmes. Ne juge point de la sainteté et de l'honnêteté de cette coutume d'après un ciel unique que la poésie couronne, mais d'après le témoignage du monde tout entier. Toujours est-il que le Chrétien ne déshonorera jamais la porte de sa maison par des lauriers, s'il sait combien de faux dieux le démon a attachés à ses portes, Janus, qui vient de *janua* (porte); Limentinus, de *limen* (seuil);

(1) Archémore était fils de Lycurgue, roi de Némée. Sa nourrice Hipsypile l'ayant déposé sur le gazon, pour montrer aux Grecs altérés une source voisine, il fut tué pendant ce temps-là par un serpent.

(2) Favori d'Adrien, divinisé après sa mort.

Forculus et Carda, de *fores* (porte), et de *cardo* (gond), et chez les Grecs, Apollon Thyræen, et les démons Antéliens.

XIV. A plus forte raison le Chrétien se gardera-t-il de placer sur sa tête, que dis-je, sur le Christ lui-même, le sceau de l'idolâtrie, puisque « le Christ est le chef de » l'homme, » chef non moins libre que le Christ lui-même, affranchi de tout voile, à plus forte raison de tout lien. La tête qui est assujettie au voile, celle de la femme, déjà couverte par ce voile, ne laisse plus de place à ce bandeau de la couronne : elle porte déjà le fardeau de son humiliation. Si « la femme ne doit point se montrer la tête » nue, à cause des anges, » à plus forte raison, avec la tête couronnée, pourra-t-elle être un objet de chute pour tous ces couronnés. Qu'est-ce, en effet, que la couronne sur la tête d'une femme? une enseigne de sa beauté; une marque publique de sa mollesse; une dernière apostasie de la pudeur; un brasier de luxure. Conséquemment la femme, d'après le conseil de l'Apôtre, ne se parera point avec trop d'attention, « de peur que l'artifice de ses che- » veux ne lui serve de couronne. » Mais, je te le demande, « celui qui est le chef de l'homme, » la beauté de la femme, Jésus-Christ, époux de l'Eglise, quelle couronne a-t-il portée pour l'un et l'autre sexe ? Une couronne, si je ne me trompe, formée d'épines et de chardons, pour figurer les péchés que la terre de la chair a produits pour nous, mais qu'a détruits la vertu de la croix, émoussant jusqu'aux derniers aiguillons de la mort par les souffrances de celui qui est notre chef et notre Seigneur. Assurément, outre ce qu'elle signifie, elle laisse assez voir l'outrage, la honte, le déshonneur et la barbarie qui, mêlés ensemble, ont souillé et déchiré les tempes du Seigneur. Couronne-toi maintenant de laurier, de myrte, d'olivier, et de quelque autre feuillage célèbre, ou, comme le veut la coutume, de roses à cent feuilles choisies dans le jardin de Midas. Ajoute des lis de chaque espèce, des violettes de toute nature, et peut-être des perles et de l'or, afin d'imiter cette

couronne du Christ, qui lui échut dans la suite, « parce » qu'après le fiel il goûta au rayon de miel, » et qu'il ne fut salué par la cour céleste le roi de gloire que quand il eut été attaché ignominieusement à la croix, comme roi des Juifs, « d'abord abaissé un moment par son Père au- » dessous des anges, et ensuite couronné par lui de gloire » et d'honneur. » Si pour tous ces bienfaits; tu lui dois ta tête, rends-la lui, si tu peux, telle qu'il a sacrifié sa propre tête pour la tienne. Du moins, ne te couronne pas de fleurs, si tu n'oses te couronner d'épines; car pour des fleurs, tu ne le peux pas.

XV. Conserve à Dieu sa chose intacte. A lui de la couronner, s'il le veut. Que dis-je? Il le veut. En un mot, il nous y invite. « A celui qui vaincra, dit-il, je donnerai la » couronne de la vie. Sois donc fidèle jusqu'à la mort. » Combats le bon combat après lequel l'Apôtre attend avec » confiance la couronne qui lui est réservée. » L'ange, montant sur un cheval blanc pour vaincre, reçoit aussi la couronne de la victoire; un autre se pare des feux de l'arc-en-ciel, dans les prairies de l'immortalité. Les vieillards siégent aussi la couronne en tête. Le Fils de l'homme lui-même brille sur la nuée, du même éclat de l'or. Si les images sont environnées d'une telle splendeur dans la vision, que sera la vérité dans sa réalité? Voilà, voilà les fleurs que tu dois regarder et respirer! Pourquoi condamner à des couronnes fragiles ou empruntées au dragon, ta tête destinée au diadème! Qu'as-tu de commun avec une fleur qui doit mourir? Tu as « une fleur, sortie du rejeton » de Jessé, sur laquelle s'est reposée toute la grâce de l'es- » prit divin, » fleur sans courruption, inaltérable, immortelle; le soldat fidèle qui la choisit avance en mérites dans la hiérarchie céleste. Compagnons de ce soldat, rougissez! Vous ne méritez pas qu'il vous serve de juge; il faut pour vous condamner quelque soldat de Mithra, qui, alors qu'il est initié dans un antre, véritable camp des ténèbres, reçoit à la manière d'un bateleur qui veut contrefaire le mar-

tyre, la couronne que lui présente une épée, et qu'il place sur sa tête. Puis une main s'avance, qui l'avertit de faire tomber la couronne de sa tête, peut-être de la rejeter par-dessus son épaule, en répétant : Mithra est ma couronne. Depuis ce moment, jamais il ne porte de couronne. Ce signe témoigne de son élection, si d'aventure on le soumet à l'épreuve du serment : qu'il rejette la couronne, qu'il proclame qu'elle est tout entière dans son Dieu, on le croit aussitôt un soldat de Mithra. Reconnaissons ici les artifices du démon. Il usurpe à dessein quelques-unes des choses divines, pour nous confondre et nous juger par la foi de ses disciples.

DU MANTEAU.

I. Hommes de Carthage, de tout temps maîtres de l'Afrique, aussi illustres par votre antiquité, qu'heureux sous la nouvelle face de votre empire, je me réjouis que vos jours soient assez prospères et qu'il vous reste assez de loisirs pour remarquer des vêtements. Ce sont là des fruits de la paix et de l'abondance. Du côté de l'empire, du côté du ciel, tout va bien. Toutefois, avouez-le, vous étiez vêtus d'autre façon anciennement. Vous portiez alors des tuniques que recommandaient la délicatesse de leur trame, l'éclat de leur pourpre, et la justesse de leurs formes. En effet, elles ne dépassaient point les cuisses; elles ne s'arrêtaient point, contre la bienséance, au-dessus des genoux; elles ne tenaient point les bras trop serrés, elles laissaient les mains libres; comme elles serraient exactement le corps, on n'avait que faire de ceinture; enfin, grâce à leur juste symétrie, elles allaient merveilleusement aux hommes. Quant au manteau, qui était l'habit extérieur, il avait quatre angles, se rejetait des deux côtés sur les épaules, se plissait autour du cou, et reposait sur les épaules, retenu par une agrafe. Il ressemblait à celui que portent aujourd'hui vos prêtres d'Esculape. Ainsi s'habillait dans votre voisinage Utique, votre sœur; ainsi s'habillaient les Tyriens sur tous les points de l'Afrique.

Mais lorsque l'urne des destins du monde eut changé et

que Dieu se fut prononcé pour les Romains, la cité votre sœur se hâta de changer la forme de ses vêtements, afin de saluer Scipion sous ses propres livrées, aussitôt qu'il aborderait, se faisant ainsi Romaine avant l'heure. Quant à vous, la toge ne vous fut offerte qu'après le bienfait honteux de l'amnistie, comme un présent que l'on fait à des vaincus qui ont perdu leur vieille indépendance, mais non toute gloire, après les ignominieux présages de Gracchus, après les sanglantes dérisions de Lépide, après les trois autels de Pompée, après les longs délais de César, lorsque Statilius Taurus releva vos murailles, lorsque Sentius Saturninus les inaugura avec les solennités ordinaires, lorsqu'enfin la paix fut cimentée. Hélas! que cette toge a parcouru de pays! Elle est allée des Pélasges aux Lydiens, des Lydiens aux Romains, afin qu'elle passât des épaules du peuple le plus illustre sur celles des Carthaginois.

A partir de ce moment, vous portez votre tunique, plus longue qu'auparavant, avec une ceinture à volonté; vous soutenez par étages l'immensité des plis de votre manteau, pour le rendre plus commode. Et si, outre cela, votre condition, votre dignité, ou la circonstance, réclame un autre vêtement, vous vous mettez à railler le manteau, oubliant qu'il vous a de tout temps appartenu. Mais, à vrai dire, je ne m'étonne plus de ce défaut de mémoire en présence d'un fait bien autrement significatif. Tout le monde sait que cette Carthage, « redoutable par son ardeur » belliqueuse, » inventa le bélier, non pas le bélier que nous décrit Labérius, armé de cornes qui se croisent, recouvert de laine, et traînant un corps vigoureux, mais cette machine en forme de poutre, qui sert à briser les murailles, et qui n'avait encore été poussée contre aucune d'elles, lorsque votre cité, prenant exemple de ces animaux qui, dans la colère, se heurtent de la tête, imagina la première cet instrument formidable qu'elle éleva et laissa retomber de tout son poids. Toutefois, lorsque la patrie touchait à

son dernier jour, et que le bélier, alors en usage parmi les Romains, commença d'ébranler des murailles, qui étaient jadis les siennes, les Carthaginois en restèrent dans la stupeur, s'imaginant que l'invention en était nouvelle, puisqu'elle était aux mains des étrangers.

Tant la longueur du temps peut altérer les choses!

C'est par la même raison que vous ne reconnaissez pas le manteau.

II. Eh bien! d'accord; qu'il soit une mode étrangère, de peur qu'originaire de Carthage, il ne rougisse ou ne se plaigne de se voir aujourd'hui parmi les Romains. Assurément la fonction la plus habituelle de la nature est de changer de vêtement : ce monde que nous foulons change continuellement de face. Qu'importe qu'Anaximandre reconnaisse plusieurs mondes? Qu'importe que tout autre, qu'un Silène, par exemple, aille criailler aux oreilles de Midas qu'il y a un autre monde habité par les Méropes? les oreilles de Midas étaient assez grandes pour des balivernes plus grandes encore. Il y a mieux. Si Platon se figure un autre monde, dont celui-ci ne serait que l'image, il faudra aussi que ce monde supérieur soit sujet aux mêmes vicissitudes. En effet, s'il est monde, il se composera de substances et de fonctions diverses pour ressembler au monde d'ici-bas; il ne serait pas réellement un monde, s'il n'était pas fait comme ce monde. Voilà pourquoi les êtres divers qui concourent à cette unité remplissent diverses fonctions en changeant tour à tour. D'ailleurs, ces vicissitudes perpétuelles entretiennent l'harmonieuse discordance de cette diversité. Le monde tout entier est donc soumis au changement, puisqu'il se compose de dissonances et se renouvelle par la variété. Toujours est-il évident, même pour des yeux aussi fermés que ceux d'Homère, que ce monde, notre domicile, est une suite de formes changeantes. Le jour et la nuit se succèdent réciproquement. Le soleil se renouvelle à ses stations annuelles, la lune à ses périodes de chaque mois. La confusion dis-

tincte des astres nous cache aujourd'hui une étoile qu'elle nous montrera demain. L'enveloppe du ciel est tantôt sereine et lumineuse, tantôt obscurcie par des vapeurs; tantôt ce sont des torrents de pluie qui se précipitent; tantôt des projectiles qui s'y mêlent; d'autres fois, ce n'est qu'une rosée légère; puis voilà la sérénité première. Sur la mer, même inconstance : aujourd'hui que les vents soufflent également, elle est tranquille et innocente : demain une brise modérée l'agite; soudain la voilà qui bondit sous la vague. De même, si vous regardez la terre, qui aime à changer de parure avec les saisons, à peine oserez-vous dire que ce soit la même terre, tout à l'heure verte pour vos yeux, aujourd'hui jaune, dans quelques jours toute blanche. N'en puis-je pas dire autant de ses autres ornements? Les torrents qui descendent des montagnes, les sources d'eau qui se jouent sous la terre, le lit des fleuves en se couvrant de limon, ne se renouvellent-ils pas constamment? Que dis-je? Le monde tout entier changea autrefois d'aspect, puisque les eaux l'engloutirent. Les coquillages et les trompes de mer voyagent aujourd'hui encore sur les montagnes, voulant sans doute prouver à Platon que les plus hauts sommets avaient flotté sous les eaux. Quand celles-ci se retirèrent, le globe reprit sa première forme, autre par ce changement, quoique toujours le même. Son extérieur change encore accidentellement, lorsque le site est bouleversé. Ainsi Délos n'existe plus parmi les îles; Samos n'est plus que du sable; la sybille n'a pas menti. On cherche encore dans la mer Atlantique une île qui égalait en grandeur la Libye ou l'Asie. Un des côtés de l'Italie, détaché par la fureur de l'Adriatique et de la mer de Toscane, entre lesquelles il était enfermé, forma de ce débris la Sicile. Toute cette plage, ainsi déchirée, refoulant dans son détroit les vagues des deux mers qui s'y rencontrent, donna une cruauté nouvelle à cette mer, qui ne vomit pas les naufrages, mais les dévore.

Le continent souffre aussi des révolutions, qu'elles lui viennent du ciel ou de lui-même. Jette les yeux sur la Palestine, là où le fleuve du Jourdain lui sert de limite. Qu'aperçois-tu? Désert immense; région désolée; plaines stériles. Cependant des cités, des peuples nombreux la couvraient autrefois; son sol était en grand renom. Ensuite, comme Dieu est un vengeur terrible, l'impiété de ces villes attira sur elles une pluie de feu. Depuis ce jour, on ne parle plus de Sodome ni de Gomorrhe. A leur place, la cendre; et la mer qui est voisine vit de la mort, de même que ce sol maudit. L'antique Vulsinies, ville de Toscane, périt dans un semblable embrasement. Je crains bien que la Campanie, qui a déjà perdu Pompéia, ne puisse pas échapper à ses propres flammes. Mais Dieu veuille l'épargner! Plaise au ciel que l'Asie n'ait plus à redouter désormais les déchirements de son sol! Plaise au Ciel encore que l'Afrique n'ait eu à trembler qu'une seule fois devant ces gouffres soudains, et que ses crimes soient suffisamment expiés par ce camp qui se déroba sous ses pas!

Mille autres calamités semblables ont changé la face du monde et la situation des lieux. Quelque tristesse qu'il y ait à poursuivre, je dirai que les guerres n'ont pas causé moins de désordres que la décadence des empires. Combien de fois les royaumes n'ont-ils pas changé depuis Bélus, fils de Ninus, si toutefois Ninus régna le premier, comme l'estiment les vieux historiens profanes! Chez vous d'ordinaire, la narration ne remonte pas plus haut. L'histoire du monde commence par les Assyriens. Pour nous qui lisons les annales divines, nous connaissons l'histoire du monde dès sa naissance.

Mais j'aime mieux parler de choses plus gaies, puisqu'elles changent également. En effet, si la mer a englouti, si le ciel a dévoré, si la terre a enseveli, si le glaive a moissonné, ces pertes sont réparées ailleurs avec usure. Dans l'origine, la terre était inutile dans la plus grande partie de

son étendue, puisqu'elle était privée d'habitants; quelque famille venait-elle à s'y établir, elle y était seule avec elle-même. Mais, ayant reconnu que tantôt elle trouvait l'abondance, tantôt la disette, elle se mit à défricher et à cultiver toutes ces terres, afin qu'à l'imitation de ces plantes qui provignent par leurs surgeons, les peuples engendrassent des peuples, les cités des cités, et se répandissent sur la face de l'univers. Les nations versèrent ailleurs le superflu de leur population, comme des essaims d'abeilles. La surabondance des Scythes enrichit la Perse; les Phéniciens débordent sur l'Afrique; les Phrygiens enfantent les Romains; la semence des Chaldéens se développe en Egypte, d'où elle sort quelque temps après pour former la nation juive. Ainsi la postérité d'Hercule, occupant avec Téménus le Péloponèse, le rend illustre. Ainsi les Ioniens, compagnons de Nélée, couvrent l'Asie de cités nouvelles. Ainsi les Corinthiens, sous la conduite d'Archias, fortifient Syracuse.

Mais pourquoi citer l'antiquité, puisque nous avons sous les yeux nos propres changements? Quelle partie du monde n'a pas réformée le siècle présent? Combien de villes n'a pas enfantées, accrues, ou restituées la triple vertu de l'empire actuel? Grâce à Dieu qui favorise tant d'Augustes en un seul, que de revenus nouveaux portés sur le registre des censeurs! que de peuples purifiés! que d'ordres illustrés! que de Barbares refoulés! Avouez-le : cet univers, depuis que la ciguë de l'hostilité est déracinée et que les épines d'une amitié trompeuse ont disparu, est un champ soigneusement cultivé par cet empire, plus délicieux que le verger d'Alcinoüs, plus odoriférant que les bosquets de roses de Midas! Si tu approuves les changements de l'univers, pourquoi blâmer ceux de l'homme?

III. Les animaux eux-mêmes, au lieu de vêtement, changent de forme. La plume toutefois tient lieu d'habit au paon, et même de l'habit le plus riche. Que dis-je? la pourpre de son cou est plus éclatante que celle des plus

rares coquillages. L'or de son dos est plus éblouissant que tous les clous d'or du monde; sa queue balaie la terre plus pompeusement que la plus longue simarre; mélange d'un nombre infini de couleurs, nuancée, chatoyante, sa parure, qui n'est jamais la même, semble toujours différente, quoiqu'elle soit toujours la même quand elle paraît différente : enfin elle change autant de fois qu'elle se remue. Il faut nommer aussi le serpent, quoiqu'après le paon. En effet, il change la peau et l'âge qu'il tient de la nature. Aussitôt qu'il a pressenti la vieillesse, il s'enferme dans un passage étroit, y laisse une peau ridée en même temps qu'il s'y glisse, et dépouillé de lui-même dès l'entrée, ne sort de sa caverne que brillant et rajeuni. L'hyène, si tu l'observes bien, change de sexe tous les ans, une année mâle, l'autre année femelle. Je ne dis rien du cerf, qui, arbitre de son âge, n'a qu'à se repaître d'un serpent pour se renouveler, par ce poison et cette défaillance, dans l'éclat de sa première jeunesse.

Il se rencontre encore un humble quadrupède, à la démarche lente, à la peau rude, et qui habite les champs. C'est la tortue de Pacuvius? diras-tu. Point du tout. Le vers de ce poète s'applique à un autre animal qui, pour être des plus petits, ne laisse pas d'avoir un grand nom. Qui entendra parler du caméléon, sans le connaître, s'imaginera que c'est au moins quelque lion formidable. Mais rencontre-le dans une vigne, caché tout entier sous un de ses pampres, alors tu riras de l'exagération de la Grèce dans ses dénominations. En effet, point de suc dans son corps, quoique des animaux beaucoup plus petits n'en manquent pas. Le caméléon n'est qu'une peau, cependant il vit; sa petite tête tient immédiatement à son dos, car il n'a point de cou; aussi ne se tourne-t-il qu'avec effort. Mais ses yeux, ou pour mieux dire, ses deux points de lumière, placés à fleur de tête, se portent rapidement à droite et à gauche, dans leur éblouissante mobilité. A peine peut-il s'élever de terre, tant il est pesant et fatigué, il ne marche

qu'avec lenteur et péniblement; on s'aperçoit qu'il a fait du chemin, on ne l'a pas vu marcher; toujours à jeun, jamais défaillant, il se nourrit en bâillant, il rumine en respirant; le vent, voilà sa pâture. Toutefois il a la vertu de changer complètement, sans cesser d'être lui-même. En effet, quoiqu'il n'ait qu'une couleur qui lui soit propre, il prend celle de l'objet qui l'approche. Au caméléon seul il a été donné, comme le dit le proverbe, de se jouer de sa peau.

Il a fallu préluder longuement pour arriver par degrés jusqu'à l'homme. Il est certain qu'il fut créé nu, et qu'à son origine il resta sans vêtements aux regards de celui qui l'avait formé. Mais il déroba la connaissance du bien et du mal, avant le moment marqué et contre la défense qu'il avait reçue. Voilà que, se hâtant de couvrir dans son corps nouveau ce que la pudeur ne couvrait pas auparavant, il s'environne depuis ce moment de feuilles de figuier. Puis il est chassé du lieu de son berceau, et il s'en va par le monde, couvert de peaux comme un criminel condamné aux mines. Mais c'est là un mystère, et il n'appartient pas à tous de le connaître.

Eh bien! parlez-moi de ce qui est à vous. Dites-moi ce que racontent les Egyptiens, ce qu'Alexandre a déposé dans son histoire et que lit tous les jours la mère, c'est-à-dire que, du temps d'Osiris, Ammon, qui était riche en troupeaux d'oies, quitta la Libye pour le voir. Dites-moi encore que Mercure, alors présent avec eux, ayant touché par hasard la toison d'un bélier, fut charmé de la délicatesse de sa laine et tondit aussitôt une jeune brebis. Pendant qu'il essaie ce que lui conseillait la flexibilité de cette matière, voyant qu'elle s'allonge sous ses doigts, il en forme un vêtement sur le modèle du vêtement ancien, qu'il avait cousu avec des fils de l'écorce du tilleul. Mais vous, vous avez mieux aimé faire honneur à Minerve du travail de la laine et de la fabrication de la toile, quoiqu'Arachné y fût plus habile.

Passons maintenant à la matière elle-même. Je ne veux pas parler des laines de Milet, de Selges, d'Altin, de Tarente ou de la Bétique, que la nature elle-même colore. Je vais plus loin, puisque les arbustes eux-mêmes nous vêtissent, ainsi que le lin qui se dépouille de sa teinte verte et prend la couleur de la neige en étant lavé. Mais comme s'il ne suffisait pas de planter et de semer des tuniques sur la terre, il a fallu pêcher au fond des mers ses vêtements. En effet, certains coquillages, riches d'une mousse qui imite la laine, se couvrent d'une sorte de toison. Qui ne connaît le ver à soie? C'est une espèce de ver qui, filant sa propre substance dans les airs, tend son domicile avec plus d'adresse que les cadrans de l'araignée, puis dévore son ouvrage pour le rendre bientôt après : tuez-le, vous déroulerez une trame vivante.

C'est ainsi que le génie du luxe s'est mis à la recherche de mille matières précieuses pour embellir ses vêtements. D'abord ils étaient destinés à couvrir l'homme, parce qu'il fallait pourvoir à la nécessité. Mais depuis, le faste prenant la place de la nécessité, on se para, on se surchargea d'ornements orgueilleux, et on multiplia ses vêtements. Les uns sont particuliers à certains peuples; les autres sont communs à tous et peuvent être portés utilement. De ce nombre est le manteau. Quoiqu'il soit plus grec que romain, maintenant que le Grec a envahi le Latium, le vêtement y a pénétré avec le langage. Ainsi le Romain qui chassait les Grecs de ses murs, apprenait néanmoins leur langue sur ses vieux jours. Ainsi le même Caton qui, pendant sa préture, se montrait l'épaule découverte à la manière des Grecs, ne favorisa pas moins les Grecs que s'il eût porté le manteau.

IV. Que dire maintenant si, tandis que la mode romaine vous paraît le salut de tous, vous retenez en même temps les dissolutions des Grecs? Ou, s'il n'en va point ainsi, d'où vient que, dans des provinces où régnaient de plus nobles exercices, et que la nature vous a départies pour dompter

la stérilité des champs, vous avez adopté les jeux de la palestre, qui usent le corps et le fatiguent sans profit? Pourquoi cette huile mêlée à la poussière dont vous frottez vos membres? Pourquoi vous roulez-vous sur le sable? pourquoi ces aliments qui fortifient sans engraisser? D'où vient que, chez quelques Numides, qui ornent leur tête de la crinière du cheval, on se fait raser le visage jusqu'à la peau, et que le rasoir n'épargne que la tête? D'où vient que les hommes velus emploient la résine pour épiler les parties secrètes, ou la pince pour arracher les poils du menton? Quel prodige donc que de pratiquer tout cela en répudiant le manteau! Ces infamies viennent de l'Asie. O Libye, et toi Europe, qu'avez-vous de commun avec des ornements de théâtre que vous ne savez pas revêtir? En effet, pour quelle raison s'épiler à la manière des Grecs, plutôt que de se vêtir à leur façon? Le changement d'habit devient un crime, non pas quand on change la coutume, mais quand on change la nature. Il y a une grande différence entre le respect que l'on doit au temps et celui que réclame la religion. La coutume devra fidélité au temps; la nature la doit à Dieu. Il a donc renversé l'ordre de la nature ce héros de Larisse, lorsqu'il prit les vêtements d'une jeune fille, lui qui avait été nourri de la moelle des bêtes féroces, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte (1), parce que ses lèvres n'avaient jamais sucé de mamelles; lui encore qui, formé à une rude école, avait eu pour précepteur un monstre, habitant des forêts et des montagnes.

Je le supporterais dans un enfant que sa mère craint de perdre. Mais qu'après avoir atteint l'âge d'homme, qu'après avoir donné une preuve clandestine de sa virilité avec une jeune fille, il continue de laisser flotter sa stole, de bâtir l'édifice de sa chevelure, de farder sa peau, de

(1) Achille, de Α-χειλος, sans lèvres, parce qu'il ne s'en était point servi pour téter.

consulter son miroir, d'orner son cou, de porter des pendants d'oreilles à la manière des femmes, ainsi que le représente le bouclier conservé à Sigée, voilà ce qui m'indigne. Il est bien vrai que dans la suite il fut soldat; car la nécessité le rendit à son sexe. La trompette du combat avait sonné, et les armes n'étaient pas loin. Le fer, dit le poète, attire l'homme. D'ailleurs, si après avoir senti cet aiguillon, il eût continué de vivre sous des habits de jeune fille, il eût pu se marier aussi comme tel. Voilà donc une double métamorphose : d'homme il devient femme, de femme il devient homme. Changement monstrueux, puisqu'il ne devait ni désavouer la vérité de son sexe, ni confesser ensuite le déguisement. L'une et l'autre manière de changer ne lui valurent rien : la première offensa la nature; la seconde lui enleva la vie.

La volupté a travesti un autre héros, d'une façon plus honteuse encore que ne l'a fait la sollicitude maternelle. Je sais bien que vous l'adorez; mais vous devriez rougir plutôt de ce porteur de massue, de flèches et de peau, qui préféra les ajustements d'une femme à tout ce qui composait sa gloire et son surnom. Une infâme Lydienne a eu le pouvoir de transformer, par une double prostitution, Hercule en Omphale, et Omphale en Hercule. Où est Diomède avec ses crèches sanglantes? où est Busiris avec ses autels convertis en bûchers? où est Géryon, triple dans son unité? La massue d'Hercule regrettait l'odeur de leurs cervelles brisées, pendant qu'elle était arrosée de parfums. Le vieux sang de l'hydre, le vieux sang des Centaures était effacé par la pierre ponce destinée à polir le miroir. Quel fut le triomphe de la mollesse, quand ces flèches qui avaient percé des monstres servaient peut-être à coudre des couronnes! Au reste, les épaules d'une femme honnête, ni même de quelque héroïne, n'auraient jamais pu supporter la rudesse des dépouilles du monstre, si elles n'avaient été apprêtées, adoucies, et parfumées d'avance avec quelque essence odorante ou précieuse. Omphale ne manqua

pas de le faire, sans doute. Que dis-je? elle peigna la crinière du monstre; et de peur que la mâchoire du lion ne blessât son cou délicat, elle cacha son muffle dans ses cheveux, et ses dents dans les tresses qui tombaient de son front. Le généreux animal eût rugi sous l'outrage, s'il l'avait pu. Il est certain du moins que Némée, si quelque génie l'habite, poussait des gémissements : alors, en effet, elle s'aperçut qu'elle avait perdu son lion. Ce qu'était Hercule sous les somptueux ornements d'Omphale, on peut en juger par Omphale, que je viens de représenter sous la peau d'Hercule.

L'athlète Cléomaque qui, au pugilat, avait presque égalé le héros de Tirynthe (1), après s'être signalé à Olympie, abjura aussi son sexe par une transformation incroyable, en subissant des blessures honteuses (2) entre la peau et au-delà; aussi mérita-t-il d'être couronné parmi les foulons de Novius (3), et ce fut à bon droit que le poète comique Lentulus le flétrit dans *ses habitants* de Catine. En effet, il couvrit de bracelets les traces du gantelet; il échangea le vêtement grossier de l'arène contre la robe des courtisanes.

Je ne parle ni de Physcon ni de Sardanapale. Les connaîtrait-on comme rois, s'ils n'avaient surpassé tous les hommes en dissolution? Il faut me taire d'ailleurs, de peur qu'ils ne m'accusent d'avoir oublié quelques-uns de vos Césars, qui n'ont pas été moins infâmes. Il faudrait une liberté toute cynique pour nommer un César plus impur que Physcon, plus voluptueux que Sardanapale, un demi-Néron enfin (4).

(1) Au lieu de *antè*, j'ai lu avec quelques éditions, *arte*.

(2) *Succubum agens*, dit le commentateur.

(3) Le poète Novius avait écrit une fable sous ce titre, *le Foulon*, pour se moquer de ceux qui trafiquent honteusement d'eux-mêmes. Plaute désigne un acte de ce genre par ces mots : *fructus fullonius*. Mais pourquoi *foulon*? parce que, disent les commentateurs, ces sortes d'hommes étaient aussi flexibles aux désirs d'autrui, que le drap lorsqu'il a été foulé.

(4) Ce trait retombe sur Domitien. Tertullien l'a déjà appelé ailleurs une

Le souffle de la vaine gloire n'a pas été moins puissant pour changer le vêtement de l'homme, encore que l'homme restât. Toute passion est un feu qui échauffe; mais sitôt qu'elle arrive à l'affectation, l'ardeur de la gloire est un incendie qui dévore. Tu vois s'allumer à ce brasier un grand roi, qui n'a eu rien au-dessus de lui que la gloire. Vainqueur des Mèdes, il fut vaincu par le vêtement des Mèdes. Ecartant la cuirasse triomphale, il se montra sous la robe flottante de ses captifs. Ainsi donc, en jetant sur sa poitrine, à la place de ces écailles dont elle gardait encore l'empreinte, un tissu transparent qui le couvrait sans le cacher, il éteignit sous les brises et la délicatesse de la soie, cette ardeur belliqueuse qui ne lui avait pas permis encore de respirer. Le Macédonien n'était pas assez orgueilleux par lui-même, il fallait encore que la vaine pompe des habits le dégradât.

Mais ne voilà-t-il pas que les philosophes s'abandonnent aux mêmes excès ! J'entends dire que plusieurs ont philosophé dans la pourpre. Si le philosophe paraît sous la pourpre, pourquoi pas aussi avec le *baxa* d'or (1)? C'est une mode tyrienne, mais qui n'a rien de grec que de porter une chaussure qui n'est pas dorée. Mais un autre, dira-t-on, revêtit la soie et chaussa l'airain. Il avait raison. Il marcha avec une cymbale aux pieds, pour rendre des sons pareils à ceux des Bacchantes, puisqu'il en avait les habits. Que si Diogène aboyait encore quelque part du fond de son tonneau, il n'eût pas souillé de ses pieds fangeux le philosophe, comme s'en souviennent les lits de Platon, mais il l'eût pris par le corps pour le jeter dans le sanctuaire des Cloacines, afin que l'insensé qui avait rêvé qu'il était dieu, saluât les immondices ses sœurs avant de faire reconnaître aux hommes sa divinité.

moitié de Néron. On sait d'ailleurs que Domitien affectait de prendre le nom de cet empereur.

(1) Espèce de chaussure.

Voilà les habits qu'il est juste de désigner du regard, de montrer au doigt, et de railler avec des signes de tête, puisqu'ils intervertissent la nature et blessent la modestie. Que l'homme qui traîne jusqu'à terre une robe délicate et chargée de plis, entende retentir à ses oreilles ce vers du comique : « Voyez donc ce fou ! que d'étoffe perdue ! » Mais, en vérité, depuis que Rome n'a plus de censeurs qui surveillent et flétrissent, qu'aperçoit-on au sein de cette licence? Des affranchis sous les insignes des chevaliers; des esclaves dont les épaules sont encore rouges des meurtrissures du fouet, transformés en personnes libres; des gens de bas aloi déguisés en patriciens, des pâtres en citadins, des bouffons en sénateurs, des paysans en soldats : que dire enfin? fossoyeur, corrupteur public, gladiateur, tous sont vêtus comme toi.

Maintenant jette les yeux sur les femmes. Tu verras que Cécina Sévère représenta vivement au sénat que les matrones ne devaient point paraître en public sans la stole traînante. Enfin le décret de l'augure Lentulus punit comme adultère celle qui passerait outre. Loi pleine de sagesse ! Quelques matrones romaines avaient répudié à dessein ces vêtements témoins et gardiens de la pudeur, parce qu'ils étaient un obstacle à leurs dissolutions. Mais aujourd'hui, corruptrices d'elles-mêmes, afin qu'on les aborde avec plus de liberté, elles ont proscrit la robe flottante, la ceinture, la pantoufle, le voile, et même la litière et le siége avec lesquels elle étaient toujours dans une sorte de retraite, et comme enfermées chez elles, même lorsqu'on les portait en public. Mais l'un éteint son flambeau, l'autre allume un flambeau qui n'est pas le sien. Regarde ces louves qui vivent de la lubricité publique, et ces courtisanes elles-mêmes qui font de l'artifice un trafic : ou plutôt, si tes yeux ne doivent pas même s'abaisser sur ces repaires où la pudeur est immolée au grand jour, contemple-les, quoique de loin, tu y rencontreras des matrones. Et lorsque la prêtresse de ces cloaques porte des

étoffes de soie; lorsqu'elle couvre de perles sa gorge plus impure que le lieu même; lorsqu'elle ajuste à ses mains souillées des plus abominables impuretés, des bracelets que des femmes pudiques ne voudraient pas usurper sur les héros auxquels on les donne pour récompense; lorsqu'enfin elle attache à une jambe déshonnête un brodequin blanc ou des mules de pourpre, pourquoi n'arrêtes-tu point les yeux sur ces ornements, ou sur ceux qui appellent la religion au secours de leur nouveauté? Ainsi, dans les initiations de Cérès, les femmes sont vêtues de blanc, portent une bandelette distinctive et un chapeau privilégié. Ainsi, celles que passionne un sentiment contraire affectent les vêtements lugubres et couronnent leur tête d'une toison noire, lorsqu'elles s'agitent avec fureur dans le sanctuaire de Bellone, jusqu'à perdre la raison. Ainsi on fête Saturne par des bandes de pourpre plus larges et un manteau couleur de feu, comme celui des Galates; ainsi encore on se rend Esculape favorable par des pantoufles à la manière des Grecs, et par un manteau tel que le mien, si ce n'est que celui-là est plus péniblement ajusté. Raison de plus pour le censurer et le railler du regard, puisque, simple et sans affectation sur ma personne, il est au moins coupable de superstition. En effet, depuis que le manteau a commencé d'être l'habit de la sagesse, qui renonce aux vaines superstitions, il est devenu plus auguste que toutes les dépouilles et tous les voiles du monde. Insigne de nos prêtres, il s'élève au-dessus de la tiare et des autres ornements. Baisse donc les yeux, je te le conseille; vénère un vêtement qui ne peut avoir à tes yeux qu'un défaut, celui d'avoir répudié tes erreurs.

Vous avez beau faire, dis-tu. Quoi! passer de la robe au manteau? Que serait-ce donc si j'avais abandonné le diadème et le sceptre? Anacharsis changea-t-il autrement, lorsqu'il préféra la philosophie au royaume de la Scythie? Mais que le manteau ne soit pas un signe que j'ai passé à quelque chose de mieux, d'accord; il porte en lui-

même sa défense. D'abord, point de vêtement plus commode à prendre ni moins embarrassant. Il n'est pas nécessaire qu'un artiste en forme la veille les plis depuis le haut jusqu'en bas, qu'il les arrondisse en baguettes, qu'il les rassemble en un point central qui soit comme le bouclier de la robe, et qu'il en fixe la forme avec des agrafes. Il ne faut pas non plus que revenant le lendemain avec le jour, après avoir pris la ceinture et la robe à laquelle il convenait de donner moins d'ampleur; après avoir reconnu si le nœud était en bon état et avoir réformé ce qui pouvait y manquer, il allonge la robe du côté gauche; qu'il retire des épaules cette immense circonvolution d'où naît le sein là où les plis cessent; ni qu'après avoir dégagé le côté droit, il la rejette sur le gauche avec un autre pan de cette robe, plissé comme le premier, qui va battre sur le dos, jetant ainsi sur celui qu'il habille un fardeau véritable. J'en appelle à ta conscience : n'est-il pas vrai que la toge est pour toi un fardeau plutôt qu'un vêtement? Que portes-tu? un paquet ou un habit? Si tu le nies, je te suivrai jusqu'à la maison; je te verrai te précipiter dès que tu auras touché le seuil : on ne se débarrasse jamais d'aucun vêtement avec autant de plaisir que de la toge.

Nous ne disons rien des souliers, qui sont, à proprement parler, le supplice de la toge, qui souillent les pieds en les protégeant, et dont l'usage est si déraisonnable. Ne vaut-il pas mieux marcher les pieds nus pour s'endurcir au froid et à la chaleur, que de se mettre à la torture dans des souliers? Avouons-le! les cordonniers de Venise, avec leurs brodequins efféminés, ont rendu un admirable service à la commodité de la marche.

Au contraire, rien de plus libre que le manteau, fût-il double comme celui de Cratès; il ne faut pas tant d'apprêts pour s'en revêtir. Tout l'effort qu'il réclame, c'est qu'on s'en couvre en le déployant. On le peut d'un seul jet qui environne avec bienséance tout le corps de l'homme,

parce qu'il le couvre tout entier. Tout en cachant les épaules, il les laisse voir ou les renferme à volonté; quoique attaché aux épaules, il ne les surcharge point; il ne les accable point; il ne s'inquiète point de la symétrie des plis; il se maintient aisément ou se rajuste de lui-même. Le quitte-t-on, on ne le confie à aucune tenaille pour le lendemain. Si la tunique dépasse, on n'a pas le supplice d'une ceinture. La chaussure qui l'accompagne est des plus propres; ou bien le pied est nu, ce qui va mieux à l'homme que le brodequin.

Voilà ce que j'avais à dire en faveur du manteau, dont tu n'as attaqué ici que le nom. Mais on en veut à la profession de ceux qui le portent. Pour moi, dit-on, je ne dois rien au forum, au champ de Mars, au sénat : je ne veille pour aucun office; je ne m'empare d'avance d'aucune tribune, je ne fréquente aucune audience des préteurs; je ne respire point l'odeur des égouts; je ne salue point les barreaux d'aucun juge; je ne brise point les bancs des avocats; je ne trouble point la justice; je ne plaide point à grand bruit; je ne suis ni juge, ni soldat : je vis en dehors du peuple. J'ai assez à travailler en moi-même : mon unique affaire, c'est de n'en avoir pas. On vit plus heureusement dans la retraite que dans le tumulte du siècle, mais on craint de passer pour un homme inutile. Il faut se consacrer, dit-on, à la patrie, à l'Etat, à la chose publique. Il y a une ancienne maxime : « Qui » doit mourir pour soi-même ne naît pas pour autrui. » Toujours est-il que quand il est question des Epicure, des Zénon, tu décores du nom de sages ces hommes qui ont enseigné aux autres le repos, et l'ont consacré sous le nom de la volupté unique et souveraine.

Toutefois il me sera permis à moi aussi d'être utile au monde. D'un lieu élevé, ou des marches de l'autel, je propose pour les mœurs des remèdes qui sont plus efficaces que tes services pour la santé des républiques, des cités et des empires. En effet, si je voulais user d'a-

mertume avec toi, je te dirais que la toge a fait plus de mal à la république que la cuirasse. Pour moi, je ne flatte aucun vice, je ne pardonne à aucune indolence, je ne fais grâce à aucune vanité. J'applique le fer à l'ambition de M. Tullius, qui paie cinq cent mille sesterces une petite table de citronnier, ainsi qu'à celle d'Asinius Gallus, qui achète deux fois autant une table de la même Mauritanie. Hélas ! que d'or pour quelques taches de bois ! Mais que dire de Sylla, quand il commande des plats du poids de cent livres ? Je crains toutefois que cette vaisselle ne soit bien chétive vis-à-vis de ce vaste bassin de cinq cents livres que fit construire Drusillanus, affranchi de Claude, et qui était nécessaire peut-être aux tables que je mentionnais tout à l'heure. S'il exigea pour sa construction un fourneau spécial, il méritait bien aussi une salle à manger. J'ouvre encore avec le scalpel la cruauté de Védius Pollion, qui jetait ses esclaves à l'avidité des lamproies. Barbare qui, prenant plaisir à la cruauté, nouvelle pour lui, d'une bête terrestre, sans dents, sans ongles, sans cornes, se complut à convertir des poissons en animaux féroces, qu'il faisait cuire immédiatement, afin de goûter la chair de ses esclaves qu'il retrouvait encore dans leurs entrailles. Je percerai du même fer la gourmandise de l'orateur Hortensius, qui le premier put égorger un paon pour s'en nourrir ; celle d'Aufidius Lurcon, qui le premier corrompit les animaux en les engraissant, et leur donna une saveur adultère par des aliments forcés ; celle d'Asinius Céler, qui acheta six mille sesterces un seul surmulet ; celle du comédien Esope, qui composa un plat de cent mille sesterces avec des oiseaux de grand prix, chanteurs et parleurs. Son fils, après ce mets splendide, trouva le secret d'une faim plus somptueuse encore : il avala une perle, déjà précieuse rien que par son nom, j'imagine, pour ne point souper plus pauvrement que son père. Je ne parle point des Néron, des Apicius, ni des Rufus. Je donnerai un purgatif à l'im-

pudicité de Scaurus, à la passion du jeu qui travaille Curius, à l'ivrognerie d'Antoine. Souviens-toi que la plupart d'entre eux ont porté la toge. Sous le manteau on ne trouve point de gens pareils. Qui donc purgera la ville de ces ordures? Personne, si ce n'est les discours qui partent du manteau.

VI. Vous m'avez persuadé, par votre discours, le plus sage de tous les remèdes! me dis-tu. Toutefois, quoique l'éloquence se taise, ou retenue par la jeunesse, ou entravée par la timidité, une philosophie sans langue parle par sa vie seule, et le manteau lui-même est une éloquence. Voir le philosophe, c'est l'entendre. Je fais rougir le vice qui me rencontre. Qui ne se sent pas ému à l'aspect de son antagoniste? Qui pourra me nuire par ses regards, quand il ne le peut pas même par son esprit? Certes, ils sont grands les bienfaits du manteau, puisqu'à son seul souvenir les mauvaises mœurs elles-mêmes rougissent. Qu'on sache maintenant à quoi sert la pholosophie, car elle n'est pas toute avec moi. Je possède encore d'autres arts utiles au public. Je suis porté par celui qui enseigne les premières lettres, par celui qui dénoue la voix de l'enfant, par celui qui trace sur le sable les premiers principes des nombres; par le grammairien, par le rhéteur, par le sophiste, par le médecin, par le poète, par le musicien, par le devin qui observe les astres ou le vol des oiseaux. Enfin tous les arts libéraux s'enveloppent du manteau à quatre angles. Ils ne viennent qu'après les chevaliers romains, oui sans doute; mais aussi toute la honteuse engeance des maîtres d'armes et des gladiateurs marche-t-elle sous la toge. Eh bien! y a-t-il encore quelque déshonneur à quitter la toge pour le manteau? Voilà ce que le manteau dit pour sa défense. Quant à moi, je lui assigne un autre honneur : une secte instituée par Dieu et une discipline nouvelle, l'ont adopté pour insigne. Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, ô manteau! Une philosophie meilleure t'a honoré de sa présence, depuis que tu as commencé de revêtir un Chrétien.

DE LA PATIENCE.

1. Je le confesse devant le Seigneur notre Dieu, il y a quelque témérité de ma part, pour ne pas dire une sorte d'impudeur, à composer un traité sur la patience, moi qui ne saurais en offrir dans ma personne aucun exemple, puisque je suis un homme dépourvu de tout bien. Il faudrait cependant, lorsqu'on entreprend l'éloge et la démonstration de quelque vertu, commencer par faire voir qu'on la pratique, et donner à l'enseignement l'autorité de la conduite, de peur que les paroles n'aient à rougir si les actions leur font défaut. Plaise à Dieu que la honte de ne pas pratiquer moi-même ce que je viens conseiller aux autres, m'apprenne enfin à m'y soumettre! Ma seule excuse, c'est qu'il existe certaines vertus, comme certains maux, au-dessus des forces humaines. Pour embrasser les unes, pour supporter les autres, il faut le secours particulier de l'inspiration divine. En effet, ce qui est parfaitement bon doit résider en Dieu, et il n'y a que le possesseur qui puisse départir à qui et dans la mesure qu'il lui plaît. J'aurai du moins la consolation de m'entretenir d'un bien qu'il ne m'est pas donné de goûter, à peu près comme ces malades, qui ne peuvent se taire sur les avantages de la santé qu'ils n'ont pas.

Ainsi, infortuné que je suis, toujours brûlant de la fièvre de l'impatience, il faut que je demande par mes sou-

pirs, par mes supplications, par mes instances, la santé de la patience que je n'obtiens pas, surtout quand je considère, dans la contemplation de ma faiblesse, qu'il est difficile à la foi chrétienne et à la doctrine du Seigneur de conserver toute leur vigueur, si la patience ne vient à leur secours. Elle est donc tellement inséparable des choses de Dieu, que personne, sans la patience, ne peut accomplir aucun précepte ni faire aucune œuvre agréable à Dieu. Ceux même qui vivent dans les ténèbres l'honorent du nom de *vertu souveraine*. Les philosophes, du moins ceux qui passent pour des animaux de quelque sagesse, font tant d'estime de la patience, que, malgré la capricieuse diversité de leurs sectes et l'opiniâtre opposition de leurs sentiments, d'accord néanmoins sur la patience, c'est à la patience seule qu'ils confient la paix de leurs études. C'est à elle qu'ils s'attachent dans un lien commun; à elle qu'ils s'appliquent de concert pour arriver à une réputation de vertu ; par elle enfin qu'ils arborent tout l'appareil de leur sagesse. Magnifique témoignage en faveur de la patience, puisque la vaine philosophie du siècle lui demande sa gloire et son mérite! Ou plutôt n'est-ce point une honte qu'une chose si divine soit profanée par la science du monde? Mais laissons là ces hommes, qui auront bientôt à rougir de leur sagesse détruite et flétrie avec le siècle.

II. Pour nous, ce n'est point une affectation superbe, formée par l'orgueil d'une indifférence toute cynique, qui nous impose l'obligation de pratiquer la patience; c'est la suprême et vivante règle d'une doctrine céleste qui nous représente Dieu lui-même comme le plus parfait modèle de la patience. D'abord, « il sème également la rosée de » sa lumière sur les justes et les injustes; » il distribue à ceux qui le méritent, comme à ceux qui ne le méritent pas, les bienfaits des saisons, les dons des éléments, les tributs de toute la création; il supporte l'ingratitude des nations qui adorent les bizarres fantaisies de leurs mains et de leurs arts, blasphèment son nom et persécutent ses servi-

teurs. Enfin, le libertinage, l'avarice, l'iniquité, tous les déréglements qui chaque jour lèvent de plus en plus la tête, il les souffre, avec une patience qui fait tort à sa grandeur; car plusieurs refusent de croire à Dieu, parce qu'ils le voient si lent à punir le monde.

III. Tel est le tableau de la patience divine, qui nous est montrée comme de loin, pour nous apprendre sans doute que cette vertu vient d'en haut. Mais que dire de cette patience divine que les hommes ont pu autrefois toucher de la main, pour ainsi parler? Tout Dieu qu'il est, il consent à naître dans le sein d'une mère; il y attend son heure; une fois né, il veut croître à la manière des hommes; plus âgé, il ne cherche point à se faire reconnaître; que dis-je? il cherche à s'abaisser lui-même; il se laisse baptiser par son serviteur; il ne repousse que par la parole les assauts du tentateur. Lorsque de souverain il s'est fait notre maître pour nous enseigner la voie du salut, instruit au pardon par une patience qui en avait déjà trouvé plus d'une application, « il ne conteste point, il ne crie point; per» sonne n'entend sa voix sur les places publiques; il ne » brise point le roseau ébranlé; il n'éteint point le lin qui » fume encore. » Ainsi se vérifiait la prophétie, ou plutôt le témoignage de Dieu lui-même, qui épanchait son esprit dans son Fils avec la plénitude de sa patience. Il ne rejette aucun de ceux qui veulent s'attacher à lui; il ne dédaigne la table ni le toit de personne; il ne rebute ni les pécheurs, ni les publicains. Il ne s'irrite pas même contre la ville qui avait refusé de le recevoir, tandis que ses disciples appelaient les feux du ciel sur cette ville insolente. Il guérit les ingrats; il se livre de lui-même à ceux qui lui tendaient des piéges. C'est trop peu, il garde auprès de lui le traître qui le vendra, et il ne le démasque point au grand jour. Regarde-le quand il est livré, quand il est emmené; c'est une victime que l'on conduit à la boucherie. « Il n'ouvre pas » plus la bouche qu'un agneau, muet sous la main qui le » tond. Ce Dieu qui, s'il l'avait voulu, pouvait s'environner

» d'une légion d'anges, ne permet pas même à l'épée d'un » de ses disciples de le venger. La patience du Seigneur » reçoit une blessure dans la personne de Malchus. Voilà » pourquoi il maudit à l'avenir les œuvres du glaive, et en » guérissant celui auquel il n'avait lui-même fait aucun » tort, il satisfait » par la patience qui est la mère de la miséricorde. Je ne dis rien de son crucifiement. Il n'était venu que pour cela. Mais à la mort qu'il devait subir fallait-il ajouter tant d'outrages? C'est qu'avant de nous quitter, il voulait s'engraisser à loisir des voluptés de la patience. On le couvre de crachats, on le bat de verges, on le bafoue, on le revêt d'une robe ignominieuse; on le couronne plus ignominieusement encore. Merveilleuse égalité d'ame qui ne se dément jamais! Celui qui avait voulu se cacher sous la forme humaine ne prend rien de l'impatience humaine. A ce trait unique, ô pharisiens, vous auriez dû reconnaître votre Dieu : jamais homme n'eût été capable d'une semblable patience. Tant et de si augustes exemples dont la sublimité sert de prétexte aux nations pour décrier la foi, sont au contraire pour nous une autorité qui fortifie nos croyances, puisque, à ceux auxquels il a été donné de croire, ils démontrent évidemment, autant par la grandeur des souffrances que par la sagesse des préceptes, que dans Dieu la patience est la force, l'effet et l'excellence d'une propriété qui lui est inhérente.

IV. Si les serviteurs honnêtes et d'inclination vertueuse se conforment sous nos yeux aux dispositions de leur maître, puisque le secret de nous rendre Dieu favorable, c'est l'obéissance, et que la règle de l'obéissance, c'est une soumission pleine de docilité, à combien plus forte raison devons-nous faire paraître notre conformité aux lois du Seigneur! Ne sommes-nous pas, en effet, les serviteurs du Dieu vivant, dont les jugements ne s'exercent pas sur les siens par des chaînes ou le don de la liberté, mais par une éternité de supplices ou de salut? Pour éviter les effets de sa sévérité, ou participer à ceux de ses miséricordes,

il faut que le zèle de notre soumission corresponde à la rigueur des menaces ou à la magnificence des promesses. Nous-mêmes nous voulons être obéis, non pas seulement de nos esclaves et de ceux qui nous doivent la soumission à quelque titre que ce soit, mais encore des animaux, de la brute stupide, dans la persuasion où nous sommes qu'ils ont été créés par le Seigneur pour nos besoins. Quoi! les créatures que Dieu a soumises à notre volonté accompliront mieux que nous le précepte de l'obéissance! Elles reconnaissent, puisqu'elles obéissent : et nous, nous hésitons à obéir au seul maître que nous ayons, je veux dire au Seigneur! Mais quelle ingratitude, quelle injustice, que de ne pas rendre à Dieu la même obéissance que sa bonté nous permet d'exiger des autres!

Je ne m'étendrai pas davantage sur la soumission que nous devons au Seigneur notre Dieu. La seule connaissance de Dieu suffit pour nous l'apprendre. Toutefois, de peur qu'on ne s'imagine que cette digression sur l'obéissance est étrangère au sujet, disons-le : la soumission elle-même dérive de la patience. Jamais l'impatience n'est soumise, ni la patience indocile. Qui pourrait donc trop s'étendre sur l'excellence d'une vertu qui éclata dans la personne du Seigneur notre Dieu, principe et rémunérateur de toutes les vertus? Qui peut douter que tous ceux qui veulent appartenir à Dieu, doivent rechercher de tout leur esprit un bien qui est le bien de Dieu? Voilà les motifs sommaires et abrégés qui établissent la nécessité de la patience.

V. Toutefois ce n'est pas chose oiseuse que de poursuivre la discussion des points essentiels de la foi, parce que ce n'est pas chose infructueuse. Si la prolixité est quelquefois honteuse, elle ne saurait l'être quand il s'agit d'édifier. C'est pourquoi, si l'on veut traiter à fond de quelque vertu, la discussion demande que l'on examine le vice contraire : vous montrerez plus clairement ce qu'il faudra suivre, en exposant ce qu'il faudra éviter. Considérons donc ce que c'est

que l'impatience. Comme la patience a Dieu pour principe, son antagoniste n'est-elle pas née et ne réside-t-elle pas dans notre ennemi? Car ce qui est conçu par le rival de Dieu, par là même ne saurait s'allier aux choses de Dieu. Même opposition entre les choses qu'entre les auteurs. Or, Dieu étant très-bon, et le démon, au contraire, très-mauvais, ils nous témoignent par la différence qui les sépare que l'un ne fait rien pour l'autre, de sorte que le bien ne peut pas plus sortir de ce qui est mauvais, que le mal ne peut sortir de ce qui est bon.

Je remarque donc que l'impatience a son origine dans le démon, lorsque celui-ci supporta impatiemment que le Seigneur eût soumis à son image, c'est-à-dire à l'homme, tous les êtres qu'il avait créés. En effet, il n'en aurait conçu aucun déplaisir, s'il l'eût supporté avec patience; s'il n'en avait conçu aucun déplaisir, il n'aurait point été jaloux de l'homme. Tant il est vrai qu'il le trompa parce qu'il était jaloux. Il fut jaloux, parce qu'il avait conçu du déplaisir. Il avait conçu du déplaisir, parce qu'il n'avait point enduré avec patience. L'ange de la perdition commença-t-il par être méchant ou impatient, je dédaigne de l'examiner; toujours est-il constant que l'impatience commença avec la malice, ou que la malice naquit de l'impatience; puis elles conspirèrent ensemble et grandirent simultanément dans le sein d'un même père. Instruit par sa propre expérience combien celle qu'il avait connue le premier et par laquelle il était entré dans le péché, était efficace pour le péché, il appela aussitôt l'impatience à son secours pour amener la chute de l'homme. Il aborde sur-le-champ Eve, à laquelle, je puis le dire sans crainte, il souffle avec ses paroles l'esprit contagieux de l'impatience. Elle n'aurait jamais péché si elle eût persévéré par la patience dans la défense que Dieu lui avait faite.

Mais que dis-je? Elle ne se contente pas d'avoir reçu le souffle corrupteur; incapable plus long-temps de silence, elle parle devant Adam, qui, n'étant pas encore son mari,

n'était pas obligé d'ouvrir l'oreille à ses discours, et elle le fait ainsi le propagateur du mal que lui avait communiqué l'esprit mauvais. Ainsi périt l'autre créature humaine par l'impatience de la première : Adam périt lui-même par sa double impatience, à l'égard des avertissements de Dieu et de la tentation du démon, ne sachant ni garder ceux-là ni repousser celle-ci. Voilà donc la première origine du jugement confondue avec la première origine du péché. La colère de Dieu commença par où avait commencé la révolte de l'homme ; ou plutôt la première indignation de Dieu manifesta sa première patience ; car, se contentant de maudire, il étouffa le mouvement de sa colère contre le démon. Quel crime peut-on reprocher à l'homme avant ce premier crime d'impatience? Il vivait dans l'innocence; il était l'ami et le proche de Dieu ; il habitait le paradis. Mais une fois qu'il eut succombé à l'impatience, il cessa de goûter les choses de Dieu ; il cessa d'aspirer aux choses célestes. Banni ensuite de la présence de son Dieu, exilé sur la terre, l'homme fut envahi bientôt par l'impatience, qui le précipita dans toutes les prévarications contre son maître. Car cette passion, conçue par le germe du démon, dans la fécondité de sa malice, engendra sur-le-champ la colère, sa fille. Elle fit plus que l'engendrer, elle la forma à son école. Elle avait plongé dans la mort Adam et Ève : elle apprit à leur fils à commencer par l'homicide. J'ai tort d'attribuer ce crime à l'impatience, si Caïn, ce premier homicide et ce premier fratricide, supporta de sang-froid et non avec impatience que ses offrandes fussent rejetées par le Seigneur, s'il ne s'emporta point contre son frère, en un mot, s'il n'a immolé personne. Mais comme il n'a pu tuer sans être poussé par la colère, ni être poussé par la colère sans être impatient, il est évident que le crime, commis par la colère, doit être imputé à celle qui suggéra l'impatience.

Voilà, en quelque façon, le berceau de l'impatience encore naissante. Mais bientôt quels développements ! et

il ne faut point s'en étonner. Car si elle a prévariqué la première, de ce qu'elle est la première, il suit qu'elle est l'origine de tous les péchés, et qu'ils jaillissent de cette source primordiale. Nous l'avons prouvé pour l'homicide. Il est produit immédiatement par la colère; mais quel qu'en soit le motif ultérieur, il remonte toujours à l'impatience comme à sa première source. Qu'on soit homicide par haine ou par cupidité, il a fallu auparavant qu'on ne pût résister à la haine ou à la cupidité. Tout ce qui nous emporte n'est jamais sans une fièvre d'impatience qui court à l'exécution. Qui s'est jeté dans l'adultère sans avoir cédé aux assauts de la volupté? Pourquoi la femme vend-elle sa pudeur? parce que sa patience a été vaincue quand il fallait mépriser le gain. Telles sont les principales offenses contre Dieu. Mais, pour le dire en un mot, tout péché a sa source dans l'impatience. Le mal n'est que l'impatience du bien. Point d'impudique qui ne soit impatient de la chasteté, le méchant de la bonté, l'impie de la piété, le turbulent du repos! On devient vicieux parce qu'on n'a pas le courage de persévérer dans le bien.

Si telle est la source des péchés, comment n'offenserait-elle pas le Seigneur, qui condamne les péchés? N'est-il pas d'ailleurs manifeste que les révoltes permanentes d'Israël contre le Seigneur provenaient de l'impatience? D'où vient qu'oubliant le bras céleste qui l'avait arraché aux tribulations de l'Egypte, il demande à Aaron des dieux qui puissent marcher à sa tête? D'où vient qu'il apporte ses offrandes pour en forger une idole d'or? De ce qu'il supportait impatiemment les lenteurs si nécessaires de Moïse, qui s'entretenait avec le Seigneur. Après la rosée nourrissante de la manne, après l'eau qui jaillit du rocher, ils désespérèrent du Seigneur, incapables d'endurer une soif de trois jours. Le Seigneur lui-même leur reproche cette impatience. En un mot, pour ne pas nous perdre dans un plus long détail, les ruines d'Israël ne vinrent jamais que de son impatience. Pourquoi les Juifs mirent-

ils la main sur les prophètes, sinon par impatience d'entendre? Pourquoi immolèrent-ils Jésus-Christ lui-même, sinon par impatience de voir? Donnez-leur la patience, ils sont délivrés.

VI. C'est encore la patience qui suit et précède la foi. « Ainsi Abraham crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut » imputée à justice. » Ce fut néanmoins la patience qui éprouva la foi du patriarche, lorsqu'il reçut l'ordre d'immoler son Fils, disons-le, moins pour tenter la foi d'Abraham que pour montrer d'avance un auguste symbole. Car, du reste, Dieu connaissait parfaitement celui qu'il avait regardé comme juste. Son serviteur écouta avec une patiente soumission l'ordre rigoureux dont le Seigneur ne voulait pas l'accomplissement, et qu'il eût accompli, si Dieu l'avait voulu. Aussi fut-il béni à juste titre, parce qu'il avait été fidèle, et fidèle parce qu'il avait été patient.

Ainsi, lorsque la foi, rehaussée par la patience, était semée parmi les nations par la semence d'Abraham, qui est Jésus-Christ, et ajoutait la grâce à la loi, elle mit la patience, son auxiliaire, à la tête de la loi, pour en être le sceau et la consommation, d'autant plus que seule elle avait manqué autrefois à la doctrine de la justice. En effet, que disait-on anciennement? « Œil pour œil; dent » pour dent; » on rendait le mal pour le mal. La patience n'était pas encore descendue sur la terre, non plus que la foi : l'impatience, en attendant, profitait des bénéfices de la loi. Cela était naturel dans l'absence de l'auteur et du maître de la patience. A son arrivée, tout change. La grâce de la foi est réglée sur la patience, il n'est plus permis d'outrager son frère en paroles, « ni même de lui » dire : Insensé! sans s'exposer à la condamnation. » La colère du cœur est étouffée au fond de lui-même; la vivacité de la main est arrêtée; le venin de la langue est ôté. La loi a plus gagné qu'elle n'a perdu depuis que le Christ a dit : « Aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous mau- » dissent; priez pour ceux qui vous persécutent, afin que

» vous soyez les fils de votre Père céleste. » Tu vois quel père nous acquérons par la patience. Toute la loi de la patience est renfermée dans ce commandement principal, puisqu'il n'est pas permis de faire mal, même pour les raisons en apparence les plus légitimes.

VII. Maintenant, si nous parcourons les autres causes de l'impatience, nous trouverons à chacune un précepte qui lui répond. Tu es sensible à la perte de tes biens? Mais à chaque page de ses Ecritures, le Seigneur nous avertit de mépriser le siècle. D'ailleurs, quelle plus puissante exhortation pour nous engager à dédaigner l'argent, que l'exemple du Seigneur lui-même, qui ne connut pas les richesses; qui n'a que des bénédictions pour les pauvres, des anathèmes pour les riches! Le dédain qu'il témoigne pour l'opulence nous prépare à l'exercice de la patience, puisqu'il nous montre par le mépris des richesses qu'il faut en compter les pertes pour rien. Ce que nous n'avons pas droit de désirer, parce que le Seigneur lui-même ne l'a pas désiré, nous devons en supporter la diminution ou l'entier enlèvement sans douleur. L'Esprit du Seigneur a déclaré par la bouche de l'Apôtre, « que la » cupidité était la racine de tous les maux. » Mais qu'elle consiste simplement à convoiter le bien d'autrui, ne l'imaginons pas. Ce que nous croyons à nous appartient à autrui. Nous n'avons, en effet, rien en propre. Tout est à Dieu, puisque nos personnes même sont à lui. Ainsi, supporter impatiemment quelque dommage, c'est toucher de bien près à la cupidité, puisque nous regrettons comme quelque chose de personnel un bien étranger. Nous convoitons le bien d'autrui, lorsque nous ressentons avec douleur la perte de ce qui n'est pas à nous. Quiconque est trop sensible à sa disgrace, préférant ainsi les biens terrestres aux biens célestes, pèche directement contre Dieu. Pourquoi? parce que l'attachement aux choses du monde anéantit dans le fidèle l'Esprit qu'il a reçu du Seigneur. Sachons donc renoncer courageusement aux biens de la

terre, dans la vue des biens célestes! Que le monde tout entier périsse, pourvu que je gagne la patience! Quiconque ne sait pas endurer le tort léger qui lui a été fait, soit par un larcin, soit par la violence, soit par l'indolence, me laisse douter s'il porterait volontiers la main sur sa fortune pour en détacher une aumône. Qui, en effet, n'ayant pas le courage de se laisser mutiler par un autre, appliquera le fer à son propre corps? La patience dans les revers est l'école de la bienfaisance et de la charité. Hésite-t-on à donner quand on ne craint pas de perdre? En effet, « comment un homme qui a deux tuniques en » donnera-t-il une au pauvre, s'il n'est pas dans la dispo- » sition d'offrir même son manteau à quiconque lui enlève » sa tunique? » Comment « nous ferons-nous des amis avec » Mammon, » si nous l'aimons jusqu'au point de ne pouvoir en supporter la perte? Malheureux! nous périrons avec ce que nous perdons. Et que pouvons-nous trouver ici-bas là où nous avons tout à perdre? Laissons les Gentils exhaler leur impatience dans toutes leurs disgraces : leur trésor passe sans doute avant leur ame. Ils le prouvent, en effet, lorsque, poussés par l'amour du gain, ils affrontent sur les mers les périls lucratifs du commerce, lorsque, pour grossir leur trésor, ils plaident au barreau des causes devant lesquelles reculeraient les plus pervers, lorsqu'ils vendent leurs propres corps au pugilat ou au camp; lorsqu'enfin ils volent ou assassinent le long des grands chemins, à la manière des bêtes féroces. Pour nous, qui n'avons rien de commun avec eux, ce n'est pas notre ame qu'il convient de sacrifier à l'argent, mais l'argent à notre ame, soit en donnant de bon gré, soit en perdant sans murmure.

VIII. Quoi! lorsque notre vie, lorsque notre corps sont exposés aux outrages, et que la patience nous est recommandée dans tous ces affronts, de moindres intérêts pourront-ils nous affecter? Loin du serviteur du Christ une pareille souillure! A Dieu ne plaise que sa patience préparée

par des assauts plus rudes, succombe dans des attaques légères! Es-tu insulté par la violence? l'avertissement du Seigneur est là : « Lorsqu'on vous frappera sur la joue, » présentez l'autre joue. » Fatigue la méchanceté par ta patience. Quels que soient les coups et les outrages dont t'accable l'agresseur, il est battu plus cruellement par le Seigneur. La patience est une arme qui le pénètre; car il sera châtié par le Dieu pour l'amour duquel tu supportes ces outrages. L'amertume de la langue te poursuit-elle par la calomnie ou l'invective? rappelle-toi cette parole : « Ré- » jouissez-vous lorsqu'on dira du mal de vous. — Le Sei- » gneur lui-même, quoique seul digne de bénédictions, » n'a-t-il pas été maudit dans la loi? » Serviteurs, imitons donc notre maître, et laissons-nous maudire sans nous plaindre, afin que nous puissions être bénis un jour. Si j'écoute avec ressentiment les invectives de la méchanceté ou de l'insolence contre moi, il faudra que je rende amertume pour amertume, ou bien j'étoufferai dans ma muette impatience; et si je repousse la violence par la violence, comment serai-je trouvé fidèle à la doctrine du Seigneur, qui dit : « L'homme n'est pas souillé par ce qui sort du » vase, mais par ce que profère sa bouche? »

D'ailleurs, n'est-il pas dit encore que nous rendrons compte de toute parole vaine et inutile? Il suit donc que le Seigneur nous ordonne de souffrir patiemment de la part d'autrui le mal qu'il nous interdit sévèrement.

Considérons maintenant les douceurs de la patience. Toute insulte, décochée par la langue ou par la main, lorsqu'elle vient à rencontrer la patience, ressemble à la flèche qui s'émousse et se brise contre un roc impénétrable. Le trait tombe à terre sans avoir porté coup, ou quelquefois même est renvoyé contre l'imprudent qui l'a lancé. Quelqu'un te blesse avec l'intention de te faire du mal; le plaisir de l'agresseur est dans la douleur qu'il cause : mais si tu lui ravis cet avantage par la fermeté de ton ame, il faut bien que la douleur retombe sur lui, puisqu'il a perdu le

fruit qu'il se promettait. Alors, non-seulement tu te retires sans blessure, ce qui déjà pourrait te suffire, mais tu as encore le plaisir d'avoir frustré l'espérance de ton antagoniste, et de t'être défendu par sa propre douleur. Voilà l'utilité comme aussi le plaisir de la patience.

IX. Cette espèce d'impatience qui, dans la perte de nos proches, semblerait légitimée par la douleur et l'affection, n'a pas même d'excuse. Nous devons alors avoir sous les yeux la déclaration de l'Apôtre : « Ne vous attristez pas du » sommeil de qui que ce soit, à la manière des nations qui » n'ont point d'espérance. » Et il avait raison ; « car en » croyant à la résurrection de Jésus-Christ, nous croyons » aussi à la nôtre, puisqu'il est mort et ressuscité pour » nous. » Puisque la résurrection des morts est certaine, la douleur qui s'afflige de la mort est chose inutile, inutile aussi l'impatience de la douleur. Pourquoi, en effet, t'affliger, si tu crois qu'il n'a pas cessé d'être ? Pourquoi supporter impatiemment une absence momentanée que suivra un infaillible retour ? Ce que tu appelles mort n'est qu'un voyage. Il ne faut pas pleurer celui qui n'a fait que te devancer ; des regrets, à la bonne heure. Ces regrets même, il faut les tempérer par la patience. Pourquoi, en effet, t'affliger immodérément du départ de celui que bientôt tu iras rejoindre ? D'ailleurs, l'impatience dans ces rencontres est un mauvais présage pour nos espérances, et une prévarication contre la foi ; nous outrageons Jésus-Christ, lorsque nous plaignons comme si dignes de pitié ceux qu'il a appelés auprès de lui. « Je souhaite, dit l'Apôtre, de re» couvrer ma liberté et d'être avec le Christ. » Leçon admirable qui ne nous apprend que mieux quel doit être le vœu des chrétiens ! Si nous voyons avec tant de douleur que les autres soient déjà mis en possession de leur vœu, nous ne voulons donc pas que le nôtre soit accompli ?

X. Un autre puissant aiguillon de l'impatience, c'est le désir de se venger, satisfaction de vaine gloire ou de malice ; vanité toujours criminelle, malice toujours odieuse

au Seigneur, principalement en cette rencontre, où provoquée par la malice d'autrui, elle entreprend sur les droits du maître dans la poursuite de la vengeance, et qui, par les représailles, double le mal qui a été commis. La vengeance, aux yeux de l'erreur, semble une consolation de l'outrage; aux regards de la vérité, elle n'est que la réaction de la méchanceté. Quelle différence y a-t-il entre l'agresseur et l'offensé, sinon que l'un commet le mal le premier, et l'autre le second? Tous deux cependant sont coupables devant Dieu d'outrages envers l'homme, parce que Dieu interdit et condamne tout ce qui est mal. La postériorité de la violence n'est point une excuse; le lieu ne sépare point ce qu'unit la ressemblance. Le précepte est absolu : « Tu ne rendras point le mal pour le » mal. » Même action, même salaire. Comment observerons-nous ce commandement, si, objets du dédain tout à l'heure, nous ne dédaignons pas à notre tour la vengeance? Quel honneur sacrifierons-nous à Dieu, si nous usurpons le droit de nous défendre? Eh quoi! vases de terre que nous sommes, instruments de misère, nous condamnons rigoureusement nos esclaves quand ils se vengent eux-mêmes de quelqu'un de leurs compagnons! Ceux, au contraire, qui nous ont fait hommage de leur patience, et qui, se souvenant de leur servitude et de leur humiliation, ont respecté le droit du maître, nous les approuvons; nous faisons plus, nous leur procurons une satisfaction plus grande qu'ils ne l'auraient prise par eux-mêmes. Et nous, nos intérêts courent-ils quelque risque, remis entre les mains d'un Dieu si équitable dans ses jugements, si puissant dans l'exécution? Pourquoi donc le regardons-nous comme juge, s'il n'est vengeur aussi? C'est la promesse qu'il nous fait dans ces mots : « A moi la vengeance, et je l'exercerai! » c'est-à-dire offrez-moi votre patience, et je vous en récompenserai. En effet, quand il dit : « Ne jugez pas, si » vous ne voulez pas être jugés, » ne demande-t-il pas notre patience? Qui, enfin, ne jugera point autrui, sinon

quiconque est assez patient pour ne point se défendre? Qui, au contraire, juge pour pardonner? et même, pardonnât-il, il s'est exposé à l'impatience de celui qui juge, et il a dérobé au juge unique, c'est-à-dire à Dieu, l'honneur qui lui appartient.

A travers combien de malheurs l'impatience de cette nature n'a-t-elle point coutume de se jeter! Combien de fois ne s'est-elle pas repentie d'avoir défendu ses droits! Combien de fois d'opiniâtres représailles ont-elles été pires que les motifs qui les avaient excitées! La raison en est simple : rien de ce qu'entreprend l'impatience ne saurait s'accomplir sans une aveugle impétuosité; rien de ce qui se fait avec une aveugle impétuosité qui ne manque le but, ne croule ou ne se brise. Si tu ne te défends qu'à moitié, tu es un insensé; avec fureur, tu seras accablé. Qu'ai-je donc de commun avec une vengeance dont je ne puis modérer les transports par l'impatience de la douleur? Que si, au contraire, je m'enracine dans la patience, dès-lors je ne souffre plus; si je ne souffre plus, je ne songerai point à me venger.

XI. Après ces occasions principales d'impatience, que nous avons exposées du mieux que nous avons pu, à quoi bon parcourir les autres, au-dedans, au-dehors de nous-mêmes? L'opération de l'esprit malfaisant s'étend au loin; il lance de tous côtés des dards qui laissent dans les ames des blessures, tantôt légères, tantôt profondes. Que faire? Mépriser les traits légers, à cause de leur faiblesse; secouer promptement, à cause de leur importance, ceux qui sont redoutables. Là où l'injure est médiocre, l'impatience n'est point nécessaire; mais là où l'injure est grave, la patience, remède de l'injure, n'en est que plus nécessaire. Travaillons donc à soutenir courageusement les assauts du malin esprit, afin que, par une sorte de rivalité, notre fermeté d'ame trompe les efforts de l'ennemi. Nous attirons-nous quelque disgrace par notre imprudence ou même par notre volonté, supportons tranquillement le mal que nous

nous occasionnons à nous-mêmes. Que si, au contraire, nous pensons que les maux nous viennent de Dieu, à qui devons-nous plus de soumission qu'au Seigneur? Que dis-je? il nous avertit lui-même de nous féliciter et de nous réjouir de ce qu'il nous a jugés dignes du châtiment divin. « Je châtie, dit-il, ceux que j'aime. » Bienheureux le serviteur que le Seigneur lui-même s'empresse de corriger, contre lequel il daigne s'irriter, qu'il ne trompe pas en lui cachant les reproches!

De tous côtés donc nous sommes assujettis au devoir et à l'exercice de la patience; de quelque part que nous nous tournions, que l'usage de cette vertu nous vienne de nos propres erreurs, des piéges du démon ou des avertissements du Seigneur, la récompense en est grande, puisqu'il s'agit de la félicité. A qui, en effet, Dieu donne-t-il le nom d'heureux, sinon aux patients, quand il dit : « Bienheu-» reux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel » est à eux! » Or, on n'est pauvre d'esprit qu'à la condition d'être humble : qui est humble, s'il n'est patient? parce qu'en effet personne ne peut s'abaisser sans commencer par souffrir son abaissement même. « Bienheu-» reux, poursuit-il, ceux qui pleurent et sont dans l'afflic-» tion! » Qui supporte cet état sans le secours de la patience? aussi est-ce à eux que sont promises l'élection et l'allégresse. « Bienheureux ceux qui sont doux! » Il est clair que cette expression ne s'applique nullement aux impatients. De même, quand il désigne encore les pacifiques par ce titre d'heureux, et les appelle « enfants de Dieu, » les impatients ont-ils quelque chose de commun avec la paix? A l'insensé de le croire. Mais quand il dit : « Ré-» jouissez-vous et abandonnez-vous à l'allégresse toutes » les fois que l'on vous maudira et que l'on vous persécu-» tera, parce que votre récompense est grande dans le » ciel, » ces promesses de joie et d'allégresse ne s'adressent point à l'impatience, apparemment. En effet, personne ne se réjouira dans l'adversité, à moins de l'avoir

dédaignée ; personne ne la dédaignera autrement que par la patience.

XII. Quant à ce qui concerne la discipline de la paix si agréable à Dieu, quel esprit né pour l'impatience pardonnera même une fois à son frère? « pour ne pas dire sept » fois, mais encore septante fois sept fois. » Qui, entrant en discussion avec son adversaire, terminera le débat par un accord équitable, s'il n'a retranché auparavant le ressentiment, la dureté, l'amertume, ces poisons de l'impatience? Comment « remettras-tu au prochain sa dette, afin » que la tienne te soit remise, » si le ressentiment de l'injure est opiniâtre chez toi, dans l'absence de la patience? Non, « personne, irrité contre son frère, ne peut déposer » son offrande à l'autel, » à moins de recourir à la patience, « en se réconciliant d'abord avec son frère. » Si le « soleil se couche sur notre colère, » il y a péril pour nous. Il ne nous est pas permis de passer un seul jour sans la patience.

S'il est vrai que la patience gouverne tout l'ensemble de la salutaire discipline, faut-il nous étonner qu'elle seconde aussi la pénitence qui vient au secours de ceux qui ont failli? Lorsque le mariage est rompu, mais pour une cause qui permet à l'époux ou à la femme de demeurer dans un chaste veuvage, c'est la patience qui attend, qui désire, qui invoque le salut pour ceux qui vont s'engager dans les voies de la pénitence. Que d'avantages elle procure à tous les deux! Elle empêche l'un de tomber dans l'adultère, pendant qu'elle corrige l'autre. C'est elle encore qui entre dans ces paraboles où notre Seigneur se représente, et dans ces exemples dont la patience fait la sainteté. La patience « du bon pasteur cherche et trouve la brebis fugi- » tive. » L'impatience eût compté pour rien une brebis perdue; mais la patience accepte avec plaisir la fatigue de la recherche, « et, pasteur miséricordieux, rapporte sur » ses épaules la pécheresse abandonnée. C'est encore la » patience du père qui reçoit, habille, nourrit l'enfant

» prodigue, et l'excuse auprès d'un frère impatient et ir-
» rité. » Le voilà donc ressuscité celui qui était mort, ressuscité parce qu'il a embrassé la pénitence! La pénitence ne périt pas si elle trouve la patience. La charité, en effet, est le grand sacrement de notre foi, le trésor du nom chrétien; aussi l'Apôtre nous la recommande-t-il avec toute l'énergie de l'Esprit saint. Mais elle ne se forme qu'à l'école de la patience. « La charité, dit-il, est magna-
» nime; » il l'associe à la patience. « Elle est bienfaisante; » la patience ne fait pas le mal. « Elle n'est point jalouse; » caractère distinctif de la patience. « Elle n'est point arro-
» gante; » elle a emprunté à la patience sa modestie. « Elle
» ne s'enfle point, elle n'est point orgueilleuse. » Rien de cela, en effet, dans la patience. « Elle ne cherche point
» son propre avantage, » puisqu'elle offre ses biens pour être utile à autrui. « Elle ne s'irrite pas. » En un mot, quelle part eût-elle laissée à l'impatience? Voilà pourquoi, ajoute l'Apôtre, « la charité souffre tout, elle en-
» dure tout, » sans doute parce qu'elle est patiente. C'est donc à juste titre qu'il est dit « qu'elle ne finira jamais. « Les autres choses auront leur terme et leur consomma-
» tion : langues, sciences, prophéties, tout passera; la
» foi, l'espérance, la charité demeureront éternellement; » la foi, que la patience du Christ nous a communiquée; l'espérance, qu'attend la patience de l'homme; la charité, que la patience accompagne, ainsi que l'enseigne notre Dieu.

XIII. Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la patience, simple, uniforme, et résidant seulement dans l'ame. Voyons maintenant comment la patience, en ce qui concerne le corps, contribue à nous mériter l'amitié du Seigneur, puisqu'il a donné aussi à nos corps des forces suffisantes pour pratiquer cette vertu. En effet l'ame, qui tient en nous le gouvernail, communique aisément au navire qu'elle habite la cargaison de l'Esprit. Quel est donc l'exercice de la patience dans le corps? D'abord « la tribu-

» lation de la chair est une hostie qui apaise le Seigneur » par le sacrifice de l'humiliation, lorsque, satisfaite d'une nourriture frugale et d'un peu d'eau pour boisson, elle offre au Seigneur sa pauvreté et son abstinence; lorsqu'elle accumule jeûnes sur jeûnes; lorsqu'elle vit sur le sac et la cendre. Cette patience du corps accrédite nos prières, elle appuie nos demandes, elle ouvre les oreilles de Jésus-Christ notre Dieu; elle désarme sa sévérité, elle attire sa miséricorde. Ainsi ce roi de Babylone, pendant qu'il était exilé de la forme humaine, ayant, par une pénitence et une humiliation de sept ans, immolé au Seigneur qu'il avait offensé, la patience de son corps recouvra son royaume, et, ce qui est plus désirable pour l'homme, rentra en grâce avec Dieu par la satisfaction.

En outre, si nous voulons parcourir les degrés plus éminents et plus heureux de la patience corporelle, nous trouverons qu'elle contribue à la sainteté par la continence de la chair. C'est elle qui contient la veuve, qui marque la vierge de son sceau, qui élève jusqu'au royaume des cieux l'eunuque volontaire. Ce qui vient de la vertu de l'ame s'accomplit dans la chair par la patience de la chair. Enfin, elle combat dans les persécutions. Est-il nécessaire de fuir? la chair lutte contre les périls de la fuite; sommes-nous jetés dans les cachots? c'est la chair qui porte des chaînes, la chair qui monte sur le chevalet, la chair qui couche sur la dure, la chair qui languit dans cette pauvreté de la lumière et ce désert du monde. Et quand arrive l'épreuve de la félicité, quand vient l'heure du second baptême, la patience du corps est le premier degré qui nous fait monter vers le ciel. S'il est vrai que « l'esprit soit prompt, il est » vrai aussi que la chair est faible sans la patience, » qui est le salut de l'esprit et de la chair elle-même. Mais, quand le Seigneur dit de la chair qu'elle est faible, il nous montre ce qui la fortifie, c'est-à-dire la patience, qui triomphe de la flagellation, des flammes, de la croix, des bêtes féroces, en un mot de tout ce qui est mis en œuvre pour renverser

ou châtier la foi : c'est en bravant ces tortures que les prophètes et les apôtres ont vaincu.

XIV. C'est par l'énergie de la patience qu'Isaïe ne cesse de louer le Seigneur sous les dents de la scie ; par elle qu'Etienne est lapidé et demande grâce pour ses ennemis. Heureux aussi l'athlète qui déploya toutes les ressources de la patience contre tous les assauts du démon ! Que ses troupeaux lui soient enlevés et avec eux ses richesses ; que ses fils expirent écrasés sous les ruines d'un édifice ; qu'un ulcère dévore lentement ses membres ; rien ne peut abattre sa patience ni la foi qu'il doit au Seigneur : toutes les violences du démon viennent se briser contre lui. En effet, tant de douleurs ne distraient pas un moment sa pensée du Seigneur : il demeure inébranlable, témoignage et modèle de patience, dans son esprit comme dans sa chair, dans son ame comme dans son corps, pour nous apprendre à ne pas nous laisser accabler par les disgraces du siècle, par les pertes de nos proches les plus chers, ni par les afflictions du corps. Quelles magnifiques dépouilles triomphales Dieu remportait sur le démon dans la personne de cet homme illustre ! Quel glorieux étendard il arbora contre l'ennemi de sa gloire, lorsque Job, à la nouvelle des catastrophes qui lui arrivaient coup sur coup, répondait par ce seul mot : « Dieu soit béni ! » lorsqu'il reprenait sévèrement sa femme qui, vaincue par tant de maux, lui suggérait de mauvais conseils ! Quel spectacle ! Dieu éclate d'allégresse. Quel spectacle ! L'esprit mauvais sèche de rage à l'aspect de Job râclant avec une résignation héroïque, l'immonde venin qui coule de sa plaie, et rendant comme en se jouant, à ses plaies et à leur pâture, les vers qui tombent de sa chair criblée de trous. Voilà pourquoi cet artisan de la victoire de Dieu, après avoir émoussé avec la cuirasse et le bouclier de la patience tous les traits de la tentation, recouvra bientôt par la faveur de Dieu la santé du corps, et posséda le double des biens qu'il avait perdus. S'il avait même désiré que ses enfants lui fussent rendus,

il eût été appelé père une seconde fois. Mais il aima mieux qu'ils lui fussent rendus au grand jour de l'éternité. Plein de confiance dans le Seigneur, il différa le moment de sa joie, quelque grande qu'elle dût être. Il se résigna à cette privation volontaire, afin de ne pas vivre sans l'exercice de la patience.

XV. Il est donc bien vrai que la patience est un dépôt assuré dans les mains de Dieu. Es-tu offensé? confie-lui ton outrage, il te vengera; dépouillé? il se chargera de la restitution; dans la douleur? il sera ton médecin; près de mourir? il te ressuscitera. Admirable privilége de la patience, que d'avoir Dieu pour débiteur! Et certes avec raison : car c'est elle qui protége tous ses décrets; elle qui intervient dans tous ses commandements. La patience fortifie la foi, elle règle la paix, elle soutient la charité, elle cimente l'humilité, elle dispose à la pénitence, elle met le sceau à la confession, elle gouverne la chair, elle maintient l'esprit, elle enchaîne la langue, elle modère la main, elle foule aux pieds les tentations, elle repousse les scandales, elle consomme le martyre. Elle console dans la pauvreté, elle inspire la modération au riche; elle n'accable point celui qui est faible, elle n'épuise point celui qui est fort, elle réjouit le fidèle et attire le Gentil; elle concilie au serviteur la bienveillance du maître, au maître la bienveillance de Dieu. Elle est l'ornement de la femme et l'épreuve de l'homme; on l'aime dans l'enfant; on l'estime dans le jeune homme; on l'honore dans le vieillard : elle est belle dans tous les sexes et à tous les âges.

Essayons maintenant de saisir l'ensemble de ses traits et de son extérieur. Elle a un visage doux et pacifique; son front est serein; point de colère qui le contracte, point de nuages qui le voilent. Ses sourcils sont toujours épanouis par la joie; ses yeux sont baissés, non par la honte, mais par la modestie; le sceau du silence repose sur sa bouche. La couleur de son visage est celle de l'innocence

et de la sécurité ; elle agite souvent la tête pour chasser le démon, et son rire est plein de menaces. D'ailleurs le vêtement qui couvre sa poitrine est si pur et si justement appliqué sur le corps, qu'il n'est ni enflé ni souillé. Elle est assise sur le trône de cet Esprit plein de douceur et de mansuétude que n'emporte aucun tourbillon, que n'obscurcit aucun nuage, mais qui, au contraire, se révèle dans sa tendre sérénité, toujours lumineux, toujours simple, tel enfin que le vit Elie la troisième fois. Car là où est Dieu, là est aussi la patience, son élève. Lors donc que l'Esprit de Dieu descend en nous, la patience, sa compagne inséparable, descend avec lui. Si nous ne la recevons avec l'Esprit, demeurera-t-il constamment en nous ? ou, pour mieux dire, je sais bien qu'il n'y persévérera pas long-temps. Loin de sa compagne et de son ministre, il faut nécessairement qu'il soit tourmenté à toute heure, en tout lieu. Il ne pourra résister aux assauts de l'ennemi, si nous lui enlevons son instrument pour le repousser.

XVI. Telle est la raison, la règle, la pratique de la patience céleste et véritable, de la patience chrétienne, qui n'est ni fausse ni honteuse, comme celle des Gentils. Car, ici comme ailleurs, le démon, pour lutter contre Dieu, enseigna à ses disciples une patience qui leur fût propre et qui égalât celle de Dieu, si ce n'est que la diversité du mal et du bien établit entre elles une égalité de grandeur. Je veux parler de cette patience qui soumet au pouvoir des femmes des maris qui se sont vendus pour une riche dot, ou qui trafiquent de la pudeur de leurs épouses ; cette patience qui, pour capter l'héritage de la viduité sans enfants, se condamne par des démonstrations menteuses au labeur d'un dévouement contraint ; cette patience par laquelle des adorateurs du ventre asservissent leur liberté à des patrons qui les outragent. Voilà les différentes espèces de patience que les Gentils connaissent : ils prostituent à des exercices ignominieux l'excellence de cette vertu. Toujours prêts à supporter l'orgueil

d'un rival, d'un riche, d'un hôte, ils n'ignorent que la patience qui souffre pour Dieu. Mais que nous importe leur patience et celle de leur maître! Le feu des enfers l'attend.

Pour nous, chérissons la patience de Dieu, la patience de Jésus-Christ. Rendons-lui la patience qu'il a déployée personnellement pour nous. Offrons-lui la patience de l'esprit, la patience de la chair, puisque nous croyons à la résurrection de l'esprit et de l'ame.

DE LA PÉNITENCE.

---

1. Les hommes, privés de la lumière du Seigneur, comme nous l'étions nous-mêmes autrefois, connaissent, d'après les seules lumières de la nature, la pénitence, qu'ils définissent un certain mouvement de l'ame que suscite le regret d'une action précédente. Mais d'ailleurs ils sont aussi loin de la raison de la pénitence, qu'ils sont loin de l'auteur lui-même de la raison. La raison est l'attribut essentiel de Dieu. Dieu, en effet, créateur de toutes choses, n'a rien prévu, disposé, ordonné sans raison; il a voulu que rien ne fût compris ni expliqué que d'accord avec la raison. Conséquemment ceux qui ignorent Dieu doivent ignorer nécessairement son œuvre; aucun trésor n'est ouvert aux étrangers. Aussi qu'arrive-t-il? Traversant tout le détroit de la vie sans le gouvernail de la raison, ils ne savent pas éviter la tempête qui gronde sur le siècle. Pour montrer combien est déraisonnable l'idée qu'ils se forment de la pénitence, il suffira d'un seul trait : ils la font entrer jusque dans leurs bonnes actions; ils se repentent d'avoir montré de la bonne foi, de la charité, de la simplicité, de la patience, de la miséricorde. Quelque chose a-t-il mal réussi, ils ne se pardonnent pas d'avoir fait le bien; ils immolent au fond de leur cœur cette espèce de pénitence qui s'applique aux bonnes œuvres, s'étudiant surtout à en éviter l'occasion; au contraire, le regret du

mal qu'ils ont commis est le moindre de leurs soucis. Que dire enfin ? leur repentir est plus souvent un péché qu'une bonne action.

II. Que s'ils agissaient sous l'influence de Dieu, et par là même de la raison, ils commenceraient par mieux apprécier le mérite de la pénitence ; ils l'emploieraient à autre chose qu'à une réformation criminelle ; enfin ils sauraient régler la mesure du repentir, parce qu'avec la crainte du Seigneur ils mettraient un terme au péché. Mais là où il n'y a aucune crainte, il n'y a conséquemment aucune réforme ; là où il n'y a aucune réforme, la pénitence est nécessairement stérile, puisqu'elle ne porte pas le fruit que Dieu l'a destinée à produire, je veux dire le salut de l'homme. Irrité, en effet, contre cette foule de crimes dont le chef de la race humaine avait donné le fatal exemple, après avoir condamné l'homme, et, dans sa personne, l'univers ; après l'avoir chassé du paradis et l'avoir soumis à la mort, Dieu, n'écoutant ensuite que sa miséricorde, consacra la pénitence dans sa propre personne, en révoquant l'arrêt de ses colères précédentes, et résolu de pardonner à son œuvre et à son image. Il se choisit donc un peuple, il le combla des largesses de sa libéralité ; il ne trouva en lui qu'ingratitude, mais il ne laissa pas de l'exhorter toujours à la pénitence, et il ouvrit par la prédiction toutes les bouches des prophètes. Bientôt, promettant la grâce dont il devait allumer le flambeau sur tout l'univers par son Esprit saint et vers le déclin des temps, il ordonna que la pénitence précédât le baptême, afin de marquer auparavant du sceau de la pénitence ceux qu'il appelait par la grâce à la promesse destinée à la postérité d'Abraham. Jean ne le cache pas, quand il dit : « Faites » pénitence : voilà en effet que s'approche le salut des na- » tions, c'est-à-dire le Seigneur, qui s'avance suivant la » promesse de Dieu. » Son Précurseur recommandait la pénitence, qui a pour but de purifier les esprits, afin que la pénitence transformant, effaçant et bannissant dans le

cœur de l'homme toutes les souillures de la vieille erreur, toutes les taches de l'antique ignorance, préparât à l'Esprit saint qui allait descendre le sanctuaire d'un cœur pur où il pût entrer volontiers avec tous ses dons célestes. Tous ces dons célestes se résument en un seul, le salut de l'homme par l'anéantissement des crimes passés. Voilà le motif de la pénitence; en voilà l'effet : elle prend en main les intérêts de la divine miséricorde; en profitant à l'homme, elle tourne à la gloire de Dieu.

Au reste, la règle de la pénitence, que nous connaissons en même temps que le Seigneur, est assujettie à des formules certaines, afin que nous ne jetions pas une main violente, pour ainsi dire, sur nos bonnes actions ou nos bonnes pensées. Dieu, en effet, ne sanctionne pas la réprobation du bien, puisque le bien est à lui. Puisqu'il en est l'auteur et le défenseur, il faut nécessairement qu'il l'agrée, et, s'il l'agrée, qu'il le récompense. Que nous importe l'ingratitude des hommes, si elle force de se repentir du bien que l'on a fait? Que nous importe encore la reconnaissance, si elle est un encouragement et un motif dans le bien que l'on fait? Toutes deux sont terrestres, périssables. Gagne-t-on beaucoup à obliger celui qui est reconnaissant? perd-on beaucoup à obliger un ingrat? La bonne action a Dieu pour débiteur, de même que la mauvaise, parce que le juge est le rémunérateur souverain. Or, puisque Dieu est le juge qui prononce dans les intérêts de la justice qui lui est chère, qu'il doit défendre et protéger; puisque ses jugements sont la sanction dernière de toute sa loi, faut-il douter que Dieu n'exerce sa justice sur le principe de notre pénitence, de même que sur l'universalité de nos actes? Notre pénitence ne sera donc méritoire qu'autant qu'elle s'appliquera à nos péchés réels. Or le péché, c'est le mal. Personne ne pèche en faisant le bien. S'il n'a pas péché, pourquoi envahir la pénitence, qui est le propre de ceux qui ont péché? pourquoi imposer à sa bonté le caractère de la malice? Qu'arrive-t-il de là?

quand on se repent là où il n'est pas besoin, on néglige de se repentir là où il le faut.

III. Dans quelles circonstances la pénitence est-elle juste et légitime, c'est-à-dire dans les actions réputées criminelles? le lieu demande cette explication, mais elle peut sembler oiseuse. En effet, une fois que l'on connaît le Seigneur, l'esprit, éclairé par son auteur, arrive de lui-même à la connaissance de la vérité, et admis aux préceptes du Seigneur, apprend de ces mêmes préceptes à regarder comme péché tout ce que Dieu défend. Dieu, en effet, étant le bien infini, il est clair qu'un être bon ne peut haïr que le mal, puisque d'amitié entre les contraires, il n'en existe pas. Toutefois il ne sera point hors de propos de dire, en passant, qu'il y a des péchés charnels et des péchés spirituels. L'homme est formé par la réunion de deux substances : il devra donc pécher suivant sa double nature. Mais ils ne diffèrent pas entre eux, par la raison qu'il y a deux êtres distincts, l'esprit et le corps. Loin de là, ils sont plutôt semblables, par la raison que deux êtres distincts concourent à un seul et même péché. Ainsi, que personne ne s'autorise de la diversité des substances pour établir qu'un péché est plus léger ou plus grave qu'un autre. La chair et l'esprit appartiennent au même Dieu; l'une fut pétrie par sa main, l'autre créé par son souffle. Puisqu'ils appartiennent également au Seigneur, quelle que soit la substance qui pèche, elle offense également le Seigneur. Pourquoi distinguer les actes de la chair et de l'esprit, puisque dans la vie, dans la mort, dans la résurrection, la chair et l'esprit sont tellement unis et inséparables, qu'ils ressuscitent également pour la vie et pour le jugement, parce que c'est ensemble qu'ils ont vécu dans le péché ou dans l'innocence?

Nous avons établi ces principes afin de faire bien comprendre que, s'il y a eu péché, la nécessité de la pénitence n'est pas moindre pour une substance que pour l'autre : leur crime est commun, leur juge est le même, c'est-à-

dire Dieu ; il faut donc aussi que le remède de la pénitence soit le même.

On nomme les péchés, les uns corporels, les autres spirituels, parce que tout péché se commet par action ou par pensée. Pour qu'il soit corporel, il faut qu'il y ait eu action, parce que le fait peut être vu et touché à la manière d'un corps. Le péché spirituel, c'est celui qui réside dans l'esprit, parce qu'un esprit ne peut ni être vu, ni être saisi. Il est démontré par là qu'il faut éviter et purifier par la pénitence, non-seulement les actions criminelles, mais encore les prévarications de la volonté. Si, en effet, la faiblesse de l'homme ne juge que le fait extérieur, parce qu'elle ne peut descendre dans les ténèbres de la volonté, nous ne devons pas en conclure que nous pouvons, sous l'œil de Dieu, nous endormir sur les crimes de la volonté. Dieu suffit à tout ; rien de ce qui peut l'offenser n'est éloigné de sa présence. Puisqu'il connaît tout, il en tient nécessairement compte pour prononcer son jugement ; il ne peut ni dissimuler ni mentir à sa propre science. Quoi donc? la volonté n'est-elle pas l'origine de l'acte? Que quelques-uns puissent être imputés au hasard, à la nécessité ou à l'ignorance, qu'importe? Après ces exceptions, les autres naissent de la volonté. Puisque la volonté est la source du mal, la faculté, qui a eu la part principale dans la faute, ne sera-t-elle pas punie d'autant plus justement qu'elle n'est pas même mise hors de cause quand un obstacle entrave son exécution? car elle est responsable d'elle-même vis-à-vis d'elle-même. Cette impuissance d'exécution ne pourra lui servir d'excuse : elle a fait tout ce qui était en elle.

D'ailleurs, comment le Seigneur nous prouve-t-il qu'il ajoute à la loi ancienne, sinon en interdisant les prévarications de la volonté? Il appelle adultère non pas seulement celui qui a violé la sainteté du mariage, mais celui qui l'a profanée par la convoitise du regard. Tant il est vrai que l'esprit, pour n'avoir pas vaincu l'obstacle qui

l'empêche d'agir, n'en est pas moins coupable, et qu'il a réalisé l'acte au fond de sa volonté. Puisque telle est la puissance de la volonté, pourquoi, dès-lors qu'elle a joui intérieurement d'elle-même, ne serait-elle pas regardée comme une action? Elle sera donc punie comme une action. C'est une folie que de dire : J'ai voulu, mais je n'ai pas exécuté. Que dis-je? Tu dois consommer l'acte, puisque tu le veux; ou ne pas le vouloir, puisque tu ne le consommes pas. Mais voilà plus : tu te condamnes toi-même par l'aveu de ta conscience. Car, si tu désirais le bien, tu t'efforcerais de l'accomplir; or, tu n'accomplis pas le mal, donc tu ne devais pas le désirer. De quelque côté que tu te tournes, tu es coupable ou d'avoir voulu le mal, ou de n'avoir pas accompli le bien.

IV. Ainsi le Dieu qui a promis le jugement et le supplice à tous les péchés, qu'ils fussent commis par la chair ou par l'esprit, par action ou par volonté, a garanti aussi le pardon par la pénitence, quand il dit au peuple : « Fais » pénitence, et je te sauverai. » Et ailleurs : « Je suis le » Dieu vivant; j'aime mieux la pénitence que la mort. » La pénitence est donc la vie, puisqu'elle est mise en opposition avec la mort. Pécheur semblable à moi, ou plutôt inférieur à moi, car je confesse ma supériorité dans le péché, saisis, embrasse la pénitence, comme un naufragé s'empare de la planche qui doit le sauver. Elle t'aidera à sortir des flots de la prévarication qui t'engloutissent, et te conduira dans le port de la divine miséricorde. Saisis l'occasion d'un bonheur inattendu, afin que celui qui tout à l'heure n'était devant Dieu « qu'une goutte d'eau, qu'un » grain de sable, qu'un vase d'argile, devienne cet arbre » qui est planté le long des eaux, qui se couvre de feuilles, » qui porte des fruits dans son temps, et qui ne verra un » jour ni le feu ni la hache. Repens-toi de tes erreurs, puisque tu as trouvé la vérité ! Repens-toi d'avoir aimé ce que Dieu n'aime pas, puisque nous-mêmes nous ne permettons pas aux plus humbles de nos serviteurs d'aimer ce

qui nous déplaît. La ressemblance des inclinations est en effet la garantie de l'obéissance.

S'il fallait énumérer les avantages de la pénitence, ils fourniraient la matière d'un long discours. Pour nous, notre faiblesse nous enferme dans ce point unique : ce que Dieu ordonne ne peut être que bon et très-bon. Il y aurait une insolente témérité à mettre en question si ce que Dieu commande est bon. Car c'est moins par l'utilité de la chose que nous devons nous y soumettre, que parce que l'ordre vient de Dieu. La majesté de la puissance divine, voilà ma première raison pour obéir. L'autorité du maître passe avant l'utilité du serviteur. La pénitence est-elle bonne ou non? Pourquoi délibères-tu? Dieu l'ordonne, que dis-je, il l'ordonne? il nous y engage; il nous y invite par la promesse de la récompense et du salut; quand il jure par ces termes : « Moi, le Dieu vivant, » il veut que nous croyions à sa parole. Bienheureux, certes, que Dieu jure pour l'amour de nous! Mais bien malheureux aussi, si nous n'ajoutons pas foi à Dieu, même lorsqu'il jure. Il suit de là que nous devons embrasser et conserver avec fermeté d'ame ce que Dieu recommande avec tant d'instance et ce qu'il atteste avec serment, à la manière des hommes, afin que demeurant inviolablement dans les promesses de la grâce divine, nous puissions demeurer aussi dans ses fruits et ses avantages.

V. En effet, je déclare qu'une fois connue et embrassée par nous, cette pénitence qui, nous ayant été montrée et ordonnée par la miséricorde de Dieu, nous rétablit dans son amitié, ne peut plus désormais être brisée par la réitération du péché. Dès-lors tu ne peux plus prétexter l'ignorance quand, après avoir une fois connu le Seigneur et embrassé ses préceptes, après avoir expié tes fautes par la pénitence, tu retournes au péché. Ainsi, plus tu échappes à l'ignorance, plus tu restes enlacé dans l'accusation de révolte. Car si tu avais commencé de te repentir parce que tu avais commencé de craindre le Seigneur, pourquoi in-

terrompre ce que tu as entrepris par le motif de la crainte, sinon parce que tu as cessé de craindre? Or, rien ne détruit mieux la crainte que la révolte. Et si l'ignorance même du Seigneur n'est pas un abri contre le châtiment, parce qu'il n'est pas permis d'ignorer Dieu qui est visible à tous, et qui s'atteste lui-même par la manifestation de ses œuvres, qu'il est dangereux de le mépriser après l'avoir connu! Or il le méprise, celui qui ayant obtenu de lui le discernement du bien et du mal, foule aux pieds son discernement, c'est-à-dire le don de Dieu, en revenant à ce qu'il sait qu'il faut fuir, à ce qu'il a déjà fui lui-même. Il repousse le donateur quand il dédaigne le don ; il répudie le bienfait lorsqu'il cesse d'honorer le bienfaiteur. Comment Dieu peut-il lui plaire, puisque les dons de Dieu lui déplaisent? De là vient qu'il est non-seulement coupable de révolte contre Dieu, mais d'ingratitude.

D'ailleurs, après avoir terrassé par la pénitence l'ennemi de Dieu, et à ce titre l'avoir soumis au Seigneur, est-ce faire une médiocre insulte à celui-ci, que de relever par sa chute son rival, et de lui préparer un trophée dans sa personne, afin que l'esprit mauvais, reconquérant sa proie sur le Seigneur, triomphe une seconde fois? N'est-ce pas là, chose périlleuse à dire, mais qu'il faut proclamer néanmoins pour l'édification! n'est-ce pas là sacrifier le Seigneur au démon? Il semble en effet que le transfuge ait établi une comparaison, puisqu'il connaissait l'un et l'autre, et qu'il ait décidé, après mûr examen, que celui-là est le meilleur auquel il a préféré appartenir une seconde fois. Ainsi, celui qui avait commencé de satisfaire à Dieu par la pénitence de ses péchés, satisfera au démon par une pénitence contraire, et deviendra par conséquent aussi odieux au Seigneur qu'agréable à son ennemi.

Mais, disent quelques-uns, Dieu se contente de l'hommage du cœur et de l'esprit, sans avoir besoin de l'acte extérieur. Nous péchons donc sans perdre ni la crainte ni la foi. Qu'est-ce à dire? Vous profanez le mariage en

gardant la chasteté ; vous administrez le poison à votre père, en gardant la piété filiale. Eh bien ! puisque vous péchez sans cesser de craindre, vous serez précipités dans l'enfer sans perdre le pardon. Quel renversement d'idées ! Ils pèchent parce qu'ils craignent ; ils ne pécheraient pas, j'imagine, s'ils ne craignaient pas. Ainsi, quiconque ne voudra point offenser Dieu se dispensera de le vénérer, puisque la crainte est une autorité pour l'offenser. Mais de tels esprits germent ordinairement de la semence des hypocrites qu'une amitié inviolable unit au démon, et dont la pénitence n'est jamais sincère.

VI. Tout ce que notre faiblesse s'est efforcée de suggérer sur la nécessité d'embrasser la pénitence et de persévérer dans cette voie, concerne tous les serviteurs de Dieu, sans doute, puisqu'ils aspirent au salut en se rendant Dieu favorable, mais s'adresse principalement à ces néophytes, dont les oreilles commencent à peine à s'abreuver des discours divins, et qui, pareils à des animaux qui ne font que de naître, rampent d'un pas incertain avant que leurs yeux soient bien ouverts, affirment qu'ils renoncent à leur vie passée, et adoptent la pénitence, mais négligent de la pratiquer. En effet, le repentir lui-même les porte à regretter quelque chose de leurs anciennes voies, à peu près comme ces fruits qui, lorsqu'ils commencent à se corrompre et à devenir amers, gardent encore une partie de leur éclat. Toutes ces lenteurs, toutes ces tergiversations criminelles à l'égard de la pénitence proviennent d'un préjugé sur la vertu du baptême. Dans la certitude où sont les catéchumènes que leurs fautes leur sont remises, ils dérobent à leur profit le temps qui leur reste jusqu'à ce jour, profitant de ce délai pour pécher, au lieu d'apprendre à s'abstenir. Quel calcul, aussi insensé qu'injuste, de ne pas accomplir la pénitence et d'espérer le pardon de ses fautes, c'est-à-dire, de ne pas payer le prix, et de tendre la main pour recevoir la marchandise ! Le Seigneur, en effet, a mis le pardon à ce prix : il nous offre l'acquisition

de l'impunité en échange de la pénitence. Si le vendeur commence par examiner l'argent qui lui est compté, afin de reconnaître s'il n'est pas rogné, sans empreinte ou altéré, nous devons croire que le Seigneur éprouve aussi la pénitence avant de nous accorder une récompense qui n'est rien moins que la vie éternelle.

Mais ajournons pour quelques moments la sincérité de la pénitence. Sommes-nous purifiés par la raison que nous sommes absous? non, assurément. Nous le sommes lorsqu'à l'approche du pardon la dette de la peine est acquittée; lorsque nous ne méritons plus d'être délivrés pour pouvoir le mériter; lorsqu'enfin Dieu menace, et non lorsqu'il pardonne. Quel est, en effet, l'esclave qui, une fois affranchi, se reproche ses larcins et ses fuites? Quel est le soldat qui, une fois libéré de la milice, prend souci de ses flétrissures? Le pécheur doit donc pleurer ses fautes avant le jour du pardon, parce que le temps de la pénitence est un temps de péril et de crainte. Je suis loin de contester à ceux qui vont descendre dans l'eau l'efficacité du bienfait divin, en d'autres termes, le pardon de leurs péchés; mais, pour avoir le bonheur d'y parvenir, il faut des efforts. En effet, ô homme d'un repentir si peu sincère, quelle main oserait te prêter une seule goutte de l'eau quelle qu'elle soit! Sans doute il t'est facile d'approcher furtivement et de tromper par tes serments celui qui est préposé à ce ministère; mais Dieu lui-même veille sur son trésor, et ne permet pas que des sujets indignes se glissent jusqu'à lui. — D'ailleurs, pourquoi dit-il : « Il » n'y a rien de si secret qui ne soit révélé? » De quelques ténèbres que tu recouvres tes actions, « Dieu est lumière. »

D'autres raisonnent ainsi : Dieu a promis, il est donc obligé d'accorder, même à ceux qui ne le méritent pas. Ils font de la générosité de Dieu une servitude. Si c'est par nécessité qu'il brise pour nous le contrat de la mort, c'est donc malgré lui qu'il le fait; car qui laisse subsister une chose qu'il accorda malgré lui?

— Mais, dira-t-on, bien des hommes ne retombent-ils pas après le baptême ? N'en est-il pas un grand nombre qui sont dépouillés de ce bienfait ? — Sans doute : ce sont ceux qui se glissent furtivement ; ceux qui, se confiant dans leur prétendue pénitence, « ont bâti sur le sable une » maison qui devait crouler. » Ainsi, parce qu'un homme est admis au noviciat des Auditeurs, qu'il n'aille pas se flatter de l'espoir qu'il lui est encore permis de pécher ! Dès que tu connais Dieu, il faut le craindre ; dès que tu le contemples, il faut le révérer. D'ailleurs, à quoi te servirait de le connaître, si tu marches dans les mêmes voies qu'aux jours de ton ignorance ? Quelle différence y a-t-il entre toi et un parfait serviteur de Dieu ? Y a-t-il un Christ pour ceux qui sont baptisés, et un Christ pour les Auditeurs ? Y a-t-il deux craintes, deux espérances, deux craintes du jugement, deux nécessités de la pénitence ? Le bain régénérateur est le sceau de la foi ; cette foi commence et se recommande par la sincérité de la pénitence. Nous ne sommes pas lavés pour que nous cessions de pécher, mais parce que nous avons cessé, et que nous sommes déjà lavés au fond du cœur. Voilà le premier baptême de l'Auditeur : une crainte entière ; puis, du moment qu'on s'approche du Seigneur, une foi pure et une conscience qui a embrassé une bonne fois la pénitence. D'ailleurs, si nous ne cessons de pécher qu'au sortir de l'eau baptismale, c'est par nécessité et non par choix que nous revêtons l'innocence. Or, lequel des deux a quelque mérite à être vertueux, de celui qui ne peut pas être criminel, ou de celui qui ne le veut pas ? de celui auquel il est enjoint de s'abstenir, ou de celui qui s'abstient volontairement ? Eh bien ! ne détournons nos mains du larcin, qu'autant que la solidité des barrières s'y refuse ; n'interdisons à nos yeux les regards de la concupiscence, qu'autant que nous serons arrêtés dans l'adultère par des gardiens vigilants, s'il est vrai que nul de ceux qui se donnent à Dieu ne doive renoncer au péché que lié par les engagements du baptême.

Quiconque a ces sentiments, une fois baptisé, doit plus s'attrister, si je ne me trompe, d'avoir répudié le péché, que se réjouir d'y avoir échappé.

Les Auditeurs doivent donc désirer le baptême, mais non le précipiter. Qui le désire l'honore; qui le précipite n'est qu'un orgueilleux. Dans le premier, c'est respect, dans le second, irrévérence; celui-ci s'impose des efforts, celui-là se livre à la négligence; celui-ci aspire à mériter, celui-là réclame l'acquittement d'une dette; celui-ci reçoit, celui-là envahit. Lequel, à ton avis, est le plus digne de cette grâce, sinon le mieux corrigé? le mieux corrigé, sinon le plus réservé? par conséquent, celui qui a fait une pénitence véritable. En effet, il a craint de pécher par la crainte de ne pas recevoir. Au contraire, cet autre orgueilleux, qui se promettait le bienfait comme l'acquittement d'une dette, n'a pas pu craindre dans sa folle sécurité; par conséquent il n'a pas rempli les conditions de la pénitence, puisqu'il n'a pas eu la crainte, qui est l'instrument de la pénitence. La présomption est une partie de l'impudeur; elle enfle celui qui demande, elle méprise celui qui donne; souvent même elle le trompe. En effet, elle sollicite comme un droit, avant d'avoir mérité, moyen infaillible d'offenser le maître du bienfait.

VII. O Jésus-Christ, mon Seigneur, accorde à tes serviteurs la faveur de connaître ou d'apprendre de ma bouche la règle de la pénitence, en ce sens qu'il est défendu aux catéchumènes eux-mêmes de pécher! Autrement ils ne comprendront jamais rien de la pénitence, jamais ils ne la désireront. Il me répugne de mentionner ici la seconde, ou, pour mieux dire, la dernière espérance, de peur qu'en traitant de la ressource du repentir, je ne semble ouvrir une carrière au péché. A Dieu ne plaise que l'on interprète assez mal ma pensée pour s'imaginer que la faculté de se repentir soit la faculté de pécher encore, et que la surabondance de la miséricorde céleste soit une ouverture à l'insolence de la témérité humaine! Ainsi, que personne

ne soit plus criminel, parce que Dieu est plus clément; autant de fois pécheur qu'il est de fois pardonné. Apparemment qu'il pourra toujours échapper à Dieu, celui qui ne pourra pas même toujours pécher! Nous avons échappé une fois : jetons-nous de gaîté de cœur dans le péril, sous le prétexte que nous y échapperons encore une fois. Vois la plupart de ceux qu'a épargnés le naufrage; ils font divorce avec la mer et le navire, et honorent le bienfait de Dieu, je veux dire leur salut, par la mémoire du péril. Je loue leur crainte, j'aime leur défiance; ils ne veulent pas importuner la miséricorde divine par de nouvelles demandes, ils tremblent de hasarder ce qu'ils ont déjà obtenu, ils évitent de courir une seconde fois les risques d'un événement qu'ils ont déjà appris à redouter. L'homme qui craint le Seigneur l'honore. Mais notre opiniâtre ennemi ne s'endort jamais dans sa malice. Que dis-je? il redouble surtout de fureur quand il voit l'homme échappé à ses liens; plus nos passions s'éteignent, plus sa haine s'enflamme. Il faut bien qu'il s'afflige et qu'il se désespère en voyant que, par le pardon accordé aux péchés, tant d'œuvres de mort sont détruites dans l'homme, et tant de titres de condamnation annulés. Il s'afflige à la pensée que ce pécheur, devenu le serviteur de Jésus-Christ, le jugera, lui et ses anges. En conséquence, il l'épie, il l'attaque, il l'obsède; il essaie par tous les moyens possibles, tantôt de frapper ses regards par la concupiscence de la chair, tantôt d'envelopper son ame dans les liens des affections mondaines, tantôt d'ébranler sa foi par la crainte de la puissance terrestre, tantôt de le détourner du droit chemin par des doctrines perverses : scandales, tentations, rien ne lui manque. Dieu donc, prévoyant tous ces stratagèmes, après avoir fermé, il est vrai, la porte du pardon, en fermant la porte du baptême, a ouvert au pécheur un dernier refuge; il a placé à l'entrée du vestibule la seconde pénitence, afin qu'elle s'ouvre à ceux qui frappent, mais pour une fois seulement, parce que c'est déjà la se-

conde; mais davantage, jamais, parce que la précédente a été vaine. Peux-tu dire, en effet, qu'une fois ne suffise pas? Tu recueilles ce que tu méritais, puisque tu as perdu ce que tu avais reçu. Si l'indulgence de Dieu te rend ce que tu avais perdu, sois au moins reconnaissant d'un bienfait répété, ou, pour mieux dire, d'un bienfait plus grand, car rendre c'est plus que donner; parce qu'il est plus malheureux pour l'homme d'avoir perdu que de n'avoir jamais rien obtenu. Toutefois, ne va point te laisser abattre par le désespoir, parce que tu te trouves le débiteur de la seconde pénitence. Rougis d'avoir péché une seconde fois, mais ne rougis pas de te repentir; rougis d'avoir succombé une seconde fois, mais non de te relever de nouveau. Point de fausse honte : à de nouvelles blessures il faut de nouveaux remèdes. Le moyen de témoigner ta reconnaissance au Seigneur, c'est de ne pas rejeter le don qu'il t'offre. Tu l'as offensé, oui, sans doute; mais tu peux te réconcilier avec lui. Tu sais à qui il faut satisfaire, et qui est prêt à recevoir ta satisfaction.

VIII. Si tu en doutes, parcours ce que l'Esprit saint mande aux Eglises. Il reproche à celle d'Ephèse « d'avoir » abandonné la charité; » à celle de Thyatire, « ses disso- » lutions et son penchant à l'idolâtrie; » à celle de Sardes, « de n'avoir que des œuvres imparfaites; » à celle de Pergame, « de corrompre la doctrine; » à celle de Laodicée, « d'avoir trop de confiance dans ses richesses. » Et cependant il les exhorte toutes à la pénitence, et même avec menaces. Or, il ne menacerait pas l'impénitent, si, d'autre part, il ne pardonnait au pénitent. On pourrait le révoquer en doute si lui-même n'avait marqué ailleurs la sainte profusion de sa miséricorde. Ne dit-il pas? « Celui qui est » tombé ressuscitera; celui qui se détourne de moi revien- » dra à moi. » C'est lui, oui, c'est lui qui préfère la « mi- » séricorde au sacrifice. — Le ciel et les anges qui l'ha- » bitent se réjouissent du repentir du pécheur. » Prends courage, ame pénitente, tu vois en quel lieu l'on se réjouit

de ton retour. Et que nous veulent les paraboles du Seigneur ? que signifie cette femme « qui perd sa dragme, la » cherche, la retrouve, et invite ses amis à se réjouir avec » elle ? » n'est-elle pas un symbole du pécheur rendu à la grâce ? « Une brebis vient à s'égarer ; toutefois le troupeau » tout entier n'est plus cher au pasteur ; c'est après elle » seule qu'il court, c'est elle seule qui lui fait oublier » toutes les autres ; et quand enfin il la trouve, il la rap- » porte sur ses épaules, » car elle s'est beaucoup travaillée en errant çà et là. Passerai-je sous silence ce père miséricordieux « qui rappelle l'enfant prodigue, l'accueille » avec tant de joie lorsque l'indigence l'a conduit au re- » pentir, immole le veau gras, et célèbre son bonheur » par un banquet de réjouissance ? » Et pourquoi non ? il a recouvré le fils qu'il avait perdu ; le fils qu'il a gagné de la sorte lui est devenu plus cher encore. De quel père s'agit-il sous cet emblème ? De Dieu. Personne n'est aussi père que lui, personne n'est aussi miséricordieux. Tu es son fils : tu as beau avoir dissipé ce que tu as reçu de lui, tu as beau revenir pauvre et nu, il te recevra, par là même que tu es revenu à lui. Que dis-je ? ton retour lui donnera plus de joie que toute la fidélité des autres ; mais à quelle condition ? Si tu te repens du fond de l'ame ; si tu compares ta faim avec l'abondance des serviteurs de ton père ; si tu abandonnes les pourceaux, troupe immonde ; si tu retournes vers ton père, quelque courroucé qu'il soit ; si tu lui dis : « Mon père, j'ai péché ; je ne mérite » plus d'être appelé votre fils ! » On se soulage du poids de ses péchés en les confessant, autant qu'on les aggrave en les dissimulant. La confession est un commencement de satisfaction ; la dissimulation un acte de révolte.

IX. Plus cette seconde et dernière pénitence est nécessaire, plus la preuve en doit être laborieuse, de sorte qu'elle ne réside pas seulement au fond de la conscience, mais qu'il lui faut encore quelque manifestation extérieure. Cet acte, que nous nommons le plus ordinairement

par un mot grec, c'est l'*exomologèse*, en vertu de laquelle nous confessons au Seigneur notre péché, non pas qu'il l'ignore, mais parce que la confession dispose à la satisfaction, que la pénitence naît de la confession, et que la pénitence apaise la colère de Dieu. L'exomologèse est donc un exercice qui a pour but d'humilier l'homme et de l'anéantir, en lui imposant une conduite qui attire la miséricorde, en réglant son extérieur et sa table, en le courbant sous le sac et la cendre, en lui apprenant à couvrir son corps de poussière et à plonger son ame dans la douleur, et convertissant en moyens de pénitence tout ce qui fut l'instrument du péché. D'ailleurs elle ne connaît du boire et du manger que ce qu'il faut pour soutenir la vie et non pour flatter le ventre; elle nourrit la prière par le jeûne; elle gémit, elle pleure, elle crie et le jour et la nuit au Seigneur son Dieu; elle se roule aux pieds des prêtres, elle s'agenouille devant ceux qui sont chers à Dieu; elle sollicite les prières de tous les frères, afin qu'ils soient ses mandataires auprès de Dieu. Voilà ce que fait l'exomologèse pour donner plus de prix à la pénitence, pour honorer le Seigneur par la crainte du péril, pour que, prononçant elle-même contre le pécheur, elle se substitue à l'indignation divine, enfin pour éviter, que dis-je? pour acquitter la dette des supplices éternels par les afflictions qu'elle s'impose dans le temps. Ainsi, en abattant l'homme, elle le relève; en le souillant de poussière, elle le purifie; en l'accusant, elle le justifie; en le condamnant, elle l'absout. Crois-moi, moins tu te pardonneras à toi-même, plus Dieu te pardonnera.

X. La plupart, cependant, reculent devant la pénitence, comme devant une déclaration qui les affiche en public, ou bien la remettent de jour en jour, plus dociles, si je ne me trompe, à la voix de la honte qu'à celle du salut, à peu près comme ces malades qui, rougissant de découvrir à l'œil du médecin leurs plaies secrètes, meurent dans leur fausse honte. Quoi! il sera intolérable à la honte

de satisfaire à un Dieu que l'on a offensé, et d'être rendu au salut que l'on a dissipé ! Belle excuse que ta honte, en vérité; tu marchais dans le crime tête levée, tu n'oses courber ta tête pour conjurer l'orage ! Pour moi, je n'écoute point la honte quand il m'est plus avantageux de la-fouler aux pieds, lorsque l'Esprit lui-même adresse en quelque sorte à l'homme cette exhortation : « Ne prétends pas » m'honorer en disant : Il vaut mieux que je périsse par » toi. » Assurément tu aurais quelques périls à redouter si on se prévalait de ta déclaration pour t'insulter par la moquerie, comme on le fait dans le monde, où l'affliction de l'un est le triomphe de l'autre, et où l'on s'élève sur les ruines d'autrui. Mais, d'ailleurs, au milieu de tes frères qui servent comme toi le même maître, qui n'ont avec toi qu'une même espérance, une même crainte, une même joie, une même douleur, une même souffrance, parce que l'Esprit est commun à tous ceux qui ont le même Seigneur et le même Père, pourquoi les crois-tu d'une autre nature que toi ? Pourquoi fuis-tu ceux qui tombent comme toi, comme s'ils devaient applaudir à ta chute ? Le corps ne peut se réjouir des douleurs d'un de ses membres : loin de là, il faut qu'il souffre tout entier, et que tout entier il concoure à la guérison. L'Eglise est dans deux ou trois fidèles ; mais l'Eglise c'est Jésus-Christ. Ainsi, quand tu fléchis les genoux devant tes frères, c'est le Christ que tu touches, le Christ que tu implores. De même, quand ils répandent des larmes sur toi, c'est encore le Christ qui souffre, le Christ qui invoque son Père. Ce qu'un fils demande il l'obtient facilement. Vraiment la dissimulation qui cache son péché se promet de grands avantages de cette mauvaise honte ! En effet, nous parviendrons à cacher à Dieu ce que nous dérobons à la connaissance de l'homme ! Est-il bien vrai que nous mettons en parallèle le jugement de l'homme et la conscience de Dieu ? Vaut-il mieux se damner en secret que d'être absous en public ? Il est douloureux d'arriver par cette voie à l'exomologèse.

En effet, on arrive à la douleur par le mal; mais puisqu'on ne peut guérir qu'au prix de la pénitence, l'affliction disparaît parce qu'elle est salutaire. Il est douloureux de subir une amputation, d'être brûlé par un cautère, et d'être torturé par l'aiguillon mordant de quelque poudre; mais on pardonne volontiers aux remèdes qui guérissent par la douleur ce qu'ils ont de pénible, et le bienfait à venir étouffe le mal présent.

XI. Mais que dire si la mauvaise honte leur paraît encore préférable à la mortification corporelle? Quoi donc, s'écrient-ils, renoncer au bain, porter des vêtements souillés; s'interdire toute joie; vivre dans la rudesse du sac, sur le dégoût de la cendre, dans les flétrissures d'un visage amaigri par le jeûne! Est-ce donc sous la pourpre de Tyr qu'il convient de pleurer nos péchés? Eh bien! tenez, voilà une aiguille pour séparer vos cheveux; voilà une poussière pour relever l'éclat de vos dents; voilà des ciseaux de fer ou d'airain pour façonner vos ongles; répandez sur vos lèvres ou sur vos joues cette blancheur menteuse, cette rougeur hypocrite; allez chercher des bains plus délicieux dans la retraite de quelque villa ou sur les côtes de la mer; ajoutez à vos dépenses; chargez votre table d'aliments plus recherchés; savourez la vieillesse des vins; et lorsqu'on vous demandera pourquoi cette abondance, répondez : « J'ai péché contre Dieu; je suis en » danger de périr éternellement : voilà pourquoi je m'é- » puise en recherches, en mortifications et en douleurs » pour me rendre propice le Dieu que j'ai offensé par mes » prévarications. » Mais quoi! ceux qui intriguent pour obtenir des magistratures, n'éprouvent ni honte, ni répugnance à braver les fatigues de l'ame et du corps. Que parlé-je de fatigues? Ils s'endurcissent aux affronts pour arriver au succès de leurs vœux. A quels vêtements grossiers ne descendent-ils pas? Combien de portes ne fatiguent-ils pas soir et matin par leurs salutations intéressées? Pas un personnage considérable devant lequel ils

ne rampent et ne disparaissent ; pour eux plus de banquets ; plus de réunions de plaisirs. Ils s'interdisent toute liberté, toute joie. Pourquoi tant de privations ? Pour acheter une satisfaction qui s'envolera avec l'année ! Et nous, ce qu'endure la brigue qui sollicite quelques haches ou quelques faisceaux, nous balancerions à le supporter quand notre éternité est en péril ! Nous hésiterions à réprimer le faste de notre table et de nos vêtements, quand nous avons offensé le Seigneur, tandis que les païens s'imposent ces sacrifices sans avoir offensé personne ? Les voilà bien ceux dont l'Ecriture a dit : « Malheur à ceux qui lient » leurs péchés avec une longue corde ! »

XII. L'exomologèse te fait peur ; pense aux flammes de l'enfer que l'exomologèse éteindra pour toi; réfléchis d'abord à la grandeur du châtiment, pour ne plus hésiter à l'adoption de ce remède. Quelle idée devons-nous nous faire de la profondeur de ce feu éternel, lorsque quelques-uns de ses soupiraux lancent de tels tourbillons de flamme qu'ils engloutissent les villes voisines, ou menacent prochainement celles qui sont encore debout? Les plus hautes montagnes sont déchirées par l'enfantement de ce feu intérieur; et ce qui nous prouve l'éternité du jugement, c'est que ces montagnes, toutes déchirées, toutes dévorées qu'elles sont par les flammes, n'en subsistent pas moins. Qui ne verrait dans le supplice de ces montagnes l'image du jugement qui nous menace? Qui ne regarderait ces étincelles comme les traits et les projectiles préparatoires de quelque vaste et incommensurable foyer? Or, puisque le Seigneur, ainsi que tu le sais, t'a donné après la première grâce du baptême, une seconde ressource dans l'exomologèse, pourquoi renoncer à ton salut? Pourquoi cesses-tu d'embrasser le remède qui te guérira infailliblement? Les animaux eux-mêmes, quoique dépourvus de la parole et de la raison, reconnaissent dans leur temps les remèdes qui leur sont assignés par Dieu. Le cerf, percé par la flèche, afin de chasser de sa plaie le fer qui s'y est

enfoncé avec ses dards si difficiles à arracher, se guérit lui-même en broutant le dictame. L'hirondelle a-t-elle aveuglé ses petits? elle sait leur rendre la vue par l'application de la chélidoine, qu'elle a découverte. Le pécheur, qui sait que l'exomologèse est établie de Dieu pour le rendre au salut, négligera-t-il celle qui replaça sur le trône le roi de Babylone? Ce roi, en effet, travaillant à l'exomologèse par une humiliation de sept ans, laissant croître ses ongles à la manière de l'aigle, et semblable au lion par la forêt inculte de sa chevelure, offrit long-temps au Seigneur le sacrifice de sa pénitence. Merveilleuse récompense de cet extérieur sauvage! Celui qui était pour les hommes un spectacle d'horreur trouvait grâce devant Dieu! Au contraire, le monarque égyptien, qui refusa si long-temps à son maître le peuple de Dieu qu'il accablait de tribulations, et qui après l'avoir congédié, vola sur ses pas pour le combattre, après tant de plaies qui auraient dû l'avertir, périt englouti dans les flots d'une mer qui ne s'ouvrait qu'au peuple élu, et laissa ensuite retomber ses vagues. Pourquoi ce châtiment? L'impie avait répudié la pénitence, et l'exomologèse qui en est comme le ministre. Mais pourquoi parler plus long-temps de ces deux planches du salut de l'homme, paraissant viser plus à l'ambition du style qu'obéir à l'impulsion de ma conscience? Pécheur moi-même, chargé de toute espèce de flétrissures, et né seulement pour la pénitence, comment me tairais-je sur elle, puisqu'Adam, le premier auteur de la vie humaine et de la révolte contre le Seigneur, restitué par la pénitence au paradis qui lui avait été destiné, ne cesse de la publier?

DE L'IDOLATRIE.

I. Le plus grand crime du genre humain, le forfait qui comprend tous les autres, la cause tout entière de sa condamnation, c'est l'idolâtrie. Car, bien que chaque prévarication ait son caractère spécial, bien qu'elle soit condamnée à part, il n'en est pas moins vrai qu'elles se fondent toutes dans le crime de l'idolâtrie. Oubliez les noms, voyez les œuvres. L'idolâtre est en même temps homicide. Qui a-t-il tué, me demandez-vous? Je lis dans l'inscription qui l'accuse : Meurtrier, non pas d'un étranger ni d'un ennemi, mais de lui-même. — Par quels moyens? — Par son aveuglement. — Par quelles armes? — Par ses offenses contre Dieu. — Par combien de blessures? — Par autant de blessures que d'idolâtries. Que celui-là nie que l'idolâtrie soit un homicide, qui peut nier qu'il ait perdu son ame. D'après ce principe, vous trouverez encore en lui l'adultère et l'impudicité. Car quiconque sert les faux dieux altère indubitablement la vérité : or toute altération de la vérité est adultère. De même il se plonge dans l'impudicité. Qui peut sacrifier aux esprits immondes sans en être souillé et sali? Aussi les saintes Ecritures se servent-elles toujours du mot fornication pour flétrir l'idolâtrie. Ce qui constitue le vol, j'imagine, c'est d'enlever le bien d'un autre, ou de nier ce qu'on lui doit : le vol commis envers l'homme est regardé comme un grand crime. L'idolâtrie fait un vol

à Dieu, en lui dérobant les hommages qui lui sont dus pour les transporter à d'autres, ajoutant ainsi l'outrage au larcin. Que si le vol, la fornication, l'adultère causent la mort, c'en est assez pour que l'idolâtrie ne soit pas innocente d'homicide.

Après ces crimes si funestes, si capables d'anéantir le salut, plusieurs autres désignés par différents noms, et conséquemment classés à part, se reproduisent dans l'idolâtrie. Elle comprend toutes les convoitises du siècle. Quelle est la cérémonie idolâtrique sans le luxe et les vains ornements du culte? Elle comprend les désirs impurs et l'ivresse : car les solennités païennes ne sont fréquentées que pour y satisfaire les plus grossiers appétits. Elle comprend l'injustice : qu'y a-t-il de plus injuste que celle qui méconnaît le père de toute justice? Elle comprend la vanité, puisqu'elle repose tout entière sur la vanité. Elle comprend le mensonge, puisque le fond de sa substance n'est que mensonge. Par là, tous les crimes se rencontrent dans l'idolâtrie, et l'idolâtrie dans tous les crimes.

D'ailleurs, comme tous les délits sont une offense envers Dieu, et que tout ce qui offense Dieu doit être attribué aux démons et aux esprits immondes auxquels sont consacrées les idoles, il n'en faut point douter, quiconque pèche commet le crime de l'idolâtrie, puisqu'il fait ce qui appartient aux maîtres des idoles.

II. Mais que tous ces délits rentrent dans les dénominations de leurs œuvres, et que l'idolâtrie demeure ce qu'elle est en elle-même. Une prévarication si ennemie de Dieu, une substance si riche en crimes, qui déploie tant de ramifications, qui se divise en tant de ruisseaux, se suffit à elle seule, si bien que, même en l'isolant de ses conséquences, il lui reste encore tant d'étendue qu'il faut craindre de nous tromper sur ses limites. En effet, elle renverse les serviteurs de Dieu de plusieurs manières, non pas seulement par ignorance, mais par une secrète connivence. La plupart des hommes n'attachent communément

le crime de l'idolâtrie qu'à l'acte de brûler de l'encens, d'immoler des victimes, d'offrir quelques oblations, ou aux fonctions de sacrificateur et de prêtre. C'est à peu près s'imaginer que l'adultère ne réside que dans les baisers, les embrassements et l'acte de la chair ; l'homicide, dans l'effusion du sang et la mort de la victime. Mais que Dieu donne à ces mots une plus grande extension, nous en sommes sûrs, lorsque plaçant la prévarication dans la concupiscence, il déclare adultère tout regard de convoitise, tout mouvement impudique au fond de l'ame; et homicide, toute malédiction, toute injure, tout mouvement de colère, il y a plus, tout manque de charité envers son frère. Aussi Jean nous dit-il : « Celui qui hait son frère » est homicide. » Autrement, et la malice profonde du démon, et les préceptes par lesquels le Seigneur notre Dieu nous prémunit contre ses piéges sans nombre, se réduiraient à bien peu de chose si nous devions être jugés uniquement sur les crimes contre lesquels les nations elles-mêmes ont porté des peines. Comment « notre justice » sera-t-elle plus abondante que celle des scribes et des » pharisiens, » ainsi que le Seigneur l'a recommandé, si nous ne reconnaissons jusqu'où s'étend la malignité de l'injustice qui lui est opposée? Puisque l'idolâtrie est la source de l'injustice, il faut commencer par nous garantir contre l'étendue de l'idolâtrie, en reconnaissant qu'elle n'existe pas seulement dans les actes extérieurs.

III. Autrefois il n'y avait point d'idoles. Avant que les artisans de cette nouveauté monstrueuse pullulassent dans le monde, les temples étaient vides et leurs murailles nues, comme l'attestent encore dans certains lieux les vestiges de l'antiquité. Toutefois l'idolâtrie existait déjà, si ce n'est dans son nom, au moins dans ses œuvres. Car, même de nos jours, on peut s'en rendre coupable en dehors du temple, et sans avoir d'idole. Mais aussitôt que le démon eut introduit dans le monde des fabricateurs de statues, d'images et de simulacres de toute nature, cette œuvre

grossière, d'où jaillirent les calamités humaines, prit un corps et un nom qu'elle emprunta aux idoles. Dès ce moment, tout art qui produit une idole, d'une forme ou d'une autre, devint une source d'idolâtrie. Il n'importe pas qu'une image sorte des mains d'un sculpteur, d'un ciseleur ou d'un brodeur phrygien, parce qu'il est indifférent qu'elle soit exécutée en plâtre, en couleurs, en pierre, en airain, en argent, en tapisserie. Puisque l'idolâtrie existe même sans idole, certes, une fois que l'idole est présente, peu importe de quelle espèce elle est, de quelle matière, de quelle forme. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'il faut seulement appeler idole une statue consacrée sous la représentation humaine. L'étymologie du mot est ici nécessaire. Εἶδος, en grec, équivaut à *forme* ou *image;* εἴδολον en est venu comme diminutif, de même que de *forme* nous avons fait *formule*. C'est pourquoi toute *forme*, grande ou petite, doit être appelée une idole. Il suit de là que tout travail, tout service concernant une idole, quelle qu'elle soit, est une idolâtrie. Donc aussi le fabricant d'images idolâtriques est coupable du même crime, à moins que les Juifs n'aient été idolâtres qu'à demi lorsqu'ils consacrèrent l'image d'un veau et non celle d'un homme.

IV. Dieu défend aussi bien de faire une idole que de l'adorer. C'est précisément parce qu'il est nécessaire qu'une image soit faite pour qu'elle puisse être adorée, qu'il est défendu de la faire, s'il n'est pas permis de l'adorer. De là vient que, pour déraciner l'idolâtrie, la loi divine proclame : « Tu ne feras point d'idole, » ni, ajoute-t-elle, « aucune ressemblance de ce qui est au ciel, sur la terre » et dans la mer. » Elle a interdit aux serviteurs de Dieu ces arts sur toute la face de l'univers. Déjà était venu Enoch, prédisant que les démons convertiraient en idolâtrie tous les éléments, toutes les substances du monde, tout ce qui est contenu au ciel, dans la mer, sur la terre, afin que les anges apostats fussent consacrés en autant de divinités à la face du Seigneur. Voilà donc que pour l'huma-

nité qui s'égare, tout est dieu, excepté le Créateur de toutes choses. Les images de ce qu'il a créé sont des idoles; la consécration de ces images, c'est l'idolâtrie. Tous les crimes que commet l'idolâtrie, l'artisan qui a fait une idole, quel qu'il soit et quelle que soit son œuvre, en est nécessairement responsable. Enfin Enoch enveloppe d'avance dans la même condamnation l'artisan et l'adorateur des idoles. Et ailleurs : « Pécheurs, je vous le jure, quand » viendra le jour du sang et de la perdition, la justice est » prête. Vous tous qui adorez des pierres, vous tous qui » vous taillez des images d'or, d'argent, de bois, de pierre » et de terre; vous qui servez les fantômes, les esprits » infâmes, et toutes les erreurs qui ne sont pas selon la » science, ils ne vous seront d'aucun secours. » Mais Isaïe dit : « Vous êtes mes témoins : y a-t-il un autre Dieu que » moi? Alors n'existaient pas des sculpteurs, ni des fabri- » cants d'images, hommes vains qui font ce qui leur plaît, » mais qui ne leur servira de rien. » Et plus bas, quel anathème il lance sur les fabricateurs et les adorateurs d'images, dans cette déclaration qui se termine ainsi : « Sachez-le ! leur cœur n'est que cendre et poussière; au- » cun d'eux ne pourra délivrer son ame. » Là-dessus David s'écrie avec la même justice : « Et puissent leur ressembler » ceux qui les font ! » Qu'ajouterai-je de plus, moi homme de peu de mémoire? Pourquoi citerai-je les Ecritures? comme si la voix de l'Esprit saint ne suffisait pas, ou qu'il fallût mettre en question que le Seigneur ait maudit et condamné les faiseurs d'images avant même d'en maudire et d'en condamner les adorateurs.

V. Nous répondrons avec plus d'étendue aux prétextes allégués par ces artisans qu'on ne devrait jamais admettre dans la maison de Dieu, si l'on connaissait bien cette loi. On a coutume d'objecter : Je n'ai pas d'autre moyen de vivre. Qu'est-il besoin que tu vives, peut-on lui répliquer aussitôt? Qu'y a-t-il de commun entre Dieu et toi, si tu te règles sur tes propres lois? Ensuite, comme on ose s'ap-

puyer sur les Ecritures, en citant les paroles de l'Apôtre : « Que chacun demeure dans la condition où il s'est ren- » contré, » il résulterait d'une telle interprétation que nous pouvons tous persévérer dans le péché; car il n'est personne de nous qui n'ait été trouvé dans le péché, puisque le Christ n'est descendu que pour nous délivrer du péché. Il nous ordonne, ajoute-t-on, « de travailler, à son exemple, cha- » cun de nos mains pour nous aider à vivre. » Si toute espèce de travail est commandée par ce précepte, les voleurs, que je sache, et les joueurs vivent aussi du travail de leurs mains; les brigands travaillent aussi de leurs mains pour vivre. J'en dis autant des faussaires, car ce n'est pas avec leurs pieds, mais avec leurs mains qu'ils fabriquent des titres mensongers. Quant aux histrions, ils ne travaillent pas des mains seulement pour vivre, ils y emploient chacun de leurs membres. Ouvrez donc indifféremment l'Eglise à tous ceux qui soutiennent leur vie par le travail de leurs mains, s'il ne faut faire aucune distinction des industries que n'admet pas la loi de Dieu.

Mais à notre proposition que toute image est défendue, on me dit : Pourquoi Moïse a-t-il dressé dans le désert un serpent d'airain? Les images qui ont été faites pour quelque disposition symbolique et particulière, loin de déroger à la loi, n'étaient que la représentation des réalités qu'elles annonçaient. D'ailleurs, en tirer un argument contre la loi, n'est-ce pas attribuer au Tout-Puissant l'inconstance, ainsi que le font les Marcionites, qui anéantissent Dieu en niant son immutabilité, puisque, selon eux, il défend ici la chose qu'il ordonne ailleurs? Soit que l'on oublie à dessein que l'image de ce serpent d'airain suspendu entre le ciel et la terre, était un symbole de la croix de notre Seigneur, qui devait nous délivrer des serpents, c'est-à-dire des anges du démon, pendant que dans sa forme elle-même elle représentait le démon, c'est-à-dire le serpent mis à mort; soit que le sens de cette figure ait été révélé autrement à de plus dignes, puisque, suivant la déclara-

tion de l'Apôtre : « Ce qui arrivait au peuple était la figure » de ce qui devait nous arriver; » heureusement pour notre cause le même Dieu qui, par sa loi, défend de faire aucune image, recommande par une prescription particulière de dresser l'image d'un serpent. Si tu adores le même Dieu, voici sa loi : « Tu ne feras aucune image taillée. » Si tu veux t'appuyer de l'injonction qui ordonne ensuite d'ériger une image, imite donc aussi Moïse; attends, pour dresser contrairement à la loi quelque simulacre, que Dieu lui-même t'en ait donné l'ordre.

VI. Quand même aucune loi formelle de Dieu ne nous eût interdit de forger des idoles, quand même l'Esprit saint n'eût pas menacé de ses anathèmes et ceux qui font des idoles et ceux qui les honorent, il suffirait de notre sacrement lui-même pour nous convaincre que ces industries sont contraires à la foi. Est-ce avoir renoncé au démon et à ses anges que de les fabriquer? Comment soutenir que nous avons répudié, je ne dirai pas ceux avec lesquels, mais desquels nous vivons? Quelle haine avons-nous jurée à ceux auxquels nous sommes redevables de la vie et du vêtement? Peux-tu bien renier de la bouche celui que tu reconnais de la main? détruire par la parole ce que tu édifies par l'action? prêcher un seul Dieu, toi qui en fais une multitude? prêcher un Dieu véritable, toi qui en fais d'imaginaires?

J'en fais, me dira quelqu'un, mais je ne les adore pas. Comme si la raison qui interdit de les adorer ne devait pas interdire aussi de les fabriquer, puisque des deux côtés même offense envers Dieu. Mais je dis plus : tu les adores véritablement, toi qui les mets à même d'être adorés; tu les adores, non pas avec le parfum de quelque grossier sacrifice, mais avec le parfum de toi-même. Ce n'est pas la vie d'un animal que tu leur offres, c'est ton ame que tu leur sacrifies : tu leur immoles ton génie; c'est avec tes sueurs que tu leur présentes des libations : ton intelligence, voilà l'encens que tu fais fumer en leur honneur. Tu es

pour eux plus qu'un prêtre, puisqu'ils te doivent d'avoir des prêtres. C'est ton industrie qui transforme en divinité un nom imposteur (1).

Tu n'adores pas les dieux que tu fais, me dis-tu; mais ils ne te désavouent pas pour leur adorateur, ceux auxquels tu immoles la plus riche, la plus succulente, la plus illustre des victimes, la victime de ton salut!

VII. Un homme zélé pour la foi parlerait toute une journée sur cette matière, en gémissant de voir un chrétien quitter les idoles pour venir à l'église; sortir des ateliers du démon pour entrer dans la maison de Dieu; lever vers le Dieu créateur des mains qui viennent de créer des idoles; adorer le Seigneur avec ces mêmes mains qui au dehors se font adorer elles-mêmes dans leurs œuvres; approcher du corps de notre Seigneur des mains qui donnent des corps aux démons.

Le scandale serait moindre s'ils recevaient d'une main étrangère ce qu'ils souillent; mais ils vont jusqu'à donner aux autres ce qu'ils ont souillé. Des faiseurs d'idoles ont été admis dans les ordres sacrés de l'Eglise. O crime! Les Juifs n'ont trempé qu'une fois leurs mains dans le sang du Sauveur. Pour eux, ils déchirent son corps tous les jours. O mains sacriléges, qu'il faudrait couper! A ces impies de savoir maintenant si c'est par figure qu'il a été dit. « Si » votre main est pour vous un sujet de scandale, coupez-» la. » Et quelles mains méritent plus d'être coupées que celles qui chaque jour scandalisent le corps de Jésus-Christ (2).

VIII. Il est encore un grand nombre d'autres professions qui, sans toucher directement à la fabrication des idoles, n'en sont pas moins entachées du même crime, puisque sans elles les idoles ne peuvent rien. Qu'importe, en effet, que tu bâtisses ou que tu décores; que tu élèves un temple,

(1) Ou bien : Ton industrie est la divinité qui fait toute leur gloire.

(2) L'Eglise.

un autel, un sanctuaire, ou que tu fabriques des lames de métal, des ornements pour l'idole, ou simplement la niche qui lui est destinée. L'industrie la plus honteuse n'est pas celle qui fait le dieu : c'est celle qui lui donne sa majesté.

Si on allègue pour prétexte la nécessité des arts de luxe, ils ont une multitude d'applications qui fourniront des moyens d'existence sans déroger à la loi, c'est-à-dire sans fabriquer des idoles. Le travailleur en stuc peut enduire des murailles, raccommoder des toitures, terrasser des citernes, tracer des cymaises, et incruster dans les murs des ornements qui ne ressemblent en rien à des simulacres. Le peintre, le statuaire, le sculpteur en airain, le ciseleur, savent exécuter des choses qui tiennent à leur art, beaucoup plus faciles que des images. A plus forte raison, celui qui dessine une figure saura-t-il ajuster un échiquier. Pour la main qui a fait sortir le dieu Mars d'un tilleul, la fabrication d'une armoire ne sera qu'un jeu. Point d'industrie qui ne soit la mère ou la sœur d'une autre industrie. Tous les métiers se touchent : ils ont autant de ramifications que les hommes ont de désirs.

— Mais, direz-vous, il s'agit de notre salaire et de notre gain; conséquemment il y va aussi de notre travail. — Sans doute; mais l'abondance de la vente fait compensation à l'exiguité du prix. Combien de murailles ont-elles besoin d'idoles? Combien de temples et de sanctuaires élève-t-on en l'honneur des faux dieux? Mais, en revanche, que de maisons! que de prétoires! que de bains! que de quartiers! Tous les jours on a des souliers et des brodequins à dorer; on ne dore pas tous les jours un Mercure ou un Sérapis. Le luxe public suffira donc à nourrir les artisans; car la vanité et l'ambition sont plus étendues que la superstition : l'ambition vous demandera plus de plats et de coupes que le culte des idoles. Le luxe vous achètera plus de couronnes que la fête païenne. Ainsi, puisque nous exhortons toutes les classes d'artisans à s'interdire

la fabrication des idoles ou ce qui les concerne, et que d'ailleurs bon nombre d'objets sont communs aux idoles ainsi qu'aux hommes, nous devons encore prendre garde qu'on ne demande à nos mains quelque objet que nous savons destiné au culte des idoles. Que si nous nous rendons sans recourir aux précautions usitées, je ne crois pas que nous soyons purs de toute contagion idolâtrique, puisque nous mettons, avec connaissance de cause, notre travail au service des démons et des honneurs qui leur sont rendus.

IX. Parmi les diverses industries, nous remarquons encore certaines professions qui ont une tendance vers l'idolâtrie. Quant aux astrologues, il n'en faudrait pas même parler; mais comme l'un d'eux m'a provoqué, il y a peu de jours, en essayant de justifier l'exercice de cette profession dans laquelle il demeure, j'en toucherai quelques mots. Je ne dirai pas que c'est adorer les faux dieux que d'inscrire leurs noms dans le ciel, et de leur attribuer la toute-puissance de Dieu, parce que les hommes en concluent qu'il ne faut plus s'adresser à Dieu du moment que nos destinées sont immuablement réglées par les astres. Je soutiens une seule chose : ce sont les anges rebelles à Dieu et livrés à l'amour des femmes qui ont inventé ces vaines sciences; voilà pourquoi ils ont été condamnés par Dieu. O sentence divine, qui a son retentissement jusque sur la terre, et à laquelle l'ignorance elle-même rend témoignage. Les astrologues sont chassés de même que leurs anges; Rome et l'Italie sont interdites aux astrologues, comme le ciel le fut à leurs anges : le châtiment de l'exil frappe à la fois et les maîtres et les disciples.

— Mais « les mages et les astrologues nous sont venus » de l'Orient. » — Nous savons quels rapports unissent la magie à l'astrologie. Les interprètes des étoiles furent les premiers qui annoncèrent la naissance du Christ, les premiers qui lui apportèrent des présents. A ce titre, j'imagine, ils se sont rendu le Christ favorable. Mais qu'en résulte-t-il? Faudra-t-il en conclure que la religion de

ces mages les protége maintenant eux et les astrologues? Aujourd'hui la science vient du Christ ; c'est l'étoile du Christ, et non celle d'un Saturne, d'un Mars, ou de tout autre mort semblable, qu'elle observe et annonce. Ces spéculations, en effet, n'ont été tolérées que jusqu'à l'Evangile, afin que le Christ une fois sur l'horizon, personne ne se permît de calculer sur les astres la naissance de qui que ce fût. « Cet encens, cette myrrhe, cet or qu'ils of-» frirent au Christ encore enfant, » furent comme le terme des sacrifices et de la gloire mondaine que le Christ devait anéantir. Voilà pourquoi un songe, envoyé sans doute par la volonté de Dieu, leur conseilla de retourner dans leur patrie, mais par une tout autre voie que celle qui les avait amenés, c'est-à-dire d'abandonner leur secte; mais n'avait pas pour but de les soustraire à la persécution d'Hérode, qui réellement ne les poursuivit pas, ignorant par quelle voie ils s'en étaient allés, parce qu'il ignorait par quelle voie ils étaient venus. Tant il est vrai que par là nous devons entendre la voie droite et la science véritable. Aussi leur est-il formellement prescrit de marcher désormais dans d'autres sentiers. Il en est de même de cette autre espèce de magie qui opère des prodiges et lutta même contre Moïse : la patience de Dieu la toléra jusqu'à l'Evangile. Dès ce moment, en effet, Simon le Magicien, déjà converti, mais retenant encore quelque chose de sa doctrine de bateleur, au point de vouloir ajouter aux prestiges de son art, en achetant le Saint-Esprit par l'imposition des mains, Simon est maudit et retranché de la foi par les Apôtres. Un autre magicien qui, devant le proconsul Sergius Paulus, résistait aux mêmes Apôtres, fut puni par la perte de la vue. Ainsi sans doute eussent été traités tous les autres astrologues, s'ils avaient rencontré les Apôtres. Toutefois, puisque la magie est châtiée, l'astrologie qui en est une espèce, est condamnée avec le genre auquel elle appartient. Depuis l'Evangile, on ne trouve ni sophistes, ni chaldéens, ni

enchanteurs, ni devins, ni magiciens, qui ne soient punis d'une manière tout exemplaire. « Où sont le sage, le » lettré, le savant de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas confondu » la sagesse du monde? » Tu ne sais rien, ô astrologue, si tu ignorais que tu deviendrais chrétien. Si tu le savais, tu devais savoir aussi que ton art ne te serait pas profitable. Que dis-je? Une science qui prédit toutes les grandes révolutions aurait dû t'apprendre qu'elle-même menaçait ruine. « Vous n'avez point de part à cette grâce ni rien » à y prétendre. » Il ne peut espérer le royaume des cieux celui dont la main ou le compas abuse du ciel.

X. Il faut nous occuper aussi des maîtres d'école et des autres professeurs de belles-lettres. Qu'ils touchent par bien des points à l'idolâtrie, on ne peut en douter. D'abord il leur est nécessaire de prêcher les dieux des nations, d'expliquer les noms, les généalogies, les fables et les ornements dont on a embelli leurs histoires, enfin, d'observer leurs fêtes et leurs solennités en échange du tribut qu'ils en reçoivent. Quel maître d'école, s'il n'a pas la nomenclature des sept idoles, s'abstiendra cependant des quinquatries (1)? Il consacre à Minerve le premier argent (2) qu'il reçoit de chaque nouveau disciple, de sorte que, s'il ne se prostitue pas à quelque idole, au moins peut-on l'appeler idolâtre de discours. Croyez-vous qu'il soit moins souillé en accroissant le renom et les honneurs d'une idole, qu'en célébrant les Minervalles en mémoire de Minerve, et les Saturnales en l'honneur de Saturne, fêtes que les derniers des esclaves sont obligés de célébrer à l'approche des Saturnales? Ajoutez à cela qu'il lui faut recevoir les étrennes, fêter les sept collines (3), le solstice

(1) Fêtes qui, d'après Varron et Festus, se célébraient le cinquième jour des Ides de mars.

(2) Cet argent s'appelait *minerval*.

(3) Fête en l'honneur de l'agrandissement de Rome; elle avait lieu vers la fin de décembre.

d'hiver, déposer des présents sur la tombe de ceux que l'on pleure. Il faut couronner les écoles de guirlandes en l'honneur de Flora. Les prêtresses et les édiles sacrifient pour l'école; l'école est fermée le jour de ces solennités. Mêmes vacances au jour de la naissance de l'idole : pas une pompe de Satan qui ne soit fréquentée. Peut-on penser que ces abominations sont indignes du Chrétien, sans penser également qu'elles sont interdites au maître d'école?

— On nous dira, je le sais : S'il n'est pas permis aux serviteurs de Dieu d'enseigner les belles-lettres, il n'est donc pas permis non plus de les apprendre? Mais alors comment se formera-t-on à la sagesse humaine? Comment saura-t-on penser et agir, puisque la littérature est la clef de toute la vie? Comment répudier les études profanes, puisque sans elles il n'y a plus d'études religieuses?

— Voyons donc jusqu'où va la nécessité de cette éducation : ne peut-on pas en admettre une partie, en rejeter une autre? D'abord, il est plus raisonnable à un Chrétien d'apprendre les belles-lettres que de les enseigner. Car apprendre et enseigner sont choses bien différentes. Si un fidèle enseigne la littérature, il est hors de doute qu'en expliquant une doctrine pleine de faux dieux, il la fait valoir; en la communiquant, il l'affirme; en la racontant, il lui rend témoignage. Il les appelle même des dieux. Or la loi, nous l'avons dit, ne veut pas qu'on les appelle des dieux, ni que ce nom soit pris en vain. Qu'est-ce donc que le début de l'éducation? Les premiers fondements de la foi jetés en faveur du démon. Ne me demandez plus si celui-là est coupable d'idolâtrie, qui catéchise sur les idoles. Mais lorsque le fidèle étudie, s'il a le sentiment de ce qu'il est, surtout s'il l'a depuis long-temps, il ne reçoit ni n'admet ces puérilités. Ou bien, commence-t-il à croire? il croira de préférence ce qu'il a appris d'abord, c'est-à-dire sur Dieu et la foi. Tout le reste, par conséquent, il le repousse sans l'accepter. Il sera donc aussi en sûreté

que celui qui, le sachant bien, prend de la main d'un ignorant un poison qu'il se garde bien de boire. Celui-ci a une excuse dans la nécessité : il ne peut s'instruire autrement. De même qu'il est plus facile de renoncer à enseigner les belles-lettres qu'à les apprendre, de même il sera plus facile au disciple fidèle de s'interdire les souillures des solennités païennes, publiques ou privées, qu'au maître de s'en abstenir.

XI. Quant au commerce, nous y trouverons à la tête de tous les délits « la cupidité, cette racine de tous les » maux, qui, enlaçant plus d'un fidèle, lui a fait faire » naufrage dans la foi, » quoique le même Apôtre appelle ailleurs la cupidité une *idolâtrie*. A la suite arrive le mensonge, ministre de la cupidité. Je ne dis rien du parjure, puisqu'il n'est pas même permis de jurer. Le commerce est-il une occupation convenable à un serviteur de Dieu? Au reste, retranchez la cupidité, qui est cause que l'on acquiert, la nécessité de commencer disparaît avec la cause qui fait que l'on acquiert. Mais qu'il y ait un gain légitime, pourvu qu'il soit en garde contre les séductions de la cupidité et du mensonge, d'accord; je crains qu'il n'aille encore heurter à l'idolâtrie, parce qu'il appartient au génie même et à l'ame de l'idolâtrie, ce métier qui engraisse tous les démons. N'est-il pas lui-même la première de toutes les idolâtries? Qu'importe que les mêmes marchandises, en d'autres termes, que l'encens et les parfums étrangers destinés au culte des idoles, servent également à guérir les malades, et chez nous à ensevelir les morts? Toujours est-il que la pompe des sacerdoces et des sacrifices idolâtriques étant alimentée par vos périls, vos pertes, vos fatigues, vos calculs, vos voyages et vos trafics, vous n'êtes plus rien qu'un pourvoyeur d'idoles. Personne ne niera que l'on peut soulever ce reproche contre tous les genres de commerce. Plus les délits sont graves, plus ils réclament de surveillance, en raison de la grandeur du péril, afin que non-seulement nous nous les

interdisions, mais que nous renoncions même aux choses par qui ils se commettent; en effet, quoique le crime soit consommé par un autre, il m'importe de n'être pas son instrument. Je ne dois être l'auxiliaire de qui que ce soit dans ce qui ne m'est pas permis à moi-même. Du moment qu'il m'est défendu de faire, je dois comprendre qu'il me faut veiller à ce que mon ministère n'y soit pour rien. En un mot, la question est décidée par un autre cas qui n'a pas moins de gravité. La luxure m'étant interdite, je ne dois seconder celle d'autrui ni par action, ni par consentement. Me tenir personnellement éloigné des lieux de prostitution, c'est reconnaître que je ne puis exercer un pareil métier, ni à mon profit, ni au profit de personne. De même, la loi portée contre l'homicide bannit de nos églises le maître d'escrime : elle craint qu'il ne pratique lui-même ce qu'il enseigne.

Mais voici une analogie plus rapprochée ; un pourvoyeur de victimes destinées aux sacrifices publics embrasse la foi : lui permettrez-vous de continuer son commerce? ou bien, déjà chrétien, il entreprend ce trafic : serez-vous d'avis de le garder dans l'Eglise? Je ne l'imagine pas, à moins que vous ne fermiez aussi les yeux sur le marchand d'encens; car aux uns la fourniture du sang, aux autres celle des parfums. Si, avant que les idoles eussent envahi le monde, l'idolâtrie, grossière encore, pratiquait déjà son culte avec des parfums, si de nos jours même l'œuvre idolâtrique peut s'accomplir sans idole, rien qu'en brûlant quelques parfums, assurément l'homme le plus utile aux démons, c'est le fournisseur d'encens, puisque l'idolâtrie se passe plus aisément d'idoles que de parfums.

J'en appelle à la conscience de la foi elle-même : si un chrétien qui fait ce commerce vient à passer devant des temples, comment crachera-t-il sur les autels qui fument par ses soins? comment soufflera-t-il sur des flammes qu'il a lui-même allumées? de quel front exorcisera-t-il les nourrissons auxquels il donne sa maison pour grenier d'abon-

dance? Quand même un pareil homme chasserait le démon, qu'il ne se rassure par sur sa foi, car ce n'est pas un ennemi qu'il a expulsé; il a dû obtenir aisément cette condescendance d'un ami qu'il nourrit tous les jours. Ainsi, point d'art, point de profession, point de négoce favorable au service ou à la fabrication des idoles, qui ne soit enveloppé dans la condamnation de l'idolâtrie, à moins que par idolâtrie nous n'entendions tout autre chose que le service des idoles.

XII. C'est alléguer mal à propos les nécessités humaines que de dire, après les engagements de la foi : « Je n'ai pas » de quoi vivre. » D'abord, proposition irréfléchie que je puis pleinement réfuter en vous répondant : Vous y songez trop tard. Il fallait réfléchir auparavant, à l'exemple « de » ce prudent architecte qui suppute d'avance la dépense » nécessaire, pour n'avoir pas la honte d'abandonner en» suite l'édifice qu'il a commencé. » D'ailleurs vous avez la parole du Seigneur, et des exemples qui vous ôtent tout prétexte. Que dites-vous donc? Je serai pauvre! Mais le Seigneur a dit : « Heureux les pauvres! » — Je n'aurai pas de quoi manger! — Mais il est écrit : « Ne vous mettez » pas en peine de vos aliments. » Pour le vêtement, nous avons l'exemple des lis. — J'avais besoin d'argent! — Mais il faut vendre « tous ses biens et en distribuer l'argent aux » pauvres. » — Je me dois à mes enfants, à ma famille. — « Quiconque met la main à la charrue et regarde en » arrière, n'est point propre au royaume de Dieu. » — Je ne suis qu'un ouvrier aux gages de qui le paie. — « Per» sonne ne peut servir deux maîtres à la fois. Si vous voulez » être le disciple du Seigneur, portez votre croix et suivez » le Seigneur, » c'est-à-dire supportez la misère, la tribulation, ou seulement votre corps qui est une espèce de croix. « Parents, époux, enfants, il faut tout abandonner » pour Dieu. » Eh quoi! vous hésitez à renoncer à votre industrie, à votre trafic, à votre profession, à cause de vos enfants et de vos parents? Mais il nous a été enseigné

qu'il fallait tout abandonner, famille, affaires, profession, pour suivre le Seigneur. « Lorsque Jacques et Jean, appelés » par le Seigneur, quittèrent leur père et leur barque; » lorsque Matthieu se leva sur-le-champ de son comptoir; » lorsqu'enfin la foi trouva qu'ensevelir son père c'était un » retard, » en est-il un seul qui ait répondu à l'appel du Seigneur : « Je n'ai pas de quoi vivre? » La foi ne craint pas la faim. La faim, elle ne l'ignore pas, doit être affrontée pour l'amour de Dieu comme tout autre genre de mort. Elle a appris à ne pas se mettre en peine de la vie, à plus forte raison de la nourriture. Où se rencontre cette perfection? Mais « ce qui » est difficile aux hommes « est facile » avec Dieu. » Espérons en la mansuétude et en la clémence de Dieu, afin que les nécessités de la vie ne nous entraînent pas jusqu'aux limites de l'idolâtrie.

XIII. Evitons plutôt le souffle de cette peste, même du plus loin que nous le pourrons, non-seulement dans les choses que nous avons nommées, mais encore dans toute la série des superstitions humaines, qu'elles soient consacrées à des dieux, à des morts ou à des rois, parce qu'elles appartiennent aux mêmes esprits immondes, tantôt par des sacrifices et des sacerdoces, tantôt par des spectacles et d'autres jeux semblables, tantôt par des jours de fête. Mais que parlé-je des sacrifices et des sacerdoces? Quant aux spectacles et aux divertissements de cette nature, ils ont eu leur traité spécial. Il s'agit maintenant de dire un mot des fêtes et des autres solennités extraordinaires auxquelles nous assistons, soit par plaisir, soit par pusillanimité, communiquant ainsi avec les nations dans des rites idolâtriques, contre les prescriptions de la foi. J'examinerai d'abord ce point : est-il permis à un serviteur de Dieu de communiquer avec les païens, en participant soit à leurs vêtements, soit à leurs nourritures, soit enfin à leurs divertissements quels qu'ils soient? « Réjouissez-vous avec » ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent! » Ainsi parle l'Apôtre quand il exhorte ses frères à la concorde;

mais d'ailleurs il ajoute : « Il n'y a rien de commun entre » la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort ; » ou bien déchirons ce qui est écrit : « Le monde se réjouira ; » vous, au contraire, vous pleurerez. » Si nous nous réjouissons avec le siècle, il est bien à craindre que nous ne pleurions aussi avec le siècle. Pleurons pendant que le siècle se réjouit, afin que nous nous réjouissions dans la suite quand le siècle pleurera. Ainsi « Lazare, descendu vers les » lieux inférieurs, obtint le rafraîchissement dans le sein » d'Abraham ; le riche, au contraire, fut livré au tourment » du feu. » Alternative différente qui compense le bien et le mal d'ici-bas pour l'un et l'autre.

Il y a dans l'année certains jours fixés pour les paiements, où les uns reçoivent les honoraires de leur charge, et les autres règlent leurs comptes avec les débiteurs. Voilà, dites-vous, que je vais recevoir ce qui m'est dû ou acquitter mes dettes. Si les hommes ont consacré cette coutume en vertu de quelque superstition, vous, étranger à toutes leurs vanités, pourquoi vous conformer aux solennités idolâtriques, comme s'il vous était aussi ordonné de payer ce que vous devez, ou de recevoir ce qui vous est dû à jour fixe. Commencez par agir comme vous voulez qu'on agisse avec vous. Pourquoi vous cacher, lorsque vous souillez votre conscience pour complaire aux préjugés d'un autre ? Si vous laissez ignorez que vous êtes Chrétien, vous êtes exposé à la tentation, et vous agissez contre la conscience d'autrui, comme si vous n'étiez pas Chrétien. Dissimulez tant que vous voulez ; on vous tente, donc vous êtes condamné : d'un côté ou d'un autre, vous êtes coupable pour avoir rougi de Dieu. Or, il est dit : « Quiconque rougira de » moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon » Père qui est dans les cieux. »

XIV. Mais la plupart se sont persuadé qu'il était pardonnable d'agir comme les païens, afin d'épargner au nom chrétien le blasphème. Toutefois, le blasphème qu'il s'agit d'éviter, le voici, si je ne me trompe : chacun des

nôtres doit veiller à ne pas exciter le blasphème des gentils par la fraude, l'injustice, l'outrage, ou toute autre action mauvaise qui, justement condamnée par les hommes, allume aussi la juste colère du Seigneur. D'ailleurs, si à chaque blasphème on nous dit : « C'est à cause de vous » que mon nom est blasphémé, » c'est fait de la société chrétienne, puisque le cirque tout entier calomnie injustement notre nom par ses clameurs iniques. Cessons d'être Chrétiens, et l'on cessera de blasphémer. Mais que dis-je? que l'on continue de blasphémer, pourvu que nous demeurions dans la bonne voie au lieu d'en sortir, pourvu que nous soyons éprouvés et non réprouvés. O calomnie, sœur du martyre! tu témoignes que je suis Chrétien, puisque c'est par toi que l'on m'abhorre! Me maudire pour avoir été fidèle, c'est bénir mon nom. « Si je voulais plaire » aux hommes, est-il dit, je ne serais plus le serviteur de » Jésus-Christ. »

— Mais le même Apôtre nous recommande ailleurs « de » chercher à plaire à tout le monde, de même, ajoute-t-il, » que je cherche à plaire à tous. »

— Était-ce en célébrant les saturnales et les kalendes de janvier qu'il plaisait aux hommes? ou était-ce par sa modestie, sa patience, sa sagesse, son humanité, sa vertu? De même, lorsqu'il dit encore : « Je me suis fait tout à » tous, afin de les gagner tous, » se fait-il idolâtre pour les idolâtres? païen pour les païens? mondain pour les mondains? Toutefois, quoiqu'il ne nous défende pas de vivre au milieu des idolâtres, des adultères et des autres criminels, « parce que, dit-il, il faudrait sortir tout-à-fait » du monde, » il ne s'ensuit pas qu'il ôte tout frein à ces relations, et que la nécessité de séjourner au milieu des pécheurs, et de nous mêler à eux, soit une permission de pécher comme eux. Le commerce de la vie, voilà ce qu'autorise l'Apôtre; le péché, voilà ce qui est défendu partout. Il est permis de vivre avec les gentils, sans doute; mais mourir avec eux, non. Vivons avec tout le monde; réjouis-

sons-nous d'être leurs frères suivant la nature, mais non suivant la superstition. Nous sommes leurs semblables par l'ame, mais non par la croyance; nous vivons dans le même monde, mais non dans la même erreur. Que s'il nous est interdit de suivre les superstitions païennes avec les étrangers, combien il serait plus criminel de les suivre avec nos frères! Qui pourrait avouer ou défendre une pareille transgression? L'Esprit saint reproche aux Juifs leurs jours de fête : « Mon ame, s'écrie-t-il, a en horreur » vos sabbats, vos néoménies et vos solennités. » Et nous, pour qui n'existent plus ces sabbats, ces néoménies, ces solennités que Dieu chérissait autrefois néanmoins, nous assistons aux fêtes de Saturne, de Janus, du solstice d'hiver, de la grande matrone! nous échangeons des présents! nous donnons et recevons des étrennes! les jeux, les banquets retentissent pour nous! O que la foi des gentils est bien plus conséquente! Ils ne revendiquent aucune des solennités chrétiennes. Chez eux, point de jour de Seigneur, point de Pentecôte : quand même ils les connaîtraient, ils ne les célèbreraient pas avec nous; ils craindraient de paraître Chrétiens. Et nous, nous ne craignons pas qu'on ne nous prenne pour des païens! Faut-il quelque condescendance pour la chair? Vous avez, non pas un seul jour de fête, mais plus de fêtes même que les païens. En effet, la fête païenne ne revient qu'une fois l'an; la vôtre revient tous les huitièmes jours. Comptez bien toutes les solennités idolâtriques : le nombre n'en saurait atteindre les cinquante jours de notre Pâque.

« Que vos œuvres brillent, » dit l'Apôtre. Aujourd'hui ce sont nos maisons et nos portes qui brillent : on trouve en effet plus de portes de païens sans lanternes et sans lauriers, que l'on n'en trouve appartenant aux Chrétiens. Que vous semble encore de cette superstition? S'agit-il d'un honneur rendu à une idole? Assurément l'honneur rendu à une idole constitue l'idolâtrie. S'agit-il d'honorer un homme? Rappelons-nous que toute idolâtrie a com-

mencé par l'adoration de l'homme. Oui, toute idolâtrie a commencé par l'adoration de l'homme, puisque les gentils confessent eux-mêmes que leurs dieux étaient autrefois des hommes. Ainsi, que le culte soit rendu aux hommes du siècle passé ou du siècle présent, qu'importe? Dans l'idolâtrie, ce ne sont pas les hommes qui sont condamnés, c'est la superstition elle-même qui appartient aux démons. « Il faut rendre à César ce qui est à César, » dit l'Apôtre. Heureusement il ajoute aussitôt : « Et à Dieu ce qui est à » Dieu. » Mais qu'est-ce qui appartient à César? Précisément ce qui était l'objet de la discussion : « Fallait-il ou » non payer le tribut à César? Voilà pourquoi le Seigneur » demanda qu'on lui montrât une pièce de monnaie. De » qui est cette image? » dit-il. — De César, répondit-on. » Rendez donc à César ce qui est à César, ajouta-t-il, et à » Dieu ce qui est à Dieu; » c'est-à-dire, rendez à César l'image de César, gravée sur la pièce de monnaie; rendez à Dieu l'image de Dieu, empreinte dans l'homme; l'argent à César, votre personne à Dieu. Autrement, que restera-t-il pour Dieu, si tout est pour César?

— Mais c'est donc un honneur réservé à Dieu, me diras-tu, que d'allumer des lanternes devant sa maison, et d'en orner la porte de guirlandes de laurier?

— Ce n'est point assurément un privilége réservé à Dieu, mais une pratique en l'honneur de celui qui se fait adorer comme un dieu par ces cérémonies, et qui va droit au démon dans sa manifestation extérieure, quelle que soit d'ailleurs la secrète intention que l'on y apporte. Nous savons, en effet, ce qu'ignorent peut-être les hommes étrangers à la littérature profane, que les Romains avaient aussi des dieux pour garder leurs portes; une Cardéa, de *cardo*, gond; un Forculus, de *fores*, porte; un Limentinus, de *limen*, seuil; un Janus, de *janua*, porte. Tous ces noms, nous le savons encore, étaient imaginés à plaisir, et vides de sens dans l'origine : mais une fois introduits dans la superstition, les démons et les esprits

immondes s'en emparent pour mieux enchaîner l'homme à leur culte. Sans cela les démons n'auraient aucun nom propre, mais ils y trouvent un nom en même temps qu'une puissance. Nous lisons aussi que les Grecs avaient un Apollon portier, et des génies antéliques chargés de veiller aux portes. L'Esprit saint, qui prévoyait dès l'origine ces extravagances, a prédit par la bouche d'Enoch, un des plus anciens prophètes, que les portes elles-mêmes seraient transformées en dieux. N'adore-t-on pas, sous nos yeux, jusqu'aux portes des bains? Si les êtres adorés dans les portes sont les démons, aux démons aussi les lanternes et les lauriers. Tous les honneurs que tu rends à la porte sont des honneurs rendus à l'idole. Et ici, j'invoque l'autorité de Dieu lui-même; car il est périlleux de négliger ce qui a été révélé à un seul dans l'intérêt de tous. Je connais un de nos frères qui, cette nuit-là même, a été sévèrement réprimandé dans une vision, parce que ses esclaves, à l'annonce d'une fête publique, avaient sur-le-champ couronné ses portes. Et cependant ce n'était pas lui qui les avait couronnées, il n'en avait pas donné l'ordre, car il était en voyage; il n'avait connu le fait qu'à son retour : tant il est vrai qu'en pareille matière nous répondons devant Dieu pour notre famille.

Quant à ce qui touche les honneurs qu'il faut rendre aux rois ou aux empereurs, il nous est clairement prescrit, conformément à l'injonction de l'Apôtre, « d'être soumis » aux magistrats, aux princes et aux puissances, » dans les limites de notre foi, néanmoins, et tant que nous ne tombons pas dans l'idolâtrie. Voilà pourquoi nous a été mis sous les yeux l'exemple des trois frères, qui, dociles partout ailleurs aux ordres du roi Nabuchodonosor, refusèrent courageusement d'honorer son image, regardant comme une idolâtrie tous les hommages qui tendent à ériger l'homme en dieu. De même, Daniel, dévoué dans tout le reste à Darius, garda ses fonctions aussi long-temps que sa foi ne fut pas en péril : mais, plutôt que de faillir,

il affronta les lions de Darius, comme les autres les flammes de Nabuchodonosor. A ceux-là donc d'allumer tous les jours des lanternes, qui n'ont pas la lumière! A ceux-là d'attacher à leurs portes des branches de laurier destinées à brûler un jour, qui sont menacés des feux vengeurs! Les témoignages de leurs ténèbres et les présages de leurs supplices ne leur vont que trop bien! « Toi, tu es la lu- » mière du monde, tu es un arbre toujours vert. » Si tu as renoncé aux temples, ne fais pas de ta porte un temple! Je n'ai pas dit assez : si tu as renoncé aux lieux de prostitution, ne donne pas à ta demeure l'aspect d'un lieu de prostitution.

XVI. Quant aux cérémonies privées et en usage à l'occasion de la prise de la toge blanche, des fiançailles, des noces, et du nom imposé à l'enfant, je ne pense pas qu'il y ait en tout cela grand danger d'idolâtrie. En effet, il ne faut pas perdre de vue les origines de ces coutumes : je les crois innocentes par elles-mêmes, attendu que la robe virile, l'anneau et l'union conjugale ne remontent pas au culte d'une idole. En un mot, je ne sache pas que Dieu ait jamais condamné un vêtement, si ce n'est le vêtement de la femme porté par un homme : « Maudit quiconque revêt » un habit de femme. » La toge, au contraire, est essentiellement virile. Qu'on célèbre des noces, Dieu ne le défend pas plus que d'imposer des noms; mais à ces solennités se joignent des sacrifices. Si l'on m'invite, pourvu que mes soins et mes fonctions n'aient aucun rapport avec ces sacrifices, que ferai-je (1)? ce qu'il me plaira. Plût au ciel, assurément, que nous ne pussions jamais voir ce qu'il nous est défendu de faire! Mais puisque l'esprit mauvais a tellement enveloppé le monde d'idolâtrie, il nous sera permis d'assister à quelques cérémonies, pourvu que nous y allions pour l'homme et non pour l'idole. M'invite-

(1) J'ai lu avec le second texte de l'*Omniloquium* de Moreau : *Quid tum? si iubet. Utinam equidem nec videre possemus.....*

t-on formellement à un sacerdoce, à un sacrifice ? je ne m'y rendrai pas : il s'agit là d'un honneur tout idolâtrique. Il y a plus, je n'y contribuerai ni de mes avis ni de mes deniers, ni par aucune autre assistance. Présent à un sacrifice auquel l'on m'a invité, je participe à l'idolâtrie. Ai-je accepté l'invitation pour une toute autre cause ? je ne suis plus qu'un simple spectateur du sacrifice.

XVII. Mais que feront les serviteurs ou les affranchis chrétiens attachés par leurs fonctions à des maîtres, à des patrons ou à des magistrats qui offrent des sacrifices ? Si quelqu'un présente le vin au sacrificateur, je dis plus, s'il prononce des paroles nécessaires à l'accomplissement du sacrifice, il sera compté pour un ministre des idoles. Fidèles à ce principe, nous pouvons servir les magistrats et les puissances, comme l'ont fait les patriarches et nos aïeux, qui ont servi les rois idolâtres, mais seulement jusqu'aux limites de l'idolâtrie.

De là s'est élevée dernièrement une autre discussion : Un serviteur de Dieu peut-il exercer quelque fonction publique en s'abstenant, soit par une faveur spéciale, soit même par ruse, de toute espèce d'idolâtrie, de même que Joseph et Daniel demeurèrent étrangers à l'idolâtrie du monde, tout en exerçant le pouvoir, et en gouvernant sous la pourpre les empires d'Egypte et de Babylone ? Un Chrétien, nous devons le reconnaître, peut accepter les honneurs, mais à titre d'honneurs seulement, pourvu qu'il ne sacrifie pas, qu'il ne prête pas son autorité aux sacrifices, qu'il ne fournisse pas de victimes, qu'il ne délègue pas à d'autres le soin d'entretenir les temples, qu'il ne leur assigne aucuns revenus, qu'il ne doune pas de spectacles à ses frais ou aux frais de l'Etat, qu'il ne préside pas à leur célébration, qu'il n'établisse ou ne publie aucune fête, et même qu'il ne jure pas ; pourvu ensuite que, dans l'exercice de son pouvoir, il ne décide jamais de la vie ou de l'honneur des autres (j'excepte les affaires d'argent) ; qu'il ne juge ni ne condamne après ou d'avance ; pourvu

qu'il n'enchaîne personne, qu'il n'incarcère personne, qu'il n'applique à la question personne. Tout cela est-il possible ? à lui de le savoir.

XVIII. Parlons maintenant du vêtement et de l'appareil de ceux qui sont au pouvoir. Chaque dignité a son costume spécial pour les usages quotidiens et pour les solennités extraordinaires. La pourpre et l'or, ornements de la tête, étaient, chez les Egyptiens et les Babyloniens, des marques de la dignité, à peu près comme les prétextes, les trabées, les tuniques brodées de palmes, et les couronnes d'or que portent aujourd'hui les prêtres et les gouverneurs de provinces; mais on n'y attachait pas la même idée. Ces distinctions étaient accordées, à titre honorifique simplement, à ceux qui méritaient l'amitié des rois : de là vient qu'on les appelait, du mot *pourpre*, les *empourprés* des rois, de même que nous appelons *candidats* ceux qui, chez nous, portent la *toge blanche;* mais cet appareil n'était pas lié aux sacerdoces ou aux fonctions idolâtriques. En effet, s'il en eût été ainsi, des hommes d'une si haute sainteté et d'un si grand courage se fussent hâtés de répudier des vêtements souillés, et l'on aurait vu sur-le-champ que Daniel ne servait pas les idoles, et n'honorait ni Bel ni le Dragon, ce que l'on ne comprit que plus tard. D'ailleurs la pourpre simple, chez ces barbares, n'était pas une marque de dignité, mais de liberté. Ainsi, de même que Joseph, qui avait été esclave, de même que Daniel, qui par la captivité avait changé de condition, obtinrent à Babylone et en Egypte le droit de cité, sous le vêtement de la liberté barbare, ainsi chez nous on peut donner, s'il est nécessaire, à nos garçons la prétexte, à nos filles la stole, signe de naissance et non de pouvoir, de noblesse et non d'honneur, de rang et non de superstition.

Mais cette pourpre et ces marques primitives du pouvoir et de la dignité, consacrées dès l'origine à la dignité et aux puissances de l'idolâtrie qui se mêla avec elles, ont leur souillure et leur profanation. On revêt les idoles

t-on fo
rend
y a
nie
fi
a

242 elles-mêmes de la prétexte, de la trabée, du laticlave. On fait marcher devant elles les verges et les faisceaux. Quoi de plus juste ? Les démons sont les magistrats du monde : ils portent les faisceaux et la pourpre des magistrats.

Toutefois, à quoi te servira de revêtir les insignes, si tu ne veux pas exercer le pouvoir ? Personne ne peut paraître sans taches sous un habit couvert de taches. Si tu prends une tunique déjà souillée par elle-même, il se peut que tu ne la souilles pas, mais à coup sûr elle te souillera. Toi donc qui allègues l'exemple de Joseph et de Daniel, sache-le bien, il ne faut pas toujours comparer l'ancienneté avec la nouveauté, la grossièreté avec la politesse, l'origine avec le développement, l'esclavage avec la liberté. Ces saints personnages, en effet, étaient esclaves : toi, au contraire, « qui n'es l'esclave de per-» sonne, excepté du Christ » qui même t'a délivré de la captivité du siècle, tu devras te conduire d'après l'exemple du Seigneur. Ton maître a marché dans l'humiliation et l'obscurité ; sans demeure certaine : « Le Fils de » l'Homme, a-t-il dit, n'a pas où reposer sa tête ; » n'ayant que des vêtements grossiers : autrement il n'aurait pas dit : « Voilà que ceux qui sont vêtus délicatement habitent le » palais des rois ; » enfin, « sans gloire dans son visage et » dans son extérieur, » comme Isaïe l'avait encore annoncé d'avance. S'il n'a jamais exercé aucun pouvoir, même sur ses disciples, auxquels il rendit les services les plus humbles ; il y a plus, si, connaissant bien sa royauté, il refusa d'être roi, il montra clairement aux siens comment il fallait en user avec l'élévation et le faste de la dignité non moins que du pouvoir. A qui, je le demande, eussent-ils mieux convenu qu'au Fils de Dieu ? Que de faisceaux auraient marché devant lui ! Quelle pourpre aurait flotté sur ses épaules ! Quel diadème aurait brillé sur sa tête, s'il n'avait jugé que la gloire du siècle est chose étrangère à lui et à ses disciples. Donc la gloire qu'il n'a pas voulue, il l'a rejetée ; celle qu'il a rejetée, il l'a condamnée ;

celle qu'il a condamnée, il l'a renvoyée à Satan et à ses pompes. Il n'aurait pas condamné ces frivolités, si elles ne lui étaient pas étrangères; or, ce qui n'est pas à Dieu ne peut appartenir à un autre, sans appartenir au démon. Toi donc, si tu as renoncé aux pompes de Satan, revenir à quelqu'une d'elles, sache-le bien, c'est idolâtrie. Que ce simple avertissement te suffise : toutes les puissances et les dignités de la terre, non-seulement sont étrangères à Dieu, mais elles sont ses ennemies, puisque c'est par elles que des supplices sont décrétés contre les serviteurs de Dieu, par elles que des châtiments réservés aux impies sont infligés aux fidèles.

Diras-tu que ta naissance et ta fortune te sont un obstacle pour lutter contre l'idolâtrie? Les remèdes pour la fuir ne peuvent manquer. Viendraient-ils tous à manquer, il resterait encore ce remède unique qui te donnerait une royauté inviolable, non sur la terre, mais dans le ciel.

XIX. On pourrait, dans ce chapitre, traiter de la milice, qui tient le milieu entre la dignité et la puissance. Il s'agit en ce moment de savoir si un Chrétien peut servir dans l'armée; si un soldat des derniers rangs, qui ne se trouve jamais dans la nécessité de sacrifier aux dieux, ou de prononcer des peines capitales, peut être admis dans l'Eglise. Il n'y a pas de communauté possible entre les serments faits à Dieu et les serments faits à l'homme; entre l'étendard du Christ et le drapeau du démon; entre le camp de la lumière et le camp des ténèbres; une seule et même vie ne peut être due à deux maîtres, à Dieu et à César. Sans doute Moïse porta une verge; Aaron ceignit la cuirasse; Jean revêtit le baudrier; Jésus, fils de Navé, conduisit une armée; le peuple de Dieu lui-même combattit, si vous aimez à disputer. Mais comment le soldat combattra-t-il, comment même servira-t-il pendant la paix, s'il n'a pas d'épée? Or, le Seigneur a brisé l'épée. Il est bien vrai que les soldats se rendirent auprès de Jean et

reçurent de sa bouche la règle qu'il fallait observer; il est bien vrai que le centurion eut la foi; mais toujours est-il que le Seigneur, en désarmant Pierre, a désarmé tous les soldats. Rien de ce qui sert à un acte illicite n'est licite chez nous.

XX. Notre persévérance dans la loi de Dieu pouvant courir des dangers, non-seulement en actions, mais en paroles, puisqu'il est écrit : « Voilà l'homme et ses œuvres; » et ailleurs : « Tu seras justifié par ta propre bouche; » nous devons veiller à ce que l'idolâtrie ne fasse pas incursion dans nos discours, soit par habitude, soit par pusillanimité. La loi nous défend de nommer les dieux des Gentils. Cette interdiction ne signifie pas qu'il ne faut jamais prononcer leurs noms, que les nécessités de la conversation nous arrachent à tout moment. N'est-on pas forcé souvent de dire : Vous le trouverez dans le temple d'Esculape. — Je demeure au carrefour d'Isis. — Un tel a été institué prêtre de Jupiter; et mille choses semblables, qui sont dans la bouche de tout le monde? Mais je n'honore pas Saturne, en l'appelant ainsi de son nom, pas plus que je n'honore Marcus en l'appelant Marcus. Mais il est dit : « Tu ne prononceras pas le nom des dieux étrangers, et il » ne sortira pas de ta bouche. » Il nous a défendu par là de les appeler des *dieux*. En effet, il avait dit dans la première partie de la loi : « Tu ne prendras point en vain le » nom du Seigneur ton Dieu. » En vain, c'est-à-dire en une vaine idole. Conséquemment, c'est tomber dans l'idolâtrie que d'honorer une idole du nom de *Dieu*. Que, s'il me faut nommer les dieux, je dois ajouter aussitôt quelque expression qui démente leur divinité. Il est bien vrai que l'Ecriture elle-même les appelle *dieux;* mais elle dit *leurs dieux*, ou les *dieux des nations*. Ainsi David, après avoir nommé les dieux, déclare aussitôt que « les dieux des na- » tions sont des démons.

Mais, en établissant ce principe, j'ai posé des fondements surtout pour ce qui va suivre.

On a la mauvaise habitude de dire *me Hercle! me dius fidius!* parce que la plupart ignorent que c'est jurer par Hercule. Or, jurer avec imprécation par ceux que tu as abjurés, qu'est-ce autre chose que prévariquer contre la foi avec idolâtrie? Peut-on jurer par les dieux sans les honorer?

XXI. Tu pèches par pusillanimité, lorsqu'un étranger te lie par quelque formule de serment ou de témoignage, et que tu gardes le silence, pour ne pas être reconnu. En gardant le silence, tu confirmes la majesté de ceux au nom desquels tu parais engagé. Que tu confesses les dieux des nations par tes paroles ou par les paroles d'autrui; que tu jures toi-même par les idoles ou que tu acquiesces au serment d'autrui, qu'importe? Reconnaissons ici les ruses de Satan, qui travaille à nous faire prononcer par la bouche des siens ce qu'il ne peut nous faire prononcer à nous-mêmes, en introduisant l'idolâtrie dans notre cœur par les oreilles. A coup sûr, quiconque veut te lier, le fait avec une intention favorable ou hostile. Hostile? te voilà provoqué au combat, et tu sais que tu dois lutter contre l'ennemi. Favorable? Quelle occasion plus sûre de transporter sur le Seigneur ton engagement, afin de rompre le lien par lequel l'esprit malfaisant cherchait à t'enchaîner au culte des faux dieux, ou, en d'autres termes, à l'idolâtrie! Toute condescendance de cette nature est une idolâtrie. Tu honores ceux au nom desquels tu as promis d'obéir.

Je connais un Chrétien (que Dieu lui pardonne!) qui se disputait en public. Son adversaire lui cria : Que Jupiter te perde! — Qu'il te perde toi-même! lui répondit-il. Je le demande, qu'eût fait de plus un païen qui aurait cru à la divinité de Jupiter? Quand bien même il n'eût pas renvoyé à son antagoniste l'imprécation, en jurant par Jupiter ou par quelque autre, semblable à Jupiter, c'était reconnaître Jupiter pour dieu, que s'irriter de cette imprécation, en maudissant à son tour. Pourquoi, en effet, s'ir-

riter d'une malédiction au nom de celui qui n'est rien ? Tu t'emportes; donc tu affirmes que cette chimère existe. La manifestation de ta crainte est une idolâtrie : à plus forte raison, quand tu maudis toi-même au nom de celui par qui t'a maudit ton provocateur, rends-tu hommage au même Jupiter. Que doit faire un fidèle dans ce cas ? Rire et non pas s'irriter. Je me trompe; il ne maudira point à son tour au nom de Dieu, mais il répondra par une bénédiction, au nom de Dieu, conformément au précepte, afin d'anéantir les idoles, de glorifier Dieu et d'accomplir la loi.

XXII. Le disciple du Christ ne se laissera pas davantage bénir par les dieux des nations; loin de là, il rejettera toujours cette bénédiction immonde, et il la purifiera en la reportant à son Dieu. Etre béni par les dieux des nations, c'est être maudit par le Dieu véritable. Si, quand je fais l'aumône ou que je rends quelque service à un homme, il prie ses dieux ou le génie tutélaire de la contrée de m'être favorables, mon offrande ou ma bonne œuvre deviendra un hommage rendu à l'idole par la bénédiction de laquelle on récompense ma charité. Pourquoi donc celui que j'oblige ne saurait-il pas que j'ai agi en vue de Dieu, afin qu'il glorifie Dieu, lui aussi, et que l'honneur de ce que j'ai fait pour Dieu n'aille pas aux démons? Sans doute Dieu voit que je l'ai fait pour lui; mais il voit également que je n'ai pas voulu avouer que je le faisais pour lui, et j'ai converti son précepte en une sorte d'holocauste à l'idolâtrie. J'entends dire souvent : Personne ne doit se glorifier. D'accord; mais on ne doit pas se renier, que je sache. Or, c'est se renier soi-même que de dissimuler en laissant croire que l'on est païen. En effet, toute négation de la vérité est une idolâtrie, de même que toute idolâtrie est une négation, soit en acte, soit en parole.

XXIII. Il existe encore un subterfuge de cette nature, en parole ou en action, subtil et fatal des deux côtés, quoiqu'on le tienne pour innocent, dans l'un ou l'autre cas, parce que l'action n'est pas visible, ni la parole entendue.

Quelques-uns empruntant sur gages de l'argent aux païens, se taisent en souscrivant la formule d'engagement, et s'autorisent de là pour prétexter ignorance. A quelle époque, demandent-ils, sera jugée cette affaire ? devant quel tribunal? par quel juge? Le Christ l'a déterminé d'avance : « Tu ne jureras point. » — J'ai écrit, dit-on, mais je n'ai proféré aucune parole. — C'est la langue et non la lettre qui tue. Ici j'en appelle à la nature et à la conscience; à la nature : la main peut-elle écrire sans que l'ame dicte les paroles, quand même la langue, en les dictant, demeurerait muette et immobile, et cela, soit que l'ame dicte à la langue ses propres pensées ou les pensées d'un autre? Qu'on ne vienne donc plus nous dire : Un autre a dicté. Ici j'invoque encore la conscience : l'ame accepte-t-elle, oui ou non, les paroles qu'un autre a dictées, pour les transmettre à la main, soit que l'ame les accompagne, soit qu'elle se taise? Heureusement le Seigneur a déclaré « que le péché se consommait par l'intention au fond du » cœur. Si la concupiscence ou la malice, dit-il, monte » dans le cœur de l'homme, le péché est commis. » Tu as dissimulé, ton cœur t'en a pleinement averti; tu ne peux donc prétexter ni l'ignorance, ni le défaut de volonté. En effet, puisque tu dissimulais, tu l'as su; puisque tu le savais, tu l'as voulu : tu es donc coupable de pensée comme d'action. Impossible d'échapper à une faute légère par une plus grande, en disant que le crime que je t'impute par ta dissimulation est imaginaire, ce que tu ne fais pas.

— Je n'ai pas renié, dis-tu, puisque je n'ai pas juré. — Illusion! quand bien même tu n'aurais fait ni l'un ni l'autre, tu t'es parjuré néanmoins, puisque tu as consenti. N'est-ce point parler que d'écrire? n'y a-t-il pas un son muet dans les caractères! En effet, Zacharie privé pour un temps de l'usage de la voix, s'entretient avec son ame, triomphe de l'embarras de sa langue, dicte à ses mains ce qu'a résolu son cœur, prononce sans le secours des lèvres le nom de son fils, parle avec le stylet, et sa main se fait

entendre sur la tablette de cire en caractères plus lumineux que tous les sons, plus sonores que toutes les syllabes. Demande-moi encore s'il a parlé, celui dont le langage fut si bien compris ! Prions le Seigneur d'éloigner toujours de nous la nécessité de pareils contrats; s'il en décide autrement, qu'il accorde à nos frères la grâce de travailler pour vivre, et à nous le courage de briser toutes ces nécessités, de peur que ces lettres impies, qui ont remplacé notre bouche pour renier Dieu, ne s'élèvent contre nous au jour du jugement, marquées du sceau, non plus des avocats, mais des anges.

XXIV. Au milieu de ces écueils et de ces golfes, de ces gués et de ces détroits de l'idolâtrie, le vaisseau de la foi déploie ses voiles au souffle de l'Esprit de Dieu; toujours sûr, s'il est craintif; plein de sécurité, s'il est toujours tremblant. Du reste, quiconque se laisse renverser est emporté par le tourbillon inévitable de l'idolâtrie, naufrage des victimes à demi-brisées, abîme sans air, qui engloutit les malheureux prêts à être dévorés. Chacun de ses flots donne la mort, chacun de ses gouffres conduit aux enfers. Qu'on ne me dise pas : « Qui parviendra donc à s'en pré» server sûrement ? » Il faudrait sortir du monde. — Comme s'il ne valait pas mieux sortir de ce monde que de rester idolâtre dans ce monde? Mais rien de si facile que d'éviter l'idolâtrie, pourvu qu'on la craigne avant tout. Quelle que soit notre pauvreté, elle n'est rien, comparée à un si grand péril. Voilà pourquoi l'Esprit saint, sur la demande des Apôtres, nous a délivrés des liens et du joug de l'ancienne loi, afin que tous nos soins fussent consacrés à la fuite de l'idolâtrie. Telle est notre loi aujourd'hui : plus elle est simple, plus elle réclame de fidélité. Marque distinctive des Chrétiens, elle nous sépare d'avec les idolâtres, et nous sert d'épreuve. C'est elle qu'il faut présenter à ceux qui s'approchent de la foi, elle qu'il faut inculquer à ceux qui y sont admis, afin qu'ils réfléchissent avant de s'approcher, qu'ils persévèrent dans cette observance, et que,

s'ils ne la suivent pas, ils renoncent à eux-mêmes. A nous de voir si, d'après le symbole de l'arche, le corbeau, le milan, le loup, le chien et le serpent doivent entrer dans l'Eglise. Toujours est-il que l'idolâtre n'a point son type dans l'arche : aucun animal n'y figurait l'idolâtre. Que ce qui n'a point été admis dans l'arche n'entre pas dans l'Eglise.

APOLOGÉTIQUE

OU

DÉFENSE DES CHRÉTIENS

CONTRE LES GENTILS.

S'il ne vous est pas libre, souverains magistrats de l'empire romain, qui dispensez publiquement la justice dans le lieu le plus éminent de cette ville, sous les yeux de la multitude, d'instruire et d'examiner notre cause; si, pour cette seule affaire, votre autorité craint ou rougit de rechercher publiquement la justice; si enfin la haine du nom chrétien, trop portée, comme nous l'avons déjà vu, aux délations domestiques, s'oppose à notre défense devant les tribunaux, qu'il soit permis au moins à la vérité de parvenir à vos oreilles par la voie secrète de nos modestes réclamations. Elle ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne pas. Etrangère ici-bas, elle n'ignore pas que parmi des étrangers il se rencontre facilement des ennemis. Elle a une autre origine, une autre demeure, d'autres espérances, d'autres faveurs, une autre dignité. Tout ce qu'elle demande, c'est de ne pas être condamnée sans qu'on l'ait entendue. Qu'avez-vous à redouter pour les lois de cet empire si elle est écoutée? Leur pouvoir ne sera-t-il pas plus respecté quand elles ne con-

damneront la vérité qu'après l'avoir entendue? Que si vous la condamnez sans l'avoir écoutée, outre la haine qui s'attache à une pareille iniquité, vous donnez lieu de croire que vous avez menti à votre conscience, parce que vous ne pourriez plus la condamner si vous l'aviez entendue.

Tel est donc notre premier grief, l'injustice de votre haine pour le nom chrétien. Votre ignorance même, qui semblerait au premier coup d'œil excuser cette injustice, la prouve et l'aggrave. Quoi de plus injuste que de haïr ce que l'on ne connaît pas? Quand même l'objet serait digne de haine, elle n'est encourue qu'autant qu'elle est reconnue méritée; et comment la justifier, tant que l'objet demeure inconnu? C'est par les qualités et non par les impressions que la haine se justifie. Puisque vous haïssez par la raison que vous ne connaissez pas, pourquoi ne vous arriverait-il pas de haïr ce que vous ne devriez pas haïr? De là double conclusion : vous ne nous connaissez pas tant que vous nous persécutez; vous nous persécutez injustement tant que vous ne nous connaissez pas.

La preuve que l'on ne nous connaît pas (et cette ignorance dont on se prévaut est une injustice coupable), c'est que quiconque nous haïssait autrefois, faute de savoir qui nous sommes, cesse de nous haïr en apprenant à nous mieux connaître. Voilà ce qui les rend Chrétiens. Avec la lumière arrive la conviction : ils commencent à détester ce qu'ils étaient, à reconnaître ce qu'ils détestaient. Leur nombre est aujourd'hui incalculable. On crie à l'envahissement de la ville : dans les campagnes, dans les îles, dans les châteaux, partout des Chrétiens! On se plaint douloureusement, comme d'une perte pour l'empire, que le sexe, l'âge, la condition, la dignité courent en foule à leurs autels. Et vous n'en concluez pas que cette doctrine renferme en elle-même quelque bien qui vous échappe; vous ne voulez pas renoncer à d'injustes soupçons, vous ne voulez pas examiner de plus près! Dans cette occasion

seule la curiosité publique s'est endormie. Cette vérité, que d'autres sont ravis de connaître, on l'ignore par choix, et on prétend la juger! Oh! que ces hommes méritent bien mieux la censure d'Anacharsis que ceux qui jugeaient des musiciens sans l'être eux-mêmes! Ils aiment mieux ne pas savoir, parce que déjà ils haïssent; tellement ils pressentent que ce qu'ils ignorent ils ne pourraient le haïr s'ils le connaissaient. Cependant, en approfondissant la vérité, vous trouverez que cette haine n'a point de motifs; en ce cas, sans doute, il faut renoncer à une haine injuste : ou vous en découvrirez de raisonnables; alors, loin d'éteindre votre haine, elle n'en sera que plus durable par la sanction de la justice.

— Mais enfin, dira-t-on, le Christianisme est-il bon par cela qu'il attire à lui la multitude? Combien d'hommes se tournent vers le mal! Que de transfuges de la vertu! — Qui le conteste? Mais cependant parmi ceux mêmes que le vice précipite, il n'en est pas un qui ose le donner pour la vertu. La nature a répandu sur toute espèce de mal la crainte ou la honte. Le méchant cherche les ténèbres; découvert, il tremble; accusé, il nie; sous les instruments qui le torturent, il n'avoue ni facilement, ni toujours; condamné, il s'attriste, il se tourne contre lui-même; les emportements et les égarements des passions, il les impute à la fatalité, à son étoile, parce qu'il ne veut point accepter comme venant de lui le mal qu'il reconnaît. A-t-on jamais rien vu de semblable parmi les Chrétiens? Pas un qui rougisse, pas un qui se repente, sinon de n'avoir pas toujours été Chrétien. Dénoncé, il s'en fait gloire; accusé, il ne se défend pas; interrogé, il confesse hautement; condamné, il rend grâces. Etrange espèce de mal qui n'a aucun des caractères du mal, ni crainte, ni honte, ni détours, ni regret, ni repentir; singulier crime, dont le prétendu coupable se réjouit, dont l'accusation est l'objet de ses vœux, le châtiment son bonheur. Vous ne sauriez appeler démence ce que vous êtes convaincus d'ignorer.

II. Enfin, si vous avez la certitude que nous sommes de grands criminels, pourquoi nous traiter autrement que nos semblables, c'est-à-dire comme les autres criminels? Aux mêmes crimes, sans doute, les mêmes châtiments. Les autres accusés peuvent se défendre, et par leur bouche, et par une protection vénale; ils ont tous la liberté de contester et de répliquer, parce que la loi défend de condamner personne sans l'avoir entendu. Les Chrétiens sont les seuls auxquels la parole soit interdite pour prouver leur innocence, pour défendre la vérité, pour épargner aux juges une sentence inique. Pour les condamner, on n'attend qu'une chose, une chose nécessaire à la haine publique, c'est qu'ils avouent leur nom; quant à l'information du crime, on n'y songe pas. Qu'il s'agisse au contraire de tout autre criminel, il ne suffit pas qu'il se déclare homicide, sacrilége, incestueux, ennemi de l'Etat, ce sont là les beaux titres dont on nous honore, avant de prononcer, vous interrogez rigoureusement sur les circonstances, la qualité du fait, le lieu, le temps, la manière, les témoins, les complices. Rien de tout cela dans la cause des Chrétiens. Cependant ne faudrait-il pas également leur arracher l'aveu des crimes qu'on leur impute, de combien d'enfants égorgés ils se seraient nourris, combien d'incestes ils auraient commis au milieu des ténèbres, quels cuisiniers, quels chiens auraient été leurs complices? Gloire incomparable, en effet, pour un magistrat, que de déterrer un Chrétien qui aurait déjà mangé de cent enfants!

Mais que dis-je? nous avons entre les mains la preuve que l'on a même défendu d'informer contre nous. Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, après avoir condamné à mort plusieurs Chrétiens, en avoir dépouillé d'autres de leurs emplois, effrayé cependant de leur multitude, sollicita de l'empereur Trajan des instructions pour l'avenir. Il expose dans sa lettre que tout ce qu'il a découvert sur les mystères des Chrétiens, outre leur entêtement à ne pas

sacrifier, se borne à ceci : ils s'assemblent avant le jour pour chanter des hymnes en l'honneur du Christ leur Dieu, et entretenir parmi eux une exacte discipline. Ils défendent l'homicide, la fraude, l'adultère, la trahison, et généralement tous les crimes. Trajan répondit qu'il ne fallait pas les rechercher, mais les punir quand ils seraient dénoncés. Etrange jurisprudence! monstrueuse contradiction! Trajan défend de rechercher les Chrétiens parce qu'ils sont innocents, il ordonne de les punir comme coupables; il épargne et il sévit, il dissimule et il condamne! Pourquoi vous contredire si grossièrement? Si vous condamnez les Chrétiens, pourquoi ne pas les rechercher? et si vous ne les recherchez point, pourquoi ne pas les absoudre? Dans toutes les provinces il y a des postes militaires afin de poursuivre les voleurs. Contre les criminels de lèse-majesté, contre les ennemis publics, tout homme est soldat. La recherche doit s'étendre à tous les complices, à tous les confidents. Le Chrétien est le seul contre lequel la perquisition est interdite, en même temps la dénonciation permise, comme si la recherche pouvait amener autre chose que la dénonciation. Vous condamnez un Chrétien dénoncé, et vous défendez de le rechercher! Il est donc punissable, non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il a été découvert. Vous violez toutes les formes dans le jugement des Chrétiens; vous mettez les autres à la question pour les faire avouer, et les Chrétiens pour les contraindre à nier. Assurément, si le nom de Chrétien était un crime, nous le nierions, et vous emploieriez les tourments pour nous forcer à l'avouer; mais ne dites pas qu'il serait inutile d'arracher aux Chrétiens l'aveu de leurs forfaits, parce que le nom de Chrétien emporte et prouve tous les crimes. Qu'un homicide avoue son crime, vous le forcez encore à en déclarer les circonstances, quoique vous n'ignoriez pas ce que c'est qu'un homicide. Votre injustice redouble dès qu'avec une pareille opinion des Chrétiens vous les obligez par la violence à nier qu'ils soient Chré-

tiens, pour leur faire nier, avec leur nom, tous les crimes que ce seul nom vous paraît renfermer.

Serait-ce, par hasard, que vous répugneriez à frapper des hommes que vous regardez comme des scélérats? Vous dites à ce Chrétien homicide : Niez. Persiste-t-il à se déclarer Chrétien, vos verges déchirent le sacrilége; mais si vous n'agissez pas ainsi envers les coupables, vous nous jugez donc innocents, et puisque nous sommes innocents, pourquoi ne nous permettez-vous pas de persister dans une déclaration que la nécessité seule condamne à défaut de la justice? Un homme élève la voix : *Je suis Chrétien!* ce qu'il est, il le proclame; vous, vous voulez entendre ce qu'il n'est pas. Assis sur vos tribunaux pour obtenir l'aveu de la vérité, nous sommes les seuls auxquels vous imposiez le mensonge. Vous demandez si je suis Chrétien; je réponds que je le suis, et vous m'appliquez à la torture! votre torture veut donc me corrompre? J'avoue, et vous ordonnez la question! que feriez-vous donc si je niais! Vous ne croyez pas facilement les autres lorsqu'ils nient; pour nous, à peine avons-nous dit *non*, vous voilà convaincus.

Un tel renversement de l'ordre doit vous inspirer la crainte qu'il n'y ait quelque force secrète qui vous porte à agir contre toutes les formes, contre la nature même des jugements, contre les lois : car, si je ne me trompe, les lois ordonnent de découvrir les coupables, non de les cacher; de les condamner quand ils ont avoué, non de les absoudre : c'est ce que veulent les décrets du sénat et les édits des empereurs.

Le pouvoir, dont vous êtes les dépositaires, n'a rien de tyrannique, il est réglé par les lois. Aux tyrans seuls d'employer les tortures comme peines! chez vous, la loi ne les ordonne que pour découvrir la vérité : servez-vous-en, à la bonne heure, mais jusqu'à l'aveu seulement. Prévenues par la confession, elles deviennent inutiles; il ne reste qu'à prononcer, à infliger au coupable la peine qu'il a méritée, et non point à l'y soustraire. Et quel est le

juge qui s'empresse d'absoudre un coupable? Il sait qu'il ne lui est pas permis de le vouloir : aussi n'entreprend-il jamais de le contraindre à nier pour le trouver innocent. Et un Chrétien, coupable, selon vous, de tous les crimes, l'ennemi des dieux et des empereurs, des lois et des mœurs, l'ennemi, en un mot, de toute la nature, vous le forcez à nier afin de pouvoir l'absoudre. Manifeste prévarication! vous voulez qu'il nie ce qui constitue son crime, pour le déclarer innocent malgré lui, et le décharger du passé. Quel étrange aveuglement de ne pas reconnaître qu'il faut en croire plutôt à des déclarations spontanées qu'à des désaveux arrachés par la violence! Quelle foi méritent des désaveux auxquels manqua la liberté? Et ne craignez-vous pas que ce Chrétien, renvoyé absous pour avoir menti à sa conscience, ne se moque de vous, et ne redevienne de nouveau Chrétien?

Puisque vous établissez ces différences entre nous et les autres coupables, puisque vous n'exigez de nous qu'une seule chose, la répudiation du nom chrétien, nous y renonçons (quand nous nous permettons ce qui est défendu aux Chrétiens), il résulte clairement que nous n'avons à nous justifier d'aucun crime, qu'on n'a rien à nous imputer que notre nom qu'une rivalité de religion poursuit avec acharnement. Elle commence par vous empêcher d'approfondir ce que vous êtes certains d'ignorer : aussi l'on croit sur notre compte ce qui n'a jamais été prouvé. On s'abstient de recherches, de peur de trouver des preuves du contraire; on nourrit complaisamment de jaloux préjugés, afin de pouvoir, sans autre argument, sur notre simple confession, condamner un nom odieux. Nous confessons, on nous torture! nous persévérons, on nous livre au supplice! commençons-nous à nier, on nous absout! On ne fait la guerre qu'à un nom.

Enfin pourquoi, dans vos arrêts de mort, ne nous condamnez-vous que comme Chrétiens, et non comme homicides, comme incestueux, comme coupables, en un mot,

de tous les crimes que vous nous imputez ? Nous sommes les seuls dont vous dédaigniez ou dont vous rougissiez de nommer les crimes en nous condamnant. Mais si le nom de Chrétien ne rappelle aucun crime, il est bien insensé que ce nom seul constitue un crime.

III. Que dis-je ? la haine du nom chrétien est si aveugle pour la plupart, que, même en louant un Chrétien, elle glisse jusque dans la louange de son nom. Je suis étonné, dit-on, qu'un homme aussi sage se soit tout à coup fait Chrétien. Personne ne remarque que Caïus n'est vertueux ni Lucius sage que parce qu'ils sont Chrétiens, ou qu'ils ne sont Chrétiens que parce qu'ils sont sages et vertueux. Nos ennemis louent ce qu'ils connaissent, blâment ce qu'ils ignorent, et, ce qu'ils savent, ils le corrompent par ce qu'ils ignorent; quand il serait plus juste de juger de ce qui est caché par ce qui est connu, que de condamner ce qui est connu par ce qui est caché.

D'autres louent, en croyant les blâmer, ceux qu'ils connaissaient avant leur conversion, en disant qu'ils étaient alors des hommes perdus, méprisables, pervers; tant la haine les aveugle! Quoi! c'est cette femme si libre, si galante! Quoi! c'est ce jeune homme si ardent, si débauché! Les voilà devenus Chrétiens! On fait honneur au nom chrétien de leur changement. Quelques-uns sacrifient leurs propres intérêts à cette haine, contents du tort qu'ils éprouvent, pourvu qu'ils n'aient point sous les yeux ce qu'ils haïssent. Un mari, qui n'a plus de raisons pour être jaloux, rejette une femme devenue chaste; un père, qui souffrait antérieurement les désordres de son fils, a déshérité ce fils désormais soumis; un maître, autrefois plein de douceur pour son esclave, l'a banni de sa présence depuis qu'il est fidèle. Tout homme que le nom chrétien a rendu meilleur devient odieux, tant la haine des Chrétiens l'emporte en eux sur toute espèce de bien! Mais si la haine s'attache au nom, quel crime y a-t-il dans un nom? quelle accusation trouvera-t-on à former contre les mots?

à moins qu'un nom n'offre à l'oreille un son barbare, ou à l'esprit des idées sinistres ou des images impures. Or, *christianus* est tiré d'un mot grec qui signifie onction ; il signifie douceur lorsqu'on le prononce peu correctement par un *e* comme vous le faites. (Car notre nom même ne vous est pas bien connu.) Il est donc vrai qu'on hait un nom innocent dans des hommes irréprochables. C'est la secte, dit-on, que l'on hait dans le nom de son auteur. Mais est-il inoui que les disciples prennent le nom de leur maître ? D'où vient le nom des platoniciens, des épicuriens, des pythagoriciens ? Les stoïciens et les académiciens ont emprunté le leur du lieu de leurs assemblées ; les médecins, d'Erasistrate ; les grammairiens, d'Aristarque ; les cuisiniers, d'Apicius. A-t-on jamais trouvé mauvais qu'un nom fût transmis par le fondateur avec sa doctrine ? Sans doute, si on prouve évidemment qu'une secte est pernicieuse, que l'auteur est dangereux, on prouvera aussi que le nom est mauvais et odieux, mais à cause de la secte et de l'auteur. De même, avant de prendre en aversion le nom de Chrétien, il fallait s'attacher à connaître la secte par l'auteur, ou l'auteur par la secte. Mais ici, sans nulle information, sans éclaircissement préalable, on accuse, on persécute un nom ; on condamne le Christianisme et son auteur à l'aveugle, sur un simple mot, mais non parce qu'ils sont convaincus.

IV. Après avoir établi, dans cette espèce d'avant-propos, combien est injuste la prévention qui pèse sur nous, je vais maintenant prouver notre innocence. Non-seulement je justifierai les Chrétiens des crimes qu'on leur impute ; mais, devenu à mon tour accusateur, je ferai voir que les vrais coupables, ce n'est pas nous ; je montrerai à nos calomniateurs que nous sommes incapables des horreurs que nous sommes en droit de leur reprocher, et cela, pour les forcer à rougir de leurs préventions contre des hommes à qui ils devraient, je ne dis pas rendre l'hommage que le crime doit à la vertu, mais à qui du moins, pour parler

leur langage, ils devraient pardonner de leur ressembler. Je répondrai sur chacune des choses qu'ils nous accusent de faire en secret, tandis qu'ils se les permettent en public, et pour lesquelles on nous traite comme des scélérats, des insensés qu'il faut dévouer aux supplices et au mépris de tous.

Mais, comme à la vérité dont nous sommes l'organe, et qui répond à chacune des objections, on oppose l'autorité des lois, après lesquelles, dites-vous, l'examen est interdit, et dont les dispositions suprêmes dominent toutes les considérations, commençons par discuter ce qui regarde les lois, puisque vous êtes les défenseurs de ces lois. D'abord, lorsque vous avez prononcé avec dureté cet arrêt : *Il ne vous est pas permis d'être Chrétiens*, et que vous le prescrivez sans aucune modification qui l'adoucisse, vous faites profession publique de violence et de tyrannie, puisque c'est dire que notre religion est interdite, non parce qu'elle doit l'être, mais parce que vous voulez qu'elle le soit. Si vous la prohibez par la raison qu'elle ne doit pas être permise, c'est apparemment parce que le mal doit être sévèrement prohibé, comme ce qui est bien doit être permis. Si donc je réussis à prouver que la doctrine proscrite par votre loi est un bien, j'aurai prouvé que votre loi n'a pu la frapper d'interdit, comme elle en aurait le droit, si c'était un mal.

Si votre loi a failli, c'est qu'elle est l'œuvre de l'homme et qu'elle ne descend pas du ciel. Qu'y a-t-il de surprenant, ou qu'un législateur se soit trompé, ou qu'il ait réformé l'ouvrage sorti de ses mains? Lycurgue fut si affligé des changements que les Lacédémoniens introduisirent dans ses lois, qu'il se condamna à mourir de faim dans un exil volontaire. Vous-mêmes, aidés du flambeau de l'expérience qui a dissipé les ténèbres de l'antiquité, n'éclaircissez-vous pas tous les jours par des rescrits et par des édits l'antique et confuse forêt de vos lois? Hier encore l'empereur Sévère, tout ennemi qu'il est des innovations, n'abrogeait-il par une loi peu réfléchie, quoique

vénérable par son antiquité, la loi Papia, qui ordonnait la paternité avant le temps fixé par la loi Julia pour le mariage? Et cette loi barbare qui permettait au créancier de couper par morceaux un débiteur insolvable, n'a-t-elle pas été abolie par les suffrages unanimes du peuple romain? La peine de mort a été commuée en une peine infamante. Au lieu de répandre le sang, on a voulu que l'opprobre fît rougir le front du banqueroutier, que la loi punit par la confiscation de ses biens.

Que de réformes restent à opérer encore dans vos lois, s'il est vrai que ce n'est ni leur ancienneté, ni la dignité de leurs auteurs, mais l'équité seule qui les rend respectables. Injustes donc, on a droit de les condamner, ces mêmes lois qui nous condamnent. J'ai dit injustes. Que sera-ce, si à l'injustice elles joignent l'extravagance, comme celles qui vont jusqu'à sévir contre un nom? Si c'est l'action qu'elles châtient, pourquoi donc nous châtier sur le seul aveu de notre nom, tandis que tous les autres, elles ne les frappent que sur la preuve du crime? Je suis incestueux, pourquoi n'informe-t-on pas contre moi? infanticide, que ne m'applique-t-on à la torture? J'ai outragé les dieux, j'ai insulté aux empereurs: pourquoi ne pas entendre ma justification? Il n'y a point de loi qui défende d'examiner les preuves du crime qu'elle condamne; point de juge en droit de punir, s'il ne sait pas que le crime a été commis; point de citoyen qui puisse observer la loi, s'il ignore ce qu'elle punit. Il ne suffit pas que la loi se rende à elle-même le témoignage intérieur de son équité; il faut qu'elle la fasse connaître à ceux dont elle exige l'obéissance. Elle devient suspecte quand elle repousse l'examen: elle est tyrannique, quand elle commande une soumission aveugle.

V. Pour remonter à l'origine des lois qui nous concernent, il y avait un ancien décret qui défendait aux empereurs de consacrer aucun dieu nouveau sans l'approbation du sénat. M. Emilius sait ce qui arriva à son dieu Albur-

nus. Il n'est pas indifférent pour notre cause de remarquer que c'est le caprice de l'homme qui décide de la divinité. Si le dieu ne plaît point à l'homme, il ne sera point dieu : c'est au dieu de rechercher la faveur de l'homme. Tibère, sous le règne duquel le nom chrétien fit son apparition dans le monde, rendit compte au sénat des preuves de la divinité de Jésus-Christ, qu'il avait reçues de la Palestine, et les appuya de son suffrage. Le sénat rejeta la proposition, parce qu'elle n'avait pas été soumise à son examen. Mais l'empereur persista dans son sentiment, et menaça du supplice quiconque accuserait les Chrétiens. Consultez vos annales, vous verrez que Néron le premier tira le glaive des Césars contre la secte des Chrétiens qui s'élevait particulièrement à Rome. Nous nous faisons gloire de le nommer pour l'auteur de notre condamnation. Quand on connaît Néron, plus de doute que ce qu'il a condamné ne soit un grand bien. Domitien, ce demi-Néron pour la cruauté, avait commencé aussi à persécuter les Chrétiens ; mais comme il conservait quelque chose de l'homme, il s'arrêta sur cette pente, et rappela même ceux qu'il avait exilés.

Voilà quels ont été nos persécuteurs, des hommes injustes, impies, infâmes ; vous-mêmes vous les condamnez et vous rétablissez ceux qu'ils ont condamnés. De tous les princes qui ont connu et respecté le droit divin et le droit humain, nommez-en un seul qui ait poursuivi les Chrétiens. Nous pouvons en nommer un qui s'est déclaré leur protecteur, le sage Marc-Aurèle. Qu'on lise la lettre où il atteste que la soif cruelle qui dévorait son armée en Germanie fut apaisée par la pluie que le ciel accorda aux prières des soldats chrétiens. S'il ne révoqua pas expressément les édits contre les Chrétiens, du moins les rendit-il sans effet, en portant des lois plus rigoureuses encore contre nos accusateurs. Quelles sont donc ces lois qui ne sont exécutées contre nous que par des princes impies, injustes, infâmes, cruels, extravagants ; que Trajan a éludées en partie, en défendant de rechercher les

Chrétiens; que n'ont jamais autorisées ni un Adrien, si curieux en tous genres, ni un Vespasien, le destructeur des Juifs, ni un Antonin, ni un Vérus? Cependant c'était à des princes vertueux et non à d'autres scélérats, qu'il appartenait d'exterminer une secte de scélérats.

VI. Que ces grands zélateurs des lois et des usages paternels me disent maintenant s'ils les ont respectés tous; s'ils les ont toujours observés scrupuleusement; s'ils n'ont pas entièrement aboli les règlements les plus sages et les plus nécessaires pour la pureté des mœurs. Que sont devenues ces lois somptuaires, ces lois si sévères contre le faste et l'ambition, qui fixaient à une somme modique la dépense d'un repas, qui défendaient d'y servir plus d'une volaille, encore n'était-il pas permis de l'engraisser; qui chassaient du sénat un patricien possesseur de dix livres d'argent, comme coupable d'une ambition démesurée; qui renversaient des théâtres à peine élevés, comme n'étant propres qu'à corrompre les mœurs; qui ne souffraient pas qu'on usurpât impunément les marques des dignités et de la naissance? Aujourd'hui je vois donner des repas nommés centenaires, parce qu'ils coûtent cent mille sesterces (1). Je vois l'argent des mines converti en vaisselle, je ne dis pas pour l'usage des sénateurs, mais des affranchis, mais des esclaves qui n'ont rompu leurs chaînes que d'hier. Je vois qu'on multiplie les théâtres, qu'on les abrite contre les injures de l'air. Et sans doute, c'est pour garantir du froid ces délicats et voluptueux spectateurs, que les Lacédémoniens inventèrent leurs manteaux.

Je vois les dames romaines parées comme les courtisanes et confondues avec elles. Ces antiques coutumes qui protégeaient la modestie et la tempérance sont abolies. Autrefois les femmes ne portaient point d'or, à l'exception de l'anneau nuptial que l'époux leur avait mis au doigt et donné pour gage. L'usage du vin leur était si rigoureuse-

(1) Environ 20,000 francs.

ment interdit, que des parents condamnèrent à mourir de faim une femme, pour avoir rompu les sceaux d'un cellier. Sous Romulus, Mécénius tua impunément sa femme, qui n'avait fait que goûter du vin. Voilà pourquoi elles étaient obligées d'embrasser leurs proches, afin qu'on pût juger par leur souffle si elles en avaient bu. Qu'est devenue cette antique félicité du mariage, si bien fondée sur la pureté des mœurs que, pendant près de six cents ans, aucune maison n'offrit l'exemple du divorce? Aujourd'hui, chez les femmes, l'or surcharge tout le corps, le vin éloigne d'elles tout embrassement. Le divorce est comme le fruit et le vœu du mariage. Vous qui vous vantez de tant de respect pour la divinité, vous avez aboli les sages règlements de vos pères sur le culte des dieux. Les consuls, conformément au décret du sénat, avaient chassé Bacchus et ses mystères, non-seulement de Rome, mais de toute l'Italie. Sérapis et Isis, Harpocrate avec son dieu à tête de chien, ne se sont-ils pas vus repoussés du Capitole, c'est-à-dire chassés du palais des dieux, par les consuls Pison et Sabinus? Ceux-ci ne les ont-ils pas bannis de l'empire, après avoir renversé leurs autels, voulant ainsi arrêter les vaines et infâmes superstitions? et cependant ces consuls n'étaient pas chrétiens! Pour vous, vous avez rétabli ces divinités, vous les avez environnées du plus grand éclat. Où est la religion? Où est le respect dû aux ancêtres? Par l'habillement, le genre de vie, l'éducation, le sentiment, le langage même, vous désavouez vos ancêtres. Vous nous vantez sans cesse les mœurs antiques, et rien n'est plus nouveau que votre manière de vivre. Il est facile de le voir, en vous éloignant des sages institutions de vos pères, vous retenez et vous gardez ce qu'il faudrait rejeter, et vous rejetez ce qu'il faudrait conserver. Tout en paraissant protéger avec la plus grande fidélité les traditions anciennes, je veux dire le respect pour les dieux, pour ces dieux, grande erreur des premiers temps; tout en relevant les autels de Sérapis devenu romain, tout en consacrant vos

fureurs à Bacchus, désormais divinité de l'Italie, vous êtes coupables de toutes les transgressions dont vous faites un crime aux Chrétiens; vous négligez, vous outragez, vous détruisez le culte de vos propres divinités, et cela au mépris de l'autorité des ancêtres. Je vous le prouverai quand il sera temps; mais, en attendant, je vais répondre à cette calomnie qui nous impute des crimes secrets, et je me préparerai la voie à des justifications plus éclatantes.

VII. On dit que dans nos mystères nous égorgeons un enfant, que nous le mangeons, et qu'après cet horrible repas, nous nous livrons à des plaisirs incestueux, lorsque des chiens dressés à ces infamies ont renversé les flambeaux, et en nous délivrant de la lumière, nous ont affranchis de la honte. On le répète tous les jours. Mais, depuis si long-temps qu'on le répète, vous n'avez pris aucun soin d'éclaircir le fait. Eclaircissez-le donc si vous le croyez; ou cessez de le croire, si vous ne voulez pas l'éclaircir. Votre négligence hypocrite prouve que ce que vous n'osez éclaircir n'est pas. Vous confiez contre les Chrétiens un singulier ministère au bourreau, qui les oblige non pas à avouer leur conduite, mais à taire leur nom.

La religion des Chrétiens, nous l'avons dit, a commencé sous Tibère. La vérité a commencé en se faisant haïr, et elle a apparu comme une ennemie. Autant d'étrangers, autant d'adversaires : les Juifs par jalousie, les soldats par l'avidité du pillage, nos serviteurs par leur condition même. Tous les jours on nous assiége; tous les jours on nous trahit ; la plupart du temps on nous fait violence jusque dans nos assemblées. Qui de vous a jamais entendu les cris de cet enfant que nous immolons? Nommez-moi le dénonciateur qui ait montré au juge nos lèvres encore sanglantes, comme celles des cyclopes et des syrènes? Avez-vous surpris dans les femmes chrétiennes quelques traces de ces infamies? Celui qui aurait pu voir de pareilles abominations aurait-il été vendre son silence à des hommes qu'il traînait devant les tribunaux ?

Si, comme vous le dites, nous nous cachons toujours, comment ce que nous faisons a-t-il été découvert? Qui nous a livrés? Les coupables eux-mêmes? cela ne peut être : le secret est ordonné dans tous les mystères. Il est inviolable dans ceux d'Eleusis et de Samothrace : il le sera à plus forte raison dans les nôtres, qui ne peuvent être révélés sans attirer aussitôt la vengeance des hommes, tandis que celle du ciel est suspendue. Si les Chrétiens ne se sont pas trahis eux-mêmes, ils ont donc été trahis par des étrangers. Mais d'où est venue aux étrangers la connaissance de nos mystères, puisque toutes les initiations même des hommes pieux écartent les profanes? Les impies seuls auraient-ils moins à craindre?

La nature de la renommée est connue de tout le monde; votre poète l'appelle *le plus rapide de tous les maux*. Pourquoi l'appelle-t-il un mal? Parce qu'elle est rapide? parce qu'elle sème les rumeurs? ou plutôt n'est-ce point parce qu'elle est toujours menteuse? Elle l'est, même quand elle annonce la vérité, parce qu'elle la dénature, l'affaiblit, l'exagère. Que dis-je? La renommée ne vit que de mensonges; elle n'existe que lorsqu'elle ne prouve rien : dès qu'elle a prouvé, elle cesse d'être, sa fonction est remplie. Elle nous a transmis le fait qu'elle annonçait : dès-lors on le sait avec certitude et on l'énonce simplement. On ne dit plus : Le bruit court qu'une telle chose est arrivée à Rome, qu'un tel a tiré au sort le gouvernement de cette province; mais : Il a tiré au sort cette province; cela est arrivé à Rome. Qui dit renommée, dit incertitude : où commence la certitude, elle disparaît. Qui donc pourra en croire la renommée? Ce ne sera pas le sage qui ne croit jamais ce qui est incertain. Quel que soit l'appareil avec lequel la renommée se présente, quel que soit le nombre de circonstances qu'elle accumule, il faut bien qu'on sache que souvent un seul homme lui a donné naissance, et que de là elle se glisse par la bouche et les oreilles de la multitude comme par autant de canaux. Mais l'obscurité et le

vice de son origine sont tellement couverts par l'éclat qui l'environne, que personne ne s'avise de penser que la première bouche a pu être menteuse ; ce qui arrive tantôt par jalousie, tantôt par des soupçons téméraires, tantôt par cette pente naturelle d'une partie des hommes pour le mensonge. Heureusement il n'est rien que le temps ne découvre enfin : témoins vos proverbes et vos sentences. La nature a voulu que rien ne pût rester long-temps dans l'ombre. Ce n'est donc pas sans raison que depuis tant d'années la renommée seule a le secret de nos crimes. Oui, voilà l'unique accusateur que vous produisez contre nous, et qui jusqu'ici n'a pu rien prouver des rumeurs qu'il publie partout et avec tant d'assurance.

VIII. J'en appelle à la nature contre ceux qui jugent de tels bruits dignes de foi. Eh bien! je vous l'accorde, nous proposons la vie éternelle comme la récompense de ces crimes. Croyez-le pour quelques moments. Mais, je vous le demande, quand même vous seriez parvenus à le croire, voudriez-vous acheter si cher la récompense? Oui, venez plonger le poignard dans le sein d'un enfant qui n'est ennemi de personne, qui n'est coupable d'aucun crime, qui est l'enfant de tous, ou si un autre est chargé d'un semblable ministère, venez voir mourir un homme avant qu'il ait vécu ; épiez le moment où cette ame encore jeune va s'échapper ; recevez ce sang qui commence à couler ; trempez-y votre pain ; rassasiez-vous-en ! A table, remarquez avec soin où est votre mère, où est votre sœur ; ne vous trompez point, quand les ténèbres produites par les chiens tomberont sur l'assemblée ; car ce serait un crime que de manquer un inceste. Initié de la sorte aux mystères, vous voilà sûr de l'immortalité. Répondez-moi, voudriez-vous de l'immortalité à ce prix? Non, sans doute ; aussi ne sauriez-vous croire qu'elle soit à ce prix. Mais quand vous le croiriez, vous n'en voudriez point, et quand vous le voudriez, je l'affirme, vous ne le pourriez point. Comment d'autres le pourraient-ils si vous ne le pouvez pas? Et si

d'autres le peuvent, comment ne le pourriez-vous pas? Sommes-nous d'une autre nature que vous? Nous prenez-vous pour des monstres? La nature nous aurait-elle donné d'autres dents pour les repas de chair humaine, un autre corps pour les voluptés incestueuses? Si vous croyez ces horreurs d'un homme, vous êtes capables de les commettre. Vous êtes hommes comme les Chrétiens. Si vous ne pouvez les commettre, vous ne devez pas les croire : les Chrétiens sont hommes comme vous.

Mais, nous dira-t-on, on trompe, on surprend des ignorants! Comme s'ils pouvaient ignorer les bruits qui courent à ce sujet, comme s'ils n'avaient pas le plus grand intérêt à les approfondir et à s'assurer de la vérité! D'ailleurs, l'usage est que tous ceux qui demandent à être initiés abordent celui qui préside aux sacrifices, pour savoir de lui les préparatifs prescrits. Il leur dira donc : « Il vous faut un » enfant qui ne sache pas ce que c'est que la mort, qui rie » sous le couteau; il vous faut du pain pour recueillir le » sang qui jaillit, des candélabres, quelques torches, des » chiens et des lambeaux de chair que vous jetterez à ces » animaux, afin qu'en s'élançant sur la proie ils éteignent » les flambeaux. Avant tout, amenez votre mère et votre » sœur. » Mais si elles ne veulent point venir, ou si vous n'avez ni mère ni sœur, si vous êtes seul dans votre famille, vous ne serez donc pas reçu Chrétien?

Quand même tous ces préparatifs auraient été faits à l'insu des initiés, du moins ils les auraient connus dans la suite, et ils les souffrent et ils ne se plaignent pas! Craindraient-ils le châtiment? Ils sont sûrs, en nous accusant, de trouver des protecteurs. Après tout, ils aimeraient mieux mourir que de vivre sous le poids d'une telle conscience. Je veux que la crainte leur ferme la bouche. Pourquoi leur obstination à demeurer dans la secte? Des engagements que l'on n'eût pas pris si on les eût connus, on les rompt aussitôt qu'on les connaît.

IX. Pour ajouter une nouvelle force à notre justification,

je prouverai que vous vous permettez, et en secret et en public, ce dont vous nous accusez sur un peut-être. En Afrique, on immolait publiquement des enfants à Saturne, jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit attacher les prêtres de ce dieu aux arbres même du temple dont l'ombre couvrait ces affreux sacrifices, comme à autant de croix votives. J'en prends à témoin les soldats de mon pays qui assistèrent le proconsul dans cette exécution. Cependant ces détestables sacrifices se continuent encore dans le secret. Ainsi les Chrétiens ne sont pas les seuls qui vous bravent. Aucun crime n'est entièrement déraciné; et puis, un dieu change-t-il de mœurs? Saturne, qui n'a pas épargné ses propres enfants, aurait-il épargné des enfants étrangers que leurs pères et leurs mères venaient d'eux-mêmes lui offrir, et qu'ils caressaient au moment qu'on les immolait, afin que le sacrifice ne fût point troublé par des larmes? Et cependant qu'il y a loin encore de l'homicide au parricide!

Quant aux Gaulois, c'étaient des hommes qu'ils sacrifiaient à Mercure. Je renvoie à vos théâtres les cruautés de la Tauride. Mais encore aujourd'hui, dans la ville la plus religieuse de l'univers, chez les descendants du pieux Enée, n'adore-t-on pas un Jupiter, que dans ses jeux mêmes on arrose de sang humain? C'est du sang des criminels, dites-vous : en sont-ils moins des hommes? N'est-il pas encore plus honteux que ce soit le sang des méchants? Toujours du moins sont-ce là autant d'homicides. Oh! quel Jupiter chrétien! oh! qu'il est bien le fils unique de son père pour la cruauté!

Mais, puisqu'il importe peu que l'on immole ses enfants par religion ou par caprice, quoique le parricide soit un crime de plus, je m'adresse maintenant au peuple. Combien parmi ceux qui m'entendent, d'hommes altérés du sang chrétien! Combien de magistrats si intègres pour vous, si rigoureux contre nous! Combien, à la conscience desquels j'en appellerai, tuent leurs enfants aussitôt qu'ils

sont nés! Le genre de supplice, voilà toute la différence. Par un raffinement de cruauté, vous les étouffez dans l'eau, vous les exposez à la faim, au froid, aux animaux immondes. Un âge plus avancé choisirait la mort du glaive. Pour nous, à qui l'homicide a été interdit, il ne nous est pas permis de faire périr le fruit au sein de la mère, lorsque le sang n'est pas encore devenu un homme. C'est un homicide prématuré que d'empêcher la naissance. Et dans le fond, arracher l'ame déjà née, ou troubler sa naissance, n'est-ce pas la même chose? C'était un homme qui allait naître : tout le fruit était dans le germe.

Pour en venir à ces repas de sang et de chair humaine, qui font frémir, vous pouvez lire dans Hérodote, si je ne me trompe, que certaines peuplades, après s'être tiré du sang au bras, se le présentent mutuellement à boire, comme pour sceller leur alliance par cet échange. Il se passa quelque chose de semblable dans la conjuration de Catilina. Les Scythes, dit-on, mangent leurs parents après leur mort. Mais pourquoi chercher des exemples si loin? Ici même, pour être admis aux mystères de Bellone, il faut avoir bu du sang qu'on tire de sa cuisse entr'ouverte, et qu'on recueille dans la main. Et ceux qui, pour guérir l'épilepsie qui les travaille, sucent avec une soif avide le sang encore bouillant des criminels qui viennent d'expirer dans l'arène, où sont-ils? Où sont-ils ceux qui mangent des animaux tués dans l'amphithéâtre? Ne se nourrissent-ils pas de la chair de leurs semblables? car ce sanglier s'est abreuvé du sang de la victime qu'il a déchirée; ce cerf est tombé dans le sang du gladiateur; et dans le ventre des ours, on voit encore palpiter les membres des hommes qu'ils ont dévorés. Vous vous engraissez d'une chair engraissée de la chair de l'homme! En quoi donc vos repas diffèrent-ils des prétendus repas des Chrétiens? Et ceux qui, avec des fantaisies dépravées, se précipitent dans des plaisirs infâmes qui révoltent la nature et qui feraient rougir le crime, sont-ils moins criminels, moins homi-

cides?..... Rougissez d'imputer aux Chrétiens des crimes dont ils sont si éloignés, qu'ils ont même interdit sur leurs tables le sang des animaux, et que par cette raison ils s'abstiennent des bêtes étouffées et mortes d'elle-mêmes, pour ne se souiller d'aucun sang, même de celui que recèleraient leurs entrailles. Vous ne l'ignorez pas, puisque parmi vos moyens de corruption, vous présentez à la foi chrétienne des mets pleins de sang. Or, je vous le demande, pouvez-vous croire que ces hommes accoutumés à ne voir qu'avec horreur le sang des animaux, soient si fort altérés du sang de leurs semblables, à moins peut-être que vous n'ayez trouvé celui-ci plus délicat? Que ne joignez-vous donc le sang humain au feu et à l'encens pour éprouver les Chrétiens! Vous les reconnaîtrez et les enverrez au supplice, s'ils goûtent du sang, comme vous le faites, quand ils refusent de sacrifier. Et certainement vos tribunaux et vos arrêts ne vous laisseront jamais manquer de sang humain.

On nous accuse d'inceste. Mais qui doit être plus incestueux que ceux qui ont reçu des leçons de Jupiter même? Ctésias écrit que les Perses abusent de leurs propres mères. Les Macédoniens ne sont pas exempts de soupçon, témoin cette indécente équivoque : Subjuguez votre mère, lorsqu'ils entendirent pour la première fois Œdipe déplorant sur le théâtre sa malheureuse destinée. Et parmi vous, jouets éternels d'une passion désordonnée, voyez combien les méprises sont propres à multiplier les incestes. Vous exposez vos enfants, vous les abandonnez à la compassion du premier étranger qui passe, ou vous les émancipez pour les faire adopter à de meilleurs pères. Insensiblement le souvenir d'une famille à laquelle on ne tient plus s'efface, et avec l'erreur l'inceste se répand et se perpétue. Comme cette honteuse passion vous tyrannise et vous suit partout, à la ville, dans les voyages, au-delà des mers, il doit arriver que les fruits déplorables de votre incontinence, semés en tous lieux, inconnus à vous-

mêmes, s'allient ensemble ou avec leurs auteurs, sans le soupçonner.

Pour nous, la chasteté la plus sévère et la plus religieuse nous prémunit contre ces malheurs ; le mariage nous garantit de toute impureté, de tout excès, et nous met à l'abri de l'inceste. Je pourrais vous en citer qui éloignent jusqu'à l'ombre du péril, en portant au tombeau une continence virginale, vieillards quoique encore enfants par l'innocence. Si vous aviez pris garde que c'est chez vous que se commettent ces désordres, vous auriez remarqué aussi que les Chrétiens en sont innocents. Le même regard vous aurait montré l'un et l'autre. Mais, par un double aveuglement qui n'est que trop commun, vous ne voyez pas ce qui est, vous croyez voir ce qui n'est point. C'est ce que je vous ferai observer pour tout le reste. Venons à ce qui est public.

X. Vous n'adorez pas nos dieux, dites-vous, et vous n'offrez pas de sacrifices pour les empereurs. Sans doute, nous n'offrons de sacrifices pour personne, puisque nous n'en offrons pas pour nous-mêmes, depuis que nous n'adorons plus vos dieux. Voilà pourquoi nous sommes poursuivis comme des sacriléges et des coupables. Voilà le point capital de notre cause, ou plutôt voilà notre cause tout entière. Elle mérite bien que vous l'approfondissiez. Nous demandons de n'être point jugés par la prévention ou par l'injustice : l'une désespère d'arriver à la vérité, l'autre la repousse.

Nous avons cessé d'adorer vos dieux depuis que nous avons reconnu leur néant. Vous êtes donc en droit d'exiger de nous la démonstration qu'ils ne sont pas des dieux, et que par là même ils ne méritent aucun culte, puisqu'il faudrait les adorer s'ils étaient réellement dieux. Et les Chrétiens seraient justement punissables, si ceux qu'ils refusent d'adorer, persuadés de leur néant, étaient des dieux en effet.

Mais, dites-vous, ce sont nos dieux à nous. Nous appe-

lons de vous-mêmes à votre conscience. Qu'elle nous juge, qu'elle nous condamne, si elle peut nier que tous vos dieux ont été des hommes. Qu'elle ose le contester, elle sera confondue par les monuments antiques qui vous en ont transmis la connaissance et qui subsistent encore parmi nous, par les villes où ils sont nés, par les pays où ils ont vécu, où ils ont laissé des traces de leur passage, où l'on montre même leurs tombeaux. Je ne passerai pas en revue l'un après l'autre tant et de si puissants dieux, anciens, nouveaux, barbares, grecs, romains, étrangers, captifs, adoptifs, particuliers, communs, mâles, femelles, de la ville, de la campagne, marins, guerriers. Il serait inutile d'examiner leurs titres. Je n'en dirai qu'un mot, moins pour vous les faire connaître que pour vous rappeler ce que vous me paraissez en effet avoir oublié.

Vous n'avez point de dieu avant Saturne. De Saturne viennent vos dieux principaux et les plus connus. Ainsi, ce qui est certain du premier, il faudra l'avouer de toute sa postérité. Interrogeons-nous les historiens? Ni Diodore de Sicile, ni Cassius Sévérus, ni Thallus, ni Cornélius Népos, ni aucun autre écrivain de l'antiquité, ne parlent de Saturne que comme d'un homme. Si nous consultons les monuments publics, on ne peut en trouver de plus authentiques qu'en Italie, où Saturne, après plusieurs expéditions et à son retour de l'Attique, s'arrêta et fut reçu par Janus, ou Janès, comme le veulent les Saliens. Il donna son nom à la montagne où il s'était retiré, à la ville qu'il fonda; (elle le conserve encore aujourd'hui;) à toute l'Italie enfin, qui perdit dès-lors le nom d'Œnotrie. Il fut le premier qui apporta l'écriture à cette contrée, et marqua la monnaie à l'effigie du prince : de là vient qu'il préside au trésor public. Saturne est donc un homme. S'il est homme, il est fils d'un homme, et non pas du ciel et de la terre. Mais comme son origine était inconnue, il fut aisé de lui attribuer pour parents ceux dont nous pouvons tous nous dire les enfants. Qui, en effet, par honneur et par

respect pour le ciel et la terre, ne les appellerait pas volontiers du nom de père et de mère? D'ailleurs, les étrangers qui surviennent tout à coup, n'avons-nous pas coutume de dire qu'ils sont tombés du ciel? De là pour ce Saturne manifesté publiquement le privilége d'une origine céleste. Le vulgaire appelle aussi enfants de la terre ceux dont il ignore l'origine.

Je ne vous dirai pas qu'autrefois les hommes étaient si grossiers, que l'aspect d'un personnage inconnu les frappait ainsi que l'eût fait la présence de quelque divinité, et qu'aujourd'hui, tout instruits qu'ils sont, ils mettent au rang des dieux ceux dont la mort était, peu de jours auparavant, annoncée par un deuil public. Ce peu de mots sur Saturne suffira. Nous vous montrerons aussi que Jupiter était homme, issu d'un autre homme, et que tout cet essaim de dieux était mortel aussi bien que toute leur race.

XI. Comme vous n'avez point osé nier qu'ils fussent hommes, vous avez adopté pour système qu'ils ont été faits dieux après leur mort. Examinons pour quelles raisons. Il faut d'abord que vous admettiez l'existence d'un dieu supérieur, source unique de la divinité, qui de certains hommes ait fait des dieux; car ceux-ci n'auraient pu se donner une divinité qu'ils n'avaient pas, et celui-là l'accorder à ceux qui ne l'avaient point, à moins d'en être en possession lui-même comme d'une propriété. S'il n'existait personne pour les faire dieux, vainement vous supposeriez qu'ils aient pu le devenir, quand vous supprimez le principe de leur divinisation. Assurément, s'ils avaient pu par eux-mêmes se faire dieux, ils n'auraient jamais été hommes, puisqu'ils avaient la faculté d'une condition meilleure. Eh bien! s'il est un être qui fasse des dieux, je reviens à l'examen des raisons de cette transformation d'hommes en dieux. Je n'en vois pas d'autre que celle-ci : Ce grand dieu, dans l'exercice de ses fonctions divines, avait besoin de secours et de service. Mais d'abord n'est-il pas indigne d'un Dieu d'avoir besoin du secours d'un

autre, et surtout d'un mort? Si pareil besoin devait se faire sentir, pourquoi dès le principe ne pas créer un dieu qui pût servir plus tard d'auxiliaire? Et je ne vois pas encore à quoi bon. Que ce monde n'ait pas été fait; qu'il n'ait pas eu de commencement, comme le veut Pythagore, ou qu'il ait été fait et qu'il soit né, comme l'enseigne Platon, ce monde, dans l'un et l'autre système, s'est trouvé arrangé, disposé, ordonné par la plus haute sagesse. Le principe qui conduit tout à la perfection ne pouvait être imparfait. Dès-lors qu'avait-il besoin de Saturne et de sa race. Que de légèreté dans les hommes qui ne croient pas que dès le commencement de toutes choses, la pluie soit tombée du ciel, que les astres aient resplendi, la lumière brillé, le tonnerre mugi; que Jupiter lui-même ait redouté les foudres dont vous armez ses mains; que toutes sortes de fruits soient sortis du sein de la terre avant Bacchus, et Cérès et Minerve, et même avant ce premier homme père des autres! car rien de ce qui était nécessaire à l'homme pour le nourrir et le conserver n'a pu être fait après lui. On dit des choses nécessaires à la vie, qu'elles ont été découvertes par l'homme, mais non créées. Or ce qui est découvert existait, ce qui existait s'attribue non à celui qui a découvert, mais à celui qui a créé. Une chose existe avant sa découverte. Mais si Bacchus est un dieu pour avoir fait connaître la vigne, on est injuste envers Lucullus, qui le premier a transporté dans l'Italie les cerisiers du Pont. On ne l'a pas consacré Dieu comme auteur d'un fruit, pour l'avoir découvert et montré. Si, dès le principe, chaque chose s'est trouvée munie et pourvue de tout ce qui était nécessaire aux fonctions qu'elle avait à remplir, à quoi bon changer l'homme en dieu? Les postes et les emplois que vous distribuez étaient dès l'origine tout ce qu'ils auraient été quand vous n'auriez pas créé des dieux.

Mais vous vous tournez d'un autre côté. Vous nous répondez qu'en conférant la divinité, on voulait récompenser

le mérite; vous nous accordez sans doute que ce dieu qui fait des dieux se distingue surtout par la justice, et qu'il ne dispense un si grand privilége ni au hasard, ni sans titre et outre mesure.

Je veux bien passer en revue les mérites, et examiner s'ils sont de nature à élever au ciel ou à précipiter dans le Tartare, que vous appelez quand cela vous plaît la prison des enfers, un lieu de supplice. Là sont précipités les impies qui se sont armés contre les auteurs de leurs jours; ceux qui se sont rendus coupables d'inceste à l'égard d'une sœur, ou d'adultère envers une épouse; ceux qui ont ravi de jeunes vierges, corrompu de jeunes enfants; les hommes de sang, les meurtriers, les voleurs, les fourbes, en un mot, tous ceux qui ressemblent à quelques-uns de vos dieux; car il n'en est pas un que vous puissiez montrer exempt de reproche ou de vice, à moins de nier qu'il ait été homme. Mais outre que vous ne pourrez pas nier que ces dieux aient été des hommes, ils sont marqués à certains caractères qui prouvent qu'ils n'ont pu devenir dieux avec le temps. Si c'est pour punir ceux qui leur ressemblent que vous siégez sur les tribunaux; si tous tant que vous êtes d'hommes vertueux, vous fuyez commerce, entretien, relation avec les pervers et les infâmes; si le grand dieu s'est associé de pareils hommes pour leur communiquer sa divinité, pourquoi condamnez-vous ceux dont vous adorez les collègues? Votre justice est une dérision du ciel. Faites donc l'apothéose des plus grands scélérats pour flatter vos dieux : c'est les honorer que de diviniser leurs semblables.

Mais, silence sur ces infamies! Vos dieux ont été des hommes vertueux, bienfaisants et irréprochables, je vous l'accorde. Cependant combien n'avez-vous pas laissé dans les enfers de personnages qui valaient mieux encore : un Socrate par sa sagesse, un Aristide par sa justice, un Thémistocle par sa valeur, un Alexandre par sa fortune et sa grandeur d'ame, un Polycrate par son bonheur, un Crésus par ses richesses, un Démosthène par son éloquence?

Nommez-moi un de vos dieux plus sage et plus grave que Caton, plus juste et plus brave que Scipion, plus grand que Pompée, plus heureux que Sylla, plus opulent que Crassus, plus éloquent que Cicéron! Il était bien plus digne de ce dieu suprême qui connaissait d'avance les plus vertueux, d'attendre de pareils dieux pour se les associer. Ses choix ont été prématurés, à mon avis, il a trop tôt fermé le ciel, et il rougit maintenant des murmures que ces ames héroïques élèvent au fond des enfers.

XII. Je ne m'étends pas davantage sur cet article. Vous montrer d'après l'évidence même ce que sont vos dieux, c'est vous prouver ce qu'ils ne sont pas. Au sujet de vos dieux, je ne retrouve que des noms d'anciens morts, je n'entends que des fables ; je ne reconnais que ces fables au fond des mystères ; et dans leurs simulacres, je ne vois qu'une matière sœur de notre vaisselle et de nos meubles les plus communs. C'est même de ces meubles que vous les forgez (telle est la puissance de la consécration) après que l'art en a changé la destinée et la forme, non sans l'outrage le plus sanglant et le plus odieux : sacrilége dans le travail même de la métamorphose. Pour nous, nous nous consolons de nos tortures, en voyant vos dieux souffrir, pour devenir dieux, tout ce qu'on nous fait éprouver à cause d'eux. Vous attachez les Chrétiens à des croix, à des poteaux. N'y attachez-vous pas vos dieux lorsque vous formez leur ébauche d'argile? N'est-ce pas sur un gibet que le corps de votre dieu reçoit ses premiers traits? Vous déchirez les flancs des Chrétiens avec des ongles de fer ; mais les scies, mais les rabots, mais les limes s'exercent plus violemment encore sur tous les membres de vos dieux? On tranche la tête aux Chrétiens! Vos dieux, sans le secours des agrafes, du plomb et des clous, seraient sans tête! On nous jette aux animaux féroces : vous y exposez Cybèle, Bacchus, Cérès. On nous livre au feu : vous jetez aussi vos dieux dans les flammes dès le premier essai qui leur donne une forme! On nous condamne aux

mines : c'est de là que l'on arrache vos dieux. On nous relègue dans les îles : et c'est là que ces dieux naissent ou meurent. Si tels sont les éléments de la divinité, vous déifiez donc ceux que vous punissez : les supplices sont des apothéoses. Ce qu'il y a de certain, c'est que vos dieux ne sentent pas plus les insultes et les outrages quand on les fabrique, que les honneurs après qu'ils sont fabriqués.

O impiété ! ô sacrilége ! vous écriez-vous ! — Frémissez, écumez de colère tant qu'il vous plaira. N'est-ce pas vous cependant qui battiez des mains aux paroles de Sénèque, lorsqu'il s'élevait avec encore plus de véhémence et d'amertume contre vos superstitions? Si nous refusons d'adorer des statues, des images froides et inanimées, qui ressemblent aux morts qu'elles représentent, ce que comprennent si bien les milans, les rats, les araignées, est-ce que notre courage à repousser une erreur si manifeste ne mérite pas plutôt des louanges que des châtiments? Et pouvons-nous passer pour outrager vos dieux, quand nous sommes certains qu'ils n'existent pas? Ce qui n'est pas ne souffre de la part de personne, puisqu'il n'est pas.

XIII.—Quoi qu'il en soit, dites-vous, nous les tenons pour dieux. — Mais si vous les tenez pour dieux, pourquoi cette impiété, pourquoi ce sacrilége, pourquoi cette irrévérence dans lesquels on vous surprend tous les jours? Vous êtes persuadés que ce sont des dieux, et vous les négligez! Vous les redoutez, et vous les mettez en pièces! Vous vous constituez leur vengeur, et vous les insultez! Dites, suis-je un imposteur?

Premièrement, comme chacun parmi vous porte ses hommages où il lui plaît, ceux que vous n'adorez point, vous les offensez. La préférence pour les uns est un affront pour les autres : on ne choisit qu'en excluant ; vous rejetez donc ceux que vous n'adoptez pas ; vous méprisez ceux que vous répudiez, et vous ne craignez pas leur ressentiment ! Ainsi que nous l'avons énoncé plus haut, c'est le décret du sénat qui a fixé le sort de chacun de ces dieux.

Celui dont l'homme n'a point voulu, que l'homme a réprouvé par son suffrage, n'a pu être dieu. Ces dieux domestiques que vous appelez lares, vous les traitez en effet comme des domestiques, vous les vendez, vous les engagez, vous le changez; hier corbeille pour Saturne, aujourd'hui vase pour Minerve, ils prennent d'autres formes à mesure qu'ils vieillissent, et qu'ils s'usent par les hommages mêmes qu'ils reçoivent; à mesure qu'ils éprouvent l'impression d'un dieu plus puissant qu'eux, la nécessité. Pour les dieux publics, vous les insultez avec l'autorité du droit public; ils sont soumis aux impôts, mis à l'enchère; ils sont au Capitole ou au marché : pour eux, même voix du crieur public, même mode de vente, même registre. Des terres chargées d'impôts perdent de leur prix; les hommes soumis à la capitation sont avilis, là se trouvent des marques de servitude. Pour vos dieux, plus ils paient d'impôts, plus ils sont honorés; disons mieux : plus ils sont honorés, plus ils paient d'impôts. On trafique de la divinité. La religion va mendiant par les cabarets : tant pour le droit d'entrer dans les temples, tant pour la place qu'on y occupe; sans argent, point de connaissance de la divinité; on ne l'aborde qu'à prix d'or.

Quels honneurs rendez-vous à vos dieux que vous ne rendiez aussi aux morts? N'élevez-vous pas des autels et des temples aux uns comme aux autres? mêmes statues, mêmes insignes. Le dieu n'est-il pas ce qu'était ce mort, ne conserve-t-il pas le même âge, le même état, la même profession? En quoi les repas des morts diffèrent-ils des repas en l'honneur de Jupiter? le vase des sacrifices, de l'urne funéraire? l'embaumeur des cadavres, de l'aruspice? Un aruspice préside aussi aux cérémonies funèbres. C'est avec raison que vous rendez à vos empereurs morts les honneurs divins qu'ils recevaient de vous pendant leur vie. Vos dieux vous sauront gré, que dis-je? ils se féliciteront d'avoir leurs maîtres pour collègues. Mais quand vous placez entre les Junon, les Cérès, les Diane, une

prostituée telle que Larentia ; (encore si c'était Laïs ou Phryné !) quand vous érigez une statue à Simon le Magicien, avec cette inscription : Au dieu saint ! quand vous placez parmi les dieux je ne sais quel infâme favori, quoique, à vrai dire, vos anciennes divinités ne valent pas mieux, cependant elles regardent comme un outrage de votre part que vous accordiez à d'autres un droit dont elles seules étaient en possession depuis tant de siècles.

XIV. Venons à vos rites religieux. Je ne parle pas de vos sacrifices où vous n'offrez que des victimes mortes, infectes, rongées par les ulcères. S'en rencontre-t-il de meilleures, d'intactes? vous avez grand soin de n'en donner que les extrémités, tout ce qui n'est bon à rien, et qu'à la maison vous auriez jeté à vos esclaves ou à vos chiens. De la dîme que vous devez à Hercule, il n'en paraît pas le tiers sur ses autels. Sage économie ! je dois la louer ; elle sauve du moins une partie de ce qui sans elle serait entièrement perdu.

Mais si je détourne les yeux sur les ouvrages où vous puisez des leçons de sagesse et de morale, que je trouve de fables ridicules ! Vos dieux, partagés entre les Grecs et les Troyens, combattent les uns contre les autres, comme des couples de gladiateurs. Vénus est blessée d'une flèche lancée par une main mortelle ; Mars est dévoré d'ennui pendant treize mois dans les fers ; Jupiter, enchaîné par la troupe des dieux, ne doit sa liberté qu'à un monstre ; tantôt il pleure la mort de son fils Sarpédon ; tantôt brûlé d'un amour incestueux pour sa sœur, il lui nomme toutes ses maîtresses, qui lui sont bien moins chères, s'il faut l'en croire.

D'après l'exemple de leur prince, quels poètes craignent de déshonorer les dieux ? L'un envoie Apollon garder les troupeaux d'Admète ; l'autre fait de Neptune un maçon, et loue ses services à Laomédon de Troie. Un fameux lyrique, Pindare, chante qu'Esculape fut frappé de la foudre pour avoir exercé la médecine avec une avarice criminelle.

Quelle indignité de la part de Jupiter, si la foudre est partie de sa main ! Le voilà convaincu d'inhumanité envers son petit-fils, de jalousie envers le talent. Convient-il à des hommes religieux de le dire, si cela est vrai ; ou de l'inventer, si cela est faux? Les poètes comiques et tragiques ne ménagent pas plus vos dieux ; ils se plaisent à choisir pour sujets leurs malheurs et leurs égarements.

Je ne dis rien des philosophes : je me contente de citer Socrate, qui, pour se moquer des dieux, jurait par un chêne, par un bouc, par un chien. Aussi, répondez-vous, Socrate fut-il condamné comme athée. La vérité fut toujours en butte à la haine. Mais le repentir des Athéniens qui punirent les accusateurs de Socrate, qui lui dressèrent une statue d'or dans un temple après avoir cassé leur premier jugement, l'a, je pense, suffisamment justifié. Diogène ne s'est-il pas permis je ne sais quelles railleries envers Hercule? Et le cynique romain, Varron, n'a-t-il pas imaginé trois cents Jupiter sans têtes ?

XV. Les auteurs de vos farces ne vous divertissent qu'en couvrant d'opprobres vos dieux. Voyez les bouffonneries des Lentulus et des Hostilius. Dans ces mimes, dans ces plaisanteries, croyez-vous rire des histrions ou des dieux, quand vous mettez sur la scène un *Anubis adultère, la Lune homme, Diane battue de verges, le Testament de feu Jupiter, les trois Hercules faméliques?* Ne représente-t-on pas au naturel toute la turpitude de vos divinités ? Le Soleil pleure son fils précipité du ciel ; vous riez de ses larmes ! Cybèle soupire pour un berger dédaigneux ; vous n'en rougissez pas ! On chante les histoires scandaleuses de Jupiter ; Pâris juge Minerve, Junon et Vénus, et vous le souffrez ! Que dirai-je ? c'est le plus infâme des hommes qui revêt le personnage de votre Dieu ; c'est un impudique dressé à ce rôle par une longue corruption, qui représentera un Hercule, une Minerve ! N'est-ce pas là insulter, avilir la majesté des dieux jusqu'au milieu de vos applaudissements ?

Etes-vous plus religieux dans l'amphithéâtre, où vos dieux viennent danser sur du sang humain, sur les traces dégoûtantes d'horribles supplices, et fournir aux criminels le sujet des scènes qu'ils donnent au public? Souvent même ces malheureux subissent le sort des dieux. Nous avons vu le misérable qui jouait Atys, ce Dieu de Pessinunte, mutilé sur le théâtre; l'acteur qui représentait Hercule expirer dans les flammes. Nous avons vu, non sans hilarité, dans les jeux barbares des peuples du Midi, Mercure touchant les morts de sa baguette brûlante, et le frère de Jupiter précipiter dans le Tartare, à coups de marteau, les corps des gladiateurs. Si tout cela, et tout ce qu'on pourrait ajouter, déshonore vos dieux et abaisse leur majesté, de pareilles licences décèlent par conséquent un souverain mépris pour leurs personnes, et dans les acteurs qui jouent, et dans les spectateurs qui applaudissent.

Mais, dites-vous, ce ne sont là que des jeux. Si j'ajoute donc, ce que la conscience publique avouera, que c'est dans vos temples, que c'est au pied des autels que se négocient les adultères et les plus infâmes commerces; que c'est d'ordinaire chez les prêtres et les ministres des dieux, sous les bandelettes, sous la pourpre et les ornements sacrés, tandis que l'encens fume encore, que la passion s'assouvit, je ne sais si vos dieux n'auront pas plus à se plaindre de vous que des Chrétiens. Du moins, tous les sacriléges sont parmi vous; les Chrétiens n'entrent pas même de jour dans vos temples. Mais peut-être que s'ils adoraient de pareilles divinités, il les dépouilleraient comme vous.

Qu'adorent-ils donc, ceux qui ne les adorent pas? Il est à présumer qu'ils sont des adorateurs du vrai Dieu, puisqu'ils n'adorent pas des dieux mensongers; qu'ils ne donnent plus dans l'erreur, puisqu'après l'avoir reconnue ils l'ont abjurée. Admettez d'abord ce point : je vous expliquerai bientôt l'ensemble de nos mystères; mais il faut auparavant effacer les fausses impressions que vous en avez prises.

XVI. Quelques-uns de vous ont rêvé que notre Dieu était une tête d'âne. Tacite est l'auteur de cette ridicule invention. Dans le cinquième livre de son histoire, où il parle de la guerre des Juifs, il remonte à l'origine de ce peuple. Après avoir dit sur leur origine, sur leur nom et leur religion tout ce qu'il lui plaît d'imaginer, il raconte que les Juifs, libres du joug de l'Egypte, ou, comme il le pense, chassés de ce pays, et traversant les vastes et arides déserts de l'Arabie, étaient près de mourir de soif lorsqu'ils aperçurent des ânes sauvages qui allaient boire, et qui leur découvrirent une source. Il ajoute que, par reconnaissance, ils consacrèrent une statue représentant un âne. De là on a conclu, j'imagine, que les Chrétiens, rapprochés par leur religion du culte judaïque, adoraient la même idole. Cependant ce même historien, si fertile en mensonges, rapporte dans la même histoire que Pompée, après s'être rendu maître de Jérusalem, entra dans le temple pour y surprendre ce qu'il y avait de plus secret dans la religion des Juifs, et qu'il n'y trouva aucun simulacre. Assurément, si celui-ci eût été un objet d'adoration pour les Juifs, il l'eussent placé dans le sanctuaire plutôt que partout ailleurs, puisqu'ils n'auraient point eu à redouter les regards des étrangers dans ce culte, vain et superstitieux. Il n'était permis qu'aux prêtres d'entrer dans le sanctuaire; le voile qui le séparait du reste du temple en dérobait la vue aux spectateurs. Pour vous, vous ne le nierez pas, vous adorez les chevaux et les bêtes de charge, avec leur déesse Epone. Voilà peut-être ce que vous trouvez à reprocher aux Chrétiens, c'est que parmi ces adorateurs de toutes sortes d'animaux, ils se bornent à adorer l'âne.

Quant à ceux qui prétendent que nous adorons une croix, nous ne faisons que les imiter, s'il est vrai que nous invoquions du bois. Qu'importe ici la forme, si la matière est la même, et si cette matière est censée le corps d'un Dieu? Y a-t-il grande différence d'une croix à la Pallas athénienne, à la Cérès du Phare, qui s'élève comme une

pièce de bois grossière, informe, sans figure? Tout poteau dressé en l'air est la moitié d'une croix; ainsi nous adorerions, nous, le Dieu tout entier. Nous avons dit plus haut que les ouvriers font prendre à vos dieux leur forme sur une croix; d'ailleurs, en adorant les Victoires, vous adorez les croix qui sont au milieu des trophées. Vos armées révèrent leurs enseignes, jurent par elles, les préfèrent même à tous les dieux. Ces images superbes sont la parure des croix, ces voiles, ces étoffes précieuses de vos drapeaux et de vos étendards servent à les enrichir. J'approuve votre délicatesse, vous n'avez pas voulu les adorer nues et sans ornement!

D'autres, avec plus de vraisemblance et de raison, s'imaginent que le soleil est notre Dieu. Ainsi, nous voilà rangés parmi les Perses, quoique nous n'adorions pas comme eux l'image du soleil peinte sur une toile ou représentée sur nos boucliers. Ce qui a fait naître ce soupçon, c'est sans doute parce que nous nous tournons vers l'orient pour prier. Mais ne voit-on pas la plupart d'entre vous tournés vers le soleil levant, affecter d'adorer le ciel et de remuer les lèvres? Si nous donnons à la joie le jour du soleil, c'est pour une raison tout autre que l'adoration du soleil. Nous célébrons le jour qui suit immédiatement celui de Saturne, que vous passez dans l'oisiveté et les festins, bien différemment des Juifs, dont vous ignorez les usages.

Mais depuis peu on a représenté notre Dieu dans cette cité sous une forme nouvelle. Un de ces hommes qui louent leur sang pour combattre contre les bêtes, a exposé un tableau avec cette inscription : Le dieu des Chrétiens, Onochœtès (race d'âne). Il y était représenté avec des oreilles d'âne, un pied de corne, un livre à la main, et vêtu de la toge. Nous avons ri du nom et du travestissement; mais dans le vrai, ce monstre à double forme était le dieu qui convenait merveilleusement à ceux qui adorent des divinités avec des têtes de lion et de chien, des cornes de chèvre et de bélier, boucs depuis les reins, serpents depuis les cuisses, portant des ailes au dos ou bien aux

pieds. Ces détails étaient superflus; je n'ai pas voulu qu'on me reprochât d'avoir omis à dessein rien de ce que nous impute la rumeur publique. L'exposé de notre croyance achèvera de répondre à toutes ces imputations.

XVII. Le Dieu que nous adorons est un Dieu unique, dont la parole qui commande, dont la sagesse qui dispose, dont la force qui produit, a tiré du néant le monde et les éléments, les corps et les esprits, pour être l'ornement de sa grandeur. C'est pour cela que les Grecs ont donné au monde un nom qui signifie ornement. Dieu est invisible, quoiqu'il se manifeste partout; insaisissable, quoique sa grâce nous le représente; incompréhensible, quoique l'intelligence humaine s'élève jusqu'à lui. Par là même se prouvent sa vérité et sa grandeur; car ce qu'on peut voir à la manière ordinaire, ce qu'on peut comprendre et saisir, est inférieur à l'œil qui voit, à la main qui touche, à la raison qui comprend; mais ce qui est immense ne peut être parfaitement connu que de soi-même. Rien ne donne une idée plus magnifique de Dieu que l'impuissance où nous sommes de le concevoir. Son essence, qui ne connaît point de bornes, le découvre et le cache tout à la fois aux regards des hommes; aussi leur plus grand crime, c'est de ne pas vouloir reconnaître celui qu'il est impossible d'ignorer.

Voulez-vous qu'on vous prouve l'existence de Dieu par tant et de si merveilleux ouvrages sortis de ses mains, par ceux qui nous environnent, par ceux qui nous conservent, par ceux qui nous réjouissent, par ceux mêmes qui nous épouvantent? Voulez-vous écouter le témoignage de votre ame? interrogez-la. Malgré la prison d'un corps qui la captive, malgré les préjugés de l'éducation qui arrêtent son essor, malgré les passions qui l'énervent, et les idoles qui la tiennent en esclavage, lorsqu'elle sort comme de l'ivresse ou d'un profond sommeil, ou d'une maladie, et qu'elle recouvre pour ainsi dire la santé, la voilà qui invoque Dieu sous le nom seul qui lui convienne. *Grand Dieu! bon Dieu!*

ce qui plaira à Dieu ! tel est le cri universel. Elle le reconnaît aussi pour juge par ces paroles : *Dieu le voit ! Je me repose sur Dieu ! Dieu me le rendra !* O témoignage de l'ame naturellement chrétienne ! Et quand elle tient ce langage, elle regarde, non le Capitole, mais le ciel ; elle sait bien que c'est la demeure du Dieu vivant, que c'est de lui, que c'est de là qu'elle descend.

XVIII. Pour nous donner une connaissance plus complète, plus vive et de ses secrets et de ses volontés, à nos premières lumières il a joint celle des Ecritures, qui nous apprennent à le chercher, à le trouver, à croire en lui quand on l'a découvert, à le servir selon notre foi. Dès le commencement il a envoyé sur la terre des hommes dignes par leur justice et par leur innocence de le connaître et de le faire connaître ; il les a inondés de son Esprit pour annoncer qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé, qui a formé l'homme du limon de la terre (c'est là le vrai Prométhée), qui a réglé l'année par le retour invariable des saisons, qui a placé dans les tempêtes, dans les feux de sa foudre les signes de sa majesté et de la terreur de ses jugements, qui a tracé des préceptes par lesquels on peut lui plaire, préceptes que vous ignorez ou que vous transgressez, mais auxquels sont attachées de magnifiques récompenses ; car à la fin des temps il jugera ces fidèles adorateurs pour leur donner un bonheur sans fin, et les profanes, pour les livrer à des flammes également éternelles. Tous seront rappelés à la vie, recréés, examinés pour qu'il soit fait justice selon les œuvres. Comme vous, nous avons ri de ces dogmes : nous avons été des vôtres. Les hommes ne naissent pas Chrétiens, ils le deviennent. Les prédicateurs dont nous avons parlé, on les appelait prophètes, parce qu'ils prédisaient l'avenir ; leurs prophéties et les miracles qu'ils opéraient pour attester la divinité de leur mission, sont consignés dans le trésor de nos livres sacrés : ces livres, maintenant, sont connus de tout le monde. Le plus savant des Ptolémées, surnommé Phila-

delphe, fort habile dans toutes les sciences, ayant conçu le projet de former une nombreuse bibliothèque, à l'exemple peut-être de Pisistrate, donna tous ses soins pour rassembler les livres les plus anciens et les plus renommés. Sur l'avis du célèbre Démétrius de Phalère, son bibliothécaire, il fit demander aux Juifs leurs livres écrits dans leur idiome, et qui ne se trouvaient que chez eux. Les prophètes, tous Juifs d'origine, n'avaient prophétisé que pour les Juifs, peuple adoptif de Dieu, en vertu de la grâce faite à leurs pères. Les Juifs sont originairement Hébreux; aussi est-ce dans cette langue qu'ils parlent et qu'ils ont écrit. Pour donner l'intelligence de leurs livres à Ptolémée, ils lui envoyèrent soixante-douze interprètes. Le philosophe Ménédême, frappé de l'uniformité de leurs versions, a reconnu dans cet accord l'œuvre de la Providence. Aristée nous l'atteste : il nous a laissé en grec, comme témoignage, un monument non suspect. On voit encore aujourd'hui ces livres dans la bibliotèque de Ptolémée, près du temple de Sérapis, avec l'original hébreu. Les Juifs ont la liberté de les lire publiquement, moyennant un tribut. On va en écouter la lecture le jour du sabbat. Qu'on les consulte, on apprendra à y connaître Dieu, et qui les approfondira sera forcé de croire.

XIX. La haute antiquité de ces livres leur concilie une autorité supérieure à celle de tous les autres. Chez vous, l'antiquité va de pair avec la religion. Or, les livres d'un seul de nos prophètes, qui sont comme un trésor où sont déposés les mystères de la religion juive, et par conséquent de la nôtre, devancent de plusieurs siècles ce que vous avez de plus reculé, vos édifices, vos monuments, vos origines, vos institutions, votre histoire, vos idiomes les plus surannés, la plupart de vos peuples, les cités les plus fameuses, jusqu'aux caractères de l'écriture, ces témoins et ces gardiens de toutes les choses humaines. Je n'en dis point assez : ils sont antérieurs de plusieurs siècles à vos dieux, à vos temples, à vos oracles, à vos sacrifices. Si vous avez

entendu parler de Moïse, Moïse est le contemporain d'Inachus, roi d'Argos; il précéda de cent soixante-dix ans Danaüs, un de vos plus anciens rois, d'environ huit cents ans la fondation de Rome, d'environ mille ans le désastre de Priam. Je pourrais aussi le placer plus de cinq cents ans avant Homère; les autorités ne me manqueraient point. Tous les autres prophètes sont postérieurs à Moïse, et cependant les moins anciens devancent encore les plus anciens de vos sages, de vos législateurs et de vos historiens.

La preuve des faits que je viens d'avancer n'est pas difficile, mais elle est immense; elle n'est point pénible, mais longue; elle demande bien des calculs et des investigations. Il faut ouvrir les archives des peuples les plus anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens; il faut consulter leurs historiens, qui peuvent faire jaillir la lumière, Manéthon d'Egypte, Bérose de Chaldée, Iromus de Phénicie, roi de Tyr, et ceux qui ont écrit d'après eux, Ptolémée de Mendès, Ménandre d'Ephèse, Démétrius de Phalère, le roi Juba, Appion, Thallus, et le juif Josèphe, qui tantôt les suit, tantôt les combat dans son ouvrage sur les antiquités de sa nation. Il faudrait aussi conférer les annales des Grecs, s'attacher à fixer les dates de chaque événement pour enchaîner les temps dans une chronologie lumineuse; il faudrait pour ainsi dire, voyager à travers les histoires et les littératures du genre humain : c'est déjà avoir fourni la moitié de la preuve que d'indiquer les sources d'où on peut la tirer. Nous nous bornons là aujourd'hui, de peur ou de la tronquer en nous hâtant, ou de nous écarter du but par un trop long développement.

XX. En dédommagement de ce délai, nous vous offrons quelque chose de mieux que l'antiquité de nos Ecritures, c'est leur sublime majesté; si l'on doute qu'elles soient les plus anciennes, nous prouvons qu'elles sont divines; il ne faut pas en tirer la preuve de très-loin; et d'ailleurs, ce que nous avons sous les yeux nous instruira, je veux dire le monde, le temps présent, les événements. Ce qui arrive, ce

que nous voyons tous les jours, a été prédit. Il a été prédit que la terre engloutirait des cités, que les mers recouvriraient des îles, que des guerres intestines et étrangères déchireraient les nations, que les royaumes heurteraient les royaumes, que la famine, la peste, des calamités publiques désoleraient certaines contrées, que les bêtes féroces feraient de grands ravages, que les petits seraient élevés et les grands humiliés, que la justice deviendrait plus rare, que l'iniquité se propagerait, que l'amour de toutes les vertus s'affaiblirait, que l'harmonie des saisons et des éléments serait bouleversée, enfin que des monstres et des prodiges troubleraient le cours de la nature. Tout cela a été écrit d'une manière très-providentielle. Tandis que nous souffrons ces épreuves, nous les lisons, et tandis que nous les lisons, nous les voyons se réaliser. Voilà, si je ne me trompe, pour nos prophéties une grande preuve de divinité : les oracles accomplis nous font croire ceux qui restent à s'accomplir, puisqu'ils sont mêlés à ceux qui s'accomplissent sous nos yeux. Les mêmes bouches les ont prononcés, les mêmes mains les ont écrits, le même esprit les a dictés. Il n'y a qu'un temps pour les prophètes, car la prophétie qui pénètre l'avenir se perd dans le présent, tandis que l'homme distingue le temps à mesure que s'écoule le présent : le futur devient le présent, et le présent le passé. Je vous le demande, avons-nous tort de croire pour l'avenir ceux que nous avons déjà trouvés si fidèles pour le présent et pour le passé ?

XXI. Comme nous avons avancé que la religion des Chrétiens s'appuie sur les livres des Juifs, les plus anciens qui existent, et que cependant elle est toute nouvelle, puisqu'elle ne remonte pas au-delà du règne de Tibère, ainsi que tous le savent, et que nous le disons nous-mêmes, peut-être, à cet égard, voudra-t-on l'attaquer, comme si, à l'ombre d'une religion bien connue et permise, la nôtre cachait des opinions nouvelles et particulières, ou bien parce que, outre la date, nous n'avons rien de commun

avec les Juifs, ni l'abstinence de certaines viandes, ni les fêtes, ni la circoncision, ni le nom, toutes choses indispensables, selon vous, si nous reconnaissions le même Dieu. Le peuple lui-même connaît le Christ, mais comme un homme ordinaire, tel que les Juifs l'ont jugé. De là on se croit fondé à nous accuser d'adorer un homme.

Assurément, loin de rougir de Jésus-Christ, nous nous glorifions d'être poursuivis et condamnés pour son nom. Cependant nous n'avons point d'autre Dieu que le Dieu des Juifs. Il est nécessaire de nous expliquer sommairement sur le Christ, comme Dieu.

Les Juifs avaient mérité, par la foi et la justice de leurs pères, de devenir la nation chérie de Dieu : de là, la grandeur de leur nation, et leur empire florissant. Tel fut leur bonheur, que, par une prérogative singulière, Dieu leur parlait lui-même, les instruisait de ses commandements, et les avertissait de lui rester fidèles : mais, follement enflés des vertus de leurs ancêtres, ils abandonnèrent sa loi pour vivre dans les désordres du monde païen. Quand ils n'en conviendraient pas, leur déplorable catastrophe accuserait leurs prévarications. Dispersés, vagabonds, bannis du ciel et du sol de leur patrie, ils errent dans toutes les contrées sans avoir ni Dieu ni homme pour roi, sans qu'il leur soit permis de saluer la terre paternelle, et d'y mettre le pied, même à titre d'étrangers. Les saints oracles, qui les menaçaient de ces malheurs, leur annonçaient aussi que, vers la fin des temps, Dieu se choisirait parmi toutes les nations, et dans toutes les parties de l'univers, des adorateurs plus fidèles qu'il investirait, à leur préjudice, de grâces plus abondantes, à cause de la dignité du nouveau législateur. Or, le dispensateur et l'arbitre de cette grâce, le législateur du nouveau culte, le bienfaiteur du genre humain, dont il allait devenir le réformateur et la lumière, était annoncé comme le Fils de Dieu, mais non pas de manière à rougir du nom de fils et des désordres de son père, ou de l'inceste d'une sœur, du déshonneur d'une

fille, de l'infidélité d'une épouse étrangère, condamné à avoir pour père un dieu que l'amour métamorphose en serpent, en taureau, en oiseau et en pluie d'or. Vous reconnaissez là votre Jupiter. Mais le Fils de Dieu n'a point de mère qui l'ait mis au jour d'une manière impure : la mère qu'il parut avoir ne connaissait aucun homme. Je vais vous expliquer sa nature, pour vous faire entendre le mystère de sa naissance.

J'ai dit que Dieu avait créé le monde par sa parole, sa raison et sa puissance; vos philosophes même conviennent que Logos, c'est-à-dire le Verbe, la sagesse, est l'architecte de ce monde. Zénon le désigne comme le sublime ouvrier qui a tout arrangé, disposé; il l'appelle Destin, Dieu, l'ame de Jupiter, la nécessité de toutes choses. Selon Cléanthe, ce sont là les attributs de l'Esprit répandu dans toutes les parties de l'univers. Nous disons aussi, nous, que la propre substance du Verbe, de la raison et de la puissance, avec laquelle Dieu a tout fait, est un Esprit, Verbe quand il ordonne, raison quand il dispose, puissance quand il exécute. Nous avons appris que cette parole, ce Verbe, Dieu l'a proféré, et en le proférant l'a engendré, et que par là il est Fils de Dieu lui-même par l'unité de substance; car Dieu est Esprit. Le rayon parti du soleil est une portion d'un tout; mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est le rayon du soleil : il n'y a pas séparation, mais seulement extension de substance. Il en est ainsi du Verbe, Esprit engendré d'un Esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière émane de la lumière. La source de la lumière ne perd rien ni de sa substance ni de son éclat lorsqu'elle se répand et se communique. De même, ce qui procède de Dieu est Dieu, fils de Dieu, et les deux ne font qu'un, Esprit de l'Esprit, Dieu de Dieu, autre en propriété, non en nombre, en ordre, non en nature, sorti de son principe sans le quitter.

Ce rayon de Dieu, ainsi qu'il était prédit dès l'origine des temps, est descendu dans une Vierge, et, devenu

chair dans son sein, il naît homme uni à Dieu. La chair, animée par l'Esprit, se nourrit, croît, parle, enseigne, opère; et voilà le Christ. Recevez toujours cette doctrine, ne fût-ce qu'une fable comme les vôtres, en attendant que je vous montre comment on prouve que le Christ est Dieu. Ceux qui parmi vous ont imaginé des fables pour détruire cette vérité, qu'elles s'efforçaient de contrefaire, savaient que le Christ devait venir. Les Juifs le savaient : c'était à eux que s'adressaient les prophètes. Aujourd'hui ils attendent encore son avénement; et le grand débat entre eux et nous, c'est qu'ils soutiennent qu'il n'a point encore paru. Deux avénements du Christ sont marqués dans les prophètes, le premier dans la bassesse de la condition humaine; il a eu lieu; le second dans la splendeur de la Divinité qui se manifeste ; il est réservé pour la consommation des temps. Les Juifs, ne comprenant pas le premier, espèrent le second qui a été prédit avec plus de clarté, et se persuadent qu'il est l'unique. Leurs infidélités les ont empêchés de reconnaître le premier, qu'ils auraient cru s'ils l'eussent compris, et qui les aurait sauvés s'ils l'eussent cru. Ils lisent eux-mêmes dans leurs livres la déclaration que Dieu, pour les châtier, leur a dérobé la sagesse et l'intelligence, l'usage des yeux et des oreilles. Comme les abaissements de Jésus-Christ ne leur laissaient voir dans sa personne qu'un homme ordinaire, sa puissance devait le leur faire regarder comme un magicien. D'un mot, chassant les démons qui obsédaient l'homme, rendant la lumière à des yeux éteints, la santé aux lépreux, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, soumettant les éléments, apaisant les tempêtes et marchant sur les eaux, il manifestait partout dans sa personne le Logos, c'est-à-dire le Verbe éternel de Dieu, son premier né, toujours rempli de sa vertu et de sa raison, toujours soutenu par son esprit. Mais les docteurs et les chefs de la nation, révoltés contre une doctrine qui les confondait, jaloux d'ailleurs de voir le peuple en foule courir sur ses

pas, contraignirent Pilate, gouverneur d'une partie de la Syrie pour les Romains, de l'abandonner à leur haine pour l'immoler sur une croix. Lui-même l'avait prédit. Ce n'est point assez : les prophètes l'avaient annoncé bien des siècles auparavant. Attaché à la croix, il rendit l'ame en poussant un grand cri, et prévint le ministère du bourreau. A l'instant le jour s'éteignit, quoique le soleil ne fût encore que dans son midi. Ceux qui ignoraient que ce phénomène avait été prédit pour la mort du Christ, le prirent pour une éclipse. On l'a nié ensuite, faute d'en connaître la cause. Mais, ouvrez vos archives! le prodige s'y trouve consigné.

Après que son corps eut été détaché de la croix et déposé dans le tombeau, les Juifs l'environnèrent avec grand soin de nombreuses sentinelles, de peur que ses disciples ne l'enlevassent furtivement, et ne persuadassent à des hommes déjà prévenus, qu'il était ressuscité le troisième jour, ainsi qu'il l'avait prédit. Le troisième jour arrive; voilà que tout à coup la terre tremble; l'énorme pierre qui fermait le sépulcre est renversée; les gardes fuient saisis d'épouvante, sans qu'il eût paru aucun de ses disciples, et, dans le tombeau vide, on ne trouve plus que les dépouilles d'un tombeau. Cependant, les principaux de la nation, intéressés à supposer un crime, et à tenir éloigné de la foi un peuple tributaire et placé sous leur dépendance, firent courir le bruit que le corps du Christ avait été dérobé par ses disciples.

Le Christ ne se montra point à la multitude : l'impiété devait être punie par l'aveuglement : n'était-il pas juste aussi que la foi, destinée à de magnifiques récompenses, fût achetée par quelques épreuves? Mais il demeura pendant quarante jours avec ses disciples dans la Galilée, qui fait partie de la Judée, leur enseignant ce qu'ils devaient enseigner eux-mêmes; après quoi, leur ayant donné mission de proclamer son Evangile, il s'éleva dans le ciel, environné d'une nuée qui le déroba à leurs regards : pro-

dige beaucoup plus certain que l'apothéose de Romulus, dont vous n'avez que des Proculus pour garants. Pilate, chrétien dans le cœur, rendit compte de ces événements à l'empereur Tibère. Les Césars auraient cru au Christ s'ils n'avaient pas été nécessaires au monde, ou s'ils avaient pu être Césars et Chrétiens tout ensemble. Les apôtres, fidèles à leur mission, se partagèrent l'univers, et après avoir beaucoup souffert des Juifs soulevés contre la religion du Christ, avec ce courage et cette confiance que donne la vérité, ils répandirent le sang chrétien à Rome durant la persécution de Néron.

Nous vous produirons des témoins irréprochables de la divinité du Christ, ceux même que vous adorez : et c'est un argument bien fort, je pense, que d'employer, pour vous faire croire les Chrétiens, ceux même qui vous empêchent de les croire.

En attendant, voilà un ensemble de ce que nous sommes. Nous avons produit l'origine de notre religion, et de notre nom, en faisant connaître son auteur. Que personne ne cherche plus dès-lors à nous décrier, et ne pense autre chose de nous que ce qui est : il n'est pas permis de mentir sur le fait de sa religion. En disant que l'on adore ce que l'on n'adore pas en effet, on renie le véritable objet de son culte; on abjure sa religion, en transportant à un autre les honneurs divins. Oui, nous le confessons, nous le proclamons à la face du monde, jusqu'au milieu de vos tortures, mis en lambeaux, couverts de notre sang, nous confessons hautement que nous adorons Dieu par le Christ. Croyez-le un homme, si vous voulez! c'est par lui, c'est en lui que Dieu veut être connu et adoré.

Je répondrai aux Juifs que c'est par le ministère d'un homme, de Moïse, qu'ils ont appris eux-mêmes à connaître Dieu. Je répondrai aux Grecs, qu'Orphée dans la Thrace, Musée à Athènes, Mélampe à Argos, Trophonius dans la Béotie, avaient leurs initiations et leurs mystères. Faut-il arriver jusqu'à vous, ô maîtres du monde? Numa, qui

n'était qu'un homme, plia les Romains au joug des plus gênantes superstitions. Ne sera-t-il pas permis au Christ de révéler le secret de la divine essence qui lui est propre? Ne lui sera-t-il pas permis, je ne dis pas de chercher avec Numa à dompter, à humaniser un peuple grossier et farouche, en frappant ses sens par le spectacle d'une multitude de divinités qu'il fallait apaiser, mais de donner à des nations civilisées sans doute, que dis-je? trompées par leur urbanité même, des yeux pour entrevoir la vérité? Examinez donc si le Christ est vraiment Dieu, et si sa religion conduit à la réforme des mœurs et à la pratique du bien quiconque l'embrasse. Il s'ensuit que toute autre religion qui lui est opposée est fausse, particulièrement celle qui, se cachant sous des noms et des simulacres de morts, n'offre pour garantie de sa divinité que de vains symboles, que de prétendus prodiges et de ridicules oracles.

XXII. Nous reconnaissons des substances spirituelles, et leur nom lui-même n'est pas nouveau. Les philosophes savent qu'il y a des démons : Socrate n'attendait-il pas la réponse de son démon familier? Et pourquoi pas? Ne s'était-il pas attaché à lui dès son enfance? et certes, ce n'était pas pour le porter au bien. Les poètes savent également qu'il y a des démons. La multitude la plus ignorante mêle ce nom dans ses jurements et ses imprécations; c'est comme avec le sentiment d'une conviction intime qu'elle prononce par mode d'exécration le nom de Satan, chef d'une race perverse. Platon reconnaît aussi des anges. Ecoutons les magiciens! Ils nous apprennent qu'il existe des démons et des anges. Mais comment de quelques anges qui se sont volontairement pervertis, est venue la race plus perverse encore des démons réprouvée par Dieu avec leurs auteurs et leur prince, c'est ce qu'il faut voir en détail dans les livres saints.

Il suffira de parler de leurs opérations, dont le but unique est la ruine de l'homme. Dès le berceau du monde,

leur malice s'est signalée par sa perte. Ils causent au corps des maladies et de funestes accidents, et à l'ame des émotions subites, désordonnées, par la violence de leur surprise. La subtilité de ces esprits, qui échappe à nos sens, les rend propres à agir ainsi sur notre double substance. Des forces purement spirituelles restent invisibles, impalpables; quand elles agissent, on ne les reconnaît qu'à leurs effets, soit, par exemple, que le poison secret d'un souffle meurtrier fasse tomber le fruit dans sa fleur, l'étouffe dans son germe, ou le blesse dans sa naissance; soit que l'air vicié dans ses principes exhale des miasmes pestilentiels. C'est par des ressorts aussi cachés que l'influence maligne des anges et des démons remue, corrompt les ames, les jette dans des accès de fureur et de démence, leur souffle d'infâmes passions, les offusque par mille erreurs, dont la plus grave est celle qui fait prendre à l'homme, ainsi trompé et circonvenu, ces démons pour des dieux, au point d'offrir comme aliments à leurs simulacres et à leurs images, l'odeur des sacrifices et des parfums. Mais est-il pour eux un plus grand bonheur que d'éloigner l'homme du vrai Dieu par leurs prestiges et leurs oracles mensongers? Comment s'y prennent-ils? Je vais vous le dire. Tout esprit a la vitesse d'un oiseau; tels sont les anges et les démons; ils se transportent donc partout en un moment; toute la terre n'est pour eux qu'un seul et même lieu. Il leur est aussi facile de savoir ce qui arrive quelque part que de le publier. Leur vélocité, parce que leur nature est inconnue, les fait passer pour des dieux : ils veulent paraître les auteurs de ce qu'ils annoncent; ils le sont quelquefois du mal; du bien, jamais. Ils ont même appris les desseins de Dieu, autrefois par la voix des prophètes, aujourd'hui par leurs écrits qui retentissent encore. C'est ainsi qu'en dérobant à la divinité quelques-uns des ses secrets, ils sont parvenus à la contrefaire. Quant à leurs oracles, sous combien d'ambiguïtés ils les enveloppent ! avec quelle adresse

ils les plient à l'événement, quel qu'il soit ! Crésus et Pyrrhus peuvent vous en parler savamment. Si la prêtresse sut à Delphes que Crésus faisait cuire une tortue avec de la chair d'agneau, c'est qu'en un clin d'œil le dieu s'était transporté en Lydie. Répandus dans l'air, portés sur les nues, voisins des astres, il leur est facile de prédire les changements de temps, la pluie, par exemple, que déjà ils sentent. Vantez leur secours dans la guérison des maladies, je vous le conseille. Ils commencent par vous les donner; ils prescrivent ensuite des remèdes inouis ou contraires. On croit qu'ils ont guéri le mal, ils ont simplement cessé d'en faire. A quoi bon citer après cela les impostures et les prestiges de ces esprits trompeurs, ces fantômes sous la figure de Castor et de Pollux, l'eau qu'une Vestale porte dans un crible, le vaisseau qu'une autre tire avec sa ceinture, cette barbe qui devient rousse sous la main qui la touche? Et pourquoi tous ces prodiges? afin qu'on adore des pierres et qu'on ne s'occupe plus du vrai Dieu.

XXIII. Or, si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent les ames des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants; si, habiles charlatans, ils imitent les miracles, s'ils savent même envoyer des songes à la faveur des anges et des démons qu'ils ont invoqués et qui leur confient leurs pouvoirs, et par lesquels des chèvres, des tables devinent l'avenir, à plus forte raison ces puissances séductrices feront-elles par elles-mêmes et pour elles ce qu'elles opèrent pour des intérêts étrangers. Mais si vos dieux ne faisaient rien de plus que les anges et les démons, que deviendrait la prééminence, la supériorité qui caractérise essentiellement la nature divine? Quand ils font des prodiges pour établir la croyance des dieux, n'est-il pas plus probable qu'ils aiment mieux se faire dieux que de se donner simplement pour anges ou démons? Ou bien, toute la différence viendrait-elle des lieux? Ceux que vous proclamez dieux dans vos temples, cesseraient-ils de l'être

partout ailleurs? Dites alors que ceux qui courent sur les tours des temples ne sont pas fous comme ceux qui courent sur les toits de leurs voisins; ceux qui se mutilent, comme ceux qui se coupent la gorge. Des extvavagances qui se ressemblent partent du même principe. Mais jusqu'ici ce ne sont que des paroles. Voici la démonstration par le fait, que les dieux et les démons sont absolument les mêmes.

Que l'on appelle devant vos tribunaux un homme connu pour être possédé du démon, un Chrétien, quel qu'il soit, n'importe, commandera à l'esprit impur de parler : aussitôt il confessera qu'il est véritablement démon, et qu'ailleurs il se dit faussement dieu. Amenez également quelqu'un de ceux qu'on croit agités par un dieu, qui, la bouche béante sur l'autel, hument la divinité avec la vapeur, parlent avec de violents efforts, et n'envoient de leur poitrine haletante que des mots entrecoupés. Si cette vierge Célestis, déesse de la pluie, si Esculape, inventeur de la Médecine, qui a rendu la vie à Socordius, Thanatius et Asclépiodote, destinés à la perdre une seconde fois; si Célestis et Esculape, n'osant mentir à un Chrétien, ne confessent pas qu'ils sont des démons, répandez sur le lieu même le sang de ce téméraire Chrétien. Quoi de plus clair qu'un pareil témoignage et de plus sûr qu'une pareille preuve? Voilà la vérité elle-même avec sa simplicité, avec son énergie. Que pourriez-vous soupçonner? de la magie, ou de l'imposture? Vos yeux et vos oreilles vous confondraient. Qu'avez-vous donc à opposer à l'évidence toute nue et sans art?

Si vos dieux le sont véritablement, pourquoi s'accusent-ils faussement de n'être que des démons? Est-ce par déférence pour nous! Vos dieux sont donc soumis aux Chrétiens. Et quelle divinité qu'une divinité asservie à l'homme, et ce qu'il y a de plus humiliant encore, à son antagoniste! D'une autre part, s'ils sont anges ou démons, pourquoi répondent-ils ailleurs qu'ils possèdent les attributs divins? En effet, de même que ceux qui passent pour dieux, s'ils

l'étaient réellement, ne se diraient pas des démons, de peur de se dégrader par cet aveu, ainsi ceux que vous connaissez à coup sûr pour des démons, n'oseraient pas se dire dieux, s'il existait vraiment des dieux dont ils viendraient prendre le nom. Se hasarderaient-ils à profaner la redoutable majesté de leurs maîtres? Tant il est vrai que la divinité que vous adorez n'existe point. Si elle existait, elle ne serait ni usurpée par les démons, ni désavouée par les dieux. Les uns et les autres s'accordant à vous prouver qu'ils ne sont pas dieux, reconnaissez donc qu'ils sont tous des démons. Cherchez ailleurs la divinité! Les Chrétiens, après vous avoir convaincus de la fausseté de vos dieux par vos dieux mêmes, vous découvrent par la même voie quel est le vrai dieu, s'il est unique, s'il est celui que proclament les Chrétiens, s'il faut croire en lui et l'adorer, comme notre foi et nos rites le prescrivent.

Que vos dieux vous disent maintenant quel est ce Christ avec sa fabuleuse histoire; s'il n'est qu'un homme ordinaire; si ses disciples ont enlevé son corps furtivement du tombeau; s'il est encore parmi les morts; s'il n'est pas plutôt dans le ciel; s'il ne doit pas en descendre sur les ruines du monde, au milieu des frémissements et des lamentations de toutes les créatures, les Chrétiens seuls exceptés; s'il ne doit pas en descendre avec la majesté de celui qui est la puissance et l'esprit de Dieu, son Verbe, sa sagesse, sa raison, son Fils. Qu'ils insultent avec vous à nos mystères! qu'ils nient que Jésus-Christ après la résurrection générale jugera tous les hommes! qu'ils viennent encore avec Platon et les poètes nous placer sur son tribunal un Minos, un Rhadamante! que du moins ils essaient d'effacer l'ignominie de leur condamnation! qu'ils nous démontrent clairement qu'ils ne sont pas des esprits immondes, quand tout les en accuse, et le sang dont ils se repaissent, et les sacrifices dégoûtants qu'on leur offre, et toutes les infamies de leurs prêtres! qu'ils s'inscrivent en faux contre la sentence déjà prononcée contre leur perversité, et qui au jour su-

prême s'étendra à leurs adorateurs et à leurs ministres.

L'empire que nous exerçons sur les démons nous vient du nom de Jésus-Christ et de la pensée des châtiments qu'ils savent que Dieu doit leur infliger par le Christ. Craignant le Christ en Dieu et Dieu dans le Christ, ils sont soumis aux serviteurs de Dieu et du Christ. Aussi, au moindre contact de nos mains, au moindre souffle de notre bouche, effrayés par la pensée et par l'image du feu éternel, vous les voyez pleins de terreur sortir à regret des corps, lorsque nous le commandons, et rougir d'une humiliation subie en votre présence. Vous les croyez quand ils mentent; croyez-les donc aussi quand ils disent la vérité contre eux-mêmes. On ment bien par vanité, mais pour se déshonorer, jamais. Aussi inclinons-nous bien plus à croire ceux qui font des aveux à leur préjudice, que ceux qui nient pour leur propre intérêt. Les témoignages de vos divinités font beaucoup de Chrétiens, parce qu'on ne peut les croire sans croire au Christ. Oui, ils enflamment la foi à nos saints livres, ils s'élèvent et affermissent notre espérance. Vous leur offrez en sacrifice le sang des Chrétiens : voudraient-ils perdre de si zélés, de si utiles adorateurs? S'il leur était permis de mentir quand l'un de nous les interroge en votre présence, pour leur arracher la vérité, s'exposeraient-ils, en vous rendant Chrétiens, à se voir chassés un jour par vous-mêmes?

XXIV. Quand vos dieux vous confessent qu'ils ne le sont pas, qu'il n'y a d'autre dieu que le Dieu des Chrétiens, en faut-il davantage pour nous justifier de l'accusation d'avoir outragé la religion romaine? Car, s'il est certain qu'ils ne sont pas dieux, il est par là même prouvé que ce n'est pas une religion; et si votre religion et vos dieux sont des chimères, comment pouvons-nous être coupables envers la religion? Votre accusation retombe sur vous seuls qui, en adorant le mensonge, en méprisant, que dis-je? en combattant la vraie religion du vrai Dieu, chargez votre tête du crime trop réel d'irréligion.

Et quand il serait avéré que ce sont des dieux, ne convenez-vous pas, d'après l'opinion générale, qu'il existe un être plus élevé, plus parfait, et comme le maître de l'univers, dans lequel réside la plénitude de la puissance et de la majesté ? Tel est le système adopté par le plus grand nombre d'entre vous au sujet de la divinité. L'autorité souveraine est dans les mains d'un seul ; mais il partage avec plusieurs les fonctions de la divinité. Voilà pourquoi Platon nous représente le grand Jupiter dans le ciel à la tête d'une armée de dieux et de démons. Il faut, selon vous, vénérer à l'égal de lui-même tous ces employés subalternes, ses lieutenants. Mais, répondez-moi, quel crime commet-on contre César, quand, pour mieux mériter ses faveurs, on concentre sur la personne de César ses hommages et ses espérances? Est-on coupable pour ne vouloir point donner à un autre la qualité de Dieu, de même que celle de César à un autre prince? Ne serait-ce pas plutôt un crime capital d'appeler ou de souffrir qu'on appelle César qui que ce soit, hors César lui-même? Permettez à l'un d'adorer le vrai Dieu, à l'autre Jupiter; à l'un de lever des mains suppliantes vers le ciel, à l'autre vers l'autel de la foi, à celui-là de compter les nuages en priant, comme vous le dites, à celui-ci les panneaux d'un lambris; à l'un d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice, à l'autre celle d'un bouc. Prenez garde que ce ne soit autoriser l'irréligion que d'ôter la liberté de la religion et le choix de la divinité, de ne pas me permettre d'adorer qui je veux, pour me contraindre d'adorer qui je ne veux pas. Où est le dieu qui aime les hommages forcés? Un homme lui-même en voudrait-il?

Les Egyptiens se livrent sans scrupule et en toute liberté à l'extravagance de leurs superstitions, inscrivent au rang des dieux les oiseaux et les bêtes, et punissent de mort quiconque a tué un de ces dieux. Chaque province, chaque ville a son dieu particulier : dans la Syrie Astarté, dans l'Arabie Dysarès, dans la Norique Bélénus, dans

l'Afrique Célestis, dans la Mauritanie ses rois. Je crois n'avoir nommé que des provinces romaines, et cependant leurs dieux ne sont pas les dieux des Romains. Ils sont tout aussi étrangers à Rome que ces dieux inconnus consacrés par les villes municipales, Delventinus à Cassin, Visidianus à Narni, Ancaria à Ascoli, Nursia à Vulsin, Valentia à Ocriculum, Nortia à Sutrin, Curis à Falèse, Curis, qui a donné son nom à sa fille Junon. Tous les peuples ont leurs cultes divers : à nous, à nous seuls on refuse la liberté de conscience! Nous outrageons les Romains, nous cessons d'être Romains, parce que notre Dieu n'est pas adoré des Romains. Toutefois, que vous le vouliez ou non, notre Dieu est le Dieu de tous les hommes : l'univers lui appartient. Mais chez vous, il est libre d'adorer tout, hors le vrai Dieu, comme s'il n'était pas juste que le Dieu de qui nous dépendons tous, fût adoré de tous.

XXV. La démonstration de la fausseté de vos dieux et de la vérité du nôtre me paraît complète. L'autorité de vos dieux est venue elle-même apposer le sceau à l'évidence et à la force du raisonnement. Mais, puisque j'ai nommé les Romains, je ne refuserai point d'entrer en lice avec les téméraires qui affirment que c'est en récompense de leur zèle inviolable pour leur religion, que les Romains sont élevés à ce haut point de gloire et dominent sur le monde; que, par conséquent, une preuve sensible que leurs dieux sont véritables, c'est que leurs plus scrupuleux adorateurs sont aussi les peuples les plus florissants.

Voilà donc le prix magnifique dont la reconnaissance de vos dieux a gratifié la cité qui les honore. C'est donc un Sterculus, c'est un Mutunus, c'est une Larentina (1), vos

(1) Sterculus, dieu du fumier. Mutunus était chez les Romains ce que Priape était chez les Grecs. Larentine, ou Laurentia, femme du berger Faustule, surnommée *Lupa*, à cause de ses mœurs; d'où *lupanar*.

M. l'abbé GUILLON.

dieux originaires, qui ont élevé l'empire à ce faîte de prospérité? Car, pour les dieux étrangers, je n'imagine pas qu'ils aient protégé les Romains aux dépens de leurs compatriotes, ni qu'ils aient abandonné à des ennemis la terre où ils ont reçu le jour, où ils ont passé leur vie, où ils se sont signalés et où reposent leurs cendres.

Mais Cybèle chérit peut-être dans Rome le sang troyen, les descendants de ses compatriotes qu'elle défendit autrefois contre les Grecs. Elle a voulu passer chez leurs vengeurs, qu'elle prévoyait devoir mettre un jour sous le joug les superbes conquérants de la Phrygie. Aussi a-t-elle donné sous nos yeux une preuve éclatante de sa divinité, lorsque l'empereur Marc-Aurèle ayant été enlevé à la république près de Syrmium, le seize des calendes d'avril, le vénérable chef des Galles mutilait ses bras le neuf des calendes du même mois, faisait avec son propre sang d'impures libations, et ordonnait les prières accoutumées pour la santé de cet empereur, alors au rang des morts. O paresseux courriers! ô tardives dépêches, qui ont empêché Cybèle d'être plus tôt instruite de la mort de l'empereur! En vérité, les Chrétiens riraient bien à leur tour d'une pareille divinité.

Jupiter a-t-il pu voir d'un œil indifférent son île de Crète ébranlée jusque dans ses fondements par les faisceaux romains? A-t-il ainsi oublié l'antre du mont Ida, l'airain des Corybantes, et les doux parfums de sa nourrice? Son tombeau ne lui est-il pas plus cher que le Capitole? Et n'est-ce pas à la terre qui couvrait ses cendres qu'il devait accorder l'empire du monde?

Junon aurait-elle souffert que Carthage fût renversée par la race d'Enée; Carthage dont la déesse, pour parler avec le poète,

> Au séjour de Samos préféra la beauté :
> C'est là qu'étaient son glaive et son char redouté.
> Si dans ses longs efforts le Destin la seconde,
> Ces orgueilleux remparts régneront sur le monde.

Epouse et sœur infortunée de Jupiter, elle ne pouvait rien contre les destins :

Car Jupiter lui-même à leur joug est soumis.

Les destins ont donc livré Carthage aux Romains, en dépit des vœux et des efforts de Junon; et cependant jamais les Romains ne leur ont rendu autant d'honneurs qu'à Larentina, la plus infâme des prostituées.

Il est constant que plusieurs de vos dieux ont régné. Or, si ce sont eux qui aujourd'hui distribuent les royaumes, de qui tenaient-ils les leurs? Quelles divinités Jupiter et Saturne adoraient-ils? quelque Sterculus, apparemment? Mais Sterculus et ses compatriotes n'eurent des autels à Rome que long-temps après. Quant à ceux de vos dieux qui n'ont pas régné, il est certain que de leur temps il y avait des rois qui ne leur rendaient point de culte, puisque ces divinités n'existaient pas encore. Il y avait des princes long-temps avant vos dieux : il faut donc chercher ailleurs les dispensateurs des couronnes.

Mais que c'est avec peu de fondement que l'on attribue aux dieux la grandeur de Rome comme prix des hommages qu'ils en ont reçus, puisque sa grandeur a précédé ces hommages! Et quoique Numa ait enfanté toutes vos superstitions, néanmoins vous n'aviez de son temps ni statues ni temples; la religion était frugale, les cérémonies étaient pauvres: alors, pas de Capitole rival de l'Olympe; quelques autels de gazon dressés à la hâte, des vases d'argile, une fumée légère, de dieu nulle part : le ciseau des Grecs et le génie toscan n'avaient pas encore inondé Rome de statues. En un mot, les Romains n'étaient pas religieux avant d'être grands; ils ne sont donc pas grands parce qu'ils ont été religieux. Eh! comment ces magnifiques prospérités les auraient-ils dues à leur religion, puisqu'elles sont l'ouvrage du sacrilége?

En effet, tout royaume, tout empire, si je ne me trompe,

s'établit par la guerre, s'agrandit par la victoire. Mais la guerre et la victoire traînent nécessairement après elles le sac et la ruine des cités. Les cités ne croulent pas sans que les dieux en souffrent; les remparts et les temples s'abîment dans les mêmes décombres; le sang du prêtre coule avec le sang du citoyen; les mêmes mains enlèvent l'or sacré et l'or profane. Ainsi, autant de trophées pour les Romains, autant de sacriléges; autant de victoires remportées sur les peuples, autant de triomphes sur les dieux; autant de dépouilles arrachées à l'ennemi, autant de divinités captives dans vos temples. Et ces dieux vaincus consentent à recevoir les hommages de leurs vainqueurs! et ils donnent un empire sans bornes (1) à ceux dont ils ont à payer les outrages plutôt que les adorations! C'est qu'on outrage impunément comme on adore sans fruit des dieux muets et insensibles. Et comment pourrait-on faire honneur à la religion de la grandeur des Romains, qui l'ont offensée à mesure qu'ils se sont agrandis, ou même qui ne se sont agrandis qu'en l'offensant? D'ailleurs tous ces peuples subjugués dont les royaumes ont grossi le colosse romain, n'avaient-ils pas aussi leurs religions?

XXVI. Voyez donc si le dispensateur des couronnes ne serait pas plutôt cet être souverain qui tient dans sa puissance et la terre et ceux qui gouvernent la terre; si celui qui a précédé les temps, qui a ordonné les siècles et l'enchaînement de leurs révolutions, n'a pas réglé dans ses conseils la durée et les vicissitudes des empires; si les cités ne s'élèvent et ne s'abaissent point au gré de celui qui dominait le genre humain avant qu'il y eût des cités.

A quoi bon toutes ces impostures? Rome sauvage est plus ancienne que quelques-uns de vos dieux. Elle régnait avant la pompe et la magnificence du Capitole. Les Ba-

(1) Allusion à ce vers :

Imperium sine fine dedi.

ENÉIDE. I.

byloniens régnaient avant vos pontifes, les Mèdes avant vos quindécemvirs, les Egyptiens avant vos saliens, les Assyriens avant vos luperques, les Amazones avant vos vestales. Et si c'étaient véritablement vos dieux qui disposassent des royaumes, les Juifs, contempteurs de toutes ces divinités mensongères, n'auraient jamais eu d'empire. Vous avez vous-même offert des victimes à leur dieu, à son temple des présents. Un jour, vous avez honoré de votre alliance leur nation. Jamais vous ne l'auriez subjuguée, si elle n'eût commis un dernier attentat contre le Christ.

XXVII. Nous nous sommes suffisamment justifiés du crime d'avoir outragé vos dieux, en prouvant qu'ils ne sont rien moins que des dieux. Aussi quand on nous convoque à d'impies sacrifices, nous opposons le témoignage de notre conscience, qui nous apprend à qui se rapportent les hommages prostitués à de vains simulacres et à des hommes déifiés.

Quelle démence, s'écrient quelques-uns d'entre vous, d'aimer mieux perdre la vie par opiniâtreté, au lieu de la sauver en sacrifiant, sans répudier pour cela vos croyances! C'est-à-dire que vous nous donnez le conseil de vous tromper! Nous reconnaissons sans peine celui qui vous l'a suggéré, qui soulève le monde contre nous, et afin d'abattre notre constance, emploie aujourd'hui l'artifice qui séduit, demain la violence qui terrasse. L'artisan de ces manœuvres, c'est cet esprit, ange et démon à la fois, qui, devenu notre ennemi par sa réprobation et envieux des grâces divines, s'introduit dans vos ames, d'où il nous fait la guerre, et vous pousse, par de secrètes instigations, à ces jugements iniques, à ces cruautés barbares que j'ai attaquées au commencement de cette apologie.

Et quoique les démons nous soient soumis, pareils à de méchants esclaves, mêlant parfois l'insolence à la peur, ils sont ravis de nuire à ceux qu'ils redoutent. La haine est fille de la peur. Condamnés sans espérance, leur consola-

tion est le mal qu'ils opèrent en attendant que leur supplice, déjà commencé, se consomme. Ce qui n'empêche pas toutefois que, traînés en notre présence, ils ne ploient sous le joug et ne rentrent dans leurs chaînes. De loin ils nous bravent : de près ils rampent. Ainsi lorsque, semblables à des esclaves qui, brisant leurs fers, s'échappent de leurs cachots ou des mines qui les retiennent, ils s'élancent contre leurs maîtres avec d'autant plus de fureur qu'ils sentent l'inégalité de leurs forces, obligés alors de combattre ces vils ennemis, nous leur résistons avec une constance égale à leur acharnement, et nous n'en triomphons jamais plus glorieusement que lorsque nous mourons avec intrépidité pour la foi.

XXVIII. Mais puisque, forcer des hommes libres à sacrifier, est une injustice criante, une violence inouïe, attendu que la religion est un acte spontané (1), quoi de plus extravagant que de vouloir contraindre un autre homme de rendre à la divinité des hommages que de lui-même il est assez intéressé à lui rendre! N'a-t-il pas droit de vous répondre au nom de sa liberté : « Je ne veux pas, » moi, des bonnes grâces de Jupiter. De quoi vous mêlez-» vous? Que Janus s'irrite! qu'il me montre tel visage qu'il » voudra, que vous importe? » C'est pour cela que ces esprits pervers vous ont suggéré le conseil de nous imposer des sacrifices pour le salut des empereurs. Vous vous croyez obligés de nous y contraindre par la force; et nous, la foi nous ordonne de vous offrir nos têtes.

Nous voilà donc arrivés au crime de lèse-majesté humaine : mais cette majesté est pour vous plus auguste que la majesté divine. Dans vos craintes respectueuses ou vos rusés ménagements, vous vénérez plus César sur son trône que Jupiter dans l'Olympe. En vérité, vous avez

(1) Ce membre de phrase a un second sens également plausible. Le voici : « Quand d'ailleurs on les voit remplir avec zèle d'autres devoirs » religieux. »

raison, s'il y a là intelligence. Le dernier des vivants ne vaut-il pas mieux qu'un mort quel qu'il soit? Mais tel n'est pas le motif qui vous guide. Vous cédez à la terreur d'une majesté qui éblouit vos sens, coupables envers la divinité de lui préférer une puissance humaine. Aussi vous parjurerez-vous plutôt en jurant par tous vos dieux, que par le génie seul de César.

XXIX. Assurez-vous d'abord que ces dieux auxquels vous sacrifiez pour le salut des empereurs, ou de qui que ce soit, peuvent en effet les protéger ou les guérir. Si cela est, traitez-nous en criminels. Mais si ces esprits méchants, anges ou démons, sont capables d'opérer quelque bien, si, après s'être perdus eux-mêmes, ils ont la vertu de sauver, si des condamnés peuvent absoudre, si enfin des morts (vous savez ce qui en est) garantissent les vivants, qu'ils commencent donc par défendre leurs statues, leurs images, leurs temples qui ne sauraient se passer des gardes que leur donnent les Césars? Et ces statues, ces temples, la matière n'en est-elle pas tirée des mines et des carrières de l'empereur? Leurs édifices sont-ils debout autrement que par la volonté de l'empereur? Plusieurs dieux ont éprouvé sa colère, d'autres se sont ressentis de sa munificence et de ses libéralités. Je le demande, ceux qui sont au pouvoir de l'empereur, qui n'existent que par lui, comment seront-ils les arbitres de sa destinée? comment leur devra-t-il sa conservation, tandis qu'eux-mêmes ils lui sont redevables de la leur.

Voilà donc pourquoi nous sommes criminels de lèse-majesté, parce que nous n'abaissons pas les empereurs au-dessous de la pierre ou du métal qui leur appartient, parce que nous ne nous jouons pas du salut des empereurs en le plaçant dans des mains de plomb. Vous, au contraire, vous vous montrez religieux à leur égard en le cherchant où il n'est pas, en le demandant à des êtres impuissants à l'accorder, plutôt qu'au seul être qui le tient en sa puissance, en faisant une guerre barbare aux Chrétiens qui

seuls savent comment il faut le demander, qui seuls, par conséquent, peuvent l'obtenir.

XXX. Nous, Chrétiens, nous invoquons pour le salut des empereurs un Dieu éternel, un Dieu véritable, un Dieu vivant, un Dieu dont les empereurs eux-mêmes doivent redouter la colère plus que celle de tous les dieux réunis. Peuvent-ils ignorer de qui ils tiennent l'empire, comment ils sont entrés dans le monde, qui leur a donné la vie? Ils sentent bien qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui, qu'ils dépendent de lui seul, placés au second rang, les premiers après lui, avant et par-dessus tous les dieux. En effet, supérieurs à tous les hommes vivants, comment ne seraient-ils pas au-dessus de tous les morts? Ils connaissent les bornes de leur pouvoir; ils comprennent qu'ils ne peuvent rien contre celui par lequel ils peuvent tout. Qu'il déclare la guerre au ciel cet empereur en démence, qu'il le traîne captif à son char de triomphe, qu'il mette garnison dans le ciel, qu'il rende le ciel tributaire! Rêverie extravagante! Il n'est grand qu'autant qu'il reconnaît son maître dans le Dieu du ciel. Il appartient, lui aussi, au Dieu de qui relèvent le ciel et toutes les créatures. C'est par lui qu'il est empereur; par lui, qu'avant d'être empereur, il est homme. Il tient sa couronne du Dieu dont il tient la vie. Les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures, la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien, sans ministre qui nous enseigne des formules de prières, parce que chez nous c'est le cœur qui prie, nous demandons pour les empereurs, quels qu'ils soient, une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les armées, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde: enfin tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut ambitionner.

Vœux magnifiques!... Je ne puis les adresser qu'à celui qui a le pouvoir de m'exaucer, parce qu'il est l'unique dispensateur des grâces, parce que je suis le seul qui aie le

droit de les obtenir, comme son serviteur, comme son adorateur, prêt à être immolé pour sa loi. Je lui offre la plus précieuse victime qu'il m'a demandée lui-même, la prière partie d'une ame innocente, d'une chair pudique, inspirée par l'Esprit saint. Loin de ses autels quelques grains d'un vil encens, les parfums de l'Arabie, quelques gouttes de vin, le sang d'un bœuf languissant qui appelle la mort : mais, mille fois plus que toutes ces souillures, loin de ses autels une conscience infecte ! Une merveille qui m'étonne toujours, c'est que parmi vous les prêtres les plus corrompus choisissent les victimes les plus pures, et que l'on examine plutôt les entrailles des animaux que le cœur des sacrificateurs. Tandis que nous épanchons ainsi notre ame devant Dieu, déchirez-nous, si vous le trouvez bon, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, que vos flammes nous caressent de leurs langues dévorantes, que vos poignards se plongent dans notre gorge, que vos bêtes féroces bondissent sur nous, la seule attitude du Chrétien en prière vous témoigne qu'il est prêt à tout souffrir ! Courage donc, zélés magistrats ! arrachez à cet homme une ame qui invoque son Dieu pour le salut de l'empereur !... La vérité, le dévouement à Dieu, voilà donc nos crimes !

XXXI. — Mais peut-être qu'adroits flatteurs, nous nous retranchons derrière des vœux hypocrites, pour échapper au supplice par l'imposture. — En vérité, c'est là un artifice qui nous réussit à merveille. Sans doute, vous croyez et vous nous laissez prouver tout ce que nous voulons ! Si cependant vous vous persuadiez que peu nous importe la vie des empereurs, ouvrez nos livres ! ils sont la parole de Dieu ; nous ne les cachons à personne ; différentes circonstances les ont fait passer dans des mains étrangères. Vous y apprendrez qu'il nous est enjoint, par un excès de charité, de prier pour nos ennemis, de souhaiter du bien à nos persécuteurs. Or, quels sont les plus grands ennemis, les plus acharnés persécuteurs des Chrétiens, sinon ceux-

là mêmes dont on les accuse d'offenser la majesté ? Il y a plus, vous y trouverez cette loi formelle, explicite : « Priez » pour les rois, pour les princes, pour les puissances de la » terre, afin que vous jouissiez d'une paix parfaite (1). » En effet, que l'empire s'ébranle, tous ses membres s'ébranlent avec lui ; et nous-mêmes, bien que la multitude nous regarde comme des étrangers, nous nous trouvons nécessairement enveloppés dans ses désastres.

XXXII. D'ailleurs, une raison non moins décisive nous fait une loi de prier pour le salut des empereurs et pour les prospérités de Rome. Ignorons-nous que la dernière catastrophe qui menace l'univers, la clôture suprême du temps avec toutes les calamités qu'elle amènera, n'est suspendue que par le cours de l'empire romain ? Demander à Dieu d'ajourner ce lamentable événement, c'est lui demander la prolongation de l'empire. Si nous ne jurons point par le génie des Césars, nous jurons par leur vie, plus auguste que tous les génies qui ne sont que des démons. Nous respectons dans les empereurs les conseils de la Providence qui les a établis chefs des nations. Ils n'ont de pouvoir, nous le savons, que celui que Dieu leur a transmis. Nous lui demandons la conservation d'un être qu'il a lui-même voulu : et c'est là pour nous un grand serment. Quant aux génies, nous les conjurons pour les chasser des corps qu'ils obsèdent. Mais nous préserve le ciel de jurer par eux, et de leur déférer ainsi un honneur qui n'appartient qu'au Dieu véritable !

XXXIII. Mais pourquoi parler davantage du religieux sentiment et de la piété chrétienne qui nous lie à l'empereur ? Pourrions-nous y manquer envers l'élu de notre Dieu ? A ce titre, je le dirai hardiment : César est à nous plus qu'à personne, puisque c'est notre Dieu qui l'a établi ce qu'il est. Je suis donc à même plus qu'un autre de contribuer à sa conservation, non-seulement parce que je la

(1) Rom. XIII. — I Timoth. II.

demande à celui qui peut l'accorder, et que je suis dans les conditions nécessaires pour l'obtenir, mais encore parce qu'en abaissant la majesté impériale au-dessous de Dieu, mais de Dieu seul, j'intéresse bien plus sûrement en sa faveur le Dieu auquel je soumets César. Je le fais sujet de Dieu ; mais son égal, non. Je ne l'appellerai point Dieu, et parce que je ne sais pas mentir, et parce qu'il ne me vient point à l'esprit de l'insulter, et parce que lui-même ne voudrait pas s'entendre appeler dieu. Homme, il ne peut que gagner à s'abaisser devant Dieu. C'est bien assez pour lui de porter le titre d'empereur, titre auguste qui lui vient d'en haut. L'appeler dieu, c'est lui dénier sa qualité de César : il ne peut être empereur sans être un homme. Lors même qu'il s'avance environné de gloire sur le char triomphal, on a soin de l'avertir qu'il est mortel. Derrière lui est placé un héraut qui lui crie : Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme. Rien de si flatteur, de si propre à lui donner une haute idée de sa pompe éblouissante, que l'indispensable précaution de lui rappeler la fragilité de son être. Appelez-le dieu, il descend, parce qu'il a la conscience du mensonge : mais qu'il est mille fois plus grand quand on l'avertit de ne pas se croire un dieu !

XXXIV. Auguste, le fondateur de votre empire, ne permettait pas même qu'on le nommât seigneur : c'est le privilége de la divinité. Je consentirais cependant à lui déférer ce titre, pourvu que ce ne soit pas dans le même sens que je le donne à Dieu. Je ne suis point l'esclave de César. Mon unique seigneur, c'est le Dieu tout-puissant, le Dieu éternel, le maître de César, comme le mien. D'ailleurs, il est le père de la patrie; comment en serait-il le seigneur? Un nom qui respire la bonté et l'amour n'est-il pas préférable à un nom qui ne rappelle que des idées de puissance? Voyez les chefs de famille! ils en sont appelés les pères plutôt que les seigneurs. Le nom de dieu convient bien moins encore à l'empereur. Ce n'est qu'à la plus hon-

teuse comme à la plus funeste flatterie qu'il appartient de le lui décerner. Tandis que vous avez un empereur, irez-vous saluer de ce titre quelqu'un de ses sujets? Par ce sanglant et impardonnable outrage, n'attireriez-vous pas la vengeance de l'empereur sur votre tête, peut-être même sur la tête de celui que vous auriez honoré de ce nom? Commencez par respecter la divinité, si vous voulez ménager à l'empereur sa protection! Cessez d'appeler dieu celui qui ne peut se passer de Dieu! Si cette basse et sacrilége adulation ne rougit pas de son imposture, qu'elle redoute les sinistres présages : c'est conspirer contre la vie de César que de le consacrer dieu avant son apothéose.

XXXV. Les Chrétiens sont donc les ennemis de l'Etat, parce qu'ils ne rendent point à l'empereur des honneurs illusoires, mensongers, sacriléges; parce que, disciples de la religion véritable, ils célèbrent les jours de fêtes de l'empereur par une joie tout intérieure, et non par la débauche. Grande preuve de zèle, en effet, que d'allumer des feux et de dresser des tables dans les rues, d'étaler des festins par les places publiques, de transformer Rome en vaste taverne, de faire couler des ruisseaux de vin, de courir çà et là en bandes tumultueuses, l'insulte à la bouche, l'impudence sur le front, la luxure dans le regard! La joie publique ne se manifeste-t-elle que par la honte publique? Ce qui viole les bienséances tout autre jour, deviendra-t-il légitime aux fêtes de l'empereur? Ces mêmes lois, qu'en d'autres temps on observe par respect pour César, faudra-t-il les fouler aux pieds pour l'honorer aujourd'hui! La licence et le déréglement s'appelleront-ils piété? De scandaleuses orgies passeront-elles pour une fête religieuse? Oh! que nous méritons bien la mort, d'acquitter les vœux pour les empereurs, et de participer à l'allégresse générale sans nous départir de la sobriété, de la chasteté, de la modestie! Quel crime, dans un jour consacré au plaisir, de ne pas ombrager nos portes de lauriers, de ne pas allumer des flambeaux en plein midi! La joie

populaire a sanctifié le désordre : rien de plus honnête alors que de décorer sa maison de toutes les apparences d'un lieu de prostitution nouvellement ouvert.

Il est à propos maintenant de mettre à nu la sincérité de vos démonstrations pour la seconde majesté, qui fournissent prétexte contre nous à une seconde calomnie. Vous accusez les chrétiens de sacrilége lorsqu'ils refusent, par respect pour la bienséance, pour la modestie et la pudeur, de célébrer avec vous les fêtes des Césars? Examinons de quel côté se trouvent la franchise et la vérité. Il se pourrait que ceux qui nous refusent le nom de Romains et nous déclarent ennemis des empereurs, fussent plus criminels que nous. J'interroge donc les Romains eux-mêmes; je demande à cette immense multitude qui s'agite sur les sept collines, si jamais sa langue, toute romaine qu'elle est, épargna aucun de ses empereurs. Tibre, réponds-moi! parlez, écoles de gladiateurs! Si la nature n'avait recouvert les cœurs que d'une matière transparente, pas un seul dans lequel on ne surprît, comme dans un miroir, à côté des vœux secrets qu'ils nourrissent, les images toujours nouvelles de nouveaux Césars, pour en obtenir les largesses et les distributions accoutumées. Oui, voilà ce qui occupe les Romains, à l'heure même où ils crient :

O ciel! prends sur nos jours pour ajouter aux siens!

Un Chrétien ne connaît pas plus ce langage qu'il ne sait souhaiter un nouvel empereur.

Le peuple, dites-vous, est toujours peuple. — Soit. Mais cependant ce sont là des Romains : nous n'avons pas d'ennemis plus acharnés. Mais peut-être que les autres ordres de l'Etat, selon le rang qu'ils y occupent, ont montré une plus religieuse fidélité. Rien d'hostile dans le sénat, ni parmi les chevaliers : dans les camps, à la cour, pas l'ombre d'une conspiration. D'où venaient donc un Cassius, un Niger, un Albinus? d'où venaient ceux qui assassinent

César, cachés entre deux bosquets de laurier? ceux qui s'exercent dans les gymnases pour étrangler habilement leurs maîtres; ceux qui forcent le palais à main armée, plus audacieux que les Sigerius et les Parthenius? D'où ils venaient! Ils étaient Romains, si je ne me trompe; c'est-à-dire que ce n'étaient pas des Chrétiens. Tous, lorsque déjà couvait leur rébellion prête à éclater, sacrifiaient pour le salut de l'empereur, juraient par son génie, simulaient plus ou moins la fidélité, et surtout ne manquaient pas d'appeler les Chrétiens des ennemis publics. Les complices ou les partisans des dernières factions qu'on découvre tous les jours, misérables restes échappés après la moisson de leurs parricides chefs, n'ornaient-ils pas leurs portes de guirlandes? Y en avait-il d'assez fraîches, d'assez touffues pour eux? Quels vestibules brillaient avec plus de pompe sous le feu des illuminations? Ne couvraient-ils pas la place publique de la magnificence de leurs tables? Etait-ce pour prendre leur part de la joie générale? Loin d'eux ce projet! Ils murmuraient des vœux coupables à l'ombre d'une solennité étrangère; et, substituant un nouveau prince à un prince dont ils tramaient la chute, ils consacraient au fond de leur cœur l'image de leur espérance.

Ils ne sont pas moins prodigues de démonstrations ceux qui consultent les astrologues, les aruspices, les augures, les magiciens, sur le salut des empereurs. Quant aux Chrétiens, jamais ils n'ont recours, pas même pour leur propre compte, à des sciences inventées par les anges rebelles et maudits de Dieu. Et d'où peut venir cette curiosité qui interroge et suppute la vie de César, si on ne machine rien contre elle, si on ne souhaite pas qu'elle ait un terme, si du moins on n'attend rien de sa mort? Au fond de l'horoscope du maître et de la personne que l'on aime, il y a une pensée différente : autre est la curiosité du sang, autre la curiosité de l'esclavage.

XXXVI. S'il est donc avéré que ces conspirateurs, qui

gardaient le nom de Romains, sont des ennemis publics, ne pourrait-il pas se faire aussi que nous qui passons pour ennemis, et auxquels on refuse le nom de Romains, soyons aussi Romains et rien moins qu'ennemis? Non! la fidélité et le dévouement dus aux empereurs ne consistent pas en témoignages extérieurs, sous le masque desquels la trahison est si habile à se cacher; ils consistent dans les sentiments pacifiques que nous sommes obligés d'entretenir pour tous les hommes comme pour les empereurs. Car ce n'est pas aux empereurs seuls que nous devons vouloir du bien : nous faisons le bien sans acception de personnes, parce que c'est pour nous-mêmes que nous le faisons, sans attendre ni louange, ni récompense d'aucun homme. Notre rémunérateur est Dieu, qui nous a prescrit cette charité universelle qui s'étend à tous indistinctement. Nous sommes pour les empereurs les mêmes que pour nos proches et nos voisins. Vouloir du mal à qui que ce soit, en faire, en dire, en penser même, nous est également interdit. Ce qui n'est point licite contre l'empereur, ne l'est contre personne : ce qui ne l'est contre personne, l'est peut-être encore moins contre celui que Dieu a élevé si haut.

XXXVII. Si, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr? S'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent, pour ne pas leur ressembler, qui nous sera-t-il permis d'offenser? Vous-mêmes, je vous établis juges : combien de fois vous êtes-vous déchaînés contre les Chrétiens, autant pour assouvir vos haines personnelles que pour obéir à vos lois? Combien de fois n'a-t-on pas vu le peuple, sans attendre vos ordres, de son propre mouvement, se ruer précipitamment sur nous, des torches dans les mains, ou armé d'une grêle de pierres? Dans la fureur des bacchanales, on n'épargne pas même les Chrétiens qui ne sont plus. Oui, l'asile de la mort est violé! Du fond des sépulcres où ils dorment, on arrache nos cadavres, quoique déjà méconnaissables, quoique déjà en pourriture, pour mutiler

encore et disperser ces lambeaux. Etrange acharnement qui nous poursuit jusque dans le sommeil de la mort! Avez-vous remarqué cependant que nous ayons jamais cherché les représailles? Une seule nuit, et quelques flambeaux, en faudrait-il davantage pour nous assurer une large satisfaction, s'il nous était permis de repousser le mal par le mal? Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine recoure, pour se venger, à des feux allumés par la main des hommes, ni qu'elle s'afflige des épreuves qui la mettent en lumière! Que si, au lieu de conspirer dans l'ombre, nous levions publiquement l'étendard, nous ne manquerions ni de forces, ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes mêmes, quelque nation que ce soit, renfermée, après tout, dans ses limites, est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'a d'autres limites que l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons l'empire, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos bourgades, vos conseils, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, la place publique; nous ne vous laissons que vos temples. Quelle guerre ne serions-nous pas capables d'entreprendre, même à forces inégales, nous qui nous laissons égorger si volontiers, si, dans notre doctrine, il ne valait pas mieux souffrir la mort que la donner? Sans même prendre les armes, sans nous révolter ouvertement, nous pourrions vous combattre simplement en nous séparant de vous. Que cette immense multitude vînt à vous quitter brusquement pour se retirer dans quelque contrée lointaine, la perte de si nombreux citoyens de toute condition eût décrié votre gouvernement, et vous eût assez punis. Nul doute qu'épouvantés de votre solitude, à l'aspect de ce silence universel, devant cette immobilité d'un monde frappé de mort, vous auriez cherché à qui commander : il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. Maintenant, la multitude des Chrétiens fait que vos ennemis paraissent en petit nombre.

Mais, sans nous, qui vous délivrerait de ces adversaires

cachés qui portent le trouble dans vos ames aussi bien que dans vos santés, je parle de ces démons que nous chassons sans intérêt, sans récompense? Il suffirait, pour notre vengeance, de vous laisser librement à la merci de ces esprits immondes. Et vous, sans nous tenir compte de cet important service, sans réfléchir que, loin de vous être nuisibles, nous vous sommes nécessaires, vous nous traitez en ennemis! Nous, les ennemis du genre humain! Si nous sommes ennemis, nous ne le sommes que de l'erreur.

XXXVIII. Il fallait donc inscrire du moins parmi les factions innocentes et permises une religion à laquelle on ne peut rien reprocher de ce qui rend les autres factions si redoutables. Qu'on les proscrive celles-là, dans l'intérêt des mœurs publiques, pour prévenir les déchirements des partis, pour empêcher que les comices, que le sénat, que vos spectacles ne soient troublés par le choc des rivalités et des cabales, surtout à une époque où l'on vend jusqu'à ses violences, à la bonne heure! Mais nous, si indifférents pour la gloire du monde, si désintéressés dans ses grandeurs, nous ne savons ce que c'est que former des ligues : nous demeurons toujours étrangers aux affaires publiques. Le monde, voilà notre république à nous. Nous renonçons sans peine à vos spectacles, aussi bien qu'au principe qui les a produits : nous avons en horreur la superstition, qui en est la mère : bien plus, nous nous éloignons avec mépris de tout ce qui s'y passe. Nous n'avons rien de commun avec les extravagances du cirque, avec les obscénités du théâtre, avec les jeux barbares de l'arène, avec la frivolité des gymnases. N'a-t-il pas été permis aux disciples d'Epicure d'imaginer ce qu'il leur a plu? En quoi vous offensons-nous quand nous adoptons d'autres joies que les vôtres? Et si nous voulions vous sevrer de tout divertissement, à nous le dommage, il me semble; vous n'y entrez pour rien. Nous condamnons vos plaisirs, soit; mais vous goûtez aussi peu les nôtres.

XXXIX. A quoi donc s'occupe la faction chrétienne?

Je vais l'exposer. Après l'avoir défendue contre la calomnie, au mal qu'on lui impute opposons le bien qui s'y trouve. Unis ensemble par le nœud d'une même foi, d'une même espérance, d'une même morale, nous ne faisons qu'un corps. Saintement ligués contre Dieu, nous l'assiégeons de nos prières, afin de lui arracher par une violence toujours agréable ce que nous lui demandons. Nous l'invoquons pour les empereurs, pour leurs ministres, pour toutes les puissances, pour l'état présent du siècle, pour la paix, pour l'ajournement de la catastrophe dernière. Nous nous assemblons pour lire les Ecritures, où nous puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissements dont nous avons besoin. Cette sainte parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre confiance, resserre de plus en plus la discipline en inculquant le précepte. C'est là que se font les exhortations et les corrections, là que se prononcent les censures au nom de Dieu. Assurés que nous sommes toujours en sa présence, nous jugeons avec maturité, et c'est un terrible préjugé pour le jugement futur, que d'avoir mérité d'être banni de la communion des prières, de nos assemblées et de tout ce saint commerce. Des vieillards recommandables président; ils parviennent à cette distinction, non par argent, mais par le témoignage d'un mérite éprouvé. Rien de ce qui concerne les choses de Dieu ne s'achète; si l'on trouve chez nous une sorte de trésor, nous n'avons pas à rougir d'avoir vendu la religion pour l'amasser. Chacun apporte tous les mois son modique tribut, lorsqu'il le veut, s'il le peut, et dans la mesure de ses moyens; personne n'y est obligé : rien de plus libre, de plus volontaire que cette contribution. C'est là comme un dépôt de piété qui ne se consume point en débauches, en festins, ni en stériles prodigalités; il n'est employé qu'à la nourriture des indigents, aux frais de leur sépulture, à l'entretien des orphelins délaissés, des domestiques cassés de vieillesse, des malheureux naufragés. S'il y a des Chrétiens condam-

nés aux mines, relégués dans les îles ou détenus dans les prisons, uniquement pour la cause de Dieu, la religion qu'ils ont confessée les nourrit de ses aumônes.

Il est vrai que l'exercice de cette charité a fourni contre nous de nouvelles armes à la calomnie. « Voyez, s'écrie-» t-on, comme ils s'aiment ! » car, pour nos censeurs, ils se haïssent mutuellement. « Voyez comme ils sont prêts à » mourir les uns pour les autres ! » Pour eux, s'ils sont disposés à quelque chose, c'est plutôt à s'entre-égorger. Quant au nom de frère que nous nous donnons, ils le décrient, parce que chez eux les noms de parenté ne sont que des expressions trompeuses d'attachement. Cependant nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, la mère commune du genre humain. Il est vrai que vous êtes de mauvais frères; à peine êtes-vous des hommes. De véritables frères, ceux qui méritent ce titre, sont ceux qui reconnaissent pour père le même Dieu, qui ont reçu les effusions du même esprit de sainteté, qui, sortis du même sein de l'ignorance, se sont inclinés avec transport devant le soleil de la vérité.

Mais peut-être que l'on nous conteste notre légitimité, ou parce que notre union fraternelle ne retentit jamais sur vos théâtres, ou parce que nous vivons en commun et en frères des mêmes biens qui chez vous arment le frère contre le frère. Fondus les uns dans les autres par un saint mélange, nous ne faisons aucune difficulté de partager nos biens; tout est commun dans notre société, hormis les femmes. Nous sommes divisés d'avec les autres hommes par le seul point qui les unit; non-seulement ils usurpent la couche conjugale de leurs amis, ils leur ouvrent complaisamment la leur, à l'imitation sans doute de leurs sages les plus vantés, d'un Socrate chez les Grecs, d'un Caton chez les Romains, qui abandonnèrent à leurs amis des femmes qu'ils avaient épousées, afin qu'elles leur donnassent des enfants dont ils ne seraient pas les pères. Etait-ce malgré elles ? j'en doute fort. Indignement prostituées par leurs

propres maris, pouvaient-elles se montrer bien jalouses de la chasteté conjugale? O sagesse attique! ô gravité romaine! un philosophe, un censeur donner leçon d'impudicité!

Quelle merveille que les Chrétiens, avec la tendre charité qui les anime, aient des banquets communs? Car vous accusez aussi nos modestes repas non-seulement d'infamie, mais encore de luxe. C'est apparemment pour nous que Diogène disait : « Les Mégariens mangent comme s'ils » devaient mourir le lendemain; ils bâtissent comme s'ils » ne devaient jamais mourir. » Mais on voit bien mieux une paille dans l'œil d'autrui qu'une poutre dans le sien. Quoi! l'air est infecté des repas de tant de tribus, de curies, de décuries! A chaque festin des Saliens, nouvel emprunt! Il faut de longs et pénibles calculs pour supputer les frais des festins en l'honneur d'Hercule. On choisit les plus habiles cuisiniers pour les Apaturies, les Dionysies et les mystères de l'Attique. La fumée des soupers de Sérapis éveille les gardes préposés à l'incendie, et l'on ne parle que de la magnificence de nos banquets!

Le nom qu'ils portent en indique le caractère : on les appelle *agapes*, d'un mot grec qui signifie *charité*. Si coûteux qu'on les suppose, une dépense faite au nom de la piété se convertit en gain; par là, en effet, nous soulageons les pauvres. Nous ne rassemblons point comme vous une tourbe de parasites qui trouvent glorieux de vendre leur liberté, et viennent s'engraisser à vos tables au prix de mille avanies. Nous traitons les indigents comme des hommes sur qui la divinité attache ses regards avec plus de complaisance.

Si le motif de nos repas n'a rien que d'honnête, jugez de tout ce qu'on y fait par l'esprit de religion qui y préside. On n'y souffre rien de bas, rien d'immodeste; on ne touche aux aliments qu'après avoir nourri son ame par la prière. On mange autant que la faim l'exige; on boit comme il convient à des hommes sobres et chastes; on se rassasie

comme devant se relever pour prier Dieu pendant la nuit; on converse comme sachant que Dieu écoute. Après qu'on s'est lavé les mains et que les flambeaux sont allumés, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu, qu'il tire des saintes Ecritures, ou qu'il compose lui-même : c'est l'épreuve de sa tempérance. Le repas se termine comme il a commencé, par la prière. On sort de là, non pour courir les rues en bandes tumultueuses, non pour se provoquer au désordre, à l'insolence, au meurtre, mais avec modestie, avec pudeur; on sort d'une école de vertu plutôt que d'un souper.

Condamnez, proscrivez nos assemblées si elles ont quelque ressemblance avec les assemblées dangereuses et criminelles, si on peut leur adresser les mêmes reproches qu'aux factions ordinaires. Mais quand y avons-nous concerté quelque perfide complot? Réunis ou séparés, dans le secret de nos maisons ou bien tous ensemble, nous sommes toujours les mêmes, n'offensant personne, ne contristant personne.

XL. Une assemblée d'hommes de bien, d'hommes chastes, probes et vertueux, n'est point une faction, c'est un sénat. Le nom de faction convient à ceux qui soufflent la haine contre ces hommes religieux, qui demandent à grands cris le sang de l'innocence, qui couvrent leur animosité du misérable prétexte que les Chrétiens sont la cause de toutes les calamités publiques. Que le Tibre monte sur les remparts, que le Nil oublie de monter sur les campagnes, qu'un ciel d'airain se ferme, que la terre tremble, qu'il survienne une famine, une mortalité, aussitôt : *Les Chrétiens au lion!* Quoi! pour un seul lion un peuple de Chrétiens!

Mais répondez-moi, je vous prie. Avant Tibère, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ, les villes et le monde entier n'avaient-ils pas essuyé les plus grands désastres? Ouvrez l'histoire : les îles d'Hiérannape, de Délos, de Rhodes et de Cos, englouties avec des milliers d'habi-

tants; la plus grande partie de l'Asie ou de l'Afrique envahie, au rapport de Platon, par les irruptions de la mer Atlantique; la mer de Corinthe mise à sec par un tremblement de terre; la Lucanie détachée de l'Italie par la violence des flots, et formant l'île de Sicile : de tels changements dans la face du globe ont-ils pu survenir sans entraîner une foule de victimes? Où étaient alors, je ne dirai pas les Chrétiens, ces contempteurs de vos dieux, où étaient vos dieux eux-mêmes lorsque le déluge a submergé toute la terre, ou du moins les plaines, comme l'a prétendu Platon? Les villes où ils sont nés, où ils sont morts, celles même qu'ils ont bâties, prouvent assez qu'ils sont postérieurs au déluge : autrement elles ne subsisteraient point aujourd'hui.

L'essaim des Juifs, d'où les Chrétiens tirent leur origine, n'était pas encore sorti de l'Egypte pour aller s'abattre et se fixer dans la Palestine, lorsqu'une pluie de feu consuma, sur les frontières de cette contrée, Sodome et Gomorrhe. Cette terre ravagée exhale encore l'odeur de l'incendie. Si quelques fruits croissent péniblement sur ses arbres, végétation trompeuse à l'œil, ils tombent en cendres sous la main qui les touche.

La Tuscie et la Campanie ne se plaignaient pas des Chrétiens lorsque Vulsinie disparut sous les flammes du ciel, et Pompéia sous la lave de sa montagne. Personne n'adorait à Rome le vrai Dieu lorsqu'Annibal, après la sanglante journée de Cannes, mesurait par boisseaux les anneaux romains. Tous vos dieux sans exception étaient adorés de vous tous, lorsque les Gaulois campèrent sur le Capitole. Pour abréger, les villes n'ont jamais essuyé de désastres que les temples ne les aient partagés : d'où je conclus que vos dieux n'ont pas déchaîné des tempêtes qui les ont emportés eux-mêmes.

De tout temps la race humaine n'a cessé de provoquer la vengeance du Très-Haut, soit en négligeant son culte, soit en fermant les yeux au soleil de justice qui avait laissé

échapper quelques-uns de ses rayons, soit en se forgeant des dieux pour les adorer; et faute de chercher l'auteur de l'innocence, le juge et le vengeur du crime, elle s'est roulée dans la fange du vice et du désordre. En le cherchant, elle l'eût connu; en le connaissant, elle l'eût adoré; en l'adorant, elle eût éprouvé sa clémence au lieu d'irriter sa colère. Le même Dieu dont les hommes ont ressenti la vengeance avant qu'il y eût des Chrétiens, les châtie encore aujourd'hui. C'était lui qui leur prodiguait ses dons avant qu'ils se créassent des dieux chimériques. Pourquoi les calamités présentes ne partiraient-elles pas de la main bienfaitrice dont ils ont méconnu les bienfaits? Ingratitude justiciable de Dieu, puisqu'elle s'attaque à Dieu.

Si cependant nous comparons les catastrophes antiques avec celles de nos jours, nous reconnaîtrons que les hommes sont traités avec moins de rigueur depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde. A dater de cette époque, l'innocence a balancé le crime, la terre a eu des intercesseurs auprès de Dieu. Que les pluies d'hiver et d'été, taries dans les cieux, amènent la sécheresse, que l'année s'offre menaçante et pleine de terreurs, vous remplissez les bains et les cabarets, les mauvais lieux regorgent, vous sacrifiez à Jupiter, vous ordonnez au peuple de demander de l'eau, pieds nus; vous cherchez le ciel au Capitole, vous attendez que la pluie s'épanche des voûtes du temple. Mais la demander à Dieu, mais tourner vos regards vers le ciel, vous n'y songez pas! Pour nous, exténués par le jeûne et les austérités, purifiés par la continence, sevrés de tous les plaisirs, prosternés sous le sac et la cendre, nous désarmons la colère du ciel; et lorsqu'enfin nous avons arraché la miséricorde, à Jupiter les actions de graces!

XLI. C'est donc vous qui êtes à charge au monde; c'est vous qui, méprisant le vrai Dieu pour adorer de vains simulacres, attirez sur l'empire les malheurs qui l'accablent. Là où il y a vengeance, l'attribuerai-je à celui

qu'offense le mépris, ou bien à ceux qui reçoivent les hommages? En vérité, il y aurait de leur part comble d'injustice, si, pour se venger des Chrétiens qui les outragent, ils enveloppaient dans les mêmes désastres leurs propres adorateurs, confondant ainsi des hommes qui se ressemblent si peu.

« — Eh bien! vous écriez-vous, nous rétorquons la difficulté contre vous-mêmes : votre Dieu souffre que ses fidèles serviteurs soient punis de nos sacriléges! »

Entrez mieux dans la sagesse et l'économie de la divine Providence, et alors vos objections finiront. Dieu, qui a renvoyé après la fin du monde le jugement éternel de tous les hommes, ne précipite point avant ce terme la séparation qui sera la suite du jugement. Jusqu'à cette époque décisive, indulgence paternelle, ou sévère censure, il paraît traiter les hommes de la même façon. Il permet que les infidèles partagent les biens de ses serviteurs, que ses serviteurs soient associés aux maux des infidèles, vaste communauté où rien de ce qui arrive n'est étranger à ses membres. Instruits par lui-même de ses décrets, nous aimons sa bonté, nous redoutons sa rigueur. Pour vous, vous méprisez l'une et l'autre; d'où il suit que tous les maux, qui sont pour vous de véritables punitions, ne sont pour nous que des avertissements. Nous ne nous plaignons point, parce que notre intérêt unique dans ce monde, c'est d'en sortir au plus tôt. D'ailleurs, l'ignorons-nous? ce sont vos crimes qui attirent sur la terre les fléaux du ciel, et quoiqu'ils nous atteignent en partie, membres que nous sommes de la société commune, nous voyons avec joie l'accomplissement des oracles divins qui affermissent notre foi et notre espérance. Si, au contraire, il était vrai que ces dieux, objets de votre culte, vous envoyassent à cause de nous ce déluge de calamités, comment pourriez-vous adorer encore des dieux si ingrats, si injustes, qui devraient vous garantir de tout mal, et vous combler de faveurs, en haine des Chrétiens?

XLII. On nous fait encore un autre reproche. On prétend que nous sommes des membres inutiles à l'Etat. — Comment cela, de grace? Nous vivons au milieu de vous, nous avons la même nourriture, les mêmes vêtements, les mêmes meubles, les mêmes besoins. Nous ne sommes point des brachmanes, des gymnosophistes de l'Inde qui nous enfoncions dans les forêts et nous bannissions de la vie. Nous ne manquons jamais de payer à Dieu le tribut de reconnaissance qui lui est dû comme au maître et au Créateur de l'univers. Pas une œuvre de ses mains que nous rejetions. Seulement, nous sommes en garde contre l'excès et contre l'abus. Jetés avec vous dans toutes les nécessités de la vie, comme vous, nous fréquentons le Forum, les marchés, les bains, les foires, les boutiques, les hôtelleries. Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons, nous exerçons par conséquent les mêmes arts, nous louons nos bras pour votre usage. Que l'on m'explique donc à quel titre nous sommes inutiles à l'Etat, quand nous ne vivons qu'avec vous et pour vous?

Si je n'assiste point à vos cérémonies, en suis-je moins homme ces jours-là? Je ne me baigne point durant les nuits des Saturnales, pour ne pas perdre et le jour et la nuit; mais je ne m'en baigne pas moins à une heure convenable, qui ne puisse me glacer le sang, et sans risque pour ma santé. Il sera bien assez temps après ma mort d'être pâle et raide au sortir de l'eau. Je ne mange point en public aux fêtes de Bacchus, pareil à ces gladiateurs condamnés aux bêtes, qui font leur dernier repas: mais, quelque part que je mange, on me sert les mêmes aliments qu'à vous. Je n'achète point de couronnes de fleurs, mais j'achète des fleurs. Que vous importe pour quel usage? Je les aime mieux libres et flottantes, que captives dans un bouquet, ou courbées en couronnes. Les couronnes même, je les approche du nez. J'en demande pardon à ceux qui ont leur odorat dans les cheveux. Nous n'allons point à

vos spectacles; mais quand j'ai envie de ce qui s'y vend, je l'achète plus volontiers sur la place publique. Nous n'achetons pas d'encens, il est vrai : si les Arabes s'en plaignent, les Sabéens répondent, en revanche, qu'ils nous vendent leurs aromates à un plus haut prix et en plus grande quantité pour ensevelir nos morts, que vous n'en perdez à enfumer vos dieux.

— Du moins, ajoutez-vous, on ne saurait nier que les revenus de nos temples ne baissent tous les jours. Qui est-ce qui met encore dans les troncs ?

C'est que nous ne pouvons suffire à l'entretien de tant d'hommes et de dieux à la mendicité, et que nous ne croyons devoir donner qu'à ceux qui demandent. Que Jupiter tende la main, nous lui donnerons. On sait que notre charité fait plus d'aumônes dans les rues, que votre religion d'offrandes dans ses temples. Quant aux contributions publiques, elles rendent graces de ce qu'il y a des Chrétiens au monde, parce que les Chrétiens les acquittent sans fraude, avec cette probité consciencieuse, qui s'abstient du bien d'autrui; tandis que vous, si l'on examinait tout ce que vous dérobez au fisc par l'infidélité et la supercherie de vos déclarations, on reconnaîtrait que le seul article sur lequel vos accusations aient quelque fondement, est plus que compensé par tous les autres.

XLIII. Avouons-le cependant ! Quelques hommes ne sont que trop fondés à se plaindre qu'il n'y ait rien à gagner avec les Chrétiens. Et qui sont-ils ? A leur tête, les fauteurs de la débauche publique, les complices de cette infâme profession, les ravisseurs, les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les astrologues. Gain immense que de refuser toute occasion de gain à ces gens-là ! Mais s'il était vrai que notre secte vous causât quelque préjudice, convenez que par ses secours, elle vous en dédommage amplement. Comptez-vous pour rien d'avoir parmi vous des hommes, je ne dis plus qui chassent les démons, qui, le front dans la poussière, invoquent

pour vous le vrai Dieu, mais du moins de qui vous n'avez rien à redouter?

XLIV. Une perte immense, une perte irréparable pour l'Etat, à laquelle cependant pas un regard ne s'arrête, c'est la disparition de tant d'hommes vertueux et irréprochables, qu'on persécute, qu'on immole tous les jours. Nous prenons à témoin vos registres, vous qui jugez tous les jours les prisonniers, et imprimez la flétrissure par vos sentences. Parmi cette foule d'assassins, de voleurs, de sacriléges, de suborneurs traînés devant vos tribunaux, se trouve-t-il un seul Chrétien? Ou, parmi ceux qui vous sont déférés comme Chrétiens, s'en rencontre-t-il un seul coupable d'aucun de ces crimes? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons; des vôtres que s'engraissent les bêtes féroces, des vôtres que retentissent les mines; des vôtres que sortent ces troupeaux de criminels destinés à repaître la curiosité publique. Là, pas un Chrétien, ou bien il n'est que Chrétien : est-il autre chose, il a cessé d'être Chrétien.

XLV. A nous seuls donc, oui, à nous seuls l'innocence! Qu'y a-t-il là qui doive vous surprendre? L'innocence est pour nous une nécessité, une impérieuse nécessité. Nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même qui en est un maître parfait : nous la gardons fidèlement, ordonnée qu'elle est par un juge qu'on ne saurait mépriser. Vous, ce sont des hommes qui vous l'ont enseignée; ce sont des hommes qui vous l'ont ordonnée. De là vient que vous ne pouvez ni la connaître comme nous, ni appréhender comme nous de la perdre. Eh! peut-on compter sur les lumières de l'homme pour connaître la vertu véritable, sur son autorité pour la faire pratiquer? Lumières qui égarent! autorité que l'on méprise!

D'ailleurs quel est le code le plus sage, de celui qui dit : Vous ne tuerez point; ou de celui qui étouffe la colère? Lequel est le plus parfait, ou de condamner l'adultère, ou de ne pas permettre la simple concupiscence des

yeux ? Lequel creuse avec plus de sagacité et plus profondément dans le cœur humain, de celui qui interdit l'action mauvaise, ou de celui qui interdit la parole malveillante ; de celui qui défend le mal, ou de celui qui défend les représailles ? Et remarquez-le bien, ce que vos lois renferment de bon, elles l'ont emprunté à une loi plus ancienne, à la loi divine ! Je vous ai parlé plus haut de l'antiquité de Moïse.

Mais, encore une fois, ô impuissance des lois humaines ! presque toujours le coupable leur échappe, soit que le crime s'enveloppe d'impénétrables ténèbres, soit que la passion ou la nécessité les brave. Si elles atteignent, comment punissent-elles ? par un supplice nécessairement court, puisqu'il meurt avec la vie. Telle est la raison par laquelle Epicure se riait de la torture et de la douleur. Légères, disait-il, elles sont aisées à supporter ; violentes, elles ne durent pas. Il n'en va pas ainsi des Chrétiens. Vivant sous l'œil scrutateur auquel rien n'échappe, ayant toujours à la pensée les flammes éternelles qu'il faut éviter, nous avons raison de dire que nous seuls allons au-devant de la vertu ; et parce que nous la connaissons parfaitement, et parce qu'il n'y a ni ombre, ni ténèbres pour notre juge, et parce qu'un avenir, non pas limité à quelques années, mais un avenir éternel, nous environne de ses terreurs. Nous craignons l'Etre souverain que doit craindre celui qui juge des hommes tremblant devant lui ; nous craignons Dieu, et non le proconsul.

XLVI. — Je crois avoir justifié les Chrétiens de tous les crimes que leur imputent des accusateurs altérés de leur sang. J'ai tracé sans le moindre déguisement, le tableau de notre religion. L'autorité et l'ancienneté de nos Ecritures, la confession des puissances invisibles elles-mêmes, voilà mes preuves. Si quelqu'un entreprend de me réfuter, qu'il laisse là les artifices du langage : qu'il réponde avec la franchise et la simplicité dont je lui ai donné l'exemple.

Mais l'incrédulité, convaincue par ses rapports journaliers avec nous, de l'excellence du Christianisme, se retranche à dire qu'il n'a rien de divin, que c'est là une secte de philosophie comme les autres. Les philosophes, nous dit-on, enseignent comme vous, professent comme vous l'innocence, la justice, la patience, la sobriété et la chasteté.

Pourquoi donc, si notre doctrine est semblable à la leur, ne nous est-il pas permis de la professer impunément comme eux? S'ils appartiennent à une secte semblable à la nôtre, pourquoi ne les condamnez-vous pas aux mêmes choses qui, repoussées par nous, nous envoient à l'échafaud? Montrez-moi le philosophe que l'on ait jamais contraint de sacrifier aux idoles, de jurer par les dieux, ou d'allumer follement des flambeaux en plein midi? Tout est permis aux philosophes. Ils détruisent ouvertement le culte public; ils déclament contre vos superstitions, et vous le souffrez! Vous leur décernez des récompenses, vous leur élevez des statues avec la même facilité qui nous condamne aux bêtes. Sagesse que j'approuve! Ils prennent le nom de philosophes, et non pas de Chrétiens! Or, le nom de philosophe ne met pas en fuite les démons. Que dis-je? Les philosophes placent les démons au second rang après les dieux. On connaît le mot favori de Socrate: « Si mon génie le permet. » Ce même sage, qui du moins entrevoyait la vérité, puisqu'il niait tous ces dieux chimériques, ordonna bien cependant, à la veille de mourir, qu'on sacrifiât un coq à Esculape, sans doute par reconnaissance pour son père Apollon, dont l'oracle l'avait déclaré le plus sage de tous les hommes. Quelle étourderie dans Apollon! Il proclamait la sagesse d'un homme qui ne reconnaissait pas les dieux!

Plus la vérité soulève de haines, plus celui qui la professe sans déguisement révolte les esprits. Mais un secret infaillible pour plaire à ceux qui la persécutent, c'est de l'altérer et de l'affaiblir. Ainsi font les philosophes, qui

affectent d'aimer la vérité, et qui la corrompent, parce qu'ils ne poursuivent qu'un fantôme de gloire. Les Chrétiens, au contraire, uniquement occupés de leur salut, recherchent nécessairement la vérité, et la professent franchement : tant il est vrai qu'il ne faut pas songer à comparer les philosophes aux Chrétiens, soit pour la doctrine, soit pour les mœurs.

Lorsque Crésus interrogea Thalès, ce prince des physiciens, que put-il lui répondre de positif sur la divinité, après avoir frustré son espérance par de longs délais ? Chez les Chrétiens, l'artisan le plus obscur connaît Dieu, le fait connaître aux autres, satisfait à toutes les questions sur l'auteur de l'univers : tandis que Platon nous affirme qu'il est difficile de découvrir le maître de la nature, plus dangereux encore de le divulguer à la multitude.

Les philosophes prétendraient-ils nous le disputer pour la chasteté ? Je lis dans l'arrêt de mort de Socrate : Condamné comme corrupteur de la jeunesse. Jamais on ne reprochera à un Chrétien des attentats contre la nature. Diogène ne rougissait pas de ses rapports avec la courtisane Phryné ; Speusippe, disciple de Platon, fut surpris et tué dans un adultère. Un Chrétien ne connaît de femme que la sienne. Démocrite, se crevant les yeux de sa propre main parce qu'il ne pouvait maîtriser le tumulte de ses sens à l'aspect d'une femme, ni contenir sa douleur si ses impudiques désirs avaient été trompés, publie assez son incontinence par la punition qu'il s'impose. Un Chrétien garde ses yeux et ne les fixe jamais sur aucune femme : son cœur est aveugle pour la volupté. Parlerai-je de la modestie ? Je vois Diogène fouler de ses pieds couverts de boue l'orgueil de Platon, par un orgueil plus insolent encore. Un Chrétien est humble, même avec le pauvre. S'agit-il de modération ? Pythagore veut régner sur les Thuriens, Zénon sur les Priéniens. Un Chrétien ne brigue pas même l'édilité. Faut-il en venir à l'égalité d'ame ? Lycurgue se laisse mourir de faim

parce que les Lacédémoniens avaient changé quelque chose à ses lois. Un Chrétien rend grâces aux bourreaux qui l'ont condamné. Si je compare la bonne foi, Anaxagore nie le dépôt qui lui a été confié par ses hôtes : la bonne foi des Chrétiens est vantée par les païens eux-mêmes. Si je considère la bonté, Aristote chasse son ami Hermias du poste qu'il occupait. Un Chrétien n'humiliera point son ennemi. Le même Aristote flatte bassement Alexandre pour le gouverner; Platon se vend à Denys le Tyran, pour être admis aux délices de sa table; Aristippe, sous la pourpre et sous le masque de la gravité, s'abandonne à la débauche; Hippias est tué dans ses tentatives pour opprimer sa patrie : jamais un Chrétien ne s'est rien permis contre l'Etat, pas même pour venger les Chrétiens, quelques persécutions qu'ils aient subies.

On nous objectera peut-être qu'il en est aussi parmi nous qui s'affranchissent des règles de notre discipline. On oublie d'ajouter que, ceux-là, nous ne les regardons plus comme des Chrétiens; mais les philosophes, après tant de crimes et de bassesses, conservent parmi vous le nom et les honneurs de sages. Quel rapport existe-t-il donc entre un philosophe et un Chrétien? entre un disciple de la Grèce et un disciple du ciel? entre un homme qui poursuit une vaine gloire, et un homme exclusivement occupé de son salut? entre un homme qui parle en sage, et un homme qui vit en sage? entre un homme habile à détruire, et un homme qui ne sait qu'édifier? Comment pouvez-vous comparer le partisan de l'erreur avec son antagoniste? le corrupteur de la vérité avec son vengeur? celui qui la dérobe, et celui qui en est le possesseur et le gardien le plus antique? Encore une fois, entre ces deux hommes, où sont les points de contact?

XLVII. L'antiquité de nos livres saints, établie précédemment, vous inclinera à les regarder comme le trésor où vos sages sont venus puiser leurs richesses. Si je ne craignais de grossir démesurément cet ouvrage, la démon-

stration ne serait pas difficile. Quel est le poète, quel est le sophiste qui ne se soit abreuvé de cette vérité aux sources des prophètes? C'est à ces fontaines sacrées que les philosophes ont désaltéré leur soif. Comme ils se sont couverts de quelques-unes de nos dépouilles, on les compare aux Chrétiens. Voilà pourquoi, j'imagine, la philosophie a été chassée par quelques États, tels que Thèbes, Lacédémone, Argos. Ces hommes, passionnés uniquement pour la gloire et l'éloquence, s'efforcèrent d'atteindre à l'élévation de nos Ecritures. Venaient-ils à y rencontrer quelques-unes des maximes favorables à leurs vues, et capables d'éveiller la curiosité, ils se les appropriaient et les accommodaient à leur fantaisie. N'y reconnaissant pas le caractère divin dont elles sont empreintes, ils ne se faisaient pas scrupule de les altérer en les dérobant; d'ailleurs leur intelligence était fermée à la plupart de ces passages mystérieux, voilés pour les Juifs eux-mêmes, à qui ces livres appartenaient. L'orgueil humain, en révolte contre la vérité simple et sans ornement qu'il ne pouvait ni goûter, ni croire, corrompit cette majestueuse simplicité par le mélange de ses conjectures et l'extravagance de ses inventions. Ainsi, au lieu d'enseigner le dogme de l'unité de Dieu tel qu'il l'avait trouvé, il disputa sur la nature, sur les attributs, sur la demeure de l'Etre souverain. Les platoniciens croient que Dieu n'a point de corps; les stoïciens soutiennent qu'il a un corps. Epicure le compose d'atômes, et Pythagore de nombres; Héraclite trouve son principe dans la matière ignée. Ecoutez les disciples de Platon! La providence gouverne les choses du monde. Que dit Epicure? Dieu végète immobile, engourdi, dans un éternel repos, absent de la terre. Les stoïciens le supposent hors du monde, qu'il meut comme le potier tourne sa roue; les platoniciens le placent dans le même monde qu'il régit, comme le pilote conduit son vaisseau. S'accorderont-ils davantage sur le monde? A-t-il commencé? est-il éternel? doit-il finir? subsistera-t-il toujours? Ils ne savent que résoudre. Même incertitude sur la

nature de l'ame. Elle est divine et éternelle, selon les uns, mortelle et corruptible, selon les autres. Chacun ajoute ou retranche à sa fantaisie.

Mais pourquoi nous étonner que les philosophes, avec leurs imaginations, aient défiguré les croyances primitives, puisque de nos jours des hommes, sortis de cette semence, ont corrompu sous un mélange adultère les nouveaux livres des Chrétiens, en y interpolant avec des dogmes arbitraires, des opinions philosophiques, et ont ouvert sur cette route large et droite mille sentiers tortueux, labyrinthe inextricable? Ceci, je ne l'insinue qu'en passant, de peur que le grand nombre de sectes qui divisent le Christianisme ne fournisse un nouveau prétexte de nous comparer aux philosophes, et que les divergences de leurs doctrines ne se confondent avec la vérité de notre religion.

A tous ces corrupteurs de l'Evangile, nous opposons l'argument invincible de la prescription; que la seule religion véritable est celle qui, enseignée par Jésus-Christ, nous a été transmise par ses disciples. Tous les novateurs ne sont venus qu'après. C'est dans la vérité même, qu'à la suggestion des esprits trompeurs, ils ont cherché des matériaux pour bâtir l'échafaudage de leurs erreurs sur les ruines de la vérité. Eux seuls ont infecté notre salutaire doctrine par un alliage impur; eux seuls ont mêlé à nos saintes croyances des fables qui en infirment l'autorité par un faux air de ressemblance avec elles, et s'infiltrent dans les esprits crédules. Qu'arrive-t-il alors? On ne sait s'il faut croire les Chrétiens, par la raison qu'il ne faut croire ni les poètes, ni les philosophes; ou bien s'il faut ajouter foi aux poètes et aux philosophes, sous le prétexte que les Chrétiens ne méritent pas d'être crus. Aussi, que nous proclamions le jugement à venir de Dieu, on se moque de nos prédications, parce que les poètes et les philosophes ont imaginé un tribunal dans les enfers! Menaçons-nous de feux souterrains, trésor de colère destiné au châtiment du

crime? Quels longs éclats de rire! La fable aussi fait couler un fleuve de feu dans le séjour des morts. Parlons-nous du paradis, ce lieu de voluptés divines, préparé pour recevoir les ames des saints, et séparé de notre globe par une portion de la zone de feu? Les Champs-Elysées se sont emparés de tous les esprits. Je le demande, qui a pu inspirer aux poètes et aux philosophes des fictions si semblables à nos mystères, sinon nos mystères eux-mêmes, d'ailleurs beaucoup plus anciens? A nos mystères donc la foi et la certitude, puisque l'on croit même ce qui n'en est que l'ombre et l'image! Dira-t-on que les poètes et les philosophes ont l'honneur de l'invention? Voilà nos mystères devenus l'image de ce qui leur est postérieur, ce qui va contre l'essence des choses. Jamais l'ombre ne marche avant le corps, ni la copie avant l'original.

XLVIII. Poursuivons! Qu'un philosophe soutienne, comme Labérius le dit d'après les principes de Pythagore, qu'après la mort le mulet est converti en homme, la femme en couleuvre; qu'il mette en œuvre tout l'art du raisonnement pour accréditer ce dogme, ne réussira-t-il point à vous séduire? N'ira-t-il point jusqu'à vous persuader de vous abstenir de la chair des animaux, parce qu'en mangeant de quelque bœuf, vous pourriez bien manger un de vos ancêtres? Mais qu'un Chrétien vous affirme que l'homme ressuscitera de l'homme, que Caius renaîtra Caius, la populace aussitôt de le charger de coups; les coups ne suffiront point; elle s'armera de pierres pour le lapider. Si cependant il y a quelque fondement à l'opinion que les ames humaines retournent dans les corps, pourquoi ne reviendraient-elles pas animer les mêmes corps, puisque ressusciter, c'est redevenir ce que l'on était? Séparées du corps, elles ne sont plus ce qu'elles avaient été, car elles n'ont pu devenir ce qu'elles n'étaient pas, qu'en cessant d'être ce qu'elles avaient été.

Je perdrais trop de précieux moments, et j'apprêterais à rire, si je voulais examiner ici en quelle sorte de bête

chacun devrait être transformé. Il vaut bien mieux poursuivre cette apologie, et faire remarquer qu'il est bien plus conforme à la raison de croire que chaque homme redeviendra ce qu'il avait été, individu pour individu, et que la même ame animera de nouveau le même corps, quoique peut-être la ressemblance extérieure ne soit pas absolument la même. La résurrection ayant sa cause dans le jugement dernier, il s'ensuit que l'homme doit y comparaître avec son identité primitive, pour recevoir de Dieu la récompense ou la punition qu'il a méritée. Voilà pourquoi les corps seront rétablis dans leur forme, et parce que les ames sont incapables de sentir si elles ne sont unies à une matière sensible, qui est la chair, et parce que le jugement éternel qu'elles vont subir, elles ne l'ont mérité que concurremment avec cette chair dans laquelle et par laquelle s'exerçaient leurs facultés.

Merveille incompréhensible! dites-vous. Comment cette matière réduite en poussière pourra-t-elle reformer un corps? Homme, jette les yeux sur toi-même, et tes doutes s'évanouiront. Avant d'être homme, qu'étais-tu? Rien, sans doute. Si tu avais été quelque chose, tu t'en souviendrais. Rien avant d'être, rien après que tu auras cessé d'être, pourquoi celui qui t'appela une première fois du néant à l'existence, ne pourrait-il pas t'y ramener quand il le voudra? Qu'y aura-t-il de nouveau? Tu n'étais pas, et voilà que tu es; tu ne seras plus, et tu recommenceras d'être. Explique-moi, si tu peux, comment tu es entré dans la vie, je t'expliquerai à mon tour comment tu pourras y revenir. Ne semble-t-il pas même qu'il te sera plus facile de redevenir ce que tu étais déjà, après que Dieu t'a créé sans difficulté ce que tu n'étais pas encore?

Révoquerez-vous en doute la puissance de Dieu, qui en créant de rien ce vaste univers, commanda jadis aux abîmes du néant, comme un jour il commandera au silence de la mort, et souffla sur ce magnifique ensemble

l'esprit vivifiant qui l'anime? Mais, pour aider votre foi, il vous a environnés des images de la résurrection. Tous les jours la lumière expire et renaît sous vos yeux; les ténèbres lui succèdent pour lui faire place; les astres s'éteignent et se rallument; les révolutions du temps recommencent ou elles finissent; les fruits passent et reviennent, la semence ne se corrompt dans la terre que pour se féconder; tout se conserve par sa destruction même, se reproduit par sa propre mort. Homme, créature si excellente, quand tu n'aurais appris à connaître ta sublimité que par l'oracle d'Apollon, qui te proclame *le seigneur de tout ce qui meurt et de tout ce qui renaît*, toi seul, en mourant, tu périrais pour toujours! Quelque part que repose ta dépouille inanimée, quel que soit l'élément qui ait détruit ton corps, qu'il l'ait englouti, consumé, et, ce semble, anéanti, il te rendra tout entier. Le néant n'est-il pas à Dieu, aussi bien que l'universalité des êtres?

— Quoi donc, toujours mourir, toujours ressusciter! vous écriez-vous. Si le maître de la nature l'avait ainsi ordonné, il vous faudrait, bon gré, mal gré, subir sa loi; mais il n'a rien réglé là-dessus que ce qu'il nous a lui-même appris. La même sagesse qui a composé l'univers, ce tout si bien assorti des éléments les plus opposés, qui fait concourir à sa perfection le vide et le plein, les êtres animés et la matière inintelligente, ce qui tombe sous nos sens et ce qui leur échappe, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, la même sagesse a placé à la suite l'une de l'autre deux périodes de siècles bien différentes : la première, qui a commencé avec le monde et qui finira avec lui; la seconde, que nous attendons et qui se confondra avec l'éternité.

Lors donc qu'apparaîtra cette borne posée entre deux abîmes ouverts, lorsque la figure du monde s'évanouira, et que le temps, rideau d'un jour jeté devant l'éternité, tombera, alors le genre humain tout entier se lèvera du tombeau pour comparaître devant son juge, pour y rece-

voir la récompense ou le châtiment que chacun de nous aura mérité; éternellement heureux, éternellement malheureux. Alors plus de mort, plus de résurrection nouvelle! Rendus à la chair que nous habitons aujourd'hui, nous ne changerons plus. Les fidèles adorateurs de Dieu, revêtus de la substance de l'immortalité, jouiront éternellement de Dieu; les profanes, tous ceux qui ne seront pas irréprochables devant lui, seront condamnés à des flammes également immortelles, auxquelles il communique sa divine substance et qui ont la vertu de rendre incorruptible. Vos philosophes même ont reconnu la différence entre le feu que nous voyons et celui que nous ne voyons pas, entre le feu qui sert à l'usage de l'homme, et celui que Dieu allume pour ses vengeances, soit que le dernier éclate dans la foudre, soit qu'il gronde dans la terre et s'élance par les ouvertures des montagnes. Ce feu miraculeux ne consume pas ce qu'il dévore; il répare à mesure qu'il détruit. Ainsi les montagnes brûlent toujours sans jamais se consumer; ainsi celui qui est frappé de la foudre parmi vous ne tombera plus en cendres sous le feu humain. Image sensible, témoignage toujours subsistant de ce feu indestructible qui alimente le châtiment! Puisque les montagnes brûlent toujours et ne se consument jamais, pourquoi les pécheurs et les ennemis de Dieu ne pourraient-ils pas toujours souffrir et toujours vivre, brûler sans cesse et vivre sans fin?

XLIX. — Ces dogmes, vous ne les traitez de préjugés que parmi nous. Chez les philosophes et les poètes, ce sont des connaissances sublimes. Ils sont tous des génies du premier ordre, des sages par excellence. Pour nous, nous ne sommes que des idiots. A eux l'estime et les honneurs! à nous le mépris, l'insulte, et qui plus est, le châtiment!

Préjugés, tant qu'il vous plaira! Absurdités, si vous le trouvez bon! Mais ils n'en sont ni moins nécessaires, ni moins utiles, puisque, par la crainte de supplices éternels, ou par l'espoir d'une récompense sans fin, ils obligent à devenir meilleur quiconque les croit. Ne venez donc plus

traiter de chimères ou d'inepties des dogmes dont la croyance est si avantageuse : on ne peut condamner à aucun titre ce qui est véritablement utile. S'il y a préjugé quelque part, il est dans vous qui repoussez avec blâme des doctrines aussi profitables, et qui par là même sont justifiées du reproche d'absurdité. Admettons pour un moment que ce soient des chimères et des extravagances, au moins ne portent-elles préjudice à personne : il faut les inscrire alors parmi ces mille opinions vaines et fabuleuses que personne ne vous défère, contre lesquelles vous n'avez pas de sentence, et que vous laissez circuler librement comme innocentes. Etes-vous décidés à les punir? punissez-les par le ridicule; mais par le glaive, par le feu, par les croix, par les bêtes, jamais!

Ce n'est pas seulement une aveugle multitude qui triomphe de ces barbares exécutions, et insulte aux victimes : il en est parmi vous qui mendient la faveur populaire par ces iniquités, et s'en applaudissent fièrement, comme si le pouvoir que vous avez sur nous ne venait pas de nous-mêmes. Assurément, je suis chrétien, parce que je veux l'être : vous ne me condamnerez donc que parce que je voudrai bien être condamné. Puisque vous n'avez de pouvoir sur moi qu'autant que je vous en donne, ce n'est donc pas de vous, mais de moi seul que vous le tenez : et la multitude triomphe bien vainement à l'aspect de nos tortures. A nous le triomphe qu'elle usurpe, puisque nous aimons mieux être condamnés que de nous déshériter de Dieu! Loin de battre des mains, nos ennemis devraient s'affliger, puisque nous avons obtenu ce que nous avions choisi!

L. — Eh bien! nous prenons acte de vos paroles, dites-vous. Pourquoi donc vous plaindre de la persécution, puisque vous voulez être persécutés? Vous devez aimer ceux de qui vous souffrez ce que vous voulez souffrir!

— Sans doute, nous aimons la souffrance, mais comme on aime la guerre, où personne ne s'engage volontiers à

cause de ses alarmes et de ses périls. On n'en combat pas moins de toutes ses forces : après avoir accusé la guerre, on se réjouit de la victoire, parce qu'on en sort chargé de gloire et de butin. Notre champ de bataille à nous, ce sont vos tribunaux où l'on nous traîne, et en face desquels nous combattons pour la vérité, au péril de notre tête. Notre victoire, c'est le suffrage de Dieu; notre butin, l'éternité. Nous perdons la vie, il est vrai; mais nous emportons le trophée en mourant. En mourant, nous triomphons, nous échappons à nos ennemis. Insultez à nos douleurs tant qu'il vous plaira! Appelez-nous hommes de poteaux et de sarments, parce que vous nous immolez au pied des poteaux, sous la flamme du sarment. Voilà nos palmes à nous, voilà notre pourpre, voilà notre char de triomphe. Les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer; aussi nous regardent-ils comme des furieux et des désespérés.

Mais que cette fureur et ce désespoir soient allumés chez vous par une vaine passion de gloire et de réputation, ils se convertissent en étendard d'héroïsme. Scevola brûle volontairement sa main sur un autel : quelle constance! Empédocle se précipite dans le gouffre embrasé de l'Etna : quelle énergie! La fondatrice de Carthage, je ne sais quelle Didon, livre au bûcher son second hymen : ô prodige de chasteté! Régulus, plutôt que de vivre, échangé contre plusieurs ennemis, endure dans son corps mille et mille aiguillons : ô magnanimité romaine, libre et triomphante jusque dans les fers! Anaxarque, pendant qu'on le broie dans un mortier, s'écrie : « Broyez, broyez l'enve-» loppe d'Anaxarque! car, pour Anaxarque, il ne sent » rien : » admirable force d'ame, énergique philosophie qui plaisante jusque dans les angoisses d'une pareille mort!

Laissons de côté ceux qui ont cherché la louange publique dans leur propre poignard, ou dans quelque genre de mort plus doux : vous-mêmes, vous couronnez la constance dans les supplices. Une courtisane d'Athènes, après

avoir lassé le bourreau, se coupa la langue avec ses dents, et la cracha au visage du tyran qui la torturait, pour qu'il lui fût impossible de révéler les conjurés, quand même, vaincue par la douleur, elle en aurait la volonté. Zénon d'Elée, interrogé par Denys à quoi pouvait servir la philosophie : « *A braver la mort*, » répondit-il. Déchiré par les fouets du despote, le philosophe scella sa réponse de tout son sang. La flagellation des jeunes Lacédémoniens, irritée encore par la présence et les exhortations de leurs parents, les couvre de gloire à proportion du sang qu'ils répandent.

Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine ! Il n'y a là ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices. Eh quoi ! il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu ! Vous érigez des statues à ces héros profanes; vous gravez leurs éloges sur le marbre; vous éternisez leur nom sur l'airain; autant qu'il est en vous, vous leur créez après leur mort une existence indestructible ! Et le héros chrétien qui attend de Dieu la résurrection véritable, qui souffre pour lui dans cette espérance, le héros chrétien n'est à vos yeux qu'un homme saisi de démence !

Courage, dignes magistrats ! Assurés que vous êtes des applaudissements populaires tant que vous immolerez des Chrétiens à la multitude, condamnez-nous, déchirez nos corps, appliquez-les à la torture, broyez-les sous vos pieds ! Vos barbaries prouvent notre innocence : c'est pourquoi Dieu nous envoie la tribulation. Dernièrement, en condamnant une Chrétienne à être exposée dans un lieu infâme plutôt qu'au lion de l'amphithéâtre, vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices, et plus terrible que la mort elle-même.

Mais où aboutissent les raffinements de votre cruauté? Ils sont l'amorce du Christianisme. Plus vous nous moissonnez, plus notre nombre grandit : notre sang est une

semence de Chrétiens. La plupart de vos sages ont recommandé le courage dans la douleur et la confiance dans la mort. Cicéron l'a fait dans ses Tusculanes; Sénèque, Pyrrhon, Diogène, Callinicus l'ont fait dans divers traités. Mais l'exemple des Chrétiens est mille fois plus éloquent que les prédications de vos philosophes. Cette invincible fermeté elle-même que vous nous reprochez, qu'est-elle autre chose que la leçon la plus puissante? Qui peut assister à ce spectacle sans éprouver le désir de scruter le mystère qu'il renferme? Le mystère une fois pénétré, ne vient-on pas se joindre à nous? Une fois dans nos rangs, n'aspire-t-on pas à souffrir, pour obtenir en échange la plénitude des grâces divines, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses iniquités? car il n'en est point que le martyre n'efface. Aussi, grâces vous soient rendues pour vos sentences de mort! Mais que les jugements de Dieu sont bien loin des jugements des hommes! Tandis que la terre nous condamne, le ciel nous absout.

LES PRESCRIPTIONS

CONTRE

LES HÉRÉTIQUES.

I. Les circonstances présentes m'obligent d'avertir qu'il ne faut s'étonner, ni qu'il y ait des hérésies, elles ont été prédites; ni qu'elles détruisent la foi de quelques-uns, car elles existent pour que notre foi, passant par la tentation, ait le mérite de l'épreuve. C'est donc sans fondement que le grand nombre se scandalise de ce que les hérésies font tant de progrès. Eh! que serait-ce s'il n'y en avait point? Lorsqu'une chose est, elle a nécessairement et sa cause finale pour laquelle elle est, et son énergie propre qui en fait l'essence, et sans quoi elle ne peut être.

II. Nous ne sommes pas surpris que la fièvre soit placée parmi les principes de douleur et de mort qui affaiblissent le corps humain : telle est sa nature. Par conséquent, si nous sommes effrayés que les hérésies puissent produire l'affaiblissement et l'extinction de la foi, nous devons l'être d'abord qu'elles existent; car n'existant que pour produire cet effet, elles ont nécessairement ce pouvoir, dès qu'elles existent. C'est parce que nous savons que la fièvre est un mal, et par sa cause, et par sa nature, qu'elle nous effraie sans nous étonner. Ne pouvant la détruire, nous faisons tous nos efforts pour nous en garantir. Mais pourquoi

nous étonner que les hérésies qui nous brûlent de feux bien plus dévorants, et qui donnent la mort éternelle, puissent avoir de tels effets, au lieu d'empêcher qu'elles ne les aient? C'est uniquement ce dernier point qui dépend de nous. Au reste, elles n'ont de pouvoir qu'autant que nous nous en laissons effrayer; troublés par la frayeur, nous nous scandalisons; nous scandalisant, nous nous persuadons que ce pouvoir ne vient que de la vérité. Il serait étonnant sans doute que le mal eût tant de pouvoir, si c'était sur d'autres que sur des hommes faibles dans la foi. Dans les combats d'athlètes et de gladiateurs, le vainqueur n'est, pour l'ordinaire, ni brave, ni encore moins invincible; mais il a eu en tête un faible adversaire, aussi lui en propose-t-on un plus courageux. Le vainqueur est vaincu à son tour. Il en est de même des hérésies: puissantes par notre faiblesse, elles ne peuvent rien sur une foi ferme et solide.

III. Les ames faibles sont encore entraînées par la chute de certains personnages. Comment, dit-on, des personnes si fidèles, si fermes, si éprouvées dans l'Eglise, ont-elles pu passer dans le parti de l'erreur? Ceux qui font l'objection pourraient eux-mêmes répondre que ces personnes n'étaient dans le fond rien de tout ce qu'on suppose, puisque l'hérésie les a perverties. Mais, d'ailleurs, est-il bien extraordinaire que des hommes d'une vertu à l'épreuve se soient démentis dans la suite? Saül, au-dessus de tout son peuple, succomba bientôt après à la jalousie; David, ce prince selon le cœur de Dieu, est souillé du double crime d'adultère et d'homicide; Salomon, comblé des dons de Dieu, rempli de sa sagesse, est entraîné dans l'idolâtrie par ses femmes. Il était réservé au Fils de Dieu seul de persévérer jusqu'à la fin sans péché. Quoi! si un évêque, si un diacre, si une veuve, si une vierge, si un docteur, si un martyr même s'éloigne de la foi, les hérésies deviendront-elles pour cela la vérité? Jugeons-nous de la foi par les personnes, ou des personnes par la foi? Point de sage

que le fidèle, point de grand homme que le Chrétien, point de Chrétien que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. Homme, vous ne connaissez d'un autre homme que l'extérieur; vous croyez ce que vous voyez; vous ne voyez que jusqu'où porte votre vue. L'œil de Dieu est seul perçant; il lit au fond des cœurs, tandis que l'homme s'arrête au visage. Aussi le Seigneur connaît-il ceux qui sont à lui; « il arrache toute plante que son Père n'a point plantée; il » nous fait voir les derniers parmi les premiers; il tient le » van dans sa main pour nettoyer son aire. » Que la paille légère vole au gré du premier souffle des tentations, le froment en sera plus pur dans les greniers du Seigneur. N'y eut-il pas même plusieurs disciples du Seigneur qui se scandalisèrent de lui et l'abandonnèrent? Mais les autres ne lui en restèrent pas moins attachés. Sachant qu'il venait de Dieu, et qu'il était la parole de vie, ils l'accompagnèrent jusqu'à la fin, quoiqu'il leur eût laissé la liberté de se retirer s'ils le jugeaient à propos. Comment s'étonner que son Apôtre ait été abandonné par un Phygellus, un Hermogène, un Philétus, un Hyménée, puisque parmi les Apôtres eux-mêmes il y eut un traître. Nous nous étonnons de voir ses églises délaissées par quelques personnes; mais ce que nous souffrons, à l'exemple de Jésus-Christ, est ce qui montre que nous sommes Chrétiens. « Ils sont sortis » d'entre nous, dit son disciple bien-aimé, mais ils n'é» taient pas des nôtres; s'ils en eussent été, ils seraient de» meurés avec nous. »

IV. Souvenons-nous des oracles du Seigneur et de ses Apôtres, qui, en nous prédisant qu'il y aurait des hérésies, nous ont ordonné de les fuir. Et comme nous ne sommes pas troublés parce qu'il y en a, nous ne devons pas être surpris qu'elles aient les suites qui nous obligent à les fuir. Le Seigneur nous avertit qu'il viendra un grand nombre de loups ravisseurs sous des peaux de brebis. Quelles sont ces peaux de brebis, sinon les dehors du Christianisme? Quels sont ces loups ravisseurs, sinon des esprits trom-

peurs qui se tiennent cachés pour ravager le troupeau de Jésus-Christ? Qui sont les faux prophètes, sinon les docteurs de l'erreur? Qui sont les faux apôtres, sinon les corrupteurs de l'Evangile? Qui sont les antechrists à présent et dans tous les temps, sinon des hommes rebelles à Jésus-Christ? Il y a actuellement des hérésies qui ne déchirent pas moins l'Eglise par la perversité de leurs doctrines, que l'antechrist ne la déchirera un jour par la cruauté de la persécution; avec cette différence que la persécution fait des martyrs, et que l'hérésie ne fait que des apostats. Il fallait, selon l'Apôtre, qu'il y eût des hérésies pour faire connaître ceux qui sont à l'épreuve, et des fureurs de la persécution, et de la séduction de l'hérésie; car Paul n'appelle pas hommes à l'épreuve ceux qui abandonnent la foi pour l'hérésie, quoiqu'ils s'efforcent d'interpréter en leur faveur un autre texte du même Apôtre, qui dit : « Examinez tout, et gardez ce qui est bien : » comme si, après avoir mal examiné, on ne pouvait pas se tromper en choisissant ce qui est mal.

V. Si l'Apôtre s'élève contre les schismes et les divisions qui sont, sans contredit, des maux, et si, immédiatement après, il y joint les hérésies, il témoigne par là qu'il les regarde comme un mal plus considérable, puisqu'il croit qu'il y a des schismes et des divisions, parce qu'il faut qu'il y ait même des hérésies. La perspective d'un plus grand mal lui en rend un plus léger vraisemblable. Il prend de là occasion d'avertir qu'il ne faut pas se laisser troubler par les plus fortes tentations, dont le but est de faire connaître les vertus à l'épreuve, celles que l'hérésie n'a pu ébranler. Enfin, si le passage de l'Apôtre ne tend qu'à maintenir l'union et à éteindre toutes les divisions, et si les hérésies ne sont pas moins contraires à l'union que les schismes et les dissensions, il s'ensuit manifestement que l'Apôtre range les hérésies et les schismes dans la même classe, et qu'il est bien éloigné, par conséquent, de regarder comme des hommes à l'épreuve ceux qui se sont

séparés par l'hérésie ; d'autant plus qu'il condamne toute séparation, et qu'il recommande de penser et de parler tous de même, ce que ne permet point l'hérésie.

VI. Ne nous arrêtons pas davantage sur ce sujet, puisque c'est le même Apôtre qui, dans l'Epître aux Galates, met l'hérésie au nombre des péchés de la chair et conseille à Tite de fuir tout hérétique après une première correction, parce qu'il est perverti et condamné par lui-même. Dans presque toutes ses Epîtres, Paul nous répète qu'il faut éviter les fausses doctrines : il désigne sous ce nom les hérésies, dont ces fausses doctrines sont le fruit. Hérésie vient d'un mot grec qui signifie *choix*, parce que l'hérétique choisit effectivement la doctrine qu'il invente ou qu'il adopte. C'est pourquoi l'Apôtre dit que l'hérétique est condamné par lui-même, car c'est de lui-même qu'il a choisi la doctrine qui le fait condamner. Pour nous, il ne nous est permis ni d'inventer, ni de choisir ce qu'un autre aurait inventé. Nous avons pour auteurs les Apôtres du Seigneur, qui eux-mêmes n'ont rien imaginé, ni choisi, mais qui ont transmis fidèlement à l'univers la doctrine qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ. Aussi, quand un ange viendrait du ciel nous annoncer un autre Evangile, nous lui dirions *anathème*. Le Saint-Esprit nous avait prévenus que l'ange séducteur, transformé en ange de lumière, obséderait la vierge Philumène. C'est lui dont les prestiges ont engagé Apelles à inventer une nouvelle hérésie.

VII. Ce sont là les doctrines des hommes et des démons, nées de la sagesse profane, pour charmer les oreilles curieuses. Le Seigneur a traité cette sagesse de folie, et a choisi ce qui est folie selon le monde, pour confondre la philosophie. La philosophie, qui entreprend de sonder témérairement la nature de la divinité et de ses décrets, a fourni matière à cette sagesse profane : c'est elle, en un mot, qui a inspiré toutes les hérésies. De là viennent les *Eons*, et je ne sais quelles formes bizarres, et la trinité humaine de Valentin, qui avait été platonicien. De là le

dieu bon et pacifique de Marcion, sorti des stoïciens. Les épicuriens enseignent que l'ame est mortelle. Toutes les écoles de philosophie s'accordent à nier la résurrection des corps. La doctrine qui confond la matière avec Dieu, est la doctrine de Zénon. Parle-t-on d'un dieu de feu? c'est l'opinion d'Héraclite. Les philosophes et les hérétiques traitent les mêmes sujets, s'embarrassent dans les mêmes questions. D'où vient le mal et pourquoi est-il? D'où vient l'homme, et comment? Et d'où vient Dieu, comme l'a demandé récemment Valentin? c'est sans doute de la pensée et d'un avorton. Que je plains Aristote d'avoir inventé pour eux la dialectique, cet art de la dispute, également propre à détruire et à édifier, vrai Protée dans ses systèmes, outrée dans ses conjectures, bizarre dans le choix de ses sujets, fertile en contentions, contraire à elle-même, sans cesse défaisant tout ce qu'elle vient de faire! De là ces fables, ces généalogies sans fin, ces questions oiseuses, ces discours qui gagnent comme la gangrène, contre lesquels veut nous prémunir l'Apôtre, qui, dans son Epître aux Colossiens, avertit de se tenir en garde contre la philosophie : « Prenez » garde que quelqu'un ne vous trompe au moyen de la » philosophie et des discours séducteurs, selon la tradition » des hommes, et contre la sagesse du Saint-Esprit. » Il avait été à Athènes, où il avait connu par lui-même cette sagesse profane qui se vante d'enseigner la vérité qu'elle corrompt, et divisée en plusieurs sectes, qui sont comme autant d'hérésies, ennemies jurées les unes des autres. Mais qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, l'académie et l'Eglise, les hérétiques et les Chrétiens? Notre secte vient du portique de Salomon, qui nous a enseigné à chercher Dieu avec un cœur simple et droit. A quoi pensaient ceux qui prétendaient nous composer un Christianisme stoïcien, platonicien et dialecticien?

VIII. Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherches après l'Evangile. Quand nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au-delà; nous

croyons même qu'il n'y a plus rien à croire. Je viens à une objection dont les nôtres se servent pour autoriser leur curiosité, et les hérétiques pour nous embarrasser. Il est écrit, dit-on : « Cherchez, et vous trouverez. » Faisons attention au temps dans lequel Jésus-Christ dit ces paroles : c'était dans les commencements de sa prédication, lorsque tout le monde doutait s'il était le Christ, lorsque Pierre n'avait pas encore déclaré qu'il le reconnaissait pour le Fils de Dieu, lorsque Jean, qui en était assuré, venait de mourir. C'est donc avec bien de la raison que Jésus-Christ disait : « Cherchez, et vous trouverez, » lorsque, n'étant pas encore connu, il fallait nécessairement le chercher. Au reste, tout ceci regarde les Juifs, qui avaient où chercher le Christ. Ils ont, disait-il lui-même, Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les prophètes qui annoncent Jésus-Christ. C'est ce qu'il dit encore plus ouvertement ailleurs : « Sondez les Ecritures, dont vous espérez le salut, car elles » parlent de moi ; » c'est-à-dire, « cherchez et vous trou- » verez. » Il est évident que la suite du texte s'adresse aux Juifs : « Frappez et on vous ouvrira. » Autrefois les Juifs seuls étaient dans l'Eglise de Dieu, d'où ils furent chassés pour leur infidélité. Les Gentils, au contraire, en étaient exclus, à un très-petit nombre près, qu'on peut comparer à une goutte d'eau ou à un grain de poussière. Or, celui qui a toujours été dehors frappera-t-il où il n'a jamais été? Connaît-il une porte où il n'a point été admis, par laquelle même il n'est jamais sorti? Mais celui qui a été introduit et chassé dans la suite connaît la porte et peut y frapper. Les paroles suivantes, « Demandez et vous recevrez, » conviennent à ceux qui savaient à qui ils devaient demander, et qui avaient de lui des promesses; je veux dire le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que les Gentils ne connaissaient pas plus que ses promesses. C'est pourquoi le Sauveur disait : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues » de la maison d'Israël. » Il ne jetait pas encore aux chiens le pain des enfants, il n'avait pas encore ordonné d'aller

chez les Gentils. Ce ne fut qu'après sa résurrection qu'il envoya ses disciples enseigner et baptiser toutes les nations, lorsqu'ils auraient reçu le Saint-Esprit qui devait bientôt leur apprendre toute vérité, comme il arriva en effet. Si les Apôtres, chargés d'enseigner les nations, devaient avoir eux-mêmes le Saint-Esprit pour maître, il est bien certain que ces paroles, « Cherchez, et vous trouverez, » ne nous regardaient point, nous à qui la doctrine des Apôtres devait se présenter d'elle-même, après avoir été instruits eux-mêmes par le Saint-Esprit. A la vérité, toutes les paroles de notre Seigneur sont pour tous. Des Juifs, qui les ont entendues, elles sont venues jusqu'à nous. Mais comme, pour l'ordinaire, elles les regardent directement, elles renferment moins des leçons pour nous que des exemples.

IX. Je veux bien ne pas faire valoir tous mes avantages. Supposons que ces paroles, « Cherchez, et vous trouve- » rez, » s'adressent à tout le monde; on conviendra cependant qu'il faut consulter la raison pour en découvrir le véritable sens. Pour pénétrer les oracles divins, il ne faut pas s'arrêter à la lettre; il est nécessaire d'en approfondir l'esprit et l'énergie. Je commence par poser un principe lumineux : c'est que Jésus-Christ a enseigné pour tous les peuples un symbole de loi fixe et invariable que tout le monde est obligé de croire, et qu'on doit chercher par conséquent pour le trouver et le croire. Mais ce symbole unique et invariable ne demande point des recherches infinies. Cherchez jusqu'à ce que vous trouviez, croyez quand vous aurez trouvé; alors il ne vous reste plus qu'à garder ce que vous croyez, pourvu cependant que vous croyiez que vous n'avez rien de plus à chercher ni à croire dès que vous avez trouvé, et que vous croyiez ce qu'a enseigné celui qui vous défend de rien chercher au-delà. Si quelqu'un est incertain de ce que Jésus-Christ a enseigné, on lui démontrera que la doctrine de notre divin Maître ne se trouve que chez nous. Assuré de la force de mes preuves, et craignant que certaines personnes ne donnent une in-

terprétation arbitraire et déraisonnable à ces paroles, « Cherchez, et vous trouverez, » je les préviens qu'elles n'ont rien à chercher au-delà de ce qu'elles ont cru devoir chercher.

X. Au reste, toute cette discussion peut se réduire à trois points : la chose même, ou l'objet des recherches ; le temps, quand il faut chercher ; le terme, jusqu'à quand. Il faut chercher ce que Jésus-Christ a enseigné, tandis que vous n'avez pas trouvé, et jusqu'à ce que vous trouviez. Vous avez trouvé quand vous avez cru ; car vous avez cru, et vous n'auriez point cru si vous n'aviez pas trouvé. Comme vous n'avez cherché que pour trouver, vous ne trouvez que pour croire ; en croyant, vous mettez fin à toutes vos recherches : le fruit même de vos recherches, quand vous l'avez recueilli, vous avertit de vous arrêter. Voilà aussi le terme que vous a marqué celui qui vous ordonne de ne croire, et par conséquent de ne chercher que ce qu'il a enseigné. Mais si, par la raison que les uns ont enseigné une chose, les autres une autre, nous voulons chercher tant que nous pourrons trouver, il faut nous attendre à chercher toujours et à ne croire jamais. Oui, quel sera le terme de mes recherches et de mes découvertes, le point fixe de ma croyance ? Chez Marcion ? Mais Valentin me crie de son côté : Cherchez et vous trouverez. Chez Valentin ? Apelles me tient le même langage. Ebion, Simon, tous, en un mot, emploient le même artifice pour m'attirer à leur parti. Je ne pourrai donc me fixer nulle part, tandis que je suivrai tous ceux qui me crieront : Cherchez, et vous trouverez ; comme si je ne pouvais trouver en aucun lieu, en aucun temps, ce que Jésus-Christ a enseigné, ce qu'il faut chercher, ce qu'il est nécessaire de croire.

XI. C'est sans conséquence qu'erre ainsi de côté et d'autre quiconque n'abandonne rien : on a droit seulement de lui reprocher ses courses vagabondes. Mais si j'ai cru ce que je devais croire en effet, et qu'après cela je

m'imagine que je dois chercher encore, j'espère donc trouver quelque chose de plus : or, je ne puis l'espérer que parce qu'avec l'air de croire, je ne croyais pas réellement, ou parce que j'ai cessé de croire. Mais si je renonce à la foi, me voilà apostat; en un mot, si je cherche, c'est que je n'ai pas encore trouvé, ou que j'ai perdu. Cette femme de l'Evangile avait perdu une de ses dix dragmes; c'est pourquoi elle la cherchait. L'a-t-elle trouvée, elle met fin à sa recherche. Un homme n'avait pas de pain; c'est pour cela qu'il frappait à la porte de son voisin. Dès qu'on lui a ouvert et qu'on lui a donné ce qu'il demandait, il cesse de frapper. Une veuve sollicitait une audience de son juge qui refusait de l'entendre; dès qu'elle l'a obtenue, elle demeure tranquille. Tant il est vrai qu'il doit y avoir un terme à tout, soit qu'on cherche, qu'on frappe, ou qu'on demande; car on donnera à celui qui demande, dit Jésus-Christ; on ouvrira à celui qui frappe, et quiconque cherche trouvera. Faites-y attention, vous qui cherchez toujours sans trouver, vous cherchez où l'on ne trouve point; vous qui frappez toujours sans qu'on ouvre, vous frappez où il n'y a personne; vous enfin qui demandez sans qu'on vous accorde, vous demandez à qui ne peut rien accorder.

XII. Pour nous, quand il nous faudrait chercher encore, quand il nous faudrait chercher toujours, où chercherions-nous? Chez les hérétiques, où tout est étranger, tout est opposé à la vérité chrétienne, et avec qui il nous est défendu de communiquer? Quel est le serviteur qui attend sa nourriture d'un étranger, pour ne pas dire de l'ennemi de son maître? Et quel est le soldat, si ce n'est un déserteur, un transfuge, un rebelle, qui va demander la solde ou une gratification à un prince qui n'est point allié du sien, à un prince ennemi? Cette femme cherchait sa dragme, mais dans sa maison; cet homme frappait, mais à la porte de son voisin; cette veuve sollicitait un juge, dur, à la vérité, mais qui, après tout, n'était pas

ennemi. Que peut-on édifier avec ceux qui ne savent que détruire? Quelle lumière espérer où tout est ténèbres? Cherchons donc chez nous et parmi les nôtres, mais seulement ce qui peut tomber en question, sans blesser la règle de la foi.

XIII. Or, voici la règle ou le symbole de notre foi; car nous allons faire une déclaration publique de notre croyance. Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, auteur du monde qu'il a tiré du néant par son Verbe engendré avant toutes les créatures. Nous croyons que ce Verbe, qui est son fils, est apparu plusieurs fois aux patriarches sous le nom de dieu, qu'il a toujours parlé par les prophètes; qu'il est descendu, par l'opération de l'Esprit de Dieu le Père, dans le sein de la Vierge Marie, où il s'est fait chair; qu'il est né d'elle; que c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui a prêché la loi nouvelle et la promesse nouvelle du royaume des cieux. Nous croyons qu'il a fait plusieurs miracles; qu'il a été crucifié; qu'il est ressuscité le troisième jour après sa mort; qu'il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père; qu'il a envoyé à sa place la vertu du Saint-Esprit, pour conduire ceux qui croient; enfin qu'il viendra avec un grand appareil, pour mettre les saints en possession de la vie éternelle et de la béatitude céleste, et pour condamner les méchants au feu éternel, après les avoir ressuscités les uns et les autres en leur rendant leur chair.

XIV. Voilà la règle de foi que Jésus-Christ nous a donnée, comme nous le prouverons, et sur laquelle il n'y a jamais parmi nous de dispute, sinon celles qu'élève l'hérésie et qui font les hérétiques. Non, elle ne doit jamais souffrir d'atteinte, quoi que vous cherchiez, que vous discutiez, quelque essor que vous donniez à votre curiosité. Mais, si quelque chose vous paraît obscur ou équivoque, vous avez quelques-uns de vos frères doués de la science, ou qui ont été instruits par des docteurs consommés. Vous en avez qui, curieux comme vous, cher-

cheront avec vous. Enfin, si vous savez ce que vous devez savoir, il vous est plus avantageux d'ignorer le reste, de peur d'apprendre ce que vous ne devez point savoir. Jésus-Christ a dit : « Votre foi vous a sauvé, » et non pas l'examen des Ecritures. La foi réside dans le symbole : vous avez la loi, et le salut vient de l'observation de la loi : la discussion résulte de la curiosité, et toute sa gloire consiste dans la réputation d'habileté. Que la curiosité cède à la foi, la vaine gloire au salut ; ou qu'ils se taisent, ou du moins qu'ils se reposent. Ne rien savoir contre la règle, c'est tout savoir. Quand même les hérétiques ne seraient pas les adversaires de la vérité, quand même nous ne serions pas avertis de les fuir, que peut-on apprendre en conférant avec des hommes qui conviennent qu'ils cherchent encore ? S'ils cherchent sérieusement, ils n'ont donc rien trouvé de certain ; et tant qu'ils cherchent, ils montrent leurs doutes. Vous qui cherchez de votre côté, si vous vous adressez à des gens qui cherchent aussi, irrésolu, incertain, aveugle, vous serez infailliblement conduit dans le précipice par des hommes également irrésolus, incertains et aveugles. Mais lorsqu'ils font semblant de chercher, avec l'intention de vous jeter dans l'inquiétude et de vous insinuer leurs erreurs, après vous avoir attiré par cet artifice ; lorsque vous les voyez défendre opiniâtrément ce qu'ils disaient auparavant qu'il fallait encore chercher, déclarez-leur que vous êtes déterminé à renoncer à eux plutôt qu'à Jésus-Christ ; car, puisqu'ils cherchent encore, ils n'ont donc pas trouvé ; ils ne croient pas, ils ne sont pas Chrétiens. Mais lorsqu'ils croient, et qu'ils disent qu'il faut encore chercher, pour défendre leur sentiment, avant de le défendre, ils le désavouent donc, puisqu'ils confessent qu'ils ne croient pas encore, tandis qu'ils cherchent. Ils ne sont donc pas Chrétiens, de leur propre aveu. Le seraient-ils pour nous ? Avec tant de fausseté, quelle foi peuvent-ils avoir ? Emploient-ils le mensonge pour faire recevoir la vérité ?

XV. Mais, dit-on, ils ne s'appuient que sur les Ecritures, ils ne prétendent nous convaincre que par les Ecritures; comme si on pouvait rien prouver sur les matières de foi que par les livres de la foi. Nous voici arrivés à ce qui est proprement l'objet de cet ouvrage : c'est à quoi tendait le préambule qu'on vient de lire. Nous allons attaquer nos adversaires dans le poste même d'où ils nous défient. Leur audace à s'armer des Ecritures en impose d'abord à quelques personnes : dans le combat, ils fatiguent les forts; ils triomphent des faibles, et jettent des inquiétudes dans le cœur des autres. C'est pourquoi nous les arrêtons dès le premier pas, en soutenant qu'ils ne sont point du tout recevables à disputer sur les Ecritures. C'est là leur arsenal; mais avant qu'ils puissent en tirer des armes, il faut examiner à qui appartiennent les Ecritures, pour ne pas les laisser usurper à ceux qui n'y ont aucun droit.

XVI. On pourrait croire que je parle de la sorte par défiance de ma cause, ou dans la crainte d'engager le combat, si je n'avais pour moi de fortes raisons, et surtout l'autorité de l'Apôtre, qui doit être notre règle en ce qui regarde la foi. Il nous recommande d'éviter les questions inutiles, les nouveautés profanes, et de fuir l'hérétique, après une réprimande, et non après la dispute. Il interdit tellement la dispute, qu'il ne permet d'aller trouver l'hérétique que pour le réprimander, et cela une seule fois; sans doute parce qu'il n'est pas Chrétien, et qu'on ne doit pas lui faire plusieurs réprimandes, ni en présence de deux ou trois témoins, comme à un Chrétien. C'est par la raison même qu'on ne doit pas disputer avec lui, qu'il est ordonné de le réprimander. D'ailleurs, la dispute sur les Ecritures n'est bonne qu'à briser la tête et épuiser les poumons.

XVII. L'hérésie rejette certains livres des Ecritures, et ceux qu'elle reçoit comme canoniques, elle ne les reçoit pas entiers; elle les altère, et par ce qu'elle en re-

tranche, et par ce qu'elle y ajoute, pour les plier à son système. Ceux qu'elle reçoit entiers, elle les pervertit encore par les interprétations qu'elle imagine : car il est également contraire à la vérité d'altérer le sens ou le texte. L'audacieux novateur n'a garde de reconnaître ce qui le confond; mais il cite avec affectation tout ce qu'il a falsifié, et les passages obscurs dont il abuse. Si versé que vous soyez dans la science de l'Ecriture, qu'espérez-vous gagner par la dispute? Tout ce que vous avancerez, il le niera opiniatrément, tandis qu'il soutiendra tout ce que vous nierez : d'une pareille conférence, vous ne remporterez que beaucoup de fatigue et d'indignation.

XVIII. Celui pour qui vous vous étiez engagé dans cette discussion des Ecritures, et dont vous prétendiez dissiper les doutes, se tournera-t-il du côté de l'erreur ou de la vérité? Surpris que vous n'ayez eu aucun avantage marqué, que de part et d'autre on ait nié et affirmé également, et qu'on soit resté au même point où on en était, il vous quittera peut-être encore plus indécis qu'auparavant, sans pouvoir juger où est l'hérésie. Rien de plus aisé que de rétorquer tout ce que nous avons dit. L'hérétique ne se fera pas scrupule d'assurer que c'est nous qui corrompons l'Ecriture et l'interprétons mal, et que lui seul défend la cause de la vérité.

XIX. Il ne faut donc pas en appeler aux Ecritures, ni hasarder un combat où la victoire sera toujours incertaine, du moins le paraîtra. Mais quand même ce ne serait point là l'issue de toutes les disputes sur l'Ecriture, l'ordre des choses demanderait encore qu'on commençât par examiner, ce qui va nous occuper, à qui appartiennent les Ecritures, à qui appartient la foi, de qui elle est émanée, par qui, quand et à qui a été donnée la doctrine qui fait les Chrétiens? Car, où nous verrons la vraie foi, la vraie doctrine du Christianisme, là indubitablement se trouvent aussi les vraies Ecritures, les vraies interprétations, les vraies traditions chrétiennes.

XX. Quel que puisse être notre Seigneur Jésus-Christ (qu'il me permette de parler ainsi en ce moment), quel que soit le Dieu dont il est le Fils, quelle que soit la nature du Dieu homme, la foi dont il est l'auteur, la récompense qu'il promet; lui-même, tandis qu'il était sur la terre, soit dans ses discours au peuple, soit dans ses instructions particulières à ses disciples, il a enseigné ce qu'il était, ce qu'il avait été, la volonté de son Père dont il était chargé, et ce qu'il exigeait des hommes. Parmi ses disciples, il en choisit douze pour l'accompagner, et pour devenir dans la suite les docteurs des nations. L'un d'entre eux ayant été retranché de ce nombre, il commanda aux onze autres, lorsqu'il retourna à son Père après sa résurrection, d'aller enseigner toutes les nations, et de les baptiser au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Aussitôt après, les Apôtres (ce nom signifie *Envoyés*) ayant choisi Matthias, sur qui tomba le sort, pour remplacer le traître Judas, selon la prophétie de David, et ayant reçu avec le Saint-Esprit qui leur avait été promis, le don des langues et des miracles, ils prêchèrent la foi en Jésus-Christ, et ils établirent des Eglises d'abord dans la Judée; ensuite s'étant partagé l'univers, ils annoncèrent la même foi et la même doctrine aux nations, et fondèrent des Eglises dans les villes. C'est de ces Eglises que les autres ont emprunté la semence de la doctrine, et qu'elles l'empruntent encore tous les jours à mesure qu'elles se forment. Par cette raison, on les compte aussi parmi les Eglises apostoliques, dont elles sont les filles. Tout se rapporte nécessairement à son origine : c'est pourquoi tant et de si nombreuses Eglises sont censées la même Eglise, la première de toutes, fondée par les Apôtres, et la mère de toutes les autres : toutes sont apostoliques, toutes ensemble ne font qu'une seule Eglise par la communication de la paix, la dénomination de frères et les liens de l'hospitalité qui unissent tous les fidèles. Et rien autre chose ne protége ces liens, que la même tradition d'une même foi.

XXI. Voici comme nous tirons de là un argument de prescription. Si notre Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses Apôtres pour prêcher, il ne faut donc pas recevoir d'autres prédicateurs que ceux qu'il a établis, parce que personne ne connaît le Père que le Fils et ceux à qui le Fils l'a révélé, et parce que le Fils ne l'a révélé qu'aux Apôtres, envoyés pour prêcher ce qu'il leur a révélé. Mais qu'ont prêché les Apôtres, c'est-à-dire, que leur a révélé Jésus-Christ ? Je prétends, fondé sur la même prescription, qu'on ne peut le savoir que par les Eglises que les Apôtres ont fondées, et qu'ils ont instruites de vive voix, et ensuite par leurs lettres. Si cela est, il est incontestable que toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces Eglises apostoliques et mères, aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que les Eglises ont reçue des Apôtres, les Apôtres de Jésus-Christ, Jésus-Christ de Dieu : et que toute autre doctrine, par conséquent, ne peut être que fausse, puisqu'elle est opposée à la vérité des Eglises, des Apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu. Il ne nous reste qu'à démontrer que notre doctrine dont nous avons présenté plus haut le symbole, vient des Apôtres, et que, par une conséquence nécessaire, toutes les autres sont fausses. Nous communiquons avec les Eglises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur : voilà notre démonstration.

XXII. Mais comme elle est si claire et si précise qu'elle ne laisse rien à répliquer, quand elle a été mise dans tout son jour, avant de le faire, écoutons ce que peuvent opposer nos adversaires pour affaiblir cette prescription. Ils ont coutume de dire « que les Apôtres n'ont pas tout su ; » et poussés par le même esprit de démence, ils disent encore que « si les Apôtres ont tout su, ils n'ont pas pour » cela tout enseigné à tous. » Dans ces deux accusations, c'est donc Jésus-Christ même qu'ils blâment d'avoir choisi des disciples ou peu instruits, ou peu fidèles. Mais quel est l'homme sensé qui pourra soupçonner d'ignorance les

disciples du Seigneur, qu'il avait donnés pour maîtres à l'univers, qu'il avait eus dans sa compagnie tous les jours de sa vie mortelle, à qui il expliquait en particulier tout ce qui avait besoin d'éclaircissement, leur disant qu'il leur était accordé de pénétrer des secrets inaccessibles à la multitude? Qu'est-ce qui a pu être caché à Pierre, ainsi appelé parce que l'Eglise devait être bâtie sur lui; à Pierre, qui avait reçu, avec la clef du royaume des cieux, le pouvoir de lier et de délier, tant dans les cieux que sur la terre? Qu'est-ce qui a pu être caché à Jean, le disciple bien-aimé, sur le sein de qui le Sauveur se reposait, à qui seul il montra le traître Judas, qu'enfin il donna pour fils à Marie en sa place? Qu'aurait voulu cacher Jésus-Christ à ceux à qui il avait fait voir sa gloire, Moïse et Elie, à qui il avait fait entendre du ciel la voix de son Père; non pas qu'il rejetât les autres, mais « parce que le » témoignage de trois personnes suffit pour constater un » fait? » Enfin ceux à qui il avait daigné expliquer toutes les Ecritures dans le chemin même, après sa résurrection, ont-ils pu rien ignorer? Il est vrai que le Sauveur avait dit auparavant à ses Apôtres : « J'aurais encore à vous » parler de bien des choses; mais vous ne pouvez pas les » porter à présent. » Mais il ajouta : « Lorsque l'Esprit de » vérité sera venu, il vous enseignera lui-même toute vé- » rité. » Il marquait clairement par là qu'ils n'ignoreraient plus rien, lorsqu'ils seraient remplis de l'Esprit saint qu'il leur promettait. Il ne manqua pas d'accomplir sa promesse. Les Actes des Apôtres nous apprennent la descente du Saint-Esprit. Ceux qui ne reçoivent pas ce livre ne peuvent se vanter d'avoir été instruits par le Saint-Esprit, puisqu'ils ne reconnaissent point que le Saint-Esprit ait été envoyé aux fidèles. Ils sont même hors d'état de défendre l'Eglise, puisqu'ils ne sauraient prouver quand et comment elle fut établie. Mais ils aiment mieux s'ôter à eux-mêmes les preuves des vérités qu'ils conservent, que d'en fournir d'invincibles contre les erreurs qu'ils y ont mêlées.

XXIII. Ils objectent pour prouver cette prétendue ignorance des Apôtres, que Pierre et tous ceux qui l'accompagnaient furent repris par Paul. « C'est une preuve sans » réplique, disent-ils, et que les premiers ignoraient quel- » que chose, et que d'autres, dans la suite, eurent des » connaissances plus étendues; tels que Paul, qui en con- » séquence reprit ses anciens. » Nous pourrions leur répondre : Puisque vous rejetez les actes des Apôtres, il vous faudrait d'abord montrer qui est ce Paul, ce qu'il était avant son apostolat, et comment il y est parvenu, d'autant plus que vous vous prévalez de son autorité pour bien d'autres choses. Que Paul atteste que de persécuteur il est devenu apôtre, cela ne suffit point pour quiconque ne croit qu'après un mur examen. Le Sauveur lui-même n'a pas voulu en être cru sur son témoignage. Mais qu'ils croient, d'accord, sans l'autorité des Ecritures pour croire contre les Ecritures : il ne leur servira rien d'alléguer que Pierre a été repris par Paul, s'ils ne prouvent en même temps que Paul a introduit un Evangile différent de celui de Pierre et des autres Apôtres. Bien loin de là, Paul, de persécuteur changé en apôtre, est conduit et présenté aux frères, comme un d'entre eux, par les frères mêmes qui avaient reçu la doctrine et la foi des Apôtres; ensuite il va à Jérusalem, ainsi qu'il le raconte lui-même, pour voir Pierre; c'était à la fois son droit et son devoir, comme collègue de Pierre dans le ministère de la prédication du même Evangile; car les fidèles sans doute n'auraient pas vu avec tant d'étonnement le persécuteur devenu prédicateur, s'il eût prêché un Evangile contraire au leur; ils n'auraient pas non plus glorifié Dieu de ce que son ennemi Paul était venu parmi eux; ils ne lui auraient pas donné la main en signe d'amitié, d'union et de conformité de sentiments : et s'ils partagèrent les fonctions du ministère entre Pierre et Paul, ce n'était pas que les deux Apôtres dussent prêcher deux Evangiles différents, mais pour qu'ils prêchassent le même à différents peuples, Pierre aux Juifs,

Paul aux Gentils. Au reste, si Pierre a été repris de ce qu'après avoir vécu avec les Gentils, il s'en séparait par respect humain, c'était une faute de conduite, et non pas une erreur dans l'enseignement de la foi : aussi n'annonçait-il pas un autre Dieu que le Créateur, un autre Christ que le Fils de Marie, une autre espérance que la résurrection.

XXIV. Je n'aspire pas assurément à la gloire; pour parler plus juste, je n'aurai pas la témérité de faire combattre ensemble deux Apôtres : mais comme nos adversaires ne nous objectent cette réprimande de Paul que pour rendre suspecte la doctrine de Pierre, je répondrai pour celui-ci que Paul lui-même a dit qu'il s'était fait tour à tour Juif pour les Juifs, Gentil pour les Gentils, afin de les gagner tous. Ainsi, les Apôtres, eu égard aux motifs, aux circonstances des temps et des personnes, blâmaient certaines choses qu'ils faisaient eux-mêmes dans des circonstances différentes. Pierre aurait pu reprendre à son tour Paul de ce que défendant la circoncision, il avait cependant fait circoncire Timothée. C'est à ceux qui jugent les Apôtres à peser toutes ces considérations : du moins on accordera que Pierre et Paul furent réunis dans le martyre. Quoique Paul, ravi au troisième ciel, y ait appris de grands mystères, cela n'a pu apporter de changement dans sa prédication, puisqu'ils étaient de nature à n'être révélés à personne. Si cependant ils sont venus à la connaissance de quelqu'un, et que les hérétiques se vantent de les soutenir, il faut aussi qu'ils conviennent que Paul a violé le secret, ou qu'ils nous fassent voir quelqu'autre, ravi au ciel depuis, qui ait eu permission de publier ce qu'il était ordonné à Paul de taire.

XXV. Mais, comme nous l'avons dit, c'est une égale folie, en avouant que les Apôtres n'ont rien ignoré, et qu'ils n'ont pas prêché de doctrines opposées, de prétendre cependant qu'ils n'ont pas communiqué à tous tout ce qu'ils savaient; mais qu'ils ont enseigné publiquement certaines

choses, et à tout le monde; et d'autres en secret, et à un petit nombre de personnes seulement. On se fonde sur ce que Paul dit à Timothée : « Gardez le dépôt; » et ailleurs : « Gardez le précieux dépôt. » Mais quel est ce dépôt secret qu'on prétend renfermer une doctrine nouvelle? Est-ce le précepte dont il dit : « Je vous recommande ce précepte, » mon fils Timothée; » ou cet autre dont il parle en ces termes : « Je vous recommande devant Dieu, qui donne la » vie à tous, et devant Jésus-Christ, qui a rendu sous » Ponce-Pilate un témoignage éclatant à la vérité, de » garder ce précepte? » Mais quel est donc ce précepte? quelle est cette recommandation? Il est aisé de voir, par ce qui précède et ce qui suit, qu'il ne s'agit nullement de je ne sais quelle doctrine cachée; que l'Apôtre insiste au contraire sur l'obligation de n'en pas recevoir d'autre que celle qu'il avait apprise à son disciple, et sans doute en public, en présence d'un grand nombre de témoins, dit-il. Peu nous importe que, selon nos adversaires, il n'entende point l'Eglise par ce grand nombre de témoins : il nous suffit que ce qui se dit devant un grand nombre de témoins n'est rien moins que secret. Et quand Paul recommande à Timothée de confier ce qu'il a entendu de lui à des hommes fidèles, et capables d'en enseigner les autres, il ne saurait non plus désigner par là un Evangile secret; car, lorsqu'il dit ceux-ci, il parle des enseignements qu'il donne dans le moment : s'il avait parlé d'enseignements secrets, dont il ne parlait pas, et comme étant confiés à leur conscience, il n'aurait pas dit *ceux-ci*, mais *ceux-là*.

XXVI. Du reste, ce n'est pas sans raison qu'il avertit ceux à qui il confie le ministère de l'Evangile, de s'en acquitter avec discernement et avec prudence, pour ne pas donner, selon la parole de Jésus-Christ, les choses saintes aux chiens, et jeter les perles devant les pourceaux. Jésus-Christ parlait en public, et n'a jamais demandé qu'on tînt secret aucun article de sa doctrine. Il disait au contraire à ses disciples : « Ce que vous entendez en particulier

» et dans les ténèbres, prêchez-le au grand jour et sur les » toits. » Il donnait à entendre la même chose dans une parabole, en disant qu'il ne fallait pas enfouir une mine, c'est-à-dire cacher sa parole, au lieu de lui faire porter du fruit. Il remarquait qu'on ne mettait point la lumière sous le boisseau, mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison. Les Apôtres n'auraient point entendu tout cela, ou n'en auraient tenu aucun compte, s'il était vrai qu'ils eussent caché une partie de la lumière, c'est-à-dire de la parole de Dieu et de l'Evangile. Ils ne redoutaient ni la fureur des Juifs ni celle des païens. Et comment n'eussent-ils pas parlé librement dans l'Eglise, tandis qu'ils parlaient avec tant de hardiesse au milieu des synagogues et dans tous les lieux publics? Jamais ils n'auraient converti les Juifs ni persuadé les païens, s'ils ne leur eussent expliqué avec ordre et avec clarté la religion qu'ils leur annonçaient. On n'imaginera pas non plus qu'ils aient caché aux Eglises qui croyaient déjà, les dogmes qu'ils confiaient en secret à un petit nombre de personnes. Quand même ils auraient tenu des conférences particulières sur la foi, il est contre toute vraisemblance qu'on y enseignât un symbole de foi différent de celui qu'ils avaient enseigné publiquement; qu'ils annonçassent un Dieu dans l'Eglise, et un autre Dieu dans les maisons; un Christ en public, et un autre Christ en secret; une résurrection pour la multitude, et une résurrection particulière pour quelques personnes choisies. Les Apôtres, dans leurs Epîtres, ne recommandent-ils pas instamment aux fidèles de tenir tous un seul et même langage, sans souffrir jamais de schisme ni de division, parce que tous les ministres de l'Evangile, soit Paul ou tout autre, enseignaient absolument la même doctrine? Ils se souvenaient du précepte de leur divin maître : « Dites, cela est; cela n'est pas, oui ou non; ce que vous » ajouteriez de plus vient d'un mauvais principe. » Il voulait qu'il régnât une parfaite uniformité dans leur enseignement.

XXVII. Il n'est donc pas croyable que les Apôtres aient ignoré quelque chose de la plénitude de la doctrine qu'ils étaient chargés de prêcher. Mais peut-être que les Eglises ne l'auront pas entendue; car il n'est point de chicanes auxquelles nous ne soyons exposés de la part des hérétiques. Il est certain, disent-ils, que les Eglises ont été reprises par l'Apôtre. « O Galates insensés! s'écrie-t-il, qui vous » a donc aveuglés?... Vous couriez si bien, qui vous a ar- » rêtés?... » Et dès le début de l'Epître : « Je m'étonne » que vous ayez abandonné si tôt celui qui vous a appelés à » sa grâce, pour suivre un autre évangile! » Il écrit aux Corinthiens, qu'ils sont encore charnels; que c'est pour cela qu'il ne leur donne que du lait, et qu'ils ne sont pas en état de prendre une nourriture solide; qu'ils se flattent de savoir quelque chose, tandis qu'ils ne savent pas même comment il faut savoir. Nous convenons que ces Eglises ont été reprises : mais n'y a-t-il pas lieu de présumer qu'elles se sont corrigées? D'ailleurs, nous les voyons aujourd'hui unies de communion avec les Eglises dont l'Apôtre loue la foi, la science et la conduite, et pour lesquelles il rend grâces à Dieu.

XXVIII. Supposons, si vous voulez, que toutes les Eglises se soient trompées; que l'Apôtre lui-même se soit trompé en leur rendant témoignage; que le Saint-Esprit n'ait eu soin d'instruire de la vérité aucune des Eglises, lui que Jésus-Christ avait envoyé, avait demandé à son Père pour être le docteur de la vérité; supposons que le ministre de Dieu, le vicaire de Jésus-Christ, ait oublié totalement les fonctions qu'il avait à remplir, laissant les Eglises croire et entendre tout autre chose que ce qu'il avait enseigné lui-même par l'organe des Apôtres, est-il vraisemblable que tant et de si nombreuses Eglises se soient réunies pour la même erreur? Où doit se rencontrer une diversité si prodigieuse, la parfaite uniformité ne saurait régner; l'erreur aurait nécessairement varié. Non, ce qui se trouve le même parmi un très-grand nombre n'est point

erreur, mais tradition. Qu'on ose donc soutenir qu'ils ont erré ceux qui ont transmis la foi!

XXIX. Mais de quelque part que vienne l'erreur, elle a donc régné jusqu'à ce qu'elle ait été détruite par l'hérésie. La vérité attendait donc que les Marcionites et les Valentiniens vinssent la délivrer ! Cependant on prêchait mal, on croyait mal, tant de milliers de milliers d'hommes étaient mal baptisés, tant d'œuvres de foi mal faites, tant de prodiges mal opérés, tant de dons surnaturels mal conférés, tant de sacerdoces et de ministères mal exercés, tant de martyrs enfin mal couronnés ! Et si ce n'était ni mal ni en vain, comment pouvait-il y avoir une religion, un culte de Dieu avant que Dieu fût connu des Chrétiens, avant qu'on eût trouvé le Christ? Comment l'hérésie existait-elle avant la véritable doctrine, puisqu'en toutes choses la vérité précède l'image, l'ombre suit le corps? Mais quelle absurdité de prétendre que l'hérésie est antérieure à la véritable doctrine qui nous a annoncé qu'il y aurait des hérésies, et qui nous avertit de les éviter ! C'est à l'Eglise, dépositaire de cette doctrine, qu'il est dit, ou plutôt c'est cette doctrine même qui dit à l'Eglise : « Si un » ange vient du ciel vous annoncer un autre Evangile que » celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème. »

XXX. Où était alors Marcion, ce pilote du Pont-Euxin, ce stoïcien zélé ? Où était Valentin le platonicien ! Car il est constant qu'ils vivaient, il n'y a pas long-temps, sous Antonin, et qu'ils professèrent la doctrine catholique dans l'Eglise romaine, sous le pontificat du bienheureux Eleuthère, jusqu'à ce que leur caractère inquiet et leurs opinions, qui séduisaient les fidèles, les fissent chasser de l'Eglise par deux fois l'un et l'autre, et Marcion même, avec deux cents sesterces qu'il avait apportés. Depuis ce moment, ils répandirent plus que jamais le venin de leurs hérésies. Enfin Marcion ayant abjuré ses erreurs, on consentit à lui donner la paix, sous la condition, qu'il accepta, de ramener à l'Eglise ceux qu'il lui avait enlevés : mais la mort ne

lui en laissa pas le temps. Il fallait, nous le répétons, qu'il y eût des hérésies. Ce n'est pas à dire pour cela que l'hérésie soit un bien, comme s'il ne fallait pas qu'il y eût aussi du mal. Eh ! n'a-t-il pas fallu que notre Seigneur fût trahi ? Cependant malheur au traître ! Qu'on n'essaie donc pas de justifier par là l'hérésie. Pour en venir à Apelles, il est encore plus moderne que Marcion, qui fut son maître. Ayant eu commerce avec une femme, au mépris de la continence marcionienne, et ne pouvant pas soutenir les regards de son saint maître, il s'enfuit à Alexandrie. De retour quelques années après, sans s'être corrigé, à cela près qu'il n'était plus marcionite, il se laissa séduire par une autre femme. C'est cette Philumène dont nous avons déjà parlé, qui devint ensuite une infâme courtisane. Elle l'obséda à un tel point, qu'il écrivit sous sa dictée des révélations. Il y a encore des gens qui se souviennent d'avoir vu ces personnages : nous voyons même à présent leurs disciples et leurs successeurs; de sorte qu'il n'est pas possible d'en imposer sur le temps où ils ont vécu. D'ailleurs, comme dit notre Seigneur, « ils se font assez connaître par » leurs œuvres : » puisque Marcion a séparé le Nouveau-Testament de l'Ancien, il est postérieur à ce qu'il a séparé, et qui était par conséquent uni avant la séparation, comme avant celui qui l'a faite. De même Valentin, qui ne se contente pas d'interpréter singulièrement les Ecritures, mais qui prétend les corriger, sous prétexte qu'elles étaient autrefois corrompues, reconnaît donc par là qu'elles existaient avant lui. Je ne nomme que ceux-ci, comme les plus insignes faussaires : quant à un certain Nigidius, à Hermogène et à tant d'autres, dont l'occupation unique est de pervertir les voies de Dieu, qu'ils produisent les titres de leur mission. S'ils prêchent un autre dieu que le nôtre, comment peuvent-ils se servir contre celui-ci de son nom et de ses Ecritures ? Si c'est le même, pourquoi le prêchent-ils autrement ? Qu'ils prouvent donc qu'ils sont de nouveaux apôtres, que Jésus-Christ est descendu une se-

conde fois sur la terre, qu'il a de nouveau enseigné ; que de nouveau il a été crucifié, qu'il est mort et ressuscité ; que, de plus, il leur a communiqué le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges que lui-même. C'est à ces traits que nous reconnaissons les vrais Apôtres de Jésus-Christ. Mais je ne dois pas taire les prodiges de ces nouveaux apôtres, malheureux imitateurs des Apôtres de Jésus-Christ : ceux-ci rendaient la vie aux morts, et les autres donnent la mort aux vivants.

XXXI. Revenons à ce principe, que la vérité a existé dès le commencement, et que l'erreur n'est venue qu'après. Dieu sème d'abord le bon grain, et le démon, son ennemi, vient ensuite y mêler de l'ivraie. Cette parabole désigne manifestement des doctrines opposées. La parole de Dieu, dans le même chapitre, est appelée semence ; il suffit donc de faire attention à l'ordre des temps pour conclure que ce qui a été enseigné d'abord est vrai et divin, et que ce qui a été ajouté depuis est faux et étranger. Voilà ce qui confondra à jamais toutes les hérésies modernes, dont aucune ne saurait se répondre à elle-même qu'elle a la vérité de son côté.

XXXII. Au reste, si quelques-unes de ces sectes osent se dire contemporaines des Apôtres, pour paraître venir des Apôtres, faites-nous donc voir, leur répondrons-nous, l'origine de vos églises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux Apôtres ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques, qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion des Apôtres ; car c'est ainsi que les Eglises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont. Ainsi l'Eglise de Smyrne montre Polycarpe, que Jean lui a donné pour évêque ; et l'Eglise de Rome, Clément, ordonné par Pierre. Toutes nous montrent de même ceux que les Apôtres ont établi leurs évêques, et par le canal de qui elles ont reçu la doctrine apostolique. Que les hérétiques inventent du moins quelque chose de semblable. Après tant de blasphèmes, tout leur est permis ; mais

ils auront beau inventer, ils ne gagneront rien, car leur doctrine, rapprochée de celle des Apôtres, prouve assez, par son opposition, qu'elle n'a pour auteur ni un Apôtre ni un homme apostolique. Les Apôtres n'ont pu être opposés l'un à l'autre dans leur enseignement; les hommes apostoliques n'ont pu l'être aux Apôtres, si vous exceptez ceux qui les ont abandonnés. Oui, que les hérétiques montrent la conformité de leur doctrine à la doctrine apostolique; c'est le défi que leur font ces Eglises trop modernes pour avoir pu être fondées par les Apôtres ou par leurs successeurs immédiats, ou qui même s'établissent tous les jours; mais, comme elles professent la même foi, elles n'en sont pas moins regardées comme apostoliques, à cause de la consanguinité de la doctrine. Toutes les hérésies sont donc sommées par nos Eglises de justifier, par leur doctrine ou par leur origine, qu'elles sont apostoliques, comme elles le prétendent; mais elles ne sauraient justifier ce qui n'est point. La différence de leur doctrine démontre au contraire qu'elles ne sont rien moins qu'apostoliques : c'est pourquoi aucune Eglise apostolique ne les reçoit à la paix et à la communion.

XXXIII. Je vais maintenant passer en revue leur doctrine, qui remonte au temps des Apôtres, puisque les Apôtres l'avaient découverte et anathématisée. Pourront-elles échapper à leur condamnation, après qu'elles seront convaincues, ou d'avoir existé dès-lors, ou du moins de sortir des hérésies qui existaient dès-lors? Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, condamne les hérétiques qui nient ou révoquent en doute la résurrection. C'était l'erreur des Saducéens, adoptée en partie par Marcion, Apelles, Valentin, et les autres qui rejettent la résurrection des corps. Dans l'Epître aux Galates, il s'élève contre les observateurs et les partisans de la circoncision et de la loi : c'est l'hérésie d'Ebion. Instruisant Timothée, il censure ceux qui défendent le mariage : Marcion et son disciple Apelles le défendent. Il reprend aussi les sectaires qui

soutiennent que la résurrection est déjà faite : les Valentiniens l'assurent par rapport à eux. Lorsqu'il parle de généalogies sans fin, on reconnaît aussitôt Valentin. Suivant lui, un je ne sais quel *Eon*, à qui il donne un nom bizarre, et même plusieurs noms, engendre de sa Grâce le Sens et la Vérité; le Sens et la Vérité engendrent le Verbe et la Vie, qui engendrent l'Homme et l'Eglise. Voilà la première huitaine d'Eons, dont naquirent dix autres Eons, et enfin douze, appelés des noms les plus singuliers, pour compléter la fable des trente Eons. L'Apôtre blâmant ceux qui rendent un culte aux éléments, désigne Hermogène, imaginant une matière éternelle qu'il met en parallèle avec le Dieu éternel, et qu'il fait la mère et la déesse des éléments : il n'est pas étonnant, après cela, qu'il lui rende aussi un culte. Jean, dans l'Apocalypse, menace ceux qui mangent des viandes offertes aux idoles, et qui s'abandonnent à l'impureté. Il y a actuellement encore d'autres Nicolaïtes, qu'on appelle Caïniens; et, dans ses Epîtres, il traite d'antechrist quiconque nie que Jésus-Christ se soit incarné, et ne le reconnaît pas pour le Fils de Dieu. Marcion soutient la première erreur, Ebion la seconde. L'Apôtre Pierre regardait comme une espèce d'idolâtrie, et condamna, dans Simon, la magie qui rend un culte aux anges.

XXXIV. Voilà, ce me semble, les différentes sortes de fausses doctrines qui étaient déjà connues du temps des Apôtres, comme les Apôtres eux-mêmes nous l'apprennent. Cependant, parmi tant de diversités de sectes, il n'en est pas une qui ait osé s'attaquer au Dieu créateur de l'univers. Personne n'avait osé soupçonner même un autre dieu; c'était plutôt sur le Fils que sur le Père qu'on se permettait des doutes, jusqu'à ce que Marcion, outre le Créateur, imaginât un autre dieu, qui est le bon principe; jusqu'à ce qu'Apelles soutînt que le Créateur était un ange du souverain Dieu, d'une substance ignée, le dieu de la loi et des Juifs; jusqu'à ce que Valentin semât, pour ainsi

dire, ses Eons, et fit naître le dieu créateur de la substance défectueuse d'un d'entre eux. C'est à eux et à eux seuls, qu'ont été révélés les mystères de la divinité. Le démon, qui voulut se faire le rival de Dieu, les a éclairés au point que, contre la parole du Sauveur, il a rendu les disciples plus savants que le maître dans ses sciences empoisonnées. Que les hérésies choisissent donc les temps auxquels elles voudront rapporter leur origine, il n'importe, puisque jamais elles ne prouveront qu'elles viennent de la vérité. D'abord, celles dont les Apôtres n'ont point parlé n'étaient pas de leur temps, autrement ils n'eussent pas manqué d'en faire mention pour les condamner; et celles qui étaient de leur temps, ils les ont en effet condamnées. Soit que les hérésies de nos jours soient les mêmes pour le fond, mais seulement plus polies et plus raffinées, elles se voient dès les temps apostoliques frappées d'anathème; soit qu'elles n'aient fait qu'emprunter quelques dogmes à ces anciennes sectes, dès qu'elles partagent leur doctrine, elles doivent aussi partager leur condamnation. Quant aux hérésies qui n'auraient rien de commun avec celles qui ont été déjà proscrites, leur nouveauté seule fait leur condamnation. C'est ici qu'a lieu l'argument invincible de prescription : dès que les Apôtres n'en ont point parlé, elles sont indubitablement fausses, et du nombre des erreurs que les Apôtres ont prédites.

XXXV. Par cet argument nous écartons, nous confondons toutes les hérésies, soit postérieures aux Apôtres, soit contemporaines même des Apôtres, dès là qu'elles ne s'accordent pas avec la doctrine des Apôtres, dès là que les Apôtres les ont désignées et condamnées, ou nommément, ou autrement. Qu'elles répondent enfin, qu'elles opposent aussi la prescription à notre doctrine. Si elles nient que notre doctrine soit véritable, qu'elles le prouvent comme nous l'avons prouvé de la leur; qu'elles nous apprennent donc où il faut aller chercher la vérité, puisqu'il est constant qu'elle ne se trouve pas chez elles. Notre doctrine

est la plus ancienne de toutes ; elle est donc la véritable : la vérité est la première partout. Les Apôtres, loin de condamner notre doctrine, la soutiennent ; car ne la condamnant point, après avoir condamné toute doctrine étrangère, ils témoignent assez qu'ils la soutiennent, parce qu'ils la regardent comme leur propre doctrine.

XXXVI. Mais voulez-vous satisfaire une louable curiosité, qui a pour objet le salut, parcourez les Eglises apostoliques, où président encore, et dans les mêmes places, les chaires des Apôtres ; où, lorsque vous écouterez la lecture de leurs lettres originales, vous croirez voir leurs visages, vous croirez entendre leur voix. Etes-vous près de l'Achaïe, vous avez Corinthe ; de la Macédoine, vous avez Philippes et Thessalonique. Passez-vous en Asie, vous avez Ephèse ; êtes-vous sur les frontières de l'Italie ; vous avez Rome, à l'autorité de qui nous sommes aussi à portée de recourir. Heureuse Eglise, dans le sein de laquelle les Apôtres ont répandu toute leur doctrine avec leur sang, où Pierre est crucifié comme son maître, où Paul est couronné comme Jean-Baptiste, d'où Jean l'Evangéliste, sorti de l'huile bouillante sain et sauf, est relégué dans une île ! Voyons donc ce qu'a appris et ce qu'enseigne Rome, et en quoi elle communique particulièrement avec les Eglises d'Afrique. Elle croit en un seul Dieu créateur de l'univers, en Jésus-Christ son Fils, né de la vierge Marie ; elle confesse la résurrection de la chair ; elle reçoit, avec la loi et les prophètes, les Evangiles et les lettres des Apôtres. Voilà les sources où elle puise sa foi. Elle fait renaître ses enfants dans l'eau, elle les revêt du Saint-Esprit, elle les nourrit de l'Eucharistie, les exhorte au martyre, et rejette quiconque ne professe pas cette doctrine. C'est cette doctrine, je ne dis plus qui nous annonçait des hérésies pour les temps à venir, mais de qui elles sont sorties. Il est vrai que du moment qu'elles se sont élevées contre elles, elles ne lui appartiennent plus. Du noyau d'un fruit doux et nécessaire, de l'olive, des grains de la

figue la plus exquise, viennent des plantes trompeuses et stériles, des oliviers et des figuiers sauvages; de même les hérésies, quoique nées dans notre fonds, nous sont absolument étrangères : la semence de la vérité a dégénéré chez elles, et le mensonge en a fait comme autant de plantes sauvages.

XXXVII. S'il est certain que la vérité ne peut se trouver que du côté de ceux qui suivent religieusement la règle de foi donnée à l'Eglise par les Apôtres, aux Apôtres par Jésus-Christ, à Jésus-Christ par Dieu même, nous sommes donc fondés à soutenir que les hérétiques ne doivent pas être admis à disputer sur les Ecritures, puisque nous prouvons, sans le secours des Ecritures, qu'ils sont absolument étrangers aux Ecritures : car ils ne sauraient être Chrétiens dès-lors qu'ils sont hérétiques, et qu'ils ne tiennent pas de Jésus-Christ ce qu'ils ont choisi de leur autorité privée, et comme hérétiques. Or, n'étant pas Chrétiens, ils n'ont aucun droit aux Ecritures des Chrétiens. Qui êtes-vous? peut leur dire l'Eglise; depuis quand et d'où êtes-vous venus? que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens? à quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? qui vous autorise, Apelles, à ébranler mes bornes? comment osez-vous semer et vivre ici à discrétion? c'est mon bien; je suis en possession depuis long-temps, je suis en possession la première; je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques; je suis héritière des Apôtres, et je jouis conformément aux dispositions de leur testament, aux charges des fidéi-commis, au serment que j'ai prêté : pour vous, ils vous ont renoncés et déshérités, comme étrangers et comme ennemis. Mais pourquoi les hérétiques sont-ils étrangers et ennemis des Apôtres? parce que la doctrine que chacun d'eux a inventée, ou adoptée suivant son caprice, est directement opposée à la doctrine des Apôtres.

XXXVIII. Mais où l'on remarque cette opposition, là

doit se trouver sans doute l'altération des Ecritures. Ceux qui ont formé le projet de changer l'enseignement, se sont vus forcés d'en changer aussi les sources. Eh! comment introduire une nouvelle doctrine, sans avoir de quoi la fonder? Mais comme la corruption de la doctrine supposait déjà celle des livres dépositaires de la doctrine, nous ne pouvions non plus la conserver pure et saine sans conserver ces livres dans toute leur intégrité. Nos Ecritures auraient-elles donc contenu quelque chose qui nous fût contraire? Aurions-nous eu besoin, pour nous en débarrasser, pour établir des systèmes qu'elles renversaient, de changer, de tronquer, d'interpoler? Ce que nous sommes, les Ecritures le sont, et dès leur origine. Nous sommes Chrétiens par elles, avant qu'il y eût rien qui nous fût contraire, avant que vous eussiez pu les altérer. Toute altération a pour principe la haine et l'envie, nécessairement postérieures et étrangères à l'objet altéré. Ainsi, un homme sensé ne pourra jamais se persuader que nous, qui sommes nés avec les Ecritures, nous les ayons corrompues plutôt que leurs ennemis, qui sont venus après elles. L'un, en effet, a corrompu le texte, l'autre le sens. Et bien que Valentin semble recevoir l'Ancien Testament tout entier, dans le fond il n'est pas moins ennemi de la vérité que Marcion : il est plus artificieux. Marcion, le fer à la main au lieu du stylet, a mis en pièces toutes les Ecritures, pour donner du poids à son système. Valentin a eu l'air de les épargner, et de chercher moins à les accommoder à ses erreurs, qu'à concilier ses erreurs avec elles; et cependant il a plus retranché, plus interpolé que Marcion, en ôtant à tous les mots leur énergie et leur signification naturelle, pour leur donner des sens forcés, et en imaginant tous ces êtres invisibles et fantastiques.

XXXIX. Ce sont là les esprits pervers avec qui nous avons à combattre, que nous devons par conséquent connaître : ils sont nécessaires à la foi, pour faire le discernement des élus et des réprouvés. C'est pour cette raison

qu'ils ont tant de talent et de facilité pour imaginer et construire l'édifice de leurs hérésies. Au reste, il n'y a rien là d'étonnant et de singulier, puisque nous voyons qu'on tire des livres profanes à peu près le même parti qu'ils tirent de nos Ecritures. Ne vient-on pas de trouver dans la fable de Virgile une autre fable, en adaptant le sujet aux vers, les vers au sujet ? Hosidius Géta n'a-t-il pas emprunté de Virgile sa tragédie de Médée tout entière ? J'ai un parent qui s'est amusé à chercher dans le même poète l'explication du tableau de Cébès. Les Centons d'Homère ne sont autre chose que des poèmes composés de vers d'Homère, pris de différents endroits, qu'on a su réunir en un corps. Les Ecritures divines offrent un champ bien plus vaste pour toutes sortes de sujets. Aussi je ne crains pas d'avancer que c'est par une permission particulière de Dieu qu'elles ont été composées de manière que les hérétiques pussent y trouver la matière de toutes leurs erreurs : nous y lisons qu'il faut qu'il y ait des hérésies, et il ne peut y avoir d'hérésies sans les Ecritures.

XL. Si l'on demande qui inspire les hérésiarques, je répondrai que c'est le démon, dont l'office est de dérober aux hommes la vérité, et qui prend à tâche d'imiter dans les mystères des faux dieux les saintes cérémonies de la religion chrétienne. Il plonge aussi dans l'eau ses adorateurs, et leur fait croire qu'ils trouveront dans ce bain l'expiation de leurs crimes ; il marque au front les soldats de Mithra lorsqu'on les initie ; il célèbre l'oblation du pain ; il offre une image de la résurrection, et présente à la fois la couronne et le glaive ; il défend à son souverain pontife les secondes noces ; il a même ses vierges. Au reste, si nous examinons les superstitions que Numa a instituées, les fonctions des prêtres, leurs ornements, leurs priviléges, les cérémonies, les vases, et généralement tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices, ce qui regarde les expiations et les vœux, nous ne pourrons douter que le démon n'ait voulu copier les rites de la loi mosaïque. Or, celui qui a

affecté d'appliquer au culte des idoles tout ce que nous pratiquons dans la célébration de nos mystères, n'a pas manqué de faire aussi servir nos livres saints à établir une doctrine sacrilége et ennemie de la nôtre : il a pour cela altéré et le sens, et les termes, et les figures. Il est donc certain que c'est le démon qui a inspiré tous les hérésiarques, et que l'hérésie ne diffère pas au fond de l'idolâtrie, puisqu'elles ont le même auteur qui les a formées toutes les deux sur le même dessin. Si toutes les hérésies ne supposent pas un dieu ennemi du Créateur, du moins elles représentent celui-ci tout autre qu'il n'est. Or, tout mensonge, toute fausseté qui a pour objet la Divinité, est une espèce d'idolâtrie.

XLI. Je ne dois pas omettre de décrire ici la conduite des hérétiques, combien elle est frivole, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, parfaitement assortie à leur foi. On ne sait qui est catéchumène, qui est fidèle ; ils entrent, ils écoutent, ils prient pêle-mêle, et même avec des païens, s'il s'en présente : ils ne se font pas scrupule de donner les choses saintes aux chiens, et de semer des perles (fausses, à la vérité) devant les pourceaux. Le renversement de toute discipline, ils l'appellent simplicité, droiture; et notre attachement à la discipline, ils le traitent d'affectation. Ils donnent la paix à tout le monde indifféremment. Opposés les uns aux autres dans leur croyance, tout leur est égal, pourvu qu'ils se réunissent pour triompher de la vérité. Tous sont enflés d'orgueil, tous promettent la science. Les catéchumènes sont parfaits, avant que d'être instruits. Et leurs femmes, que ne se permettent-elles pas? elles osent dogmatiser, disputer, exorciser, promettre des guérisons, peut-être baptiser. Leurs ordinations se font au hasard, par caprice et sans suite. Tantôt ils élèvent des néophytes, tantôt des hommes engagés dans le siècle, tantôt même nos apostats, pour s'attacher par l'ambition ceux qu'ils ne peuvent retenir par la vérité. Nulle part on n'avance, comme dans le

camp des rebelles où la rébellion tient lieu de mérite. Aussi ont-ils aujourd'hui un évêque, et demain un autre; celui qui est diacre aujourd'hui, sera demain lecteur; le prêtre redeviendra laïque, car ils chargent les laïques des fonctions sacerdotales.

XLII. Que pourrai-je dire de leur prédication ? Ils n'ont point à cœur de convertir les païens, mais de pervertir nos fidèles; ils mettent leur gloire à renverser ceux qui sont debout, au lieu de relever ceux qui sont tombés. Je ne m'en étonne pas; ils ne peuvent s'élever eux-mêmes que sur les débris de la vérité; c'est pourquoi ils s'efforcent de faire crouler notre Eglise pour bâtir la leur. Otez-leur la loi de Moïse, les prophètes, le Dieu créateur, vous leur fermez la bouche : ils n'attendent rien à édifier, leur unique talent est de détruire; ce n'est que dans cette vue qu'ils sont flatteurs, humbles et soumis. Du reste, ils ne connaissent pas le respect, même pour leurs préposés; et c'est pour cette raison qu'il n'y a guère de schisme parmi eux. On ne le remarque point; le schisme pour eux est l'unité : sans cesse ils varient, ils s'écartent de leurs propres règles. Chacun tourne à sa fantaisie la doctrine qu'on lui a enseignée, comme celui de qui il l'a reçue l'avait inventée à sa fantaisie. L'hérésie, dans ses progrès, ne dément point sa nature et son origine. Les Valentiniens et les Marcionites ont autant de droit d'innover à leur gré dans la religion, que Valentin et Marcion. Toutes les hérésies, si on les examine à fond, s'éloignent en bien des points des sentiments de leurs auteurs. La plupart des hérétiques n'ont pas même d'églises; ils sont errants et vagabonds, sans mère, sans foi, sans feu ni lieu.

XLIII. Ils sont encore décriés par le commerce qu'ils ont avec les magiciens, les charlatans, les astrologues, les philosophes, tous gens d'une curiosité effrénée. Ils n'oublient jamais ces paroles : « Cherchez, et vous trouverez. » Par leurs mœurs, on peut juger de leur foi. Ils assurent qu'on ne doit pas craindre Dieu : aussi vivent-ils dans la

plus grande licence. Mais où ne craint-on pas Dieu, sinon là où il n'est point? Où Dieu n'est point, la vérité n'est pas non plus; et où la vérité n'est pas, on doit voir de telles sectes. Où Dieu est, au contraire, là se trouve la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse; où est la crainte de Dieu, se trouvent l'honnête gravité, l'exactitude scrupuleuse, le soin vigilant, le choix éclairé, la communication réfléchie, l'élévation méritée, la soumission religieuse, le service fidèle, la modestie en public, une Eglise unie, et Dieu partout.

XLIV. Cette ferme et vertueuse discipline est une dernière preuve de la vérité de notre croyance. On demeurera inviolablement attaché à cette croyance, si l'on se souvient du jugement futur, où nous comparaîtrons tous au pied du tribunal de Jésus-Christ, pour y rendre compte de tout, et en particulier de notre foi. Que répondrez-vous alors, vous qui aurez souillé par le commerce adultère de l'hérésie cette foi vierge que Jésus-Christ vous avait confiée? Direz-vous, pour vous excuser, que ni lui ni ses Apôtres n'avaient annoncé ces doctrines perverses pour les derniers temps, et ne vous avaient ordonné de les fuir et de les détester? Reconnaissez de bonne foi que vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes, et nullement à ceux qui vous avaient prévenus si long-temps auparavant. Mais vous ne manquerez pas de prétextes pour relever l'autorité des docteurs de l'hérésie. Ils avaient donné, direz-vous, les plus éclatantes preuves de leur mission; ils avaient guéri les malades, ressuscité les morts, prédit l'avenir, en sorte qu'on ne pouvait douter que ce ne fussent de vrais Apôtres. Comme s'il n'était pas écrit qu'il viendrait plusieurs séducteurs qui feraient des prodiges pour prouver une doctrine fausse et pernicieuse. Apparemment que vous obtiendrez grâce, tandis que ceux qui se seront souvenu des oracles du Seigneur et de ses Apôtres, et qui auront persévéré dans la foi orthodoxe, courront risque de leur salut. J'avais annoncé, il est vrai, leur dira le Sei-

gneur, qu'il viendrait des maîtres du mensonge en mon nom, au nom de mes Prophètes et de mes Apôtres. J'avais ordonné à mes disciples de répéter les mêmes prédictions. J'avais confié à mes Apôtres mon Evangile et le Symbole de la foi; mais comme vous refusiez de croire, il m'a plu ensuite d'y faire des changements. J'avais promis la résurrection de la chair, mais j'ai craint de ne pouvoir pas accomplir ma promesse; j'avais montré que j'étais né d'une vierge, mais j'ai rougi d'une pareille naissance; j'avais assuré que le Créateur du monde était mon père, mais un meilleur père m'a adopté; je vous avais défendu de prêter l'oreille aux hérétiques, mais j'étais moi-même dans l'erreur. Voilà les absurdités que sont forcés de dévorer ceux qui s'écartent de la règle, et qui ne sont point en garde contre le danger de perdre la foi.

XLV. Nous venons de donner des armes pour combattre généralement toutes les hérésies; nous leur avons opposé des prescriptions certaines, fondées, invincibles, qui les empêcheront à jamais d'être reçues à disputer sur les Ecritures. Dans la suite, si Dieu nous en fait la grâce, nous répondrons à quelques hérésies en particulier. Que la paix et la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soient avec ceux qui liront ceci dans la foi de la véritable religion (1) !

. . . . . .

. . . . . .

Quoique je passe sous silence la plupart des détails qui concernent ces hérétiques, j'en dirai quelques mots cependant. Je laisse de côté les hérétiques du judaïsme, le

(1) La fin des *Prescriptions contre les Hérétiques* a été perdue. Quelques éditions estimées placent à la suite de ce beau Traité les chapitres suivants, qui sont la continuation de ce qu'annonce Tertullien, quoique nous n'osions affirmer que cette fin soit de lui, parce qu'elle ne se trouve pas dans un des manuscrits les plus anciens, celui d'Agobard. Cependant nous avons cru devoir l'ajouter ici comme un curieux monument qui résume en quelques mots l'histoire des hérésies jusqu'à Tertullien, et complète son Traité.

Samaritain Dosithée, par exemple, qui le premier osa répudier les prophètes comme n'étant pas inspirés par l'Esprit saint. Je laisse de côté les Saducéens qui, sortant de la racine de cette erreur, osèrent nier avec cette hérésie la résurrection de la chair. Je laisse de côté les Pharisiens, qui en ajoutant quelques points à la loi, se séparèrent des Juifs ; de là vient qu'ils méritèrent de recevoir le nom qu'ils ont gardé. Je ne parlerai pas davantage des Hérodiens, qui prétendaient qu'Hérode était le Christ.

XLVI. J'en viens à ceux qui voulurent être hérétiques depuis la prédication de l'Evangile. A la tête de tous paraît Simon le Magicien qui, dans les Actes des Apôtres, reçut de l'Apôtre Pierre une sentence bien méritée et en harmonie avec son impiété. Il osa se proclamer la Vertu souveraine, c'est-à-dire le Dieu suprême. Il ajoutait que le monde avait été créé par ses anges; que, grâce à un démon qui errait autour de lui, et qui était la sagesse, il était descendu chez les Juifs pour se faire reconnaître par ce peuple; qu'il n'avait pas souffert sous le fantôme de Dieu, mais qu'il avait comme souffert. Après lui vient Ménandre, son disciple, magicien comme lui, et répétant les mêmes extravagances que Simon lui-même. Tout ce que Simon soutenait avoir été, Ménandre l'était à son tour, disait-il : personne ne pouvait obtenir le salut, à moins d'être baptisé en son nom. Saturnin suivit de près. A l'entendre, il était aussi la vertu incréée, c'est-à-dire Dieu. Il résidait dans les régions supérieures et infinies, au plus haut des cieux. Les anges, placés à une distance prodigieuse de lui, avaient créé ce monde inférieur; et comme quelques rayons de la lumière éternelle étaient tombés dans les régions inférieures, les anges s'avisèrent de créer l'homme d'après cette ressemblance, et sur le modèle des anges qui habitaient dans cette lumière. L'homme rampait sur la terre comme un vermisseau. Saturnin, qui était la vertu incréée, voulut dans sa miséricorde sauver cette étincelle, sans quoi l'homme tout entier périssait. Le Christ, selon lui,

n'avait pas vécu dans une chair réelle. Fantôme véritable, il n'avait eu que les apparences de la douleur. Quant à la résurrection de la chair, elle n'aurait pas lieu.

L'hérétique Basilide lui succéda. Il prétend qu'il existe un Dieu souverain, nommé Abraxas (1), duquel émana l'Esprit, qu'en grec il appelle Νοῦς. Ensuite naquit le Verbe; du Verbe la Providence; de la Providence la Vertu et la Sagesse. Celles-ci engendrèrent par la suite les Principautés, les Puissances, les anges, et une multitude infinie d'anges. Ce sont ces mêmes anges qui créèrent les trois cent soixante-cinq cieux, et le monde en l'honneur d'Abraxas, dont celui-ci portait en lui-même le nom numérique. Parmi les derniers anges qui avaient formé le monde, il place comme le plus récent de tous le Dieu des Juifs, c'est-à-dire le Dieu de la Loi et des Prophètes, qui n'est pas dieu, dit-il, et qui n'est qu'un ange. La postérité d'Abraham lui échut en partage; voilà pourquoi il tira de la terre d'Egypte les enfants d'Israël pour les transporter dans la terre de Chanaan. Il est le plus turbulent de tous les anges; de là vient que, non content de susciter des séditions et des guerres fréquentes, il verse le sang humain. Alors le Christ descendit sous une forme fantastique, envoyé non par celui qui avait créé ce monde, mais par le grand Abraxas. La chair ne fut pas réelle chez lui. Ce n'est pas lui que les Juifs ont mis à mort; Simon a été crucifié à sa place. Par conséquent, il ne faut pas croire à celui qui a été crucifié; sans quoi ce serait avouer que l'on croit en Simon. Du reste, Basilide supprime le martyre. Il s'élève fortement contre la résurrection de la chair, en niant que le salut ait été promis aux corps.

Un autre hérétique surgit; c'est Nicolas. Il était compté parmi les sept diacres qui furent choisis dans les Actes des Apôtres. Il soutint que les Ténèbres convoitèrent la Lu-

(1) Abraxas équivaut à 365, dans le système de numération grecque.

mière d'une manière honteuse. Je rougirais de rapporter tout ce qui est sorti d'immonde de cette union obscène. En effet, il parle de certains Eons impudiques, tels que les embrassements, les unions exécrables et hideuses, et d'autres choses plus révoltantes encore. Il crée ensuite sept esprits, dieux et démons, et invente mille extravagances aussi sacriléges qu'infâmes. Passons-les sous silence, puisque la pudeur nous défend de nous y arrêter. Il nous suffit que l'Apocalypse du Seigneur condamne par la vénérable autorité de sa sentence toute cette hérésie des Nicolaïtes, en disant : « Tu as cela pour toi, que tu hais les » actions des Nicolaïtes, comme moi-même je les hais. »

XLVII. A ces hérétiques se joignent ceux que l'on appelle Ophites. Car ils glorifient tellement le serpent, qu'ils le mettent au-dessus du Christ lui-même. En effet, disent-ils, c'est lui qui nous a donné l'origine de la science du bien et du mal. Moïse connaissait bien sa puissance et sa majesté, quand il dressa le serpent d'airain, et que tous ceux qui le regardèrent obtinrent la guérison. Il y a mieux. Le Christ lui-même n'imite-t-il pas dans son Evangile la puissance sacrée du serpent, lorsqu'il dit : « De même que Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il » faut que le Fils de l'homme soit élevé? » De là vient que les Ophites introduisent un serpent pour bénir leur Eucharistie. Mais voici quelle est l'origine de toute cette erreur et de cet appareil superstitieux. Ils soutiennent que de cet Eon primitif naquirent plusieurs autres Eons inférieurs; mais qu'un certain Eon, nommé Jaldabaoth, est supérieur à ces derniers. Il a été conçu d'un autre Eon qui s'unit à des Eons inférieurs. Dans la suite, voulant s'élever jusqu'aux régions supérieures, il fut trahi dans ses efforts, à cause de la pesanteur de la matière qui composait sa substance. Laissé dans les régions intermédiaires, il étendit son domaine et créa le ciel. Jaldabaoth cependant descendit dans les régions inférieures, et engendra sept fils. A force de s'étendre, il ferma les régions supérieures, afin que les

anges ainsi hors d'état de connaître les régions les plus élevées, le regardassent comme Dieu unique. Ces Vertus et ces anges inférieurs créèrent l'homme, qui n'ayant été créé que par des Vertus infirmes et sans puissance, rampa sur la terre comme un vermisseau. Mais l'Eon de qui était sorti Jaldabaoth, touché de compassion, envoya à l'homme, ainsi condamné à ramper, une étincelle qui, en réveillant ses facultés, le mit à même de raisonner et de connaître les régions supérieures. Que fit alors ce Jaldabaoth? Dans son indignation, il tira de lui-même la Vertu et la ressemblance du serpent. Voilà quelle fut la Vertu dans le paradis, c'est-à-dire voilà quel fut le serpent, auquel Eve avait cru comme au Fils de Dieu. Elle cueillit par ses conseils, ajoutent-ils, le fruit de l'arbre : par là, il apporta au genre humain la science du bien et du mal. Ils ne croient pas que la chair de Jésus-Christ ait été réelle. Ils n'admettent pas davantage la résurrection de l'homme.

Il éclata encore une autre hérésie; c'est celle des Caïniens. Ils exaltent Caïn, qu'ils regardent comme ayant été conçu par quelque Vertu puissante qui opéra en lui. Car Abel, selon eux, né d'une Vertu inférieure, avait été procréé; voilà pourquoi il était inférieur. Ceux qui parlent ainsi, revendiquent aussi le traître Judas, qu'ils proclament grand et admirable, à cause du service qu'il rendit au genre humain. Quelques-uns, en effet, croient devoir remercier solennellement Judas de sa trahison. Comme il remarquait, disent-ils, que Jésus-Christ essayait de détruire la vérité, il le livra pour que la vérité ne fût pas détruite. D'autres, au contraire, raisonnent dans ce sens. Les puissances de ce monde ne voulaient pas que Jésus-Christ endurât sa passion, de peur que le genre humain ne recouvrât le salut par sa mort. Judas, pour consommer le salut du genre humain, livra le Christ, afin que le salut, qui était entravé par les Vertus dont la haine s'opposait à l'avénement du Christ, ne fût plus entravé, ni

la réhabilitation de l'homme retardée par la passion du Christ.

Vient ensuite l'hérésie des Setthoïtes. Voici quelles sont les extravagances de cette doctrine. Deux hommes furent créés par les anges, Caïn et Abel : il s'éleva parmi les anges de grandes dissensions et des querelles terribles à cause d'eux. Alors la Vertu qui est supérieure à toutes les vertus, et qu'ils appellent la Mère, aussitôt que la mort d'Abel lui fut annoncée, voulut que Seth fût conçu et naquît à la place d'Abel, afin que, par la mort et la naissance de cette semence pure, les anges qui avaient formé les deux premiers hommes fussent déshérités de leur gloire; car ils soutiennent que les anges formèrent avec les hommes des unions illégitimes. Alors cette même Vertu, qu'ils appellent le Mère, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, châtia ces prévarications par le déluge, afin de détruire entièrement la race née de ce mélange, et de ne conserver que la semence qui était pure et intacte. Mais les anges qui avaient créé les hommes de la première semence se glissèrent secrètement, et à l'insu de la Mère, dans l'arche de Noé avec les huit personnes qu'elle renfermait, et y introduisirent la semence de Caïn, afin que la semence de la malice, au lieu de périr, fût conservée avec les autres, et que rendue à la terre après le déluge, elle se développât à l'exemple des autres, se répandît au loin, et couvrît l'univers tout entier. Quant au Christ, ils ne le regardent que comme Seth, et il n'a été réellement que Seth, disent-ils.

XLVIII. Carpocrate, de plus, a introduit la secte suivante. Il n'y a dans les régions supérieures qu'une Vertu suréminente : d'elle naquirent les Anges et les Vertus. Placés à une grande distance des Vertus supérieures, ils créèrent notre monde dans les régions inférieures. Le Christ n'est pas né de la vierge Marie, mais de la semence de Joseph. Il a donc été engendré à la manière des hommes, quoiqu'il l'emporte sur eux tous par son respect pour la

justice et par la pureté de sa vie. Il a souffert chez les Juifs. Son ame seule avait été reçue dans les cieux, parce qu'elle fut plus ferme et plus énergique que toutes les autres. De là le sectaire concluait, en n'admettant que le salut des ames, et en déclarant qu'il n'y avait point de résurrection pour le corps.

Cérinthe parut après Carpocrate, et enseigna la même chose à peu près. En effet, il veut aussi que le monde ait été créé par ces anges. Selon lui, le Christ naquit de la semence de Joseph ; par conséquent il ne fut qu'homme, sans être Dieu. La loi fut donnée par les anges, dit-il, et le dieu des Juifs n'était pas le Seigneur, mais seulement un ange.

A Cérinthe succéda Ebion. Il n'est pas d'accord sur tous les points avec Cérinthe. Selon lui, le monde aurait été créé par Dieu et non par les anges. Puis, comme il est écrit : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le » serviteur au-dessus de son seigneur, » il en prend acte pour défendre la loi, afin d'exclure l'Evangile et de maintenir le judaïsme.

XLIX. L'hérétique Valentin a débité un grand nombre de fables. Je n'en présenterai qu'une courte exposition. En effet, il introduit un Plérôme de trente Eons, qu'il fait sortir par syzigies, c'est-à-dire par couples. A la tête de tous, dit-il, sont Bythos et le Silence. Ils engendrèrent l'Esprit et la Vérité; de l'Esprit et la Vérité naquirent le Verbe et la Vie; ceux-ci à leur tour donnèrent naissance à l'Homme et à l'Eglise. L'Homme et l'Eglise engendrèrent douze Eons; il en naquit dix autres du Verbe et de la Vie. Ainsi se complètent les trente Eons, qui au moyen d'une huitaine, d'une dizaine et enfin d'une douzaine, constituent le Plérôme. Le trentième de ces Eons voulut contempler Bythos, et pour le contempler il osa monter dans les régions supérieures du Plérôme. Mais comme il n'était point assez fort pour soutenir les rayons de sa grandeur, il fut pris d'une grande défaillance, et il serait retombé dans

le néant, si celui qu'ils appellent Horos, envoyé pour le rassurer, ne l'avait réconforté en lui criant Jao. Prononciation ou Parole est le nom de ce dernier. Valentin ajoute que l'Eon, exclu du Plérôme et devenu Achamoth, fut livré depuis à toutes les passions du Désir, et de ces passions engendra la matière. Elle en créa le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment. De là vient que toutes les créations de cet Eon sont misérables, fragiles, caduques et mortelles, parce que lui-même fut conçu et naquit de l'avortement. Il ne laissa pas cependant de créer notre monde des matières qu'avaient fournies les frayeurs, les craintes, les tristesses ou les sueurs d'Achamoth. De sa frayeur, dit le sectaire, naquirent les ténèbres; de sa crainte et de son ignorance l'esprit de malice et d'iniquité; de sa tristesse et de ses larmes, l'eau des fontaines, les flots de la mer et des fleuves. Quant au Christ, il a été envoyé par le Propator, qui n'est autre chose que Bythos. Le Christ ne parut point sur la terre avec un corps tel que le nôtre; mais apportant du ciel je ne sais quel corps spirituel, il traversa le sein de la Vierge Marie, comme l'eau passe par un canal, sans en rien recevoir, sans lui emprunter quoi que ce soit. Il ne veut pas que cette chair ressuscite, mais une autre chair spirituelle. Il admet certains points de la Loi et des Prophètes; il en rejette d'autres; qu'est-ce à dire? Il rejette la totalité en rejetant quelques points seulement. Il a aussi son Evangile, excepté les nôtres.

Après lui vinrent les hérétiques Ptolémée et Secundus, qui sont d'accord sur tous les points avec Valentin, à l'exception de celui-ci. Valentin s'était contenté d'imaginer trente Eons; ses disciples en introduisirent quatre d'abord, puis ils y en ajoutèrent par la suite quatre autres. Valentin veut que le trentième Eon ait été relégué hors du Plérôme, à cause de ses défaillances. Ptolémée et Secundus le nient; car ils n'admettent pas au nombre du Plèrôme ou des trente Eons, celui que tourmenta le désir impuissant de contempler le Propator.

Il y eut après cela un autre hérétique, appelé Héracléon, qui, afin de ne pas penser comme Valentin, veut paraître penser autrement, en introduisant la nouveauté de je ne sais quelle Parole. Ce qui profère exista de tout temps, dit-il. Puis de cette Monade il tire deux Eons, bientôt l'essaim des Eons, et enfin le système de Valentin tout entier.

L. Après eux ne manquèrent pas de surgir un certain Marc et un Colarbasus, qui formèrent une nouvelle hérésie de l'alphabet des Grecs. Ils soutiennent qu'il est impossible de découvrir la vérité sans le secours de ces lettres, ou plutôt que la plénitude et la perfection de la vérité résident cachées dans ces lettres. Voilà pourquoi Jésus-Christ a dit : Je suis l'Alpha et l'Oméga. Enfin Jésus-Christ est descendu sur la terre, c'est-à-dire la colombe s'est reposée sur Jésus, et en grec colombe se dit περιστερά, mot qui dans la numération équivaut à DCCCI. Ceux-ci remontent toutes les lettres de l'alphabet, ω, ψ, χ, φ, υ, τ, jusqu'à la première, et forment ainsi des huitaines et des dizaines. Je m'arrête. Il serait peu sage et oiseux de rapporter ici toutes les extravagances qu'ils débitent ; ou pour mieux dire, il y aurait autant de danger que d'extravagance à les énumérer. Ils imaginent un autre dieu que le Créateur. Ils nient tout à la fois et que le Christ se soit montré dans une chair réelle, et que la chair doive ressusciter.

LI. Joignez à ces hérétiques un Cerdon qui introduit deux principes, c'est-à-dire deux dieux ; l'un bon et l'autre cruel : le bon est le dieu supérieur ; le cruel, c'est le nôtre, c'est le Créateur du monde. Cerdon rejette la loi et les Prophètes ; il renonce à Dieu le Créateur. Il admet que Jésus-Christ fils du Dieu supérieur est venu ; mais il ne veut pas qu'il se soit montré dans une chair réelle ; il n'exista qu'à l'état de fantôme ; par conséquent il ne souffrit pas véritablement, mais il eut l'air de souffrir. Il ne naquit pas d'une vierge ; ou, pour mieux dire, il ne naquit en aucune manière. Il n'admet que la résurrection de

l'ame; il nie celle du corps. Il ne reconnaît que l'Evangile de Luc; encore ne le reçoit-il pas dans son intégrité. Il ne prend ni toutes les lettres de l'apôtre Paul, ni dans leur totalité celles qu'il reçoit. Il rejette comme faux les Actes des Apôtres et l'Apocalypse.

Après lui apparaît Marcion, né dans le Pont, fils d'un évêque et retranché de la communion de l'Eglise pour avoir déshonoré une vierge. Celui-ci prenant occasion de cette parole : « Tout arbre bon produit de bons fruits; » tout arbre mauvais produit de mauvais fruits, » travailla de toutes ses forces à propager l'hérésie de Cerdon et à accréditer la doctrine qu'avait imaginée son devancier.

A Marcion succède un certain Lucain, partisan et disciple de ce dernier. Fidèle aux mêmes blasphèmes, il enseigne ce qu'avaient enseigné Marcion et Cerdon.

Ils sont suivis de près par Apelles, disciple de Marcion, qui se sépara de son maître aussitôt qu'il fut tombé dans les péchés de la chair. Apelles introduit un Dieu unique qu'il place dans les régions supérieures infinies; c'est ce Dieu qui créa un grand nombre de puissances et d'anges. Voilà pourquoi il appelle Seigneur la seconde vertu, dont il ne fait qu'un ange : c'est par ce dernier que notre monde a été produit à l'imitation du monde supérieur. Il mêla à la formation de ce nouveau monde le repentir, parce qu'il n'avait pu le former avec autant de perfection que l'avait été le monde supérieur : du reste, il répudie la Loi et les Prophètes. Il n'affirme ni avec Marcion que le Christ est venu sous des formes fantastiques, ni avec l'enseignement de l'Evangile qu'il a eu un corps et une chair véritables; mais que descendant des régions supérieures, il s'adapta, pendant le trajet de sa descente, une chair empruntée aux astres et à l'air. Quand il ressuscita, en remontant aux cieux, il rendit à chacun de ces éléments, ce qu'il leur avait emprunté pendant qu'il descendait. Par conséquent, après avoir dispersé ça et là les différentes parties de son corps, il ne rentra dans le ciel qu'en esprit. Le même héré-

tique nie la résurrection de la chair ; il n'admet qu'un seul apôtre (1), celui de Marcion ; encore ne l'admet-il pas tout entier. Il n'y a de salut que pour les ames, ajoute-t-il. De plus, il a des écritures particulières, mais bizarres ; il les appelle les *Révélations* d'une certaine Philumène, qu'il suit comme une prophétesse. Joignez à ces révélations des traités, composés par lui, et auxquels il a donné le nom de *Syllogismes*, où il essaie de prouver que tout ce que Moïse a écrit sur Dieu n'est pas véritable, mais imaginé à plaisir.

LII. A tous ces hérétiques, il faut joindre encore un certain Tatien, qui fut disciple de Justin le martyr. Après la mort de son maître, il se mit à penser différemment ; car sa doctrine tout entière ressemble à celle de Valentin ; il se contenta d'y ajouter ce point : Adam ne peut obtenir le salut ; comme si, alors que les branches sont sauvées, la racine ne l'était pas également.

Il vient encore d'autres hérétiques qui ont reçu leur nom des Phrygiens (2) ; mais ils se divisent dans leur doctrine. Les uns suivent Proclus et s'appellent de son nom ; les autres du nom d'Eschine. Ils ont, les uns et les autres, des blasphèmes qui leur sont communs et des blasphèmes qui leur sont particuliers, et servent à les distinguer. Voici les blasphèmes qui leur sont communs. Premièrement, le Saint-Esprit résidait dans les Apôtres, mais ils n'eurent pas le Paraclet. En second lieu, le Paraclet a révélé à Montan plus de vérités que le Christ n'en déposa dans son Evangile ; non-seulement plus de vérités, mais des vérités plus capitales et d'un ordre plus relevé (3).

(1) L'Apôtre saint Paul, Marcion en retranchait une partie ; il voulait de plus que l'Apôtre eût prêché une doctrine différente de celle de Jésus-Christ, et fût venu au nom de son Christ imaginaire.

(2) Ils sont connus sous le nom de Cataphryges.

(3) Si ces lignes appartiennent à Tertullien, comme le croient quelques commentateurs, il s'est condamné par ses propres paroles.

Le blasphème particulier de ceux qui suivent Eschine, consiste à dire que le Christ est tout à la fois le Fils et le Père.

LIII. Il faut ajouter à tous ces noms celui de Blastus, qui essaie d'introduire secrètement le judaïsme. En effet, il ne veut pas que l'on observe la Pâque autrement que conformément à la loi de Moïse, le quatorzième jour du mois. Mais qui donc ignore que la grâce de l'Evangile disparaît tout entière, si l'on réduit le Christ à n'être que la Loi ?

Après lui, je trouve Théodote, hérétique originaire de Byzance, qui ayant été saisi pour le nom de Jésus-Christ, le renia et ne cessa plus de le blasphémer depuis ce moment. En effet, il introduisit une doctrine, par laquelle il déclare que Jésus-Christ n'est qu'un homme ordinaire, le dépouillant ainsi de sa divinité. Qu'il soit né d'une Vierge par l'opération de l'Esprit saint, il l'admet, toutefois, pour en faire un homme solitaire semblable à tous les autres, n'ayant rien de plus qu'eux, si ce n'est l'autorité de sa justice.

Un second Théodote surgit après ce premier. Il introduisit également une nouvelle secte. Il enseignait, comme le premier, que Jésus-Christ n'était qu'un homme, quoiqu'il fût né et conçu de la vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Mais il le fait inférieur à Melchisédech, parce qu'il a été dit de Jésus-Christ : « Tu es le prêtre » éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Car ce Christ, selon lui, était la vertu céleste de la grace suréminente de Melchisédech, parce que Jésus-Christ, intercesseur et avocat des hommes, plaidait leur cause. Melchisédech, lui, intercédait pour les Anges et les Vertus des cieux ; car il était bien supérieur au Christ, « puisqu'il n'a- » vait ni père, ni mère, ni généalogie, et que sa vie » n'ayant ni commencement ni fin, ne pouvait être » connue. »

Après tous ces hérétiques vient Praxéas, qui introduisit

une hérésie que Victorinus essaya de fortifier. Ce dernier soutient que Dieu le Père tout-puissant est le même que Jésus-Christ ; que c'est lui qui a souffert, lui qui a été crucifié, lui qui est mort. Il ajoute de plus, avec une audace profane et sacrilége, que c'est Dieu le Père qui s'assied dans les cieux à sa propre droite.

CONTRE LES SPECTACLES.

I. Serviteurs de Jésus-Christ, qui travaillez en ce moment à vous approcher de Dieu (1), vous tous qui l'avez déjà confessé et lui avez rendu témoignage, apprenez sur quelles règles de la foi, sur quels principes de la vérité, sur quelle loi de la discipline repose l'obligation de renoncer aux spectacles, parmi les autres erreurs du siècle, de peur que vous ne péchiez, les uns par ignorance, les autres par dissimulation. Tel est en effet la séduction des plaisirs, qu'elle entraîne l'ignorance dans la chute, ou corrompt la conscience par le mépris du devoir. Pour ajouter à ce double malheur, on se prévaut des maximes des païens qui, dans cette matière, ont coutume de raisonner ainsi contre nous. Qu'importent à la religion, au fond de l'ame et de la conscience, des consolations extérieures accordées uniquement à l'œil et à l'oreille? Dieu s'offense-t-il d'un délassement durant lequel l'homme garde toujours la crainte et le respect qu'il lui doit? Non, en jouir dans son temps et dans son lieu n'est pas un crime. Illusion! Nous avons dessein de démontrer que ces plaisirs s'accordent aussi peu avec la religion véritable qu'avec la véritable soumission à Dieu. Suivant quelques-uns, les Chrétiens, race d'hommes toujours prête à mourir (2),

(1) Les catéchumènes.

(2) Bossuet a dit : « Genre d'hommes destiné à la mort; » ce qui fait aussi un très-beau sens.

se forment à l'intrépidité par la privation des divertissements, afin de mépriser plus facilement la vie, en coupant les liens qui pourraient les y enchaîner, et de ne pas regretter une chose qu'ils ont rendue inutile. Ainsi, sur ce fondement, il faudrait haïr sa vie plutôt par les conseils d'une sagesse humaine que par soumission au précepte divin. En effet, ceux qui persévèrent dans le plaisir ne meurent pour Dieu qu'avec regret. Toutefois, s'il en était ainsi, cette mâle constance devrait déjà savoir gré à ces sages précautions.

II. Mais ce prétexte est dans la bouche de tout le monde : « Dieu, s'écrie-t-on, et nous l'avouons aussi, » Dieu a créé toutes choses et les a données à l'homme. » Toutes ces créatures sont bonnes, puisque leur auteur » est bon. Parmi elles, il faut ranger tout ce qui compose » un spectacle : le cheval, le lion, les forces du corps, » les agréments de la voix. Conséquemment on ne sau- » rait regarder comme étranger ou ennemi de Dieu ce qui » est sorti de ses mains ; ni comme criminel ce qui n'est » pas l'ennemi de Dieu, puisqu'il ne lui est pas étranger. » Les amphithéâtres eux-mêmes, qui ne sont que des » pierres, du ciment, des marbres et des colonnes, sont » l'ouvrage de Dieu, qui déposa ces matières dans la terre » pour les besoins de l'homme ; il y a mieux : les repré- » sentations n'ont-elles pas lieu sous le ciel de la divi- » nité ? » O ignorance humaine, que tu es une habile raisonneuse, surtout quand tu crains de perdre quelque joie de cette nature ou quelque avantage du monde ! Enfin, on en trouve un grand nombre que la crainte de renoncer au plaisir éloigne plus de notre religion que la crainte de la mort. Car, si insensé que l'on soit, on ne redoute pas la mort, tribut inévitable. Mais le sage lui-même se laisse captiver par le plaisir, tant il a d'ascendant ! Sages ou insensés, la vie tout entière est pour nous dans ce mot : le plaisir !

Que Dieu soit le Créateur de toutes choses, que toutes

ces choses soient bonnes et mises au service de l'homme, personne ne le conteste, parce que personne n'ignore ce que la nature suggère d'elle-même. Mais quand on ne connaît Dieu qu'à demi, par le droit de la nature et non par celui de l'adoption, de loin et non de près, on ignore nécessairement comment il nous prescrit d'user, lorsqu'il donne, et quelle puissance jalouse tend à adultérer (1) constamment les créations divines, parce que l'on ne connaît ni la volonté, ni l'antagoniste de celui que l'on ne connaît qu'imparfaitement. Il ne suffit pas de considérer par qui l'universalité des êtres a été créée; il faut encore examiner par qui ils ont été pervertis. Par ce moyen, on reconnaîtra à quel usage ils sont destinés, en voyant à quels usages ils ne le sont pas. Il y a une grande différence entre la corruption et l'intégrité, parce qu'il y a une grande différence entre le corrupteur et l'auteur.

Au reste, tous les crimes, de quelque nature qu'ils soient, que les païens eux-mêmes défendent et proscrivent comme des choses indubitablement mauvaises, se consomment avec les œuvres de Dieu. Vous voulez devenir homicide par le fer, le poison et les enchantements. Mais le fer est l'ouvrage de Dieu, aussi bien que les herbes vénéneuses et les mauvais anges. Leur auteur les a-t-il destinés cependant à conspirer contre la vie de l'homme? Loin de là ! il étouffe jusqu'à la pensée de l'homicide par cet unique et principal commandement : « Tu ne » tueras point. » De même l'or, l'argent, l'ivoire, le bois, toutes les matières qui servent à tailler des idoles, qui les plaça dans le monde, sinon le Dieu créateur du monde? A-t-il prétendu cependant que le monde les adorât à son préjudice? Non, assurément, puisque l'idolâtrie est à ses yeux le plus grand outrage. Qu'y a-t-il parmi les choses qui offensent Dieu qui ne soit à Dieu? Mais ce qui l'offense cesse d'être l'œuvre de Dieu, et l'offense dès qu'il

(1) L'expression est de Bossuet, *Sermons*, tom. IV, p. 188.

cesse de l'être. L'homme lui-même, auteur de toutes sortes de crimes, n'est pas seulement l'œuvre de Dieu; il est encore son image. Et cependant il s'est révolté contre son Créateur, et dans son corps et dans son intelligence. En effet, nous n'avons pas reçu des yeux, pour les feux de la concupiscence, des oreilles pour les ouvrir aux mauvais discours, une langue pour la prostituer à la calomnie, une bouche pour les sollicitations de la gourmandise, la virilité pour la tourner aux excès de l'incontinence, des mains pour les consacrer au vol, des pieds pour courir au crime : notre ame n'a point été unie au corps pour devenir un arsenal de fraudes, de mensonge et d'iniquité. Je ne l'imagine pas. Ainsi donc, s'il est vrai que Dieu, principe de sainteté, haïsse le mal et jusqu'à la pensée du mal, il suit évidemment qu'il n'a point créé pour des fins criminelles ce qu'il condamne, puisque les instruments de nos fautes ne deviennent mauvais que par le mauvais usage que nous en faisons. Nous donc qui, en connaissant Dieu, connaissons également son rival; nous qui avons appris à distinguer le Créateur d'avec le faussaire, pourquoi nous étonner et douter encore, puisque l'adresse de l'ange faussaire et jaloux, après avoir réussi dès l'origine à faire déchoir de son innocence l'homme image du Dieu qui l'a créé et maître de l'univers, pervertit et tourna contre le Créateur toutes les facultés que l'homme avait reçues du Créateur pour une destination d'innocence et d'intégrité? Il avait vu avec douleur que l'empire sur l'universalité des êtres fût échu à l'homme plutôt qu'à lui-même. Que fit-il? Il souleva contre le Créateur le roi de la création, afin d'établir dans la création son propre domaine.

III. Cette doctrine ainsi exposée contre l'opinion des païens, occupons-nous plutôt d'instruire les nôtres. En effet, la foi de quelques-uns, soit simplicité, soit scrupule, réclame l'autorité des Ecritures pour renoncer aux spectacles, hésitant ainsi à s'abstenir de plaisirs que des textes

précis et formels n'interdiraient pas aux serviteurs de Dieu. Sans doute nous ne trouvons nulle part cette défense : Tu n'iras point au Cirque ni au théâtre ; tu n'assisteras point à des jeux ni à des représentations, textuellement énoncée comme les préceptes qui suivent : « Tu ne tueras point ; » — tu n'adoreras point d'image taillée ; — tu ne commet- » tras point d'adultère ; — tu ne déroberas point. » Mais nous trouvons que cette première parole de David concerne cette défense : « Heureux l'homme qui n'est pas entré » dans l'assemblée des impies, qui ne s'est pas arrêté dans » la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire » de corruption ! » Bien que le Psalmiste semble avoir loué le juste de n'avoir pris aucune part au conseil et à l'assemblée des Juifs pendant qu'ils délibéraient sur la mort du Seigneur, toutefois l'Ecriture admet toujours une interprétation plus large partout où le sens moral paraît conforme à celui que présente la lettre, de sorte que rien n'empêche de prendre ces mots pour une prohibition des spectacles. Si le prophète, en effet, a pu nommer quelques Juifs l'assemblée des impies, à combien plus forte raison l'immense multitude du peuple idolâtre ? Les païens sont-ils moins impies, moins pécheurs, moins ennemis du Christ que les Juifs d'alors ? Même conformité dans tout le reste. Les spectacles ont aussi leurs voies où l'on s'arrête. On appelle *voies* les degrés circulaires qui vont en pente et séparent les chevaliers d'avec le peuple. On appelle aussi *chaires* les siéges de l'orchestre destinés aux sénateurs. Ainsi, par opposition : « Malheureux l'homme qui entre dans l'as- » semblée des impies quelle qu'elle soit, qui s'arrête dans » la voie des pécheurs, n'importe laquelle, et s'assied dans » telle ou telle chaire de corruption ! » Prenons ces mots dans un sens général, puisque souvent des paroles qui ne semblent s'adresser qu'à quelques-uns s'adressent à tous. Quand Dieu rappelle ses préceptes aux Israélites, ou leur reproche leurs crimes, il a en vue l'universalité des hommes. S'il menace l'Egypte et l'Ethiopie d'une ruine prochaine,

il condamne du même coup toutes les nations pécheresses. Ainsi toute nation pécheresse est pour lui l'Egypte et l'Ethiopie; c'est l'espèce pour le genre. Il en use de même pour les spectacles, qu'il appelle « l'assemblée des impies. » C'est le genre pour l'espèce.

IV. Mais pour que l'on ne s'imagine pas que je cherche des subtilités, j'invoquerai l'autorité plus décisive de notre sceau baptismal. Lorsque, descendus dans l'eau régénératrice, nous avons fait profession de la foi chrétienne, en lui empruntant les paroles de sa loi, nous avons déclaré par notre propre bouche que nous renonçions au démon, à ses pompes et à ses anges. Or, où le démon, ses pompes et ses anges dominent-ils avec plus d'empire que dans l'idolâtrie? N'est-elle pas comme le trône de l'esprit immonde et malfaisant? car je ne veux pas m'étendre davantage sur ce point. Si donc je démontre que l'appareil et la magnificence des spectacles reposent sur l'idolâtrie, j'aurai établi un préjugé certain que les engagements pris à notre baptême impliquent aussi la renonciation aux spectacles, espèce de sacrifice que l'idolâtrie offre à Satan, à ses pompes et à ses anges. Nous remonterons donc à l'origine de chaque spectacle en particulier, pour savoir comment ils se sont introduits dans le monde; de là, nous examinerons les titres de quelques-uns, et les noms dont ils sont appelés; puis viendront l'appareil et les superstitions qui les accompagnent; les lieux nous montreront ensuite à quelles divinités ils sont consacrés; et enfin la nature de leurs représentations, quels ont été leurs fondateurs. Si quelqu'une de ces choses est étrangère aux idoles, alors elle n'aura rien de commun avec l'idolâtrie ni avec les serments de notre baptême.

V. L'origine des jeux étant obscure et inconnue à la plupart de nos frères, nous n'avons dû la chercher ni plus haut ni ailleurs que dans les monuments littéraires des païens. Il nous reste plusieurs de leurs écrivains qui ont traité de cette matière. Quant à l'institution première des

jeux, ils racontent, d'après Timée, que les Lydiens, sortis de l'Asie sous la conduite d'un Tyrrhénus, qui avait été contraint de céder le royaume à son frère Lydus, s'établirent dans l'Etrurie. Là, entre autres cérémonies superstitieuses, ils fondèrent des spectacles sous un voile de religion. Les Romains, après avoir appelé chez eux quelques-uns de ces étrangers, leur empruntèrent le spectacle, le temps de la célébration, et jusqu'au nom qui le désignait, *ludi*, de *Lydiens*.. Il est vrai que Varron dérive ce terme du verbe *ludere*, jouer, se divertir, comme on disait autrefois *les jeux luperciens*, parce qu'on les célébrait en courant çà et là. Toutefois, il rattache ces jeux de la jeunesse à la célébration de quelque fête, à la dédicace de quelque temple, ou à quelque motif religieux.

Mais qu'importe la question des noms, lorsque l'idolâtrie est le principe de la chose? Ainsi les jeux appelés indistinctement *libéraux*, indiquaient visiblement un hommage rendu à Liber ou Bacchus. C'est à Liber que les villageois les consacraient d'abord, en reconnaissance de l'usage du vin, qu'il leur apporta, bienfait qu'ils lui attribuent. De là vient que, dans l'origine, les jeux par lesquels on honorait Neptune furent appelés *consuales;* car Neptune est aussi appelé Consus. Ensuite un Romulus dédie à Mars les jeux équiriens. Quelques-uns, cependant, attribuent les jeux *consuales* à Romulus, qui les aurait institués en l'honneur du dieu *Consus*, pour le remercier du conseil qu'il lui avait suggéré d'enlever les Sabines, afin de les unir à ses soldats. Vertueux conseil assurément, regardé encore aujourd'hui chez les Romains comme chose juste, légitime, pour ne pas dire inspirée par un dieu! Peut-on, en effet, regarder comme bon un conseil qui, souillé à sa naissance, doit son origine à l'esprit du mal, à la fourberie, à la violence, à un fratricide, à un véritable fils de Mars? Aujourd'hui encore il reste dans le Cirque, auprès des premières limites, un autel bâti sous terre, et consacré au dieu Consus; il

porte cette inscription : « Consus préside au conseil, Mars » à la guerre, les lares à l'assemblée. » Des prêtres, ornés d'un sacerdoce public, y célèbrent des sacrifices aux nones de juillet. Le flamine, consacré à Quirinus, et les vestales, y sacrifient le douzième jour des kalendes de septembre. Quelque temps après, le même Romulus institue des jeux en l'honneur de Jupiter Férétrien, sur la montagne tarpéienne, d'où ils reçurent le nom de *tarpéiens* et de *capitolins*, au rapport de Pison. Après lui, Numa Pompilius fonda d'autres jeux à la mémoire de Mars et de la Rouille, car la Rouille fut elle-même transformée en déesse. Vient ensuite Tullus Hostilius, puis Ancus Martius, puis tous les autres. Voulez-vous connaître le nom, le nombre et les idoles auxquelles ils dédièrent ces solennités? lisez Suétone ou les devanciers de Suétone, qui lui transmirent ces détails. Mais voilà qui suffit pour convaincre ces jeux d'origine idolâtrique.

VI. A ce témoignage de l'antiquité se joignent les siècles postérieurs qui, en nous apportant avec eux les dénominations de ces époques, nous attestent, par ces titres, à quelle idole et à quelle superstition étaient consacrés ces jeux de l'une et de l'autre espèce (1). En effet, ceux qu'on nomme mégaliens, apollinaires, céréales, neptunaux, floréales, latiaires, se célèbrent publiquement chaque année. Les autres ont leur motif dans la naissance, le jour natal, les avénements des rois, les prospérités publiques et les fêtes superstitieuses des municipes. Dans cette catégorie entrent aussi les représentations par lesquelles des légataires honorent la mémoire de leurs parents, coutume qui remonte à une haute antiquité; car dès les premiers temps on divisa les jeux en deux classes, les jeux sacrés et les jeux funèbres, ceux-là pour les dieux des nations, et ceux-ci pour les défunts. Mais à nous, que nous importe à quel titre et sous quel nom existe cette idolâtrie, pourvu que les

(1) Les jeux du Cirque et du théâtre.

mêmes esprits auxquels nous avons renoncé y exercent leur empire sous le nom de ces morts? Qu'ils glorifient leurs dieux, c'est toujours à des morts qu'ils sacrifient; de part et d'autre, même condition, même idolâtrie, et pour nous même protestation contre l'idolâtrie.

VII. Puisque l'origine de ces doubles jeux est la même, et les dénominations communes, comme provenant de causes semblables, il faut nécessairement qu'ils empruntent aux crimes de l'idolâtrie, leur mère, des pompes qui leur sont communes. Toutefois, ceux du Cirque surpassent tous les autres en magnificence : c'est pour eux que semble avoir été imaginé le mot pompe. A défaut de ce nom, la profusion des simulacres, l'armée des images, des chars, des litières, des brancards, des siéges, des dépouilles, le dirait assez. En outre, que de cérémonies, que de sacrifices précèdent, accompagnent, interrompent ces jeux! Combien de colléges d'augures! combien de sacerdoces divers! combien de fonctions mises en mouvement! Les habitants de cette ville où les démons ont établi le siége de leur empire ne l'ignorent pas. Que si les provinces déploient dans ces représentations moins de magnificence, à cause de l'infériorité de leurs ressources, en quelque endroit cependant qu'on les célèbre, il ne faut pas perdre de vue leur origine : leur berceau fait leur souillure. Ainsi le ruisseau le plus faible est empoisonné par la source dont il sort; ainsi la branche naissante participe à la mauvaise qualité de la tige. Qu'importe la pompe ou l'indigence? les jeux du cirque, quels qu'ils soient, offensent le Seigneur. On n'y promène qu'un ou deux simulacres, dites-vous! L'idolâtrie réside dans une seule idole. On n'y traîne qu'un char. Fort bien! mais c'est le char de Jupiter. Toute idolâtrie, opulente ou pauvre dans son appareil, est riche et splendide en crimes.

VIII. Pour en venir maintenant aux lieux, conformément à notre dessein, le Cirque est principalement consacré au Soleil; son temple est bâti au milieu de l'enceinte,

et son image rayonne sur le sommet de l'édifice, parce qu'ils ont cru qu'il ne fallait pas enfermer sous une voûte celui qui brille à découvert. Comme ils assurent que ce spectacle leur vient de Circé, qui l'institua la première en l'honneur du Soleil son père, c'est de Circé qu'ils dérivent le nom du Cirque. En vérité, la magicienne a bien servi la cause des démons et des anges dont elle était la prêtresse. Combien d'idolâtries dans les formes extérieures du lieu lui-même! Reconnaissez-le : chacun des ornements du Cirque est à lui seul un temple. Ici des œufs consacrés à Castor et à Pollux par ceux qui ne rougissent pas de croire qu'ils sont nés d'un œuf, après la métamorphose de Jupiter en cygne. Là, des colonnes vomissent les dauphins de Neptune; elles soutiennent les Sessies qui président aux semailles, les Messies aux moissons, les Tutelines aux fruits : devant chacune d'elles se dressent trois autels dédiés à autant de dieux, aux grands, aux puissants, aux forts. On pense qu'ils sont venus de Samothrace.

La masse du gigantesque obélisque est, comme l'assure Hermatèle, prostituée au Soleil : ses hiéroglyphes, dénonciateurs de son origine, témoignent que c'est une superstition envoyée par l'Egypte. L'assemblée des démons eût langui dans la torpeur sans la Grande-Mère : aussi vient-elle les présider sur le bord de l'Euripe (1). Consus, nous l'avons déjà dit, se cache sous la terre, près des bornes Murciennes, dont il a fait aussi une idole. Car on veut que Murtia soit la déesse de l'Amour, auquel ils ont élevé un temple dans cette partie de l'édifice. Considère, ô Chrétien! quelle légion de noms infâmes a envahi le Cirque. Une religion où s'agitent tant d'esprits immondes, peut-elle être ta religion?

Puisque nous en sommes sur les lieux, prévenons ici une demande. Quoi donc, me direz-vous, si je visitais le Cirque hors du temps des spectacles, courrais-je le risque

(1) Canal qui environnait le Cirque.

de m'y souiller? — Les lieux ne sont point interdits en eux-mêmes : un serviteur de Dieu peut aller sans péril non-seulement aux endroits où l'on s'assemble pour ces représentations, mais encore aux temples païens, pourvu qu'il ait une raison légitime, indépendante des fonctions ou des propriétés de ce lieu. D'ailleurs, les rues, les places publiques, les bains, les hôtelleries, nos maisons même, ne sont-elles pas peuplées d'idoles? Satan et ses anges ont rempli le monde. Mais, pour demeurer encore dans le monde, nous n'avons point perdu Dieu : on le perd en participant aux crimes du monde. Pontife, ou simple adorateur, je monte au Capitole, ou bien au temple du dieu Sérapis; c'est alors que je perds Dieu, de même que si je vais au Cirque ou au théâtre pour en contempler les spectacles. La souillure ne vient pas des lieux proprement dits; elle vient de ce qui se passe dans ces lieux, de ce qui souille les lieux mêmes, ainsi que je l'ai démontré : la corruption communique la corruption. Nous rappelons à quelles divinités sont consacrés ces lieux, afin de mieux établir que tout ce qui s'y fait appartient spécialement aux divinités qui y président.

IX. Maintenant, un mot sur la manière dont se représentent les jeux du Cirque. L'usage des chevaux, simple autrefois et commun à tous, n'avait rien de coupable; mais depuis qu'il a été appliqué à la célébration des jeux, le présent de la divinité est devenu l'instrument des démons. Aussi fait-on honneur de cette invention nouvelle à Castor et à Pollux : Mercure, ainsi que nous l'apprend Stésichore, leur donna des chevaux à cet effet. A leur suite arrive un Neptune, équestre selon les Romains, hippios selon les Grecs. Le char à quatre chevaux est consacré au Soleil; le char à deux chevaux est consacré à la Lune. Mais,

> Éricthon le premier, par un effort sublime,
> Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
> Et, porté sur un char, s'élancer avec eux.

Or, Ericthon, fruit hideux de la Terre, qui reçut les

prostitutions de Minerve et de Vulcain, est un monstre démoniaque, ou plutôt un démon véritable et non un reptile. S'il est vrai que ce Trochile d'Argos soit l'inventeur du char, il dédia son ouvrage à Junon, adorée dans sa patrie. Enfin, si c'est Romulus qui atela le premier un quadrige à Rome, il doit être rangé lui-même au nombre des idoles, puisqu'il se confond avec Quirinus. Tels ont été les inventeurs des chars à quatre chevaux. Je ne m'étonne plus maintenant qu'ils aient couvert des livrées de l'idolâtrie les conducteurs de ces chars. Dans l'origine, ces livrées n'étaient que de deux couleurs, l'une blanche et consacrée à l'hiver, à cause de l'éclat de la neige; l'autre rouge, et consacrée à l'été, à cause des rayons du soleil. Dans la suite, grâce aux progrès du plaisir et de la superstition, le rouge fut affecté à Mars, le blanc aux zéphyrs, le vert à la terre, mère du genre humain, ou au printemps; l'azur au ciel, à la mer ou à l'automne. Mais Dieu ayant prononcé anathème contre toute espèce d'idolâtrie, il ne faut pas douter qu'il ne condamne aussi ces profanes consécrations aux éléments du monde.

X. Passons maintenant au théâtre, dont l'origine, les titres et l'administration sont les mêmes que ceux du Cirque, comme l'atteste sa première dénomination de jeux. L'appareil du premier ne diffère presque point de l'appareil du second. Pour se rendre à l'un ou à l'autre, il faut, au sortir des temples, des autels, du sang des victimes et d'un encens criminel, marcher parmi les flûtes et les trompettes sous la conduite du désignateur et de l'aruspice, chefs infâmes, l'un des sacrifices, l'autre des funérailles.

De même que l'origine des jeux nous a conduit tout à l'heure au Cirque, de même, à propos du théâtre, nous commençons par examiner l'infamie du lieu. Le théâtre, à proprement parler, est le sanctuaire de Vénus. Ce genre d'édifice n'a paru dans le monde que sous cet étendard. Autrefois, lorsqu'il s'élevait quelque nouveau théâtre, il arrivait souvent aux censeurs de le détruire dans l'intérêt

des mœurs : ils savaient qu'il y avait péril immense pour elles dans ces représentations lascives, de sorte que le témoignage du paganisme lui-même nous donne gain de cause, et nous apprend à redoubler nous-mêmes de sévérité. Voilà pourquoi Pompée le Grand, dont la grandeur ne le cédait qu'à celle de son théâtre, après avoir bâti cette vaste citadelle de toutes les infamies, craignant pour sa mémoire la vindicte de la censure, convertit l'édifice en sanctuaire (1), puis convoqua par un édit tous les citoyens à la dédicace de ce qu'il appelait, non plus un théâtre, mais le temple de Vénus. « Nous y avons ajouté, » dit-il, quelques degrés pour les spectacles. » Par là il couvrit du titre de temple un édifice condamné et condamnable, en même temps qu'il se joua des lois sous un vain prétexte de religion.

Le théâtre consacré à Vénus l'est également à Bacchus : ces deux démons de l'ivresse et de la débauche se tiennent par la main et marchent de front. Aussi le palais de Vénus est-il en même temps le sanctuaire de Bacchus. En effet, certaines représentations théâtrales s'appelaient autrefois *jeux libéraux*, non-seulement parce que, dédiés à Bacchus, ils étaient la même chose que les *dyonisiens* des Grecs, mais encore parce qu'ils avaient Bacchus pour fondateur. Au reste, Bacchus et Vénus ne règnent pas moins sur les arts auxiliaires de la scène. Par le geste et les mouvements dissolus du corps, infamie particulière à la scène comique, de misérables histrions sacrifient leur honneur à Vénus et à Bacchus, ceux-ci en dégradant leur sexe, ceux-là par d'impudiques pantomimes. Quant au reste, musique, vers, instruments et lyre, tout cela est sous la garde des Apollon, des Muses, des Minerve, des Mercure. Disciple de Jésus-Christ, ne riras-tu point des frivo-

(1) Il y a ici un double sens : Tertullien veut dire ou que Pompée changea l'inscription de l'édifice, ou qu'il y fit ajouter un petit sanctuaire en l'honneur de Vénus.

lités dont tu ne peux t'empêcher de haïr les inventeurs?

Nous voulons maintenant dire un mot des arts et des inventions de ceux que nous détestons jusque sous ces noms. Les noms des morts, nous le savons, ne sont rien, pas plus que leurs simulacres. Mais nous n'ignorons pas quels sont ceux qui, sous ces noms et ces simulacres d'emprunt, agissent, triomphent, et contristent la divinité, c'est-à-dire les esprits malfaisants ou les démons. Il est manifeste par là que les actions théâtrales sont consacrées à ceux qui se sont réfugiés sous le nom de leurs inventeurs, et par conséquent que les jeux, dont les fondateurs sont regardés pour cette raison comme des dieux, sont entachés d'idolâtrie. Il y a plus : quant à ce qui concerne ces inventions, j'aurais dû établir avant tout que les démons, prévoyant dès l'origine que le plaisir des spectacles serait un des moyens les plus actifs pour introduire dans le monde l'idolâtrie, arracher l'homme à son Créateur et l'enchaîner à leur propre culte, révélèrent eux-mêmes à l'homme ces inventions criminelles. A eux, en effet, d'inspirer ce qui devait tourner à leur gloire! Pour enseigner cette science fatale, ils ne devaient point employer d'autres instruments que les hommes sous le nom, le simulacre et l'apothéose desquels ils se proposaient de tromper l'univers.

XI. Pour demeurer fidèle à notre plan, arrivons aux combats athlétiques. Leur origine est à peu près la même que celle des autres jeux. Aussi les divise-t-on en jeux funèbres et sacrés, là dédiés aux morts, ici aux dieux des nations : de là leurs titres idolâtriques. Les jeux olympiques honorent Jupiter : à Rome, ils se nomment capitolins; Apollon a ses jeux pythiens; Hercule ses néméens, Neptune ses isthméens. Quant aux autres, ils se célèbrent à la mémoire des morts. Qu'y a-t-il d'étonnant que l'idolâtrie souille l'appareil de ces jeux? J'y vois des couronnes profanes; des pontifes y président; des prêtres y sont députés par leurs colléges; enfin le sang des victimes y

coule par torrent. Pour achever ce qui concerne ce lieu, de même qu'au Cirque ou au théâtre, s'agitent des bandes de joueurs de flûtes consacrées à Minerve, à Apollon et aux Muses, de même des bandes consacrées à Mars animent, au bruit de la trompette, les combattants du stade qui est le temple, et le temple même de l'idole dont il célèbre les solennités. Ne sait-on pas que les Castor, les Hercule et les Mercure sont les inventeurs de la lutte?

XII. Il nous reste à signaler le plus fameux et le plus agréable de tous les spectacles. On l'a d'abord appelé *devoir*, comme qui dirait *office*, parce qu'office et devoir signifient la même chose. Les anciens s'imaginaient que ces spectacles étaient un devoir rendu aux morts, surtout depuis qu'ils eurent tempéré la barbarie de ces hommages. Autrefois, en effet, dans la persuasion que le sang humain apaisait les ames des morts, on égorgeait sur leurs tombeaux les captifs, ou des esclaves de mauvais aloi achetés dans ce but. On trouva convenable, dans la suite, de couvrir des voiles du plaisir cette exécrable impiété. Après que l'on avait instruit ces misérables à manier des armes, quelles armes et comment? peu importait pourvu qu'ils apprissent à s'entre-tuer, on les immolait sur des tombeaux, le jour marqué pour les sacrifices funèbres. C'est ainsi que l'on consolait la mort par l'homicide. Telle fut l'origine du *devoir*. Peu à peu il devint d'autant plus agréable qu'il fut plus cruel. On ne se contenta plus du fer (1); il fallut que les dents et les ongles des bêtes féroces déchirassent le corps de l'homme. Les victimes étaient regardées comme un sacrifice en l'honneur des morts : idolâtrie véritable, puisque l'idolâtrie est une espèce de culte rendu aux morts. Des deux côtés, honneurs funèbres et idolâtrie, on trouve le culte des morts. Or, des démons séjournent dans les idoles; cela nous conduit à considérer en ce moment les titres. Quoique ce spectacle ait passé

(1) Nous avons lu *ferrum* avec plusieurs éditions, au lieu de *ferarum*.

de l'honneur des morts à l'honneur des vivants, je veux dire des questeurs, des magistrats, des pontifes et des flamines, comme ces dignités touchent à l'idolâtrie, tout ce qui se pratique sous le voile de ces dignités doit être nécessairement souillé et corrompu, puisque la source en est infecte. Même reproche à l'appareil qui accompagne ces honneurs. La pourpre, les bandelettes, les couronnes, les harangues, les proclamations, les festins de la veille, qu'est-ce que tout cela, sinon la pompe de Satan, sinon les plaisirs des démons? Que dire de ce lieu exécrable, dont les parjures ne rachètent pas l'infamie? En effet, dans l'amphithéâtre siégent des divinités plus cruelles et plus nombreuses que dans le Capitole lui-même. Il est le temple de tous les démons. Là autant d'esprits immondes que d'hommes. Enfin, pour achever ce qui concerne les arts, Mars et Vénus président aux deux exercices de l'amphithéâtre.

XIII. Il est suffisamment démontré, j'imagine, en combien de manières les spectacles sont coupables d'idolâtrie, par l'origine, les titres, l'appareil et le lieu. Quant aux sacrifices, nous sommes certains qu'ils ne conviennent nullement à des Chrétiens qui ont renoncé deux fois aux idoles. « Non pas, suivant le langage de l'Apôtre, qu'une » idole soit quelque chose dans le monde, mais parce que » les sacrifices offerts aux idoles s'adressent aux démons » qui habitent dans ces idoles, soit qu'elles représentent des morts, ou ce qu'on appelle des dieux. Or, ces deux espèces d'idoles étant de semblable nature, puisque morts et dieux ne sont qu'une même chose, nous nous interdisons également l'une et l'autre idolâtrie. Nous tenons en égal mépris les temples des dieux et les sépulcres des morts. Nous n'approchons pas plus des autels de ceux-là, que nous n'adorons les images de ceux-ci. Nous ne faisons pas plus de sacrifices aux uns que d'offrandes aux autres; nous ne mangeons pas plus la chair des victimes immolées aux premiers que les viandes présentées aux

seconds, parce que « nous ne pouvons nous asseoir en » même temps à la table du Seigneur et à la table des » démons. » Si donc nous préservons notre bouche et notre estomac de ces souillures, quel motif plus impérieux encore d'éloigner nos yeux et nos oreilles, organes plus augustes, de tout plaisir impur consacré aux morts ou aux idoles, aliment qui ne va pas se perdre dans l'estomac, mais que digèrent l'ame et l'esprit. Or, la pureté de l'esprit et de l'ame est plus agréable aux regards de Dieu que celle du corps.

XIV. Maintenant, quoiqu'il soit établi que l'idolâtrie est le fond de tous les spectacles, motif qu'il suffisait d'exposer pour nous engager à y renoncer, prouvons-le comme par surcroît, à cause de ceux qui se prévalent de ce qu'aucun texte formel ne défend d'assister aux spectacles, comme si la loi gardait le silence, « dès qu'elle nous in- » terdit toutes les convoitises du siècle. » En effet, de même que l'argent, la bonne chère, les honneurs, les voluptés charnelles et l'ambition, le plaisir a aussi sa convoitise : or, les spectacles sont une espèce de plaisir. Les convoitises, à mon jugement, prises en général, renferment en soi les plaisirs; de même les plaisirs, entendus dans une signification générale, comprennent les spectacles. Au reste, en parlant plus haut de la nature de ces lieux, nous avons dit qu'ils ne souillent pas par eux-mêmes, mais par les choses qui s'y passent : ils boivent le poison de l'infamie, et le répandent sur les spectateurs.

XV. L'idolâtrie, nous l'avons démontré, est le principal motif qui condamne ces spectacles : prouvons que tout ce dont ils se composent est contraire aux préceptes de Dieu. Dieu nous recommande d'accueillir avec la tranquillité, la douceur et le calme de la paix, l'Esprit saint, qui de sa nature « est tendre et doux; » il nous défend de le contrister par la fureur, la colère, la vengeance et la douleur : comment pourra-t-il s'accommoder des spectacles, qui ne vont jamais sans le trouble de l'ame? Là où il y a

plaisir, il y a passion; autrement le plaisir serait insipide. Là où il y a passion, arrive aussi la jalousie; autrement la passion serait insipide. Or la jalousie traîne avec elle la fureur, la vengeance, la colère, la douleur et tout le cortége des passions incompatibles avec la règle. Je veux même qu'une personne assiste aux spectacles avec la modestie et la gravité que donnent les fonctions, l'âge ou le naturel : ne croyez pas cependant que l'ame demeure immobile et sans quelque secrète agitation : on n'éprouve point un plaisir sans affection; on n'éprouve point cette affection sans en ressentir les effets; ces effets à leur tour allument l'affection. D'ailleurs si l'affection languit, point de plaisir : dès-lors, quelle coupable inutilité que de se rendre à un lieu où il n'y a aucun profit à faire! Car une action vaine et stérile ne nous convient pas, que je sache. Il y a mieux; on se condamne soi-même en venant s'asseoir parmi ceux dont on se déclare l'ennemi en ne voulant point leur ressembler. Pour nous, il ne nous suffit pas de ne rien faire de pareil : il faut éviter même la ressemblance avec ceux qui le font. « Si tu voyais un voleur, » dit le prophète, tu courrais avec lui. » Plût à Dieu que nous ne fussions pas contraints de vivre dans le monde avec eux! Mais nous leur laissons les choses mondaines, parce que, si le monde est à Dieu, les œuvres du monde sont au démon.

XVI. Nous interdire la fureur, c'était donc nous interdire toute espèce de spectacles, et le Cirque surtout, dans lequel règne particulièrement la fureur. Voyez le peuple se poussant vers ces représentations! Quelle agitation! quel tumulte! quel aveuglement! Quelle anxiété sur le vainqueur! Le préteur est trop lent au gré de son impatience : ses yeux roulent, pour ainsi dire, dans l'urne, remués avec les sorts. On attend en suspens le signal du préteur. Une même extravagance arrache mille cris extravagants. Je reconnais leur démence à la démence de leurs discours. « Il l'a jetée! » s'écrient-ils. Et tous de

s'annoncer réciproquement ce que tous ont vu à la fois. J'ai en main le témoignage de leur aveuglement : ils ne voient pas ce qui est tombé, ils le prennent pour une serviette (1); mais ce n'est rien moins que l'image du démon précipité du ciel dans l'enfer. Puis les fureurs, les animosités, les discordes et tout ce qui est interdit aux pontifes de la paix. De là tant d'imprécations et d'injures, sans haine qui les justifie; tant de suffrages sans amour qui les provoque. Quel profit peuvent espérer pour eux-mêmes des spectateurs qui ne sont pas à eux-mêmes, si ce n'est peut-être qu'ils gagnent de n'être plus à eux-mêmes ! Ils s'attristent du malheur d'autrui; ils se réjouissent du bonheur d'autrui. Tout ce qu'ils souhaitent, tout ce qu'ils maudissent leur est étranger. Leur affection est aussi vaine que leur haine est injuste. Peut-être serait-il plus permis d'aimer sans motif que de haïr injustement? Du moins Dieu nous défend-il de haïr même avec raison, puisqu'il nous « ordonne d'aimer nos ennemis. » Il nous défend également de maudire qui que ce soit, même avec raison : » Tu béniras ceux qui te maudissent, » dit-il. Mais quoi de plus amer que le Cirque, où les spectateurs n'épargnent ni princes, ni concitoyens! Si quelqu'un de ces emportements du Cirque est permis au Chrétien, assurément ils lui sont permis également dans le Cirque : lui sont-ils interdits partout? ils le sont aussi dans le Cirque.

XVII. Il nous est prescrit au même titre de haïr toute impudicité. Ce précepte nous ferme donc le théâtre, siége particulier de la dissolution, où rien n'est approuvé que ce qui est désapprouvé partout ailleurs. Aussi emprunte-

(1) On donnait le signal des jeux avec une serviette. Cassiodore nous apprend l'origine de cet usage. Un jour que Néron prolongeait son dîner, le peuple sollicitait à grands cris l'ouverture du spectacle. L'empereur voulant satisfaire cette impatience, jeta la serviette qu'il tenait à la main, pour indiquer que l'on pouvait commencer. La coutume s'en conserva depuis. Il paraît néanmoins par des vers d'Ennius, que nous devons à une citation de Tertullien, que cet usage est bien plus ancien que Néron.

t-il d'ordinaire son plus grand charme à la représentation de quelque infamie, qu'un histrion toscan traduit dans des gestes, qu'un comédien met en relief en abdiquant son sexe sous des habits de femme, de sorte que l'on rougit plus volontiers dans l'intérieur de la maison que sur la scène; infamie enfin, qu'un pantomime subit dans son corps dès sa première jeunesse, afin de l'enseigner un jour. Il y a mieux : les malheureuses victimes de la lubricité publique sont traînées elles-mêmes sur le théâtre, d'autant plus infortunées qu'il leur faut rougir en présence des femmes à qui elles avaient eu soin jusqu'alors de cacher leur honte : on les expose à la vue de tout le monde, de tout âge, de toute condition ; un crieur public annonce à ceux qui n'en avaient pas besoin, leur loge, leur beauté, leur tarif!.... Mais arrêtons-nous, et n'arrachons pas aux ténèbres de honteux secrets, de peur qu'ils ne souillent la lumière. Que le sénat rougisse, que toutes les classes rougissent ! Ces malheureuses qui immolent leur pudeur, en craignant d'étaler au grand jour et devant le peuple l'indécence de leurs gestes, savent du moins rougir une fois l'an (1).

Si nous devons avoir en abomination toute espèce d'impureté, pourquoi nous sera-t-il permis d'entendre ce qu'on ne pourrait proférer sans crime? Ne savons-nous pas que Dieu « interdit toute plaisanterie et toute parole inutile ? » Pourquoi nous serait-il permis de regarder ce qu'il nous est défendu de faire ? Pourquoi les mêmes choses « qui » souillent l'homme par la langue, » ne le souilleraient-elles pas également par les yeux et par les oreilles, puisque les oreilles et les yeux sont les ministres de l'ame, et qu'il est difficile que le cœur soit bien pur quand les organes chargés de le servir sont corrompus? Voilà donc le théâtre condamné par l'anathème porté contre l'impudicité.

(1) Aux sacrifices de Flora.

XVIII. Si nous devons mépriser les doctrines de la science mondaine, parce qu'elles ne sont aux yeux de Dieu qu'extravagance, ce précepte nous interdit suffisamment les spectacles où se déploie toute la science mondaine, je veux dire la scène tragique et la scène comique. La tragédie et la comédie étant une école de crimes et de dissolutions, de sang et de débauche, d'impiété et de blasphèmes, le récit d'une action violente ou honteuse n'est pas plus permis que l'action elle-même. On repousse celle-ci; pourquoi adopter celui-là?

Mais le *stade* est nommé dans l'Ecriture, direz-vous? D'accord; mais avouez aussi avec moi qu'il est indigne de vous de regarder ce qui se passe dans le stade, les coups de pied, les coups de poing, les soufflets et les mille insolences qui dégradent la majesté de l'homme, image de Dieu. Vous ne parviendrez jamais à approuver ces courses insensées, ces efforts pour lancer le disque, et ces sauts non moins extravagants; jamais vous ne louerez cette vigueur inutile ou fatale, encore moins cette science qui travaille à nous donner un corps nouveau, comme pour réformer l'œuvre de Dieu. Non, non, vous haïrez ces hommes que l'on n'engraisse que pour amuser l'oisiveté des Grecs. La lutte est une invention du démon : c'est le démon qui renversa nos premiers parents. Qu'est-ce que le mouvement des lutteurs? Une souplesse semblable à celle du serpent, vigoureuse pour saisir, oblique pour supplanter, glissante pour échapper. Vous n'avez pas besoin de couronnes; et pourquoi rechercher les plaisirs pour mériter des couronnes?

XIX. Demandons maintenant aux Ecritures si elles condamnent l'amphithéâtre? Si nous pouvons soutenir que la cruauté, la barbarie, l'impiété nous sont permises, allons à l'amphithéâtre. Si nous sommes tels qu'on nous suppose, prenons plaisir au sang de l'homme. Je vous entends : « Il est bon que les scélérats soient punis. Qui peut » le nier, sinon les scélérats eux-mêmes? » — D'accord;

mais l'homme de bien ne peut se réjouir du supplice d'un criminel : loin de là ! il doit s'affliger de ce qu'un homme, son semblable, est devenu assez coupable pour mériter un traitement si cruel. Mais qui me garantira qu'on ne livre aux bêtes féroces ou à tout autre supplice que des criminels ? la vengeance d'un juge, la négligence d'un avocat, les tortures prolongées de la question, n'ont-elles jamais sacrifié l'innocence ? Qu'il me vaut mieux ignorer quand les méchants sont punis, afin d'ignorer également quand les hommes de bien périssent, si toutefois ils sont hommes de bien ! Certainement il y a des gladiateurs innocents qui sont traînés à l'amphithéâtre, victimes destinées au plaisir de la multitude. D'autres sont condamnés à combattre ; mais quelle absurdité que, pour un délit léger, au lieu de les corriger, on en fasse des homicides !

Au reste, je n'ai répondu ici qu'aux païens. A Dieu ne plaise qu'un Chrétien veuille en savoir davantage pour renoncer aux spectacles ! Toutefois personne ne peut mieux raconter les infamies de l'amphithéâtre que celui qui le fréquente encore. Pour moi, j'aime mieux tromper l'attente qu'éveiller le souvenir.

XX. Qu'elle est donc vaine, ou plutôt qu'elle est misérable, l'argumentation de ceux qui, par la crainte de perdre un plaisir, prétendent que les Ecritures ne renferment aucune mention particulière qui oblige à s'en abstenir, ou qui empêche directement le serviteur de Dieu de paraître dans ces assemblées ! J'ai entendu dernièrement la défense toute nouvelle d'un de ces partisans des jeux : « Le soleil, disait-il, je me trompe, Dieu lui-même » regarde les spectacles du haut du ciel : est-il souillé » pour cela ? » — Sans doute, le soleil traverse de ses rayons les égouts, sans en devenir moins pur. Mais qu'il serait à souhaiter que Dieu ne regardât pas les infamies des hommes, afin qu'il nous fût possible de nous dérober tous à ses jugements ! Mais il les voit. Il voit nos brigandages, nos fourberies, nos adultères, nos idolâtries, nos spectacles eux-

mêmes. Voilà pourquoi nous ne devons pas y assister, afin que celui qui aperçoit tout ne nous y aperçoive pas. Insensés! vous comparez le coupable avec son juge ! L'un est coupable parce qu'il a été découvert, l'autre est juge, parce qu'il n'y a rien qu'il ne découvre. Ne nous sera-t-il pas libre aussi, selon vous, de nous abandonner à la fureur hors du Cirque, à l'impudicité hors du théâtre, à l'insolence hors du stade, à l'inhumanité hors de l'amphithéâtre, puisque Dieu a des yeux aussi hors des loges, hors des degrés, hors des portiques ? Illusion ! En aucun temps, en aucun lieu, ce que Dieu condamne n'est excusable. En aucun temps, en aucun lieu n'est permis ce qui n'est pas permis partout et toujours. Voilà quelle est l'intégrité de la vérité, quelle est la plénitude de la soumission qui lui est due, quelle est l'égalité de la crainte, quelle est la fidélité de l'obéissance : garder immuable ce précepte, et ne pas faire fléchir la justice. Ce qui est bon ou mauvais par soi-même ne saurait jamais être autre chose. Tout est irrévocablement fixé dans la vérité de Dieu.

XXI. Les païens, chez qui ne réside pas la plénitude de la vérité, parce qu'ils n'ont pas le Dieu qui enseigne la vérité, jugent du bien et du mal d'après leur fantaisie et leur caprice, appelant bien ce qu'hier ils appelaient mal, et mal ce qu'hier ils appelaient bien. Il arrive de là que dans une rue le même qui soulève à peine sa tunique pour une nécessité de la nature, au Cirque perd la pudeur jusqu'à livrer, aux regards de tous, les secrets de l'organisation humaine. Chez lui, il ferme les oreilles de sa fille à toute parole impure, puis il la conduit aux discours et aux gestes dissolus du théâtre : sur les places publiques, il apaise et condamne les querelles; dans le stade, il applaudit aux sanglantes meurtrissures des athlètes. A l'aspect du cadavre d'un homme qu'a enlevé une mort naturelle, il frémit d'horreur; dans l'amphithéâtre, il repaît avidement ses yeux du spectacle d'un corps déchiré, mis en pièces et nageant dans son sang. Il y a mieux : il vient

à l'amphithéâtre pour châtier un homicide, puis le voilà qui, le fouet à la main, pousse un gladiateur à devenir homicide malgré lui. Il demande qu'on jette au lion le plus fameux assassin; ailleurs il sollicite les insignes de la liberté pour le plus cruel gladiateur. Le gladiateur vient-il à succomber dans la lutte, il va savourer de près la mort de celui qu'il a voulu tuer de loin, d'autant plus barbare en ce moment, si tout à l'heure il ne le voulait pas.

XXII. Pourquoi nous étonner des contradictions de ces hommes qui mêlent et confondent l'essence du bien et du mal, par l'inconstance de leurs opinions et la mobilité de leurs jugements? En effet, les conducteurs de chars, les athlètes, les comédiens, les gladiateurs, tous ces favoris auxquels les hommes prostituent leur ame; auxquels les femmes et souvent même les hommes prostituent leur corps, à cause desquels ils se jettent dans des dissolutions qu'ils réprouvent en public, les auteurs et les administrateurs des jeux les excluent de toute charge honorable, en vertu de cette même profession pour laquelle ils les glorifient. Il y a mieux : on condamne par des arrêts publics toute cette classe à l'infamie légale; on la bannit du palais, de la tribune aux harangues, du sénat, de l'ordre équestre; on lui interdit toutes les dignités et jusqu'à certains ornements. O étrange renversement de toutes les idées! Aimer ceux que l'on châtie! mépriser ceux que l'on approuve! exalter l'art et flétrir l'artiste! Singulière justice, qui condamne un homme pour les mêmes choses qui lui méritent la faveur! Je me trompe, quel éclatant aveu que la chose est mauvaise, puisque les auteurs, si bien accueillis qu'ils soient, vivent sous le poids de l'infamie!

XXIII. Puisque la justice humaine se souvient, malgré l'ascendant du plaisir, de condamner ces misérables, puisqu'elle leur interdit toute espèce de dignité pour les jeter sur l'écueil de l'infamie, avec combien plus de rigueur la justice divine sévira-t-elle contre des artisans de cette na-

ture ? Plaira-t-il à Dieu ce cocher du Cirque, qui trouble tant d'ames, qui allume tant de fureurs, qui excite tant d'émotions diverses, couronné comme le pontife du paganisme, ou brillant des couleurs d'un maître d'impudicité ? Il glisse sur son char rapide. Ne diriez-vous pas que le démon veut avoir aussi ses Elie emportés dans les cieux ? Plaira-t-il à Dieu ce comédien qui, le rasoir à la main, attente à la dignité de l'homme, infidèle au visage que Dieu lui a donné ? C'est trop peu pour lui de vouloir ressembler à Saturne, à Isis et à Bacchus, il livre ses joues à l'ignominie des soufflets, comme pour insulter au précepte de notre Seigneur. Car le démon lui apprend aussi « à pré- » senter la joue gauche lorsqu'il a été frappé sur la joue » droite. » De même le rival de Dieu a lu dans l'Ecriture : « Personne ne peut ajouter une coudée à sa taille. » Que fait-il ? Pour donner un démenti à Jésus-Christ, il élève l'acteur tragique sur des cothurnes.

Je vous le demande encore, le masque théâtral plaira-t-il à Dieu ? S'il défend toute espèce de simulacres, à plus forte raison défendra-t-il qu'on défigure son image ? Non, non, l'auteur de la vérité n'aime pas ce qui est faux. Tout ce qu'on réforme dans son œuvre est adultère à ses yeux. Par conséquent, vous qui contrefaites votre voix, votre sexe, votre âge ; vous qui jouez l'amour, la colère, les gémissements, les larmes, Dieu ne vous approuvera pas, puisqu'il condamne toute hypocrisie. D'ailleurs, quand il dit dans la loi : « Maudit celui qui porte des vêtements de » femme, » quelle sentence prononcera-t-il contre le pantomime qui emprunte tout à la femme ? Ce lutteur si habile demeurera-t-il impuni ? En effet, c'est de Dieu apparemment qu'il a reçu au jour de sa naissance ces larges cicatrices du ceste, ces mains endurcies par les coups, et ces oreilles converties en livides tumeurs ! Dieu ne lui a donné ses yeux que pour qu'ils eussent à s'éteindre sous les meurtrissures. Je ne dis rien de celui qui, prêt à combattre le lion, lui jette un homme à dévorer, afin que celui

qui va égorger l'animal repu ne soit pas moins homicide que lui.

XXIV. En combien de manières prouverons-nous encore que rien de ce qui appartient aux spectacles n'est agréable à Dieu ou convenable à un serviteur de Dieu, puisque cela déplaît à Dieu?

S'il est vrai, comme nous l'avons démontré, que les spectacles institués pour honorer le démon se composent des œuvres du démon, car tout ce qui ne vient pas de Dieu ou tout ce qui lui déplaît est l'œuvre du démon, voilà bien la pompe de Satan à laquelle nous avons renoncé le jour où nous avons été marqués du sceau de la foi. Or, nous ne devons participer, ni de parole, ni d'action, ni de regard, ni même de désir, à ce que nous avons répudié alors. D'ailleurs, n'est-ce pas nous parjurer, n'est-ce pas briser le sceau baptismal que de violer nos engagements?

Maintenant que nous reste-t-il à faire, sinon à interroger les païens eux-mêmes? Qu'ils nous disent s'il est permis aux Chrétiens d'assister aux spectacles! Il y a mieux; ils jugent qu'un homme est devenu Chrétien, du moment qu'il cesse de paraître aux spectacles. Par conséquent le fidèle qui brise sur son front cette marque distinctive, apostasie publiquement. Quelle espérance reste-t-il donc à cet infortuné? Un soldat ne passe dans le camp ennemi qu'en jetant ses armes, qu'en désertant son drapeau, qu'en violant les serments faits à son prince, enfin, que décidé à périr avec ses nouveaux amis.

XXV. Se souviendra-t-il encore de Dieu là où rien ne lui parlera de Dieu? Nourrira-t-il, que je sache, la paix au fond de son ame, en se passionnant pour un cocher? Apprendra-t-il la pudeur en tenant ses regards attachés sur des pantomimes? Ce n'est pas tout : quel scandale plus criant dans tous ces spectacles que le luxe des parures, que ce mélange des sexes assis sur les mêmes degrés, que ces cabales prenant parti pour ou contre, réunion où s'al-

lument les feux de la concupiscence? Ajoutez à cela que la première pensée qui conduit au théâtre, c'est de voir et d'être vu. Quand l'acteur tragique enflera sa voix, le Chrétien se rappellera-t-il les imprécations de quelque prophète? Au milieu des accents efféminés d'un histrion, repassera-t-il en lui-même les chants du Psalmiste? Lorsque les athlètes seront aux prises, se dira-t-il qu'il ne faut point rendre la pareille? Son cœur s'ouvrira-t-il encore à la compassion, quand il se sera rassasié du sang qui coule sous la dent des bêtes féroces, ou qu'essuie l'éponge des gladiateurs? Grand Dieu! étouffez dans vos serviteurs le désir de prendre part à des plaisirs si funestes! Car enfin, quel malheur que de passer de l'Eglise de Dieu à l'assemblée des démons, des splendeurs du ciel à la fange de la terre! Quoi! ces mêmes mains que vous avez élevées vers le Seigneur, les fatiguer le moment d'après à applaudir un bouffon! Cette même bouche qui a répondu Ainsi soit-il, à la fin du sacrifice, la prostituer à rendre témoignage à un gladiateur! Dire à tout autre qu'à Dieu et à son Christ : « Dans tous les siècles des siècles! »

XXVI. Après cela, pourquoi de pareils Chrétiens ne seraient-ils pas ouverts aux incursions des démons? J'en appelle, Dieu m'est témoin, à l'exemple de cette femme qui, étant allée au théâtre, en revint avec un démon intérieur. On exorcisait l'esprit immonde. Pourquoi as-tu osé t'emparer de cette femme? lui dit-on avec menace. « N'avais-je » pas raison, répondit-il audacieusement, je l'ai trouvée » chez moi? » Une autre femme, le fait est constant, vit en songe un linceul la nuit même du jour où elle était allée entendre un comédien. Le nom de cet acteur retentit souvent à ses oreilles avec des accents de reproche. Cinq jours après elle avait cessé de vivre. Il y a mille exemples pareils de personnes qui, en communiquant avec le démon dans les spectacles, ont perdu le Seigneur; « car nul ne peut » servir deux maîtres. Qu'y a-t-il de commun entre la lu- » mière et les ténèbres, » entre la vie et la mort? Ana-

thème donc à ces assemblées païennes, soit parce qu'on y blasphème le nom de Dieu tous les jours, soit parce que l'on y crie : Les Chrétiens aux lions! soit parce que les persécutions et les grandes épreuves partent de cette enceinte.

XXVII. Que ferez-vous, surpris dans ce détroit orageux de suffrages impies? Ce n'est pas toutefois que vous deviez redouter la persécution de l'homme; vous êtes bien gardé contre elle; personne ne vous reconnaîtra là pour Chrétien. Mais songez à l'arrêt que Dieu prononce contre vous dans le ciel. Doutez-vous qu'au moment où Satan déchaîne toutes ses fureurs dans son Eglise, les anges vous regardent du haut du ciel? Oui ils ont les yeux fixés sur chacun. Ils remarquent en particulier qui a proféré un blasphème, qui l'a écouté, qui a prêté sa langue et ses oreilles à Satan contre Dieu lui-même. Ne fuirez-vous donc pas ces degrés où s'asseyent les ennemis de Jésus-Christ, ces chaires de corruption, selon le langage du prophète, et cet air lui-même chargé de blasphèmes et d'impiétés, qui pèse si cruellement sur la conscience? Qu'il s'y trouve des choses agréables, simples, modestes, quelquefois même honnêtes, je le veux bien. Personne d'assez mal habile pour mêler le poison avec le fiel ou l'ellébore. On l'associe, pour le rendre plus fatal, à des breuvages qui flattent le goût. Ainsi en use le démon. Il cache son poison mortel dans les créatures de Dieu qui nous sont le plus agréables et le plus chères; par conséquent, l'honnêteté, la grandeur, l'harmonie, la subtilité, l'adresse des spectacles, rayon de miel empoisonné que tout cela! Songez moins aux sollicitations de la gourmandise qu'au danger de cette saveur!

XXVIII. Que les convives de Satan s'engraissent de ces aliments. Le lieu, le temps, le patron qui les convie, tout est à eux. Pour nous, l'heure de nos banquets et de nos noces n'est pas encore venue. Nous ne pouvons nous asseoir à la table des Gentils, parce que les Gentils ne peuvent s'asseoir à la nôtre. Chaque chose arrive à son

tour. Ils sont maintenant dans la joie ; nous, nous sommes dans la tristesse. « Le monde, est-il dit, se réjouira, et » vous, vous pleurerez. » Pleurons donc pendant que les idolâtres se réjouissent, afin que nous puissions nous réjouir à l'heure où commenceront leurs gémissements, de peur qu'en nous réjouissant avec eux aujourd'hui, nous ne pleurions avec eux un jour. Disciple du Christ, quelle est ta délicatesse, si tu convoites le plaisir du monde ; je me trompe : quelle est ton extravagance, si tu prends cela pour le plaisir ! Certains philosophes n'ont donné ce nom qu'à la tranquillité de l'ame. C'est dans cette douce quiétude qu'ils se réjouissent, dans elle qu'ils se glorifient, dans elle qu'ils s'isolent de la terre. Et toi, tu ne soupires qu'après la poussière de l'arène, les bornes du Cirque, les représentations de la scène, ou les cris de l'amphithéâtre. Réponds-moi, ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec joie ? En effet, quel est notre vœu le plus ardent, sinon de « sortir du monde avec l'Apôtre et » d'aller régner avec le Seigneur ? » Or, notre plaisir est là où est notre désir.

XXIX. Eh bien, je vous l'accorde, il faut à l'homme des délassements. Pourquoi donc êtes-vous assez ingrats pour fermer les yeux aux plaisirs si nombreux et si variés que Dieu a mis sous votre main, d'ailleurs plus que suffisants pour vous satisfaire ? Est-il un bonheur plus parfait que notre réconciliation avec Dieu le Père et avec notre Seigneur, que la révélation de la vérité, la connaissance de nos erreurs, et le pardon de nos crimes si nombreux dans le passé ? Quel plaisir plus grand que le dégoût du plaisir lui-même, que le mépris du monde tout entier, que la jouissance de la liberté véritable, que le calme d'une bonne conscience, que la sainteté de la vie, dégagée des terreurs de la mort ! Quelle satisfaction plus douce que de fouler aux pieds les dieux des nations, que de chasser les anges de ténèbres, que d'avoir le don des guérisons miraculeuses et des révélations divines, enfin que de vivre constamment

pour Dieu ! Voilà les plaisirs des Chrétiens ! voilà leurs spectacles : spectacles innocents, perpétuels, gratuits ! Qu'il vous représentent une image des jeux du Cirque. Reconnaissez-y avec la mobilité du siècle, le déclin des temps ; sachez-y mesurer l'espace, y envisager la borne de la consommation dernière, vous y animer de saints transports à l'aspect de l'étendard divin, vous éveiller au bruit de la trompette de l'ange, et aspirer à la palme glorieuse du martyre.

Les sciences et la poésie vous charment, dites-vous. Eh bien ! nous avons assez de beaux monuments, assez de vers, assez de maximes, assez de cantiques, assez de chœurs sacrés. Il ne s'agit point ici de fables, mais de vérités saintes ; de frivolités ridicules, mais de sentences aussi simples qu'elles sont pures. Voulez-vous des combats et des luttes ? le christianisme vous en offre en grand nombre. Regardez ! Ici l'impureté est renversée par la chasteté ; là, la perfidie est immolée par la foi ; ailleurs, la cruauté est comme meurtrie par la miséricorde ; plus loin l'insolence est voilée par la modestie. Tels sont nos combats et nos couronnes. Enfin vous faut-il du sang ? celui de Jésus-Christ coule sous vos yeux.

XXX. Mais, surtout, quel admirable et prochain spectacle que l'avénement du Seigneur, alors enfin reconnu pour ce qu'il est, alors superbe et triomphant ! Quelle sera dans ce jour l'allégresse des anges, la gloire des saints ressuscités, et la magnificence de cette nouvelle Jérusalem, où les justes régneront éternellement ! D'autres spectacles vous restent, c'est le jour du jugement, jour éternel, jour que n'attendent pas les nations, jour qu'elles insultent, jour enfin où la terre, avec ses monuments antiques et ses créations nouvelles, disparaîtra dans un seul et même incendie. O immense étendue de ce spectacle ! Que me faut-il admirer ? où dois-je promener mes regards ? Quelle joie, quels transports, en voyant tant de célèbres monarques que la flatterie plaçait dans le ciel, pousser d'horribles gé-

missements au fond des ténèbres de l'enfer, où ils sont précipités avec Jupiter lui-même et tous ses témoins! Quelle allégresse, en voyant tant de gouverneurs, tant de magistrats persécuteurs du nom chrétien, se fondre dans des flammes qui, mille fois plus intolérables que celles qu'ils ont allumées autrefois contre les Chrétiens, insulteront à leurs douleurs. Ajoutez tant d'orgueilleux philosophes, glorieux autrefois de leur vaine sagesse, réduits aujourd'hui à rougir devant leurs disciples et à brûler avec eux. Qu'ils viennent encore, ces docteurs insensés, persuader à leurs auditeurs qu'il n'y a point de providence, que notre ame est une chimère, et que jamais elle ne rentrera dans le corps qu'elle animait autrefois! Ajoutez enfin tant de poètes tremblant d'épouvante, non plus à l'aspect d'un Rhadamante ou d'un Minos imaginaire, mais devant le tribunal de Jésus-Christ, effrayante nouveauté pour eux!

C'est alors que les acteurs tragiques pousseront, dans l'immensité de leur propre infortune, des cris plus lamentables et plus déchirants. C'est alors que les bouffons se feront mieux reconnaître à la nouvelle subtilité qu'ils auront acquise dans les flammes. C'est alors que les cochers des cirques attireront nos regards, environnés de feu, sur des chars de feu. C'est alors que nous verrons les gladiateurs tomber non plus sous les javelots du gymnase, mais sous les traits enflammés du ciel. Mais non, j'aime mieux attacher un insatiable regard sur ces monstres d'inhumanité qui s'attaquèrent autrefois au Seigneur : « Le voilà, » leur dirai-je, ce fils d'un charpentier ou d'une mère qui » vivait du travail de ses mains! Le voilà ce destructeur » du sabbat, ce Samaritain, ce possédé du démon! Le voilà » celui que vous avez acheté du perfide Judas; celui que » vous avez déchiré sous vos coups, insulté par vos souf- » flets, déshonoré par vos crachats, abreuvé de fiel et de » vinaigre! Le voilà celui que ses disciples ont dérobé se- » crètement pour propager le mensonge de sa résurrec- » tion, ou qu'un jardinier a déterré furtivement, » afin

d'empêcher sans doute que les laitues de son jardin ne fussent foulées aux pieds par la multitude des passants. Pour vous mettre sous les yeux de pareils spectacles, ou vous donner des joies si enivrantes, que peut la libéralité d'un préteur, d'un consul, d'un pontife ? Et cependant ce drame magnifique se joue devant nous en quelque façon, puisque la foi le rend déjà présent aux yeux de l'esprit. Au reste, où trouver des paroles pour exprimer des biens « que l'œil » n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et que le » cœur de l'homme n'a jamais pu imaginer ? » N'en doutons pas ; ils surpassent infiniment les joies du Cirque, des deux amphithéâtres, du stade et de tout ce qu'on peut imaginer de semblable.

DE LA FUITE

PENDANT LA PERSÉCUTION.

A FABIUS.

---

1. Tu m'as demandé dernièrement, mon bien-aimé Fabius, s'il est permis ou non de fuir pendant la persécution, parce qu'il se préparait je ne sais quel événement. J'ai écrit quelques mots sur cette matière, en tenant compte du temps et du lieu, et à la sollicitation de certaines personnes. J'ai emporté avec moi cette ébauche, d'ailleurs fort incomplète, pour la remanier ici avec plus de force et de développement, puisque tu le désires, et que d'ailleurs les circonstances paraissent le réclamer. Plus les persécutions sont fréquentes, plus il est à propos d'examiner comment la foi doit les accueillir. Il vous importe surtout de l'examiner, vous qui, peut-être, si vous n'avez pas reçu le Paraclet, « de qui viennent toutes les vérités, » avez à bon droit l'oreille du cœur fermée à ces questions, comme à toutes les autres. Ainsi, pour mettre de l'ordre dans cette question, nous remarquons qu'il faut commencer par établir la nature de la persécution elle-même, en cherchant si elle vient de Dieu ou du démon, afin qu'il nous soit plus facile d'en déterminer les conséquences. Car

la discussion d'un fait devient beaucoup plus claire, quand on en connaît la cause.

On pourrait se contenter de cette fin de non-recevoir : Rien n'arrive sans la volonté de Dieu. Mais nous ne voulons pas, en posant ce principe, ouvrir la porte à mille questions qui nous détourneraient de la discussion présente, puisque l'on ne manquerait pas de nous répondre : « Le mal et le péché viennent donc aussi de Dieu. Rien » ne vient donc du démon ni de nous-mêmes! » Il s'agit en ce moment de la persécution. C'est donc en parlant surtout de la persécution, que je dis : « Rien n'arrive sans » la volonté de Dieu, parce que je regarde la persécution » comme digne de Dieu, et, pour ainsi parler, comme » nécessaire pour éprouver ou pour réprouver ses servi- » teurs. » Qu'est-ce, en effet, que la persécution dans son but et ses résultats, sinon l'épreuve et la réprobation, à l'aide de laquelle le Seigneur a examiné les siens? La persécution est le tribunal devant lequel l'homme est déclaré éprouvé ou réprouvé. Or le jugement n'appartient qu'à Dieu. C'est le van « au moyen duquel le Seigneur purifie » son aire » qui est l'Eglise elle-même, en agitant de son souffle ce confus amas de fidèles, pour séparer le froment divin des martyrs d'avec la paille stérile des apostats. C'est encore l'échelle que Jacob vit en songe, par laquelle les uns montaient au ciel, tandis que les autres descendaient vers la terre. Il faut donc regarder la persécution comme une arène? Qui invite au combat, sinon celui qui promet la couronne et les récompenses? Tu lis dans l'Apocalypse la proclamation qui nous appelle au combat, et par quelles récompenses il encourage les vainqueurs, ceux surtout qui auront vaincu dans la persécution, après avoir « lutté, non » pas contre la chair et le sang, mais contre les puissances » spirituelles du mal. » Par là tu pourras reconnaître que le juge du combat est le même qui invite à la récompense. Tout ce qui se fait dans la persécution, se fait à la gloire de Dieu, qui éprouve et réprouve, qui élève et qui abaisse.

Or, ce qui intéresse la gloire de Dieu, n'arrivera aussi que par sa volonté. Quand croit-on plus fermement à Dieu, sinon quand on redoute davantage, sinon dans le temps de la persécution? Alors l'Eglise est dans la stupeur. Alors la foi est plus active, plus soumise à la règle, plus assidue aux jeûnes, aux veilles, à la prière, aux exercices de l'humilité, de la charité envers Dieu et le prochain, plus dévouée à la sainteté et à la tempérance en toutes choses. L'homme n'a pour mobiles que la crainte et l'espérance. Il n'est donc pas permis d'attribuer au démon un événement qui a pour conséquence de purifier les serviteurs de Dieu.

II. « L'iniquité ne vient pas de Dieu, me direz-vous peut-» être, mais du démon. Or, la persécution est une criante » iniquité. Quelle iniquité plus criante que de traiter » comme les plus vils criminels les pontifes du Dieu vé-» ritable, les adorateurs de la vérité par excellence! La » persécution par conséquent ne semble pouvoir venir que » du démon, père de l'iniquité, dont se forme la persécu-» tion. »

Puisque, d'une part, la persécution ne peut aller sans l'iniquité du démon, ni l'épreuve de la foi sans la persécution, nous devons savoir que l'iniquité est nécessaire à l'épreuve de la foi, non pas qu'elle justifie la persécution, mais comme instrument. La volonté de Dieu qui éprouve la foi est la cause première de la persécution. Arrive ensuite l'iniquité du démon, qui est le moyen par lequel s'accomplit l'épreuve. D'ailleurs, autant l'iniquité est l'ennemie de la justice, autant elle sert à rendre témoignage à sa rivale, afin que la justice se perfectionne dans l'iniquité, de même que « la force se perfectionne dans la » foiblesse. Car Dieu a choisi les foibles selon le monde, » pour confondre les forts : il a choisi les moins sages » pour confondre les sages. » Voilà pourquoi il est permis à l'iniquité de lever la tête, afin que la justice soit éprouvée et l'iniquité confondue. Son ministère n'est donc

pas le ministère d'un agent libre, mais d'un instrument passif. L'agent, c'est le Seigneur qui déchaîne la persécution pour éprouver la foi; l'instrument, c'est l'iniquité du démon qui forme la persécution. L'épreuve, au lieu de venir du démon, nous vient par le démon.

Satan n'a aucun pouvoir sur les serviteurs du Dieu vivant, à moins que le Seigneur ne le lui accorde, soit pour lui écraser la tête par la foi des élus, victorieuse dans l'assaut; soit pour attester que ceux qui se sont rangés sous ses drapeaux lui appartiennent déjà. Nous avons l'exemple de Job que le démon ne put tenter, à moins d'en avoir reçu la permission du Seigneur. Que dis-je? Il ne put même l'attaquer dans ses biens avant que Dieu lui eût dit : » Voilà que je te donne puissance sur tout ce qui est à lui; » mais ne porte pas ta main sur lui. » Effectivement, le démon n'étendit la main sur Job que quand il eut reçu cette permission : « Voilà qu'il est en ta puissance; mais » garde-toi d'attenter à sa vie. »

De même il sollicita la permission de tenter les Apôtres; car de lui-même il ne l'avait pas. Témoin la parole que le Seigneur adresse à Pierre dans l'Evangile : « Voilà que » Satan a désiré te passer au crible, comme le froment. » Et moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaillît » pas; » c'est-à-dire, qu'il ne fût pas donné au démon de pousser l'épreuve jusqu'à mettre ta foi en péril. Il suit de là que l'attaque et la protection de la foi sont l'une et l'autre dans les mains de Dieu, puisque Satan lui demande la première et le Fils de Dieu la seconde. D'ailleurs, le Fils de Dieu ayant en sa puissance la protection de la foi, qu'il a demandée à son Père, « de qui il a reçu » toute puissance dans le ciel et sur la terre, » comment le démon aurait-il en lui la faculté d'attaquer la foi? Lorsque, dans l'Oraison dominicale, code abrégé de la loi, nous disons au Père : « Ne nous induisez point en tentation, » et quelle est la tentation comparable à celle de la persécution? nous déclarons solennellement que la tentation vient

de celui auquel nous demandons de nous en préserver. Voilà pourquoi nous ajoutons : « Mais délivrez-nous du » mal. » Qu'est-ce à dire? Ne nous abandonnez point à la tentation en nous livrant à l'esprit du mal. C'est nous arracher aux mains de Satan que de ne pas nous livrer à ses tentations.

Le démon, qui s'appelait Légion, n'aurait pas même eu de puissance sur les pourceaux, si Dieu ne la lui eût accordée; comment en aurait-il même sur les brebis du Seigneur? Je dirai plus; les soies de ces pourceaux étaient alors comptées, à plus forte raison les cheveux de ses saints. Si le démon paraît exercer quelque puissance particulière, ce ne peut être que sur ceux qui n'appartiennent pas au Seigneur, sur les Gentils, « qui sont devant Dieu » comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, un grain » de sable dans une balance, une vile matière que la » bouche rejette, » domaine qui n'a pas de maître, et livré par là même aux incursions de Satan. Mais sur les serviteurs de Dieu, il n'a aucune puissance en propre. En quel lieu, dans quel temps lui est-il permis de les attaquer? L'Ecriture sainte nous le montre par plus d'un exemple. Le droit de les tenter lui est accordé par intervalle pour éprouver les justes, soit que Dieu devance ou écoute ses sollicitations, comme dans les exemples précédents. Quelquefois le pécheur réprouvé est livré à ses tortures, comme les criminels au bourreau; ainsi de Saül. « L'esprit de l'Eternel se retira de Saül; et l'esprit mau- » vais le tourmentait par l'ordre du Seigneur. » Quelquefois aussi cette épreuve a pour but de nous corriger. Témoin les paroles de l'Apôtre : « Un aiguillon a été donné à ma » chair comme un ange de Satan pour me souffleter. » Il n'est permis à Satan d'humilier ainsi les saints par la tribulation de la chair, que pour exercer leur patience « et » fortifier leur vertu par le sentiment de leur faiblesse. » Voilà pourquoi le même Apôtre « livre au démon Phygèle » et Hermogène. Il veut qu'ils se corrigent, mais non

» qu'ils blasphèment. » Tu le vois, le démon peut recevoir sa puissance des mains des serviteurs de Dieu. Tant s'en faut par conséquent qu'il ait lui-même sur eux quelque puissance.

III. Si la persécution amène surtout avec elle ces tribulations; si c'est alors que nous sommes éprouvés et réprouvés, humiliés et amendés, il faut bien que ces tentations générales soient ordonnées ou permises par celui qui ordonne ou permet les tentations particulières; à savoir, par celui qui a dit : « C'est moi qui fais la paix et » envoie les fléaux, » c'est-à-dire la guerre; car c'est le contraire de la paix. Or, quelle guerre plus formidable pour notre paix que la persécution? Si les résultats de la persécution nous apportent la vie ou la mort, la blessure ou la guérison, elle a pour auteur celui qui a rendu cet oracle : « C'est moi qui frappe et qui guéris; moi qui tue » et qui fais vivre. » — « Je les purifierai, dit-il ailleurs, » comme on purifie l'argent, et je les éprouverai comme on » éprouve l'or. » C'est qu'en effet notre foi s'épure au creuset de la persécution. Les voilà ces traits enflammés qui nous brûlent et nous éprouvent, d'après la volonté de Dieu cependant. Je ne sais qui peut en douter, sinon une foi frivole et froide, une foi qui se glisse à pas timides dans l'Eglise. Car vous dites : Quand nous nous rendons de toutes parts et en foule à l'église, les Gentils nous dénoncent : nous craignons qu'ils ne prennent ombrage de notre multitude. Mais ne savez-vous pas que le Seigneur est le maître de tous? Que Dieu le veuille, vous souffrirez la persécution; que Dieu ne le veuille pas, les nations resteront dans le silence. Tu dois le croire, si tu crois en ce Dieu, « sans la volonté duquel un seul passereau ne tombe » pas sur la terre. Or, nous valons mieux que beaucoup » de passereaux. »

IV. Maintenant que nous savons de qui vient la persécution, nous pouvons aborder ta demande, et tirer des principes établis plus haut la conséquence qu'il ne faut pas fuir

dans la persécution. Car s'il est vrai que la persécution vienne de Dieu, il ne faut, sous aucun prétexte, fuir ce qui vient de Dieu. D'ailleurs deux raisons nous le défendent. D'abord on ne doit pas éviter, ensuite on ne peut éviter ce qui vient de Dieu. On ne doit pas l'éviter, parce que cela est bon, puisqu'une chose qui a paru bonne à Dieu l'est nécessairement. N'est-ce pas pour cela qu'il est écrit dans la Genèse : « Et Dieu vit que cela était bon? » non pas qu'il eût besoin de voir l'œuvre pour juger qu'elle était bonne, mais pour nous apprendre par là que ce qui a paru bon à Dieu ne peut manquer de l'être.

Sans doute il y a bien des choses qui, tout en venant de Dieu, arrivent pour le mal de quelques-uns : cela ne les empêche pas d'être bonnes en elles-mêmes, puisqu'elles viennent de Dieu, en tant que divines et raisonnables. Comment une chose pourrait-elle être divine sans être bonne et raisonnable? Qu'y a-t-il de bon sans être divin? Qu'importe le jugement de chacun? Le jugement de l'homme n'est pas antérieur à l'essence de la vérité, mais l'essence de la vérité au jugement de l'homme. L'essence est quelque chose d'absolu, d'immuable, qui, imposant sa loi à l'opinion, veut que l'on estime l'essence ce qu'elle est véritablement. Si tout ce qui vient de Dieu est bon dans son essence, car rien ne peut venir de lui qui ne soit bon, parce que chez lui tout est raisonnable et divin; si, d'autre part, cette même chose paraît, au jugement de l'homme, mauvaise, sachons-le ! l'essence est immuable, mais notre jugement faillible. La chasteté, la vérité, la justice, qui déplaisent au plus grand nombre, sont essentiellement bonnes. Faudra-t-il pour cela que l'essence se soumette au jugement?

Il en va de même de la persécution : bonne par elle-même, puisqu'elle n'est rien moins qu'une disposition raisonnable et divine, elle déplaît au jugement de ceux pour le mal de qui elle arrive. Tu le vois néanmoins; ce prétendu mal s'accorde toujours avec la sagesse de Dieu, soit

que la persécution jette le Chrétien hors des voies du salut, soit qu'elle tourne à son profit et à sa gloire. A moins de soutenir que le Seigneur condamne ou sauve sans raison, qui pourra donc appeler du nom de mal la persécution qui, dans les mains de la sagesse divine, tourne au profit du bien, même par le mal qu'elle fait? A quelque titre que la persécution soit bonne, puisque son essence nous est connue, nous avons droit d'affirmer qu'il ne faut pas fuir ce qui est bon, parce que c'est un péché de fuir ce qui est bon, surtout ce que Dieu a estimé bon. Nous ajoutons d'ailleurs qu'il est impossible de l'éviter, parce que c'est Dieu qui l'envoie, et que l'on ne peut se soustraire à sa volonté. Ainsi ceux qui veulent fuir, ou reprochent à Dieu le mal, s'ils fuient la persécution comme un mal, car on ne se dérobe point à une chose avantageuse; ou bien ils se croient plus forts que Dieu, puisqu'ils s'imaginent qu'ils pourront échapper, si Dieu veut qu'il arrive quelque chose de semblable.

V. — « Mais je fuis autant qu'il est en moi, dit-on, de peur de me perdre, si je renie ma foi. A Dieu de me ramener au milieu des persécuteurs que j'ai fui, si telle est sa volonté! »

Réponds-moi d'abord. Es-tu certain ou non que tu renieras ta foi en ne fuyant pas? Si tu en es certain, tu l'as déjà reniée, parce que conjecturer que tu la renieras, c'est avoir pris l'engagement de ce qui établit tes conjectures, et alors tu fuis vainement pour ne point apostasier, puisque ton apostasie est consommée, si tu dois apostasier. Si, au contraire, tu n'en es pas sûr, pourquoi, entre deux chances également incertaines, ne pas espérer que tu auras la force de confesser ta foi, admettant la possibilité de ton salut pour ne pas fuir, de même que tu admets la possibilité de l'apostasie pour prendre la fuite? La victoire ou la défaite sont tout entières entre nos mains, ou tout entières dans les mains de Dieu. Si la confession ou l'apostasie dépend de nous, pourquoi n'embrasserions-

nous pas l'espérance la meilleure, c'est-à-dire que nous confesserons courageusement, à moins que tu ne veuilles bien confesser, mais sans souffrir? Or, ne pas confesser hautement, c'est renier.

Si, au contraire, tout est entre les mains de Dieu, pourquoi n'abandonnons-nous pas le tout à sa volonté, en reconnaissant la vertu et la puissance de celui qui peut également ou ramener le fugitif en face des persécuteurs, ou couvrir du voile de sa protection ceux qui n'ont pas fui, que dis-je? ceux qui continuent de se montrer au milieu du peuple?

Etrange conduite vraiment! S'agit-il de fuir, tu rends hommage à Dieu, en reconnaissant que tout fugitif que tu es, il peut te ramener au milieu des persécuteurs. Mais s'agit-il de lui rendre publiquement témoignage, tu l'insultes en désespérant de l'efficacité de sa protection! Pourquoi, armé de fermeté et de confiance en Dieu, ne dis-tu pas : « Pour moi, je fais mon devoir, je reste à mon poste; » Dieu saura bien me protéger, s'il le veut. » Oui, tel est notre devoir, rester en nous remettant à la volonté de Dieu, plutôt que de fuir en nous confiant à la nôtre. Le très-saint martyr Rutilius, ayant fui tant de fois de contrée en contrée pour échapper à la persécution, ayant même cru se racheter du péril à prix d'argent, au milieu de la fausse sécurité qu'il avait tant travaillé à acquérir, fut saisi à l'improviste, conduit devant le gouverneur, appliqué à de longues tortures, sans doute pour châtier sa désertion : enfin il fut livré aux flammes, et remporta par la miséricorde de Dieu la couronne du martyre auquel il se déroba long-temps. Quel autre enseignement le Seigneur a-t-il voulu nous donner par cet exemple, sinon qu'il ne faut pas fuir, parce que la fuite est inutile, si Dieu ne le veut pas?

VI. — Vous vous trompez; dites plutôt qu'il a rempli le précepte en fuyant de cité en cité.

— Ainsi a voulu raisonner un Chrétien, qui lui-même

avait pris la fuite ; ainsi le veulent tous ceux qui refusent de comprendre quel est le sens de cet oracle de notre Seigneur, pour en faire un rempart qui défende leur pusillanimité, puisque ce précepte est assujetti à des conditions de personnes, de temps et de causes. « Lorsque l'on com» mencera de vous persécuter, dit-il, fuyez de ville en » ville. » Nous soutenons que ce précepte s'adressait personnellement aux Apôtres, ainsi qu'aux lieux et aux circonstances dans lesquels ils vivaient, comme le démontreront les textes précédents et suivants, qui ne conviennent qu'aux Apôtres : « N'allez point vers les nations, et n'en» trez pas dans la ville des Samaritains ; mais allez plutôt » vers les brebis perdues d'Israël. » Pour nous, la voie des nations nous est ouverte, puisque le Seigneur nous y a trouvés et que nous y marchons encore ; point de ville qui nous soit fermée, puisque nous prêchons par tout l'univers. Aucun soin particulier pour Israël ne nous est recommandé, sinon que nous devons évangéliser toutes les nations. De plus, si nous sommes saisis par les persécuteurs, ce n'est pas devant l'assemblée des Juifs que nous serons conduits, ni dans leurs synagogues que nous serons battus de verges ; c'est aux puissances et aux tribunaux de Rome que nous serons livrés. Ainsi le précepte de fuir regardait spécialement les Apôtres, parce qu'il fallait d'abord prêcher devant les brebis perdues de la maison d'Israël. Il était nécessaire que la prédication s'accomplît là où elle devait s'accomplir en premier lieu, afin que « le » pain de la parole fût distribué aux enfants de la maison » avant les animaux immondes. » Voilà pourquoi le Seigneur ordonne à ses Apôtres de fuir pour un temps, non pas pour leur apprendre à se dérober à la persécution en elle-même (car il leur prédit qu'ils souffriraient des persécutions, et il leur enseignait à les supporter), mais dans le but de propager la doctrine, de peur que s'ils eussent été mis à mort sur-le-champ, l'Evangile ne fut étouffé à son berceau.

D'ailleurs, s'ils avaient à fuir dans une autre ville, ce n'était point en secret, mais pour annoncer partout la parole, et conséquemment s'exposer à de nouvelles persécutions, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli la contrée de leurs prédications. « Vous n'achèverez pas, leur dit-il, de par» courir toutes les villes de la Judée. » Tant il est vrai que le précepte de fuir était renfermé dans les limites de la Judée. Pour nous, notre prédication n'est point enfermée dans la Judée, « depuis que l'Esprit saint a répandu » ses effusions sur toute chair. » Aussi Paul et les Apôtres, se rappelant les ordres de leur maître, font-ils cette déclaration devant Israël, qu'ils avaient déjà rempli de leur doctrine : « C'était à vous qu'il fallait annoncer première» ment la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez » et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie » éternelle, voilà que nous allons vers les Gentils. » Ils tournèrent en effet leurs pas ailleurs, comme l'avaient institué leurs prédécesseurs ; ils marchèrent dans la voie des nations, et ils entrèrent dans les cités des Samaritains, « afin que leur voix retentît par toute la terre, et que leur » parole fût portée jusqu'aux extrémités du monde. » Si la barrière des nations est tombée, si l'interdiction des villes de Samarie a cessé, pourquoi le précepte de la fuite, qui avait la même origine, n'aurait-il pas cessé aussi ?

Enfin du jour où Israël fut rassasié et où les Apôtres passèrent chez les nations, ils ne fuirent plus de ville en ville, et n'hésitèrent plus à souffrir. Paul lui-même, qui avait consenti à s'échapper de sa prison en se faisant descendre le long de la muraille, parce qu'alors la fuite était obligatoire, sur la fin de son apostolat et lorsque le précepte n'existait plus, ne se rendit point aux supplications de ses disciples, qui le conjuraient avec larmes de ne point se rendre à Jérusalem, où Agabus avait prédit qu'il souffrirait le martyre. Loin de là : « Pourquoi, leur dit-il, » contristez-vous mon cœur par vos gémissements ? J'ai » souvent désiré, non pas seulement d'être enchaîné, mais

» immolé à Jérusalem, pour le nom de Jésus-Christ mon » Seigneur. » Alors tous les disciples lui répondirent : » Que la volonté du Seigneur soit faite ! » Quelle était la volonté du Seigneur? Que désormais on ne se dérobât plus à la persécution. Cependant ceux qui auraient mieux aimé que Paul évitât la persécution, auraient pu alléguer le premier commandement du Seigneur qui prescrivait la fuite. Conséquemment, le précepte de fuir, temporaire sous les Apôtres, ainsi que plusieurs autres de même nature, ne peut subsister pour nous, puisqu'il avait déjà cessé parmi nos docteurs, quoiqu'il n'eût pas été donné véritablement pour eux. Ou bien, si le Seigneur a voulu qu'il demeurât toujours en vigueur, les Apôtres ont failli, puisqu'ils n'ont pas continué de fuir jusqu'à la fin.

VII. Examinons maintenant si les autres préceptes du Seigneur s'accordent avec cette injonction de fuite perpétuelle. D'abord, si la persécution vient de Dieu, comment admettre que celui qui nous l'amène nous ordonne de la fuir? S'il voulait que le Chrétien l'évitât, il ferait mieux de ne pas l'envoyer, afin que sa volonté ne parût pas se contredire par une autre volonté. Ou il veut que nous souffrions l'épreuve, ou il veut que nous la fuyions. Si nous la fuyons, comment la souffrir? Si nous la souffrons, comment la fuir? Quelle choquante contradiction dans celui qui nous ordonne de fuir, et nous invite à la souffrance, qui est le contraire de la fuite? « Quiconque m'avouera » devant les hommes, moi aussi je l'avouerai devant mon » Père. » Comment l'avouer en le fuyant? comment fuir en l'avouant? « Celui qui me renonce devant les hommes, » moi aussi je le renoncerai devant mon Père. » Si je me dérobe au martyre, c'est que je rougis d'avouer mon maître. « Heureux, dit-il ailleurs, ceux qui auront souf- » fert la persécution à cause de moi ! » Malheureux, par conséquent, ceux qui en fuyant n'auront point obéi au précepte ! « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Comment peux-tu m'ordonner à la fois de fuir et de per-

sévérer jusqu'à la fin? Une pareille contradiction répugne à la sagesse divine. Donc, encore un coup, le précepte de la fuite avait alors son but, comme nous l'avons démontré.

— Mais Dieu, nous dit-on, prenant en pitié la faiblesse de quelques-uns, en vertu de sa compassion néanmoins, a ouvert la fuite comme un port de salut.

— Dieu, sans doute, n'était pas capable de protéger pendant la persécution ceux dont il connaissait la faiblesse, sans le secours d'une fuite si honteuse, indigne manœuvre des esclaves. Non, le Seigneur, au lieu d'encourager les faibles, les répudie toujours, en leur apprenant avant tout qu'il ne faut pas fuir les persécuteurs, ou plutôt qu'il ne faut pas les redouter. « Ne craignez point ceux qui tuent » le corps et ne peuvent tuer l'ame; mais plutôt craignez » celui qui peut précipiter l'ame et le corps dans l'enfer. » Ensuite que dit-il à la pusillanimité? « Celui qui estime » sa vie plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne » porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon » disciple. » Enfin, dans l'Apocalypse, il est si loin de permettre la fuite à la faiblesse, qu'il « lui réserve une » place dans l'étang de soufre et de feu, qui est la seconde » mort. »

VIII. Le Christ lui-même a fui plus d'une fois la violence, mais par la même raison qu'il prescrivit aux Apôtres de fuir, jusqu'à ce qu'il eût rempli sa mission. Ce grand œuvre une fois achevé, non-seulement il demeura ferme; non-seulement il ne demanda point à son Père le secours de ses anges et de ses légions, mais il blâma Pierre d'avoir tiré le glaive. Sans doute il avoua « que son ame était » triste jusqu'à la mort » et « que sa chair était faible, » pour apprendre d'abord par la tristesse de son ame et la faiblesse de sa chair, qu'il réunissait dans sa personne les deux substances humaines, afin que l'on ne supposât pas, comme l'ont fait quelques-uns de notre temps, que sa chair ou que son ame était différente de la nôtre; ensuite pour

nous montrer, après avoir déclaré la nature de ces substances, que sans l'Esprit elles sont impuissantes par elles-mêmes. Voilà pourquoi il ajoute : « L'Esprit est prompt, » afin qu'au souvenir de ces deux substances, tu reconnaisses que tu portes en toi-même la force de l'esprit aussi bien que l'infirmité de la chair, et que tu saches par là en vertu de quel principe tu dois agir, et qui doit commander, c'est-à-dire le plus fort au plus faible, au lieu de prétexter, comme tu le fais dans ce moment, l'infirmité de la chair, en dissimulant à dessein la force de l'esprit.

Le Christ lui-même demanda à son Père « d'éloigner » de lui, si cela était possible, le calice de sa passion. » Eh bien ! demande-le toi aussi, mais en demeurant comme lui, mais en te bornant à demander, mais en ajoutant avec lui : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » Or, si tu fuis, comment le demanderas-tu, puisque tu prends sur toi d'éloigner le calice d'amertume, faisant ta propre volonté, mais non celle de ton Père ?

IX. Les Apôtres ont tout enseigné, tout évangélisé, conformément à la doctrine de Dieu. Où trouves-tu qu'ils aient rétabli le précepte de fuir de ville en ville ? Assurément ils ne pouvaient imposer l'obligation de fuir, si contraire à leurs propres exemples, eux qui, du fond des cachots et des îles où les avait relégués la persécution, non pas pour avoir fui, mais pour avoir confessé le Seigneur, écrivaient aux Eglises. Paul ordonne de soutenir les faibles ; bien entendu qu'ils ne fuyaient pas ; comment aurait-on pu soutenir des absents ? S'il dit qu'il faut soutenir par la patience ceux qui ont failli par la faiblesse de leur foi, consoler les pusillanimes, ce n'est pas les engager à fuir. Quand il nous recommande « de ne pas donner entrée au démon, » il ne nous donne pas le conseil de fuir, mais il nous apprend à modérer la colère. S'il dit « qu'il faut racheter le temps » parce que les jours sont mauvais, » c'est par la sagesse de notre vie et non par la fuite qu'il veut que nous mettions le temps à profit. D'ailleurs, « celui qui nous ordonne

» de briller comme des enfants de lumière, » ne nous ordonne pas de nous cacher comme des enfants de ténèbres. « Il nous prescrit de rester inébranlables ; » est-ce pour fuir? « de ceindre nos reins ; » est-ce pour tourner le dos à l'Evangile, ou pour aller à sa rencontre? Il nous parle aussi d'armes qui ne seraient pas nécessaires à des fugitifs, et parmi elles d'un « bouclier pour repousser les traits du » démon, » en lui résistant, sans aucun doute, et en soutenant tous ses assauts. Jean nous ordonne « de livrer notre » vie pour nos frères ; » à plus forte raison pour le Seigneur : ce sacrifice ne peut s'accomplir en fuyant. Enfin, se souvenant de son Apocalypse, dans laquelle il avait entendu la sentence prononcée contre les pusillanimes, il nous avertit dans le même sens que la crainte sera réprouvée. « La crainte, dit-il, n'est pas où est l'amour. » Mais l'amour parfait chasse la crainte ; car la crainte » aura pour supplice l'étang de feu. Celui qui craint n'est » point parfait dans l'amour, » c'est-à-dire dans l'amour de Dieu. Or, qui fuira, sinon celui qui craint? Qui craindra, sinon celui qui n'a point aimé? Mais si vous interrogez l'Esprit (1), quel langage est plus agréable à l'esprit que celui-là? En effet, ce n'est pas à la fuite, mais au martyre, ou peu s'en faut, qu'il nous exhorte, si nous voulons être admis au nombre des siens (2). « Il est bon, dit-il, que » vous soyez exposés aux regards des hommes. Celui qui » n'est pas exposé aux regards des hommes, est exposé aux » regards de Dieu. Ne rougissez pas lorsque la justice hu- » maine vous traduit devant elle. Et de quoi rougiriez-vous? » vous recueillez la louange. L'empire de Dieu s'établit, » pendant que les hommes vous regardent (3). » De même

(1) Montan.

(2) Cette phrase est susceptible d'un double sens. Quelques commentateurs l'entendent ainsi : *pour citer les paroles* : L'*Omniloquium* de Moreau se décide pour le sens que nous avons adopté.

(3) Prophéties de Montan.

ailleurs : « Ne demandez pas à mourir dans vos lits, dans » des fièvres aiguës ou des maladies de langueur, » mais plutôt « dans les tortures du martyre, afin de glorifier » celui qui a souffert pour vous (1). »

X. Mais, oubliant toutes les exhortations divines, quelques-uns aiment mieux s'appliquer ce ver grec d'une sagesse toute mondaine :

Le soldat qui fuyait peut revenir combattre,

pour s'enfuir encore apparemment. Et quand sera-t-il vainqueur celui qui est vaincu en fuyant? Quel excellent soldat il fournit au Christ son chef, celui qui, armé de toutes pièces par l'Apôtre, pour le jour de la persécution, abandonne son poste aussitôt qu'il entend sonner la trompette de la persécution! A la sagesse du siècle je répondrai par la sagesse du siècle :

Mourir est-il donc si terrible?

Vainqueur ou vaincu, il faudra mourir. Si vous reniez votre foi au milieu des tourments, vous avez du moins lutté contre les supplices. J'aime mieux avoir à vous plaindre qu'à rougir de vous. Un soldat perdu sur le champ de bataille est plus beau qu'un soldat sauvé par la fuite. Tu trembles devant un homme, ô Chrétien! toi que les anges doivent craindre, puisque « tu jugeras les anges; » toi que les démons doivent craindre, puisque tu as reçu puissance sur les démons; toi que l'univers tout entier doit craindre, puisque c'est en toi que le monde est jugé. Tu as revêtu le Christ, le jour où tu as été baptisé dans le Christ. En fuyant devant le démon, tu déshonores le Christ qui est en toi : tu te rends au démon comme un transfuge. Mais en fuyant le Seigneur, tu prouves à tous les fugitifs

(1) Prophéties de Montan.

l'inutilité de leur dessein. Il avait fui aussi le Seigneur ce courageux prophète qui était passé de Joppé à Tarse, comme pour mettre entre Dieu et lui l'immensité des mers; mais je le retrouve, je ne dirai pas dans les flots; ni sur la terre, mais dans les flancs d'un animal, où il resta trois jours sans pouvoir mourir, ni par là même échapper à Dieu. Qu'il est bien meilleur serviteur de Dieu celui qui, soit que l'ennemi de Dieu menace, ne prend pas la fuite devant lui, mais le méprise en se confiant dans la protection de Dieu; soit qu'il redoute le Seigneur, n'en est que plus résolu à demeurer sous ses yeux, en se disant à lui-même : « Le Seigneur existe, il est puissant : tout l'univers » est à lui; en quelque lieu que je sois, n'importe, je suis » sous sa main : que sa volonté s'accomplisse, je ne me » retire point; s'il veut que je périsse, qu'il me perde lui-» même, pourvu que je me sauve pour lui! J'aime mieux » rejeter sur lui l'odieux de ma mort, en périssant par sa » volonté, qu'exciter sa colère, en m'échappant par la » mienne. »

XI. Ainsi doit penser, ainsi doit agir tout serviteur de Dieu, même dans les degrés inférieurs, afin de pouvoir s'élever à un degré supérieur, en montant plus haut par son intrépidité à souffrir la persécution. Mais quand les chefs, je veux dire quand les diacres, les prêtres et les évêques eux-mêmes prennent la fuite, comment un laïque pourra-t-il comprendre dans quel sens il a été dit : « Fuyez de ville » en ville? » Si les chefs se retirent, quel est le simple soldat qui voudra les écouter lorsqu'ils conseilleront de ne pas lâcher pied sur le champ de bataille? Certes, « le bon » pasteur donne sa vie pour ses brebis, » semblable à Moïse qui, avant que le Christ, dont il était la figure, se fût encore manifesté, s'écrie : « Si vous détruisez ce peuple, » faites-moi périr avec lui. » Au reste, puisque le Christ sanctionne ses propres symboles, en disant : « Le mauvais » pasteur est celui qui prend la fuite à l'aspect du loup, » et le laisse piller le troupeau, » un pasteur de cette na-

ture sera chassé de la métairie, son salaire lui sera retenu en compensation du dommage; que dis-je? son pécule particulier lui sera enlevé pour réparer les torts que sa négligence a occasionnés à son maître. « En effet, à celui qui » possède, il sera donné; à celui qui n'a pas, même ce » qu'il semble avoir lui sera enlevé. » Zacharie adresse des menaces semblables : « O glaive, éveille-toi ! va frapper » le pasteur et disperse les brebis ! En ce jour, j'étendrai » ma main sur les pasteurs. » Ezéchiel et Jérémie poursuivent aussi de leur indignation ces mauvais pasteurs qui, non contents de se repaître méchamment de la chair du troupeau, le dispersent et l'abandonnent sans guide à toutes les bêtes féroces de la plaine. Reproche qui n'est jamais plus vrai que quand le clerc abandonne l'Eglise pendant la persécution ! Quiconque reconnaîtra l'Esprit, comprendra qu'il s'adresse aux pasteurs fugitifs. Or, s'il n'est pas convenable, que dis-je? s'il n'est pas permis à ceux qui gardent le troupeau, de prendre la fuite à l'approche du loup (car l'Esprit a déclaré mauvais et par conséquent a condamné un pareil pasteur; or, tout ce qu'il condamne est illicite), il suit de là que les préposés de l'Eglise ne doivent pas fuir pendant la persécution. D'ailleurs, si le troupeau avait le droit de se disperser, il ne serait pas raisonnable d'exiger que le chef du troupeau demeurât, puisqu'il demeurerait inutilement pour défendre un troupeau qui n'aurait pas besoin de défense, par la permission qu'il a eue de fuir.

XII. Quant à ce qui concerne ta demande, mon frère bien-aimé, tu as notre réponse et notre exhortation. Mais quiconque examine s'il faut fuir la persécution, doit nécessairement résoudre la question qui en dérive : S'il n'est pas permis de fuir la persécution, peut-on du moins s'en racheter à prix d'argent ? Je répondrai moi-même à cette difficulté, en commençant par établir qu'il ne faut pas plus se racheter de la persécution que fuir devant elle. Il n'y a ici de différence que l'argent. Si la fuite est une

sorte de rachat gratuit, le rachat à prix d'argent est une sorte de fuite. Assurément c'est la pusillanimité qui inspire ce subterfuge. Tu te rachètes de ce que tu redoutes, donc tu fuis. Ton pied est resté immobile; mais tu cours dans la personne de ton or. En deux mots, par là même que tu es resté à prix d'argent, ta fuite est réelle. Mais racheter à prix d'argent ton corps et ton ame que le Seigneur a rachetés au prix de son sang, quelle lâcheté indigne de Dieu ! Quelle contradiction avec les plans de celui qui « pour toi n'a pas épargné son propre Fils, afin qu'il » devînt anathème pour nous, parce qu'il avait dit d'a- » vance : Maudit celui qui est suspendu au bois; de celui » qui fut conduit à la mort comme une victime; qui n'ou- » vrit pas plus la bouche qu'une brebis sous la main qui la » tond; qui abandonna ses épaules à la flagellation, et ses » joues aux soufflets; qui ne détourna point son visage de » l'ignominie des crachats; qui fut confondu avec les plus » vils criminels, et enfin livré à la mort et à la mort de la » croix ! » Tout cela pour nous racheter de nos péchés ! Le soleil a été éclipsé par l'éclat de notre rédemption : notre émancipation a vaincu l'enfer lui-même, et notre affranchissement nous a ouvert les cieux. « Les portes éternelles » se sont levées pour laisser entrer le Roi de gloire, le » Seigneur des vertus, » qui venait de racheter l'homme du monde et de l'enfer pour le replacer dans les cieux. Quel est donc le rebelle qui lutte contre lui, que dis-je ? qui l'insulte et souille misérablement ce qu'il acheta si cher, c'est-à-dire avec le sang le plus précieux ? Fuis, fuis, plutôt que d'avoir de toi des sentiments si bas que de payer à vil prix l'homme qui a coûté si cher au Seigneur ! Le Christ l'a racheté des anges qui habitent ce monde, des puissances spirituelles du mal, des ténèbres du siècle présent, du jugement éternel, de la mort sans fin. Et toi, tu voudrais traiter pour lui avec un délateur, avec un soldat, avec quelque juge prévaricateur, entre la tunique et le sein, comme dit le proverbe, rachetant ainsi

dans l'ombre celui que le Christ a racheté, que dis-je? qu'il a affranchi à la face du monde! L'estimeras-tu donc libre, et croiras-tu le posséder, à moins d'une rançon semblable à celle du Seigneur, comme nous l'avons dit, à savoir la rançon du sang? Pourquoi, en rachetant un Chrétien dans lequel réside le Christ, acheter le Christ à un homme? Ainsi essaya de le faire Simon, lorsqu'il offrit de l'argent aux Apôtres pour qu'ils lui vendissent l'Esprit du Christ. Voilà pourquoi celui qui, en se rachetant, achète l'Esprit du Christ, entendra aussi ces paroles : « Périsse » avec toi ton argent! car tu as cru que le don de Dieu » peut s'acquérir avec de l'argent. »

Vraiment, qui pourrait mépriser un pareil apostat? En effet, que lui dit le concussionnaire? Donne-moi de l'argent! Pour ne pas te dénoncer, à coup sûr, car il ne te vend que ce que tu lui demandes pour ton argent : en le payant tu ne veux donc pas être livré à la justice; en refusant d'être livré à la justice, tu refuses d'être mis en évidence. Donc, lorsque ne voulant pas être livré, tu ne veux pas être mis en évidence, tu as consommé l'apostasie par ce refus, puisque tu ne veux pas paraître ce que tu es.

— Vous vous trompez, dis-tu! En ne voulant point paraître ce que je suis, j'ai déclaré que j'étais ce que je ne voulais pas paraître, c'est-à-dire Chrétien.

— Je te conseille à ce prix de revendiquer les palmes du martyre, puisque tu crois avoir généreusement confessé le Christ. Mais non, en te rachetant, tu ne l'as pas confessé. Ou bien tu lui as rendu témoignage peut-être devant un seul homme; mais en refusant de le confesser devant un grand nombre, tu l'as renié. Je ne veux d'autre preuve de ton apostasie que la vie qui t'est conservée. Celui-là est donc un parjure, qui a mieux aimé se dérober au péril : car le refus du martyre est une secrète apostasie... Eh quoi! un Chrétien se sauve à prix d'argent! Il a des trésors pour se dispenser de souffrir! Il est riche contre Dieu! Mais le Christ fut riche de son sang pour lui. « Heureux donc

» les pauvres, dit-il, parce que le royaume du ciel est à ceux » qui ne peuvent payer qu'avec leur vie. » Si nous ne pouvons servir à la fois Dieu et Mammon, pouvons-nous être rachetés à la fois par Dieu et par Mammon? Or, qui servira mieux Mammon que l'homme racheté par Mammon?

Enfin, par quel exemple justifieras-tu ce rachat de la dénonciation? Quand vois-tu les Apôtres, poursuivis par tant de persécutions, s'en délivrer à prix d'argent? L'argent néanmoins ne leur manquait pas : on déposait à leurs pieds le prix de ses terres; des Chrétiens opulents, hommes ou femmes, mettaient entre leurs mains des trésors, ou les aidaient dans leurs nécessités? A quelle époque Onésiphore, Aquila ou Etienne, leur offrirent-ils jamais une pareille ressource dans les temps de persécution? Lorsque Félix espérait que les disciples de Paul lui donneraient de l'argent pour leur maître, lorsque ce gouverneur en avait même glissé quelques mots à l'Apôtre, Paul ne donna pas une obole pour soi-même, pas plus que ses disciples pour lui; ces mêmes disciples qui, le conjurant avec larmes de ne point se rendre à Jérusalem et de se dérober aux supplices qui lui étaient annoncés, finissent par lui dire : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Quelle était cette volonté? qu'il souffrît pour le nom du Seigneur, et non qu'il se rachetât. Car il faut « qu'à l'exemple du Christ, » qui a donné sa vie pour nous, nous donnions la nôtre » pour lui, non-seulement pour lui, mais pour nos frères » à cause de lui. » Par cet enseignement, Jean ne nous dit pas : Tu paieras pour tes frères, mais : Tu mourras pour eux.

Que t'importe pourquoi tu ne dois ni acheter ni racheter un Chrétien? Telle est la volonté de Dieu. Regarde la disposition des royaumes et des empires, établie par Dieu, « dans les mains duquel sont les cœurs des rois! » Que de ressources pour alimenter tous les jours le trésors public, des cens, des impôts, des cotisations, des douanes! Jamais ils n'ont songé à exiger des Chrétiens une rançon ni à im-

poser leur foi, quoique l'on pût lever des sommes immenses sur une si grande multitude, qui n'est un secret pour personne.

« Rachetés au prix du sang, » enrichis au prix du sang, nous ne devons aucune contribution pour notre tête, parce que « notre tête c'est le Christ. » Il ne convient pas que le Christ soit acheté à prix d'argent. Comment les martyres pourraient-ils se consommer pour rendre gloire à Dieu, si nous pouvions acheter avec un peu d'or l'autorisation d'être Chrétiens? Marchander sa foi, c'est donc se révolter contre la volonté de Dieu.

Puisque César n'a jamais frappé et n'a jamais pu frapper d'un impôt le titre de Chrétien, à l'approche de l'antechrist, qui a soif de notre sang et non pas de nos trésors, comment vient-on alléguer qu'il y a un commandement ainsi conçu : « Rendez à César ce qui est à César ? » C'est un satellite, un délateur, un ennemi particulier qui veut m'arracher de l'argent, sans rien exiger pour César; il y a mieux, en désobéissant à César, puisqu'il renvoie à prix d'argent un Chrétien, coupable aux yeux de la loi humaine. Bien différent est le denier que je dois à César, le denier qui lui appartient, le denier dont il s'agissait alors, que lui devaient alors des tributaires, que ne lui doivent plus des hommes libres. Comment d'ailleurs « rendrai-je » à Dieu ce qui appartient à Dieu, » c'est-à-dire l'homme chrétien, monnaie divine frappée à son image et marquée de son nom? Si je dois un tribut à César, ne dois-je pas aussi à mon Maître, qui est dans les cieux, le tribut de mon sang, en échange de celui que son Fils versa pour moi? Que si, d'une part, je dois à Dieu le sacrifice de l'homme, et jusqu'à la dernière goutte de mon sang; que si, de l'autre, l'heure est arrivée de payer à Dieu la dette qu'il réclame, n'est-ce pas frustrer Dieu lui-même que de décliner l'acquittement de ma dette? En vérité j'ai bien observé le précepte en « rendant à César ce qui est à César, » mais en refusant à Dieu ce qui est à Dieu. »

XIII. Mais « je donnerai à quiconque me demande. » Oui, à titre d'aumône, mais non d'exaction. « A quiconque » demande, » est-il dit. Or, extorquer n'est pas demander. Celui qui me menace, s'il ne reçoit rien, au lieu de me demander, m'arrache. Il n'attend pas une aumône, celui qui vient non pour se faire plaindre, mais pour se faire craindre. Je donnerai donc par charité, non par frayeur, à l'infortuné qui, après avoir reçu, rend gloire à Dieu et me bénit, non à l'orgueilleux qui croit m'avoir rendu service, et les yeux attachés sur sa proie s'écrie : C'est le rachat d'un crime !

Je nourrirai « même mon ennemi. » Mais il y a des ennemis à d'autres titres. Paul n'a pas dit le traître, le concussionnaire, le persécuteur. « Que de charbons en » effet j'amasse sur sa tête, » en refusant de pactiser avec lui ! Je sais bien qu'il est écrit : « Si quelqu'un vous prend » votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. » Mais il est question du spoliateur qui convoite mon bien, et non du persécuteur qui s'attaque à ma foi. J'abandonnerai jusqu'à mon manteau à qui ne me menace pas d'une dénonciation. Me menace-t-il ? Je lui reprendrai même la tunique que je lui ai abandonnée. Les commandements du Seigneur, au lieu de s'étendre à l'infini et à toutes choses, ont leurs motifs, leurs règles et leurs limites. Ainsi, celui qui a dit : « Donnez à qui vous demande, » refuse un signe à ceux qui lui en demandaient. Autrement, si tu crois qu'il faille donner indistinctement à tous ceux qui demandent, il faudra, ce me semble, que tu donnes au malade que travaille la fièvre, je ne dis pas seulement du vin, mais du poison, et à l'homme qui désire la mort, une épée.

« Employez les richesses injustes de Mammon à vous » faire des amis. » Le sens de ce précepte est déterminé par la parabole qui précède. Elle s'adressait au peuple Juif, qui, économe infidèle du bien que lui avait confié le Seigneur, des serviteurs de Mammon, c'est-à-dire de

nous-mêmes, aurait dû se faire des amis plutôt que des ennemis, et partager avec nous l'administration des biens, afin de nous délivrer par là des péchés qui nous rendaient esclaves et débiteurs de Dieu. Alors Israël, ayant commencé de perdre la faveur de son maître, entrait, à l'ombre de notre foi, dans les tabernacles éternels. Mais attache à ce précepte et à cette parabole tout autre sens que tu voudras, pourvu que tu saches qu'il n'est pas vraisemblable que les concussionnaires dont nous nous serons fait des amis à l'aide de Mammon « puissent nous recevoir alors » dans les tabernacles éternels. »

Toutefois, que ne persuade point la pusillanimité! Comme si l'Ecriture permettait de fuir et ordonnait de se racheter! Ce serait peu assurément qu'un ou deux Chrétiens renversés par elle. La voilà qui essaie de lever un tribut sur toute l'Eglise en masse. Faut-il en pleurer? faut-il en gémir? Les Chrétiens aujourd'hui sont inscrits, comme des objets de concussion, sur les registres des bénéficiaires et des espions, parmi les cabaretiers, les bouchers, les escrocs, les baigneurs, les joueurs et les maîtres d'impudicité. Est-ce donc pour que les évêques jouissent tranquillement de leur royauté, sous prétexte d'administrer, que les Apôtres ont fondé l'épiscopat? Voilà sans doute la paix que le Christ, en retournant vers son Père, ordonna d'acheter à des soldats par des présents dignes des saturnales.

XIV. Mais comment pourrons-nous nous rassembler? dis-tu; comment célébrer ensemble le jour du Seigneur? — Ainsi que le faisaient les Apôtres, qui demandaient leur sécurité à leur foi et non à l'argent. « Si la foi est » capable de transporter les montagnes, » à plus forte raison d'éloigner un soldat. Fais-toi un rempart de ta sagesse et non de ton or. Car tu ne seras point à l'abri des fureurs du peuple, pour avoir corrompu quelques soldats mercenaires. Pour te protéger, tu n'as besoin que de la foi et de la sagesse. Sans elles, tu peux perdre le prix de ta

rançon ; avec elles, tu n'auras jamais à le regretter. Enfin, si tu ne peux réunir le troupeau le jour, tu as la nuit : la lumière du Christ en dissipera les ténèbres. Ne peux-tu pas rassembler tous les fidèles? Trois Chrétiens forment une Eglise. Il vaut mieux renoncer à voir quelque temps les frères, que de les vendre lâchement. Conserve au Christ son épouse immaculée. Personne ne doit trafiquer de sa pureté.

Ce langage, mon frère, te paraîtra dur, intolérable, peut-être. Mais souviens-toi qu'il est écrit : « Que celui » qui entend, entende, » c'est-à-dire, que celui qui ne comprend pas, se retire. Celui qui craint de souffrir ne peut être le disciple de celui qui a souffert. Mais celui qui ne craint pas de souffrir, sera parfait dans l'amour de ce même Dieu. « Car l'amour parfait chasse la crainte. » Voilà pourquoi il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. On ne cherche pas « celui qui veut suivre la voie large, mais celui » qui marche dans la voie étroite. » Voilà pourquoi encore il faut recevoir nécessairement le Paraclet, principe de toute vérité et de toute force. Quiconque l'a reçu ne songe ni à fuir la persécution, ni à s'en racheter à prix d'argent : il porte au dedans de soi-même celui qui nous soutiendra, « prêt à répondre pour nous, » comme aussi à nous fortifier dans les tourments.

AUX MARTYRS [1].

I. Bienheureux martyrs désignés, pendant que l'Eglise, notre mère et notre maîtresse, vous nourrit du lait de sa charité, et que le généreux désintéressement de vos frères apporte dans votre prison de quoi soutenir la vie du corps, permettez-moi aussi de contribuer pour ma part à la nourriture de votre ame. Vous le savez, engraisser la chair et laisser jeûner l'esprit, ne sert à rien. Il y a mieux : si l'on soigne ce qui est faible, à plus forte raison ne faut-il pas négliger ce qui est plus faible encore. Mais qui suis-je pour oser vous encourager? Toutefois, les gladiateurs les plus consommés dans leur art permettent non-seulement aux maîtres de la science et à leurs chefs, mais encore aux ignorants et aux inhabiles, de leur adresser des exhortations. Le peuple lui-même les anime de loin, et quelquefois utilement.

Je vous recommanderai avant tout, bienheureux confesseurs, de ne pas « contrister l'Esprit saint » qui est entré avec vous dans la prison. S'il n'y était pas entré avec vous, certainement vous n'y seriez pas enfermés aujourd'hui. Travaillez donc à ce qu'il demeure toujours avec

(1) On donnait, dans la primitive Eglise, le nom de martyrs, non-seulemen à ceux qui avaient péri dans les supplices pour la foi, mais encore à ceux qui avaient persévéré dans leur confession.

vous, afin que de là il vous conduise au Seigneur. La prison est la forteresse où le démon enferme sa famille. Mais pour vous, vous n'avez franchi ces portes que pour fouler aux pieds l'ennemi jusqu'au centre de son empire, et y achever un triomphe commencé ailleurs. Qu'il ne puisse donc pas dire : Ils sont chez moi; je les tenterai par de basses animosités, par de lâches affections, par des rivalités jalouses. Non; qu'il fuie à votre aspect; qu'il aille se cacher au fond de son repaire, honteux et rampant, comme un de ces reptiles que l'on chasse par des paroles ou des flammes magiques. Qu'il ne soit point assez heureux pour vous commettre l'un avec l'autre jusque dans son domaine; mais qu'il vous trouve toujours prêts et armés de concorde. Car votre paix à vous, c'est sa plus cruelle guerre; paix, au reste, si précieuse, que les infortunés qui l'ont perdue dans l'Eglise, vont d'ordinaire la demander aux martyrs dans leurs cachots. Raison de plus pour la garder parmi vous, pour la maintenir avec persévérance, afin qu'il vous soit possible de la distribuer aux autres.

II. Quant aux souvenirs et aux embarras du monde, ils ont dû s'arrêter sur le seuil de votre prison, ainsi que vos proches eux-mêmes. Depuis ce moment vous êtes séparés du monde; ou plutôt, si vous voulez vous rappeler que le monde est une vaste prison, vous comprendrez qu'au lieu d'entrer dans une prison, vous en êtes sortis véritablement. Le monde est mille fois plus ténébreux que vos cachots : ses ténèbres aveuglent les cœurs. Le monde a des liens plus terribles; ses liens enchaînent les ames. Le monde respire des miasmes plus empoisonnés; ce sont les passions des hommes. Le monde renferme plus de coupables : j'allais dire le genre humain tout entier. Là ce n'est pas le proconsul, c'est Dieu qui condamne. Concluez-en donc, bienheureux confesseurs, que vous avez échangé une prison contre un asile inviolable. Vous habitez un séjour ténébreux, mais « vous êtes la lumière. » Des liens vous

enchaînent, mais vous êtes libres pour Dieu. Vous respirez un air infect, mais vous êtes vous-mêmes « un parfum de » suavité. » Vous attendez la sentence du juge, mais « vous » jugerez vous-mêmes les juges de la terre. » Qu'il s'abandonne aux larmes, celui qui soupire après les délices du siècle ! Un Chrétien a renoncé au siècle, alors même qu'il jouissait de la liberté ; jusque dans les fers, il renonce à ses fers. Qu'importe le lieu où vous êtes ici-bas, puisque vous êtes hors du siècle? Et si vous avez perdu quelques joies de la vie, bienheureux le négoce qui perd quelque chose pour gagner beaucoup !

Sans parler encore ici de la magnifique récompense à laquelle Dieu invite les martyrs, opposons la scène du monde au silence de vos cachots, et nous reconnaîtrons que l'esprit y gagne plus que la chair n'y saurait perdre. Ou, pour mieux dire, le corps n'y perd rien, puisqu'il trouve ce qui lui est nécessaire dans la vigilance de l'Eglise et les agapes des fidèles, en même temps que l'ame y trouve tous les aliments spirituels propres à nourrir la foi. Là du moins vous n'apercevez point les dieux étrangers ; vous ne rencontrez point leurs images ; vous ne vous trouvez point mêlés avec leurs sacriléges adorateurs ; vous n'êtes point révoltés par mille parfums impies ; vous n'êtes point importunés par les clameurs insensées des spectacles, par l'aspect des scènes sanguinaires ou impudiques qui s'y passent ; vos yeux ne tombent pas sur les repaires de la prostitution publique. Vous êtes à l'abri des scandales, des épreuves, des souvenirs mauvais et de la tentation elle-même. Ce que le désert donnait jadis aux prophètes, la prison le donne au Chrétien. Le Seigneur lui-même cherchait souvent la solitude pour y prier plus librement loin du monde ; c'est dans la solitude qu'il manifesta sa gloire à ses disciples. Changez le nom : votre cachot n'est plus qu'une retraite, où malgré les murs qui enferment le corps, malgré les liens qui retiennent la chair, tout est ouvert à l'esprit, qui circule librement et se répand au

dehors sans le moindre obstacle, non plus sous les épais ombrages, non plus sous les longs portiques, mais à travers les avenues qui conduisent au ciel. Toutes les fois qu'on les parcourt en esprit, on n'est plus captif. Le pied sent-il le poids des chaînes quand l'ame est dans le ciel? Non ; l'ame emporte avec elle l'homme tout entier, et le transporte dans une région sans limite. « Là où sera ton cœur, » là aussi sera ton trésor. » Que notre cœur soit donc toujours là où nous voulons avoir notre trésor.

III. Toutefois que la prison, bienheureux confesseurs, soit un séjour incommode aux Chrétiens eux-mêmes, je vous l'accorde. Mais ne nous sommes-nous pas enrôlés dans la milice du Dieu vivant, le jour où nous avons répondu aux paroles du sacrement? Quel soldat s'attendit jamais à trouver sous les armes de quoi contenter sa délicatesse? Ce n'est point d'un lit de repos qu'il s'élance au combat, mais d'une tente étroite, où la dureté de la terre, l'inclémence des éléments et une nourriture grossière l'ont préparé à la fatigue. Que dis-je? la paix elle-même n'est pour lui qu'un dur et laborieux apprentissage de la guerre; il a fait de longues marches sous les armes; il a franchi la plaine au pas de course; il a creusé des retranchements; il a formé la tortue. Rien qui ne s'achète au prix de la sueur, afin de tenir en haleine les corps et les courages : il faut passer incessamment de l'ombre au soleil, du soleil à un ciel couvert, de la tunique à la cuirasse, du silence au cri de guerre, du repos à l'agitation. Par conséquent, bienheureux confesseurs, quelque dures que soient ces épreuves, regardez-les comme un exercice où se retrempent les forces de l'ame et du corps. Oui, vous allez soutenir le généreux combat où vous aurez pour juge le Dieu vivant, pour héraut l'Esprit saint, pour couronne l'éternité, pour trophée la vie de la substance angélique, et la gloire dans les siècles des siècles. Voilà pourquoi le Christ, votre divin maître, qui vous a introduits dans la lice après vous avoir marqués des onctions de son Esprit saint, a voulu vous

séparer du monde avant le jour du combat et vous soumettre à ces laborieux exercices, afin de fortifier votre courage. Voyez en effet les athlètes! On les ploie au joug d'une discipline sévère, afin qu'ils bâtissent l'édifice de leur corps; on les tient éloignés des plaisirs, des aliments recherchés, des boissons délicieuses; on les gêne, on les fatigue, on les torture. Plus ils se sont endurcis à ce régime, plus ils comptent sur la victoire. Et pourquoi tant de peine? « Pour acquérir, dit l'Apôtre, une couronne » corruptible. » Pour nous, qui en attendons une incorruptible, regardons le cachot comme un gymnase où, éprouvés de mille manières différentes, nous devons arriver avec gloire devant le tribunal de Dieu, parce que, si la vertu s'entretient par le travail, elle se perd par la mollesse.

IV. « La chair est faible et l'esprit est prompt; » le précepte du Seigneur nous l'apprend. Gardons-nous donc de nous flatter, puisque la chair est faible, de l'aveu même du Seigneur. Mais en nous déclarant aussi que « l'esprit » est prompt, » il a voulu nous montrer lequel des deux doit être soumis à l'autre, c'est-à-dire, que la chair doit obéir à l'esprit, le plus faible au plus fort, afin que la faiblesse de l'une se fortifie de la vigueur de l'autre. Ainsi donc que l'esprit s'entretienne avec la chair pour leur salut commun, non plus des privations de leur cachot, mais du combat qui va se livrer. Sans doute la chair appréhendera le glaive pesant, la croix qui lui ouvre ses bras, la rage des bêtes féroces, les flammes si cruelles d'un bûcher, et tout ce que l'ingénieuse barbarie des bourreaux peut inventer de supplices. Mais l'esprit, venant au secours de ses défaillances, lui représente que ces tortures, quelque cruelles qu'elles soient, ont été souffertes, que dis-je? ont été recherchées volontairement, dans l'intérêt d'une vaine gloire ou d'une renommée éphémère, non-seulement par des hommes, mais même par des femmes, afin de vous apprendre par là, servantes de Jésus-Christ, à vous montrer dignes de votre sexe.

Il serait trop long de citer ici tous ceux qui, entraînés par leur courage, se percèrent de leur épée. Parmi les femmes, la première que je rencontre, c'est Lucrèce, qui pour venger l'outrage qu'a subi sa pudeur, se poignarde en présence de tous ses proches, et s'immole à la gloire de la chasteté conjugale. Un Mutius Scévola brûle sa main sur un autel, afin que la postérité célèbre sa grandeur d'ame. Les philosophes n'ont pas fait moins. Héraclite se brûle après s'être enveloppé d'un immonde fumier; Empédocle s'élance dans le gouffre embrasé de l'Etna. N'a-t-on pas vu tout récemment Pérégrinus finir volontairement ses jours sur un bûcher? Mais voilà qu'un sexe timide affronte les flammes; Didon, pour n'être pas contrainte de subir de secondes noces après un époux tendrement aimé; l'épouse d'Asdrubal, qui, à l'aspect de son mari implorant la clémence de Scipion sur les ruines fumantes de sa patrie, se précipite avec ses enfants dans l'incendie de Carthage. Régulus, général romain, ayant été fait prisonnier par les Carthaginois, plutôt que de renvoyer à Carthage une multitude de captifs en échange d'un seul Romain, se remet lui-même au pouvoir de l'ennemi, et se laisse enfermer dans une cage étroite et armée d'aiguillons, où il souffre autant de morts qu'il est percé de fois. Enfin, la femme elle-même se joue avec les aspics et les serpents, mille fois plus redoutables que les ours et les lions. Cléopâtre ne livre-t-elle pas son bras aux reptiles, pour ne pas tomber vivante aux mains de son ennemi?

— C'est moins la mort que les tortures qui m'épouvantent, répondez-vous.

— Dites; a-t-elle cédé au bourreau, la courtisane d'Athènes, qui, plutôt que de révéler le nom des complices, broya sa langue sous ses dents et la cracha au visage du tyran qui essayait par les supplices de lui arracher son secret, afin de lui apprendre par là qu'il aurait beau prolonger les tortures, il n'y gagnerait pas davantage? Qui ne connaît pas la flagellation qui se pratique aujourd'hui encore à Lacé-

démone avec une grande solennité? Là, dans un sacrifice, au pied de l'autel, des jeunes gens de distinction sont battus de verges en présence de leurs parents et de leurs proches, qui les encouragent à persévérer jusqu'à la fin. Le triomphe le plus glorieux, c'est que l'ame succombe à la flagellation avant le corps. Si donc la gloire terrestre peut inspirer à l'ame et au corps assez de vigueur pour mépriser le glaive, la croix, les bêtes féroces, les tortures, afin de recueillir quelques louanges humaines, avouons-le, « les » souffrances de la vie présente sont peu de choses en com- » paraison de la gloire céleste et des récompenses divines. » Si l'on poursuit avec tant d'ardeur le verre, que sera-ce des perles! Qui refuserait de faire autant pour la réalité que les autres pour des chimères?

V. Mais je passe ici sous silence la gloire mondaine. Ne voit-on pas aujourd'hui des hommes fouler aux pieds avec un misérable orgueil, et par je ne sais quelle maladie de l'ame, toutes les privations et toutes les cruautés de la lutte? Que d'oisifs une brutale démence pousse au métier de gladiateur! N'est-ce pas la vaine gloire qui les expose à la dent des bêtes féroces? d'autant plus beaux, ce leur semble, qu'ils sont sillonnés de morsures et de cicatrices. Les uns se sont engagés à parcourir un certain espace sous une tunique enflammée, les autres marchent avec une fermeté stoïque sous les coups qui pleuvent sur leurs patientes épaules. Ce n'est pas en vain, bienheureux confesseurs, que Dieu a permis ces exemples dans le monde; c'est pour nous encourager aujourd'hui et nous confondre au dernier jour. Malheur à nous, si nous craignons de souffrir pour la vérité et le salut, les maux que d'autres recherchent pour la vanité et la perdition!

VI. Mais laissons ces prodiges de constance qu'enfante une misérable ambition! Considérons seulement la condition de la nature humaine; elle nous apprendra certainement à supporter courageusement des maux qui arrivent le plus souvent malgré nous. Combien de victimes consu-

mées vivantes par l'incendie ! combien d'hommes dévorés par les bêtes féroces, au fond des forêts, ou jusqu'au milieu de nos cités, par celles qui s'échappent de leurs barrières ! Combien qui ont succombé sous le poignard des brigands ! combien qui ont été attachés à une croix par leurs ennemis, torturés d'abord et ensuite abreuvés d'outrages ! Pas un qui, tous les jours, hésite à souffrir pour un homme ce qu'il ne veut pas souffrir pour l'amour de Dieu ! Le temps présent le proclame assez haut. Que de personnages de la plus haute distinction périssent d'une manière qui ne répond ni à leur naissance, ni à leur dignité, ni à leur âge, ni à leur beauté ; et cela pour qui ? pour un homme ; par ses mains, s'ils l'ont trahi ; par la main de ses ennemis, s'ils lui sont restés fidèles !

A SCAPULA,

PROCONSUL D'AFRIQUE.

I. Chrétiens, nous ne savons ni pâlir, ni trembler devant les calamités dont nous accablent ceux qui ne nous connaissent pas. Le jour où nous nous sommes enrôlés sous les étendards de notre Eglise, nous avons su que, jetés sur ces champs de bataille, notre vie était l'enjeu de cette milice, sans autre désir que les biens promis par Dieu, sans autre crainte que celle des supplices qu'il tient en réserve dans l'autre vie. En un mot, nous luttons sans fléchir contre toute votre barbarie; que dis-je? nous courons au-devant d'elle; et si nous appréhendons quelque chose, c'est bien moins d'être condamnés que d'être absous. C'est pourquoi, si nous vous adressons cet opuscule, ne croyez pas que nous craignons pour nous-mêmes; c'est pour vous, pour tous nos ennemis, je me trompe, pour nos amis, que nous l'écrivons. Car notre loi nous ordonne « d'aimer nos » ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent; » de sorte que là se reconnaît la plénitude de la bonté qui nous est propre et que personne ne partage avec nous. Aimer ceux qui nous aiment, c'est la vertu de tout le monde; il n'appartient qu'aux Chrétiens d'aimer leurs ennemis. Nous donc qui plaignons votre ignorance, nous qui

avons pitié de l'erreur humaine, et lisons dans l'avenir dont nous voyons tous les jours les signes avant-coureurs, nous avons cru nécessaire de vous avertir par cette voie de ce que vous ne voulez pas entendre en face.

II. Nous adorons un seul Dieu, celui que vous connaissez tous par les lumières de la nature, dont les éclairs et les tonnerres vous épouvantent, dont les bienfaits réjouissent vos cœurs. Vous regardez aussi comme des dieux ceux que nous savons n'être que des démons. Toutefois, chaque homme reçoit de la loi et de la nature la liberté d'adorer ce que bon lui semble : quel mal ou quel bien fait à autrui ma religion? Il est contraire à la religion de contraindre à la religion, qui doit être embrassée volontairement et non par force, puisque tout sacrifice demande le consentement du cœur. Aussi quand même vous nous forceriez de sacrifier, il n'en reviendrait aucun honneur à vos dieux, qui ne peuvent se plaire à des sacrifices arrachés par la contrainte, à moins qu'ils n'aiment la violence. Or, un Dieu n'aime pas la violence! Le Dieu véritable accorde indistinctement ses bienfaits aux profanes et à ses serviteurs. Voilà pourquoi aussi il a établi un jugement éternel pour l'ingratitude ou la reconnaissance.

Nous sommes des sacriléges, dites-vous! Nous avez-vous jamais convaincus de vol, encore moins de sacrilége? Tous ceux qui, en dépouillant les temples, ne laissent pas de jurer par les dieux, et de les honorer, ne sont pas Chrétiens, ce qui ne les empêche pas d'être convaincus de sacrilége. Il serait trop long de vous rappeler en combien de manières les adorateurs de vos dieux les insultent et les couvrent de mépris.

On nous accuse encore d'outrager la majesté de l'Empereur. Avez-vous jamais trouvé cependant des Albinus, des Niger, des Cassius parmi les Chrétiens? Quels étaient donc les ennemis de l'Empereur? Ceux-là même qui la veille juraient encore par leurs génies, qui sacrifiaient des victimes pour leur salut, qui en promettaient de nouvelles,

et avaient souvent condamné les Chrétiens. Le Chrétien n'est l'ennemi de personne, à plus forte raison du prince. Comme il sait qu'il est établi par son Dieu, il faut nécessairement qu'il le respecte, qu'il l'honore, qu'il prie pour la conservation de ses jours, et pour le salut de l'empire romain, tant que le siècle subsistera; car leurs destinées sont liées l'une à l'autre. Nous honorons donc la personne de César, ainsi qu'il nous est permis de l'honorer, et qu'il est expédient à lui-même, comme un homme le second après Dieu, qui tient de Dieu tout ce qu'il est, et n'a de supérieur que Dieu. César lui-même doit souscrire à ces hommages. En le faisant inférieur à Dieu seul, nous le plaçons au-dessus de tous les autres hommes. Par là même il est plus grand que vos dieux, puisqu'ils sont en sa puissance. Nous sacrifions donc pour le salut de l'Empereur, mais en nous adressant à Dieu, notre maître et le sien, mais conformément à sa loi, par de chastes et pacifiques prières. Le Créateur de l'univers, en effet, n'a pas besoin d'un peu de sang ou de fumée; ce sont là les aliments des démons.

Quant aux démons, non-seulement nous les méprisons, mais nous les combattons, nous les livrons tous les jours à la risée publique, nous les chassons du corps des hommes, comme tout le monde le sait. Ainsi, nous prions bien plus efficacement pour l'Empereur en demandant son salut à celui-là seul qui peut l'accorder.

Que nous obéissions en toutes choses à la loi de la patience que Dieu nous a enseignée, il est facile de vous en convaincre, puisque, malgré notre immense multitude, qui forme presque la majorité dans chaque ville, tel est notre silence, telle est notre réserve, que vous ne nous connaissez qu'individuellement, en rassemblements tumultueux jamais, ne nous distinguant des autres citoyens que par la réforme de nos vices. A Dieu ne plaise, en effet, que nous murmurions contre des souffrances qui comblent nos désirs, ou que nous tramions par nos mains une vengeance que nous attendons de Dieu!

III. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit plus haut, nous ne pouvons que gémir à la pensée qu'aucune ville ne versera impunément le sang chrétien. Vous l'avez vu. Sous le gouverneur Hilarianus, le peuple se répandit dans nos cimetières en poussant ces vociférations : « PLUS D'AIRES » POUR LES CHRÉTIENS ! » Les aires où lui-même bat ses blés ne lui servirent de rien : les moissons manquèrent. L'année dernière, les torrents de pluie qui désolèrent les campagnes, n'ont-ils pas manifesté le courroux du ciel, qui châtiait encore une fois par l'inondation les prévarications et l'incrédulité des hommes ? Que signifiaient ces feux nocturnes suspendus sur les murailles de Carthage ? Demandez-le à ceux qui les ont vus. Que signifiaient ces tonnerres qui ont grondé sur nos têtes ? Demandez-le à ceux dont ils menaçaient l'endurcissement. Ce sont là autant de signes précurseurs de la colère divine qui est à nos portes ; il faut que, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, nous l'annoncions, nous la signalions, nous la conjurions. Puisse-t-elle n'être que locale ! Car un châtiment universel et suprême enveloppera dans son temps ceux qui cherchent aujourd'hui à s'étourdir sur le sens de ces calamités. A Utique, pendant que tous les Ordres de la ville étaient rassemblés, on vit tout à coup le soleil éteindre sa lumière et défaillir contre toutes les lois ordinaires, puisqu'il était alors à son apogée et comme dans le centre de son palais (1). Interrogez vos astrologues. Nous pourrions vous citer plusieurs de vos magistrats qui, à leurs derniers moments, eurent à se repentir d'avoir persécuté les Chrétiens. Vigellius Saturninus, le premier qui ait tiré le glaive contre nous, perdit la vue. Dans la Cappadoce, Claudius Herminianus, irrité de ce que sa femme avait embrassé notre foi, tourna sa colère contre les Chrétiens. Atteint d'une peste immonde au fond de son prétoire, et proie vi-

(1) Cette éclipse eut lieu l'an 210. Ce traité doit avoir été écrit vers l'an 217.

vante des vers qui bouillonnaient dans ses plaies : « N'en » dites rien à qui que ce soit, s'écriait-il, de peur que les » Chrétiens ne s'en réjouissent. » Ensuite, plein de repentir d'avoir détourné quelques-uns de leur foi, et reconnaissant son erreur, il mourut presque Chrétien. « Triom- » phez, Chrétiens, » fut le dernier cri de Cécilius Capella, sur les ruines de Byzance (1). Ceux qui s'imaginent nous avoir persécutés impunément, sauront à quoi s'en tenir au jour du jugement de Dieu. Quant à toi, Scapula, puisse la maladie qui te travaille, n'être qu'un simple avertissement; mais souviens-toi qu'elle n'a commencé qu'après l'ordre donné par toi de livrer aux bêtes Mavilus d'Adrumet. Aujourd'hui encore le sang appelle le sang. Du reste, songe à l'avenir.

IV. Loin de nous la pensée de chercher à t'épouvanter, nous qui n'avons peur de personne ! mais nous voudrions sauver tous les hommes, en leur persuadant de ne pas s'attaquer à Dieu. Ne pourrais-tu pas, tout en remplissant les devoirs de la magistrature, rester fidèle à l'humanité, puisque vous aussi vous êtes sous le glaive ? Condamner les coupables qui avouent, appliquer à la torture les coupables qui nient; la loi n'exige rien de plus. Or, n'êtes-vous pas les premiers infracteurs de la loi, en torturant ceux qui avouent pour les contraindre à nier ? Tant il est vrai que vous proclamez notre innocence quand vous ne voulez pas nous frapper sur notre simple déclaration.

Direz-vous que vous voulez nous écraser ? mais alors vous faites donc à l'innocence une guerre à mort ! Combien de magistrats, plus affermis que toi dans la haine et d'ailleurs moins humains, ont essayé d'étouffer ces iniques procédures ! Ainsi Cincius Sévérus était le premier

(1) Cécilius Capella, selon Baronius et Dion, gouverneur de Byzance sous l'empereur Sévère, persécuta cruellement les Chrétiens. Il trahit Sévère pour embrasser le parti de Pescennius Niger. L'empereur vint mettre le siége sous les murs de Byzance dont il s'empara. Capella, en mourant dans les supplices, poussa ce cri : *Gaudete, Christiani.*

à suggérer aux Chrétiens de Thisdrum des réponses évasives pour les dérober à la mort. Ainsi Vespronius Candidus affecta de ne regarder un Chrétien que comme un homme remuant, et se contenta d'une espèce d'amende honorable envers les citoyens. Ainsi Asper, après avoir appliqué à une torture légère un des nôtres, le détacha promptement du chevalet, sans le contraindre à sacrifier. Il avait dit auparavant aux avocats et aux assesseurs qu'il déplorait de s'être engagé dans ces malheureux débats. Prudens eut même l'adresse de faire glisser dans l'acte d'accusation d'un Chrétien qu'on lui amenait, un grief de concussion. Comme il ne se trouvait pas de témoin pour soutenir l'inculpation, il déclara que, selon le texte de la loi, il ne pouvait donner suite au procès.

Tu pourrais puiser dans ta charge la même indulgence. Tu aurais même, pour t'y encourager, les avocats et les assesseurs, qui, malgré leurs clameurs et leur emportement, jouissent des bienfaits des Chrétiens. Un greffier que le démon, dont il était possédé, poussait vers un abîme, fut délivré par l'exorcisme de l'un de nous. A celui-ci je pourrais joindre plusieurs de leurs proches ou de leurs enfants au berceau. Sans citer ici des noms vulgaires, combien de personnages distingués ont été guéris par nous de l'obsession des démons ou de la violence des maladies? Sévère lui-même, père d'Antonin, eut lieu de se souvenir des Chrétiens. Il fit venir Proculus, surnommé Tropacion, intendant d'Euhodie, qui l'avait guéri autrefois par l'huile sainte; il le nourrit et le logea dans son palais jusqu'à sa mort. Antonin-le-Pieux le connaissait parfaitement, puisque lui-même avait sucé le lait chrétien. Il y a plus. Ce même Sévère informé que des hommes et des femmes de la plus haute distinction avaient embrassé le Christianisme, au lieu de les persécuter, porta témoignage en leur faveur et les protégea publiquement contre les violences populaires. Marc-Aurèle aussi, dans son expédition contre les Germains, obtint, par les prières des soldats

chrétiens, une pluie bienfaisante qui sauva l'armée, travaillée par la soif. Combien de fléaux semblables détournés par nos jeûnes et nos adorations ! Toutes les fois que la multitude s'écrie : AU DIEU DES DIEUX QUI SEUL EST PUISSANT, c'est à notre Dieu qu'elle rend hommage sous ce nom de Jupiter. Est-ce tout ? Jamais nous ne nions un dépôt ; jamais nous ne souillons par l'adultère la couche nuptiale ; nous traitons avec charité les pupilles ; nous nourrissons les indigents ; nous ne rendons à personne le mal pour le mal. Tant pis pour ceux qui mentent à leur religion ! Nous sommes les premiers à les désavouer pour les nôtres. Quel citoyen se plaint de nous à un autre titre ? où sont les procès intentés au Chrétien, si ce n'est à cause de sa foi ? Depuis si long-temps qu'elle existe, pas un ennemi qui ait pu la convaincre d'inceste ou de sacrilége. C'est pour notre innocence, pour notre probité exemplaire, pour la justice, la pudeur, la foi, la vérité ; c'est pour le Dieu vivant que l'on nous livre aux flammes, tandis que les bûchers ne châtient ni les sacriléges véritables, ni les ennemis publics, ni ces milliers d'hommes que poursuit l'accusation de lèse-majesté. Aujourd'hui encore un gouverneur de Léon et un proconsul de Mauritanie persécutent le nom chrétien, mais seulement jusqu'au glaive, ainsi que le veut la loi dans l'origine.

V. Qu'importe ? plus la lutte grandit, plus la récompense grandit avec elle. Votre cruauté fait notre gloire. Prenez garde seulement qu'en nous poussant à bout, nous ne courions tous au-devant de vos exécutions, uniquement pour vous convaincre qu'au lieu de les redouter, nous les appelons de nos vœux. Pendant qu'Arrius Antonius se déchaînait contre nous en Asie, tous les Chrétiens de la ville, se levant en masse, s'offrirent à son tribunal. Il se contenta d'en faire emprisonner quelques-uns : « Misérables, dit-il aux autres, si vous voulez mourir, n'avez-vous pas assez de cordes et de précipices ? » Si nous étions d'humeur à répéter ici cet avertissement, que feriez-vous

de tant de milliers d'hommes, de tant de milliers de femmes de tout âge, de toute condition, qui présenteraient leurs bras à vos chaînes? Combien de bûchers, combien de glaives il vous faudrait ! Quelles seraient les angoisses de Carthage, que tu veux décimer, quand chacun viendrait reconnaître, parmi les victimes, des parents, des habitants du même toit, des hommes, des femmes peut-être de ton rang, des personnages de la plus haute distinction, tes proches eux-mêmes, et les amis de tes amis? Je t'en conjure, épargne-toi toi-même, à défaut des Chrétiens. Epargne Carthage, si tu ne veux pas t'épargner toi-même. Epargne une province que la manifestation de tes desseins a déjà livrée aux déprédations d'une avide soldatesque et à l'emportement des vengeances particulières. « Nous n'avons de » maître ici-bas que Dieu seul. » Ce maître est au-dessus de toi; il ne peut se cacher; mais tu ne peux rien contre lui. D'ailleurs, ceux que tu regardes comme tes maîtres ne sont que des hommes condamnés à mourir aujourd'hui ou demain. Mais notre religion à nous est indestructible. Sache-le bien ! en paraissant l'immoler, tu ne fais que l'édifier davantage. Pas un homme qui, à l'aspect de cette prodigieuse patience, se sentant pressé comme d'un aiguillon à examiner ce qui est en cause, n'embrasse la vérité aussitôt qu'il la connaît.

AUX NATIONS.

LIVRE PREMIER.

I. Voici un témoignage de votre ignorance, qui, au lieu de servir d'excuse à votre iniquité, ne fait que la démontrer plus clairement : c'est que tous ceux qui autrefois avaient la même haine et la même ignorance que vous, ont cessé de nous haïr, en cessant d'ignorer, aussitôt qu'il leur est arrivé de nous connaître. Que dis-je? ils sont devenus eux-mêmes ce qu'ils haïssaient, et ils ont commencé de haïr ce qu'ils avaient été. Tant il est vrai que vous gémissez à l'aspect du nombre toujours croissant des Chrétiens. La ville en est assiégée, répétez-vous à grands cris : dans les champs, dans les châteaux, dans les îles, partout des Chrétiens. Vous voyez avec douleur tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions venir à nous pour vous laisser dans la solitude. Et cependant cette désertion elle-même ne vous suggère pas la pensée qu'il y a là-dessous quelque merveille cachée. Il ne s'élève en votre ame aucun doute; vous ne voulez point en faire l'expérience de plus près : la curiosité, naturelle à l'homme, s'arrête là seulement. Vous aimez mieux ignorer parce que vous haïssez déjà, comme si vous saviez bien qu'avec l'examen vous cesseriez de haïr. Il y a plus : si vous n'étiez pas aveuglés par la haine, vous reconnaîtriez qu'il

est raisonnable de renoncer à votre injustice passée. Si après que notre cause aura été informée, vous la reconnaissez mauvaise, vous garderez votre haine; au moins vous nous haïrez avec connaissance de cause. Avez-vous honte de devenir meilleurs, ou dédaignez-vous de vous excuser?

Je sais bien quel argument vous avez coutume d'opposer à notre nombre qui grossit tous les jours. « L'engoue-» ment de la multitude, dites-vous, n'est pas une pré-» somption que l'objet vers lequel elle court est un bien. » On connoît la propension des esprits pour les nouveautés » dangereuses. Que de transfuges de la vertu vont se je-» ter dans les sentiers du vice! quelques-uns le font de » bonne foi; d'autres cèdent à la nécessité des temps. » Fort bien! mais votre comparaison manque de justesse; car l'idée du mal est si universelle dans toutes les intelligences, que nul des coupables qui abandonnent vos lois pour se jeter dans le crime n'ose défendre le mal comme étant un bien. La turpitude engendre la crainte; l'impiété produit la honte. En un mot, les méchants cherchent à se cacher, ils évitent les regards, ils tremblent quand on les saisit, ils nient quand on les accuse; la torture même peut à peine leur arracher l'aveu de leur forfait; toujours est-il que la condamnation qui les frappe les accable; ils se reprochent au fond d'eux-mêmes ce qu'ils étaient; ils attribuent à l'égarement ou à la fatalité ce malheureux changement; tant il est vrai qu'ils répudient la responsabilité de cet acte, parce qu'ils ne peuvent nier le mal. Les Chrétiens, dites-moi, en agissent-ils ainsi? Chez eux, point de honte, point de repentir, si ce n'est de ce qu'ils étaient autrefois! Vous décriez le Chrétien, il se glorifie; vous l'entraînez, il ne résiste pas; vous l'accusez, il ne se défend pas; vous l'interrogez, il avoue hautement; vous le condamnez, il triomphe. Qu'est-ce donc que ce mal dans lequel ne se retrouve plus la nature du mal?

II. Il vous est même impossible de le condamner sans

détruire toutes vos formes judiciaires. En effet, qu'un coupable ordinaire soit amené devant vous : s'il nie son crime, vous l'appliquez à la torture pour qu'il le confesse. S'agit-il au contraire d'un Chrétien ? il avoue spontanément ce dont on l'accuse, et vous le torturez pour le contraindre à nier. Quelle étrange contradiction de votre part, que de combattre un aveu et de changer la destination des tortures, ici relâchant gratuitement le coupable qui avoue, là contraignant l'accusé de nier malgré lui ! Juges pour arracher constamment la vérité, c'est à nous seuls que vous demandez le mensonge, afin que nous nous déclarions ce que nous ne sommes pas.

Vous ne voulez pas nous trouver coupables, direz-vous peut-être, et voilà pourquoi vous faites tous vos efforts pour nous dépouiller de ce nom. C'est donc aussi pour que les autres désavouent leurs crimes que vous les étendez sur le chevalet et que vous les torturez ! Il y a mieux : vous refusez de les croire quand ils nient ; nous, au contraire, vous nous croyez sur-le-champ lorsque nous venons à nier. Si vous avez la certitude que nous sommes coupables, pourquoi nous traitez-vous ici autrement que les criminels ? Je ne vous reprocherai point de ne laisser aucune liberté à l'accusation ni à la défense : vous n'avez pas coutume de condamner au hasard et sans avoir entendu la cause. Mais qu'il s'agisse d'un homicide, par exemple, la cause n'est pas terminée, ni l'information satisfaite par là même qu'il a confessé son homicide. Quoique vous ajoutiez difficilement foi à ses aveux, vous voulez connaître les circonstances de son meurtre ; vous cherchez combien de fois il a tué, avec quelles armes, dans quels lieux, avec quels complices, quels vols ont accompagné le crime, quels sont les recéleurs ; afin que rien n'échappe, et que la sentence repose sur la connaissance de la vérité tout entière. Quant à nous, qui sommes accusés de crimes plus nombreux et plus horribles encore, l'information n'est pas longue. Vraiment, on dirait que vous craignez de char-

ger ceux que vous vous efforcez de perdre, ou que vous n'osez instruire une cause que vous connaissez. Mais votre perversité n'en éclate que mieux, si vous nous forcez de nier des crimes dont vous ne doutez pas.

Laissons de côté les formes judiciaires. Il conviendrait bien plus à votre haine, non pas de nous contraindre à nier, de peur de soustraire à la justice ceux que vous haïssez, mais de nous forcer à confesser chacun de nos crimes, afin que votre ressentiment puisse se rassasier de nos tortures, quand on saura évidemment combien de festins impies a célébrés chacun de nous, combien de fois il a commis l'inceste sous le voile des ténèbres. Que dirai-je encore? Puisqu'il s'agit d'anéantir notre race, il faudrait étendre l'information à nos associés et à nos complices. Il faudrait traîner devant les tribunaux les égorgeurs d'enfants, les cuisiniers, et les chiens eux-mêmes qui donnent le signal de ces noces. L'affaire serait éclaircie; il y a plus : les spectacles en deviendraient plus piquants. Avec quel empressement on accourrait au Cirque pour assister aux combats d'un Chrétien qui aurait dévoré une centaine d'enfants! Puisque l'on nous accuse de monstruosités si révoltantes, il serait bon de les mettre en lumière, de peur qu'elles ne parussent incroyables et que la haine publique ne se refroidît à notre égard; car la plupart ne croient qu'à demi ces horreurs, répugnant à se persuader que la nature, à laquelle est interdite la chair de l'homme, puisse chercher un aliment digne des bêtes féroces.

III. Vous donc qui vous montrez si scrupuleux investigateurs quand il s'agit de délits bien moindres, mais qui oubliez votre zèle aussitôt que nous sommes accusés d'atrocités qui surpassent la plus révoltante barbarie, soit en refusant de recevoir l'aveu auquel doivent toujours viser les juges, soit en n'instruisant pas la cause, qui est le premier devoir avant de condamner, n'est-il pas manifeste par là que tout notre crime consiste dans le nom que nous portons? Cela est tellement vrai, que si la vérité de nos

crimes était constatée, on nous condamnerait en les désignant, et la sentence s'exprimerait ainsi : Un tel a été convaincu d'homicide, d'inceste, ou de tout autre crime qu'on nous impute. Qu'il soit suspendu à la croix ou livré aux bêtes. Or vos sentences ne portent rien, sinon qu'il s'est déclaré Chrétien. Ce n'est pas le nom d'un crime qui nous condamne, c'est le crime d'un nom. Aussi voilà tout le motif de la haine qui se soulève contre nous. C'est notre nom qui est en cause. Je ne sais quelle force mystérieuse l'attaque par votre ignorance. Vous ne savez pas qui nous sommes, et vous ne voulez pas le savoir. De là vient que vous ne croyez pas à une innocence qui peut se prouver ; et afin de ne pas croire à une innocence qui se prouverait facilement, vous refusez l'enquête juridique, afin qu'un nom odieux demeure sous le poids d'une prévention perpétuelle. Cela est si vrai, qu'on nous contraint de nier, pour nous obliger de renoncer à un nom que l'on hait. Aussitôt que nous l'avons renié, nous sommes libres, et l'impunité nous est acquise. Dès-lors plus d'infanticides, plus d'incestueux : tous ces crimes ont disparu avec notre nom.

Mais puisque nous en sommes sur cette matière, vous qui cherchez avec tant de violence à détruire un nom, dites-nous donc quels peuvent être le crime, l'offense et la faute d'un nom? Nous vous opposons tous les jours cette prescription : Vous n'avez pas le droit de juger sur un crime imaginaire, qui n'est point mentionné dans vos codes, qui n'est point défini dans vos actes d'arrestation, qui n'est point exprimé dans vos sentences. Montrez-moi un juge qui préside aux débats, une cause que l'on instruit, un accusé qui répond ou qui avoue, et un avocat qui plaide, alors je dirai qu'il y a un coupable. Mais quand il s'agit de la valeur d'un nom, si l'on fait le procès à un mot, si l'on accuse un terme, je ne vois pas ce que l'on peut reprocher à un terme ou à un mot, sinon d'être barbare, de funeste présage, inconvenant pour qui le pro-

nonce, ou dur pour qui l'entend. Tout le crime des mots s'arrête là ; ils ne peuvent être coupables que de barbarisme, de même que les phrases de solécisme ou de tour vicieux. Mais le nom de Chrétien équivaut dans son sens à onction : ainsi ce nom que vous nous appliquez souvent sans le comprendre (car vous ne connaissez même qu'imparfaitement notre nom) ne respire que bonté, que douceur. C'est donc un nom innocent que vous persécutez dans des hommes innocents, un nom qu'articule aisément la langue, qui ne choque point l'oreille, qui n'est point fatal à l'homme ni de mauvais présage pour la patrie; un nom enfin qui est grec comme bien d'autres, sonore dans ses éléments, et agréable dans sa signification. Vous le voyez : un nom ne peut être châtié ni par le glaive, ni par la croix, ni par la dent des bêtes féroces.

IV. Mais une secte, répondez-vous, doit être punie dans le nom de son auteur. D'abord, il a été reçu de tout temps qu'une secte porte le nom de celui qui l'a fondée. Les philosophes ne s'appellent-ils pas Pythagoriciens et Platoniciens, du nom de leurs maîtres, de même que les médecins des Erasistrate, et les grammairiens des Aristarque? Une mauvaise secte remonte-t-elle à un mauvais fondateur? elle est punie par le mauvais nom dont elle hérite. C'est donc prendre les choses au rebours. Il fallait connaître d'abord l'auteur pour connaître ensuite la secte, plutôt que de chercher à connaître l'auteur d'après sa secte même. Mais vous, qui ne connaissez pas notre secte parce que vous ignorez son auteur, ou qui ne remontez pas à son auteur parce que vous ne connaissez pas davantage sa secte, que vous arrive-t-il nécessairement? Vous vous heurtez contre un nom seul, comme si dans ce nom vous aviez surpris tout à la fois et la secte et le maître que vous ne connaissez pas. Vos philosophes cependant ont la liberté de se séparer de vous par leur secte, par leur auteur, par leur nom. Personne qui soulève la haine contre eux, lorsqu'en public ou en

secret ils versent toute l'amertume de leur langage contre vos coutumes, vos rites, vos cérémonies et votre manière de vivre ; lorsque bravant vos lois et sans égard pour les personnes, comme il est arrivé à quelques-uns, ils lancent impunément contre les empereurs eux-mêmes les traits du ridicule. Mais les philosophes se vantent inutilement de posséder la vérité, qui est odieuse au siècle, tandis que les Chrétiens seuls la possèdent. Voilà pourquoi ceux qui la possèdent n'en déplaisent que davantage, parce que celui qui l'affecte s'en fait un jeu, mais celui qui la possède la défend comme un droit.

Enfin, Socrate fut condamné, par cela seul qu'il s'était approché de trop près de la vérité, en niant l'existence de tous vos dieux. Quoique le nom chrétien n'eût point encore paru sur la terre, la vérité ne laissait pas d'être condamnée. Toutefois vous ne contesterez pas la sagesse de cet homme auquel votre Apollon pythien rendit lui-même témoignage. Socrate est le plus sage des hommes, a-t-il dit. Apollon fut alors vaincu par la vérité qui le contraignit de témoigner contre lui-même, en déclarant qu'il ne connaissait pas Dieu, mais aussi en accordant une haute sagesse à celui qui répudiait tous ces dieux. Or, en reniant les dieux, il aurait dû vous paraître moins sage, tandis qu'il n'était sage que par là même qu'il reniait les dieux. C'est ainsi que vous en usez d'ordinaire avec nous. « C'est un excellent homme que Lucius Titius ; » il est seulement dommage qu'il soit Chrétien. — Je » m'étonne, dit un autre, qu'un homme aussi raison- » nable que Gaius Séjus se soit fait Chrétien. » — Grâce aux ténèbres de leur démence, ils louent ce qu'ils voient, ils blâment ce qu'ils ignorent, et ce qu'ils voient, ils l'empoisonnent par l'injustice d'un blâme fondé sur l'ignorance. Il ne vient à la pensée de qui que ce soit d'examiner si tel ou tel n'est pas vertueux et sage, parce qu'il est Chrétien, ou s'il ne s'est pas fait Chrétien, parce qu'il est sage et vertueux. Il serait plus raisonnable au moins de

juger ce qui est inconnu d'après ce qui est connu, que de préjuger ce qui est connu d'après ce qui est inconnu. Ils ont vu des hommes qui étaient méchants, vifs, sans aveu, avant d'embrasser le nom chrétien : ils s'étonnent de les trouver corrigés, mais ils aiment mieux s'étonner que les imiter. D'autres résistent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils vont jusqu'à lutter contre les avantages qu'ils peuvent retirer de la participation à ce nom. Je connais plusieurs époux, tellement inquiets de la vertu de leurs femmes, qu'ils ne pouvaient entendre les rats trotter dans l'appartement sans frémir et se livrer à leurs soupçons. Ils n'eurent pas plutôt découvert la cause d'une régularité, nouvelle pour eux, et d'une assiduité sans exemple jusque là, qu'ils leur offrirent toute espèce de liberté, et promirent de n'être plus jaloux à l'avenir, aimant mieux avoir pour femme une prostituée qu'une chrétienne. A eux, il était permis de devenir plus mauvais; à leurs femmes, il n'était pas permis de devenir meilleures. Ailleurs, un père déshérita un fils dont les désordres ne lui donnaient plus aucun sujet de plainte. Un maître jeta dans les fers un esclave dont il ne pouvait se passer auparavant. Aussitôt que l'on découvre un Chrétien, on aimerait mieux un coupable. En effet, notre discipline se manifeste par elle-même, et nous ne sommes trahis que par nos vertus. Lorsque les méchants s'accusent par leur perversité, pourquoi donc faut-il que nous seuls, contrairement aux lois de la nature, nous soyons réputés les plus pervers des hommes par notre innocence? Par quel signe caractéristique nous distinguons-nous, en effet, de tous les autres, si ce n'est par la sagesse primordiale qui nous défend d'adorer comme des dieux les ouvrages sortis des mains de l'homme; par cette modération en vertu de laquelle nous nous abstenons du bien d'autrui; par cette pudeur qui nous interdit même la souillure du regard, par cette miséricorde qui nous porte à la compassion pour les indigents; par cette vérité, elle-même, qui nous rend si odieux; par

cette liberté pour laquelle nous savons mourir? Voulez-vous connaître les Chrétiens? Appelez devant vous ces témoins.

V. — Mais l'on rencontre parmi vous des esclaves de l'avarice, de la luxure, de la méchanceté et de la violence.

— Nous ne le contesterons pas de quelques-uns; toutefois il suffit, pour absoudre notre nom, que nous ne soyons pas tous vicieux, et même que ce soit le plus petit nombre. Prenez le corps le plus beau ou le plus pur, il s'y trouvera toujours quelque tache ou quelque imperfection. Le ciel lui-même ne brille jamais d'une sérénité assez entière pour qu'on n'y voie pas flotter quelques vapeurs légères. Une petite tache sur le front ne sert qu'à mieux faire ressortir la blancheur et la netteté de tout le visage. L'exception dans ce qu'elle a de défectueux, sert de témoignage à la bonté de la règle. Avoir prouvé que quelques-uns des nôtres sont vicieux, ce n'est pas avoir prouvé que les Chrétiens le sont. Demandez plutôt quel mal on reproche à notre secte. Vous-mêmes, vous l'avouez dans vos conversations, en le tournant contre nous : Pourquoi un tel, dites-vous, est-il sans probité, puisque les Chrétiens sont si honnêtes? Pourquoi est-il si dur, puisque les autres sont miséricordieux? Tant il est vrai que vous rendez témoignage à la vertu des Chrétiens, puisque si vous en trouvez un qui soit vicieux, vous vous en étonnez. Il y a bien loin d'une imputation à un nom, d'une opinion à une vérité : telle est la nature des noms, qu'ils tiennent le milieu entre *être dit* et *être*. Combien sont dits philosophes, sans obéir cependant aux lois de la philosophie! Chacun porte le nom de sa profession. On abuse du nom que l'on porte, lorsqu'en le séparant des devoirs qu'impose la profession, on déshonore par contre-coup la vérité, en prenant un nom mensonger. On n'est pas telle ou telle chose, parce que l'on s'appelle de ce nom; mais plutôt parce qu'on n'est pas telle ou telle chose, on en porte vainement le nom. On trompe ceux qui attribuent la chose à un nom,

tandis que c'est le nom qui doit être jugé sur la chose. Toutefois, les hommes ainsi décriés ne sont plus des nôtres; ils ne fréquentent plus nos assemblées; ils ne prient plus avec nous; ils sont rentrés dans vos rangs par leurs vices: nous ne voulons plus même rien avoir de commun avec ceux que votre cruauté et vos supplices ont forcé d'apostasier. Or, nous admettrions plus volontiers parmi nous ceux qui ont abandonné notre loi magré eux, que ceux qui l'ont trahie volontairement. Mais, d'ailleurs, vous n'avez aucun droit de nommer Chrétiens ceux qui renient les Chrétiens eux-mêmes qui ne savent pas ce que c'est que de se renier.

VI. Toutes les fois que votre conscience, témoin de sa secrète ignorance, et refoulée et comme tenue à la chaîne par ces déclarations et ces réponses, que la vérité nous suggère d'elle-même, vous vous réfugiez tout hors d'haleine auprès de l'humble autel que l'on appelle l'autorité des lois. Le législateur, dites-vous, ne frapperait pas les Chrétiens, s'il n'était convaincu de leur scélératesse. Pourquoi donc alors les exécuteurs des lois n'exigent-ils pas aussi cette conviction, comme cela se pratique pour tous les autres crimes? Les lois ont beau les condamner, la peine n'est appliquée qu'autant qu'ils sont prouvés. S'agit-il, par exemple, d'un homicide, d'un adultère, la loi les a condamnés d'avance. On commence par discuter le fait, quoique tous connaissent quel est le fait en question. Les lois punissent le Chrétien. D'accord. Le crime commis par le Chrétien doit être prouvé : aucune loi ne s'oppose à l'information; que dis-je? l'information est l'auxiliaire de la loi. Comment observerez-vous la loi, si vous fermez les yeux à ce qu'elle prescrit, si vous fermez les yeux à ce qu'elle défend, puisque vous êtes dans l'impuissance de connaître quelles sont vos obligations? Point de loi qui ait en soi-même la conscience de sa propre justice; c'est à ceux dont elle réclame la soumission de la reconnaître pour juste. D'ailleurs une loi est naturellement suspecte, du moment qu'elle

décline la preuve. On peut donc regarder comme justes, respectables et dignes d'être mises en vigueur, les lois contre les Chrétiens, tant qu'on ignore qui elles poursuivent; mais une fois qu'on le sait, convaincus alors d'une flagrante injustice, il faut les répudier avec leur cortége de glaives, d'échafauds et de liens : une loi injuste n'a pas droit au respect. Or, si je ne me trompe, on révoque en doute la justice de certaines lois, puisque tous les jours vous en adoucissez la rigueur et la cruauté par des délibérations et des sentences nouvelles.

VII. D'où vient, me direz-vous, que vous êtes en si mauvais renom, qu'il justifie en quelque sorte le législateur? Et moi, je vous demanderai à mon tour, sur quelle garantie a prononcé le législateur autrefois, et vous-mêmes aujourd'hui : sur la foi de la renommée ! Mais n'est-ce pas d'elle qu'il a été dit : *Elle est le plus rapide de tous les maux?* Pourquoi l'appeler un mal, si elle dit toujours, ou du moins si elle dit le plus souvent la vérité? La renommée? mais lors même qu'elle apporte la vérité, elle ne renonce point à la fantaisie du mensonge, mêlant le faux avec le vrai, ajoutant, retranchant, confondant et dénaturant toutes choses. Mais, que dis-je? elle ne peut exister qu'à la condition de mentir; elle ne vit, en effet, qu'aussi longtemps qu'elle ne prouve pas, puisque, la preuve une fois acquise, elle s'éteint et disparaît après avoir rempli sa mission, qui est de porter la nouvelle. Dès ce moment, le fait est palpable; on le nomme; on ne dit plus, par exemple : On raconte que telle chose vient de se passer à Rome, ou bien : Le bruit court qu'un tel a tiré au sort cette province; on dit : Un tel a tiré au sort cette province; ceci s'est passé à Rome. Personne n'invoque la renommée que lorsque l'on est incertain, parce que la certitude est dans la conscience et non dans la renommée. Personne, excepté l'insensé, ne croit à la renommée; le sage ne croit qu'à ce qui est certain. La renommée, quelque étendue qu'elle soit, a nécessairement commencé un jour par une seule bouche;

puis elle grandit en passant rapidement d'une langue à une autre langue, d'une oreille à une autre oreille : l'obscurité de son berceau ne sert qu'à jeter plus d'incertitude sur ses rumeurs. On ne s'avise pas d'examiner si la première bouche n'a pas semé le mensonge; on répète ce que l'on a entendu, pour faire comme les autres, quelquefois par soupçon, le plus souvent pour le seul plaisir de mentir. Heureusement que le temps révèle tout ce qui est caché, témoins vos maximes, vos proverbes, et la nature elle-même qui, grâce à son institution primitive, met tous les jours en lumière des vérités que la renommée n'a point encore annoncées.

Voyez donc quel témoignage vous invoquez là contre nous. Voilà de longues années que la renommée nous accuse, et elle n'a pu jusqu'à ce jour rien prouver contre nous, malgré le temps qu'elle a eu pour grandir. Notre nom naquit sous Auguste; sa loi brilla sous Tibère : Néron, le premier, le condamna. Jugez-le d'après son premier persécuteur. Si Néron fut un prince pieux, les Chrétiens sont des impies; s'il fut juste, s'il fut chaste, les Chrétiens sont des méchants et des incestueux; s'il ne fut pas l'ennemi de la patrie, nous sommes les ennemis de la patrie. Notre bourreau prouve ce que nous sommes, car il a sans doute châtié ce qui lui était opposé : et cependant, de toutes les institutions de Néron, cette loi est la seule qui ait survécu, la seule qui soit juste apparemment, c'est-à-dire qui n'ait rien de commun avec son auteur.

Il n'y a pas encore deux cent cinquante ans que nous existons. Depuis lors, combien de crimes n'avons-nous pas commis ! combien de croix n'ont pas porté l'image de notre Dieu ! Que d'enfants égorgés ! que de pains trempés dans leur sang ! que de flambeaux éteints ! que de noces au hasard dans ces ténèbres ! Jusqu'à présent, c'est la renommée seule qui prononce contre les Chrétiens; elle a même ses encouragements dans une maladie particulière à l'esprit humain, et ment avec plus de succès dans les événements

atroces et révoltants. En effet, plus vous êtes enclins à la malveillance, plus vous êtes disposés à croire le mal : en un mot, on ajoute foi plus volontiers au mal lorsqu'il est faux, qu'au bien lorsqu'il est vrai. Si l'iniquité eût laissé chez vous la moindre place à la prudence pour examiner quelle confiance mérite la renommée, la justice vous demandait de chercher par qui ces honteuses rumeurs ont pu se répandre dans la multitude, et de là circuler dans tout l'univers. Assurément elles ne sont pas venues des Chrétiens eux-mêmes, puisque, d'après la loi et la règle imposée à tous les mystères, ils sont obligés de garder le secret ; à plus forte raison quand il s'agit de mystères si horribles, que les divulguer, ce serait attirer sur nous un juste et prompt supplice par l'animadversion des hommes.

Si ce ne sont point les Chrétiens qui se sont trahis, la conséquence veut qu'ils l'aient été par des étrangers. Mais, je vous le demande, quelle foi méritent des étrangers, puisque les mystères, les plus justes et les plus légitimes, évitent le regard d'un étranger, quel qu'il soit? Ceux que la loi proscrit prendront-ils moins de précaution? Il y a mieux, des étrangers sont moins portés à respecter des mystères qu'à les dénaturer.

Direz-vous que la curiosité de nos serviteurs a surpris ces infamies en regardant à travers les fentes de nos cavernes? Eh bien, que leurs serviteurs les aient trahis, qu'en conclure? Sans doute il n'en est pas qui d'ordinaire nous trahissent davantage, surtout si ce sont des actions tellement révoltantes que la justice de l'indignation ait rompu tout lien de fidélité, et ne puisse garder le silence sur des infamies qui ont épouvanté le regard et fait frémir la conscience. Mais, ici, n'est-il pas bien étonnant encore que celui qui avait si bien acquis le droit de parler à la face de tous ne se soit pas empressé de prouver ce qu'il avançait, et que celui qui avait entendu n'ait pas cherché à voir? En effet, il y a même récompense pour le délateur

qui prouve ce qu'il dénonce, et pour l'auditeur qui fournit la preuve de ce qu'il a entendu.

— Voilà précisément ce qui a eu lieu, dites-vous. On a surpris une première fois les Chrétiens. Après la dénonciation, les preuves. On a tout vu, tout entendu : de là vient votre mauvaise réputation.

— Certes, voilà qui surpasse tout sujet d'étonnement. Quoi! nous avons été surpris une fois, et nous continuons toujours! C'est qu'apparemment nous sommes corrigés. Mais il n'en est rien. Nous portons le même nom, nous gardons la même foi, nous devenons de jour en jour plus nombreux, d'autant plus haïs que s'accroît notre multitude : la haine s'étend avec la matière de la haine. Mais quand le nombre des coupables grossit, pourquoi donc le nombre des délateurs ne grossit-il pas avec les crimes?

Ce que je n'ignore pas, c'est que nos réunions sont maintenant connues. Vous savez quel jour et en quel lieu nous nous rassemblons; aussi sommes-nous surveillés, assiégés, et comme captifs jusqu'au milieu de nos réunions. Eh bien! qui jamais est survenu lorsque les restes d'un enfant, à demi dévoré, fumaient encore! Qui jamais a surpris sur un pain ensanglanté la trace de nos dents? Qui jamais, apportant soudain un flambeau au milieu de nos ténèbres, a découvert les vestiges, je ne dirai pas de quelque inceste, mais de la moindre action déshonnête? Si nous obtenons à prix d'or qu'on ne produise point au grand jour ces horreurs, pourquoi nous accable-t-on de toutes parts? On ne peut plus dès-lors nous dénoncer. Qui, en effet, vend ou achète la révélation de quelque crime, sans les preuves du crime lui-même?

Mais pourquoi des espions et des témoins étrangers, puisque vous pouvez nous arracher l'aveu public de nos crimes, soit en nous les exposant après en avoir été vous-mêmes les témoins, soit en les découvrant plus tard, si on vous les cache aujourd'hui? Vous ne l'ignorez pas : ceux qui veulent se faire initier ont coutume de se présenter

devant le maître ou le chef des sacrifices. Allez le trouver; il vous dira : « Il faut que vous apportiez un enfant qui » vagisse encore, afin que nous l'immolions, et un peu de » pain pour le tremper dans son sang; il vous faudra en » outre des flambeaux que doivent renverser des chiens » attachés l'un à l'autre, puis encore des lambeaux de chair » pour jeter à ces animaux. Vous n'oublierez pas non plus » votre sœur ou votre mère. » Mais, si vous n'en avez pas, qu'arrivera-t-il? Il est probable que vous ne serez pas reçu chrétien. Or, je vous le demande à vous-mêmes, de telles accusations peuvent-elles être écoutées quand elles sortent d'une bouche étrangère? Mais elles ne sont pas l'ouvrage d'un seul : il est impossible d'en connaître tous les auteurs. On commence par calomnier; puis vient un second qui ajoute les festins sanglants; un troisième parle d'unions incestueuses. L'ignorance accepte. Jamais ils n'ont rien appris des mystères chrétiens. Il est impossible cependant qu'ils ne connaissent pas des rites que devront pratiquer ceux qu'ils introduisent. D'ailleurs, combien n'est-il pas ridicule que des profanes sachent ce qu'ignore le prêtre! Comment donc se fait-il qu'aucun de ceux qui sont nouvellement initiés gardent le silence sur nos festins de Thyeste, sur nos mariages d'Œdipe, sans en être épouvantés aussitôt, et courir les dénoncer au peuple? Mais non, il paraît qu'à peine instruits de ce qui se passe chez nous, ils s'y affectionnent bientôt plus que leurs maîtres eux-mêmes. Si l'on ne parvient à prouver aucune de ces monstruosités, il faut que notre religion renferme quelque chose de bien sublime, pour qu'elle puisse vaincre le dégoût de pareilles horreurs.

O nations mille fois dignes de pitié! approchez; voilà que nous vous offrons l'épreuve de notre initiation. A ceux qui croient et obéissent, notre loi promet la vie éternelle; elle menace en même temps les profanes et les rebelles d'un supplice sans fin dans les flammes éternelles. C'est pour l'une ou l'autre de ces destinées qu'elle prêche la ré-

surrection des morts. Nous discuterons ce dernier dogme plus tard, quand il en sera temps. En attendant, croyez comme nous; car je suis pressé de savoir si vous êtes prêts à marcher par les mêmes crimes que nous. Viens, ô homme, qui que tu sois; plonge le fer dans la gorge de cet enfant; ou si c'est là le ministère d'un autre, contemple tranquillement une ame qui meurt avant d'avoir vécu; trempe, il le faut, ton pain dans ce jeune sang; mange-le gaiement; à table examine bien où sont assises ta mère et ta sœur; ne l'oublie pas, afin qu'au moment où tomberont ces ténèbres qui mettent à l'épreuve la sagacité des assistants, tu ne te trompes pas, en te précipitant sur une étrangère. Si tu n'es pas incestueux, tu n'as rien fait. Après cela, tu auras mérité la vie éternelle. Réponds-moi donc : veux-tu de l'éternité à ce prix? Mais non, tu ne le crois pas; quand même tu le croirais, j'affirme que tu n'en voudrais pas; et quand même tu en voudrais, tu ne le pourrais pas. Ponrquoi d'autres le pourraient-ils, si vous autres ne le pouvez pas? Pourquoi ne le pourriez-vous pas, si d'autres le peuvent? Ce serait acheter trop cher l'impunité, et même l'éternité, vous écriez-vous. Et nous donc croyez-vous que nous soyons déterminés à les acheter à tout prix? Les Chrétiens ont-ils d'autres dents? ont-ils une autre bouche? sont-ils autrement organisés pour l'inceste? Il n'en est rien, que je sache. Il nous suffit de différer de vous par la connaissance de la vérité.

VIII. Mais non, on nous regarde comme une troisième race d'hommes; on nous prend pour des cynopes, des sciapodes, ou enfin des antipodes, qui viennent de dessous terre. Si vous attachez quelque sens à ces mots, expliquez-nous ce que vous entendez par la première et la seconde race, afin que nous sachions ce qu'est la troisième. Un certain Psamméticus s'imagina avoir trouvé un moyen ingénieux pour découvrir le peuple qui appartenait à la première race. Il prit, dit-on, deux enfants nouveau-nés, et les fit nourrir par une femme à laquelle il avait auparavant

fait arracher la langue, afin que ses deux élèves, entièrement éloignés de la voix humaine, au lieu de former leur idiome d'après les sons qu'ils entendaient, parlassent d'après eux-mêmes, et indiquassent par un mot échappé à la nature, quelle était la plus antique nation. Or, le premier mot qu'ils prononcèrent fut BEKKOS; et comme il signifie *pain* dans la langue phrygienne, on en conclut que les Phrygiens étaient le plus ancien de tous les peuples. Peut-être n'est-il pas hors de propos de vous démontrer l'impossibilité d'un pareil fait, pour vous prouver à quelles fables ridicules vous ajoutez foi, pendant que vous fermez les yeux à la vérité. Qui croira, en effet, qu'une femme ait pu vivre après qu'on lui eut arraché la langue, cet organe de la vie, et qu'on la lui eut coupée jusque dans la racine, de manière à blesser la gorge à l'intérieur, lorsqu'il est déjà si dangereux de la blesser à l'extérieur. Ajoutez à cela que le sang vicié a dû retomber dans la poitrine, et qu'enfin la suspension prolongée de toute espèce d'aliments aurait infailliblement amené la mort. Eh bien! d'accord, elle a pu vivre, guérie par les remèdes d'une Philomèle dont les plus habiles expliquent le mutisme, non par la mutilation de sa langue, mais par la honte de l'outrage qu'elle avait subi. Si elle a vécu, elle a pu faire entendre un son confus, mal articulé, aigu, sans le secours des lèvres, et seulement en ouvrant la bouche. Il est facile de produire un son avec le gosier seul, et dans l'immobilité de la langue. Les enfants l'ayant recueilli, d'autant plus facilement qu'il était le seul, l'imitèrent, puis l'articulèrent un peu plus nettement, parce qu'ils avaient une langue, et lui attachèrent ensuite quelque signification.

Toutefois, que les Phrygiens soient le peuple le plus ancien, je vous l'accorde. S'ensuit-il que les Chrétiens soient la troisième race? Quelle suite de nations entre les Phrygiens et nous! Mais prenez garde que ceux que vous appelez une troisième race d'hommes, n'aient le premier rang, puisqu'il n'y a pas de nations qui ne comptent des

Chrétiens; de sorte que la nation la plus ancienne n'en est pas moins chrétienne. D'ailleurs quelle extravagance de prétendre, d'une part, que nous sommes les plus nouveaux; d'autre part, que nous sommes les troisièmes? C'est donc par rapport au culte, et non quant à la nation, que vous nous faites les troisièmes : vous dites les Romains, les Juifs, ensuite les Chrétiens. Mais que faites-vous des Grecs? Ou si les Grecs sont compris dans les superstitions des Romains, puisque Rome demanda ses dieux à la Grèce, que deviennent les Egyptiens? Eux aussi avaient, que je sache, une religion particulière et mystérieuse. Enfin, si les hommes de la troisième race sont si monstrueux, que penser de ceux qui avant nous appartenaient à la première et à la seconde?

IX. Mais pourquoi m'étonner de toutes vos extravagances, quand le même docteur du mensonge vous en a inculqué mille autres, de forme naturelle, identifiées avec nous, et pleines de malice? Reconnaissez avec moi quelle est votre démence, quoiqu'elle ne m'étonne pas. Vous nous accusez d'être la cause de toutes les calamités particulières ou publiques qui vous surviennent. Le Tibre est-il débordé; le Nil est-il resté dans son lit; que le ciel s'arrête, que la terre tremble, que la guerre dévaste vos champs, que la famine ravage vos cités, vous n'avez tous aussitôt qu'un cri : Les Chrétiens à la mort! les Chrétiens à la mort! Comme si c'était peu pour eux d'avoir à redouter encore quelque chose de plus que vos fléaux qu'ils partagent. Mais examinons. C'est sans doute parce que nous méprisons vos dieux, que nous attirons sur la terre ces désastres. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas encore trois cents ans que nous existons, et cependant que de fléaux ont pesé sur le monde avant notre apparition! Combien de villes, combien de provinces désolées! que de guerres étrangères et intestines! que de pestes! que de famines! que d'incendies! que de gouffres! que de tremblements de terre ont épouvanté le siècle! Où

étaient les Chrétiens lorsque l'empire romain a fourni tant d'histoires de ses travaux? Où étaient les Chrétiens, lorsque les îles d'Hiérennape, de Delphes, de Rhodes et de Crète disparurent avec des milliers d'habitants? ou lorsque cette île qui, suivant Platon, était plus vaste que l'Asie ou l'Afrique, fut engloutie par la mer Atlantique? lorsque le feu du ciel dévora Vulsinies? lorsque la flamme, partie de la montagne Tarpéienne, la consuma tout entière, lorsque la mer de Corinthe fut séchée par un tremblement de terre? lorsqu'enfin le déluge anéantit l'univers? Où étaient alors, je ne dirai pas les Chrétiens, contempteurs de vos dieux, mais vos dieux eux-mêmes, postérieurs à ce désastre, ainsi que le prouvent les lieux et les cités dans lesquelles ils naquirent, où ils demeurèrent, où ils furent ensevelis, ou même qu'ils bâtirent de leurs mains? En effet, ces lieux et ces cités n'auraient par survécu jusqu'à nos jours, s'ils n'étaient postérieurs à cette catastrophe.

Mais vous vous souciez peu de parcourir les témoignages des temps que l'on dénature pour vous tromper, ne fut-ce que pour absoudre vos dieux du reproche d'injustice, s'il est vrai qu'ils châtient ceux qui les honorent, à cause de ceux qui les méprisent. Alors vous prouvez vous-mêmes que vous êtes dans l'erreur, puisque vous adorez des dieux aveugles qui ne savent pas vous distinguer d'avec les profanes.

— Ils s'irritent contre nous, répondent quelques-uns, parce que nous négligeons de détruire entièrement les Chrétiens. — Eh bien! vous avez confessé par cet aveu leur impuissance et leur néant. Ils ne s'irriteraient pas contre vous, quand vous cessez de nous frapper, s'ils pouvaient nous frapper eux-mêmes. D'ailleurs vous proclamez encore cette vérité, quand vous les vengez par notre supplice. Ce qui dépend d'un autre, est défendu par un plus puissant que lui. Quelle honte que des dieux soient protégés par des hommes!

X. Répandez maintenant tous les poisons de la calomnie sur notre nom ; lancez contre lui tous vos traits, je ne cesserai de les repousser. Plus tard, je réfuterai vos accusations par l'exposition de toute notre doctrine. Aujourd'hui, je me contente d'arracher de notre corps les flèches dont vous nous percez, pour vous les renvoyer à vous-mêmes ; les crimes que vous nous supposez, je vous les montrerai chez vous, afin que vous soyez blessés par vos propres glaives.

D'abord, vous nous accusez en général d'avoir abandonné les institutions de nos pères. Mais examinez attentivement si vous ne partagez point ce crime avec nous. J'interroge vos lois, vos mœurs. Partout j'y vois l'antiquité altérée, ou, pour mieux dire, entièrement détruite. J'ai déjà dit plus haut que vous substituez tous les jours à vos lois des décrets nouveaux. Quant à votre manière de vivre, il ne faut que vous regarder pour se convaincre combien vos vêtements, votre extérieur, vos aliments et votre idiome lui-même diffèrent de ceux de vos ancêtres. Vous bannissez ce qui est ancien comme quelque chose de suranné. Dans les affaires, dans les fonctions publiques, partout l'antiquité est bannie. Vous remplacez l'autorité des aïeux par votre propre autorité. Sans doute, et c'est là ce qui fait votre honte, vous ne tarissez pas sur les louanges du vieux temps, mais vous vous gardez bien de l'imiter. Quel étrange renversement d'idées que de louer ce que faisaient vos aïeux, en refusant de marcher sur leurs traces !

Mais parlons d'une chose que vous ont léguée vos aïeux, de la seule chose que vous observiez fidèlement, peut-être, d'une chose qui fournit contre nous tant de chefs d'accusation, et soulève de toutes parts la haine contre le nom chrétien. Il s'agit du culte de vos dieux. Je montrerai également que vous le détruisez par vos insultes, bien que ce ne soit pas de la même manière. Pour nous, que nous méprisions vos dieux, on ne peut pas raisonnablement le

soutenir, parce que personne ne méprise ce qu'il sait bien ne pas exister. Ce qui existe peut être l'objet du mépris. Ce qui n'existe pas ne souffre quoi que ce soit. Il ne peut souffrir quelque chose que de la part de ceux qui croient à son existence. C'est donc vous qui êtes coupables, vous qui croyez et méprisez; vous qui adorez et dédaignez; vous qui respectez et insultez! Il est facile de vous en convaincre. D'abord, puisque vous adorez, les uns un dieu, les autres un autre, il est clair que vous méprisez ceux que vous n'adorez pas; la préférence pour l'un ne peut aller sans la répugnance pour l'autre; tout choix renferme une répudiation; opter entre plusieurs, c'est dédaigner celui pour lequel vous n'avez point opté. Mais il y a tant de dieux, répondez-vous, qu'il est impossible que tous soient adorés par tous. Il suit de là que dans l'origine vous avez commencé par les insulter, puisque vous en avez établi un si grand nombre, que tous ne peuvent être adorés. Les plus sages même et les plus éclairés de vos ancêtres, dont vous ne voulez point abandonner les institutions, se sont montrés plus d'une fois impies envers la personne de vos dieux. Je suis un imposteur, s'il n'est pas vrai qu'il ait été défendu à ce général qui, sur le champ de bataille, avait voué un temple au dieu Alburnus, de le lui consacrer avant que le sénat eût ratifié son vœu. C'est ce qui arriva à M. Emilius. N'est-ce donc pas une impiété, que dis-je? n'est-ce pas le plus sanglant des outrages, que de soumettre à la fantaisie de la volonté humaine, les honneurs rendus à une divinité; de sorte qu'il n'y a de Dieu qu'autant que le sénat l'a permis? Souvent les censeurs ont aboli un dieu, sans le consentement du peuple. Il est avéré que les consuls, appuyés de l'autorité du sénat, chassèrent non-seulement de Rome, mais de l'Italie tout entière, Bacchus avec ses mystères. Varron nous apprend que Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis furent mis à la porte du Capitole, et que leurs statues, renversées par le sénat, ne furent relevées que par la violence du peuple.

Aux calendes de janvier cependant, le consul Gabinius, approuvant à peine quelques victimes, à cause de la multitude ameutée, parce qu'il n'avait rien décidé au sujet de Sérapis et d'Isis, consulta plus la prohibition du sénat que l'effervescence de la multitude, et défendit qu'on leur érigeât des autels. Vous le voyez! vous avez parmi vos ancêtres, sinon des Chrétiens de nom, au moins une secte chrétienne de fait, qui méprisait vos dieux.

Passe encore si, comme vos pères, vous rendiez à vos divinités un culte entier, tout irréligieux qu'il est. Mais vous avez fait des progrès dans la superstition comme dans l'impiété. En effet, quel respect avez-vous pour les dieux privés, ces Lares et ces Pénates que vous honorez par une consécration domestique, mais que vous foulez aussi aux pieds avec une liberté toute domestique en les vendant et en les mettant en gage, selon vos besoins ou d'après vos caprices? Ces sacriléges seraient sans doute excusables, s'ils n'étaient d'autant plus insultants, qu'ils s'adressent à des divinités d'un rang inférieur.

C'est probablement pour consoler les pauvres dieux domestiques de tous ces affronts, que vous traitez vos dieux publics avec plus de dédain encore. Vous les vendez à l'encan; proscrits tous les cinq ans, vous lez affermez parmi vos revenus; ils sont soumis aux impôts, adjugés par le crieur public, inscrits sur les registres du questeur comme le temple de Sérapis, comme le Capitole lui-même. Des terres, chargées d'impôts, perdent beaucoup de leur prix; des hommes, soumis à la capitation, en sont moins estimés. Ce sont là des marques de servitude. Il n'en va pas de même de vos dieux; plus ils paient d'impôts, plus ils sont honorés, ou plutôt, plus ils sont honorés, plus ils paient d'impôts. Vous trafiquez de la majesté des dieux; la religion devient un négoce; la sainteté mendie un droit; tant pour entrer dans le temple; tant pour la place près de l'autel, tant pour le seuil, tant pour la porte. Vous vendez la divinité en détail; il est impossible de l'adorer autre-

ment que la bourse à la main ; elle rapporte même plus à vos publicains qu'à vos prêtres.

Mais c'est peu que de négliger ou de vendre vos dieux ; il faut encore que vous les insultiez jusque dans les honneurs que vous voulez bien leur rendre. En effet, quels honneurs leur rendez-vous que vous ne rendiez également aux morts ? Vous élevez des temples aux dieux ; vous élevez des temples aux morts : vous dressez des autels aux dieux ; vous dressez des autels aux morts. Vous y gravez des inscriptions de même nature. Vous donnez de part et d'autre à leurs statues les mêmes formes, appropriées à leur génie, à leur profession, à leur âge. Saturne y est représenté comme un vieillard ; Apollon comme un adolescent ; Diane est vêtue en jeune vierge, Mars en soldat, et Vulcain en forgeron. Il n'est donc pas étonnant que vous offriez aux morts les mêmes victimes et les mêmes parfums qu'aux dieux. Mais comment vous défendre de l'affront que vous faites à vos dieux en les assimilant à des morts ? Il est bien vrai que vous assignez aussi à vos rois des sacerdoces, des cérémonies religieuses, des chars sacrés, des solisternium, des lectisternium (1), des jours de naissance, et des jeux. Vous avez raison, puisque le ciel leur est aussi ouvert ; mais cela est encore un outrage de plus pour les dieux. D'abord, il ne convient pas de mettre déjà au rang des dieux ceux qui ne le deviendront qu'après leur mort. En second lieu, Proculus qui contemple son Dieu reçu dans le ciel, ne se parjurerait pas avec tant de liberté et si manifestement devant le peuple, s'il ne méprisait pas ceux au nom desquels il se parjure, autant que ceux qui lui permettent de se parjurer. En effet, ils confessent ainsi que la chose par laquelle vous vous parjurez n'est que néant ; ils font mieux : ils récompensent le parjure, parce qu'il a méprisé publiquement les vengeurs du parjure.

(1) Cérémonies qui consistaient à placer les images des dieux ou des rois sur des lits garnis de coussins, autour d'une table bien servie.

Disons-le toutefois, chacun de vous est innocent de ce crime. Le péril qu'entraîne avec soi le parjure a disparu, depuis que vous avez trouvé plus religieux de jurer par César : ce qui est encore un outrage à l'égard de vos dieux, puisque les parjures envers César seraient punis plus facilement qu'envers tous les Jupiters du monde. Toutefois le mépris a quelque chose d'honorable et qui flatte l'orgueil : il provient souvent de la confiance ou de la sécurité de la conscience, quelquefois d'une élévation naturelle de l'ame. Mais la dérision, plus elle se permet, plus elle est blessante. Reconnaissez donc avec quelle dérision vous vous jouez de vos dieux. Je ne parle pas de vos sacrifices où vous n'offrez que des victimes de rebut, à demi mortes et rongées d'ulcères. S'il s'en trouve de meilleures et d'intactes, vous avez grand soin de ne laisser que la tête, les cornes, les soies et les plumes, toutes les parties enfin qu'on ne saurait manger et dont vous n'auriez rien fait à la maison. Laissons de côté cette honteuse et sacrilége gourmandise pour remonter presque jusqu'à la religion de vos ancêtres.

Les hommes les plus éclairés et les plus graves, puisque la gravité comme les lumières s'accroissent par la doctrine, se sont toujours montrés irrévérencieux envers vos divinités. Votre littérature ne leur cède en rien. Que d'infamies! que de fables ridicules! que de calomnies sur les dieux on y rencontre! A commencer par votre Homère, cette source abondante de laquelle est découlée toute votre poésie, plus vous lui rendez d'hommages, plus vous insultez à vos dieux, puisque vous glorifiez si fort celui qui s'est joué d'eux. Nous nous souvenons encore de notre Homère. C'est lui, si je ne me trompe, qui abaissa la majesté divine jusqu'au niveau de la condition humaine, en donnant aux dieux nos accidents, nos pensées et nos passions; lui qui les partage en deux camps rivaux et les fait combattre comme des couples de gladiateurs. Il blesse Vénus par une main mortelle; il enferme pendant treize mois Mars dans un cachot, où il est menacé de périr; il arrache

aux mains de la multitude céleste Jupiter menacé par l'émeute; il nous le montre ensuite pleurant Sarpédon, ou bien plongé dans de honteux plaisirs avec Junon, à laquelle il fait l'énumération de ses maîtres, afin d'éveiller ses sens.

Enhardis par l'exemple de leur prince, quels poètes après cela ne se donnent carrière envers les dieux, soit en dénaturant la vérité, soit en inventant des contes ridicules? Les poètes tragiques ou comiques ne les ont pas plus épargnés, en choisissant leurs supplices et leurs maux pour sujets de leurs drames. Je ne parle pas des philosophes, que leur orgueil et une vaine affectation d'austérité comme de sagesse élèvent au-dessus de toute crainte. D'ailleurs le plus léger souffle de la vérité suffit pour les armer contre vos dieux. Socrate, pour se moquer d'eux, avait coutume de jurer par un chêne, par un chien, ou par sa femme. Il est bien vrai qu'il a été condamné pour cela; mais puisque les Athéniens cassèrent le jugement et punirent ensuite les accusateurs de Socrate, Socrate reprend toute la valeur de son témoignage; et je puis rétorquer contre vous que l'on approuva dans sa personne ce qu'aujourd'hui l'on blâme en nous. Diogène ne s'est-il pas permis je ne sais quelle raillerie contre Hercule? Et Varron, Diogène à la façon de Rome, n'a-t-il pas imaginé trois cents Jupiters sans têtes? Examinez de près les plaisanteries sacriléges de vos Lentulus et de vos Hostius. Croyez-vous rire des comédiens ou des dieux dans ces farces et ces bouffonneries? Que dis-je? Vous accueillez avec la plus grande faveur ces fables indécentes qui représentent au naturel toute la turpitude de vos dieux. Leur majesté est souillée tous les jours devant vous dans des corps impudiques; ce sont les derniers, les plus infâmes des hommes qui deviennent l'image de vos dieux. Le Soleil pleure son fils frappé par la foudre, et vous en riez! Cybèle soupire pour un berger dédaigneux, et vous n'en rougissez pas! Vous laissez diffamer Jupiter!

Etes-vous plus religieux dans le Cirque, où, parmi l'hor-

reur des supplices, parmi des flots de sang humain, vos dieux viennent danser, et fournir aux criminels le sujet des farces qu'ils donnent au public, comme si vous vouliez punir vos divinités dans la personne des coupables. Nous avons vu l'acteur qui représentait Athys, ce dieu de Pessinunte, mutilé sur le théâtre, et celui qui jouait Hercule, comme lui brûlé vif. Nous avons vu, non sans rire beaucoup, dans les jeux de midi, Pluton, frère de Jupiter, précipiter dans les enfers, à coups de marteau, les corps des gladiateurs, pendant que Mercure, avec ses plumes sur la tête et son caducée brûlant à la main, appliquait sa baguette ardente sur les corps pour s'assurer qu'ils étaient bien morts. Si ce que j'ai dit et ce que d'autres pourront remarquer après moi, outrage et déshonore vos dieux, de pareilles licences décèlent par conséquent un mépris souverain pour leurs personnes, aussi bien dans les acteurs qui jouent que dans les spectateurs qui applaudissent. Je crains bien par conséquent que vos dieux n'aient plus à se plaindre de vous-mêmes que de nous. Il est vrai qu'ensuite vous les accablez de flatteries pour racheter vos affronts. D'ailleurs vous pouvez tout contre ceux auxquels vous avez permis d'être; nous, au contraire, nous sommes leurs ennemis partout et toujours.

XI. Mais ce n'est pas seulement par l'abandon des anciennes croyances que nous vous ressemblons; nous pouvons aussi vous reprocher toutes les nouvelles et monstrueuses superstitions dont vous nous accusez. Quelques-uns de vous ont rêvé que notre Dieu était une tête d'âne. Tacite est le premier auteur de cette ridicule invention. Dans le cinquième livre de ses Histoires, où il parle de la guerre des Juifs, il remonte à l'origine de ce peuple. Après avoir dit sur leur origine, leur nom et leur religion, tout ce qu'il lui plaît d'imaginer, il raconte que les Juifs, dans une de leurs marches à travers de vastes déserts, et près de mourir de soif, furent conduits à une source par des ânes sauvages, qui allaient boire après avoir mangé. Il

ajoute que, par reconnaissance pour ce bienfait, ils honoraient l'image de ces animaux. De là on a conclu, si je ne me trompe, que les Chrétiens, rapprochés par leur religion du culte judaïque, adoraient la même idole. Mais ce même Tacite, si fertile en mensonges, oubliant son affirmation de tout à l'heure, rapporte un peu plus loin que le grand Pompée, après avoir vaincu et fait prisonnier les Juifs, entra dans le temple de Jérusalem, et malgré des recherches minutieuses, n'y trouva aucun simulacre. Où devait donc résider ce dieu? Sa place était surtout dans ce temple célèbre fermé à tous, excepté aux prêtres, et où il n'y avait à craindre aucun regard étranger. Mais pourquoi nous justifier? Je n'ai promis pour le moment que des aveux pour attester que toutes les accusations retombent sur vous. Que notre Dieu soit le simulacre d'un âne, d'accord. Nierez-vous du moins que vous en fassiez autant? Il est certain que vous adorez toute la race des ânes, et avec leur déesse Epone, toutes les bêtes de somme, tous les troupeaux, tous les animaux, que vous consacrez eux et leurs étables. Voilà peut-être ce que vous reprochez aux Chrétiens, c'est que parmi ces adorateurs de toute sorte d'animaux, nous nous bornons à adorer l'âne.

XII. Quant à ceux qui prétendent que nous adorons une croix, ils sont de la même religion que nous. La qualité de la Croix est d'être chez nous un étendard de bois. Vous, vous adorez la même matière sous toutes ses transformations. Votre étendard, à vous, a une figure humaine; le nôtre a sa figure particulière : qu'importent les linéaments, pourvu que la qualité soit identique? qu'importe la forme, pourvu que le corps du Dieu soit le même? Si vous disputez sur la différence, y a-t-il grande différence d'une croix à la Pallas athénienne, à la Cérès du Phare, qui n'est autre chose qu'une pièce de bois grossière, informe et sans figure? Tout poteau dressé en l'air est la moitié d'une croix, et même la moitié la plus forte. Vous nous reprochez d'adorer une croix complète avec son antenne

et sa partie supérieure. A merveille. Vous êtes par là même d'autant moins excusables d'adorer un bois mutilé et incomplet, tandis que les autres le consacrent dans la plénitude de sa forme. Mais que dis-je? Votre religion tout entière réside dans la croix, ainsi que je vous le montrerai. Ignorez-vous donc que toutes les statues de vos dieux et de vos déesses ne sont dans l'origine qu'une croix? En effet, tout simulacre, qu'il soit taillé dans le bois ou sur la pierre, qu'il soit coulé en airain, ou produit avec une matière plus riche encore, doit avoir passé auparavant par les mains du modeleur. Or, le modeleur commence par dresser le bois de la croix, parce que la croix est la ligne et l'attitude qu'affecte le corps humain à notre insu. Ce qui est la tête domine; ce qui est l'épine se prolonge, ce qui est le niveau des épaules. . . . . Faites une figure d'homme les bras étendus, vous avez la croix. C'est par là que débute la plastique avant de donner à ses modèles la forme, les contours et le corps tout entier dont il lui plaît de revêtir l'argile qui tout à l'heure, avec le compas et la règle de plomb, va se convertir en marbre, en bois, en airain, ou en tout autre matière dont il lui plaira de faire un dieu. Après la croix, l'argile; après l'argile, le dieu : la croix, en quelque façon, se métamorphose en Dieu par le moyen de l'argile. Vous consacrez donc vos dieux par la croix, puisque c'est par la croix que commence l'objet de votre consécration. Prenons un exemple. Vous déposez dans la terre le noyau d'une olive, l'amande d'une pêche ou un grain de poivre. Après qu'ils y ont séjourné quelque temps, l'arbre s'élève, épanouissant ses rameaux, sa chevelure et les formes qui le caractérisent. Si vous le transplantez ou si vous prenez de ses branches pour en greffer un autre, à qui imputerez-vous ce qui provient de ce mode de propagation? Ne sera-ce point à ce grain, à ce noyau ou à cette amande? En effet, puisque le troisième degré se rattache au second, et le second au premier, le troisième se confond avec le premier, en passant par le second.

Il n'est pas besoin de nous arrêter long-temps sur ce point, puisqu'en vertu d'une prescription naturelle, tout genre, quel qu'il soit, rapporte son principe à l'origine, et que le genre est compris dans l'origine, ainsi que l'origine renfermée dans le genre. Si donc, dans le principe de vos dieux, vous adorez l'origine des croix, voilà le noyau et le grain primordial de qui est venue parmi vous cette forêt de simulacres. Nous en avons tous les jours des exemples. Vous adorez les Victoires, divinités d'autant plus augustes, qu'elles sont une source de joie... Mais en adorant les Victoires, vous adorez les croix qui sont au milieu des trophées. Vos armées révèrent leurs enseignes, jurent par elles, les préfèrent même à Jupiter. Ces images superbes, cet éclat de l'or, ces étoffes précieuses et ces voiles qui flottent autour de vos drapeaux et de vos étendards, qui sont aussi sacrés pour vos armées que les dieux eux-mêmes, sont destinés à enrichir et à décorer les croix. Vous rougissez, ce semble, de les adorer nues et sans ornements.

XIII. D'autres, avec un peu plus de vraisemblance et de raison, s'imaginent que le soleil est notre Dieu, soit parce qu'ils savent que nous nous tournons vers l'Orient pour prier, soit parce que le jour du Soleil est pour nous un jour de joie et de fête. Mais ne voit-on pas la plupart d'entre vous, tournés vers le soleil levant, affecter d'adorer le ciel, et de remuer les lèvres? N'est-ce pas vous du moins qui avez donné à un des jours de la semaine le nom du Soleil? Ce jour-là vous vous abstenez complétement du bain, ou bien vous le différez jusqu'au soir, vous vous livrez au repos ou aux festins, toutes choses que vous faites en vous éloignant de l'esprit de votre culte pour vous rapprocher des religions étrangères. Car les Juifs célèbrent des fêtes, des sabbats, des banquets avec des pains sans levain, des jeûnes avec des azymes, allument des flambeaux, et offrent des prières expiatoires, quoique tout cela ne ressemble guère à vos dieux. Ainsi, pour

quitter cette digression, de quel droit nous reprochez-vous d'adorer le soleil et d'avoir choisi le jour qui lui est consacré? Vous nous ressemblez encore sur ce point; reconnaissez-le : nous ne sommes pas si loin de votre Saturne et de vos sabbats.

XIV. Mais il court sur notre Dieu une rumeur nouvelle. Il y a peu de jours que, dans cette cité, un des hommes les plus pervers, déserteur de sa religion, et qui n'a de juif que la peau qu'il a perdue, après avoir subi la dent des bêtes féroces contre lesquelles il a loué son bras et tout son corps, a promené contre nous une image avec cette inscription : ONOCHOÉTÈS (race d'âne). Le monstre était vêtu de la toge, portant un livre à la main, armé de longues oreilles d'âne, avec un des deux pieds fourchu. La multitude de croire aussitôt sur la parole du juif. N'est-ce pas de cette engeance que partent toutes les infamies dirigées contre nous? Dans toute la ville il n'est plus bruit que d'ONOCHOÉTÈS. Quoique cette calomnie soit née d'hier, qu'elle n'ait pas pour elle l'autorité du temps, et qu'elle tombe d'elle-même, rien que par la bassesse de son auteur, je l'accueille volontiers pour vous renvoyer l'accusation. Voyez donc si là encore vous ne méritez pas les mêmes reproches que nous. Peu importe sous quelle forme nous adorons des simulacres, pourvu que ce soient des simulacres. Vous avez des dieux à tête de chien, d'autres à tête de lion, de bœuf, de bélier, de bouc, des dieux cornus, des dieux à jambes de chèvres, à queue de poissons et de serpents. Que sais-je encore! Ceux-ci ont des ailes aux pieds; ceux-là au dos et à la tête. Pourquoi donc crier si haut contre notre idole unique? Il y a chez vous des milliers d'*Onochœtès*.

XV. Si nous avons, vous et nous, des dieux de même nature, il s'ensuit que nos sacrifices et notre culte doivent peu différer. Nous allons vous convaincre encore par cette comparaison nouvelle. Nous sacrifions à la divinité par l'infanticide, dites-vous : telles sont nos initiations. Pour

vous, si vous avez oublié vos meurtres et vos infanticides, je vous les rappellerai en leur temps, car nous renvoyons beaucoup de choses à un autre moment, pour ne pas répéter constamment les mêmes choses. En attendant, la ressemblance ne manque pas de plusieurs côtés, et si nous sommes infanticides à notre manière, vous ne l'êtes pas moins à votre façon, vous qui tuez les enfants aussitôt après leur naissance, quoique les lois vous l'interdisent. Mais, de toutes les lois, il n'en est pas qui soient violées plus impunément, ainsi que tout le monde le pratique. Nous ne les immolons pas avec des rites sacrés ni en l'honneur d'un dieu, me direz-vous peut-être. Qu'importe ici le but? vous ajoutez encore à la cruauté par le genre de mort. Vous les exposez au froid, à la faim, aux bêtes, ou bien vous les plongez dans l'eau, pour les faire mourir plus lentement. Les différences que vous alléguez en votre faveur ne servent qu'à vous accabler davantage, puisque ce sont vos propres enfants que vous immolez. Vous êtes même d'autant plus coupables, que vous n'avez pas l'excuse de la superstition. Ainsi, puisque vous nous accusez de sacrifices impies, et que vous commettez les mêmes crimes, dans des circonstances moins dures pour vous, il suit de là qu'en fait de voracité, nous nous ressemblons beaucoup. La vôtre est le fruit de votre impudicité, la nôtre vient de la barbarie. Nous n'en sommes pas moins unis par la nature, attendu que l'impudicité et la cruauté ne vont jamais l'une sans l'autre. En deux mots, que faites-vous de moins, ou plutôt, que ne faites-vous pas de plus que nous? Est-ce convoiter médiocrement les entrailles de l'homme, que de dévorer des hommes faits et des pubères? Est-ce sucer médiocrement le sang humain, que d'attenter à ce sang qui vivra un jour? Est-ce vous reparaître médiocrement d'un enfant, que de l'immoler bien avant sa naissance (1)?

(1) Ces phrases cachent des mystères d'iniquité dont nous n'avons pas voulu soulever le voile.

XVI. J'arrive maintenant à l'heure où s'éteignent les flambeaux, au ministère que nous prêtent des chiens, et à ces ténèbres honteusement mystérieuses. Ici, je crains d'être en défaut; car, comment pourrais-je prouver contre vous de pareilles monstruosités? Toutefois, rendez hommage à la pudeur dont nous recouvrons nos incestes. Nous nous créons, comme vous le voyez, une nuit adultère, pour ne pas souiller la véritable lumière ou la véritable nuit; nous avons cru devoir épargner cette honte aux deux flambeaux de la terre; nous cherchons même à faire illusion à notre conscience; car, tout ce que nous commettons alors, nous ne le savons que trop. Vos incestes, à vous, se commettent en toute liberté, à la face du jour, à la face de la nuit, à la connaissance de tout le ciel; et pour comble de bonheur, ces mêmes incestes que vous commettez à la face du ciel tout entier, vous seul les ignorez, tandis que nous, jusqu'au sein des ténèbres, notre conscience peut nous les reprocher. Les Perses, suivant le témoignage de Ctésias, abusent sans scrupule de leurs mères. Les Macédoniens se livrent publiquement aux abominations qu'ils ont approuvées. En effet, la première fois que leur Œdipe entra sur la scène, ils accueillirent par des éclats de rire et par des huées cet infortuné, privé de la lumière. L'acteur qui jouait ce rôle, interdit par ces vociférations, ôta sur-le-champ son masque : « Maîtres, s'écria-t-il, vous aurais-je » déplu? » — « Non, non, répondirent les spectateurs : tu » joues parfaitement ton rôle; ce n'est pas ta faute si un » écrivain a imaginé ce conte, ou si Œdipe a eu la folie de » se crever les yeux. Subjugue ta mère. »

Une ou deux nations, direz-vous, font à peine tache sur toute la terre. Pour nous, nous avons infecté jusqu'au soleil, souillé jusqu'à l'Océan lui-même. Citez-moi une nation qui soit exempte de tout ce qui entraîne le genre humain à l'inceste. S'il en est une où vous ne rencontriez pas les actes de la chair, et les nécessités, pour ne pas dire les passions de l'âge ou du sexe, la même nation qui sera

étrangère à l'inceste, le sera aussi à la volupté. S'il en est une qui, par une nature particulière, s'éloigne de la condition humaine jusqu'à n'être soumise ni à l'ignorance, ni aux accidents, elle seule aura le droit d'adresser des reproches aux Chrétiens. Mais vous, à défaut de peuples que le flux et le reflux de l'erreur pousse vers ce crime, jetez un moment les yeux sur vos débauches en l'air et vos prostitutions au hasard. Mais surtout, quand vous abandonnez vos enfants à la compassion étrangère, ou que vous les confiez par l'adoption à de meilleurs pères, oubliez-vous combien d'aliments et d'occasions vous fournissez à l'inceste? Les plus sévères d'entre vous, retenus par quelque frein moral ou par la crainte de ces malheurs, s'interdisent ces unions scandaleuses; mais, pour le plus grand nombre, combien de fois n'arrive-t-il pas que les fruits de leur incontinence, semés en tous lieux, aux champs, à la ville, en voyage, par l'adultère, par la fornication, dans les lieux de débauche, souvent même à votre insu, s'allient ensemble ou avec les auteurs de leurs jours? De là, quelle déplorable confusion du sang et des familles ! que de sujets de bouffonneries et de farces licencieuses ! La tragédie suivante n'a pas d'autre origine.

Lorsque Fuscianus était préfet de Rome, une certaine nourrice sortit de la maison de son maître et laissa sur le seuil de la porte l'enfant qu'elle aurait dû garder. Un Grec, gardien de la porte, s'empara de l'enfant, et s'enfuit avec lui en Asie. Au bout de quelques années, il le ramène à Rome pour l'y mettre en vente. Son père l'achète sans le connaître, et s'en sert honteusement. Quelque temps après, il s'en dégoûte, et l'envoie travailler aux champs, comme cela vous est assez ordinaire. Il y trouva son ancien pédagogue et sa nourrice, confinés là depuis long-temps en punition de leur négligence. Chacun d'entrer en conversation et de se raconter mutuellement leurs aventures. Les vieux esclaves de dire qu'ils ont perdu le jeune enfant confié à leurs soins; le nouveau venu de dire

qu'il a été dérobé dans son enfance, mais qu'il est né à Rome, d'une famille distinguée. Peut-être même a-t-il quelques signes à montrer pour faire constater qui il est : Dieu l'a permis, sans doute, pour qu'une si horrible tache fût imprimée au front du siècle. La mémoire se réveille de jour en jour. On compare les temps, ils répondent exactement à l'âge du jeune homme; les yeux se rappellent quelques-uns de ses traits; on reconnaît sur son corps quelques marques distinctives. Les maîtres, ou plutôt les parents, excités par l'ensemble de toutes ces circonstances, font venir le marchand d'esclaves. Tout est dévoilé. Mais quel dénouement ! les parents s'étranglent de désespoir. Le préfet Fuscianus adjuge tous leurs biens à ce fils, infortuné survivant, non pas à titre d'héritier, mais comme salaire du déshonneur et de l'inceste. Il suffit de ce seul exemple de la honte publique pour attester tous vos crimes secrets. Dans l'ordre des choses humaines, il n'est aucun événement qui n'arrive qu'une fois, quoique souvent on ne le découvre qu'une fois. Vous accusez les mystères de notre religion, si je ne me trompe. Vous en avez de semblables, mais sans que la religion vous les prescrive.

XVII. Quant à l'orgueil et à l'opiniâtreté que vous nous reprochez, ici encore les comparaisons ne me manqueront pas. Le premier grief contre notre opiniâtreté, c'est que nous sommes impies envers la majesté des Césars, qui est la seconde religion, parce que nous n'adressons pas de vœux à leurs images et que nous ne jurons pas par leurs génies. Voilà pourquoi on nous appelle des ennemis publics; voilà pourquoi on nous appelle des ennemis de l'Etat. Eh bien ! à la bonne heure. Vous autres Gentils, cependant, vous choisissez tous les jours vos Césars parmi les nations; l'un est médique, l'autre persique, un troisième germanique. Que le peuple romain cherche donc sur la terre des nations qu'il n'ait pas encore domptées, et qui soient étrangères à ses armes. Vous, cependant, vous conspirez contre nous par ceux qui ont été des nôtres. En vé-

rité, nous reconnaissons volontiers la foi romaine envers ses empereurs. Jamais il n'éclata contre eux de conspiration ; dans le sénat, au sein de leurs palais, jamais un scélérat ne rougit sa main de leur sang ; jamais dans les provinces on n'usurpa la pourpre impériale. Les deux Syries exhalent encore l'odeur de leurs cadavres ; les Gaules n'ont pas encore lavé ces flots de sang dans les eaux de leur Rhône.

Mais laissons de côté ces barbaries, puisque le nom romain n'en est pas coupable. Voyons ce que fait le vrai peuple de la Rome impériale, et comment il témoigne sa vénération. Ce qu'il fait ! demandez-le à ces libelles satiriques que connaissent vos statues, à ces allusions détournées, à ces plaisanteries mordantes qui retentissent dans les amphithéâtres : peuple dont l'épée est soumise, dont la langue est toujours en révolte. Mais ne point jurer par le génie de César est un bien plus grand crime, n'est-ce pas? En effet, on sait que vous reculeriez à vous parjurer par les Empereurs, vous qui jurez avec tant de conscience par vos dieux ! Mais nous ne consentons pas à dire, le dieu César. A ce mot, nous faisons la grimace, comme s'exprime le proverbe. Mais vous, pourquoi insultez-vous à César en l'appelant dieu, puisque vous dites ce qui n'est pas? Pourquoi le calomniez-vous, puisqu'il ne veut pas être ce que vous dites? Car il aime mieux vivre, que devenir dieu.

XVIII. Vous rangez sous un autre grief tout ce que vous reprochez à notre obstination. Notre insensibilité et notre mépris pour la mort acceptent, dites-vous, les glaives, les croix, les bêtes féroces, les bûchers et les tortures. Mais vos devanciers et vos ancêtres dédaignèrent comme nous tous ces supplices, et leur vertu, vous l'appelez courage et non entêtement. Combien d'hommes ont couru volontairement au-devant des épées ? Il serait trop long de les compter. Quant à votre Régulus, il a consacré volontiers la croix, nouvelle alors pour vous, et précédée par de longues

et implacables tortures. Une reine employa ses propres serpents. Didon expira sur un bûcher qu'elle fit allumer pour elle-même. Son exemple apprit à la femme d'Asdrubal à se montrer plus intrépide que son mari dans les désastres de sa patrie. Une femme d'Athènes fatigua par son courage le tyran qui voulait lui arracher son secret. Enfin, de peur que son corps et la faiblesse de son sexe ne la trahissent, elle se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de son bourreau, pour qu'il lui fût impossible de révéler le complot. Chez les vôtres, vous appelez cette fermeté du nom de gloire; chez les nôtres, vous n'y voyez que stupide entêtement. Eh bien! détruisez la gloire de vos ancêtres, pour avoir droit de nous détruire nous-mêmes! Ou seulement bornez-vous à rétracter aujourd'hui les louanges que vous donniez à vos pères, afin de nous les refuser pour les mêmes actes.

Vous me direz peut-être que la dureté des temps où vivaient vos aïeux réclamait cette mâle et intrépide énergie; aujourd'hui, au contraire, la tranquillité de la paix exige des mœurs plus douces et des dispositions plus pacifiques, même à l'égard des étrangers.

Eh bien! poursuivez-vous, vous vous comparez aux anciens. Il faut donc que nous haïssions chez vous ce que nous n'approuvons pas, parce qu'il ne se trouve plus chez nous. Répondez ici à chaque espèce, je ne demande pas des exemples qui se ressemblent par les mots. Si c'est le mépris de la mort qui a rendu vos ancêtres si renommés, ce n'est pas apparemment par amour pour la vie que vous offrez vos poitrines à l'épée des gladiateurs. Mais vous donnez à la milice le nom de mort. Si une femme est devenue fameuse en se livrant à ses bêtes, tous les jours, au milieu de la paix, on vous voit courir volontairement au-devant des bêtes. Si aucun Régulus parmi vous ne plante plus une croix en terre pour y livrer son corps aux clous, vous savez mépriser la flamme, depuis qu'un de vous faisait métier de se montrer, moyennant récompense,

dans une tunique embrasée. Si une femme brava les verges, il n'y a pas longtemps qu'un païen renouvelait cet exemple de courage sous les couteaux qui le frappaient. Ainsi laissons de côté la gloire de Lacédémone.

XIX. J'en ai dit assez, il me semble, sur la stupide opiniâtreté des Chrétiens. Si nous partageons ce reproche avec vous, il nous reste à examiner pourquoi ce mépris de la mort dans les uns et les autres. Notre obstination, à nous, est fondée sur notre foi. Nous croyons à la résurrection des morts; l'espérance de cette résurrection nous apprend à mépriser le trépas. Riez tant qu'il vous plaira de la stupidité de ces hommes qui meurent pour vivre; mais pour vous aider à mieux rire, et à nous insulter de meilleur cœur, passez l'éponge, ou si vous l'aimez mieux, votre langue, sur tous vos monuments littéraires qui affirment avec nous que les ames reviendront habiter dans les corps. Et cependant combien notre opinion est-elle plus raisonnable que la vôtre, puisque nous soutenons que les ames rentreront dans les mêmes corps qu'elles animaient ici-bas, tandis que votre extravagance fait passer l'ame d'un homme dans un chien, un mulet ou un paon. Nous croyons encore que Dieu jugera les hommes, selon leurs œuvres, après leur mort. Vous, vous attribuez ce jugement à un Minos et à un Rhadamante; en attendant, vous excluez Aristide qui était plus juste qu'eux. Nous disons enfin que les méchants seront châtiés par le feu éternel, et que les hommes vertueux iront jouir de l'éternité dans un lieu de délices. Votre Phlégéton et vos Champs-Elysées n'ont pas d'autre destination. Ce ne sont pas seulement vos fables et vos poètes qui parlent de ces vérités; vos philosophes eux-mêmes rendent témoignage à la certitude d'un avenir, et le confirment par les récompenses et les châtiments qui suivent le jugement.

XX. Pourquoi donc, ô injustes nations, ne saluez-vous pas, que dis-je? pourquoi ne maudissez-vous pas dans les Chrétiens des hommes qui vous ressemblent, puisqu'il n'y

a pas de différence entre nous, et que nous sommes une seule et même chose? Vous ne pouvez haïr ce que vous êtes! Allons, donnez-nous la main, embrassons-nous mutuellement, mêlons-nous tous ensemble, sanguinaires avec sanguinaires, incestueux avec incestueux, conspirateurs avec conspirateurs, opiniâtres avec opiniâtres, extravagants avec extravagants! Nous sommes les uns et les autres également impies envers les dieux; nous provoquons également leur colère. Vous avez aussi parmi vous une troisième race, sinon par de troisièmes rites, au moins par son troisième sexe, sexe qui participe de l'homme et de la femme, et peut s'unir à l'un comme à l'autre. Ou bien, serait-ce que notre ressemblance avec vous vous offense? L'égalité, d'ordinaire, engendre la jalousie et la haine. Ainsi, le potier est jaloux du potier, le forgeron du forgeron.

Mais finissons cette confession ironique, pour revenir à la vérité et à la constance dans la vérité, qui se rencontrent parmi nous seuls, et qui nous distinguent complètement de vous. Oui, nous seuls les possédons, parce qu'elles nous viennent de celui qui éclaire la science, inspire la sagesse, gouverne le jugement.

Enfin, une des maximes de votre législation, c'est que la sentence ne doit être prononcée qu'après l'audition des deux parties. Nous sommes les seuls envers qui vous violez cette loi..... Par une pente naturelle à l'homme, vous obéissez à des vices que vous condamnez dans les autres..... occupés d'œuvres..... (1) chastes envers les étrangers, impudiques à l'égard de vous-mêmes; courageux au-dehors, soumis à la maison. Mais n'est-ce pas une grande injustice

(1) Le texte de ce Traité ne nous est parvenu que mutilé et fort incomplet. Les lacunes sont bien plus nombreuses encore dans le second livre. Il y a des chapitres inintelligibles, tant ils sont tronqués. Il faut souvent analyser au lieu de traduire, et donner un sens d'induction à des mots qui sont associés l'un à l'autre contre toute espèce de règles logiques ou grammaticales.

que ceux qui ont la science soient jugés par les ignorants? « Otez la paille ou plutôt la poutre qui est dans votre œil, » avant de vouloir ôter la paille qui est dans l'œil de votre » voisin. » Commencez par vous réformer vous-mêmes, pour châtier ensuite les Chrétiens. Ou plutôt, vous ne punirez plus ce que vous aurez réformé. Que dis-je? Vous serez Chrétiens; et si vous êtes Chrétiens, vous serez corrigés. Etudiez ce dont vous nous accusez, et vous ne nous accuserez plus. Reconnaissez ce dont vous ne vous accusez pas, et vous commencerez à vous accuser. Ce peu de paroles doit suffire pour vous montrer où est l'erreur et où est la vérité, du moins autant qu'il nous a été possible de le faire. Condamnez la vérité, si vous le pouvez, mais seulement après l'avoir approfondie ; approuvez l'erreur, si vous le pensez, mais que ce soit avec connaissance de cause. S'il vous est ordonné d'aimer l'erreur et de haïr la vérité, encore faut-il que vous connaissiez ce que vous aimez et ce que vous haïssez.

AUX NATIONS.

LIVRE II.

I. Maintenant, ô Nations, bien dignes de pitié, notre justification demande que nous nous mesurions avec vous, et que nous en appelions à votre conscience pour savoir si vos idoles sont des dieux véritables, comme vous l'affirmez, ou des dieux chimériques, comme vous ne voulez pas le savoir. Car telle est l'opiniâtreté naturelle à l'erreur, grâce au père du mensonge, que ceux qu'elle aveugle ne veulent pas en sortir, et par là se rendent plus coupables. Ils ont des yeux, et ils ne voient pas; ils ont des oreilles, et ils n'entendent pas; leur cœur, quoiqu'il batte, est insensible; leur esprit ne reconnaît pas ce qu'il voit. En un mot, si l'on voulait, par une simple fin de non-recevoir, écarter tous ces dieux menteurs, il suffirait de prononcer qu'ils ont tous été inventés ou établis par les hommes, qu'ils n'existent pas par eux-mêmes..... conséquemment que cette condition est incompatible avec l'idée que l'on doit se former d'une divinité véritable. Il n'y a que ce qui n'a jamais commencé que l'on puisse à bon droit regarder comme un Dieu. Mais, hélas ! que de préjugés endurcissent la délicatesse de la conscience dans la stupeur d'une erreur volontaire ! La vérité est attaquée par une main immense; toutefois elle a confiance dans sa force,

Et pourquoi non ? Elle sait, quand il lui convient, transformer en auxiliaires ses ennemis eux-mêmes, et elle courbe à ses pieds cette multitude de persécuteurs.

C'est contre tous ces préjugés que nous avons à lutter, contre les institutions, les ancêtres, l'autorité de la chose reçue, les lois des gouvernants, les raisonnements des sages ; contre l'antiquité, la coutume, la nécessité ; contre les exemples, les prodiges, les miracles, dont le secours a fortifié toutes ces divinités adultères. Voulant donc m'appuyer sur les commentaires que vous avez empruntés aux théologies de toute nature, parce que dans ces matières la littérature a chez vous plus de poids que la nature des choses, j'ai choisi pour point de départ les ouvrages de Varron, qui ayant soigneusement compilé et interprété tout ce qui a été dit avant lui sur vos dieux, sera pour nous un excellent guide. Si je lui demande qui a introduit les dieux, il me répond aussitôt que ce sont les philosophes, les peuples ou les poètes. Voilà donc les dieux divisés par lui en trois classes : les dieux physiques ou naturels, qui doivent leur existence aux philosophes ; les dieux allégoriques ou mythiques, éclos dans le cerveau des poètes ; enfin les dieux nationaux, que les différents peuples ont adoptés. Ainsi puisque les philosophes déifièrent leurs vagues conjectures, tandis que de leur côté les poètes empruntaient à la fable leurs dieux mythiques et que les peuples s'en forgeaient d'autres au gré de leurs caprices, où faudra-t-il chercher la vérité ? dans les conjectures ? mais qui dit conjecture, dit incertitude. Dans la fable ? mais ce n'est qu'un tissu d'absurdités. Dans l'adoption populaire ? Mais une divinité adoptée n'est qu'une divinité passive, sans compter qu'elle est municipale. En un mot, les philosophes ne sauraient nous guider, parce qu'il n'y a chez eux qu'incertitude et désaccord ; les poètes en sont indignes, parce qu'ils ne marchent qu'à travers l'infâmie ; quant aux peuples, tout y est passif, parce que tout y est le fruit du caprice. Or, l'essence de la divinité, quand on

l'étudie à fond, c'est de n'être ni appuyée sur des conjectures incertaines, ni souillée par des fables honteuses, ni déterminée par des adoptions passives. Il faut la concevoir telle qu'elle est réellement, certaine, entière, universelle, parce qu'elle est commune à tous. Mais d'ailleurs, comment croirai-je à un Dieu, parce que le jugement l'a soupçonné, parce que l'histoire l'a divulgué, ou parce que telle ou telle cité l'a choisi? Il est plus raisonnable de ne croire à rien que d'avoir un dieu conjectural, un dieu dont j'aie à rougir, ou un dieu consacré par l'adoption.

II. Mais on regarde les philosophes comme les maîtres de la sagesse. Pure et légitime sagesse, en vérité, que celle qui montre pour premier témoignage de sa faiblesse la variété de ses mille opinions, qui a sa source dans l'ignorance de la vérité. Quel est donc le sage, s'il est étranger à la vérité et s'il ignore Dieu, qui est tout à la fois le père et le maître de la sagesse comme de la vérité? D'ailleurs nous avons pour nous cet oracle divin de Salomon : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. » Or, pour craindre il faut connaître; car, comment sera-t-il possible de craindre si l'on ne connaît pas? Conséquemment, quiconque craindra Dieu, acquérant par là même la connaissance et la vérité de toutes choses, possédera la plénitude et la consommation de la sagesse. Voilà ce que n'a pas vu clairement la philosophie. Ils ont beau compulser tous les monuments littéraires, et interroger nos Ecritures sacrées elles-mêmes, où ils ont puisé plus d'une fois, parce qu'elles sont plus anciennes, s'inquiétant peu de la vérité pure et sans mélange, ils n'ont pensé qu'à s'approprier ces richesses en les défigurant, entraînés les uns par la passion de la vaine gloire, les autres par l'incertitude de leurs pensées. De toutes ces mutilations, qu'est-il résulté? Ce qu'ils avaient découvert est devenu incertain. Puis arriva un déluge d'argumentations et de subtilités sous lesquelles la vérité fut comme submergée. Ils la découvrirent, d'accord; mais loin de l'exposer telle

qu'ils la découvrirent, ils se sont mis à disputer sur sa qualité, sur sa nature et jusque sur son domicile.

En effet, les Platoniciens croient que Dieu a soin de tout, maître et juge du monde. Les Epicuriens en ont fait un être oisif, sans activité, immobile, ou plutôt ils l'ont anéanti. Les Stoïciens le supposent hors du monde, les Platoniciens le placent au centre du monde. Le Dieu qu'ils n'avaient admis qu'imparfaitement, ils n'ont pu ni le connaître ni le craindre, ni par conséquent marcher dans les voies de la sagesse, puisqu'ils se sont éloignés du commencement de la sagesse, qui est la crainte de Dieu. Il nous reste plus d'un témoignage de leur ignorance ou de leur doute. On demandait à Diogène ce qui se passait dans le ciel. « Je n'y suis jamais monté, répondit-il. — Y a-t-il » des dieux, lui demandait-on encore? — Tout ce que je » sais, répliqua-t-il, c'est qu'il serait expédient qu'il y en » eût. » Lorsque Crésus interrogea Thalès de Milet sur ce qu'il pensait des dieux, ce dernier, après avoir pris du temps pour réfléchir, finit par ne donner aucune réponse. Socrate paraissait à peu près convaincu quand il niait l'existence de tous ces dieux; mais le même Socrate paraissait à peu près aussi convaincu quand il recommandait d'immoler un coq à Esculape.

Ainsi, puisque la philosophie est convaincue de tant d'incertitude et d'impuissance quand il s'agit de concevoir la divinité, pourquoi m'étonner qu'elle ait débité tant d'extravagances sur celui qu'il ne lui était pas donné de connaître parfaitement? Elle n'est pas plus d'accord avec elle-même sur le monde..... Denis le stoïcien divise les dieux en trois classes : dans la première, il place les divinités que l'on voit, telles que le Soleil, la Lune; dans la seconde, celles que l'on ne voit pas, telles que Neptune; dans la troisième, enfin, celles qui, dit-on, ont été hommes avant de devenir dieux, telles qu'Hercule et Amphiaraüs. Arcésilas distingue aussi les dieux en trois catégories, les Olympiens, les Astres, les Titaniens. Il ajoute qu'ils sont

nés du Ciel et de la Terre. Saturne et Ops, sa femme, ont engendré Neptune, Jupiter, Orcus, et toute leur postérité. Xénocrate, de la secte des académiciens, ne reconnaît que deux espèces de dieux, les Olympiens et les Titaniens, qui descendent tous du Ciel et de la Terre. La plupart des Égyptiens adorent quatre dieux, le Soleil, la Lune, le Ciel et la Terre. Démocrite pense que les dieux naquirent en même temps que le feu supérieur. Zénon veut qu'ils soient de même nature. De là vient que Varron appelle le feu l'ame du monde, de sorte que, selon lui, le feu gouverne tous les mouvements du monde, de même que l'ame préside chez nous à tous nos mouvements. Quoi de plus extravagant ! Tant que l'ame réside en nous, dit-il, nous existons ; aussitôt qu'elle nous abandonne, nous mourons. Il en va ainsi du feu : aussitôt qu'il se sera échappé du monde en éclairs, le monde périra.

III. D'après ces témoignages, nous voyons donc que dans le système physique, les philosophes sont honteusement réduits à diviniser les éléments, puisqu'ils en font naître des dieux, qui assurément ne peuvent avoir que des dieux pour pères. C'est ce que nous examinerons avec plus d'étendue quand il s'agira du système mythique des poètes. En attendant, il faut démontrer ce qui touche à la question présente, c'est-à-dire que les êtres qui sont nés des éléments ne peuvent, en quoi que ce soit, passer pour des dieux, afin que l'on soit plus disposé à admettre que les éléments ne sont pas des dieux, lorsqu'il sera prouvé que les êtres nés des éléments ne peuvent aspirer à ce titre. De même, démontrer que des éléments qui eux-mêmes ont commencé ne sont pas des dieux, ce sera conclure contre la divinité de leurs descendants, puisque les fils de pères auxquels manque la divinité, ne peuvent être des dieux.

On admet le principe que d'un dieu doit naître un dieu, de même que de ce qui n'est pas dieu il ne doit naître rien de divin. Or, pour traiter sommairement cette matière,

le monde se compose d'éléments. Le tout doit être de même nature que ses parties, et les parties de même nature que le tout. Il faut en outre qu'il ait été créé par quelqu'un, comme le veut la sagesse de Platon, ou qu'il n'ait été créé par personne, comme le pense cet absurde Epicure. S'il a été créé, dès qu'il a un commencement, il aura aussi une fin. D'où il suit que ce qui un jour n'existait point avant de commencer, un jour n'existera plus quand il aura fini. Mais, dès ce moment, je ne conçois plus un dieu auquel manque la substance même de la divinité, je veux dire l'éternité, qui n'a ni commencement ni fin. S'il est vrai, au contraire, qu'il n'ait pas commencé, et qu'il faille le regarder comme Dieu, par la raison qu'en sa qualité de Dieu il n'admet ni commencement ni fin, comment se fait-il que plusieurs assignent une génération à ces éléments qu'ils convertissent en dieux, puisque les Stoïciens nient qu'un dieu puisse engendrer? De même, comment appeler dieux ceux qui sont nés des éléments, puisque ces mêmes philosophes démontrent qu'un dieu ne peut naître? Or, ce qui est vrai du monde entier sera vrai aussi de ses éléments, c'est-à-dire du ciel, de la terre, des astres et du feu. Vainement donc Varron, qui avait dit ailleurs que le ciel et les astres sont des êtres animés, nous propose de regarder tous ces éléments comme des dieux ou comme les pères des dieux, qui ne peuvent avoir ni ancêtres ni postérité, puisqu'ils ne peuvent engendrer. S'il en est ainsi, il faut nécessairement qu'ils soient mortels, car la mort est la condition de la vie animale. L'ame est immortelle, oui, sans doute, mais c'est à elle qu'appartient l'immortalité, et non au corps qui lui est associé. Or, que le corps soit sujet à la mort, personne ne le niera, puisque nous touchons certains corps, puisque nous sommes touchés par d'autres, et que tous les jours ils disparaissent sous nos yeux. Si donc les animaux, en laissant de côté le principe de l'ame, sont mortels en tant qu'ils sont corps, il s'ensuit que les éléments ne sont pas des dieux. D'où

vient cependant que Varron transforme les éléments en dieux? Parce qu'ils se meuvent, répond-il. Mais, de peur qu'on ne lui objecte sur-le-champ que mille autres choses se meuvent aussi, telles que les roues, les chars, les machines, il prévient son antagoniste en disant qu'il les regarde comme des êtres inanimés, parce qu'ils sont à eux-mêmes le principe de leur mouvement, sans recevoir l'impulsion du dehors, comme il en est de celui qui pousse une roue, traîne un char, ou modère l'activité d'une machine. Ainsi, à moins d'être des animaux, ils ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Or, en indiquant ce moteur invisible, il nous montre précisément ce qu'il aurait dû chercher, c'est-à-dire le créateur et l'arbitre de ce mouvement. Vous ne le voyez pas; mais s'ensuit-il nécessairement qu'il n'existe pas? Non, sans doute. Plus une chose est profondément cachée, plus elle réclame nos sérieuses investigations pour que nous puissions en pénétrer le mystère dans ce qui paraît. Mais d'ailleurs, si vous ne voulez admettre que ce qui est visible, pourquoi donc admettez-vous cette multitude de dieux que vous ne voyez pas? Si tant de choses paraissent exister, sans exister réellement, pourquoi, par opposition, n'y aurait-il pas aussi des êtres que nous ne voyons pas? Je veux parler du moteur universel des choses célestes. Que vos éléments soient des êtres animés, parce qu'ils se meuvent par eux-mêmes, et qu'ils se meuvent par eux-mêmes, parce qu'ils ne se meuvent pas par d'autres, d'accord; cependant, ils ne sont pas des dieux par la raison qu'ils sont des êtres animés, ou qu'ils se meuvent par eux-mêmes. Autrement, qui empêche que nous ne voyons autant de dieux dans tous les animaux, puisqu'ils se meuvent par eux-mêmes? Il faut laisser aux Egyptiens de pareilles extravagances.

IV. Il en est qui prétendent que les dieux ont été appelés de ce nom, dérivé du grec θεός, parce que θεῖν et θεεσθαι signifient courir ou se mouvoir. Assurément ce terme n'indique pas la majesté. La course et le mouvement

ne semblent pas l'attribut caractéristique de la divinité. Mais comme le Dieu unique que nous adorons s'appelle aussi θεός, sans que cependant nous le voyions s'agiter et se mouvoir, puisqu'il n'est pas visible aux regards de l'homme, il est clair que cette dénomination lui est propre et essentielle, et que tous vos dieux n'ont été appelés θεοί, que par imitation et par empiétement sur les droits du Dieu véritable, mais non à cause de leur course et de leur agilité. Tous les dieux que vous vous forgez tous les jours reçoivent la même désignation. Qu'il en soit ainsi, la preuve en est là. N'appelez-vous pas du nom générique de θεοί, tous les dieux dans lesquels on n'aperçoit ni course ni mouvement? Par conséquent, si vous qualifiez du même nom vos dieux les plus immobiles, vous démentez tout à la fois et l'étymologie de ce mot, et l'opinion qui rattache la divinité à l'idée première de mouvement et de course.

Si, d'autre part, ce nom est la qualification du Dieu véritable, sa qualification propre, légitime, et non dérivée, montrez-nous qu'entre lui et les êtres que vous transformez en dieux, toutes les qualités sont communes, afin que de la communauté de la substance résulte la communauté du nom. Or, ce θεός par excellence, par la raison seule qu'il est invisible, exclut toute comparaison avec des dieux qui tombent sous nos sens. Le sens naturel suffit pour distinguer ce qui est invisible d'avec ce qui est visible. Si les éléments sont aperçus de tous; si, au contraire, Dieu n'est visible à personne, comment pourras-tu assimiler à ce que tu vois l'être que tu ne vois pas? Puisque tu ne peux les assimiler ni par les sens, ni par la raison, pourquoi les confonds-tu dans une désignation commune, pour les confondre ensuite dans une même puissance? Voilà, en effet, que Zénon sépare de Dieu la matière du monde; ou du moins il affirme qu'il a passé par elle comme le miel par les rayons. Dieu et la matière sont donc deux mots, deux choses. La différence des termes indique la diversité de la substance. Le mot même de matière le démontre à

lui seul. Que si Dieu n'est pas la matière, puisque cela est compris dans sa dénomination, comment les différentes parties de la matière, c'est-à-dire les éléments, seront-ils des dieux, puisque les membres ne peuvent différer d'avec le corps?

Mais qu'ai-je à démêler avec les arguments des philosophes? Il aurait fallu qu'ils remontassent à la création du monde, au lieu de se plonger dans toutes les incertitudes. Je ne sais quel rêveur a imaginé, peut-être d'après Platon, que le monde, carré d'abord, avait reçu ensuite la forme circulaire, sans tête comme sans issue. Epicure, après avoir dit : « Ce qui est au-dessus de nos têtes n'a rien de com» mun avec nous, » s'avisant un jour de regarder le ciel, y aperçut le soleil, auquel il donna un pied de diamètre. Avouons-le! la modération était encore dans les cieux. Mais à mesure que le luxe s'accrut, le soleil profita de ses progrès pour grandir aussi. Les Péripatéticiens voulurent bien reconnaître qu'il était plus grand qu'on ne le disait. Mais, je vous le demande, quelle sagesse trouvez-vous au fond de ces conjectures sans fin? Que prouvent cette affectation de gravité, ces affirmations oiseuses, et tous ces riens que recouvre la pompe du langage? C'est donc à bon droit que Thalès de Milet mérita de tomber dans un puits, en se promenant des yeux dans l'immensité du ciel, et d'apprêter à rire à cet Egyptien qui lui dit : « Tu ne vois pas » ce qui se passe à tes pieds, et tu veux savoir ce qui se » passe là-haut. » Thalès au fond de son puits est le symbole de ces hommes qu'une vaine curiosité pousse à étudier la nature, sans s'occuper de celui qui l'a créée et qui la gouverne : ils s'agitent dans le vide.

V. J'arrive maintenant à une opinion plus raisonnable, et qui semble avoir son origine dans les lumières naturelles et dans la simplicité de la bonne foi. Varron lui-même ne l'a point oubliée, quand il ajoute que l'on a regardé les éléments comme des dieux, parce que sans leur concours rien ne peut s'engendrer, se nourrir et s'ac-

croître pour l'entretien de la vie humaine et de la terre, puisque les corps et les ames n'auraient pu se suffire à eux-mêmes sans la combinaison des éléments, et que c'est par eux que la terre, enfermée dans différentes zônes, est habitable, là du moins où l'intensité du froid et de la chaleur n'exclut pas la vie. Ainsi donc l'on a adoré comme dieux, le Soleil, parce qu'il nous donne le jour, mûrit nos moissons et mesure la marche régulière des années; la Lune, parce qu'elle console nos nuits de l'absence du soleil et gouverne les mois; les Astres, parce qu'ils concourent avec le soleil à déterminer les temps et les saisons; le Ciel, parce qu'il enveloppe toute la nature; la Terre, enfin, parce qu'elle semble soutenir toutes les productions. Que dirai-je? On divinisa tout ce qui sert à l'utilité de l'homme. Ce ne fut pas seulement par des bienfaits que les éléments donnèrent l'idée de leur divinité, ce fut aussi par des actes de colère apparente, tels que la foudre, la grêle, les sécheresses, les vents pestilentiels : j'en dis autant des inondations, des tremblements de terre et des volcans. Qu'on les ait pris pour des dieux, je ne m'en étonne pas, ajoute-t-il, puisque nous devons honorer la nature quand elle nous est favorable, la redouter quand elle nous est terrible, elle qui peut nous faire tant de bien ou tant de mal.

Quoiqu'il y ait un fond de vérité à tout cela, toutefois ce n'est pas aux choses mêmes qui nous font du bien ou du mal que nous adressons notre reconnaissance ou nos plaintes, mais à ceux qui les ont sous la main et les gouvernent à leur gré. Dans vos divertissements, en effet, ce n'est pas à la flûte ou à la guitare que vous décernez le prix; c'est à l'artiste qui a tiré des sons si harmonieux de la guitare et de la flûte. De même, que l'un de vous tombe malade, il ne remerciera de sa guérison ni la laine, ni les antidotes, ni les remèdes eux-mêmes, mais le médecin dont l'expérience et l'habileté les lui ont administrés. Dans un assassinat, le blessé ne s'en prend ni au glaive ni à la lance

qui l'a frappé, mais à l'ennemi ou au brigand. Ceux qui souffrent de l'intempérie des saisons dans une chétive masure n'accusent ni les tuiles ni les crevasses, mais la vétusté de l'édifice; de même que les naufragers, au lieu de maudire les écueils et les flots, maudissent la tempête. Ils ont raison ; car il est certain que tout ce qui arrive, il faut l'attribuer non pas à l'instrument, mais à celui qui le fait agir, parce que la responsabilité de l'événement retombe sur celui qui a établi la chose par laquelle il s'accomplit. Tout phénomène, quel qu'il soit, se compose de trois choses, le fait en lui-même, la cause et l'instrument : il est bien plus important de connaître la volonté qui veut, que l'instrument qui exécute. Partout ailleurs, vous remontez avec sagesse à l'auteur ; mais s'agit-il des phénomènes qui se passent sous vos yeux? votre règle alors, en contradiction avec la nature et avec votre sagesse ordinaire, laisse de côté l'auteur pour ne considérer que l'instrument, et s'attache à ce qui arrive, mais non à la volonté qui gouverne ce qui arrive. De là vient que vous prenez les éléments pour des puissances et des dominations, tandis qu'ils sont tout simplement des fonctions et des servitudes. Les éléments, au lieu d'être des maîtres, ne sont donc que des esclaves. Mais des dieux ne peuvent être esclaves : donc ceux qui sont esclaves ne peuvent être des dieux. Ou bien encore, que l'on nous montre comment la liberté naît de la servitude. Mais non, le pouvoir se reconnaît à la liberté, et l'idée de Dieu ne va pas sans celle de pouvoir. Si donc les astres roulent sur nos têtes d'après des lois immuables, enfermés dans des orbites certaines, assujettis à des vicissitudes réglées, pour engendrer le temps et en gouverner les diverses révolutions, l'examen de leurs lois, la régularité de leur retour, les bienfaits qui en résultent, vous persuaderont qu'un pouvoir supérieur préside à leurs mouvements, que tout l'ensemble de notre monde obéit à ce pouvoir, avec l'ordre de veiller à l'utilité du genre humain. . . . . Que toutes ces créatures agissent pour elles-

mêmes, qu'elles songent à leurs propres intérêts, sans rien faire pour l'homme, tu ne saurais le dire, puisque tu n'attribues la divinité aux éléments que parce que tu reconnais qu'ils te font du bien ou du mal : car s'ils agissent pour eux, tu ne leur dois rien.

VI. Eh bien! m'accordez-vous que non-seulement la divinité ne court pas à la manière d'un esclave, mais qu'au contraire elle est avant tout immuable, sans pouvoir souffrir ni diminution, ni suspension, ni aucune altération de quelque nature qu'elle soit? Mais, d'ailleurs, sa félicité disparaît si elle est passible. Regardez cependant. Les astres s'éclipsent et attestent qu'ils se sont éclipsés. La lune, par son accroissement même, confesse tout ce qu'elle a perdu auparavant. Souvent même il vous arrive de suivre ses défaillances dans le miroir de l'eau, pour ne rien dire là-dessus de plus que n'en savent les mages. Le soleil lui-même n'est pas à l'abri de ces accidents. Expliquez comme il vous plaira ces phénomènes célestes; un dieu ne peut ni décroître, ni cesser un moment d'être. Que les doctrines humaines qui, par leurs vaines conjectures, mentent à la sagesse et à la vérité, entassent sophisme sur sophisme. Qu'importe? Mais l'homme est ainsi fait, que celui qui a le mieux parlé passe pour avoir dit la vérité, et non pas celui qui a dit la vérité pour avoir le mieux parlé. Toutefois, pour peu que l'on veuille réfléchir, on reconnaîtra bientôt qu'il est plus vraisemblable que ces éléments soient gouvernés par quelqu'un, que de penser qu'ils se gouvernent par eux-mêmes. Il faudra en conclure qu'ils ne sont pas dieux, puisqu'ils obéissent. S'il faut se tromper ici, j'aime mieux me tromper dans la simplicité du cœur, que de m'égarer dans les spéculations des philosophes. Mais il vaut mieux encore se tromper avec les philosophes qu'avec les poètes. Les premiers du moins attribuent la divinité à des créatures qu'ils regardent comme supérieures à l'homme, soit par leur position, soit par leur force, soit par leur grandeur, soit par leurs bien-

faits. Car ce qui est supérieur à l'homme, on peut le croire voisin de Dieu.

VI. Mais, pour passer au système mythique attribué par nous aux poètes, je ne sais pas, en vérité, si leurs dieux ne sont pas de beaucoup inférieurs à l'humanité, tels que ce Mopsus d'Afrique et cet Amphiaraüs de la Béotie. Il faut dire un mot ici de cette espèce de dieux, dont nous parlerons en son lieu avec plus d'étendue. En attendant, il est déjà manifeste qu'ils ont été hommes, puisqu'au lieu de les appeler ordinairement des dieux, vous leur donnez le nom de héros. Qu'ajouterai-je à cette preuve? Rien, sinon que, dans la supposition où il eût fallu attribuer la divinité à des mortels, vous auriez dû en exclure de pareils hommes. De nos jours encore, vous souillez le ciel, quand vous en faites le cimetière de vos rois. Encore, si vous choisissiez les plus vertueux, les plus justes, les plus bienfaisants, pour leur décerner l'apothéose, vous pourriez vous borner au ridicule de jurer par de tels hommes. Mais non; ce sont les impies, les débauchés, qu'en outre de la gloire humaine vous consacrez par ces honneurs, eux dont vous portez en triomphe les images, eux dont vous gravez l'empreinte sur vos monnaies. Mais le dieu qui aperçoit, approuve et récompense toutes les bonnes œuvres, prostituera-t-il au hasard son indulgence, et l'homme mettra-t-il dans tout le reste de ses actions plus de sagesse et de justice que dans le choix de ses divinités? Les compagnons des rois et des princes seront-ils plus purs que ceux du dieu suprême? Vous avez en horreur les vagabonds, les exilés, les faibles, les pauvres, ceux qui sont nés dans l'obscurité ou qui vivent dans les derniers rangs : au contraire, vous élevez aux nues les incestueux, les adultères, les parricides. Faut-il rire, faut-il s'indigner, en voyant des dieux qui ne méritent pas même le nom d'hommes? Dans ce système allégorique introduit par les poètes, quel embarras, en effet, n'éprouvez-vous pas au fond de votre conscience et pour la défense

de la pudeur? Que de misères et de turpitudes vos poètes ont mises sur le compte de la divinité! Chaque fois que nous vous les reprochons, vous nous répondez que ce sont-là des inventions poétiques. Mais si nous gardons le silence sur ces infamies, non-seulement vous n'en avez plus horreur, mais vous allez jusqu'à les honorer, en les regardant comme une partie nécessaire de l'art. Que vous dirai-je enfin? C'est par cette mythologie corruptrice que vous initiez à l'étude des lettres l'esprit de la jeunesse. Platon voulait que l'on chassât de sa République les poètes, parce qu'ils calomnient les dieux. Il ne fait pas grâce à Homère lui-même; il le bannit, tout en plaçant la couronne sur sa tête. Mais vous, qui accueillez et retenez les poètes dans vos murs, pourquoi ne les croyez-vous pas quand ils vous racontent les infamies de vos dieux? Ou bien, si vous croyez vos poètes, pourquoi honorez-vous de pareils dieux? Si vous les honorez parce que vous ne croyez pas vos poètes, pourquoi louez-vous des menteurs, sans craindre d'insulter par là ceux dont vous honorez les détracteurs?

On ne peut exiger des poètes tant de respect pour la vérité, dites-vous. Mais en admettant que vos dieux ne sont devenus tels qu'après leur mort, ne déclarez-vous pas qu'avant leur mort ce n'étaient que des hommes? Or, que des hommes aient participé aux vicissitudes, aux crimes et aux infamies de l'humanité, qu'y a-t-il là de si nouveau? Vous ne croyez pas vos poètes? dites-vous. Mais alors pourquoi faites-vous des sacrifices et des rites religieux conformes aux récits de vos poètes? Pourquoi la prêtresse de Cérès est-elle enlevée, sinon parce que Cérès l'a été? Pourquoi immolez-vous à Saturne des enfants étrangers, sinon parce que Saturne n'a pas épargné les siens? Pourquoi mutile-t-on un mâle en l'honneur de Cybèle, si vous n'admettez pas qu'un jeune homme dédaigné par elle et frustré dans ses espérances, fut ainsi barbare contre lui-même? Pourquoi les femmes de Lanuvium se

livrent-elles à de monstrueuses indignités, si elles n'honorent pas ainsi les débauches d'Hercule? Les poètes mentent, oui, sans doute, non pas quand ils prêtent aux hommes ces turpitudes, mais quand ils attribuent la divinité à des hommes souillés de pareilles turpitudes. Il vous était plus facile de croire que les hommes étaient dieux, mais sans avoir rien de commun avec ces infamies, que d'associer à ces infamies l'idée de la divinité.

VIII. Parmi ce peuple de dieux, il nous reste à parler de ces dieux que les peuples se sont créés par caprice ou ont admis sans aucun examen, d'après je ne sais quelles notions particulières. Dieu, j'imagine, doit être connu partout, présent partout, puissant partout, adoré partout, apaisé partout. Lors donc que ceux devant lesquels se courbe le plus généralement le monde tout entier sont inhabiles à prouver leur divinité, à plus forte raison ceux qui ne sont pas mêmes connus de leurs propres concitoyens. En effet, quelle autorité peut avoir pour elle cette théologie à laquelle la renommée fait défaut? En connaissez-vous beaucoup qui aient jamais entendu parler de l'Atargatis des Syriens, de la Célestis d'Afrique, de la Varsutine des Maures, d'Obodas et de Dusarès chez les Arabes, de Bélénus en Noricie, ou de ceux que désigne Varron, un Delventinum chez les habitants de Casinies, un Visidianum chez les Narniens, un Numentinum dans la ville d'Athènes, une Ancharia et je ne sais quelle Préveris chez les Esculaniens, une Nortia chez ceux de Vulsinies, dont les noms ne peuvent même s'élever jusqu'à la dignité humaine (1)? Je ne puis m'empêcher de rire à l'aspect de ces dieux décurions, adorés par chaque municipe, mais dont la gloire n'en dépasse pas les limites. Voulez-vous savoir jusqu'où a été poussée cette licence de se donner des dieux à sa fantaisie? Interrogez les superstitions des Egyptiens, qui transforment en dieux leurs ani-

(1) Allusion à tous ces noms de dieux, féminins ou neutres en latin.

maux, n'ayant pas assez probablement de leurs crocodiles et de leur serpent. Car c'était trop peu que d'avoir déjà divinisé un homme. Je veux parler de celui qui est célèbre, non pas seulement dans l'Egypte ou dans la Grèce, mais dans tout l'univers. Les Africains ne jurent que par lui : si l'on veut savoir quelque chose de certain sur son compte, il est vraisemblable qu'il faut le demander à nos saintes Lettres.

En effet, ce Sérapis n'est pas autre chose qu'un certain Joseph..... de la race des saints, le plus jeune de ses frères, mais aussi le plus honoré. Ceux-ci l'ayant vendu par jalousie à un marchand qui l'emmena en Egypte, il devint l'esclave du Pharaon qui régnait alors dans cette contrée. Une reine impudique le poursuivit de ses désirs. Il refusa d'y céder; mais alors, calomnié par elle, il fut jeté en prison par le roi. Dans son cachot, il attesta l'énergie de son esprit, par l'interprétation de quelques songes obscurs. Vers cette époque, le roi lui-même eut deux songes terribles; il fit rassembler tous les sages pour les lui expliquer : mais vainement. Il appela Joseph du fond de sa prison. Joseph expliqua aussitôt le songe. « Les sept vaches » grasses, dit-il, signifient sept années d'une grande abon- » dance; les sept vaches maigres qui les suivent, an- » noncent sept années de stérilité. » Il recommanda ensuite au roi de profiter de l'abondance précédente pour rassembler des provisions contre les périls de la famine. Le roi crut à ses paroles : l'événement ne manqua jamais de confirmer les prédictions de l'homme juste, saint et si nécessaire. Le Pharaon le mit aussitôt à la tête de l'Egypte, pour veiller à l'administration et aux approvisionnements. Le peuple le surnomma Sérapis, à cause du diadème de cheveux qui couronnait sa tête. Ce diadème, qui a encore la forme d'un boisseau, rappelle la mémoire de ses approvisionnements : les épis qui l'environnent sont une preuve de plus que le soin de ces approvisionnements reposait sur sa tête. Les Egyptiens l'ont représenté avec un chien sous

sa main droite, animal qu'ils placent dans les tombeaux, pour marquer que l'Egypte avait éte obéissante sous sa main. Ils lui donnent pour compagne Pharia, que l'analogie du nom nous indique comme étant la fille du Pharaon; car il est certain que le Pharaon, parmi les récompenses et les honneurs dont il le combla, lui donna sa fille en mariage. Plus tard, lorsque ce peuple adora les hommes et toute sorte d'animaux, des deux formes il ne fit plus qu'un Anubis, simulacre monstrueux qui ne représente plus que cette nation, toujours en guerre avec elle-même, toujours en révolte contre ses rois, méprisée par les étrangers, abrutie par la débauche et la gourmandise, bien digne enfin de la servitude.

IX. Voilà ce que nous avions à dire de plus connu ou de plus remarquable sur ces trois catégories de dieux, afin de démontrer suffisamment le néant de ces dieux philosophiques, poétiques et nationaux. Et comme toutes ces superstitions ont trouvé crédit, non pas par les philosophes, par les poètes ou par les peuples qui les ont transmises, mais par la domination romaine qui s'en est emparée, il nous faut attaquer maintenant cette cause qui a répandu l'erreur humaine sur toute la terre; que dis-je? il faut porter la hache dans cette forêt qui, rassemblant de toutes parts les germes du mensonge, a ombragé l'enfance du vice.

Varron divisa les dieux des Romains en deux classes, les Incertains, les Elus. O folie des hommes! qu'avaient-ils besoin de dieux incertains, s'ils en avaient de certains? Mais il fallait bien imiter l'extravagance d'Athènes; n'y avait-il pas à Athènes un autel qui portait cette inscription : Au dieu inconnu? Adore-t-on celui que l'on ne connaît pas? Et puis, s'ils avaient des dieux certains, pourquoi ne pas s'en contenter, au lieu de désirer des dieux élus? Là encore ils sont convaincus de sacrilége. Car si l'on se choisit des dieux comme l'on choisit des oignons, on ne peut choisir tel ou tel sans réprouver les autres.

Nous aimons mieux distinguer les dieux de Rome en dieux Communs, c'est-à-dire adorés par tous les autres hommes, et en dieux Nationaux, c'est-à-dire particuliers aux Romains. Ceux-ci se subdivisent en Publics et Etrangers. Ainsi le témoignent les autels consacrés aux dieux Etrangers dans le temple de Carnes, et le Capitole, où résident les dieux Publics. Quant à leurs dieux Communs, comme ils sont compris dans la classe des dieux philosophiques ou poétiques, nous en avons déjà traité suffisamment. Disons un mot de leurs dieux particuliers..... Mais d'abord admirons avec surprise cette troisième race de dieux ennemis : jamais aucune autre nation n'a imaginé un pareil amas de superstitions. Nous les distinguons encore en deux espèces, ceux qui ont été hommes avant d'être dieux, ceux qui en sont nés. Comme on nous répond par la même allégation, c'est-à-dire que l'on n'a consacré dieux que ceux qui méritaient cet honneur par la pureté de leur vie, nous sommes obligés de répéter ce que nous avons déjà dit : pas un d'eux qui valût quelque chose. Ils font grand bruit du courage de leur père Enée, soldat sans gloire qu'une pierre suffit à renverser. Plus le projectile était vulgaire et digne d'un chien, plus la blessure est déshonorante. Il y a mieux, je déclare qu'Enée a trahi sa patrie, Enée comme Anténor. S'ils le contestent, qu'ils se souviennent qu'Enée abandonna ses compagnons, pendant que sa patrie était en flammes, mille fois au-dessous de cette Carthaginoise qui, loin d'accompagner Asdrubal, son époux, dont la pusillanimité demandait grâce à l'ennemi avec des paroles bien dignes d'Enée, prit ses enfants, non pour traîner avec soi des simulacres religieux et son père, mais pour se précipiter avec eux dans les flammes de Carthage, afin d'embrasser une dernière fois sa patrie mourante. Enée fut surnommé le pieux, pour avoir sauvé son fils unique et un vieillard affaibli par les années; mais il abandonna Priam et Astyanax. Je ne dis point assez. Il devrait être maudit

par les Romains, qui, pour le salut de leurs princes et de leur famille, sacrifient tout, enfants, épouses, patrimoine. Vous transformez en dieu le fils de Vénus, et cela sans que Vulcain s'y oppose, sans que Vénus s'en étonne. Si vous avez introduit dans l'Olympe jusqu'aux chevaux de vos ancêtres, que n'y avez-vous placé de préférence ces deux jeunes hommes d'Argos qui, pour conduire leur mère au temple, s'attelèrent eux-mêmes à son char, parce que les bœufs manquaient, dévouement plus qu'humain? Pourquoi n'avez-vous pas fait une déesse de cette fille si pieuse qui, dans la prison, nourrit de son lait son vieux père, condamné à mourir de faim? Quelle est donc la gloire d'Enée, sinon de ne s'être pas montré au combat de Laurentum, où il quitta, selon sa coutume, le champ de bataille comme un lâche déserteur?

Romulus est devenu dieu aussi après sa mort. S'il est devenu dieu, parce qu'il a fondé une ville, d'autres encore ont fondé des cités, sans en excepter les femmes elles-mêmes. Toujours est-il que Romulus immola son frère, et enleva par un odieux stratagème les filles étrangères. Voilà pourquoi sans doute il est dieu; voilà pourquoi il est Quirinus, parce qu'il perça de sa lance (1) la poitrine de leurs pères. Et Sterculus, par quoi a-t-il mérité de monter au ciel? Il a engraissé, dites-vous, la terre par le fumier dont il la couvrait. Mais Augias en a bien fait d'autres. Si Faune, fils de Picus, était frappé de démence, et s'agitait en rendant la justice, il convenait de le guérir plutôt que de le consacrer par l'apothéose : si la fille de ce même Faune était tellement chaste, qu'elle ne voulait pas même converser avec les hommes, cela tenait peut-être à la rudesse de ses mœurs, à la conscience de sa difformité, ou bien à la honte qu'elle éprouvait de l'in-

(1) Il y a ici un jeu de mots impossible à traduire en français. *Quiris* signifie en latin une lance; on dirait en langage populaire : *Quirinus les quirintsa*.

firmité de son père. S'il vous fallait à tout prix une Bonne Déesse, que ne preniez-vous Pénélope, qui, en butte aux poursuites de nombreux amants, conserva intacte sa pudeur toujours menacée. Faune est au ciel pour avoir donné l'hospitalité au roi Plotius, qui, en reconnaissance, lui érigea un temple. A la bonne heure. Mais Ulysse aurait pu vous donner un dieu de plus dans la personne du compatissant Alcinoüs.

X. J'ai hâte d'arriver à des choses plus honteuses encore. Vos ancêtres n'ont pas rougi de diviniser publiquement Larentina, courtisane émérite qui vous a rendu plus d'un service, soit lorsqu'elle nourrit Romulus, connue alors sous le nom de *Louve*, à cause de ses prostitutions, soit lorsqu'elle fut la maîtresse d'Hercule, mais d'Hercule déjà mort, c'est-à-dire déjà dieu. On raconte, en effet, qu'un des gardiens du temple d'Hercule, ne sachant comment amuser les loisirs de sa solitude, s'avisa de jouer aux dés. Afin de représenter le partenaire qui lui manquait, il jouait d'une main pour son compte, et de l'autre pour le compte d'Hercule. Il y avait mis cette condition : si c'était lui qui gagnait, il devait prélever sur les offrandes du dieu un souper et une courtisane; si c'était Hercule, au contraire, c'est-à-dire l'autre main, il s'engageait vis-à-vis d'Hercule aux mêmes conditions. La main d'Hercule gagna. (Ajoutez cette œuvre si vous voulez à ses douze travaux.) Le gardien du temple de s'exécuter. Il paie à souper à Hercule, et lui amène la courtisane Larentina. Le soleil, qui n'était autre chose que le feu de l'autel, dévore le souper destiné à Hercule. Larentina passe la nuit seule dans le temple..... Le lendemain elle se vante d'avoir fait son métier avec le dieu; peut-être, en effet, son imagination échauffée fut-elle la dupe d'une illusion... En sortant du temple, le matin, un jeune homme appelé Hercule, c'est le troisième de ce nom, convoite et obtient la prostituée... Aussitôt le bruit court de toutes parts que Larentina était l'amie du dieu. Dès ce moment, les

honneurs pleuvent sur elle..... On lui donne des terres; on la gratifie de l'immortalité, elle et ses filles..... On prétend que de toutes les épouses d'Hercule, elle est la plus chérie, probablement parce qu'elle est la plus riche. Elle est plus puissante que Cybèle, puisqu'elle sut plaire à un mort. Après de tels exemples,..... qui ne peut espérer une petite place dans l'Olympe? Qui enfin s'aviserait de disputer à Antinoüs sa divinité sous prétexte que Ganymède était plus beau que lui et plus cher à son céleste amant? Chez vous le ciel s'ouvre aux morts. Du chemin des enfers vous avez fait le chemin de l'Olympe; tout le monde peut y monter, grande faveur vraiment que vous accordez à vos rois.

XI. Peu contents de diviniser des hommes que l'on a vus autrefois, que l'on a entendus, que l'on a touchés, dont l'image a été retracée, dont les actions sont connues, dont la mémoire vit encore, voilà que vous évoquez je ne sais quels fantômes incorporels, impalpables, êtres qui pour toute réalité ont un nom, et auxquels vous assignez, comme à autant de dieux, le soin de nous protéger pendant la vie, depuis le moment de notre conception. De là un dieu Consévius, qui préside aux relations du mariage; une Fluvionia, qui introduit le germe dans l'utérus;..... un Vitumnus et un Sentinus, qui donnent la vie et le sentiment à l'enfant, puis un Diespiter qui le conduit à la lumière du jour..... Mais il a pour auxiliaire une Candélifera, parce que les accouchements ont lieu à la lumière d'une chandelle..... Si l'enfant se présente de travers, on invoque la déesse Prorsa, qui doit le pousser en avant. Farmus lui apprend à parler; d'autres dieux vont le recevoir. Albana préside au lait qui le nourrira; Runcinia le préserve du hocquet. On ne dira pas du moins que l'on n'a pas pourvu à tous ses besoins..... Potina et Edula se chargent de ses premiers aliments et de sa première boisson. Quand il commence à marcher, Statina fortifie ses pas, jusqu'à ce que Abéona le conduise, et que Domiduca le ramène à la maison. Edéa garnit de dents sa mâchoire. Ce

n'est pas tout; Volumnus et Voléta gouvernent sa volonté..... Paventina lui inspire la peur, Vénilia l'espérance, Volupia la volupté; Præstitia lui donne la supériorité sur ses rivaux. Ses actions sont sous la garde de Péragénor; Consus guide ses pensées. Adolescent, Juventa lui donne la toge; homme fait, la Fortune barbue le prend sous sa tutelle. Parlerai-je du moment de son mariage? Afférenda préside à sa dot. Puis viennent un Mutunus, un Tutunus, une Pertunda, un Subigus, une Préma... Dieux impudents, épargnez-moi le reste. On laisse enfin les époux se débattre : on s'en va, faisant pour eux des souhaits dont ils devraient rougir.

XII. Il était bon de vous montrer quels dieux vous avez été chercher, afin de vous signaler toute votre extravagance..... Maintenant, faut-il rire de votre folie? Faut-il vous reprocher votre aveuglement? En vérité, je l'ignore. En effet, combien de dieux n'avez-vous pas, et comment les nommer tous? Dieux supérieurs et inférieurs, anciens et nouveaux, mâles et femelles, célibataires et mariés, actifs et inactifs, de la ville ou des champs, nationaux ou étrangers. Il y a parmi eux tant de familles, tant de races diverses, qu'en bonne conscience ils se refusent à tout recensement, et qu'il est impossible de les connaître, de les distinguer et de les décrire. Plus la matière est étendue, plus il faudra nous restreindre. Conséquemment, puisque nous n'avons qu'un but, celui de démontrer que tous ces dieux ont été des hommes, nous examinerons sommairement, non pour vous faire connaître vos dieux, mais pour vous rappeler ce que vous paraissez avoir oublié, nous examinerons ceux qui passent pour leurs premiers ancêtres. Dans l'origine est renfermée toute la postérité.

Saturne, si je ne me trompe, est regardé comme le père de tous vos dieux. Je sais bien que Varron assigne à Jupiter, Junon et Minerve, une antiquité plus reculée; mais nous ne devons pas oublier que tout père doit être né avant ses fils, que par conséquent Saturne est antérieur à Jupiter,

de même que le Ciel à Saturne. Car Saturne est né du Ciel et de la Terre. Toutefois, je ne veux pas remonter plus haut. Il paraît que ces derniers ont vécu longtemps célibataires et sans enfants avant d'être époux et pères. Il fallait une longue et vigoureuse adolescence pour préparer une maturité d'une fécondité si merveilleuse. Enfin, après que la voix du Ciel eut mué, et que le sein de la Terre se fut arrondi, ils se marièrent. Le Ciel descendit-il vers sa fiancée? La Terre monta-t-elle vers son époux? Je l'ignore. Toujours est-il que la Terre conçut des œuvres du Ciel; elle enfanta Athos. Athos enfanta Saturne. Prodige extraordinaire! Auquel de son père ou de sa mère ressemblait-il? Je n'en sais rien encore. Mais il enfanta Saturne, le fait est certain. Saturne fut donc leur fils aîné; ils ne lui donnèrent ensuite qu'une sœur nommée Ops; après cela, stérilité complète. Il faut encore que vous sachiez que Saturne profita du sommeil du Ciel, son père, pour le mutiler indignement. Car auparavant le Ciel était du masculin. D'ailleurs, comment eût-il été père, s'il n'eût été d'abord masculin? Mais avec quelle arme le mutila-t-il? Avec une faulx, répondez-vous. Fort bien. Mais Vulcain n'avait pas encore forgé le fer. La Terre, ainsi veuve, différa toutefois de se remarier, quoique jeune encore... Cependant elle souffre les embrassements de l'Océan; il sent un peu la saumure, mais que lui importe?..... On s'accoutume à tout.

Saturne fut donc le fils unique du Ciel et de la Terre. Il n'eut pas plutôt atteint la puberté, qu'il épousa sa sœur Ops. Dans ce temps-là, il n'y avait pas plus de lois pour châtier l'inceste que l'homicide. Chaque enfant mâle qui lui naissait, il le dévorait sur-le-champ, plus sage en cela que les loups, s'il leur exposait ses nouveau-nés; car il craignait que l'un d'eux ne se souvînt un jour de la faulx paternelle. Jupiter vient au monde; on le soustrait à l'avidité de son père qui avale une pierre à la place de l'enfant. Moyennant cet ingénieux stratagème, le fils qui n'avait pas été digéré,

put grandir en secret, jusqu'à ce qu'il devînt assez fort pour surprendre et détrôner son père.

Voilà donc quel est le patriarche de vos dieux. Il est né du Ciel et de la Terre, à l'aide de vos poètes, ces merveilleuses sages-femmes. Il a paru plaisant à quelques-uns d'entre vous d'expliquer toute l'histoire de Saturne par des allégories empruntées à la nature. Saturne, disent-ils, signifie le Temps, qui est réellement le fils du Ciel et de la Terre, tandis que le Ciel et la Terre n'ont point de père. On lui met à la main une faulx, parce que le Temps détruit toutes choses. De là vient qu'on représente Saturne comme dévorant les siens, par la raison que le Temps engloutit tout ce qu'il a produit. Ils font plus; ils invoquent le témoignage de son nom. Saturne, poursuivent-ils, se nomme en grec Chronius, comme qui dirait Chronos (*Temps*). Les Latins aussi ont tiré son nom de *satio* (*semence*) (1), parce qu'ils le regardent comme créateur, et apportant du ciel sur la terre les germes de la fécondité. On lui donne Ops pour épouse, ce qui signifie que les germes contiennent le principe de la vie, et qu'ils se développent par le travail.

Entendons-nous donc ici, je vous en conjure. De qui s'agit-il? Parlez-vous de Saturne, ou parlez-vous du Temps? Pourquoi Saturne est-il le Temps? Pourquoi le Temps est-il Saturne? Vous ne pouvez confondre l'un avec l'autre..... Qui vous empêchait d'adorer le Temps sous son propre nom? Cela ne vous eût pas empêchés sans doute d'adorer aussi l'homme ou son image, sous le nom de Saturne, sans le confondre avec le Temps... Que nous veulent donc ces interprétations, sinon couvrir des infamies révoltantes par des explications mensongères? Quiconque implore Saturne ne pense pas au Temps, et vous qui voulez en faire le Temps, vous niez qu'il ait été homme. Or, que Saturne

(1) Les deux mots latins *Saturnus* (Saturne) et *satio* (semaille, ensemencement) se ressemblent dans leurs radicaux.

ait vécu sur la terre, rien de mieux attesté dans les anciennes traditions. Ce qui n'a jamais été, vous pouvez le convertir en fantôme; là où il y a eu réalité, la fiction disparaît. Ainsi donc, puisque l'existence de Saturne est un fait authentique, en vain vous altérez la vérité; celui que vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître pour un homme ne sera pas plus un dieu qu'il ne sera le Temps. L'origine de Saturne est consignée à chaque page de vos monuments littéraires. Nous la lisons dans Cassius Sévérus, dans les deux Cornélius, Népos et Tacite, chez les Romains; dans Diodore, chez les Grecs, et dans tous ceux qui ont recueilli les débris de l'antiquité.

Au reste, aucune contrée n'a conservé des traces plus fidèles de son passage que l'Italie. En effet, après avoir parcouru différentes contrées, et surtout l'Attique, il se fixa dans l'Italie, ou, comme on l'appelait alors, dans l'OEnotrie. Il y fut accueilli par Janus, ou Janès, suivant quelques autres. La colline sur laquelle il habita porte encore son nom. J'en dis autant de la ville qu'il fonda. Partout en Italie on retrouve Saturne. La terre, qui aujourd'hui commande à l'univers, rend témoignage à l'existence de Saturne. Qu'importe que l'on ignore sa naissance? Chacune de ses actions prouve invinciblement qu'il était homme. Conséquemment, si Saturne était homme, sans doute, ou pour mieux dire, puisqu'il était homme, il n'était donc pas fils du Ciel et de la Terre. Mais comme ses parents étaient inconnus, il était facile de le faire passer pour le fils du Ciel et de la Terre, qu'on peut regarder comme les pères communs de tout ce qui existe. Qui en effet, par respect pour eux, ne donne au Ciel et à la Terre le nom de père et de mère? N'avons-nous pas même coutume de dire de ceux que nous ne connaissons pas et qui paraissent tout à coup parmi nous, qu'ils sont tombés du ciel? De là vient que nous appelons céleste tout étranger dont nous ignorons les précédents. Ou bien encore nous appelons ordinairement enfants de la terre ceux dont l'o-

rigine nous est inconnue. Je pourrais dire aussi que dans ces temps reculés, où nos pères étaient si grossiers, l'aspect d'un personnage inconnu frappait leurs yeux et leurs oreilles comme aurait pu le faire quelque divinité, à plus forte raison l'aspect d'un roi, et surtout du premier roi.

Je m'arrêterai quelque temps encore sur Saturne, parce qu'épuiser la question d'origine, c'est répondre d'avance à tout ce que l'on peut alléguer ensuite. Je ne passerai donc pas sous silence les témoignages des lettres divines qui méritent plus de confiance, à cause de leur antiquité. Car la sybille a devancé toutes les littératures. Je veux parler de cette sybille, véridique prophétesse, dont vous avez emprunté le nom pour l'appliquer aux prêtres de vos démons. Je trouve dans ses livres un sixain qui parle ainsi de Saturne, de sa descendance, et de ses actions : « Lors de la dixième génération des hommes, à partir du » déluge qui ensevelit nos pères, régnèrent Saturne, Ti- » tan et Jamfet, les plus généreux enfants du ciel et de » la terre. » Vous trouverez peut-être que ce témoignage est bien ancien. Mais son ancienneté ne le rend que plus respectable, puisque par sa date il touche presque à l'époque de Saturne.

XIII. En voilà assez sur le compte de Saturne et de sa postérité. Il est bien démontré que ce furent des hommes. Nous avons entre les mains une preuve abrégée, et qui sert de prescription contre l'origine des autres, sans avoir besoin de nous perdre dans les détails particuliers à chacun. Tels pères, tels fils; des mortels n'engendrent que des mortels; ce qui est de la terre n'enfante que ce qui est de la terre; un degré sert de degré à un autre; mariage, conception, naissance; on connaît leur patrie, leurs règnes, leurs monuments..... Vous ne pouvez nier qu'ils aient reçu la naissance, croyez donc également qu'ils sont morts. Du moment que vous reconnaissez qu'ils sont morts, cessez de les reconnaître pour dieux. La force de la nature vous oblige de confesser que ceux qui n'ont pas toujours

été des dieux, n'ont pu conquérir la divinité, comme l'ont rêvé un jour Varron et ses partisans.

Je m'arrête donc ici..... En supposant même qu'ils aient été faits dieux après leur mort, et qu'ils soient entrés dans l'Olympe, à peu près comme se recrute votre sénat,..... il faut que vous admettiez un dieu suprême qui ait la faculté de les choisir, et soit comme leur César à tous. Car personne ne peut communiquer à qui que ce soit la puissance, s'il n'en est pas investi lui-même..... D'ailleurs, s'ils ont pu se transformer eux-mêmes en dieux après leur mort, pourquoi ont-ils voulu commencer par une condition inférieure? ou s'il n'y a personne qui ait pu les faire dieux, comment soutenir qu'ils ont été divinisés, puisqu'ils n'ont pu l'être que par un autre? Conséquemment il vous est impossible de nier qu'il existe un Dieu qui possède en propre la divinité.

Examinons donc pour quelles raisons il aurait pu investir de la divinité un être mortel. Vous ne pourrez, si je ne me trompe, en assigner que deux..... Ou ce Dieu suprême a choisi des dieux parmi les hommes pour servir d'auxiliaires à sa puissance ou d'ornement à son trône. En second lieu, il n'a pu que consulter les mérites, afin de faire tomber son choix sur les plus dignes. Il vous est impossible d'alléguer d'autres motifs. Personne..... qui, en songeant à autrui, ne cherche ses propres intérêts, et agisse uniquement pour l'étranger..... On ne peut le demander à la divinité..... Ou si on la fait assez faible pour avoir besoin de l'assistance de quelqu'un, et surtout d'un mort, il n'en est que plus étonnant qu'elle ait eu assez de puissance pour créer des immortels..... Quiconque sait la distance qui sépare les choses divines d'avec les choses humaines, ne s'arrêtera pas long-temps là-dessus.....

Reste la question des mérites, qu'il vaut mieux discuter..... Il ne sera pas difficile de se convaincre qu'aucun de ces hommes divinisés ne méritait cet honneur..... Pour commencer par Saturne, quels sont ses titres à la divi-

nité? L'inceste, puisque vous reconnaissez que Saturne et Ops étaient frère et sœur. Jupiter ne vaut pas mieux. Enfant dérobé à son père, je trouve en lui trois choses qui répugnent à un dieu : le toit qu'il occupe, la nourrice qui l'allaite, et sa cruauté personnelle. Aussitôt qu'il est adulte, il immole son père, quel qu'il fût, roi pacifique qui donnait à l'univers le siècle d'or, sous lequel on ne connaissait ni travail ni indigence; sous lequel les laboureurs n'étaient pas contraints d'ensemencer la terre, parce qu'elle donnait tout sans qu'on lui demandât rien.....

Mais, dira-t-on, il haïssait un père dénaturé qui avait mutilé le sien..... Fort bien! Mais voilà que Jupiter lui-même épouse sa sœur, si bien que c'est pour lui sans doute qu'a été fait ce proverbe grec : Digne fils de son père. Tel père, tel fils. Si les lois eussent été en vigueur alors, Jupiter aurait été cousu dans deux sacs..... Une fois souillé par l'inceste, pouvait-il reculer devant des voluptés moins honteuses? Aussi la poésie a-t-elle fait un jeu de ses infamies. Nous le voyons, après avoir déserté le ciel, tantôt, métamorphosé en taureau, enlever une jeune vierge; tantôt descendre en pluie d'or pour corrompre les gardiens d'une tour; tantôt adultère sous les plumes d'un cygne..... Il n'a rien à envier aux débauches de l'homme. Même nature, mêmes mœurs. Mais combien est au-dessous des mortels le dieu qui n'est pas meilleur qu'eux! Vous lui donnez le nom de Jupiter très-bon. Virgile l'a mieux désigné, quand il a dit : Le très-bon Jupiter est égal à tous (1). Il a été incestueux envers les siens, impudique envers des étrangers, impie, injuste..... Point d'infamie qui ne l'ait rendu tristement célèbre..... Donc il n'a point mérité de devenir dieu.

XIV. Mais puisque vous prétendez que d'autres hommes ont été transformés en dieux pour des motifs particuliers, et qu'il faut distinguer, d'après Denys le Stoïcien, entre

(1) Jeu de mots fondé sur la double signification de *æquus*, juste ou égal.

ceux qui sont nés dieux et ceux qui le sont devenus, je dirai un mot de ces derniers. Commençons par Hercule..... Montrez-moi par quelles vertus il mérita le ciel et la divinité, puisque c'est à ses mérites que vous en faites honneur. Est-ce pour avoir dompté les monstres? Mais qu'y a-t-il là de si merveilleux? Combien de coupables, condamnés à lutter dans l'arène contre les bêtes féroces, en ont immolé en une fois un plus grand nombre et avec plus d'habileté? Est-ce pour avoir parcouru l'univers? Mais combien de riches et de philosophes l'ont parcouru, les uns à l'aide de leur opulence, les autres par l'assistance même de la mendicité? Oubliez-vous donc qu'Asclépiade le Cynique triompha de l'univers tout entier par les yeux, en le parcourant sur une misérable vache dont le dos servait à le transporter et les mamelles à le nourrir?..... Est-ce parce qu'il s'est frayé un chemin jusqu'aux enfers?..... Mais combien avant et après lui n'y sont-ils pas descendus?..... Si ce Pompée,..... qui ne laissa pas même un chétif agneau dans Byrsa..... A plus forte raison encore Scipion mériterait-il la préférence sur Hercule..... Inscrivez plutôt à la gloire d'Hercule son épouse qu'il abandonne, Omphale qu'il séduit, le jeune Iolas qu'il immole, et l'expédition des Argonautes qu'il trahit. Après tant d'infamies, ajoutez ses fureurs, ajoutez les flèches qui ont percé les fils, les épouses. Qui était plus digne de monter sur le bûcher, que ce demi-dieu qui, enveloppé dans sa tunique empoisonnée, présent que lui envoyait une épouse trahie, mourait par peur plutôt que d'une mort glorieuse?..... Portez-le du haut de son bûcher jusqu'au ciel, comme vous l'avez fait pour cet autre héros, que frappa la foudre, et qui, à l'aide de quelques ruses, fit courir le bruit qu'il avait rappelé des morts à la vie, petit-fils de Jupiter, arrière-petit-fils de Saturne, tant il est vrai qu'il était homme, d'autant plus impur, qu'il naquit d'un père incertain. Socrate d'Argos affirme qu'il fut trouvé par un passant. Sa nourrice fut plus hideuse en-

core que celle de Jupiter ; la mamelle d'une chienne l'allaita. Au reste, qu'il ait péri frappé par la foudre, personne ne le contestera. Si c'est par la foudre de Jupiter, Jupiter est coupable de barbarie pour avoir tué son propre fils, ou d'envie pour avoir fait périr un artiste si expérimenté. Toutefois, Pindare ne cache pas que cet Esculape exerçait la médecine avec une avarice criminelle, et que, trafiquant indignement de son art, il précipitait les vivants aux enfers, au lieu de ramener les morts à la vie. *On dit* que sa mère mourut du même coup que lui. Il était juste que celle qui avait enfanté un monstre montât au ciel par les mêmes degrés que lui. Les Athéniens ne laissent pas d'honorer de pareils dieux. Au nombre des morts auxquels ils offrent des sacrifices, il faut compter Esculape et sa mère. Pourquoi pas, s'ils adorent leur Thésée? misérable dieu,..... qui abandonna sur un rivage étranger celle qui lui avait sauvé la vie, aussi oublieux, ou plutôt frappé de cette même démence qui avait amené la mort de son père !

XV. Il serait trop long de rappeler tous ceux *que* vous avez ensevelis parmi les astres et placés audacieusement parmi les merveilles de notre Dieu. Vos Castor et Pollux, votre Persée, votre Erigone méritaient aussi bien le ciel que votre Jupiter, usé par ses débauches. Mais pourquoi m'étonner de vos choix? N'avez-vous pas transporté dans le ciel jusqu'aux chiens, aux scorpions et aux écrevisses? Je parlerai plus tard de ceux qui dans les oracles..... N'avez-vous pas assigné aussi des dieux pour présider à la tristesse?..... Un dieu qui sépare l'ame d'avec le corps, et que vous avez condamné, en ne lui permettant pas de résider dans vos murs. N'avez-vous point encore un dieu Cœculus qui ôte à l'œil son regard, et une Orbana qui frappe les germes d'impuissance? Vous avez divinisé la mort elle-même.

Pour ne pas trop m'arrêter sur ce point, il n'est pas jusqu'aux cités et aux lieux qui n'aient leurs divinités :

vous avez les dieux des champs, la déesse des eaux, la déesse des sept collines..... Ici réunis. Là divisés..... Je ne parle pas d'Ascensus, dieu qui vous aide à monter, ni de Lévicola, qui préside aux pentes, ni de Forculus, sous la protection duquel sont les portes, ni de Cardéa, déesse des gonds, ni de Limentinus, auquel est consacré le seuil, ni enfin de tous ceux qu'adorent les portiers. J'aurais tort de vous les reprocher, puisque vous avez des dieux pour les cuisines, pour les prisons, pour les lieux de débauche..... pour les latrines. Il n'est pas un acte de la vie pour lequel les Romains aient oublié le ministère d'un dieu.

De plus, tous les dieux que nous venons de signaler étant particuliers aux Romains, et peu connus au dehors, comment peuvent-ils être chargés parmi toutes les nations et dans tout le genre humain, des fonctions que vous leur avez confiées, puisque leurs ministères, loin d'être honorés, n'y sont pas même connus ?

On me dira peut-être que plusieurs d'entre eux ont découvert des fruits et des aliments nécessaires à la vie. Mais, je vous le demande, affirmer qu'ils les ont découverts, n'est-ce pas déclarer que les objets de leur découverte existaient avant eux ? Pourquoi donc ne reportez-vous pas de préférence vos adorations vers le maître de ces dons, au lieu d'en adorer l'inventeur, qui lui-même a rendu grâces au Dieu dont il éprouva la bonté dans ce moment ?..... Personne à Rome ne connaissait la figue verte, lorsque Caton porta un de ces fruits dans le sénat pour démontrer plus clairement qu'une province, dont il demandait constamment la ruine, était presque aux portes de Rome. Cn. Pompée transporta le premier la cerise du Pont en Italie..... Cependant, ni Caton ni Pompée ne furent honorés comme des dieux par les Romains en reconnaissance de ce service, quoique la postérité fût plus digne que ses pères de figurer parmi les dieux, puisque l'antiquité est vaincue de toutes parts, et que le progrès du temps amène chaque jour des découvertes nouvelles.....

Mais, quoique les adorateurs des dieux reconnaissent eux-mêmes que ces divinités consacrées par les ancêtres, ne méritent pas ce nom, je dois ici répondre à la présomption de ceux qui prétendent que les Romains sont devenus les maîtres du monde, parce qu'ils se sont montrés religieux envers leurs divinités. Voilà donc les magnifiques récompenses qu'accorda aux Romains un Sterculus. Car, pour les dieux étrangers, il n'est pas croyable qu'ils aient préféré les Romains à leurs compatriotes, ni qu'ils aient abandonné à des peuples ennemis la terre où ils ont reçu le jour, où ils ont passé leur vie, où ils se sont signalés et où reposent leurs cendres. Jupiter, par exemple, a-t-il pu oublier sa grotte du mont Ida, et les agréables parfums de sa nourrice? Junon a-t-elle pu souffrir que Carthage fût renversée par la race d'Enée? A-t-elle mieux aimé régner sur une terre étrangère et s'asseoir au Capitole, elle qui préférait Carthage à Samos?

> C'est là qu'étaient son glaive et son char redouté.
> Si dans ses longs efforts le Destin la seconde,
> Ces orgueilleux remparts régneront sur le monde.

Déesse infortunée! elle n'a pu vaincre les Destins. Et cependant il est certain que jamais les Romains ne leur ont rendu autant d'honneur qu'à Larentina, quoiqu'ils leur aient livré Carthage.

Plusieurs de vos dieux ont régné. Si ce sont eux à présent qui distribuent les royaumes, de qui tenaient-ils les leurs? Jupiter a régné en Crète, Saturne en Italie, Isis en Egypte..... Si ce sont les dieux qui ont donné la prééminence à Rome, pourquoi Minerve ne défendit-elle pas Athènes contre les efforts de Xercès? Pourquoi Apollon n'arracha-t-il pas Delphes à la main de Pyrrhus? Quoi! ils ont conservé l'empire romain sans pouvoir défendre le leur? Non, la grandeur de Rome n'est pas le prix de son respect pour ces dieux, puisque ce respect est postérieur

à sa grandeur ! Car, quoique Numa soit le premier auteur de vos superstitions, néanmoins vous n'aviez de son temps, ni statues, ni temples pour frustrer de ses hommages le Dieu véritable. La religion était frugale, les cérémonies pauvres : on voyait seulement quelques autels en gazon, des vases grossiers, un peu de fumée qui s'en élevait; mais le dieu ne paraissait nulle part. En un mot, les Romains n'étaient pas religieux avant d'être grands; ils ne sont donc pas grands parce qu'ils étaient religieux.

Et d'ailleurs, je le demande, comment seraient-ce le respect des Romains pour les dieux et leurs scrupuleux hommages qui leur auraient valu l'empire, puisque leur empire n'a pu s'accroître que par le mépris des dieux? En effet, les royaumes et les empires, si je ne me trompe, s'établissent par les guerres, s'agrandissent par les victoires. Or, les guerres et les victoires entraînent nécessairement la ruine des cités. Les cités ne peuvent être ruinées sans que les dieux en souffrent. Les murailles et les temples s'écroulent à la fois; le sang des prêtres se mêle à celui de leurs concitoyens; les mêmes mains enlèvent l'or sacré et l'or profane. Ainsi autant de trophées des Romains, autant de sacriléges; autant de triomphes sur les peuples, autant de triomphes sur les dieux. Leurs simulacres sont encore captifs. Ces dieux, s'ils sentent quelque chose, n'aiment pas les auteurs de ces outrages. Mais non, on outrage impunément de même que l'on adore vainement des dieux qui ne sentent rien..... Ainsi, l'on ne peut faire honneur à la religion des Romains de leur grandeur, puisqu'ils n'ont pu s'agrandir qu'en outrageant la religion. Chaque nation a possédé l'empire à son tour, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Egyptiens. J'en pourrais citer d'autres encore. Cependant ceux qui ont perdu l'empire, l'ont perdu malgré leur religion, leur culte et les hommages par lesquels ils cherchaient à se rendre les dieux propices..... Toutes les dominations sont tombées l'une après l'autre. Ainsi le veulent les révolutions..... Cher-

chez qui a réglé ces vicissitudes du temps. C'est le même Dieu qui règne, le même dieu qui distribue les empires et qui entasse les couronnes sur la tête des Romains, à peu près comme l'on rassemble dans un coffre-fort d'immenses sommes d'argent levées sur toutes les nations. Qu'est-ce que Dieu a prononcé sur leur sort? Ceux qui sont auprès de lui le savent.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

TERTULLIEN. De l'Ame . . . . . *Pag.* 1
— Témoignage de l'Ame. 117
— De la Couronne du Soldat 130
— Du Manteau 153
— De la Patience. 173
— De la Pénitence. 197
— De l'Idolâtrie 217
APOLOGÉTIQUE ou Défense des Chrétiens contre les Gentils 251
Traité des Prescriptions de Tertullien contre les hérétiques. 343
— Contre les Spectacles. 391
— De la Fuite pendant la persécution. A Fabius 423
Aux Martyrs 449
A Scapula, proconsul d'Afrique. 457
Aux nations. — Livre Ier 465
— — Livre II. 505

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

BESANÇON, TYPOGRAPHIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS,
IMPRIMEUR DE S. E. MGR. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

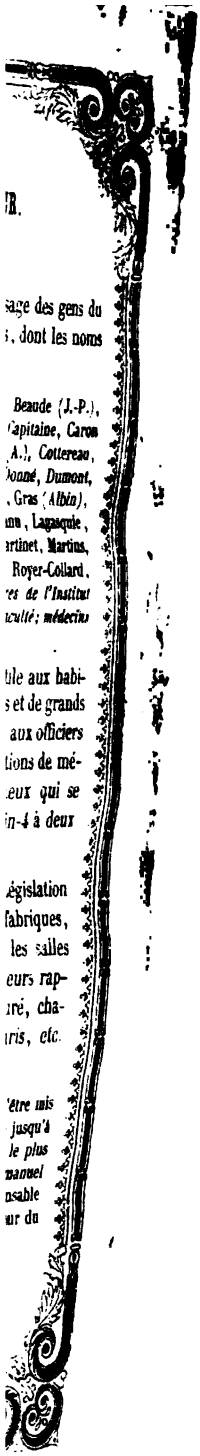
Dictionnaire de médecine usuelle à l'usage des gens du monde, par toutes les célébrités médicales de Paris, dont les noms suivent :

Albert (le baron), Andrieux, Andry, Bally, Baugrand, Beaude (J.-P.), Bricheteau, Blache, Bouchardat, Broussais (C.), Caffe, Capitaine, Caron du Villard, Chevallier, Cloquet (J.), Colombat, Comte (A.), Cottereau, Couverchel, Cullerier (A.), Delmas, Deslandes, Deleau, Donné, Dumont, Emery, Falret, Fau, Furnary, Gerdy, Gillet de Grammont, Gras (Albin), Guérard, Guérin (J.), Guersent, Hardy, Larrey (H.), Lecanu, Lagasquie, Landousy, Leroy d'Etiolles, Lesueur, Magendie, Marc, Martinet, Martins, Miquel, Orfila, Pariset, Plisson, Poiseuille, Sanson (A.), Royer-Collard, Tavernier, Trébuchet, Toirac, Velpeau, Vée, etc., *membres de l'Institut et de l'Académie nationale de médecine, professeurs de la Faculté; médecins et chirurgiens des hôpitaux.*

Publié sous la direction du docteur Beaune; ouvrage utile aux habitants des villes et des campagnes, aux chefs de familles et de grands établissements, aux administrateurs, aux magistrats et aux officiers de police judiciaire chargés de prononcer sur les questions de médecine légale; enfin pouvant servir de guide à tous ceux qui se dévouent au soulagement des malades, etc. — 2 vol. in-4 à deux colonnes, publiés en 100 livraisons à 25 c.

Cours alphabétique, théorique et pratique de la Législation civile ecclésiastique, contenant tout ce qui regarde les fabriques, les bureaux de bienfaisance, les hospices, les écoles, les salles d'asile, en un mot, tout ce qui concerne les lois dans leurs rapports avec la religion; par M. l'abbé André, ancien curé, chanoine honoraire, membre de la Société asiatique de Paris, etc. 3 vol. in-8.

Le *Cours de Législation religieuse*, dont le second volume vient d'être mis en vente, et qui comprend toute la législation civile ecclésiastique jusqu'à ce jour, est incontestablement le plus complet, le plus intelligent et le plus commode de tous les livres qui ont été publiés sur la matière. C'est un manuel d'une utilité pratique et journalière en tout temps, mais d'une indispensable nécessité dans les circonstances présentes. Il est digne en tout de l'auteur du *Cours de Droit canon.*



IB.

sage des gens du
s, dont les noms

Beaude (J.-P.),
Capitaine, Caron
A.), Cottereau,
Donné, Dumont,
, Gras (Albin),
mu, Lagasquie,
artinet, Martins,
Royer-Collard,
res de l'Institut
cculté; médecin

ble aux habi-
s et de grands
aux officiers
tions de mé-
eux qui se
in-4 à deux

égislation
fabriques,
les salles
eurs rap-
ré, cha-
ris, etc.

être mis
jusqu'à
le plus
manuel
nsable
ur du

3 2044 014 539 977

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
SEP 10 1994

WIDENER
BOOK DUE
FEB 10 1994

WIDENER
BOOK DUE
SEP 10 1994
WIDENER
SEP 14 1994
CANCELLED

WIDENER
FEB 10 1996
WIDENER
FEB 10 1996
BOOK DUE
CANCELLED